

2357 / 2
1979
Vol. 37



BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

VOL. XXXVII

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Paris 1979

BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

VOL. XXXVII

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DU CENTRE NATIONAL

DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Paris 1979

DIRECTEUR-RÉDACTEUR :

Kalistrat SALIA, Professeur hon., Membre des Sociétés Asiatique, de Linguistique de Paris, des Études Byzantines, Vice-président de l'Union Internationale de la Presse Scientifique, 8, rue Berlioz, 75116 Paris, Tél. : 500.17-93.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Julius ASSFALG, Professeur à l'Université de Munich, Directeur de la section arabe et de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, Éditeur de l'*Oriens Christianus*.

Georges DUMÉZIL, Professeur honoraire au Collège de France, Membre de l'Institut, Membre de l'Académie Française.

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.

Yvette GRIMAUD, Docteur d'Etat ès Lettres et Sciences Humaines, Fondatrice du Centre d'Études de Musique Orientale, Paris-Sorbonne, Professeur à l'Université de Paris VII.

† René LAFON, Professeur honoraire à l'Université de Bordeaux, Correspondant de l'Institut de France.

David Marshall LANG, Professeur d'études caucasiennes à l'Université de Londres, Docteur *Honoris Causa* de l'Université de Tbilisi.

Irène MELIKOFF, Professeur à l'Université de Strasbourg, Directeur de l'Institut de Turcologie, Directeur de la Revue *Turcica*.

† Charles MERCIER, Professeur à l'Institut Catholique de Paris.

† Joseph MOLITOR, Professeur Dr. Dr., Éditeur de l'*Oriens Christianus*.

Dom B. OUTTIER, Spécialiste de littérature chrétienne orientale. Secrétaire de Rédaction de Bedi Kartlisa. Abbaye de Solesmes, Sablé sur Sarthe.

Catherine PARIS, Maître de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, Membre de la Société de Linguistique de Paris et de la Société Asiatique.

Gertrud PÄTSCH, Professeur à Friedrich-Schiller-Universität, Jena.

Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Bonn.

Lajos TARDY, Professeur Dr., Membre de la Société Asiatique de Paris. Budapest.

Nicole THIERRY, Chargée de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, Paris (V^e section).

Michel VAN ESBRÖECK, Docteur en philologie orientale, Société des Bollandistes, Bruxelles.

Hans VOGT, Professeur à l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark, Membre hon. de la Linguistic Society of America, Docteur *Honoris Causa* de l'Université de Tbilisi.

Fondateur : Nino SALIA

38662
30607



ՀԱՅԿԱՅԵՆ
ՔՐԵՏԻՎՈՐՑՅՅ

ISSN 0373-1537

Bedi Kartlisa,
8, rue Berlioz, 75116 Paris. Tél. : 500.17-93.

Prix : 60 F.

Compte Salia, 45410 A. Crédit Lyonnais
61ter, avenue de la Grande Armée, Paris

Imprimerie Orientaliste, s.p.r.l., P.O. Box 41, B-3000 Louvain (Belgique)

SOMMAIRE

K. SALIA. — Charles Mercier (1904-1978)	7
J. ASSFALG. — Josef Molitor, in memoriam	11
G. DUMÉZIL, Tevfik ESENC. — Petites épopées tcherkesses en Oubykh Catherine PARIS. — Comparaison typologique des systèmes verbaux du tcherkesse et du basque	15 33
Al. MAGOMETOV. — Œuvre d'Arnold Tchikobava, fondateur des études ibéro-caucasiques	56
Hélène METREVELI, B. OUTTIER. — La compréhension des termes hymnographiques Paraptoni et Mosartavi	68
M. VAN ESBROECK. — L'Homélie «sur les Apôtres» de Sévérien de Gabala en version géorgienne	86
— L'opuscule «sur la Croix» d'Alexandre de Chypre et sa version géorgienne	102
Nicole THIERRY. — Notes d'un voyage archéologique en Haute Svanétie (Géorgie occidentale)	133
Yvette GRIMAUD. — Sur l'ornementation de certains chants géorgiens — Géorgie, chants religieux, enregistrements et textes	180 184
P. ZAKARAIA, V. LÉKVINADZÉ, N. LOMOOURI. — Fouilles de Nokala- kévi — Archéopolis	194
S. TSOULADZÉ. — L'Anthologie de la poésie géorgienne (extraits inédits)	203
K. SALIA. — Origine des tribus géorgiennes au sein de l'ensemble Ibéro-Hittite	216
M. DÉRIBÉRÉ. — Les Géorgiens dans le corps des Mameluks de l'Empire	229
I. TABAGOUA. — L'imprimerie géorgienne de Montauban	232
Nino SALIA. — Fonds portant mon nom à l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie	239
K. SALIA. — Les grands maîtres de Poste de la Famille de la Tour et Tassis, <i>En hommage</i> au Prince Raymond de la Tour et Tassis, ami de la Géorgie	271
G. PÄTSCH. — Zur Entstehung der Kartveloba auf Grund von Kartlis Cxovreba	274
W. BOEDER. — Togo Gudava. Bibliographie	290

B. G. HEWITT and Z. K. KHIBA. — The East Wind and the Sun, in the T'ap'anta Dialect of Abaza	298
— The North Wind and the Sun, in Mingrelian	309

COMPTES RENDUS

Bibliographie des œuvres de Simon Qaoukhtchichvili	319
Al. MAGOMÉTOV. — Septième Session scientifique régionale pour l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiques	328
M. VAN ESBRÖECK. — Georges Dumézil, <i>Roman de Scythie et d'alen- tours</i> , Payot, Paris 1978, 380 p.	331
Nicole THIERRY. — Conférences libres à l'École Pratique des Hautes Études, (Sciences religieuses)	333
Dom B. OUTTIER. — <i>Le iadgari sur papyrus et parchémin</i> , édition et étude d'Akaki Chanidzé	336
— <i>Notes bibliographiques</i>	341
— <i>Mravaltavi VI</i> , Tbilissi, 1978	346
— Soulkhan-Saba ORBÉLIANI, La sagesse du mensonge, traduit par Gaston BOUATCHIDZÉ	350
W. BOEDER. — Dieter Michael Job, <i>Probleme eines typologischen Vergleichs iberokaukasischer und indogermanischer Phonem- systeme im Kaukasus</i>	353
— Roland Bielmeier, <i>Historische Untersuchung zum Erb- und Lehnwortschatz im ossetischen Grundwortschatz</i>	356
G. PÄTSCH. — <i>Toponimika I</i> , herausgegeben von Ch. Dsidsiguri	365
R. BIELMEIER. — <i>Märchen aus dem Kaukasus</i>	369
G. ABRAMISHVILI. — <i>The cycle of David Garejeli in Georgian mural- paintings</i>	357
— <i>Mural inscription of Stepanoz Mampal in the Ateni Sioni</i>	363
Il. TABAGOUA. — Levan Sanikidzé, <i>Les sabres aux fourreaux</i>	350
K. SALIA. — Werner Seibt, <i>Die Skleroi, eine prospographisch sigillographisches Studien</i> , Österr. Ak. der Wissenschaften	367
— Publications récentes	373
Transfert des restes de Michel Tamarati en Géorgie	374
Le martyr de Ste Chouchanik de Jacob de Tsourtavéli	374
Divers	375

Ce numéro contient en outre 42 planches hors-texte.

CHARLES MERCIER

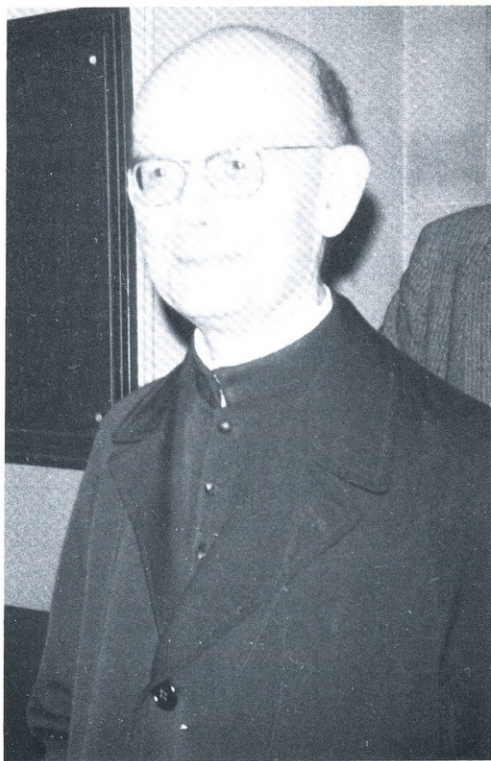
Nous déplorons la disparition de deux collaborateurs, membres dès la première heure du Conseil scientifique de la Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa, les professeurs Charles Mercier et Joseph Molitor.

Notre ami Julius Assfalg rend hommage ici même, au nom de notre Revue, à la mémoire de Joseph Molitor, professeur à l'Université de Bamberg, éditeur d'*Oriens Christianus* et directeur de la section géorgienne du *Corpus scriptorum orientalium christianorum*, qui a servi les études géorgiennes avec dévouement jusqu'à sa mort.

Charles Mercier s'est éteint à Paris le 23 avril 1978. Professeur d'arménien et de géorgien à l'Institut Catholique de Paris, il était licencié en théologie, licencié ès lettres, diplômé de syriaque, d'arménien et de géorgien, diplômé de l'École des Hautes Études (Sorbonne), président honoraire de l'École des Langues Orientales Anciennes.

Né à Lyon en 1904, après avoir étudié au Grand Séminaire, il entre au monastère bénédictin de Chêvetogne en Belgique, termine sa théologie à Rome, où il est ordonné prêtre en 1935, et continue ses études à l'École Biblique de Jérusalem, à Louvain et à Maria Laach (en Allemagne). Après avoir obtenu ses quatre licences ès lettres et diplômes à Paris, il se spécialise en 1941 en arménien et géorgien et remplace le Père Mariès dans sa chaire d'arménien en 1946 à l'É.L.O.A. (l'École des Langues Orientales Anciennes), et le chanoine Maurice Brière dans sa chaire de géorgien en 1951. Ses publications érudites s'échelonnent de 1946 à 1977, plus de trente ans d'une activité exemplaire d'enseignement et de recherche, avec un sérieux et une modestie incomparables où ses compétences s'effaçaient volontiers au sein d'une équipe dont il était l'infatigable animateur. «Aussi la *Revue de Kartvélogie* lui a-t-elle rendu un juste hommage. L'une de ses joies avait été l'invitation naguère reçue de l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie à un séjour d'études, où il avait bénéficié du chaleureux accueil des savants géorgiens», dit dans son mot d'accueil Mgr. Paul Poupard, Recteur de l'Institut Catholique, à la messe concélébrée lors de la sépulture, en l'église des Carmes, le 27 avril 1978.

L'Institut Catholique rendit à son tour un fervent hommage à Charles Mercier, à son enseignement de 32 années le 14 novembre 1977, le jour de



Charles Mercier (1904-1978)



son départ à la retraite. Il était tout à la joie de transmettre ses deux chaires d'arménien et de géorgien à son élève, le professeur J. P. Mahé, dit Fr. Graffin. Absent de Paris lors de la réception organisée par Mgr. Poupard à cette occasion nous écrivions dans un message adressé au Recteur : Notre reconnaissance va au successeur de Maurice Brière dans la chaire de géorgien de l'Institut Catholique, d'où, pendant une trentaine d'années, avec un sérieux et une modestie incomparables, il assura la continuité de l'enseignement de la langue classique. Mais nous ne pouvons pas oublier l'éminente contribution des professeurs de l'Institut Catholique à la cause des études géorgiennes, négligées en France après les brillants travaux de M.-F. Brosset. Les œuvres de Mgr. Graffin, de Maurice Brière, du Père François Graffin et de l'abbé Charles Mercier : enseignement, publications de *La langue géorgienne* et de textes, formation de professeurs, ont renouvelé le visage des études géorgiennes en France et l'on peut dire que le flambeau allumé là a grandement contribué à éclairer et développer ces études dans toute l'Europe. Ainsi on ne peut plus aujourd'hui négliger l'apport de la Géorgie, que l'on fasse des études d'Écriture Sainte : critique textuelle ou exégèse, de Patrologie, de Liturgie, d'histoire, de philologie, etc. Le Professeur Mercier l'a montré par ses propres travaux, effectués le plus souvent au sein d'une équipe et, parfois, peu soupçonnés : si grand fut son effacement, marque de ses profondes connaissances...

Retour de son voyage en Géorgie, où il avait reçu un accueil enthousiaste, il nous a rendu visite pour dire combien il était heureux d'avoir vu le pays dont il avait toujours admiré le courage. Malgré sa décision de prendre la retraite, comme son âge et sa santé l'exigeaient, il ne voulait pas laisser sa place vacante et prolongea ses cours jusqu'à ce que son remplacement pût être assuré. Malheureusement, l'attente dura trop; sa santé défaillante fut davantage ébranlée, et la retraite aura été bien courte. Le P. Mercier avait sacrifié sa santé à sa noble tâche. « Il n'est que trop clair maintenant, au prix de quels efforts il a continué ses cours... L'exemple d'un tel courage me fait mesurer davantage l'ampleur de la responsabilité dont il m'a chargé » nous écrivait le successeur du défunt, le professeur Jean-Pierre Mahé.

En énumérant tout ce qui a été fait par l'Institut Catholique de Paris pour la résurrection des études géorgiennes en France après un siècle de silence, Charles Mercier salue la parution de *Bedi Kartlisa* en ces termes : « Une nouvelle impulsion a été donnée aux études géorgiennes par la création d'une revue réservée à ce domaine de la science. En 1948, a été lancée, en géorgien, la revue *Bedi Kartlisa* qui, depuis 1957, est doublée, en français et autres langues européennes, par la *Revue de Kartvélogie*, dont le Centre National de la Recherche Scientifique a reconnu l'importance et la qualité,

puisqu'elle est publiée avec son concours. Elle répondait à un besoin et à une attente : tout ce que l'Europe compte de géorgisants s'y est donné rendez-vous. La liste de ses principaux collaborateurs comprend les meilleurs spécialistes actuels de cette discipline. Grâce à la variété et à la qualité de ses articles, elle est extrêmement précieuse, et elle s'est rendue indispensable. A peu près tous les domaines sont explorés, notamment, la linguistique, la philologie, l'art, l'histoire, etc. On ne peut que souhaiter une large diffusion à cette revue, dans l'intérêt même des études caucasiennes, dont on reconnaît de plus en plus l'importance, soit en linguistique, soit en histoire, au sens le plus large » (B.K. 1962 et 1964).

« *Maintenant, ô maître, tu peux laisser aller ton serviteur s'en aller dans la paix.* C'est ce qu'a pu dire comme Siméon l'abbé Charles Mercier ces derniers jours, frappé trop tôt par un mal implacable, sachant d'une part que la relève était assurée sur des fondements aussi solides que les siens; sachant surtout que son travail obscur de professeur de grammaire et d'éditeur de textes, durant quarante ans, sans discours ni voyage, lui avait ouvert toutes grandes les portes de l'Église arménienne et de la nation géorgienne en 1972 et 1974 : et qui ne sait que l'accueil et la reconnaissance dépassent en ces pays tout ce qu'on peut imaginer? » (Extrait de l'homélie du R.P. F. Graffin aux funérailles).

Tous les collègues et les disciples du défunt reconnaissent unanimement, avec le Recteur Mgr. Poupard, en Charles Mercier un homme de Dieu au rayonnement discret et profondément spirituel, comme un savant tout donné à sa tâche austère, dans l'amour du devoir accompli, la fidélité aux humbles labours, la patience souriante, la bonté communicative.

Parmi ses écrits, C. Mercier a laissé 17 leçons sur le géorgien classique, cours polycopié de l'Institut Catholique, qui, probablement, sera bientôt édité.

Nous nous permettons d'espérer que les nombreux disciples de Charles Mercier, devenus des maîtres, et dispersés dans plusieurs parties du monde continuent la noble tradition de leur illustre Institut, qui a tant fait pour la culture géorgienne.

La Revue *Bedi Kartlisa*, et avec elle tous nos amis de Géorgie et à l'étranger, garderons à Charles Mercier un souvenir d'affection et de reconnaissance.

IN MEMORIAM

JOSEF MOLITOR

Am 24. Juli 1978 verstarb der langjährige Herausgeber des *Oriens Christianus*, Professor Dr. theol. Dr. phil. Josef Molitor, an den Folgen eines Schlaganfalles. Am 16. Juli 1978 hatte Molitor, wie seit mehreren Jahren, noch im Nachbarort Breidt den Sonntagsgottesdienst gehalten. Anschließend unternahm er einen Waldspaziergang in der Nähe. Dabei erlitt er an einer sehr abgelegenen Stelle einen Schlaganfall, der eine einseitige Lähmung und schwere Sprachstörungen zur Folge hatte. Erst nach Stunden fand man den Hilflosen und brachte ihn in das St. Josefskrankenhaus in Troisdorf, wo indes ärztliche Kunst ihn nicht mehr retten, sondern ihm nur noch die letzten Lebenstage erleichtern konnte. Am 24. Juli gegen Abend verschied er. Am 31. Juli wurde er auf dem Nordfriedhof in Siegburg begraben. Molitor stand im 75. Lebensjahr und im 50. Jahre seines Priestertums. Sein Tod bedeutet nicht nur für die Zeitschriften *Oriens Christianus* und *Bedi Kartlisa*, sondern auch für die Kunde des Christlichen Orients insgesamt einen schweren Verlust.

Geboren war Molitor am 11. Dezember 1903 in Köln, wo er auch das Gymnasium besuchte¹. Philosophie und Theologie sowie orientalische Sprachen studierte er an der Universität Bonn vom Sommersemester 1923 bis einschließlich Wintersemester 1927/28. 1929 wurde er in Köln zum Priester geweiht und war anschließend in der Seelsorge tätig. Daneben setzte er zielbewußt seine Studien fort und promovierte in Bonn 1930 zum Dr. phil. und 1936 zum Dr. theol. Da Molitor von den Nationalsozialisten verhaftet und aus dem Rheinland ausgewiesen wurde, war er weiterhin in der Seelsorge tätig und konnte sich erst 1951 an der Universität Bonn für Neues Testament und die Kunde des Christlichen Orients habilitieren. Daran schloß sich die Lehrtätigkeit an der Universität Bonn, wo er im März 1958 zum außerplanmäßigen Professor ernannt wurde. Am 1. November 1958 wurde er an die Philosophisch-Theologische Hochschule Bamberg berufen und am 1. Januar 1960 zum ordentlichen Professor ernannt. In

¹ Zum Lebenslauf Molitors vergleiche: J. Abfalg, Personalien, in *OrChr* 58 (1974), 173-175; und ders., Professor Dr. Dr. Josef Molitor zum siebzigsten Geburtstag, in *Bedi Kartlisa*. *Revue de kartvéologie* 32 (1974), 178-180.



Josef Molitor



Bamberg lehrte er bis zu seiner Emeritierung am 1. April 1970. Seinen Alterssitz schlug er unweit seiner Heimat Köln in der Nähe von Siegburg auf, wo er sich mit großem Eifer weiter seinen Studien über den Christlichen Orient und der Redaktion des *Oriens Christianus* widmete, daneben aber in seiner großen Hilfsbereitschaft auch viel in der Seelsorge der Nachbargemeinden aushalf.

Neben seiner Lehrtätigkeit und der Seelsorge widmete Molitor sein ganzes Leben lang viel Zeit und Kraft der Erforschung des Christlichen Orients. Obwohl er alle Sprachen des Christlichen Orients beherrschte, galt sein Hauptinteresse, zumindest seit seiner Habilitation, zweifellos der georgischen Sprache und der georgischen Bibelübersetzung. Das zeigt schon seine Habilitationsschrift «Chan-meti-Fragmente, ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibel»², seine wortgetreue Übersetzung des gesamten georgischen Neuen Testaments in der ältesten faßbaren Textgestalt ins Lateinische (in Fortsetzungen erschienen im OrChr 1953-1977), seine «Synopsis Latina evangeliorum Ibericorum antiquissimorum» (Louvain 1965), das «Glossarium Latinum-Ibericum-Graecum» (Louvain 1967), vor allem aber sein für die wissenschaftliche Arbeit an der altgeorgischen Sprache und der altgeorgischen Bibelübersetzung unentbehrliches «Glossarium Ibericum» zum georgischen Neuen Testament (erschieden in fünf Faszikeln, Louvain 1962-1976).

Daneben zeigte sich Molitors Hilfsbereitschaft auf vielen Gebieten, wo er sein umfassendes Fachwissen und seine Arbeitskraft in den Dienst der Wissenschaft stellte :

So sammelte er seit 1956 für das Vetus-Latina-Unternehmen, Beuron, die Varianten der armenischen, georgischen, syrischen und teilweise auch der koptischen Bibelübersetzung. Von 1957-1965 war er als Berater für die Fachgruppe «Orientalia» beim Lexikon für Theologie und Kirche tätig. 1959 wurde ihm die Leitung der georgischen Sektion beim Corpus scriptorum christianorum orientaliu übertragen, an der er auch selber tatkräftig durch die Abfassung wichtiger Bände mitarbeitete. Dem wissenschaftlichen Beirat der Zeitschrift *Bedi Kartlisa*. Revue de kartvélogie, Paris, gehörte er seit 1960 an. 1964 wurde er mit der Leitung der Sektion «Christlicher Orient» in der Görres-Gesellschaft betraut. Mit dem im Auftrag der Görres-Gesellschaft herausgegebenen *Oriens Christianus* stand Molitor schon seit der Veröffentlichung seiner philosophischen Dissertation (ab 1930) in Kontakt. 1956 wurde er Mitherausgeber, 1965 Herausgeber

² Die wichtigsten Werke Molitors sind zusammengestellt in : Julius ABfalg, Bibliographie der Werke von Josef Molitor in Auswahl, in *Bedi Kartlisa*. Revue de kartvélogie 32 (1974), 181-183. Dazu Nachtrag in *Bedi Kartlisa* 37 (1979).

dieser Zeitschrift und zugleich ihr treuester Mitarbeiter. Als ihn der Tod ereilte, hatte er bereits einen Beitrag für den Jahrgang 1979 begonnen über die Osterberichte in der äthiopischen Bibelübersetzung, ein Zeichen dafür, wie sehr ihn der *Oriens Christianus* bis an sein Lebensende beschäftigte.

So hinterläßt Molitors Tod an vielen Stellen schmerzliche Lücken, die nur schwer zu schließen sein werden; denn christliche Orientalisten von so umfassendem Wissen und solcher Hilfsbereitschaft sind eine Seltenheit. Um ihn trauern nicht nur seine Freunde und seine Fachgenossen vom Christlichen Orient, sondern auch seine ehemaligen Hörer in Bonn und Bamberg, die er in das Neue Testament und in den Christlichen Orient einführte, und nicht zuletzt die Gläubigen im Umkreis seines Alterssitzes, denen er bis zuletzt und bis zur Erschöpfung seiner Kräfte ein treuer Seelsorger war. R.i.p.

Julius ASSFALG.

BIBLIOGRAPHIE DER WERKE VON JOZEF MOLITOR
IN AUSWAHL (NACHTRAG)*

Bücher :

Glossarium Ibericum in epistulas Paulinas antiquioris versionis, Louvain 1976 (= CSCO 373).

Aufsätze :

Die georgische Version des 1. und 2. Korintherbriefes ins Lateinische übertragen und nach Syriazismen untersucht = *Oriens Christianus* (= OrChr) 58 (1974), 1-38.

Die Eigennamen des Hebräerbriefes im textus receptus der georgischen Kirchenbibel = *Bedi Kartlisa* (= BK) 32 (1974), 184-187.

Die altgeorgische Version des Galater- und Epheserbriefes ins Lateinische übertragen und nach Syriazismen untersucht = *OrChr* 59 (1975), 1-18.

Die altgeorgische Version des Philipper-, Kolosser- und des 1. und 2. Thessalonicherbriefes ins Lateinische übertragen und nach Syriazismen untersucht = *OrChr* 60 (1976), 1-23.

Das altgeorgische Corpus Paulinum der neuen Tifliser Ausgabe und sein Textcharakter = *BK* 34 (1976), 190-198.

Zur vierfachen Redaktion des Tifliser Paulustextes = *OrChr* 61 (1977), 1-2.

Die georgische Version des 1. und 2. Timotheusbriefes und des Titusbriefes ins Lateinische übertragen und nach Syriazismen untersucht = *OrChr* 61 (1977), 3-19 (enthält auch die Übersetzung des Philemonbriefes).

Die armenische Version des Hebräerbriefes ins Lateinische übertragen und nach Syriazismen untersucht = *OrChr* 62 (1978), 1-17.

* Vergleiche dazu J. Abfalg in *BK* 32 (1974), 181-183.

PETITES ÉPOPÉES TCHERKESSES EN OUBYKH

1. *Hatχə ya-Q^əeč'as.*

Les derniers oubykhophones n'ont pas conservé, semble-t-il, de traditions épiques nationales, mais des vieillards comme Hüseyin Çavuş de Hacı Yakup köy connaissent quantité de traditions tcherkesses, dans le cycle des Nartes ou sur d'autres héros. A Hacı Osman köy, mon maître et ami Tefvik Esenç [= TE] en tient aussi plusieurs de son grand-père et en outre, depuis que s'est établie notre collaboration, il a profité de toutes occasions et rencontres pour écouter des récits tcherkesses et me les transmettre dans sa propre langue. C'est ainsi que j'ai noté, par exemple, d'intéressantes variantes de l'épopée d'Aydemir Qan.

Nous publions ici (I) une variante de la célèbre petite épopée dont le héros est «Q^əeč'as ('Fils chéri) de la famille (chepsoug) des Hatχə». TE l'avait entendue de la bouche d'un Kabarde de son âge, Hamit bey, originaire de Sığırçı köy, proche de Manyas. Il me l'a dictée en oubykh à İstanbul, en mai 1960, et nous l'avons ensuite plusieurs fois révisée.

En 1935, j'avais noté à Paris, dans un tcherkesse incorrect et très mélangé, le résumé d'une autre variante, qui a paru dans le *Journal Asiatique* de 1954, vol. CCXLII, p. 24-31. Nous en donnons ici d'abord une traduction oubykh faite par TE (II), puis le texte tcherkesse lui-même, corrigé et mis dans le dialecte kêmirgoy (*č'emg^əy*) par mon autre maître, Koubé Chaban (III); je profite de cette occasion pour familiariser le lecteur avec le système de notation propre à cet érudit: bien adapté à la langue littéraire, il ne serait insuffisant que pour l'enregistrement de certaines variétés dialectales.

Enfin nous publions, dans mon système de notation et avec un essai de traduction, le texte de la complainte tcherkesse de Hatχə yaQ^əeč'as tel que Koubé Chaban l'a inséré dans son recueil *Adğe weredəzχer* paru à Damas en 1954, p. 61-66 (IV).

G. D.

I

1 *fāx'a Adəğayá Dəwáy-x'ə aq'ag'ə yadan-g'ə apəğānə zə-x'ə-g'ə ara lát'q'a.*
 2 *žamā zə-tət-g'ə Xətχə ya-p'c'anə tət-ləq'əsanə g'a yadanə aš'ak'anə¹*
ə-laxan wát'q'a. 3 šəš-mš'ata yá-qasəya ayməž'sa yáw-k'ay'qla azəž'an

2¹ *š'ak'ə* «chasseur» (non *š'*; cf. *š'ə=nd'ə* «gibier, animal sauvage») fait supposer une racine *š'a* «chasser», disparue.

3¹ Dans ce type de verbe, *-q'a* et *-q'ayt'* semblent équivalents (valeur d'imparfait).

za-k' aǰá-wa-g'ǝ q'á'y'anan z'ac' ǝ k'ǝg'ǝ á-laxan wát'q'ayt'¹. 4 dáy'a latəna za-mš'á-g'ara lawónə za-k' aǰana¹ aǰá-q'ak' a ǰáq' q' a g' a aš'aps ~ q'áyt' ǰafa «yəna sǰk' a-q'ak' a-y?» q'an dak' at'ən 5 za-k' aǰa-px' áš'na á-m'y' a aš'awadyaǰ'an ax'áé' anag'ǝ byaq'an. 6 «ay mǰš'k' ǰnə-y?» s'ǝ-z'apsna č' a-s' g'ǝ¹ s'ǝǰáq' aǰən» ánt' aq' a. 7 wala-g'ǝ aǰ'ǝg' anan aq'aw aməč' asa alag'ǝǰaq'an. 8 a-px' áš'na aǰá-za-yt'ən «s'ǝ-m'y' a s'ǝwádyaq' a, á-laxan s'ǝwág'ǝǰaq'an, 9 sǝ-t'ǝsya sk' aq'áyt', wá-zaq' ǰla sələt'ǝyən, 10 Dəwáy-x'ən sǝ-ya-k' aš'áš' a» daq' at'ən 11 «yadanə azg'ǝšǰafas' q' a, yš' z'apsəǰ' p' č' anə s'ǝs'x' aš' ən» dnt' at'ən 12 aǰ'ǝg' anan «yáway, dyaš' ~ owǝ-y? s'ǝ-m'y' a z'ǝ'áyyq' ayt' -ba cǝləyt'» daq' at'ən, 13 wa-s' aš' a-ǰafa-g'ǝ : «s'ǝmǰ'ǝg'an, wə-nan áwz'ǝnǝǰ' q' a wǝ-z'ǝlan sǝg'ǝč', wǝǰáq' aǰ» daq' at'ən, 14 «waná-ǰa-da ac' a-g'ǝǰǝ» q'an azaǰ'ǝnan azawzǝ-g'ǝ Xatǰə aya-č' afán g'ǝtəna á-laxaya za-q' ǰla ǰǰnyaq' aǰq'an. 15 wá-zaq' ǰla mǰk' aq' ǰnan ya ~ danə azadaǰfaq' an¹ za-č' yán asánjak' aq' an. 16 wá-s' wa afotǝ aš'otǝ áynš' ǰanš'ən yadanə ac' anə yǝp' č' aq' an. 17 a-s' áš' an-g'ǝ ǰáw-k' a'y' ana-g'ǝ bajəm-zac' ən xš' a-z' qdǝǰaǰa-zad' a ánt' ən 18 dáš' t' ən aya-č' afán g'ǝwən á-m'y' a ánəbyan «m'y' á-mš' an!» q'an ǰáč' ak' ayyq' an. 19 a-s' áš' an á-Xatǰən áynš' q' a yadanə ǰag'ǝšǰafas' q' a. 20 ǰá-s' ablaya dáy' z' t' ən Dəwáy-x' ən «wacá mǰk' a s'ǝlag'ǝǰáq' ana-y? 21 txala-z'apsəǰ' s'ǝǰálaynotən q' ašǰq' a» da ~ q' at'ən 22 a-s' áš' an «s'ǝ-m'y' a aš' č'ǝwádyan á-laxan s'ǝwag'ǝǰaq' áy. 23 á-Xatǰən s'ǝx' abzənan wacá wanán s'ǝǰǰnyaq' aǰnan s'ǝp' č' aq' an, 24 waná yadanə tət-č' a» daq' at'ən 25 Dəwáy-x' ə yənán q' aq' an ǰag'ǝdǝbš' ən¹ «sǝǰ' a sǝ-px' áš' ǰla ǰáw-k' a'y' ǰla anəbrəzotən wana šay' a tətən s' q' a-y? 26 sǝǰ' a yəna ǰa-ša šásəmwət' -ba s'ǝ ǰa-ša šásəwt' ayowə-y?» q'an awaxq' a. 27 a-s' áš' an «á-s' wa ǰ' a dáwq' anən g'ǝmšt'» q' aq' á-da-g'ǝ 28 ǰámiaq' ə ǰáw-k' a'y' a z'ǝč' ǰnan a-Xatǰə ǰá-laq' an g'ǝwq' á.

29 á-Xatǰə-g'ǝ za-mš' á ǰáw-wa ǰáč' ak' anan á-s' and' ana aǰá-laq' an g'ǝ ~ ǰánan á-wa č'ǝwádyaq' an. 30 wala zarǰabyanot-ǰáfan za-y' ənən ǰáǰ' an azárlat' g'ǝ Dəwáy-x' ə ǰá-la lawónə byaq' á. 31 lay' a laz' á ǰáw-k' a'y' ana-ǰafa «lawónə za-k' aǰa ayk' ən, 32 p' č' onə áyadan, lon-g'ǝ amac' ən ay' a¹ s'ǝ-dak' a ayk' ən. 33 azáyanot-s' ə-ba sǰǰazayot, s'ǝla sa-s' q' ǰnə-y?» daq' at'ən 34 ǰáw-k' a'y' ana «s'ǝla s'ǝzáyafanomat'» aq' aq' a. 35 «waná-ǰa-da s'ǝz'ǝg'ǝz' ən, s'ǝǰ' ana dǝǰárdan» ánt' aq' a. 36 waná-s' ax' a Dəwáy-x' ə-g'ǝ ǰáw-k' a'y' a q' áy' anan ǰálaq' a. 37 á-Xatǰən «č' a-wq' ag'ǝ, wǝp' č' á-

4¹ Malgré la forme sg. de nom collectif, malgré la présence de *za* «un», le cas régime à la forme pl.

6¹ Turc «akşaminiz hayır olarak (buyurun!)»; variante équivalente s'ǝ-z'aps.na č' a a. y. n. s' g'ǝ «akş. h. yaparak».

15¹ á-č' yə za. s. f. á. n «je mets en ordre, je nettoie, j'orne la maison».

25¹ Causatif analytique de *g'ǝdǝš' ən*.

32¹ ay' a au sens de «mais».



da wəɣáq'áɟ, wəmp'alex'á-da-g'ə mɣ'a-məs'! » ánp'áq'a. 38 Dəwáy-x'ən-g'ə « səɣ'a sədəlaq'áɟ' ɣ'a wəɟ, 39 a-ɣ'ənən wez'əat'ən sə-č'ən wəɣák'as »¹ ánp'áq'a. 40 á-Xatχən-g'ə « yáway, səɣ'a sə-lárpq č'ə-k'áson awg'á lamót » q'áq'á-da-g'ə 41 Dəwáy-x'ən « yada-č'ə awmq'á, wádáq'áɟən wə-s'á-saq'á-z'ə-žə-s' » daq'at'ən 42 « yáway, səɣ'a sə-s'á-saq'á-z'ə dólák' 'an šaməžəɣən, 43 səɣ'a dɣáslatə wə-k'ə's'ás'an-g'ə č'án! » daq'at'ən 44 Dəwáy-x'ə čáx'ən aɟ'əbž'ən « wəz'əat'ə, aws'ot latə-da áyš'! » q'áq'á. 45 wanán watən á-Xatχə ɣá-z'əat'ə'áɟ'á-ɟ'ə yá-ɣáɟ'á-ɟ'ə zanə áynš'ən¹ Dəwáy-x'ən adəšaməžəɣəyot s'á lánək' 'an a-č'ən áz'əančádaq'a. 46 Dəwáy-x'ən-g'ə ɣáw-k' 'ay'ana-ɣafá « yá ~ məɟ'á, səɣ'a sáfa ayk' 'əyomət, 47 səɣ'a asəyaaq'a as'əmdək' 'an as'əž'ə ~ k'ə'n! » q' 'an awaxən ɣa-psá wat' q'á. 48 á-Xatχə-g'ə amɣ'əwáɣq'a-g'əla ɣá-laq' 'an ɟ'ək' 'ənan ɣáɟəyanamsa aɣa-č' 'afán ɟ'ənə mák' 'ənan za-šáx'a-g'əžəpan x'ábzq'a. 49 a-šáx'a ɣa-bac' a-g'ə bzə-zac' 'ə-yt'. 50 « ɣənan səwác'ada-ba səbyamət » q' 'an a-šáx'ən wác'adaq'a. 51 wác'ada-fəsnə za-č'ə'aza-psq'á-g'əaran ɣá-txašəbžən fəɟ'ət'ən afánt'əq'a. 52 yá-txašəbžə dafát'ə't'ən ɣá-lač' 'əɣa láč'əq'a. 53 at'ac' 'aq' 'ən a-bzən dáwac'əwət'ən ɣá-laq' 'ən ayk' 'ənə ɣáw-bač'ənan lač' 'əɣa lámtəɟsa dəbyótə-ɣafá aɣ'ənəq'ən adat'əfəq'ama. 54 ɣáw-bač'ə-g'ə ɣálanən wá-zəq'əla q-Xatχə-g'ə wánək' 'əq'a.

55 a-dəbrəzan aɣa-x'ə ɣá-dya aq' 'əɟən aɣá-s'əabləɣa áyž' 'əq' 'an. 56 a-s' 'ás' 'an « sa-s' 'ə-y' ? » q' 'an dəɣəɟəyət'ən á-s'əwa dəɟ'ət'ə náq' 'aq'a. 57 « yáway, š'ə-x'ə ɣá-ɣəš'ən yá-č'ə'mɣ'əš'ən by'áwadyaaq'á. 58 a-č'ə'mɣ'ənən ɣat' 'ən ɣat' 'ə ~ aq'á. 59 á-Xatχə wanəp ɣá-xa-yt' 'ma » q' 'an a-x'ə ɣá-dya ɣá-šənan aɣč' 'ə ~ nəɣəɣq'a. 60 waná-laq'əla wala-č'əčəna aməšan « á-Xatχə mák' 'ə ~ s'ək' 'ə'ana azdəbyán » q' 'an, 61 azaž'ənan wana ɣá-dya máwətan ak' 'aq'á. 62 a-Xatχə ɣá-dya wa-šáx'ən wánəwt'ə' ɣənš'ən aɣ'a ɣá-s'əabləɣa áɣnəwəž'ən aɣč' 'ənəɣəɣ ɣənš' 'əq'a. 63 á-Xatχə-ləq'ə sála a-č'ə'mɣ' 'ək' 'a Dəwáy-x'ə-əla aɣá-dwəɣla dəɣ'ə s' 'əq'a.

64 Adəžána « wəməč'ə'mɣ'ə, wəwəχə »¹ aq' 'an səɣ'á-žə-s' 'ə-g'ə a-č'ə'mɣ'ən tət yá-s'əwa ac' 'ás'əmət, 65 a-wəχə t'x'ánəq' 'an-g'ə « wa-ləq'ə'sán-g'əč' səɣ'a-g'ə səš'ə, wanəp áynš'ən-g'əč' səɣ'a-g'ə áyš' 'q'adaš' »¹ dəq' 'anə-ž, 66 səɣ'á-žə-s' 'ə-g'ə awəχən ɣá-s'əwa čal s' 'ót.

67 səɣ'a ásc' 'ənə ɣənán-g'əx'ə-ə-ž, Wan č' 'ás' 'ən s'əlanəɣəχə.

2986
F092E

39¹ Ou wə.s.ə.k' 'as.
45¹ M.-à-m. « faisant é tant-un son descendre et son frapper » (ɣa-.ž').
57¹ by'á préverbe, fréquent au sens « à cause de ».
64¹ sə.wəχə.n « je rivalise » (en bonne part), sə.w.ə.χə.n « je rivalise avec toi ».
65¹ Turc « yapa idim, yapabile idim! »; au présent, á.y.s.s'ə n.dəš'! « yapabilem! ».

Traduction

1 Jadis, en pays tcherkesse, il y avait un prince appelé Dəway, qui était très orgueilleux. 2 Un autre homme, nommé Hatxə, très brave, passait beaucoup de temps à la chasse dans la forêt. 3 Nuit et jour, sans revenir à son village, avec ses compagnons et quelques chiens, il était dans la forêt à tuer cerfs et chevreuils. 4 C'est ainsi qu'un beau jour il entendit les voix d'un groupe de personnes. Comme le soir était déjà tombé, il se dit : «Que sont ces voix?» et partit. 5 Il vit un groupe de femmes qui avaient perdu leur chemin et cherchaient. 6 «Hé, où allez-vous? Que votre soir soit bon! Je vous invite», leur dit-il. 7 Elles, de leur côté, restaient là, effrayées, ne sachant que dire. 8 L'une d'elles répondit : «Nous avons perdu notre chemin et nous sommes restées dans la forêt. 9 J'étais allée dans ma famille, c'est de là que je reviens. 10 Je suis la femme du prince Dəway». 11 «J'en suis très content, ce soir, soyez mes hôtes», leur dit-il. 12 Effrayées, «Hélas, comment sera-ce possible? Ce serait mieux si nous avions retrouvé notre chemin», dirent-elles. 13 Alors il dit à cette princesse : «N'ayez pas peur, je suis comme votre frère jumeau, je vous en prie». 14 «S'il en est ainsi, bon», dit-elle et, toutes ensemble, Hatxə à leur tête, se rendirent à un endroit de la forêt. 15 À l'endroit où ils allèrent, il les fit entrer dans une maison souterraine bien aménagée. 16 Cette nuit-là, il leur fit faire à manger et à boire et les traita très bien. 17 Après avoir donné à la princesse et à chacune de ses compagnes un vêtement complet tout en soie, 18 quand vint l'aube, il se mit à leur tête, leur montra le chemin, leur souhaita bonne route et prit congé d'elles. 19 La conduite de Hatxə plut beaucoup à la princesse. 20 Quand elle fut revenue dans son pays, le prince Dəway : «Où avez-vous passé la nuit? 21 C'est hier soir que vous deviez rentrer», dit-il. 22 La princesse : «Nous avons perdu notre chemin et nous étions restées dans la forêt. 23 Nous avons rencontré Hatxə, il nous a invitées pour la nuit et nous a donné l'hospitalité. 24 C'est un homme très bon», dit-elle. 25 Ces paroles irritèrent le prince Dəway : «(Depuis) quand est-il homme à détourner ma femme et ses compagnes? 26 Si ce n'est pas à lui que j'enlève la tête, à qui l'enlèverai-je?» cria-t-il. 27 La princesse eut beau dire : «L'affaire n'est pas comme tu dis». 28 Il ne l'écouta pas, réunit ses compagnons et partit à la recherche de Hatxə.

29 Un jour que Hatxə, ayant lâché ses chiens, était à chasser le gibier, il perdit de vue ses chiens. 30 Pour les découvrir, il monta à un arbre et, tandis qu'il regardait de tous côtés, il vit de loin l'armée du prince Dəway. 31 À ses compagnons assis au pied de l'arbre : «Une troupe vient au loin, dit-il, 32 nombreuse pour être des hôtes, petite pour être une armée, mais elle vient vers nous. 33 S'ils ont l'intention de se battre, je me battrai; vous, que dites-vous?» 34 Ses compagnons : «Nous, nous ne pourrons pas nous battre», dirent-ils. 35 «Alors retirez-vous et cachez-vous», leur dit-il. 36 Sur ces entrefaites, le prince Dəway arriva avec ses compagnons. 37 Hatxə le salua et lui dit : «Si tu es un hôte, je t'invite; si tu es un voyageur, bonne route». 38 Le prince Dəway : «Ce que je cherche, c'est toi. 39 Descends de l'arbre et monte en croupe sur mon cheval!» lui

dit-il. 40 *Ĥatxə* répondit : «Hélas, les gens de ma race, on ne les emporte pas en croupe!» 41 Le prince *Dəway* dit : «Assez de paroles, est-ce sur ta vieille balle pourrie que tu fondes ta confiance?» 42 «Hélas, ma vieille balle pourrie, celui qu'elle atteint n'y survit pas. 43 Quelle espèce d'homme je suis, la maîtresse de ta maison aussi le sait!» A ces mots, 44 le prince, plus irrité encore, dit : «Descends! Si tu as quelque chose à faire, fais-le!» 45 Alors *Ĥatxə*, descendant et tirant en même temps, atteignit le prince *Dəway* d'une balle dont on ne guérit pas et le fit tomber de cheval. 46 Le prince *Dəway* cria à ses compagnons : «Sus! Il n'y a plus rien à faire pour moi, 47 ne laissez pas échapper celui qui m'a frappé, tuez-le!» et il rendit l'âme.

48 *Ĥatxə* repartit, mais ils le poursuivaient et ils ne cessaient de combattre, lui devant eux, quand il arriva à un grand hallier. 49 Sous ce hallier, le sol était tout imbibé d'eau. 50 Il dit : «Si je saute dedans, ils ne me verront sûrement pas» et il sauta dans le hallier. 51 Tandis qu'il sautait, un pieu pointu accrocha sa ceinture et la coupa. 52 Une fois la ceinture coupée, son pantalon descendit. 53 Ainsi tombé nu dans l'eau, il eut honte à l'idée que ses ennemis qui le poursuivaient allaient le voir sans pantalon et ne put se lever. 54 Ses ennemis arrivèrent et le tuèrent là, dans l'eau.

55 Ils s'en retournèrent et rentrèrent dans leur pays avec le cadavre de leur prince. 56 La princesse leur demanda : «Que s'est-il passé?» et ils lui racontèrent l'affaire. 57 «Hélas, dit-elle, notre prince s'est perdu par son orgueil et sa jalousie; 58 il lui est arrivé ce qui arrive aux jaloux. 59 *Ĥatxə* ne lui était pas inférieur». Ils firent la levée du corps du prince et l'enterrèrent. 60 Ensuite la princesse appela ses gens et dit : «Montrez-moi le lieu où vous avez tué *Ĥatxə*», 61 et elle alla avec eux à l'endroit où était son cadavre. 62 Elle fit retirer le corps de *Ĥatxə* de ce hallier, le fit ramener dans son propre pays et le fit ensevelir. 63 Telles furent les morts du vaillant *Ĥatxə* et du jaloux prince *Dəway*.

64. Les Tcherkesses disent : «Ne sois pas jaloux, sois émule!» Jamais les affaires d'un homme jaloux ne finiront bien. 65 L'émule, c'est celui qui dit : «Que je sois, moi aussi, comme ce brave! Si j'avais pu faire comme il fait!» 66 Les affaires de l'émule finiront toujours bien.

67 Voilà tout ce que je sais. Que Dieu vous fasse vivre dans le bonheur!

II

1 *Ĥatxə-Q'ac'ās š'ak'a ak'āba-g'ə a-zəyaya ak'āba-g'ə ɣə-š'wa by'ānəpsg'anayt'*. 2 *za-mš'ə-g'ara ɣəw-wa q'əy'anən tət-zawəla ɣəw-nk'anənk'an ɣəwk'əy'anən š'ak'a ak'aq'ə*. 3 *ə-łaxaya za-t'ak'ən ax'əc'anag'ə wəxanan ɣəw-wa c'əwədyaq'an*. 4 *wanə-ɣafa əyapladawtən*¹

4¹ *wə.zɣa.plə:da.n* «tu me regardes de derrière» (cf. *Verbe oubykh* III 36); plus loin (5) *wə.zə.plə:t'ə.n* «je regarde tous autour de moi»; *wə.plə:t'ə.n* «je regarde au loin»; *plə:c'əw* (ou *bla.plə:c'əw*) «instrument pour regarder au loin».



za-γ^oəñəñ γάγ^oan «mák^oaq^oana éalən azbyó!» q^oan γa-t^oát^oa-ϱlae^oaw lánawt^oq^oa. 5 azáϱlat^og^oə γa-ϱláe^oəwəñ za-ξ^oá-s^og^oara g^oəñe^oat^oq^oa¹.

6 dóbraqzan¹ γáw-k^oay^oana: 7 «lanə¹ ámac^oəñ, p^oé^oanə áyadaq^oanə za-k^oáza ayk^oəñ. 8 s^oəzξ^oəzáyanoit-da s^oəw-t^oat^oəwəña šadəyán! 9 s^oəz~ξ^oəzáyanoit-da á-laça γá-šx^oaq^oaya¹ s^oəwak^oan!» áñq^oaq^oa. 10 «s^oəw~ξ^oəzáyafanoit-g^oəla š^oək^oáyna-bəla wə-nk^oas^oəñ yəwq^oadaξ^oot za-g^oara awq^oás^oa awγ^oán-dan q^oəadək^oan s^oəwx^oas^oəño» — 11 «s^oə-t^oəqla s^oə-nəla asx^oəzáyana-bəla «á-z^oác^omáyadan wəwq^oa adəq^oán! 12 sáw-ξ^oapx^oa asx^oa~zγána-ba «bafəm-k^oə as^ox^oánwəξ^onama áyξ^oot adəq^oán! 13 sáw-k^oay^oa-šxa-s^o asx^oəzáyana-ba Wəba γa-g^oəe^oəq^oá-laq^oa sx^oat^oəyən! 14 s^oə-nk^oa-s^oas^oa asx^oəzáyana-ba γa-xš^oa-ξ^oa ξ^oəñəyotən dəq^oəyən!» q^oan γáw-k^oay^oana áñq^oaq^oa.

15 γəla áñq^oana-s^oax^oa Daway x^oə-γəbə Yasán-e^oə-z^oəñ by^oásən γálaq^oa. 16 «é^oá s^oəq^oanay!¹ s^oəp^oé^oána-da s^oəyáq^oəzəñ, yas^oəšəfno yas^oəšəξ^oəno. 17 s^oəyámq^oəznoit-da yə-mγ^oa-g^oəzən s^oəg^oək^oán!» q^oan γa-é^oa dóbraqzan áñq^oaq^oa. 18 «Xətχə-Q^oəe^oəs, wanán-g^oəx^oa awmq^oá! á-γ^oəñən wəz^oat^oán yə-sə-é^oəñ wəyák^oas!» — 19 «zan səyák^oasg^oə dasəyáməcaq^oa sáw-k^oay^oa zoξ^oəñag^oəzξ^oəñəq^oán! 20 səz^oəmət^oa-ba məš^oót-dan ane^oə-g^oəyənə zəla-zəla é^oa zaš^oq^oó!» q^oan Q^oəe^oəsəñ daq^oəna 21 Dawayəñ «Xətχə-Q^oəe^oəs, γ^oa wə-s^oa-šaq^oá-s^oə-γəfa səγ^oa sə-t^oat^oəw alásəwt^oəmət!» q^oaq^oá. 22 «waná-dəγ^oa awmq^oá! səγ^oa sə-s^oa-šaq^oá-s^oə blə-brəsk^oon aq^oəyaq^oa! 23 səγ^oa sə-s^oa-šaq^oá-s^oəñ a-s^oa-g^oəzán yəbán šatə azánšət^oəñ!¹ 24 sə-s^oa-šaq^oá-s^oə da-šx^oa wə-šac^oək^oayəñ azξ^oəñe^oán!» — 25 «yada-é^oá wmq^oəsa wəz^oəa~é^oadá!» — 26 «wanáza-da aš^oó!» q^oan á-γ^oəñən aš^oəc^oadán a-x^oəñ é^oəg^oəc^oadán aməš^oəyotən yəš^oəq^oa. 27 zón-g^oə azanəmdəc^oəsa amg^oəq^oəsa Q^oəe^oəs amγ^oəwáq^oa. 28 a-x^oə awaxəñ «səγ^oa səs^owána, áydaç as^oəξ^oə~k^oəyən, t^oq^oə-wana awát^oq^oa as^oəmdək^oəyən!» q^oəñ adwəq^oá. 29 γáw-k^oay^oa láq^oək^oəz^oənan a-Xətχ-g^oə ak^oəyq^oa. 30 a-t^oq^oə-dəyag^oə ayáw-é^oyana-ləq ayak^oəyq^oan.

31 wanán-g^oəfən Q^oəe^oəs a-x^oəñ t^ox^oəñəq^oayt^o yəñə-ξayt^o. 32 yada e^oaq^oán a-x^oə za-q^oəla blətəñə za-s^owá ac^oəby^oasən ayξ^oq^oa. 33 «s^oə-é^oyan səsəwáyo» q^oan á-é^oyan dəyq^oəz^oəñ yada-g^oəe^oəq^oa-q^oək^oa əsaq^oəñag^oə

5¹ Littéralement «il fit tomber une petite noirceur sur sa lunette»; «tomba» serait g^oə.é^oə^oq^oa.

6¹ wa-tətən dš.braqza.n ou wa-tət á.braza.n á.y.ξ^oq^oa «cet homme, ayant fait demi-tour, revint».

7¹ Ou plutôt la.n-g^oə... p^oé^oa.n-g^oə.

9¹ -q^oa «lieu»; on dirait de même á-laça γəñəš^oa-q^oə-γa «au (plus) bel endroit de la forêt».

13¹ šxá «mâle» (des êtres humains), toujours suffixé; -šxa-s^o=əayn-s^o «jeune homme».

16¹ «Vous, en disant de bonnes paroles, approchez!»; -na.y = -na-g^oə.

21¹ a.zá.s.s^o:t^oə.n «je le pousse (rec. s^o)», le fais circuler en rond» (cf. 5.sə.zá.ϱla:t^oə.).

31¹ sə.wə.bəqə «je suis ton ennemi».

յճգ՞՛ա. 34 *t'ak^oən aš^oaq^oát^oəž^oən¹* — 35 *a-s'ás'an a-px'ádək^o za ~
~ wanq^oáž^oq'anən yanəd^oəg'ə alaž^oánən á-g^oəč'əq'a mɣ'ánəwq'a.* 36 *a-
px'ádək^ona s'ə aya-g'ə dāq'ən zánəq'ag'ə a-s'ás'an-g'ə šak'əq'ən:* 37 «*γ^oa
wəpx'ádək^oən wələsən s'ən wə-g'ə yāq'nayt'əy?* 38 *a-x'ə-məzəla zag'ə č'anə
awbyaq'əyt'ma-s?*» — 39 «*waná-žə-da səyás^os^oəq^oac^oan as^oəsq'ano:* 40
*Ḫatχə-Q^oac'əs-q'a čələn azbyag'ə zag'ə lát^oq'ama, dag'ə-q'əla č'an azbyán
...» yəq'acánta* 41 *a-x'ən yāq^og'ə á-č^oyan asəwəyq'a.* 42 «*waná-žə-da
wanán-g'əfə wə-g'əonə č'an awbyán-dan wana yəšə awx'əzwo!» q'əq'ə.* 43
«*γ^oa wə-šə-g^oəš'a wo-q'ə wana yə-šə əywəfamət!»* 44 *waná-dəq^oa daq'at'ən
a-x'ə qə'əbž'əč^oan «yənə yə-šə əysəməwšə yə-dunəyən səg'ət'əyāmət!» q'an
45 *ay^oa-g'ə ak^oən əyda-x-g'ə anək^oəyq'ə.**

Traduction

1 Hatχə (ya-)Q^oec'əs, et s'il allait à la chasse, et s'il allait à la guerre, organisait bien son affaire. 2 Un jour, avec ses chiens, accompagné de quelques-uns de ses amis, il alla à la chasse. 3 Après qu'ils eurent été quelque temps dans la forêt, ses chiens disparurent de sa vue. 4 Alors, étant monté à un arbre pour regarder de loin, se disant «Que je voie mieux où ils sont allés!», il tira sa lunette d'or. 5 Tandis qu'il regardait autour de lui, un petit point noir tomba (= apparut brusquement) dans sa lunette.

6 S'étant tourné, à ses compagnons: 7 «Une troupe vient, trop petite pour être une armée, trop nombreuse pour être des hôtes. 8 Si vous êtes disposés à combattre avec moi, préparez vos armes! 9 Si vous n'êtes pas disposés à combattre avec moi, entrez au (plus) épais de la forêt!» leur dit-il. 10 «Nous ne pourrions pas combattre avec toi mais, si nous repar-tions, et si tu désires dire quelque chose que tu enverras en message à ta famille, que nous te servions de messagers!» — 11 «Si mon père et ma mère s'enquièreient de moi, dites-leur 'Il est entré dans (la forêt) là où il y a beaucoup de cerfs'. 12 Si mes sœurs s'enquièreient de moi, dites-leur 'Il reviendra en vous rapportant une voiture de soie! 13 Si mes jeunes cama-rades mâles s'enquièreient de moi, donnez-leur de ma part la parole précieuse (= le salut) de Dieu! 14 Si ma dame de foyer (= ma femme) s'enquiert de moi, dites-lui de revêtir un vêtement noir (= de deuil)!» (Ainsi) dit-il à ses compagnons.

15 Comme il terminait ces propos, Dawəy, le prince dur, monté sur son vieux (= vaillant) cheval Yasan, le rejoignit. 16 «Salut! Si vous êtes des hôtes, veuillez approcher (= soyez-les bienvenus), que je vous fasse manger et boire. 17 Si vous n'êtes pas disposés à être accueillis (en hôtes), mettez-vous sur ce grand chemin» leur dit-il, s'étant tourné vers eux. 18 «Ḫatχə (ya-)Q^oec'əs, ne parle pas tant! Descends de l'arbre et monte en croupe

34 ¹ *sə.ž'a.q^oa:t^o:ž^oə.n* turc «geri duraklıyorum, je recule un peu et m'arrête».

sur mon cheval!» — 19 «Que je n'ai pas l'habitude de monter en croupe derrière personne, tous mes compagnons le savent avec (= aussi bien que) moi! 20 S'il faut absolument que je descende de l'arbre, avant tout, échangeons de bonnes paroles!» dit Q^oeč'ās et, à ces mots, 21 Daway dit: «Ĥatɣə (ya-)Q^oeč'ās, ce n'est pas à cause de ta petite balle pourrie que je ne tirerai pas mon arme!» — 22 «Ne parle pas ainsi! Ma petite balle pourrie a été pétrie (= façonnée) sept mercredis! 23 Ma petite balle pourrie fait tourner ce qu'il y a de navires sur la grande mer! 24 Que ma petite balle pourrie est forte, c'est ce que ta compagne d'oreiller (= ta femme) sait aussi bien que moi!» — 25 «Sans tant parler, descends!» — 26 «Bon, soit!» dit-il, il descendit de l'arbre, sauta près du prince et le blessa d'une blessure dont on ne réchappe pas. 27 Ne se le faisant savoir en rien (= faisant comme si rien ne s'était passé), sans se hâter, Q^oeč'ās se remit en chemin. 28 Le prince cria: «Moi, je ne compte pas, tuez l'autre, ne laissez pas repartir ce fils de [deux] chiens!» et il mourut. 29 Ses compagnons poursuivirent et tuèrent aussi Ĥatɣə. 30 Et ils remportèrent les deux cadavres près de leurs maisons.

31 Ce pourquoi Q^oeč'ās était à ce point ennemi au prince (= considéré comme ennemi par le prince), c'était ceci. 32 Il y avait longtemps, alors que le prince séjournait quelque part (hors de chez-lui), une nuit, il monta à cheval et revint. 33 «Que j'entre dans la maison!», dit-il, et, comme il approchait, il entendit le bruit de paroles qui venait de l'intérieur. 34 Ayant reculé de quelques pas et s'étant arrêté, — 35 la dame avait rassemblé les jeunes filles et les faisait coudre et, assises, elles se mirent à parler. 36 Tandis que les jeunes filles se faisaient dire l'une à l'autre qui elles aimaient, elles taquinèrent la dame: 37 «Toi, quand tu étais jeune fille, qui aimais-tu? 38 N'avais-tu pas aimé quelqu'un d'autre que le prince?» — 39 «S'il en est ainsi, puisque vous me pressez tant, que je vous le dise! 40 Il n'y a eu personne que j'aie plus aimé que Ĥatɣə (ya-)Q^oeč'ās et maintenant encore je l'aime ...». Juste comme elle disait ces mots, 41 le prince, l'entendant, entra dans la maison. 42 «S'il en est ainsi, puisque tu l'aimes tellement du fond du cœur, que je t'apporte sa tête!» dit-il. 43 «Malheureux, c'est plutôt ta tête à toi qu'il emportera, la sienne, tu ne pourras pas l'apporter!» 44 Quand elle eut ainsi parlé, le prince, au comble de la colère, «Si je n'apporte pas sa tête, que je ne reste pas en ce monde!» dit-il et 45 lui-même ils le tuèrent (= fut tué) et l'autre aussi il le fit tuer.

III

Voici le texte tcherkesse du JA de 1954, en dialecte kémirgoy, tel que Koubé Chaban me l'a transcrit en 1960, avec quelques changements de rédaction. Je conserve la graphie ingénieuse qu'il avait imaginée jadis pour pouvoir faire composer ses recueils dans n'importe quelle imprimerie de Damas, et à laquelle il tenait beaucoup: il n'utilisait que les caractères de

l'écriture française, les phonèmes étrangers à notre langue étant notés soit par des lettres qui n'avaient plus leur emploi normal (*i*, *u*, *c*, etc.), soit par des combinaisons de lettres (*çç*, *cs*, etc.). Voici les correspondances qui permettront au lecteur de passer sans ambiguïté de cette graphie à la mienne.

La palatalisation ne comporte pas de signe distinct, elle est comprise dans la lettre ou la combinaison de lettres; *u* marque la labialisation (et *w* initial ou intervocalique); *v* la glottalisation et, à l'initiale ou entre voyelles, le coup de glotte. Comme dans la graphie et la prononciation de la langue littéraire, les séries *č' č'' ž'* et *k' k'' g'* ne sont pas distinguées.

KCh. *i* = Dum. *ə*; *y* = *əy* et *y*; *eu* = *ew* (*o*).

x = *ç*; *gh* = *ğ*; *xh* = *x*; *qh* = *ç*; *h* = *h*.

il = *λ*; *lv* = *λ'*.

c = *s* (*cvu* = *s^o*); *cc* = *š*; *cs* = *s'*; *ç* = *č'* et *k'* (*çv* = *č''* et *k''*); *çu* = *č^o*; *çç* = *č*; *j* = *ž'*; *zh* = *ž* (*zhu* = *ž^o*); *g* = *ž'* et *g'* (*gu* = *g^o*).

ts = *c*; *dz* = *ž*.

Exemples: *ccakvue zikvueçve* = *šak^oe zək^oek''e* «quand il allait à la chasse»; *hexer yiqhuisexeu* = *hexer yəç^oəseçew* «les chiens étant ses compagnons»; *icry* = *əš^oəy* «lui, l'ayant fait»; *ççighi* = *čəğə* «arbre»; *dekvuayy* = *dek^oəyəy* «lui, étant monté»; *scçipxhuixer* = *s-šəpç^oəçer* «mes sœurs»; *synibgeqhxer* = *səynəbç^oəçer* «mes compagnons d'âge»; *cuityeh* = *s^oətyeh* «entrez sur»; *ivuaqh* = *ə^oəy* «il l'a dit».

1 *Hatxi Queçvase* (ou : *yaQueçvas*) *ccakvue zikvueçve yivuef iqhetereziçs* ~ *tiqh¹*. 2 *zi mafe guerem hexer yiqhuisexeu yinibgeqhu blaqheme acsicsxeu nebghire zauliy qhuise icvy ccakvue kvueqhaqhe*. 3 *mezim zikuertire xetiqhixeu yihexer cvuekvuedighex*. 4. *ariti zi ççighi guerem dekvuayy atliptleneu, zide* ~ *kvuaqhexer nah zeryqheçvenim paye dice neriptler qicctaqh*. 5 *zyptliheze yineriptle cvuitsveqhe maçve qirydzaqh*.

6 *ziqyqhazy yiqhuiseme qaryvuaqh*; 7 «*dzeçvere meçvavueu haçveçve bavue zikuip qekvue*. 8 *cuiqizdezeuecstme cuyveçce-tlacceme cuyauipxhij*! 9 *cuiqizdemizenecstme mezim yipitəpəvə cuyekvuij!*» — 10 «*Tibdezeue* ~ *cuiçstep*, au *tikvuejime cuybinme ziguerə yapvuejinew pcvueyiqhueme lvikvue tipfexhuin*» — 11 «*syatere syanere qicvueipççvexeme 'cihexer zidiciçzhuighem xehaqh' yacuvu*. 12 *scçipxhuixer qisçvueipççvexeme 'dene kuiche qicufyecsec qekvueji' yacuvu*. 13 *synibgeqhxer qisçvueipççvexeme Them yiselamievu*

Je me borne à donner le présent des verbes du texte: 1 *se.çe:terezə*. — 2 *s.ə.š^oš'*. — 3 *s^oe.k^oədə*. — 4 *sə.de.k^oəye*, *s.ə.əe.ple*, *ze.se.ça:s'e*, *qe.se.šte*. — 5 *ze.se.plə:he*, *yə.se.çə* (*qə.y.se.çə*). — 6 *zə.qe.se.ça:ze*. — 7 *sə.qe.k^oe*. — 8 *s.ye.wə:pçə:(ž'ə)*. — 9 *s.ye.k^oə:(ž'ə)*. — 10 *se.əe* (*ye.se.əe*), *s.š^oəyəç^o*. — 11 *sə.č'e*, *wəpč'e*, *səçhe*. — 12 *qə.se.š'e*. — 13 *p.ç.ye.se.tə*.

sifyacutij. 14 sybasamguacse qisçveuipççveme cihuece-ganer zicsytlenew yecuvuej».

15 acs fedyzre petinya, Deueyepci xafer Yeseniyem tyesew qesiqh. 16 «fesapcsixy, haçvexer! cuyeblaqhex, ccuyezqheccxen, cuyezqhcuen. 17 cu~ ~yemibleqhecstme ma qhueguiccxuem cuitteh!» Queçvase aryvuaqh. 18 «Hatxime ya Queçvas, acs fedyz uimivueu ççighim qyexy Yeseniyem qyevses!» — 19 «çvesim sizeremisaqher synibgeqhu psteumy qizdacve! 20 siqyemixi mixhuicstme ape rapcveu selam dexe-tvekvu zeterexi» Queçvase ivuaqh. 21 Hatxime ya Queçvas, ue uyçsecuiqhe tsvikvui papçve se syccxvaneç qscctecstep!» — 22 «arew uimivue, se sycsecuiqhe bereskezhi yiblicve psihaqhe! 23 se sycsecuiqhe tsvikvui xiccxuem quiheu tyetir zeryefe! 24 sycsecuiqhe tsvikvu zerepiter uycheqhuise çvase qizdyecve!» — 25 «acs fedyz uimivueu qyepçvexy qyevses!» — 26 «ar mixhuin!» ivuy Queçvase ççighim qyepçvexy pcsim qyeczalvy mixhuijineu iuivaqh. 27 Queçvase zy cvuemicveu miguzezhuaxeu yejejiqh. 28 «se sivuefep, Hatxir cuiuicvij, cuimiqhekvuej hytvuime akui qyçviqher!» pcsim qaryvuejy lvaqhe. 29 pcsim yiqhuisexer Hatxim tlyejexy auicvijiqh, 30 hedytvuiry yauineme acejjiqh.

31 acs fedyzeu a petim Queçvase zifyqhepiycstiqher mirari. 32 pcsir be cvaqheu cecsiqheu qetiqhew ççesim qixeçvijiqh. 33 unem yihejineu zyejem guicsive meqe-beçvaye qyvuiçveu zizexyexim 34 tvekvu qizetyeuicuaqh. 35 guacsem pcacexer zefyqhesxy iqhadexeze guicsiveçve qiraghejaqh. 36 pca~ ~cexeme xety cvui itleqhuire zeravuejeu 37 «ue uizepcacem xeti uigui yevuicstiqhe? 38 pcsim csexhu ziry cvui pteqhuiaqheba?» avuy pcacexer guacsem yeuipççvixhex. 39 «arime, syezhuqhezizhapaçi qicuesvuen: 40 Hatxi Queçvase nahicvui stleghueu zy csivaqhep, gidedem setleghui ...» zicsyvuenim 41 pcsir unem yihejiqh. 42 «acs fedyzeu uigui yevuime, acs iche qipfehinep!» pcasem ivuaqh. 44 pcsir acs ivuaqhem qiqheguibjhy «acs iche qesimihui dunayim sityetinep!» ivuy zekvuem, 45 yejiry auicvy Queçvasy aryqheuiçvijiqh.

14 so.š'e.se.še. — 15 so.tye.s.sa.qe.sa. — 16 s.ye.blaye, s°.ye.se.ya:š'ye (-s°e). — 17 so.tye.še. — 18 sa.q.ye.çə, sa.q.ye.č'esa. — 19 s.ye.se.se.s'e (b'de.se.s'e). — 20 selam ze.te.çə (3 pl. ze.ra.çə). — 22 se.psa:he. — 23 z.ye.se.fe. — 25 sa(.q).~ ~y.p'č'əçə. — 26 s.ye.ča:š'e, se.w'e. — 27 se.g°əzaš'e, s.ye.š'e. — 28 se.wəč'ə, se.ye.k°e:š'ə, sa.q.ye.č'ə, se.š'e. — 29 sa.š'e.š'e. — 30 se.s'e:š'ə. — 31 so.y.pəyə («je suis son ennemi», sa.rəy.pə.y «il est mon e.»), se.ye:pəyə «je le considère comme mon e.»). — 32 he.ma.s'e, se.šesa, sa.qe.ta, sa.qə.çe.č'ə.š'ə. — 33 s.ye.ħa:š'ə, s.ye.š'e, s.pe.š'ə.č'ə («la voix sort de moi»), q.ye.š'ə:č'ə, ze.çe.se.çə. — 34 sa.qə.ze.tye.wəč'e. — 35 ze:fe.se.ye:sa, q.ye.se.ya:š'e. — 36 ze.te.š'e:š'ə. — 37 sa-g°ə ye.š'ə («il me plaît», a-g°ə s.ye.š'ə «je lui plaît»). — 38 se.šeyə, s.ye.wəp'č'ə. — 39 s.ye.wē.ye:za:pə (affixe pe!), sa.š'ə.š'. — 40 qe.se.ħə. — 44 se.g°əbšə (dial. -š'ə, -šə), so.tye.t.

IV

La complainte épique sur *Կախա* (*ya*-)Q^oeč^{''}as est très célèbre et connue en plusieurs variantes. Je cite en entier celle de Koubé Chaban, avec un essai de traduction. La poétique tcherkesse est allusive plutôt que narrative et plusieurs expressions, peu usuelles, embarrassaient Koubé Chaban lui-même.

Je n'ai pas rendu les innombrables *g^oas'e* «hélas» qui surchargent tous les distiques, non pas comme mots indépendants, mais en infixé, placé avant la désinence nominale ou verbale (30 *ya-g^oase-bzaž'e-g^oas'e-me* au lieu de *ya-g^oase-bzaž'e.me*, ergatif pl. en *-me*; 1 *za.γe:γ^oay^oa-g^oas'e-w* au lieu de *za.γe.γ^oay^oe.w* «en faisant gronder»). Quant aux (ə)y «et, aussi», à peine moins surabondants, certains ont leur fonction normale de liaison, mais d'autres ne sont là, comme dit Koubé Chaban, que «pour le rythme», ainsi que la syllabe *ra*, dépourvue de sens, qui figure au début de plusieurs vers. On reconnaîtra dans ce texte un des principaux procédés de la poésie tcherkesse : le premier vers d'un distique reprend volontiers tout ou partie d'une des expressions ou d'un des mots du second vers du distique précédent.

La mélodie, ou plutôt quatre mélodies propres à des variantes de cette complainte, ont été publiées par A. F. Grebnev et Š. I. Kubov aux pages 17-19 de leur recueil *Adəge weredxer (Adygejskie narodnye pesni i melodii)*, Moscou-Lénigrad, 1941-1942.

1. *səhexer zəγeγ^oay^oa-g^oas'ewəy
blay^oer zəγeč^{''}ayə-g^oas'ere Q^oeč^{''}as.*
2. *s'ek^oenər zəwəγ^oeza-g^oas'ew
zəγ-wəne zəməγezež^{''}as'təray Q^oeč^{''}as.*
3. *Կախամե ya-Q^oeč^{''}ase-g^oas'ewəy
ra Q^oeč^{''}ese-žəye-g^oas'erəy meš'esə.*
4. *ra yə-s'əpe s'esə-g^oas'eməy
ra yə-s'ek^oe-pš'əp'e-g^oas'erəy qədaχə.*
5. *ra yə-s'ek^oe-pš'əp'e-g^oas'erəy
hereč'e-s'χ^oe mafe-g^oas'eməy qədaχə.*
6. *ar qərezədaχə-g^oas'ewəy
Afəpsəm yə-č^{''}eyə-g^oas'eməy qəš'as'ə.*
7. *aš' qəzerəš'as'ə-g^oas'ewəy
č^oə-səhem tyesə č^{''}ale-g^oas'erəy ryehəł'e.*
8. *č^oə-səhem tyesə č^{''}ale-g^oas'erəy
səhem ə-bγeg^oəpe-g^oas'eməy s'ež'eg^oə.*
9. *səhe-ləm yə-pš'erə-g^oas'eməy
Q^oeč^{''}asem yə-pš'əp'erəy s'əməč^{''}.*

28. *γ^oase s^oaməx^oəš't-me*
mezəm yə-pətap 'e-g^oəš'eməy s^oəyək^oəž' s^oe».
29. «*γ^oase təməx^oəməč'ere*
te zədetəs'ež'ə-g^oəš'erəy Q^oeč'as».
30. *aš' yə-γ^oase-hzəz'ə-g^oəš'eme*
zəzeč'awq^oetame-g^oəš'esə qəč'atx^oə.
31. «*ze s^oəzetyewəč^oe-g^oəš'e-me*
ra pšerələ-mač' 'e-g^oəš'erəy s^oes^oen se :
32. *tyaner qəš^oewəp'č'ə-g^oəš'e-me*
'meləy-sérəy qyefə-g^oəš'esə qek^oež'ə' :
33. *s-š'əpx^oəxer qəš^oewəp'č'ə-g^oəš'e-me*
'dene-š'əher qyehə-g^oəš'esə qek^oež'ə' :
34. *č'aser qəš^oewəp'č'ə-g^oəš'e-me*
'qəəhe-^oəm č' 'eč'əy-e-g^oəš'esə meš'afe' :
35. *syater qəš^oewəp'č'ə-g^oəš'e-me*
'mək^oež'ən heq^o-g^oəš'erəy ras'eč'ə' :
36. *nəbž'ey^oəxer qəš^oewəp'č'ə-g^oəš'e-me*
'Q^oele-C^oəndə wəp'e-g^oəš'eməy zyeč^oəyāh' yas^oə^o».
37. *ar here petəna-g^oəš'a*
Deweye-pš'ə-xəfe-g^oəš'erəy qənesə.
38. *ar qəzerənesə-g^oəš'ewəy*
ra š'ə-pxerəč' 'esə-g^oəš'erəy qyewəble.
39. «*syane səqəzerəyāfə-g^oəš'ewəy*
ra š'ə-pxerəč' 'esə-g^oəš'erəy səyž'ay^oe.
40. *ar zeresəyž'ay^oe-g^oəš'eməy*
nəbž'ey^oə-s^oew səy'e-xerəy š'əy^oəz.
41. *ar zeresəyž'ay^oe-g^oəš'erəy*
wəy-wəne yəsə č' 'ase-g^oəš'eməy qəzdyes'e».
42. «*here wəməheq^oə-g^oəš'ewəy*
mə-heq'endeq^oe-žə-g^oəš'eməy qyech'es».
43. «*melač' 'eməy s^oel 'e-g^oəš'e-me*
ra mə-š'ek^oe-ps'əp'e-g^oəš'eməy s^oyəbləy.
44. *s^oe s^oəzəyələx^oə-g^oəš'e-me*
meləx^oəš'e-lay^oe-g^oəš'erəy s^oes^oen se.
45. *s^oəy'eč'enž'əpxe ləx^oə-g^oəš'e-me*
γ^oeč'enž'əpxe hələlə-g^oəš'e səx^oənep se.

46. *aš'ay s°azəbleč'`ə-g°əš'eč'`e
ra s'e-pe-selamə-g°əš'erəy q°ek°ən».*
47. «*we wəy-s'epe-nes°ə-g°əš'eməy
wəy-ğən-wey°ə-s°əye-g°əš'eməy saħənep se».*
48. «*aš'me wəzaməħəč'`ere
a-č'`əp`e-selamə-g°əš'erəy təħəz'ən te.*
49. *se səy-s'epe-nes°ə-g°əš'erəy
zeš'əməš' psəx°əy-bl-g°əš'eč'`e psəħeyə.*
50. *səy-ğən-wey°ə-s°əye-g°əš'erəy
yənš'ələzə-q°əħe-g°əš'eməy qəsfəš'e.*
51. *`aš'e fewəzedə-g°əš'ewəy
berəč'e-žəyay-bl-g°əš'eč'`e zyeseħe».*
52. *pš'əp`eməy qveγaze-g°əš'es
ax°ərsene-łas°e-g°əš'erəy tryexə.*
53. *s°es'e-beš'`-s'entalə-g°əš'erəy
qəzetəryeč'`ə-g°əš'esə qəč'`ese.*
54. *yə-meš'əq°e-psəγ°e-g°əš'er
zetəryeq°ədəye-g°əš'esə qədyelħe.*
55. *məš' zə-s'e qəyč'`əš't-g°əš'esə
semeg°əm yə-žəye-g°əš'eməy yək°əš't.*
56. *j'aš' qəzəblepš'`ə-g°əš'eč'`e
ra s'e-p`ese fəwe-g°əš'ewəy səweš't se».*
57. «*here wəməħeq°ew, Q°eč'`as,
səy-ħey°endeq°e-žə-g°əš'eməy qveč'`es».*
58. *yə-meš'əq°e-psəγ°e-g°əš'erəy
pč'edəž`-nefələ-s'x°e-g°əš'eməy zeč'`e`ə.*
59. *yə-s'x°enč'`e-we-maqe-g°əš'erəy
hedəvəħe š'ə`e-g°əš'eməy ne°əšə.*
60. *aš' zə-s'e qəyč'`əye-g°əš'es
tyeməvə-qezeqə-g°əš'ewəy meč'`əš'xə.*
61. *Deweye-ps'ə-xəfe-g°əš'erəy
ble-s'x°e č'`əyə-maqe-g°əš'ewəy meč'`əyə.*
62. *dəšerəy zəlapšə-g°əš'er
ra yə-č'`epš'`ə-wəp`e-g°əš'eč'`e ryeħəħə.*
63. *ra zərəryəħə-g°əš'ewəy
byek°elə-žə bzəf`exerəy tyebəne.*
64. «*se s°əqəspəmələ-g°əš'ew
səy-ləvəy s°əš'`ež'ənə-g°əš'eməy s°əyewəs.*

65. *se s-lə yəzəs^oəyē-g^oəš^{er}əy*
s^oe s^oəməyək^o’ež^ə-g^oəš^{er}’ewəy s^oəyew šew.
66. *s^oəw-k^oəpəp zedyewe-g^oəš^{er}’es*
ra Q^oeč[’]’esə-žəyē-g^oəš^{er}’erəy xəyafē.
67. *hetəyq^oayew zexezəxə-g^oəš^{er}*
lexe-wət^o’enč[’]’ayē-g^oəš^{er}’eč[’]’e zewež[’]ə.
68. *g^oəš^{er}’eməy zexyexə-g^oəš^{er}*
yə-deneγ^oe-šheca-g^oəš^{er}’erəy fəryeč[’]ə.
69. *ra pč[’]’eble-yəč[’]’əž[’]ə-g^oəš^{er}*
ra qəzəfek^o’ayē-g^oəš^{er}’erəy Q^oeč[’]’as.

Essai de traduction

- 1 Lui qui fait gronder les cerfs / et fait hurler le dragon, Q^oeč[’]’as,
- 2 lui qui guide la chasse / et ne s’en retournera pas à la maison¹, Q^oeč[’]’as,
- 3 le Q^oeč[’]’as des Hətzə, / le petit Q^oeč[’]’as monte à cheval.
- 4 Et à la première fois qu’il monte à cheval / (ses serviteurs) emportent (de la maison à la forêt) son pavillon de chasse¹.
- 5 Et son pavillon de chasse, / ils l’emportent un jour de vendredi¹.
- 6 Et, quand ils emportent ce pavillon, / ils le lui dressent dans la vallée de l’Afəpsə.
- 7 Et, quand ils le lui dressent là, / l’enfant assis sur la tête des bœufs¹ s’en approche,
- 8 et l’enfant assis sur la tête des bœufs / danse aussi sur la poitrine du cerf¹.
- 9 Et, du gras de la viande de cerf, / le pavillon de Q^oeč[’]’as ne manque pas¹.
- 10 Et, qu’il n’en manque pas, / le dur¹ prince Dewey l’entend.
- 11 Et, en entendant cela, / il se mit aussi en marche avec la troupe de cavaliers.
- 12 Et, du Q^oeč[’]’as des Hətzə, / ses deux lévriers¹ aussi disparaissent à ses yeux.

2¹ Parce qu’il va être tué.

4¹ *pš^oə=p[’]e*, proprement « lieu de prince » se rencontre aux sens de « cabane de berger », « camp »; ici « tente ou cabane (démontable) ».

5¹ Mardi et mercredi sont mauvais, les autres jours bons, vendredi très bon.

7¹ Pendant le labour, on plaçait sur le joug un petit enfant qui gouvernait les bœufs. Voyant de loin Q^oeč[’]’as, un tel enfant s’approche et joue (danse). Ou bien il était sur le joug du chariot apportant les éléments du pavillon.

8¹ Tant Q^oeč[’]’as a tué de cerfs.

9¹ Forme poétique courte pour *s^oə.č[’]’e.re.p.*

10¹ Turc « sert », russe « groznyj, strašnyj ».

12¹ *he-g[’]es^oe* « chien à poil ras ».

- 13 Quand il s'aperçoit que les deux lévriers ont disparu, / à l'aube bleue du matin il se lève.
- 14 Et, aussitôt levé, / il entre (= va) le long de la vallée de l'Afəpsə.
- 15 Avec les yeux papillonnant de sommeil, / il cherche dans la vallée de l'Afəpsə.
- 16 Tout en cherchant là, / il siffle un sifflement avec le bout des doigts¹.
- 17 Et, le bruit de son sifflement, le dur prince Dewey aussi l'entend.
- 18 En l'entendant, / (il reconnaît que) celui dont c'est le sifflement, c'est Q^oeč'as, —
- 19 et, sans que nous voyions sa tête, / c'est celui dont la (simple) mention nous fait mourir¹!
- 20 Et le Q^oeč'as des ԿախՁ / monte aussi à l'observatoire de la cime d'un arbre.
- 21 Tandis qu'il y monte, / (ses ennemis) vont (se dissimulant) partout où ils peuvent¹.
- 22 Et, en s'y rendant, / ils viennent aussi sur la colline¹ de l'Afəpsə.
- 23 Et, sa longue-vue, / Q^oeč'as la tire¹ et regarde autour de lui.
- 24 Et, tandis qu'il regarde là autour de lui, / une petite noirceur vient se jeter dans (la longue-vue).
- 25 «Cette noirceur que je vois, / pour dire : 'C'est (un troupeau) de cervidés', elle me paraît un peu beaucoup¹,
- 26 et, pour être des hôtes, un peu beaucoup, / et, pour être une armée, je la regarde comme un peu petite¹.
- 27 Si vous pouvez¹ être mes compagnons, / préparez vos balles et votre poudre.
- 28 Si vous ne devez pas être mes compagnons, / allez au lieu (le plus) épais¹ de la forêt, vous!»
- 29 — «Que nous ne serons pas tes compagnons, / nous le reconnaissons, Q^oeč'as».
- 30 Ses mauvais¹ compagnons, / en retroussant leur tcherkesska², s'enfuient³.
- 31 «Si vous vous arrêtez¹, / je vous dirai ma petite commission².
- 32 Si notre mère vous interroge, / (dites-lui :) 'Il revient en amenant cent moutons!'
- 33 Si mes sœurs vous interrogent, / (dites-lui :) 'Il revient rapportant sa charge de soie!'

16¹ *e. pe. ra-* «avec (ra) le bout de la main».

19¹ «Dont le nom nous est aussi désagréable que l'est la mort».

21¹ *q^oey. na-p'e* «coin, coulisse de théâtre, etc.»; *s'a-p'e* «lieu de course»; *ɔ. ra. tɔ* «se donnent, se rendent».

22¹ Qui domine l'A.

23¹ «Fait ressortir un morceau (couissant) de l'autre».

25¹ «C'est un peu beaucoup pour moi».

26¹ «Je le vois étant un peu (^oe) peu (*mač'e*)».

27¹ Proprement «si vous pourrez»; en 28 «si vous ne serez».

28¹ *pote* ici «très épais, impénétrable».

30¹ Ici, «vils, poltrons». — ² Noter le gérondif en *ɔ* (*abzakh ɔ*). — ³ «s'élançant pour s'enfuir».

31¹ *ze:tye* «l'un sur l'autre, en masse». — ² «ce qui est sur le cou».

- 34 Si mon aimée⁴ vous interroge, / (dites-lui :) 'Il est monté à l'échelle des bateaux et achète!'
- 35 Si mon père vous interroge, / (dites-lui :) '(Ses ennemis) l'entourent des aboiements d'où l'on ne revient pas!'
- 36 Si mes camarades vous interrogent, / dites-leur : 'Rendez-vous au charnier¹ des oiseaux charognards²!'
- 37 Peu de temps après¹, / Dewey, le prince dur, arrive.
- 38 Et, dès qu'il arrive, / il se met à parler de monter en croupe¹!
- 39 «Depuis que ma mère m'a enfanté,¹ / je déteste monter en croupe.
- 40 Et, que je déteste cela, / ce que j'ai de bons camarades d'âge en sont informés!
- 41 Et, que je déteste cela, / l'aimée qui est assise dans ta maison le sait aussi bien que moi¹!»
- 42 — «Sans tant aboyer¹, / monte en croupe sur ce vigoureux (cheval de la race) Heγ^oendeq^e2!»
- 43 — «Si vous avez faim, / soyez les bienvenus dans ce pavillon de chasse.
- 44 Si vous désirez un rôti, / je vous dirai le sentier qui mène à un troupeau de moutons.
- 45 Si vous cherchez du butin¹, / je ne serai sûrement pas un butin gratuit, moi!
- 46 Au cas où vous passeriez outre (à mon avertissements), / le salut du bout de la balle tombera sur vous!»
- 47 — «Ni ta balle vide¹, / ni ta charge² de poudre pourrie ne me supprimeront!»
- 48 — «Au cas où elles ne te supprimeraient pas, / nous rapporterons tous deux le salut de cette terre (= nous nous battrons en duel)!
- 49 Ma balle vide / a été trempée avec l'eau de sept rivières distinctes¹,
- 50 et ma charge de poudre pourrie, / un bateau anglais l'apporte pour moi,
- 51 et l'arme¹ (spécialement) faite pour moi, / je la porte sur moi pendant sept mercredis²!»
- 52 Retournant au pavillon, / il retire l'étui du fusil,
- 53 et le bâton fourchu¹ (c.-à-d. le support du fusil en position de tir), / l'ayant ouvert², il le plante en terre.

34¹ C'est-à-dire «ma femme».

36¹ «Lieu où (les oiseaux) frappent (leur proie)». — ² *q^oale* «choucas», cf. *q^oele=bez^w* «les oiseaux [bez^w] en général»; *ç^oando* «tous les oiseaux noirs».

37¹ Turc «o çok beklermi ya?».

38¹ Il se met à dire «Monte en croupe!».

39¹ «Ma mère m'enfantant».

41¹ «Le sait avec moi».

42¹ «N'aboyent pas beaucoup». — ² Célèbre famille qabarde; *-z̄* «vieux», au sens fréquent de «vigoureux».

45¹ Proprement «matière à (*pve*) faire un pantalon», turc «donluk».

47¹ Proprement «aveugle». — ² Turc «bir atnlik», ce qu'il faut pour envoyer une balle. — ³ «Ne m'emporteront pas».

49¹ Turc «bir birine karışmayan».

51¹ Ici, fusil. — ² Ce qui la rend plus pernicieuse.

53¹ Du turc *çatal* «fourchette»; *s^oaš'e* «vêtement», d'où «(chosc) adaptée». — ² «ayant séparé une partie de l'autre».

- 54 Et son mince fusil Meš'əq^e 1, / le tirant 2, il le pose dans (la fourche) 3.
 55 «Une balle sortira de ceci / et atteindra l'organe 1 de ton côté gauche (= le cœur) !
 56 Si tu passes outre à cet avertissement 1, / d'une balle énorme spéciale 2 je te frapperai !»
 57 — «Sans tant aboyer, Q^oeč'as, / vient t'asseoir en croupe sur mon vigoureux Իեյ^oendeq^e !»
 58 Et son mince fusil Meš'əq^e, / c'est à l'aube bleue du matin qu'il le prépare 1.
 59 Et le bruit du coup de son fusil / va se faire entendre de ce qu'il y a de morts dans l'Au-Delà 1.
 60 Une balle en étant sortie / lance des étincelles comme l'Étoile Polaire 1.
 61 Et Dewey, le prince dur, / siffle un bruit de sifflement de vipère.
 62 Et lui, dont la cheville 1 est d'or, / tombe sur son côté où l'on frappe du fouet (= droit).
 63 Dès qu'il tombe, / les mauvais serviteurs 1 se précipitent sur lui (pour l'aider).
 64 «Ne vous occupez pas 1 de moi, / imaginez (quelque chose) pour venger mon sang !
 65 Et celui qui boit mon sang, / vous, ne le laissez pas repartir, frappez-le, sus !»
 66 La troupe des cavaliers ayant tiré tous ensemble, / ils font tomber le petit Q^oeč'as.
 67 Les Իատյո՞այ qui entendent (la nouvelle de la mort de leur prince Dewey) / se frappent avec des entraves 1 de chevaux pliés en deux.
 68 La princesse (femme de Dewey) qui entend cette nouvelle / arrache sa chevelure de soie dorée.
 69 (Mais) l'arrachement 1 du cadre de la porte (= la ruine complète de sa maison), / celui à qui cela est arrivé, (c'est) Q^oeč'as.

Georges DUMÉZIL et Tevfik ESEŇ

54 1 Marque célèbre qui doit son nom à un «usta», un maître-artisan. — 2 Il en tire les parties l'une de dessus l'autre. — 3 Ou : «il place (une cartouche) dans (le fusil), il charge»?

55 1 Հայ^oe : tous les organes du tronc.

56 1 «Si tu avances d'un pas, si tu dis un mot de plus». — 2 fa.we «coup pour, destiné à qqn.».

58 1 ze.č'e.se.՞՞ «je le prépare», mot rare.

59 1 Le pays où vont les morts (hade «cadavre»). — 2 ne.՞՞.sə.n, composé rare, cf. ne.sə.n «atteindre, arriver à».

60 1 Mot nogai : «Temir Kazık», «le pieu de fer».

62 1 La cheville de la botte de cuir souple (russe «nogavica») qui lui gante le pied.

63 1 Turc «bey kulu», même sens que ps'əł' «esclave». — 2 benen «se battre», aussi «saisir brusquement».

64 1 pə.λə.n «se suspendre à», d'où «prêter attention à».

67 1 λaxe «entrave de pied».

69 1 yə.č'e.n «s'arracher»; -č'ə ici plutôt définitif qu'itératif.

COMPARAISON TYPOLOGIQUE DES SYSTÈMES VERBAUX DU TCHERKESSE ET DU BASQUE¹

Le problème de l'origine du basque, langue non-indoeuropéenne totalement isolée en Europe occidentale, sa parenté génétique éventuelle avec d'autres langues ou de groupes de langues, a passionné, depuis le XIX^e siècle, nombre de chercheurs et de savants. Parmi les différentes hypothèses avancées depuis lors, celle d'une parenté génétique entre les langues du Caucase et le basque semble être la plus fondée à l'heure actuelle, grâce, surtout, aux travaux du regretté René Lafon². Outre des correspondances lexicales et phonétiques, le basque présente des analogies typologiques grammaticales certaines avec les langues du Caucase, et surtout avec celles du groupe du Caucase du nord-ouest.

C'est dans une perspective de comparaison typologique que se situe la présente étude, où nous comparerons, avec certaines restrictions, le système verbal du tcherkesse, langue du Caucase du nord-ouest³, avec celui du basque. Les deux systèmes sont, en effet, comparables à plusieurs titres :

— Dans les deux langues, le verbe s'actualise obligatoirement avec les marques des participants à l'action ou actants; de ce fait il peut fonctionner à lui seul comme énoncé complet.

— Dans les deux langues, le nombre des actants peut atteindre trois : un ou deux pour les verbes intransitifs et deux ou trois pour les verbes transitifs.

— Dans les deux langues, tout actant inclu ainsi dans un verbe actualisé peut avoir son complément extérieur : celui-ci est alors marqué par une marque propre à sa fonction.

¹ Cette étude est le résultat d'un cours sur les «Techniques d'enquête» poursuivi durant les années universitaires 1974-1975 et 1975-1976 à l'Université de Paris III, par C. Paris (tcherkesse et basque) et par J.-C. Anscombe (basque). L'analyse s'étendait également au nahuatl (S. de Pury), langue que nous n'abordons pas ici.

² Cf. C. PARIS, «L'œuvre de René Lafon», *Bedi Kartlisa*, XXXIII, 1975, pp. 20-40.

³ Il ne sera fait allusion aux deux autres langues de ce groupe, l'abkhaz et l'oubykh, que dans la mesure où les différences constatées entre tcherkesse et basque s'effacent lorsqu'on compare le basque à l'une de ces deux langues. En ce qui concerne les systèmes verbaux comparés des trois langues du CNO, cf. C. PARIS, «Indices personnels intraverbaux et syntaxe de la phrase minimale dans les langues du Caucase du nord-ouest», *BSL*, LXIV, 1969, pp. 104-183.

— Dans les deux langues, le concept de « transitivité-intransitivité » semble être également opératoire; la syntaxe de la phrase relève de deux constructions différentes : d'une construction nominative pour les verbes intransitifs, et d'une construction ergative pour les verbes transitifs.

Les similitudes énumérées ici sont cependant sujettes à certaines restrictions; celles-ci découlent des particularités de chacune des langues :

1) Si le système verbal mentionné englobe, en tcherkesse, tous les verbes de la langue et au-delà⁴, il ne fonctionne, en basque, que pour un très petit nombre de verbes. Ces verbes, dits synthétiques, dont le nombre ne dépasse pas la vingtaine à l'heure actuelle⁵, sont la survivance d'un système plus ancien⁶. Le reste des verbes actuels fonctionne selon une construction analytique, avec les auxiliaires « être » et « avoir » qui, bien que synthétiques, sont particulièrement « usés » du point de vue morpho-phonétique.

2) Si, en tcherkesse, l'ordre syntagmatique des actants par rapport à la racine reste sans changement à tous les temps, on assiste, en basque, à un curieux phénomène de déplacement syntagmatique : lorsqu'on passe du présent à l'imparfait, l'actant de la 3^e personne en fonction d'« objet direct » d'un verbe transitif se déplace par rapport à la racine : *n* (1) .*au* (2) .*Ø* (3) « il (3) m' (1) a (2) »; *n* (1) .*indu* (2) .*Ø* (3) .*en* (4) « il (3) m' (1) avait (2-4) », mais *n* (1) .*u* (2) .*Ø* (3)? .*en* (4) « je (1) l' (3)? avais (2-4) », et *z.u* (1) .?*en* (3) « il l'avait (1-3) » où l'on ne sait pas lequel des deux actant de 3^e personne du singulier est représenté par l'indice *z*-⁷.

3) En ce qui concerne les marques des compléments extérieurs au complexe verbal, le tcherkesse ne connaît que deux « cas » qui soient susceptibles d'entretenir une relation avec les indices personnels actualisés dans le verbe : un « cas direct » qui prend la forme « zéro » lorsque le nom est indéfini et la forme *-r* lorsque le nom est défini, et, pour toute autre relation que directe, un « cas oblique » dont la marque est *-m* au singulier et *-me* au pluriel. Il n'existe pas de « déclinaison » proprement dite. En basque, en revanche, les marques relationnelles s'inscrivent dans un système de cas développé, où certaines marques casuelles peuvent se combiner entre elles (« surdéclinaison »). Trois seulement de ces marques casuelles peuvent

⁴ Voir pp. 26-29.

⁵ Leur nombre est variable selon les dialectes; certains d'entre eux ne possèdent pas toujours toutes les formes, P. Lafitte en énumère, pour le navarro-labourdin littéraire, 11 « complets » et 19 « défectifs ». Cf. P. LAFITTE, *Grammaire basque*, Éd. des « Amis du Musée basque » et « Ikas », Bayonne, 1962, p. 238 et 273-274.

⁶ Au XVI^e siècle il y en avait encore une quarantaine, cf. R. LAFON, *Le système du verbe basque au XVI^e siècle*, Bordeaux, 1943, 2 vols., 349 et 171 pp.

⁷ Cf. P. LAFITTE, *op. cit.*, pp. 297-298. Ces exemples sont pris au navarro-labourdin littéraire.



cependant entretenir une relation avec les actants inscrits dans un verbe actualisé : une marque «zéro» («nominatif»), une marque *-i* («datif») et une marque *-k* («actif» ou «ergatif»). Ce sont aussi les seules qui ne peuvent pas être «surdéclinées».

Ces restrictions font que la comparaison portera : 1) sur un phénomène que l'on pourrait caractériser comme tout à fait général dans une langue (le tcherkesse) et comme tout à fait particulier, dans l'autre (le basque); 2) sur un système universellement valable à tous les temps dans une langue (le tcherkesse), et ne fonctionnant de façon régulière qu'au temps du «présent», dans l'autre (le basque). Un autre type de restriction concerne les variétés de langues elles-mêmes : pour le tcherkesse, on a analysé ici le dialecte abzakh (tcherkesse occidentale); les formes verbales basques sont celles du guipuzcoan standardisé ou guipuzcoan littéraire.

Tcherkesse

Si l'on fait varier les formes verbales selon le nombre des actants, selon la catégorie de la personne et selon la catégorie du nombre, en partant d'une «grille logique» élaborée, essentiellement, à partir du français, on obtient les formes verbales représentées dans les tableaux I, II, III, IV, V, pp. 36-40⁸.

Une première analyse de ces tableaux permet de constater : 1) qu'une forme verbale peut contenir la marque de un, de deux ou de trois actants; 2) que toutes les marques ou indices personnels précèdent la racine, à l'exception d'une marque post-radical d'une 3^e personne du pluriel *-χ*.

Si l'on part d'une forme verbale contenant les marques d'un nombre maximum d'actants, il apparaît que les marques des différents actants sont agencées entre elles selon un ordre syntagmatique strict, et présentent, dans une position syntagmatique donnée, des paradigmes formellement homogènes. Cette homogénéité se manifeste sous forme de [Consonne] + [ə] (personnes 1; 2; I; II) et sous forme de «zéro» (personnes 3, III) pour le paradigme des indices en 1^{re} position (initiale absolue); sous forme de [Consonne] + [voyelle ouverte] pour le paradigme des indices en deuxième position, tandis que les indices de la 3^e position (immédiatement avant la racine) prennent une forme consonantique, dépourvue de voyelle (1, 2, I, II, sauf aux 3^{es} personnes). De plus, lorsqu'ils précèdent immédiatement la

⁸ Ces tableaux représentent, en quelque sorte, la trame d'une enquête sur le terrain (avec, cependant, un premier découpage en morphèmes); si nous les annexons ici dans leur intégrité, c'est dans un but essentiellement didactique, afin de faciliter la compréhension de notre démonstration.

Le verbe *scherkesse* — Tableau I.

	1 actant -k ^o e- «aller»	2 actants -we- «lui donner un coup»					
		se «à moi»	we «à toi»	a.y «à lui»	te «à nous»	s ^o e «à vous»	a.ɣe.me «à eux»
I. se «je»	sə.k ^o a.ɣ		sə.[q'ə].we.wa.ɣ	s.eɣ.wa.ɣ		sə.[q'ə].s ^o e.wa.ɣ	s.ɣə.wa.ɣ
2. we «tu»	wə.k ^o a.ɣ	wə.[q'ə].se.wa.ɣ		w.eɣ.wa.ɣ	wə.[q'ə].te.wa.ɣ		w.ɣə.wa.ɣ
3. a.r «il»	k ^o a.ɣe	[q'ə].se.wa.ɣ	[q'ə].we.wa.ɣ	ye.wa.ɣ	[q'ə].te.wa.ɣ	[q'ə].s ^o e.wa.ɣ	ɣə.wa.ɣ
te I. «nous»	tə.k ^o a.ɣ		tə.[q'ə].we.wa.ɣ	t.eɣ.wa.ɣ		tə.[q'ə].s ^o e.wa.ɣ	t.ɣə.wa.ɣ
s ^o e II. «vous»	s ^o a.k ^o a.ɣ	s ^o a.[q'ə].se.wa.ɣ		s ^o .eɣ.wa.ɣ	s ^o a.[q'ə].te.wa.ɣ		s ^o .ɣə.wa.ɣ
a.ɣe.r III. «ils»	k ^o a.ɣe.ɣ	[q'ə].se.wa.ɣe.ɣ	[q'ə].we.wa.ɣe.ɣ	ye.wa.ɣe.ɣ	[q'ə].te.wa.ɣe.ɣ	[q'ə].s ^o e.wa.ɣe.ɣ	ɣə.wa.ɣe.ɣ

[q'ə] — préverbe directif «vers soi», automatique devant les 1^{re} et 2^{es} personnes en fonction «dative» ou «attributive».

-ɣ(e) — marque du passé.

Le verbe tcherkesse — Tableau II.

2 actants

	se «me»	we «te»	a.r «le»	te «nous»	s'e «vous»	a.xe.r «les»
I. se «je»		wa.s.ɫeɣ'a.ɣ	s.ɫeɣ'a.ɣe		s'a.s.ɫeɣ'a.ɣ	s.ɫeɣ'a.ɣe.χ
2. we «tu»	sa.p.ɫeɣ'a.ɣ		p.ɫeɣ'a.ɣe	ta.p.ɫeɣ'a.ɣ		p.ɫeɣ'a.ɣe.χ
3. a.y «il»	sa.y.ɫeɣ'a.ɣ	wa.y.ɫeɣ'a.ɣ	ya.ɫeɣ'a.ɣ	ta.y.ɫeɣ'a.ɣ	s'a.y.ɫeɣ'a.ɣ	ya.ɫeɣ'a.ɣe.χ
I. te «nous»		wa.t.ɫeɣ'a.ɣ	t.ɫeɣ'a.ɣe		s'a.t.ɫeɣ'a.ɣ	t.ɫeɣ'a.ɣe.χ
II. s'e «vous»	sa.s'.ɫeɣ'a.ɣ		s'.ɫeɣ'a.ɣe	ta.s'.ɫeɣ'a.ɣ		s'.ɫeɣ'a.ɣe.χ
III. a.xe.me «eux, ils»	sa.ɣ.ɫeɣ'a.ɣ	wa.ɣ.ɫeɣ'a.ɣ	ya.ɫeɣ'a.ɣ	ta.ɣ.ɫeɣ'a.ɣ	s'a.ɣ.ɫeɣ'a.ɣ	ya.ɫeɣ'a.ɣe.χ

-ɣ(e) — marque du passé.



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
SISTÈMES VERBAUX DU TCHERKESSE ET DU BASQUE

Le verbe *tcherkesse* — Tableau III.

3 actants; a)

-ta- « donner »

	« à moi »	« à toi »	« à lui »	« à nous »	« à vous »	« à eux »
« il me »		sa.[q'ə].wa.y.ta.γ	sa.ra.y.ta.γ		sa.[q'ə].s'ə.y.ta.γ	s.(y)ra.y.ta.γ
« ils me »		sa.[q'ə].wa.ta.γ	sa.r.a.ta.γ		sa.[q'ə].s'ə.ta.γ	s.(y)ra.a.ta.γ
« il te »	wa.[q'ə].sa.y.ta.γ		wa.ra.y.ta.γ	wa.[q'ə].ta.y.ta.γ		w.(y)ra.y.ta.γ
« ils te »	wa.[q'ə].s.a.ta.γ		wa.r.a.ta.γ	wa.[q'ə].t.a.ta.γ		w.(y)ra.a.ta.γ
etc...						

-(γ)(e) — marque du passé.
[q'ə] — préverbe directif « vers soi ».

Le verbe tcherkesse — Tableau IV.

3 actants; b)

	«à moi»	«à toi»	«à lui»	«à nous»	«à vous»	«à eux»
«tu me»			s.ey.p.taγ			i.(y)h.p.taγ
«tu nous»			t.ey.p.taγ			t.(y)h.p.taγ
«je te»			w.ey.s.taγ			w.(y)h.s.taγ
«je vous»			s ^o .ey.s.taγ			s ^o .(y)h.s.taγ
«vous me» etc...			s.ey.s ^o .taγ			s.(y)h.s ^o .taγ
<p>Ces formes (3 actants, a; b) constituent, aujourd'hui un non-sens social. De par le passé, la société des Tcherkesses possédait cependant une caste sociale d'«esclaves»; des formes verbales telles que «je te donne à lui», «il te donne à moi» étaient alors sans doute possibles.</p>						

γ(e) — marque du passé.



0149363020
0112-11101333

3 actants (avec l'actant en fonction d'« objet direct » figé aux 3^{es} personnes)

-ta- « donner »

	« me le (les) »	« te le (les) »	« le (les) lui »	« nous le (les) »	« vous le (les) »	« le (les) leur »
se 1. « je »		[q'ə] we.s.ta.γ(e.χ)	ye.s.ta.γ(e.χ)		[q'ə] s'e.s.ta.γ(e.χ)	ya.s.ta.γ(e.χ)
we 2. « tu »	[q'ə].se.p.ta.γ(e.χ)		ye.p.ta.γ(e.χ)	[q'ə].te.p.ta.γ(e.χ)		ya.p.ta.γ(e.χ)
a.y 3. « il »	[q'ə].sa.y.ta.γ(e.χ)	[q'ə].wa.y.ta.γ(e.χ)	ra.y.ta.γ(e.χ)	[q'ə].ta.y.ta.γ(e.χ)	[q'ə].s'a.y.ta.γ(e.χ)	ya.ra.y.ta.γ(e.χ)
te I. « nous »		[q'ə] we.t.ta.γ(e.χ)	ye.t.ta.γ(e.χ)		[q'ə] s'e.t.ta.γ(e.χ)	ya.t.ta.γ(e.χ)
s'e II. « vous »	[q'ə].se.s'.ta.γ(e.χ)		ye.s'.ta.γ(e.χ)	[q'ə].te.s'.ta.γ(e.χ)		ya.s'.ta.γ(e.χ)
a.χe.me III. « ils »	[q'ə].s.a.ta.γ(e.χ)	[q'ə].w.a.ta.γ(e.χ)	r.a.ta.γ(e.χ)	[q'ə].t.a.ta.γ(e.χ)	[q'ə].s'.a.ta.γ(e.χ)	ya.r.a.ta.γ(e.χ)

[q'ə] — préverbe directif « vers soi ».

-γ(e) — marque du passé.

Système verbal du tcherkesse

Marques casuelles	-Ø (indéfini) -r (défini)	-m (singulier) -me (pluriel)	-m (singulier) -me (pluriel)	Racine	Marque du passé -γ(e) ^a	Pluralisateur	Nombre d'actants exigés ou admis par le verbe
Personnes	1 ^{re} position	2 ^e position	3 ^e position				
I. 2. 3. I. II. III.	sə wə ø tə s ^o ə ø	se we ye te s ^o e yə	s, z ^b w, p, b yə t, d s ^o , z ^o yə	tə « donner »	+	χ	Tri-personnel
I. 2. 3. I. II. III.	sə wə ø tə s ^o ə ø		s, z w, p, b yə t, d s ^o , z ^o yə	λ.eγ ^o ə « voir »	+	χ	Bi-personnel
I. 2. 3. I. II. III.	sə wə ø tə s ^o ə ø	se we ye te s ^o e yə		we « donner- un-coup »	+	χ	
I. 2. 3. I. II. III.	sə wə ø tə s ^o ə ø			k ^o e « aller »	+	χ	Mono-personnel

^a La marque du passé se présente sous sa forme consonantique ou sous sa forme [Ce] suivant deux conditions : a) soit pour des raisons de syllabation; il semblerait que le nombre de syllabes tende à être le même pour toutes les formes verbales d'une racine donnée : /yə./λe/γ^oə.γ/ « il l'a vu », mais /s.λe/γ^oə./ye/ « je l'ai vu »; /sə./k^oa.γ/ « je suis allé », mais /k^oa./ye/ « il est allé »; b) lorsqu'elle est suivie d'un autre morphème : sə.k^oa.γ « je suis allé » et k^oa.γ.e.χ « ils sont allés ».

^b La rencontre de plusieurs indices personnels provoque diverses altérations phonétiques qui peuvent être décrites par un certain nombre de règles. Les plus importantes sont les suivantes : a) il ne peut y avoir de suites de voyelles; b) l'indice ye- se présente en métathèse lorsqu'il ne se trouve pas à l'initiale phonétique; l'indice yə en métathèse perd son élément semi-vocalique; c) à la rencontre de deux indices ye/ə un /r/ phonétique se développe.

racine, les indices des 1^{res} et des 2^{es} personnes de ce paradigme s'assimilent à la consonne initiale du radical : $s \rightarrow z$; $w \rightarrow p$ ou b ; $t \rightarrow d$ et $s^o \rightarrow z^o$.

Ce sont ces caractéristiques formelles ($C\partial$ et «zéro»; Ce ; $C +$ assimilation) qui permettent d'attribuer les différents indices personnels à un paradigme donné lorsque la forme verbale en contient plus d'un. Seule la 1^{re} position indicielle (de forme $C\partial$ ou «zéro») ne forme pas de «case vide» dans le système verbal, seule, cette position ne distingue pas, par un indice pré-radical, entre une 3^e personne du sg. et une 3^e personne du pl. Cette dernière est marquée par un morphème pluralisateur $-\chi$ en position post-radical, comme finale absolue de la forme verbale. Ce morphème pluralisateur est formellement identique au pluriel nominal : $\lambda' \partial$ «homme», $\lambda' \partial, \chi e.(r)$ «(les) hommes». Ainsi, cette marque, dans n'importe quelle forme verbale, se rapporte à la 3^e personne du pluriel de la 1^{re} position indicielle. Cette analyse permet de dresser le tableau du système verbal de la langue (cf. p. 41) qui montre qu'au niveau de la structure formelle des indices personnels, la langue réserve un traitement homogène paradigmatique à chacun des actants. Du fait de son caractère obligatoire (absence d'une «case vide»), l'actant en 1^{re} position indicielle se présente comme un actant privilégié; les actants des deux autres positions en diffèrent non seulement par leurs formes respectives, mais encore par leur ordre syntagmatique — deux faits conjoints dont l'un au moins pourrait être redondant. Les indices de la 3^e position suggèrent, par leur forme et par le phénomène d'assimilation à la consonne initiale de la racine, que l'actant de cette position est dans une relation «plus intime» avec celle-ci que ne le sont les deux autres.

Le caractère «privilégié» de l'actant en 1^{re} position indicielle est corroboré par un fait qui relève de la syntaxe de la phrase : seul le complément se rapportant à l'actant de la 1^{re} position peut être marqué par le «cas direct» : «zéro» (indéfini) ou $-r$ (défini); les compléments des deux autres positions seront indifféremment marqués dans la phrase par le «cas oblique» : $-m$ (sg.) et $-me$ (pl.). Les marques des compléments se rapportant aux différentes positions indicielles étant inscrites pour ainsi dire «en puissance» dans celles-ci, nous les faisons figurer dans le tableau du système verbal.

Basque

Lorsqu'on veut soumettre le basque au même type de démarche méthodologique, on se heurte immédiatement à une première difficulté : à côté d'une 2^e personne du pluriel signifiant «vous (plusieurs)», le basque connaît une



2^e personne du pluriel de politesse *zu* (1) *z(1).a.bil* (2).*tz* «vous (1) allez, marchez (2)-plusieurs», face à *zu.e.k* *z(1).a.bil(2).tz.a.te* «vous (1)-de politesse-allez, marchez (2)». Si l'on compare les formes des deux 2^{es} personnes du pluriel à celle de la 3^e personne du pluriel d'un verbe transitif à deux actants : *d(1).akar(2).tzu(3)* «vous (3)-plusieurs l' (1) apportez (2)», *d.akar.tzu.te* «vous — politesse — l'apportez» et *d(1).akar(2).Ø(3).te(4)* «ils (3-4) l' (1) apportent (2)», il apparaît clairement que le morphème *-te* de la forme verbale d'une 2^e personne de politesse n'est autre que la marque de la 3^e personne du pluriel. La 2^e personne du pluriel de politesse apparaissant formellement comme la synthèse d'une véritable 2^e personne du pluriel et de la 3^e personne du pluriel, l'on peut supposer qu'elle est d'une origine plus tardive que les formes des autres personnes. C'est par la suite qu'elle se serait étendue, telle quelle, aux verbes intransitifs à un ou à deux actants, dont la marque plurielle ne prend pas la forme *-te*. Une telle analyse est corroborée par une relation analogue entre le pronom personnel *zu* «vous (pluriel)» et *zu.e.k* «vous (politesse)», où le morphème *-k* est la marque du pluriel nominal : *sagarr.a* «la pomme», *sagarr.a.k* «les pommes». C'est pourquoi nous excluons les formes de la 2^e personne de politesse de notre analyse.

En reprenant donc la démarche méthodologique appliquée aux formes verbales du tcherkesse, et en s'aidant encore de la même «grille logique» (cf. tableaux I, II, III, pp. 44-46), on peut dresser le tableau du système verbal de la langue (cf. p. 47).

Ici, l'homogénéité des différents paradigmes indiciels tient à plusieurs phénomènes : 1) la non-identité des indices mêmes a) de la 1^{re} position vs. les deux autres (1^{re} sg. *n-* vs. *-t*; 2^e sg. «zéro» (ou *-h*) vs. *-k/n*; b) d'une position syntagmatique à une autre : 3^e personne du sg. *d-* vs. *-o(-)* vs. «zéro». 2) L'indistinction entre «masculin» et «féminin» à la 2^e personne du sg. en 1^{re} position syntagmatique, contrastant avec les deux autres positions; 3) La forme canonique des indices : a) forme consonantique homogène en 1^{re} position (on considère la disparition de la laryngale comme «accident»), b) forme *C* ou *CV* ou *V* dans les deux autres positions. 4) Seule la 2^e position possède des marques différentes pour chaque personne et peut ainsi différencier, sans recours à une marque de pluriel spéciale, la 3^e personne du singulier de celle du pluriel. Comme on peut le voir, l'identité morphologique d'un paradigme donné, plus difficile à cerner qu'en tcherkesse, tient, essentiellement, à la forme des 3^{es} personnes (cf. tableau du système verbal). Du point de vue syntagmatique, le paradigme de la 1^{re} position indicielle est le seul à précéder la racine, et se trouve, de ce fait, «privilegié» par rapport aux deux autres, rejetés après celle-ci. Là

Le verbe basque — Tableau I.

Personnes	1 actant	2 actants					i.bil.i «marcher»
		ni.r.i «à moi»	(h)j.i.r.i «à toi»	a.r.i «à lui»	gu.r.i «à nous»	zu.r.i «à vous»	aic.i «à eux»
ni «je»	n.a.bil		n.a.bil.ki.k (masc.) n.a.bil.ki.n (fém.)	n.a.bil.ki.o		n.a.bil.ki.zu	n.a.bil.ki.e
(h)j.i «tu»	(h).a.bil	(h).a.bil.ki.t		(h).a.bil.ki.o	(h).a.bil.ki.gu		(h).a.bil.ki.e
ura «il»	d.a.bil	d.a.bil.ki.t	d.a.bil.ki.k (masc.) d.a.bil.ki.n (fém.)	d.a.bil.ki.o	d.a.bil.ki.gu	d.a.bil.ki.zu	d.a.bil.ki.e
gu «nous»	g.a.bil.tz		g.a.bil.z.ki.k (masc.) g.a.bil.z.ki.n (fém.)	g.a.bil.z.ki.o		g.a.bil.z.ki.zu	g.a.bil.z.ki.e
zu «vous»	z.a.bil.tz	z.a.bil.z.ki.t		z.a.bil.z.ki.o	z.a.bil.z.ki.gu		z.a.bil.z.ki.e
aic.k «ils»	d.a.bil.tz	d.a.bil.z.ki.t	d.a.bil.z.ki.k (masc.) d.a.bil.z.ki.n (fém.)	d.a.bil.z.ki.o	d.a.bil.z.ki.gu	d.a.bil.z.ki.zu	d.a.bil.z.ki.e



UNIVERSITAT DE BÀSQUA
UNIVERSITY OF THE BASQUE COUNTRY

Le verbe basque — Tableau II.

2 actants

e.kar(r).ri «l'apposter»

	ni «me»	(h)i «te»	bera «le»	gu «nous»	zu «vous»	aic.k «les»
1. ni.k «je»		(h).a.kar.t	d.a.kar.t		z.a.k.a.z.ki.t	d.a.k.a.z.ki.t
2. (h)i.k «tu»	n.a.kar.k (masc.) n.a.kar.n (fem.)		d.a.kar.k (masc.) d.a.kar.n (fem.)	g.a.k.a.z.ki.k (masc.) g.a.k.a.z.ki.n (fem.)		d.a.k.a.z.ki.k (masc.) d.a.k.a.z.ki.n (fem.)
3. are.k «il»	n.a.kar	(h).a.kar	d.a.kar	g.a.k.a.z.ki	z.a.k.a.z.ki	d.a.k.a.z.ki
1. gu.k «nous»		(h).a.kar.gu	d.a.kar.gu		z.a.k.a.z.ki.gu	d.a.k.a.z.ki.gu
II. zu.k «vous»	n.a.kar.tzu		d.a.kar.tzu	g.a.k.a.z.ki.zu		d.a.k.a.z.ki.zu
III. aic.k «ils»	n.a.kar.te	(h).a.kar.te	d.a.kar.te	g.a.k.a.z.ki.te	z.a.k.a.z.ki.te	d.a.k.a.z.ki.te

SYSTEMES VERBAUX DU TCHERKESSE ET DU BASQUE

Le verbe basque — Tableau III.

3 actants (avec l'actant en fonction d'« objet direct » figé à la 3^e personne du singulier)

e.ka(r).ri « l'apporter »

	ni.r.i « à moi »	(h)j̄i.r.i « à toi »	a.r.i « à lui »	gu.r.i « à nous »	zu.r.i « à vous »	aie.i « à eux »
ni.k 1. « je (lc) »		d.a.kar.ki.a ^b .t d.a.kar.ki.na ^b .t	d.a.kar.ki.o.t		d.a.kar.ki.zu.t	d.a.kar.ki.e.t
(h)k.k 2. « tu (le) »	d.a.kar.ki.da ^b .k (masc.) d.a.kar.ki.da.n (fém.)		d.a.kar.ki.o.k (masc.) d.a.kar.ki.o.n (fém.)	d.a.kar.ki.gu.k (masc.) d.a.kar.ki.gu.n (fém.)		d.a.kar.ki.e.k (masc.) d.a.kar.ki.e.n (fém.)
are.k 3. « il (le) »	d.a.kar.ki.t	d.a.kar.ki.k (masc.) d.a.kar.ki.n (fém.)	d.a.kar.ki.o	d.a.kar.ki.gu	d.a.kar.ki.zu	d.a.kar.ki.e
gu.k I. « nous (le) »		d.a.kar.ki.a.gu d.a.kar.ki.na.gu	d.a.kar.ki.o.gu		d.a.kar.ki.zu.gu	d.a.kar.ki.e.gu
zu.k II. « vous (le) »	d.a.kar.ki.da.zu		d.a.kar.ki.o.zu	d.a.kar.ki.gu.zu		d.a.kar.ki.e.zu
aie.k III. « ils (le) »	d.a.kar.ki.da.te	d.a.kar.ki.te.k ^c (masc.) d.a.kar.ki.te.n ^c (fém.)	d.a.kar.ki.o.te	d.a.kar.ki.gu.te	d.a.kar.ki.zu.te	d.a.kar.ki.e.te

* forme interne de l'indice -t.

^b formes internes des indices -k (masc.) et -n (fém.) 2^e sg.^c changement d'ordre pour les deux actants post-radicaux.

Système du verbe synthétique du basque

Personnes	Marques casuelles		Voyelle de liaison	Racine	Pluriel de la 1 ^{re} position	ki-	-(r).i		-k	Pluriel de la 3 ^e position	Nombre d'actants exigé ou admis par le verbe			
	-Ø	1 ^{re} pos.					2 ^e pos.	3 ^e pos.						
1. 2. 3.	n (h) d	+	e.kat(ri) « l'apporter »	z z z	ki ki ki	ki ki ki	t, d (a) ^a k/n, a/na ^a o	t k/n ø	te	Tri-personnel				
I. II. III.	g z d										z z z	ki ki ki	gu zu e	gu zu ø
1. 2. 3.	n (h) d													
I. II. III.	g z d	z z z	ki ki ki	gu zu ø										
1. 2. 3.	n (h) d				+	i.bil.i « marcher »	z z z	ki ki ki	t, d(a) ^a k/n o	te	Bi-personnel			
I. II. III.	g z d											z z z	ki ki ki	gu zu e
1. 2. 3.	n (h) d	+	i.bil.i « marcher »	z z z										
I. II. III.	g z d													

^a Formes internes.

encore, ce paradigme est le seul à ne pas former de «case vide» dans le système verbal. Le caractère privilégié de cette position est corroboré par un fait qui relève de la syntaxe de phrase : le complément se rapportant à l'actant de la première position portera toujours, et lui seul, la marque syntaxique «zéro», tandis que les compléments des deux autres positions seront marqués positivement, par -(r).i pour celui de la 2^e position, et par -k, pour celui de la 3^e position. Ici encore, les marques des compléments se rapportant aux différentes positions indicelles sont comme inscrites dans

leurs paradigmes indiciels respectifs : nous les faisons figurer, de même que pour le tcherkesse, dans le tableau du système verbal.

En ce qui concerne les autres morphèmes qui apparaissent dans les formes verbales étudiées, ils participent de deux catégories différentes⁹ : marques de pluriel et une marque *-ki*.

Les marques de pluriel. Là où les indices eux-mêmes n'assurent pas la distinction entre une 3^e personne du sg. et une 3^e personne du pluriel, c'est-à-dire en 1^{re} et 3^e positions indicielles, la distinction est assurée par un morphème particulier rejeté après la position indicielle donnée : dans le cas du pluriel de la 1^{re} position la marque est même rejetée après la racine. Ces marques sont différentes selon qu'elles renvoient à la 1^{re} position : *-z* (ou *-(t)z*) ou à la 3^e position indicielle : *-te*. Le pluriel *-z* apparaît, en outre, non seulement pour distinguer une 3^e personne du sg. d'une 3^e personne du pluriel en 1^{re} position, mais encore, de façon redondante, avec les indices de 1^{re} et 2^e personnes du pluriel, *g-* et *-z*¹⁰. Face à cette redondance de l'expression du pluriel en 1^{re} position indicielle, la marque du pluriel *-te*, en 3^e position, sert à distinguer, de façon pertinente, la 3^e personne du sg. de la 3^e personne du pluriel.

Le morphème -ki. Ce morphème apparaît de façon régulière dans les formes verbales actualisées avec un actant en 2^e position indicielle qu'il accompagne, sans distinction de nombre, aussi bien au singulier qu'au pluriel (classes B et D). Il apparaît également dans les formes verbales de la classe C, de façon pour ainsi dire « tronquée », accompagnant non plus la marque de l'actant, mais la marque du pluriel *-z* de la 1^{re} position indicielle. Étant donné que le morphème *-ki* n'apparaît qu'en présence de plus d'un actant on peut faire l'hypothèse — sans entrer ici dans une analyse plus profonde — que c'est cette notion qui a pu être retenue — par analogie — pour les verbes de la classe C : perçue comme marque plurielle (cf. aussi *-k* pluriel nominal), la marque *-ki* se serait soudée, de façon redondante, à la marque du pluriel des verbes bi-personnels de la classe C, marques elles-mêmes déjà redondantes aux 1^{re} et 2^e personnes¹¹.

⁹ Dans beaucoup de verbes, une voyelle apparaît entre l'actant en 1^{re} position et la racine proprement dite. Nous nous contentons ici de tenir compte de sa place syntagmatique.

¹⁰ De même en *oubykh*, autre langue du CNO, un morphème du pluriel *-q* apparaît, rejeté en finale de forme verbale, dès la 1^{re} personne du pluriel. Cf. G. DUMÉZIL, *Le verbe oubykh*, Paris, Klincksieck, 1975.

¹¹ Dans la plupart des dialectes, les formes en *-ki*, même pour les verbes de la classe B, peuvent se concevoir sans ce morphème : *n.ago.ki.k* « je te reste » ou *n.ago.k*. Cf. G. LAFITTE, *op. cit.*, p. 250 ss. Ailleurs, une forme comme *n.ago.k* relève d'un paradigme appelé « voix familière » où la marque *-k* n'aura pas valeur syntaxique.



*Mise en relation des indices personnels avec leurs compléments extérieurs en tcherkesse et en basque*¹²

Si l'on considère que la forme verbale, grâce à la présence obligatoire des indices personnels, peut fonctionner à elle seule en tant que prédicat dans les deux langues¹³, l'énoncé minimal se définira comme étant un ensemble constitué de la forme verbale et du ou des compléments que celle-ci exige et/ou admet. En mettant en relation les compléments avec les indices auxquels ils se rapportent c'est-à-dire avec le prédicat, on peut procéder à deux types différents d'analyse : 1) une analyse syntagmatique formelle et 2) une analyse fonctionnelle.

Mise en relation formelle. L'énoncé minimal forme, en tcherkesse deux constructions syntaxiques différentes, selon la classe verbale du prédicat¹⁴ : une construction « en miroir » entre les compléments et les indices auxquels ils se rapportent respectivement (classes A, C et D), et une construction « à saute-mouton »¹⁵ (classe B). Ces constructions sont explicitées, à partir d'un exemple dans chaque classe verbale, dans le tableau p. 50, par une flèche réunissant la marque du complément (le complément lui-même) au prédicat. Les énoncés figurant dans ce tableau ont été obtenus par une « enquête directive » et présentent un « ordre préférentiel » des compléments : en effet, dans la mesure où les différents compléments sont marqués différemment, la « structure en miroir », de même que la « structure en saute-mouton » peuvent ne pas être observées. Comme le montre cependant le tableau, ces structures peuvent être également celles du basque ; la seule différence avec le tcherkesse, de ce point de vue, réside dans la place de la racine par rapport aux actants de la 2^e et de la 3^e positions.

Fonctions des différents actants. La mise en relation formelle des compléments avec le prédicat présente déjà deux constructions différentes, allant à l'encontre de la structure homogène du prédicat lui-même (cf. le schéma du système verbal). Cette homogénéité est également perturbée lorsqu'on procède à une analyse des fonctions des différentes positions indicielles : en termes de traduction (cf. le tableau p. 50), la fonction d'un indice de la 1^{re}

¹² De ce point de vue, ne font objet de comparaison que les relations proprement actantielles ; les phrases présentées ici comme exemples ne sont pas forcément parallèles d'une langue à l'autre, mais adaptées aux possibilités sémantiques de chacune d'entre elles.

¹³ Dans cette acception, le prédicat est défini en termes de relation(s) entre un paradigme d'items représentés par une classe « à liste ouverte » (lexèmes) et des paradigmes d'items d'une classe « à liste fermée » (indices personnels).

¹⁴ Cf. C. PARIS, *op. cit.*, p. 178 ss.

¹⁵ Cf. W. S. ALLEN, «Structure and System in the Abaza Verbal Complex», *TPS*, 1956, pp. 127-176.



Classe verbale	Langue	Compléments	Forme verbale (prédicat)	Traduction
A	tch.	λ'α(1).r(2)	α(3).k''a(4).γc(5)	Γ(2)homme (1) il (3) a (passé - 5) marché (4)
	b.	gizon(1).a(2) ^a .α(3)	d(4).a. bil(5)	Γ(2)homme (1-3) il (4) marche (5)
B	tch.	λ.α(1).r(2) s''aza(3).m(4)	α(5).ye(6).wa(7).γ(8)	Γ(2)homme (1) à la (4) femme (3) il (5) a (passé - 8) donné-un-coup (7)
	b.	gizon(1).a(2).α(3) irakasle(4).a(5).r.ñ(6)	d(7).ago(8).ki(9).α(10)	Γ(2)homme (1-3) au (6-5) professeur (4) il (7) reste (8) à lui (9-10) ^b (« à sa disposition » par exemple)
C	tch.	λ.α(1).m(2) s''aza(3).r(4)	α(5).yα(6).λ.eγ'α(7).γ(8)	Γ(2) homme (1) la (4) femme (3) il (6) Γ(5) a (passé - 8) vu (7)
	b.	gizon(1).a(2).k(3) liburu(4).a(2).α(5)	d(6).a. kar(7).α(8)	Γ(2)homme (1-3) le (2) livre (4-5) il (8) Γ(6)apporte (7)
D	tch.	λ'α(1).m(2) s''aza(3).m(4) me'crase(5).α(6)	α(7).r(8).ay(9).ta(10).γ(11)	Γ(2)homme (1) à la (4) femme (3) une (6) pomme (5) il (9) la (7) lui (8) a (passé - 11) donné (10)
	b.	gizon(1).a(2).k(3) emazte(4).a(5).r.ñ(6) sagarr(7).a(8).α(9)	d(10).a. kar(11).ki(12).α(13).α(14)	Γ(2)homme (1-3) à (6) la (5) femme (4) la (8) pomme (7-9) il (14) la (10) lui (12-13) ^b apporte (11)

^a Ce que l'on appelle « défini » en basque, et qui correspond à la marque morphologique -a recouvre en fait un champ sémantique beaucoup plus vaste que l'article défini *le* en français. Ainsi : *gizon.a d.a bil* « l'homme marche »; *irakasle.a gizon.a d.a* « le professeur est un homme ».

^b Au sujet du morphème -ki, cf. ci-dessus, p. 48.

position indicielle n'est pas la même pour les verbes des classes A et B que pour ceux des classes C et D, et l'on doit faire appel aux concepts de «transitif» et d'«intransitif» pour pouvoir expliquer ce phénomène. Considérant donc ces concepts comme opératoires, on arrive à la conclusion qu'en tcherkesse, de même qu'en basque, le sujet logique d'un verbe intransitif reçoit le même traitement formel que l'objet direct logique d'un verbe transitif; le sujet logique de ce dernier est traité d'une manière différente. Cette construction que l'on appelle «ergative», est reflétée dans les marques des compléments extérieurs à la forme verbale: le «sujet» d'un verbe intransitif et l'«objet direct» d'un verbe transitif porteront la marque «zéro» (indéfini), *-r* (défini) en tcherkesse, et «zéro» en basque, tandis que le «sujet» d'un verbe transitif, dont l'indice occupera la 3^e position indicielle dans les deux langues, sera marqué par *-m* en tcherkesse et par *-k* en basque, marque réservée dans cette langue à cette seule fonction. C'est là que le tcherkesse diffère du basque: il ne connaît qu'une seule marque relationnelle «oblique» *-m*, et, au niveau des compléments, il ne peut différencier celui d'une 2^e position indicielle, en fonction attributive ou dative, de celui d'une 3^e position, en fonction «ergative» (ou de «sujet» de verbe transitif). De ce point de vue, le basque a la possibilité d'exprimer par des marques différentes les fonctions des trois compléments: «zéro» («sujet» de verbe *itV* ou «objet direct» de verbe *tV* se rapportant à la 1^{re} position indicielle); *-(r).i* («objet indirect» ou datif, se rapportant à la 2^e position indicielle) et *-k* («ergatif» ou actif, se rapportant à la 3^e position indicielle).

Comparison

Si l'on se limite au cadre défini au début de cet article, et aux seules relations actantielles, on peut affirmer que les systèmes verbaux du tcherkesse et du basque sont non seulement comparables, mais typologiquement quasi analogues:

1) Du point de vue formel des indices personnels:

Les marques des actants forment trois paradigmes distincts formellement homogènes. — Ces paradigmes se suivent, sur le plan syntagmatique de la chaîne parlée, dans un ordre strict; cet ordre est le même dans les deux langues. Les paradigmes respectifs seraient exactement superposables n'était la place, différente dans chacune des langues, de la racine.

Dans les deux langues, la 1^{re} position indicielle est «privilegiée», d'une part, par son caractère obligatoire, et, d'autre part, par sa position: initiale absolue en tcherkesse et préradicale en basque.

Les différents paradigmes indiciels portent, en puissance, la marque du complément extra-verbal qui s'y rapporte, et ceci dans les deux langues; la seule différence consiste dans une relative «pauvreté» du tcherkesse quant à ses marques relationnelles.

2) Du point de vue formel des relations syntaxiques :

D'après ce qui vient d'être constaté, les structures relationnelles formelles des deux langues ne peuvent que se révéler exactement superposables : la structure «en miroir» pour les classes verbales A, C et D, de même que la structure «en saute-mouton» pour la classe B.

3) Du point de vue de la fonction des différents actants :

On a vu qu'en termes de traduction, les deux langues fonctionnent selon deux constructions syntaxiques distinctes : une construction «nominative» et une construction «ergative», où les concepts, respectivement, d'«intransitif» et de «transitif» sont opératoires. En ce qui concerne cependant les marques relationnelles des compléments (ou «cas»), seul le basque possède une marque particulière pour exprimer la fonction «ergative» ou «active».

Ces similitudes ne concernent pourtant, on l'a dit, que les relations strictement actantielles; si l'on examine la forme verbale dans son intégrité, d'autres similitudes, mais aussi des différences apparaissent.

Dans les deux langues, l'idée de pluralité d'un actant d'un paradigme donné est exprimé de deux façons : soit par un morphème indépendant rejeté après l'indice, soit par la forme de l'indice lui-même. Le premier procédé est appliqué à la 1^{re} position indicielle aussi bien en tcherkesse qu'en basque, de façon pertinente dans la première langue (3^e sg. ~ 3^e pl.), et de façon redondante aux 1^{re} et 2^e personnes du pluriel, dans la deuxième. En basque, ce procédé est appliqué aussi au paradigme de la 3^e position, cette fois-ci sans redondance, et seule la 2^e position distingue chacune des personnes par l'identité même des indices. C'est ce dernier traitement qu'applique le tcherkesse aux deux paradigmes des 2^e et 3^e positions indicielles. Quant à l'identité des morphèmes pluriels rejetés après les indices, ils sont différents, en basque, en 1^{re} et en 3^e positions, et n'ont rien de commun avec la marque du pluriel nominal *-k*, tandis qu'en tcherkesse la marque du pluriel de la 1^{re} position, rejetée en fin de forme verbale, est identique au pluriel nominal.

Contrairement au tcherkesse, le basque distingue, à la 2^e personne du sg. de la 2^e et de la 3^e positions indicielles, un actant «tu» masculin et un actant «tu» féminin; le tcherkesse ne connaît pas de distinction de genres, ne serait-ce qu'à la 2^e personne du singulier¹⁶.

¹⁶ Une telle distinction existe, cependant, en abkhaz, troisième langue du groupe du CNO,

Restrictions

Nous avons souligné plusieurs fois la contradiction que paraissent présenter les deux langues entre une organisation formellement homogène du système verbal et une organisation sémantico-logique des fonctions actantielles de ce même système.

Une analyse approfondie de tout le système de la langue permet, en tcherkesse, de lever cette contradiction. Dans cette langue, tout « lexème », qu'il soit de sémantisme verbal ou nominal, peut fonctionner comme prédicat :

a) Un prédicat « nominal » se conduit comme un prédicat verbal de la classe A et exprime une relation d'« existence » :

sə (1) .*tʰamat*(*e*) (2) « je (1) suis chef (2) »
sə (1) .*kʰa* (2) .*ɣ* (3)¹⁷ « je (1) suis (passé (3)) allé (2) »

b) Un prédicat « nominal » de la classe A n'est qu'une variante du même prédicat à deux relations : d'« existence » et de « possession (inaliénable) » ou de véritable possession ; il se conduit alors comme un prédicat verbal de la classe C :

sə (1) .*p* (2) .*sə* (3)¹⁸ « je (1) suis ton (2) frère (3) »
sə (1) .*p* (2) .*leɣʰə* (3) .*ɣ* (4) « je (2) m' (1) as (passé (4)) vu (3) »

c) Un prédicat nominal de la classe A n'est qu'une variante du même prédicat à trois relations : d'« existence », d'« attribution » et de « possession aliénable » ; il se conduit alors comme un prédicat verbal de la classe D :

sə (1) .*r* (2) .*əy* (3)¹⁹ .*tʰamat*(*e*) (4) « je (1) suis son (3) chef (4) à lui (2) »
sə (1) .*r* (2) .*əy* (3) .*tə* (4) .*ɣ* (5) « il (3) m' (1) a (passé (5)) donné (4) à lui (2) ».

où « tu » masculin et féminin portent une marque différente dans les trois positions indicielles. À la 3^e personne du sg. cependant, l'abkhaz ne distingue, en 1^{re} position indicielle, qu'entre « raisonnable » et « non-raisonnable », tandis que dans les deux autres positions la distinction porte sur la triade « masculin », « féminin », « non-raisonnable ». — Des traces d'un indice de 2^e sg. « féminin » ont été découvertes par G. Dumézil (cf. G. DUMÉZIL, *Études oubykhs*, Maisonneuve, 1959, p. 16) en oubykh ; à l'heure actuelle, cette langue ne distingue pas de genres.

¹⁷ Les indices personnels d'un prédicat « nominal » au présent (ou non-temps) sont formellement identiques aux indices d'un prédicat verbal à tous les temps excepté le présent.

¹⁸ Les formes de possession inaliénable sont en train de disparaître à des degrés divers, de tous les dialectes. Cette forme est attestée, en hakoutch de la Mer Noire : *sə.pɛ*.

¹⁹ Dans le prédicat nominal « je suis son chef à lui », l'indice possessif de la 3^e position *-əy* désigne un possesseur « étranger », l'essentiel de la relation étant exprimé par l'attribution : « à lui ».

Une autre démarche, admise communément en tcherkesse, semble prouver l'identité des fonctions des différentes positions indicielles dans un prédicat verbal et dans un prédicat nominal : les actants des 2^e et 3^e positions peuvent être considérés comme « indéfinis » dans n'importe quel prédicat verbal; leur marque ne figure pas alors dans la forme verbale.

1) En considérant, dans un prédicat verbal à trois actants (classe D).

a) l'actant en 3^e position comme « indéfini », on obtient une forme verbale de la classe B :

\emptyset (1) .r (2) .əy (3) .tə (4) .y (5)	« il (3) l' (1) a (passé (5)) donné (4) à lui (2) »
\emptyset (1) .ye (2) .IND.tə (3) .y (4)	« il (1) est (passé (4)) donné (3) à lui (2) »

b) l'actant en 2^e position; on obtient alors une forme verbale de la classe C :

s (1) .ey (2) .p (3) . ^o eta (4) .y (5)	« tu (3) m' (1) as (passé (5)) dénoncé (4) à lui (2) »
sə (1) .IND.p (2) . ^o eta (3) .y (4)	« tu (2) m' (1) as (passé (4)) dénoncé (3) »

c) les deux actants (2^e et 3^e positions) à la fois; on obtient alors une forme verbale de la classe A :

\emptyset (1) .r (2) .əy (3) .tə (4) .y (5)	« il (3) l' (1) a (passé (5)) donné (4) à lui (5) »
\emptyset (1) .IND.IND.tə (2) .ye (3)	« il (1) est (passé (3)) donné (2) » ²⁰ .

Il semble donc bien qu'en tcherkesse l'homogénéité formelle du système verbal — du système prédicatif en général — corresponde à un traitement homogène des fonctions des différentes positions. Tout « lexème » de la langue est susceptible de trois relations syntaxiques fondamentales :

1) Une relation d'« existence », obligatoire, qui se réalise dans la chaîne parlée en 1^{re} position indicielle;

2) une relation de possession (« inaliénable ») qui se réalise en 3^e position indicielle et qui est susceptible d'une « indéfinition »;

3) une relation d'attribution, se réalisant en 2^e position indicielle, susceptible, elle aussi, d'« indéfinition ».

La langue ne connaît ainsi qu'une seule construction syntaxique où les concepts de « transitif » et d'« intransitif » sont inopérants; ce n'est donc pas une langue « à ergatif »²¹.

²⁰ Il n'existe pas, dans cette langue, une construction différente « passive » qui s'opposerait à une construction « active ».

²¹ Ces conclusions demandent certaines restrictions qui débordent cependant notre propos.



Dans ces conditions, une comparaison avec le basque où ces mêmes relations ne sont pas apparentes, ni même, peut-être, existantes²², est-elle encore licite, ne serait-ce que d'un point de vue typologique?

On est obligé de constater que les possibilités d'une comparaison typologique entre les structures verbales du tcherlesse et du basque s'arrêtent au niveau de l'analyse formelle — morphologique, syntagmatique et syntaxique. Deux arguments sont cependant à retenir ici : 1) S'il apparaît qu'en tcherkesse l'interprétation «nominative» et «ergative» de la construction de la phrase était due à une vue trop restreinte du phénomène de la prédication, en basque, il subsiste la contradiction entre un système formel homogène et un système logico-sémantique qui n'en tient pas compte. 2) Il est clair, d'autre part, qu'au niveau formel indiqué plus haut, les similitudes entre les systèmes verbaux du tcherkesse et du basque vont, dans certaines conditions, jusqu'à permettre de les superposer l'un à l'autre.

On est donc en droit de se demander si les mêmes effets peuvent provenir d'une même cause; si la similitude entre le système verbal synthétique du basque et le système prédicatif du tcherkesse est le résultat de processus linguistiques totalement différents ou si elle est due, au contraire, à des processus linguistiques similaires²³.

La réponse à cette question exigerait de véritables «travaux de fouille» dans la langue basque : en profondeur, c'est-à-dire en diachronie, et en extension, c'est-à-dire en synchronie dialectale. Nous nous contenterons donc ici de poser le problème, en indiquant par là une direction de recherche dans laquelle nous souhaiterions nous engager.

Catherine PARIS

avec la collaboration de J.-C. ANSCOMBRE

²² Il n'existe pas, à notre connaissance, des études en basque allant strictement dans ce sens. À l'heure actuelle, la grande majorité des prédicats verbaux est analytique, où les deux auxiliaires «être» et «avoir», synthétiques, orientent les compléments et en déterminent les marques.

²³ Nous pensons ici, notamment, au deuxième génitif en *-ko* du basque, qui, parmi d'autres significations, a aussi celle d'un génitif «d'origine», ou de «venant, émanant de».

ARNOLD TCHIKOBAVA

FONDATEUR DES ÉTUDES DES LANGUES IBÉRO-CAUCASIQUES

Membre de l'Académie des Sciences de Géorgie, le professeur Arnold Tchikobava a eu 80 ans! Ce sont des années d'un travail intense d'un grand savant, dont l'activité ne peut être mesurée rien que par le chiffre des travaux scientifiques sortis de sa plume, quoiqu'il en ait bien assez. Arnold Tchikobava est l'auteur de 300 travaux publiés, consacrés à l'étude des langues kartvéliennes et ibéro-caucasiennes et aux problèmes actuels de la linguistique générale. Il est l'auteur de 15 monographies dont chacune résout un problème important dans le domaine de la linguistique ibéro-caucasienne.

Toute l'activité scientifique et l'œuvre d'enseignement d'Arnold Tchikobava est liée avec l'Université d'État de Tbilissi (dont il est professeur depuis 1933), et avec l'Académie des Sciences de Géorgie (dont il est membre actif dès le jour de sa fondation en 1941).

Élève du lycée géorgien de Koutaïssi, il entre en 1918 à l'Université de Tbilissi, qui vient d'être inaugurée. Après avoir terminé ses études en 1922, il reste à l'Université pour s'y préparer au grade de professeur. Et voilà, depuis l'année 1926 jusqu'à nos jours, Arnold Tchikobava fait à l'Université de Tbilissi les cours des branches essentielles de la linguistique. En 1929, le premier des promus de l'Université de Tbilissi, il soutient sa thèse de doctorat. Le thème de son travail : «Le problème de la proposition simple dans la langue géorgienne» a mis la première pierre de l'étude scientifique du système syntaxique de la langue géorgienne. Ce travail a été publié en 1928 et a été réédité en 1968.

Il présente une interprétation originale des questions de la linguistique générale, examine les questions méthodologiques de l'analyse descriptive (statique) du système lingual, devenues particulièrement actuelles plus tard, à partir des années 30.

Ces problèmes ont été posés et résolus par l'auteur, dans nombres de cas, plus tôt et d'une manière plus originale que toute une série d'écoles linguistiques de l'Occident. Ce livre, c'est une page marquante de l'histoire de la kartvélogie, c'est un témoignage des capacités linguistiques peu ordinaires de l'auteur.

La solution scientifique du problème de la genèse de la culture géorgienne nécessite l'élucidation de la genèse de la langue géorgienne et d'autres



Arnold Tchikobava

langues kartvéliennes. Arnold Tchikobava consacre toute une série de travaux spéciaux à l'étude historico-comparative des langues kartvéliennes. Ces travaux sont considérés comme fondamentaux dans l'histoire de la kartvélogologie. Dans la monographie «Analyse grammaticale du dialecte tchane (laze) — (1936)», qui est de nature historico-comparative, la phonétique, la morphologie et les cas syntaxiques essentiels du dialecte tchane sont examinés en comparaison avec les données du dialecte mégrélien et de la langue géorgienne. Le «Dictionnaire comparé tchane-mégrélien-géorgien» (1938) est la suite de ce travail. Ce dictionnaire comparatif contient aussi les éléments de la langue svane, c'est-à-dire que tout le groupe des langues kartvéliennes y est embrassé.

Dans sa monographie suivante : «La structure ancienne du thème nominal dans les langues kartvéliennes» (1942) Arnold Tchikobava, moyennant l'analyse historico-comparative des thèmes nominaux du géorgien et d'autres langues kartvéliennes, constate que les thèmes nominaux, considérés actuellement comme simples d'après leur contenu, sont dérivés. Dans leur contenu on a découvert des suffixes déterminatifs et des préfixes, qui indiquent si l'objet donné se rapporte à la catégorie de l'homme ou à la catégorie des choses. Sont mis à part les indices grammaticaux des classes de l'homme et de la chose dans les langues kartvéliennes, où les classes grammaticales actuellement ne se distinguent plus. La révélation de la structure ancienne des thèmes nominaux est actuelle du point de vue des rapports historiques des langues kartvéliennes avec les langues ibéro-caucasiennes et les langues anciennes de l'Asie Occidentale.

L'étude approfondie de la langue géorgienne a montré que, bien qu'elle ait une histoire de 15 siècles, les étapes les plus anciennes de son développement, ainsi que celles des langues kartvéliennes, ne peuvent être expliquées sur la base des données rien que des langues kartvéliennes : il est nécessaire d'y joindre les indices des langues-sœurs ibéro-caucasiennes (abkhazo-adigué, tchéchéno-ingouche et daghestanien).

L'académicien I. Djavakhichvili dans son ouvrage fondamental «La nature initiale et la parenté des langues géorgienne et caucasiennes» où il analyse le matériel des langues ibéro-caucasiennes, est arrivé à la conclusion qu'il est impossible de pénétrer l'histoire de la langue géorgienne sans avoir recours aux données des langues ibéro-caucasiennes. I. Djavakhichvili écrivait : «Puisqu'il s'est avéré que les langues dites caucasiennes sont les langues des peuples apparentés à nos ancêtres, chaque Géorgien instruit doit savoir l'histoire de ces langues et de ces peuples aussi bien que l'histoire de son peuple et de son pays».

L'analyse historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes montre que plus nous pénétrons leur histoire, plus nous trouvons de traits

communs entre elles. Par cela même la question de la communauté historico-génétique des langues ibéro-caucasiennes est, en principe, résolue positivement.

Dans l'avant-propos à « L'annuaire de la société linguistique géorgienne » dès 1924 Arnold Tchikobava a montré l'actualité de l'étude des langues ibéro-caucasiennes et leur importance pour l'étude de l'histoire des langues kartvéliennes.

Le point de vue des deux éminents savants géorgiens s'est trouvé identique dans cette question importante.

Pour la résolution pratique de ce problème, sur l'initiative d'Arnold Tchikobava, à l'Université d'État de Tbilissi, en 1933 a été organisée la Chaire des langues caucasiennes qui se proposait comme but l'étude des langues ibéro-caucasiennes.

Et à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de la Géorgie, en 1936 a été fondée la section des langues ibéro-caucasiennes, où s'est concentrée l'étude scientifique des langues abkhaze-adigués, tchéchéno-ingouches et daghestaniennes.

Arnold Tchikobava lui-même, dès 1929, fait des voyages au Daghestan pour étudier la langue avar, la plus répandue des langues daghestaniennes.

Les résultats de cette étude de la langue dans son foyer, moyennant les contacts personnels avec de vivants porteurs de la langue, ont été de nombreux articles et la monographie (en collaboration avec I. Tsertsvadzé) : « La langue avar » (1962).

Arnold Tchikobava a écrit beaucoup de manuels des différents domaines de la linguistique ibéro-caucasienne et de la linguistique générale. Le manuel « Histoire de l'étude des langues ibéro-caucasiennes » (1965) est le premier dans l'histoire de cette science.

Les Éditions de l'Université de Tbilissi préparent la publication d'un nouveau manuel original d'Arnold Tchikobava : « Introduction à l'étude des langues ibéro-caucasiennes ».

Le problème de la construction ergative dans les langues ibéro-caucasiennes a été posé par Arnold Tchikobava dès le temps où il était étudiant et depuis il a été l'objet des recherches du savant durant beaucoup d'années.

Arnold Tchikobava a consacré à l'élaboration du problème de la construction ergative, qui est le problème crucial de la structure des langues ibéro-caucasiennes et qui s'est transformé en problème actuel de la linguistique générale, outre plusieurs articles, deux monographies : « Rapports historiques des constructions nominative et ergative, d'après les données de la langue littéraire géorgienne ancienne » (1948) et « La théorie de la nature de la construction ergative » (1961).

La linguistique ibéro-caucasienne a été conçue à la chaire des langues caucasiennes de l'Université d'État de Tbilissi.

La chaire des langues caucasiennes de l'Université d'État de Tbilissi et la section des langues montagnardes ibéro-caucasiennes de l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de Géorgie sont devenues les centres de la formation des spécialistes-caucasologues.

Des dizaines de spécialistes-caucasologues ont été formés à Tbilissi sous la direction d'Arnold Tchikobava.

Sous la direction d'Arnold Tchikobava s'est formée l'école des linguistes-caucasologues, ont été élevés les cadres des linguistes qui se sont consacrés à l'étude des langues montagnardes ibéro-caucasiennes. Ces langues sont étudiées moyennant le rassemblement du matériel linguistique dans le contact direct avec les porteurs de ces langues, en tenant compte de toutes les particularités dialectales de la langue étudiée.

Les linguistes-caucasologues des différents centres scientifiques de l'Union Soviétique et les savants étrangers (de la France, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la RFA, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de la RDA...) se sont mis à venir à Tbilissi pour y suivre des cours, pour y faire des stages.

L'école des linguistes-caucasologues dirigée par Arnold Tchikobava se caractérise comme une école de type classique, qui tient compte des acquisitions du passé et de tout ce que nous a donné de précieux la linguistique contemporaine.

Des sessions scientifiques de linguistes-caucasologues se tiennent sous la direction d'Arnold Tchikobava dans différents centres scientifiques du Caucase (en 1979 aura lieu la huitième session scientifique). Arnold Tchikobava est le rédacteur en chef de l'organe des linguistes-caucasologues — «Annuaire de la linguistique ibéro-caucasienne» (cinq volumes ont déjà paru).

Le travail lexicologique occupe une place considérable dans l'activité scientifique d'Arnold Tchikobava. Le dictionnaire raisonné (en huit volumes) de la langue géorgienne, contenant 113.000 mots, honoré du prix d'État de la Géorgie, devenu le trésor inestimable de la richesse spirituelle du peuple géorgien, a été créé sous la direction d'Arnold Tchikobava.

Non moins considérables sont le cours de la «Langue géorgienne» en six volumes et le «Dictionnaire historico-étymologique de la langue géorgienne» élaborés maintenant à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de la Géorgie sous la direction d'Arnold Tchikobava.

Arnold Tchikobava a, de même, beaucoup fait dans le domaine de l'unification de la terminologie scientifique et des normes de la langue littéraire géorgienne.

Les mérites scientifiques d'Arnold Tchikobava ont été reconnus de tout le monde. Il est élu membre honoraire de la Société des philologues de Grande-Bretagne, docteur honoraire de l'Université Humboldt de Berlin; lui ont été décernés le prix Lomonossov de l'Université d'État de Moscou, le prix d'État de la Géorgie, il a été décoré des médailles I. Djavakhchvili et I. Goguëbachvili.

L'activité scientifique, pédagogique et sociale d'Arnold Tchikobava a été honorée de hautes distinctions officielles.

Arnold Tchikobava appartient à la pléiade des brillants savants géorgiens qui ont enrichi la science par des œuvres fondamentales, ont créé des écoles scientifiques et ont formé de nombreux disciples et continuateurs.

«La linguistique ibéro-caucasienne» comme discipline linguistique est créée par Arnold Tchikobava. C'est une contribution importante qu'il a apportée à la science.

A. MAGOMÉTOV,
 Université d'État de Tbilissi

A l'occasion de ses 80 ans, nous publions ici une bibliographie sélective d'A. Tchikobava. Sauf mention spéciale, tous les articles et livres sont en langue géorgienne.

A. — ARTICLES

1. A propos des principes généraux de la linguistique, *Annuaire de la Société de linguistique géorgienne*, I-II, Tbilissi, 1923-1924, p. 12-21.

2. Réflexes du «v» («ვ») en phereidan, *Čveni mecniereba*, Tbilissi, 1923, n. 2-3, p. 69-87.

3. Particule *-qe* du dialecte phereidan et sa valeur du point de vue des rapports grammaticaux-logiques, *Annuaire de la Société de linguistique géorgienne*, Tbilissi, I-II, 1923-1924, p. 32-68.

4. Voyelles longues en mthioul, *Bulletin de l'Université de Tbilissi*, vol. IV, 1924, p. 333-348.

5. Gare-Kaxheti du point de vue de la dialectologie, *Arili*, Tbilissi, 1925, p. 57-78.

6. A propos de la découverte des textes «Khanmeti» et «haemeti», *Čveni mecniereba*, n. 3-4, Tbilissi, 1925, p. 65-84.

7. Compte-rendu : N. MARR, Grammaire de la langue littéraire géorgienne ancienne (en russe), *Mimomxilveli*, I, Tbilissi, 1926, p. 285-330.

8. Particularités principales du dialecte phereidan, *Bulletin de l'Université de Tbilissi*, vol. VII, 1927, p. 196-247.
9. Quelles particularités caractérisent la structure de la langue géorgienne? *Axali skolisaken*, n° 4, 1929; n° 9-10; n° 11-12; *Kulturuli aymchenebloba*, n° 5, 1930; *Axali skolisaken*, n° 7-8, 1930.
10. Principes fondamentaux de la normalisation de la langue littéraire géorgienne, *Normes de la langue géorgienne*, I, Tbilissi, 1936, p. 1-10.
11. A propos de l'histoire des classes grammaticales dans la langue avar, *Bulletin d'Enimki* (Bulletin de l'Institut Marr de langues, d'histoire et de culture matérielle), vol. I, Tbilissi, 1937, p. 97-106.
12. Ilya Čavčabadžé à propos de la langue, *Bulletin d'Enimki*, vol. II, 1, Tbilissi, 1937.
13. Études comparatives des langues kartvéliennes, *Bulletin d'Enimki*, p. 9-31, réédité 1937, dans *A propos de l'histoire de la déclinaison dans les langues karthvéliennes*, I, Tbilissi, 1956, p. 10-31.
14. Particularités du parler Mthioul, *Bulletin d'Enimki*, vol. II, 1, Tbilissi, 1937, p. 43-65.
15. Variations dialectales dans l'infinitif de la langue avar, *Bulletin d'Enimki*, vol. I, Tbilissi, 1937, p. 89-96.
16. A propos des dialectismes dans «Vepxistkaosani», *Bulletin d'Enimki*, vol. III, Tbilissi, 1938, p. 209-227.
17. Questions principales de la composition de la grammaire, *Bulletin de l'Académie des Sciences de la Géorgie*, vol. I, n° 2, p. 157-162; vol. I, n° 3, p. 241-248, Tbilissi, 1940.
18. Le plus ancien indice du sujet de la 3^e personne dans les langues kartvéliennes, *Bulletin d'Enimki*, vol. V-VI, Tbilissi, 1940, p. 13-46.
19. Tendances principales d'évolution de la proposition simple en géorgien, *Bulletin de l'Acad. des Scien. de la Géorgie*, vol. II, n° 1-2, p. 197-202; n° 6, p. 561-568, Tbilissi, 1941.
20. A propos du polypersonnalisme en avar en rapport avec le problème de la construction ergative, *Bulletin d'Enimki*, vol. X, Tbilissi, 1941, p. 55-74.
21. Une version ergative swane et le principe biradical de déclinaison nominale dans quelques langues caucasiennes, *Travaux de l'Université de Tbilissi*, vol. XVIII, 1941, p. 47-60.
22. Le Problème de la langue, comme objet de linguistique, en rapport avec les tâches principales de la linguistique soviétique, *Bulletin d'Enimki*, vol. X, 1941, p. 355-409 (en russe).
23. A propos du problème de la construction ergative dans les langues caucasiennes, *Bulletin d'Enimki*, vol. XII, 1942, p. 221-247.

24. A propos de l'accent en ancien géorgien, *Bulletin de l'Académie des Sciences de la Géorgie*, vol. III, n° 2, p. 191-198; n° 3, p. 297-303, Tbilissi, 1942.

25. A propos de l'origine de la 2^e classe grammaticale dans les langues caucasiennes montagnardes, *Bulletin de l'Académie des Sciences de la Géorgie*, vol. III, n° 4, p. 373-380, Tbilissi, 1942.

26. Déclinaison des pronoms en avar, *Bulletin d'Enimki*, vol. XII, p. 31-50, Tbilissi, 1942.

27. Rencontres morphologiques de l'abkhaze avec les langues kartvéliennes, *Bulletin d'Enimki*, vol. XII, p. 149-168, Tbilissi, 1942 (en russe).

28. Place historique du permansif dans la conjugaison verbale de la langue géorgienne, *Bulletin de l'Acad. des Scien. de la Géorgie*, vol. IV, n° 1, p. 91-97, Tbilissi, 1943.

29. A propos de l'étymologie des indices grammaticaux des classes dans les langues kartvéliennes, *Bulletin de l'Académie des Sciences de la Géorgie*, vol. V, n° 4, p. 449-454, Tbilissi, 1944.

30. Le structuralisme, comme courant de la linguistique actuelle (Compte-rendu préliminaire), *Travaux de l'Université de Tbilissi*, vol. XXVI, série B, 1944, p. 231-244.

31. Principes fondamentaux de la composition du dictionnaire raisonné de la langue géorgienne, Tbilissi, 1945.

32. Principe général de l'indication du pluriel dans le système de la conjugaison du verbe géorgien, *Ibéro-caucasica*, vol. I, 1946, p. 91-130.

33. A propos de l'histoire de l'origine de l'ergatif en avar, *Ibéro-caucasica*, vol. II, 1948, p. 91-116.

34. Les langues kartvéliennes, leurs traits linguistiques archaïques, *Ibéro-caucasica*, vol. II, 1948, p. 225-275 (en russe).

35. A propos des traits linguistiques des langues karthvéliennes, *Bulletin de l'Académie de l'URSS*, «Olja», vol. VII, fasc. 1, p. 25-33, Moscou-Leningrad, 1948 (en russe).

36. Caractéristique générale de la langue géorgienne. Avant-propos du *Dictionnaire raisonné de la langue géorgienne*, vol. I, Tbilissi, 1950, p. 018-080.

37. Quelques questions de linguistique soviétique, *Journal Pravda*, [Contre «Nouvelle Science de la langue» de N. MARR], 9 mai, n° 129, Moscou, 1950 (en russe).

38. Catégorie de la classe grammaticale et quelques aspects de la conjugaison verbale dans le géorgien ancien, *Ibéro-caucasica*, vol. V, Tbilissi, 1953, p. 51-63.

39. Étymologies des anciens termes géorgiens «byuari», «samxari», *Ibéro-caucasica*, vol. V, 1953, p. 65-71.

40. A propos d'un radical archaïque commun d'un terme vinicole des langues ibéro-caucasiennes, *Ibero-caucasica*, vol. VI, Tbilissi, 1954, p. 41-50.
41. Deux principales questions dans l'étude des langues ibéro-caucasiennes, *Voprosy jazykoznanja*, n° 6, Moscou, 1955 (en russe).
42. P. Uslar et les études scientifiques des langues caucasiennes montagnardes, *Ibero-caucasica*, vol. VII, 1955, p. 461-471 (en russe).
43. Quelques aspects de la formation du passif en géorgien d'après les données du «masdar», *Ibero-caucasica*, vol. VIII, 1956, p. 513-518.
44. Conception behavioristique de la nature de la langue, *Ibero-caucasica*, vol. IX-X, Tbilissi, 1958, p. 1-12.
45. Linguistique ibéro-caucasique, fondations générales et ses succès principaux, *Bulletin de l'Acad. des Scien. de l'URSS*, «Olja», vol. XVII, f. 2, Moscou, 1958, p. 113-129.
46. A propos de l'histoire des formations préfixales dans les verbes géorgiens, *Ibero-caucasica*, vol. XI, 1959, p. 151-168.
47. Die ibero-kaukasischen Gebirgssprachen und der heutige Stand ihrer Erforschung in Georgien, *Acta Orientalia Hungarica*, t. IX, fasc. 2, Budapest, 1959, p. 109-161.
48. Les types principaux de la conjugaison des verbes et leurs relations historiques dans les langues ibéro-caucasiennes, XXV^e Congrès international des orientalistes. Conférences présentées par la délégation de l'URSS. Moscou, 1960. Voir *Bedi Kartlisa. Revue de Kartvélogie*, vol. XIII-XIV, p. 26-33, Paris, 1962.
49. A propos des cas avec les postpositions dans le géorgien, *Les questions de la structure des langues Kartvéliennes*, vol. II, 1961.
50. A propos du principe de la classification des thèmes du verbe géorgien, *Ibero-caucasica*, vol. XIII, 1960.
51. Les langues ibéro-caucasiennes et l'actualité de leur étude, dans *Mémoires scientifiques de l'Institut de langue et d'histoire d'Adighé*, vol. II, Majkop, 1963 (en russe).
52. A propos du rapport des dictionnaires étymologiques et comparatifs, *Leksikografičeskij sbornik*, VI, Moscou, 1963.
53. La langue géorgienne, *Ibero-caucasica*, vol. XIV, Tbilissi, 1964.
54. Les langues kartvéliennes, *Sbornik statej i materialov po voprosam naxskogo jazykoznanja*, Grozny, 1965 (en russe).
55. Importance de la langue de «Vepxistkaosani» dans l'histoire de la langue géorgienne littéraire, *Mnatobi*, 9, Tbilissi, 1966.
56. Voies d'évolution de la linguistique actuelle, *Linguistique générale et linguistique mathématique*, I, Tbilissi, 1966.

57. A propos des aspects de la dialectologie historique d'après des monuments de l'ancienne langue géorgienne, *Kavkasiis xalxta istoriis sakitxebi*, Tbilissi, 1966.

58. Linguistique comme science intégrale de la langue. *Linguistique générale et linguistique mathématique de la langue*, II, Tbilissi, 1967.

59. La langue géorgienne, *jazyki narodov SSR*, IV, Iberiisko-kavkazskie jazyki, Moscou, 1967.

60. A propos de la relation entre la pensée et le langage en rapport avec le rôle de la fonction communicative, *Jazyk i mychlenie*, Moscou, 1967 (en russe).

61. L'Université de Tbilissi et la linguistique ibéro-caucasique, *Session jubilaire*, Tbilissi, 1968.

62. Questions principales de linguistique générale et linguistique ibéro-caucasique, *Bulletin de l'Académie de la Géorgie*, vol. 52, n° 1, 1968.

63. Problème de la parenté des langues ibéro-caucasiques, *Matériaux de la 1^{re} session de l'étude comparative des langues ibéro-caucasiques*, 1969, Mahačkala.

64. Typologie comparative et reconstruction interne, *Bulletin de l'Académie des Sciences de l'URSS*, série lit. et langue, vol. XXVIII, fasc. 1, Moscou, 1969.

65. Zum historischen Verhältnis von Subject und Object in der Ergativkonstruktion der ibero-kaukasischen Sprachen, *Sprache und Gesellschaft*, Iena, 1970.

66. Linguistique ibéro-caucasique et linguistique générale en Géorgie, *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, vol. XXIX, fasc. I, Moscou, 1970.

67. La langue et «la théorie de la langue» dans la philosophie et la linguistique, *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, série lit. et langue, vol. XXXII, fasc. 6, Moscou, 1973.

68. Problèmes philosophiques de la linguistique générale, *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'URSS*, série lit. et langue, vol. XXXIII, fasc. 4, Moscou, 1974.

69. Questions fondamentales de phonétique historique des langues ibéro-caucasiques, *Annuaire de linguistique ibéro-caucasique*, I, Tbilissi, 1974, p. 45-61 (en russe).

70. Lexique spécial et l'actualité de son étude, *Annuaire de linguistique ibéro-caucasique*, II, Tbilissi, 1975, p. 27-38 (en russe).

71. Le bascologue-caucasologue René Lafon et les tâches actuelles de la linguistique ibéro-caucasique, *Bedi Kartlisa, Revue de Karthvélologie*, vol. XXXIII, Paris, 1975, p. 9-19.

72. A propos de l'origine de la conjugaison personnelle en géorgien, *Annuaire de linguistique ibéro-caucasique*, III, Tbilissi, 1976 (en russe).
73. A propos d'un principe de conjugaison de classes, *Voprosy iazykoznanija*, n° 2, Moscou, 1977.
74. A propos de la syntaxe : quelques particularités du syntagme prédicatif dans les langues ibéro-caucasiennes, Nalčik, 1977.
75. A propos de contact linguistique d'après des données des langues kartvéliennes, *Matériaux de la 5^e session scientifique régionale de l'étude comparative des langues ibéro-caucasiques*, Ordjonikidzé, 1977.
76. A propos de la transitivité du verbe, comme catégorie grammaticale en géorgien, *Annuaire de linguistique ibéro-caucasique*, IV, Tbilissi, 1977 (en russe).
77. Langue, linguistique et langue géorgienne, *Sabčota xelovneba*, n° VII, 1977.

B. — LIVRES

1. Le problème de la proposition simple en géorgien, Tbilissi, 1928, x + 292 p., 2^e éd., Tbilissi, 1968, xxiv + 295 p.
2. Textes tchanes, I, Tbilissi, 1929, x + 168 p.
3. Linguistique générale, I, Partie propédeutique, Tbilissi, 1935, xx + 198 p.; 2^e éd., Tbilissi, 1939, viii + 241 p.; 3^e éd., Tbilissi, 1946, xi + 267 p.
4. Analyse grammaticale du dialecte tchane (avec les textes), Tbilissi, 1936, xix + 401 p.
5. Dictionnaire comparé tchane-mégrélien-géorgien, Tbilissi, 1938, xix + 509 p.
6. La plus ancienne structure du thème nominal dans les langues kartvéliennes, Tbilissi, 1942, xxxvi + 342 p.
7. Linguistique générale, II, Problèmes principales, Tbilissi, 1945, xii + 392 p.
8. Problème de la construction ergative dans les langues ibéro-caucasiennes, I, Relation historique des constructions nominative et ergative d'après l'indication de l'ancienne langue géorgienne littéraire, Tbilissi, 1948, viii + 148 p.
9. Introduction à la linguistique, Tbilissi, 1952 xvii + 401 p. (traduit en russe, Moscou, 1952; 2^e éd., Moscou, 1953; en polonais, Varsovie, 1954; en chinois, Pékin, 1955; en bulgare, Sofia, 1956; en tchèque, Prague, 1956).

10. Le problème de la langue, comme objet de la linguistique, Moscou, 1959, 179 p. (en russe).

11. Le problème de la construction ergative dans les langues ibéro-caucasiques, II, Théories de l'essence de la construction ergative, Tbilissi, 1961, VIII + 169 p.

12. La langue Avar (avec collaboration d'Il. Cercvadzé), Tbilissi, 1962, XII + 422 p.

13. Histoire de l'étude des langues ibéro-caucasiques, Tbilissi, 1965, XV + 412 p.

14. La langue géorgienne; en russe, 1971, 35 p.; en français, 1972, 36 p.; en anglais, 1974, 36 p.

15. Introduction à la linguistique ibéro-caucasique.

Rédigé par l'Institut de Linguistique
de l'Académie des Sciences de Géorgie.

LA COMPRÉHENSION DES TERMES HYMNOGRAPHIQUES PARAPTONI ET MOSARTAVI

RÉSUMÉ

Le terme *paraptoni*, calqué du grec mais disparu en cette langue et conservé uniquement dans des manuscrits géorgiens du X^e siècle, désignait un chant supplémentaire. Ce terme a été traduit par *mosartavi* en géorgien, mot qui est demeuré, avec des formes apparentées, dans la pratique liturgique géorgienne. L'attribution à Cosmas de ces textes, ou au moins de certains d'entre eux, semble difficile à prouver. Peut-être s'agit-il d'une forme archaïque de ce qui devenu le macarisme. Édition des textes du manuscrit Sinaï géorgien 1.

* * *

Madame Hélène Métrévéli a publié au tome XVIII (1973) de *Linguistique ibéro-caucasique*, p. 144-154 (Tbilissi, en langue géorgienne), un article dont nous donnons ici la traduction française — revue par l'auteur lors de notre séjour à Tbilissi. Depuis, nous avons pu rechercher les modèles grecs des textes du Sinaï géorgien 1, ce qui permet de vérifier les hypothèses émises dans cet article par la savante liturgiste. Afin de rendre la lecture de cette étude plus profitable, parce que plus concrète, nous éditons en appendice les textes du Sinaï géorgien 1.

Dom B. OUTTIER

Nous trouvons les termes *paraptoni* et *mosartavi* dans les plus anciens *iadgari* (ménées) du X^e siècle : Sinaï géorgien 1 et 34, et dans le ménée de Michel Modrekili (ms. Tbilissi S-425). Les *iadgari* sont des recueils liturgiques de structure et de contenu précis. Ils contiennent les chants du calendrier annuel mobile et fixe, précédés de leurs modèles rythmico-mélodiques — les *hirmoi* et *theotokia*¹ —, et suivis des *dasadбели* (tropaires de Pâques) et *cheshkmebi* (éloges de la Vierge) à destination spéciale².

¹ Voir Hélène MÉTRÉVÉLI, *Hirmoi et Theotokia. Deux anciennes rédactions d'après des manuscrits des X^e-XII^e ss.*, Tbilissi 1971 (en langue géorgienne) et la traduction française du résumé de l'introduction de cet ouvrage dans *Le Muséon* 88, 1975, p. 331-359; P. INGO-ROQVA, *Œuvres*, t. III, Tbilissi 1965, p. 220 (en langue géorgienne).

² *Cheshkma* et ses formes au pluriel sera désormais conventionnellement rendu par *éloge* dans notre traduction et *iadgari* par ménée (B.O.).

Dans le ménée Sinaï I, les «*éloges* de la Theotokos» suivent immédiatement les hirmoi. Dans le ménée de Michel Modrekili, ces mêmes *éloges* sont placés à la fin, après les *dasadebeli* de la Résurrection et des défunts.

LES TITRES DES COLLECTIONS

Dans le ménée de Michel Modrekili, le titre des *éloges* est : «*Cheshkmani* de la sainte Theotokos et *okhitani* (tropaires) à dire aux fêtes, *paraptoni* communs (des fêtes) du Seigneur, *mosartavni* grecs, composés par saint Cosmas, traduits par le pauvre Macaire» (269v-272v). Il semble, d'après le titre, que les textes comprennent des *cheshkmebi* et des *okhitani* qui ont pour les fêtes du Seigneur une destination de *paraptoni* commun. *Paraptoni*, en grec, signifie *mosartavi*; l'auteur des *cheshkmebi* est Cosmas de Jérusalem, le traducteur en géorgien, Macaire.

Dans le ménée Sinaï I, le titre des mêmes *éloges* est : «*Cheshkmani* de la sainte Theotokos, *paraptoni* mis en ordre *okhitani* et *mosartavni*, composés par saint Cosmas, et autre *theotokion*, qui est écrit dans le ménée, ici ou là, ou ensemble — tout ce que j'ai copié ici ensemble, que le lecteur ne voudrait pas chercher, il le trouvera ici facilement» (f. 9r).

Ce titre, comparé au titre des *éloges* du ménée de Michel Modrekili, contient plusieurs données nouvelles : dans ce recueil, outre les *éloges* de Cosmas de Jérusalem, le rédacteur du recueil a ajouté aux *éloges* de la Theotokos d'autres *éloges*, tirés du même ménée, pour qu'ainsi réunis ensemble ils soient plus facilement utilisables.

LES TEXTES : SINAÏ I ET TBILISSI S-425

Puisque dans les deux ménées une partie des *éloges* est attribuée à Cosmas, nous devons penser qu'une partie de ces *éloges* doit être la même. Voyons quelle relation existe entre les *éloges* de ces deux recueils. Dans les deux cas, les *éloges* sont écrits pour les huit modes. Les *éloges* du Sinaï I sont incomplets à cause d'une lacune du manuscrit, seuls les *éloges* des trois premiers modes sont parvenus jusqu'à nous.

Le premier mode contient cinq *éloges*. Au début des trois premiers, l'incipit du modèle grec est copié en transcription géorgienne. Ces trois *éloges* ne présentent qu'un tropaire. Les textes n'ont ni division rythmique ni notation. Les quatrième et cinquième *éloges* n'ont pas d'indication du modèle grec. Chacun d'eux a trois ou quatre tropaires et forme comme une ode. Ils ont division rythmique et notation.

Le deuxième mode contient quatre *éloges*. Les trois premiers ont l'incipit du modèle grec. Tous les trois n'ont qu'un trochaire. Le quatrième *éloge* est un trochaire du type Χαῖρε, il possède division rythmique et notation.

Le troisième mode contient quatre *éloges* à un seul trochaire, avec indication du modèle grec. Ils n'ont ni division rythmique ni notation.

Grâce à l'analyse formelle, on peut distinguer deux groupes dans les *éloges* du Sinaï 1 : le premier, des trochaire avec l'indication du modèle grec, sans ponctuation rythmique ni notation; le deuxième, des *éloges* du type ode à trois ou quatre trochaire, et un, du type Χαῖρε. Tous les *éloges* de ce groupe possèdent division rythmique et notation.

Il nous est possible d'attribuer les *éloges* du premier groupe, traduits du grec, à Cosmas; ceux du deuxième groupe, tirés du ménée, sont des *éloges* de type varié.

Les *éloges de la Theotokos* du ménée de Michel Modrekili sont tous d'un type unique. Les *éloges* prévus pour chaque mode sont plus nombreux dans le ménée de Michel Modrekili que dans le Sinaï 1. Les *éloges* ne possèdent pas d'indication du modèle grec.

La comparaison des *éloges de la Theotokos* de ces deux ménées a montré que les trochaire qui ont dans le Sin. 1 l'indication du modèle grec sont contenus presque intégralement dans le ménée de Michel Modrekili, mais sans indication du modèle grec; le groupe des *éloges* où il n'y a pas d'indication du modèle grec et qui a été tiré du ménée, ne se trouve pas du tout dans le recueil d'*éloges* de Michel Modrekili. De même, une partie des *éloges* contenus dans le ménée de Michel Modrekili n'a pas de correspondant dans les *éloges* du Sinaï 1. Ainsi, dans ces deux recueils d'*éloges*, il y a une partie commune, qui doit avoir été traduite du grec et, selon l'indication des deux ménées, devrait appartenir à Cosmas de Jérusalem.

LES TEXTES DU SINAÏ 34

Revenons à *paraptoni*. Que doit signifier ce mot? Est-ce un terme liturgique général, ou bien désigne-t-il cette partie des *éloges* de la Theotokos qui, selon l'indication de ces ménées, est attribuée à Cosmas de Jérusalem? Pour élucider cette question, nous nous servirons encore d'un ménée ancien, qui contient aussi des *éloges* de la Theotokos, le Sinaï géorgien 34.

Le Sinaï 34 est un recueil de contenu très complexe. Son auteur-rédacteur est le célèbre savant des centres culturels géorgiens de Saint Sabas et du Sinaï, Ioané Zosimé. Outre la partie principale du recueil, copiée par Ioané Zosimé, ce recueil contient encore des matériaux provenant d'autres

manuscripts d'époques diverses et écrits par divers copistes. Tous ces matériaux ont été réunis et coordonnés selon un principe précis par le rédacteur-auteur du recueil, Ioané Zosimé. La partie principale du manuscrit est un ménée, précédé des *hirmoi* et *theotokia*. Les *hirmoi* occupent dans le manuscrit les ff. 57-61, écrits de la main de Ioané Zosimé. Les *hirmoi* sont immédiatement suivis de deux *éloges* de la Theotokos, écrits en fin nushuri sur la partie du feuillet restée libre. Mais à la fin des *éloges*, il est écrit, à nouveau de la main de Ioané Zosimé : « On trouvera plus bas, à la fin, d'autres *theotokia paraptoni* pour tous les modes » (61r).

Il est clair que ces deux *éloges* ont été copiés par le rédacteur du ménée après la composition du recueil, dans un endroit libre, afin de montrer dans le ménée l'endroit destiné à ces *éloges* (après les *hirmoi* et *theotokia*). Mais la partie principale du texte a été reportée à la fin du manuscrit, parce qu'il était impossible de placer le texte complet en cet endroit restreint. Justement, au f. 210v du même manuscrit, après les *dasadebeli* de la semaine qui, d'habitude, sont la partie finale du ménée, se placent de nouveau les *éloges* de la Theotokos, avec cette fois un titre détaillé : « Les *éloges* et glorification de la toute sainte et glorieuse Theotokos, Marie toujours vierge, *paraptoni* mis en ordre et *mosartavni* pour tous les modes et Κύριε ἐκέκραξα et Αἰνεῖτε et les *hirmoi*, qui sont écrits dans mon ménée, ensemble ou dispersés, j'ai cherché à les rassembler tous et à les mettre ici, et tu trouveras facilement, si Dieu veut, et aie pitié de moi et prie (pour moi) ».

Ici aussi le texte des *éloges* est lacuneux. Il contient seulement sept *éloges*, pour le premier mode. Les deux premiers donnent le texte entier du tropaire, les cinq autres, l'incipit seulement. Mais ici, avec l'incipit, il y a l'indication de l'endroit où l'on peut trouver le texte complet dans le ménée, par exemple : « La vierge pure » — tu le trouveras à l'Ascension; « Mère glorieuse, Theotokos » — aux modes de Pâques, etc.

Donc, la partie des *éloges* du Sin. 34 qui nous est parvenue n'est pas donnée sous forme complète : il faut la compléter par les tropaires du ménée. Néanmoins, grâce au titre des *éloges*, on peut se faire une idée de sa composition et de son caractère. Dans ce cas encore, les *éloges* se composent de deux parties : la première, des *éloges* et glorifications de la Theotokos « *paraptoni* mis en ordre et *mosartavni* pour tous les modes »; deux tropaires complets doivent appartenir à ce groupe. La seconde partie comprend des tropaires tirés du ménée (Κύριε ἐκέκραξα et Αἰνεῖτε) et des *hirmoi*, représentés dans les *éloges* uniquement par l'incipit. Ioané Zosimé, tout comme le rédacteur du Sin. 1, a rassemblé tous ces matériaux pour qu'ils soient faciles à utiliser. Mais les *éloges* du Sin. 34 ne sont ni définitivement

composés, ni de forme achevée. Ils laissent l'impression d'être un premier essai de composition d'un recueil d'*éloges* de la Théotokos, comme une nouvelle forme de *paraptoni*.

Premières conclusions

La comparaison des *éloges* de la Theotokos de ces trois manuscrits révèle, avec leurs ressemblances, les différences qui existent entre eux. Dans le titre du ménée Sin. 34 figurent deux termes qui nous intéressent : *paraptoni* et *mosartavi*, mais on ne nomme pas Cosmas de Jérusalem comme auteur. D'autre part, des *éloges* communs avec les autres manuscrits ne paraissent pas dans ce recueil, ce qui témoigne de ce qu'il ne doit pas figurer ici d'*éloges* de Cosmas. Nous devons donc penser que *paraptoni* et *mosartavi* n'est pas la désignation des *éloges* propres à Cosmas. Ce sont des termes liturgiques généraux, que l'on peut aussi employer dans un certain sens pour les *éloges* de la Theotokos.

La comparaison a encore élucidé une question : les *éloges* de la Theotokos pour les huit modes ont suivi une voie de développement propre à ces ménées, comme une forme de *paraptoni-mosartavi* nouvellement introduite dans la pratique liturgique. Les *éloges* donnés par le Sin. 34 doivent représenter le premier essai de constitution d'*éloges* de la Theotokos. Ce recueil d'*éloges*, apparemment, est composé de matériaux tirés du ménée même. Le rédacteur du Sin. 1 a déjà pris la traduction des *éloges* de Cosmas de Jérusalem pour remplir la même fonction. Il a pris cette traduction pour base, et lui a adjoint du matériel tiré du ménée. Dans les manuscrits suivants (ménée de Michel Modrekili et dans le célèbre recueil d'*hirmoi* du X^e siècle, par Iordané, Tbilisi A-603), les *éloges* de Cosmas occupent la place centrale dans les *éloges* de la Theotokos, mais alors le matériel nouveau augmente beaucoup : il est important chez Michel Modrekili, plus important encore chez Iordané. On doit penser que ces matériaux proviennent des ménées. Ainsi chaque manuscrit de recueil d'*éloges* nous représente une étape particulière du développement.

Il y a une relation analogue dans les *hirmoi* et *theotokia* des plus anciens ménées du X^e siècle. Dans ce cas aussi, quelques ménées du X^e siècle nous présentent, parallèlement au grec, une image intéressante du premier essai de constitution de l'hirmologion et du développement progressif qui a suivi³.

³ Hélène MÉTRÉVÉLI, *Rédactions anciennes de l'hirmologion géorgien*, dans *Conférence sur des questions de littérature ancienne et l'étude des manuscrits anciens*, Thèses des exposés, Tbilissi 1969, p. 36-38 (en russe).



Le travail essentiel pour les liturgistes de S. Sabas aux IX^e-X^e siècles, conformément aux nouveaux besoins, était les adaptations et additions rédactionnelles ; la cause en était les grands changements dans les monuments liturgiques grecs, changements introduits dans l'hymnographie grecque par l'activité réformatrice de Jean Damascène et de Cosmas de Jérusalem. « Le nombre d'offices liturgiques nouveaux, écrit Philarète, amena un grand changement dans la liturgie de l'Église, d'autant que, à cette même époque, l'Église a reçu beaucoup d'hymnes nouvelles de l'ami de Damascène, Cosmas de Jérusalem. Cela devait entraîner des changements dans le Typicon. Ces changements ont été accomplis par Damascène... certainement S. Damascène a introduit les nouvelles hymnes dans l'office divin, et il a adapté à son époque l'ordo des offices de l'Église... Damascène, révisant le Typicon de S. Sabas, y mit la règle de l'exécution des canons et des chants idiomes composés par lui et Cosmas... A l'époque de Damascène, il a dû être nécessaire de réunir les ménées locaux existant alors, et d'en composer des ménées communs des saints célèbres... S. Damascène a naturellement dû s'occuper de la composition des ménées »⁴.

Les changements dans le Typicon et les manuscrits liturgiques grecs ont naturellement dû se refléter dans les manuscrits liturgiques géorgiens. La composition et l'introduction de recueils d'*hirmoi* dans les ménées servaient ce but, et aussi la composition de *paraptoni-mosartavi* nouvellement mis en ordre, avec l'indication de leur place dans le ménée.

Le terme *paraptoni*

Revenons encore à l'étude de *paraptoni* et *mosartavi*. Nous n'avons pas trouvé le terme *paraptoni* dans le petit nombre de dictionnaires liturgiques et hymnographiques grecs que nous avons sous la main. Sa provenance du grec est indubitable. *Paraptoni* ou παράπτων est le participe présent de παράπτω. L'une des significations de παράπτω est «toucher, frôler». De son côté, παράπτω est composé du verbe ἄπτω et du préfixe παρά. Le sens premier de ἄπτω est «attacher, lier». Donc, le participe παράπτων devrait signifier «ce qui doit être attaché, ajouté, additionné». Rappelons-nous comment *paraptoni* est expliqué dans les ménées cités ci-dessus : «*Paraptoni* mis en ordre et *mosartavni* pour tous les modes» (Sin. 34), «*Paraptoni* mis en ordre *ohitani* et *mosartavni*» (Sin. 1), «*Paraptoni* communs des fêtes du Seigneur *mosartavni* grecs» (Ménée de Michel Modrekili). L'explication la plus complète et la plus claire est celle du ménée de Michel Modrekili :

⁴ PHILARÈTE, *Coup d'œil historique sur les mélodes grecs*, p. 212-213 (en russe); IT., *Cours historique sur les Pères de l'Église*, Saint Pétersbourg 1859, p. 269 (en russe).

paraptoni, c'est-à-dire *mosartavi* en grec — i.e. *mosartavi* est la traduction géorgienne du grec *paraptoni*, selon la signification du terme. Donc *mosartavi*, un participe du verbe *rtva*, de même que *παράπτων* est participe de *παράπτω*, signifie « ce qu'il faut ajouter, attacher, additionner » : pour les *éloges*, ce sont ces *éloges* qu'il faut ajouter aux matériaux obligatoires pour les fêtes du Seigneur, comme addition facultative.

Si nous admettons ce sens de *paraptoni-mosartavi* pour les titres des recueils des *éloges* de la Theotokos, nous devons ainsi comprendre le caractère et la destination de ces recueils : les *éloges* de la Theotokos composés pour les huit modes contiennent les *paraptoni-mosartavi* mis en ordre récemment pour les fêtes du Seigneur, i.e. *éloges* à dire en plus, dont une partie a pour auteur Cosmas de Jérusalem et pour traducteur en géorgien Macaire. En plus des *éloges* de Cosmas, dans les ménées Sin. 1 et 34, il y a des tropaires et des chants à la Theotokos pris dans le ménée⁵. Comme on le voit, *paraptoni-mosartavi* est un terme liturgique de signification générale, qui désigne les *éloges* à dire en supplément aux fêtes du Seigneur. Donc *paraptoni-mosartavi* n'est ni le nom général des *éloges* de la Theotokos ni une appellation propre aux *éloges* de Cosmas.

Il faut encore savoir si *paraptoni* et *mosartavi* sont utilisés dans les monuments liturgiques géorgiens en dehors des *éloges* de la Theotokos?

Nous n'avons pas rencontré le terme *paraptoni* en dehors des cas indiqués plus haut. Mais nous rencontrons *mosartavi* et ses modifications en divers contextes dans les monuments liturgiques des X^e-XVIII^e siècles. Par exemple, nous rencontrons déjà *mosartavi* seul dans le ménée du X^e siècle Sin. 34 — ce même manuscrit qui, à notre avis, est le plus ancien manuscrit où *paraptoni-mosartavi* sont employés ensemble. Au f. 67v, à la fin du tropaire Κύριε ἐκέκραξα de la fête des Rameaux, il est écrit en onciales : « Ceci, *Hosanna*, s'intercale comme *mosartavi* après Δόξα ». A cet endroit est écrit en fine minuscule le *Hosanna* appelé *mosartavi* (deux tropaires).

Cette fois le texte du *mosartavi* ne consiste pas en un *éloge* de la Theotokos, mais il est cependant destiné à une fête du Seigneur, comme une partie ajoutée en supplément. Il y a à peu près la même chose dans le manuscrit Sin. 53 ; après la fin du premier canon du Aiveïte de Joachim et Anne, nous lisons : « *mosartavi edemtay brdzane* ». *Edemtay* est l'*hirmos* du tropaire que l'auteur propose au chantre de dire en supplément.

⁵ Ne disposant pas des éditions anciennes ni des manuscrits de Cosmas (cf. PHILARÈTE, *Coup d'œil historique sur les mélodes grecs*, p. 245), il n'a pas été possible de rechercher les modèles grecs des *éloges* de la Theotokos de Cosmas de Jérusalem.

Nous ne rencontrons pas seulement *mosartavi* et ses modifications — *tchasartavi*, *tsartouli*, *mortouli* — dans les monuments liturgiques du X^e siècle, mais aussi dans les monuments plus récents. On emploie comme *mosartavi* *éloge*, stichère, ode (entière ou en partie), tropaire, *hirmos*. Par exemple, dans le manuscrit Sin. 76, qui contient les odes des fêtes du Seigneur, les *éloges* du type Xაჲჲ sont dans une section à part sous le titre : «*mosartavi* dans lesquels on fait mémoire des fêtes du Seigneur » (f. 100r). Ces *éloges*, écrits sur les *hirmoi* des stichères, sont consacrés aux patriarches et à la Theotokos.

Nous trouvons des emplois intéressants de *tsartouli* dans les ménées des XVII^e-XVIII^e siècles. Le ménée S-1218, manuscrit du XVIII^e s., contient, avec diverses matières, les odes de Pâques pour les huit modes. Il y a un canon complet pour chaque mode. A la fin du canon il est écrit : «Deux odes *tsartouli* (= ajoutées), une de la Résurrection et une de la Theotokos». Et de fait, deux canons complets, un de Pâques et le second pour la Theotokos, sont ajoutés à chaque ode principale. Dans la marge, au commencement de l'ode de la Theotokos, un *gh* (initiale du mot Theotokos en géorgien) est écrit en onciale; il sépare visiblement l'ode de Pâques de l'ode de la Theotokos. Dans ce cas encore, *tsartouli* signifie un canon entier, destiné à la fête de Pâques.

Tsartouli se rencontre dans un recueil liturgique du XVII^e siècle, S-1277, où il est écrit à la fin de la fête de la Nativité : «Autres odes de la même fête *tsartouli*, à dire après la fête pour le repas de chaque soir jusqu'au commencement de janvier». Dans ce cas encore, *tsartouli* est un canon exécuté en supplément du canon de la Nativité.

En plus des termes cités ci-dessus, on rencontre dans le recueil d'*hirmoi* de Jordane, A-603, le terme *mortouli*, qui doit provenir du même verbe *rtva* (ajouter) et qui doit signifier des *hirmoi* ou groupes d'*hirmoi* nouvellement traduits ou introduits, et ajoutés au vieux fonds d'*hirmoi*. Ce terme a une signification spéciale et réclame une attention particulière; voilà pourquoi nous le considérons à part, avec la structure du recueil d'*hirmoi*⁶.

⁶ Nous citons ici uniquement les considérations émises au sujet du terme *mortouli* : P. Ingoroqva identifie ce terme avec le terme *spadouki* attesté dans le ménée de Michel Modrekili. A son avis, *mortouli* signifie «d'étranger», i.e. la même chose que, selon le même auteur, les termes *mokazmouli*, *outskho* (P. INGOROQVA, *op. cit.*, p. 137). Feu M. Tarkhnicvili a mis en doute avec raison une telle explication de *mortouli*; il écrivait : «Je préférerais mettre *mortouli* en relation avec le mot *mortva* : réunir, rattacher». Il cite encore la Préface du premier tome de la *Vie de la Géorgie*, où S. Qaoukhichvili s'applique spécialement à l'examen des mots difficilement compréhensibles : *gamortva*, *gantva*, *mortva*, *mirtva*, et écrit : «Nous nous heurtons à la même difficulté quand nous voulons comprendre ces mots, dont le contenu doit être : unir, joindre, réunir, et qui sont utilisés dans les œuvres de Djouancher

CONCLUSION

Résumons maintenant les éclaircissements donnés plus haut :

Le terme géorgien *mosartavi* représente la traduction du terme grec *parapton* et signifie : à ajouter. Ce terme sert à désigner les éloges ou canons à ajouter aux fêtes du Seigneur et aux grandes fêtes. *Mosartavi* et *parapton* peuvent être de telle ou telle forme poétique.

Les *éloges* de la Theotokos nouvellement mis en ordre comme *parapton* ou *mosartavi* contiennent stichères, éloges et canons dédiés à la Theotokos. Leur composition et leur diffusion dans les monuments liturgiques géorgiens doivent être supposées avoir eu lieu vers le milieu du X^e siècle. Les *éloges* de la Theotokos ne sont visiblement pas de constitution uniforme. Une partie seulement est commune et sans changement : ce qui est attribué à Cosmas de Jérusalem. La deuxième partie de ces *éloges* est constituée d'odes/stichères pris par les rédacteurs eux-mêmes dans le ménée.

Le terme grec *parapton* ne s'est pas implanté dans la pratique liturgique géorgienne. Il est attesté seulement dans les trois plus anciens ménées, lié aux *éloges* de la Theotokos. Son équivalent géorgien *mosartavi* et ses modifications sont employés dans les monuments liturgiques des X^e-XVIII^e siècles.

Il semble que le terme grec *parapton* soit tôt sorti d'usage ; il ne paraît plus dans les monuments liturgiques grecs.

Nous n'avons pu vérifier spécialement cette dernière hypothèse, faute de disposer des plus anciens manuscrits et imprimés liturgiques grecs. Cette question doit encore être étudiée à part, mais ici nous voulons attirer l'attention sur un fait qui peut renforcer cette hypothèse. Nous avons indiqué plus haut que les *éloges* de la Theotokos dans les plus anciens ménées Sin. 1 et Sin. 34, également dans le recueil de Iordane, suivent immédiatement les *hirmoi*. Les plus anciens recueils grecs d'*hirmoi* ne nous sont pas parvenus ; mais dans les manuscrits récents (XI^e-XIII^e siècles), habituellement, les macarismes suivent. C. Höeg, le savant éditeur de l'hirmologion de l'Athos, écrit à ce sujet dans la préface de son édition : « Dans notre manuscrit et dans d'autres hirmologues médiévaux, on trouve, après les hirmes des huit modes, un petit recueil d'hymnes très brefs appelés macarismes (μακαρισμοί), arrangés, eux aussi, selon les modes. Ils sont tous bâtis sur le même patron... Ces versets appartiennent

et de Leonti Mroveli ». (M. TARKHNICHVILI, *La poésie géorgienne et ses rapports avec la poésie byzantine*, dans *Mnatoebi* 1958, n° 1, p. 138, en langue géorgienne). A ce sujet, voir l'ouvrage imprimé après l'édition de cet article : Hélène MÉTRÉVÉLI, *Hirmoi et Theotokia...*, Tbilissi 1971, p. 071-074.

aujourd'hui encore aux textes de l'Octoéchos et se trouvent, dans la Paraklétikè et dans l'Octoéchos, sous la rubrique «Pour la Messe» (ἐν τῇ λειτουργίᾳ). Plus exactement, ils appartiennent à l'office dit «Typika» qui s'intercale entre Sixte et None et qui maintenant se confond avec la Messe»⁷.

Par sa place propre dans les monuments liturgiques, son but (il suit le recueil des *hirmoi* pour les huit modes comme les *éloges* et en même temps il est destiné à s'insérer dans l'Octoéchos et la Paraklétikè) et par sa forme (écrit pour les huit modes et destiné à une fête), le macarisme ressemble beaucoup au *parapton*, c'est pourquoi il pourrait représenter sa modification tardive. Nous pensons que le développement postérieur du macarisme a chassé de la pratique liturgique grecque le terme *parapton*.

Hélène MÉTRÉVÉLI

Directrice de l'Institut des Manuscrits
de l'Académie des Sciences de Géorgie

II

Pour donner quelque idée des *Paraptoni*, nous éditons ci-dessous ceux du manuscrit Sinaï géorgien 1. Comme il a été signalé, les *paraptoni* du ms. Sinaï géorgien 34 (deux au f. 61, sept — dont cinq représentés par leur incipit — au f. 210v) sont différents en totalité. Du manuscrit Tbilissi S-425, seule nous est accessible la description du *Catalogue*, laquelle indique que la première pièce est identique à la première pièce du Sinaï I : ceci justifie notre choix de cette collection, comme plus représentatif.

Des treize pièces du ms. Sinaï géorg. 1, nous avons pu retrouver plusieurs modèles grecs. Ceci permet de vérifier la variété de provenance des *paraptoni*, même pour les pièces du premier groupe («de Cosmas») : 1, 3 et 7 sont des Theotokia dogmatica, 4 et 5 des Theotokia, 8, une hymne à stiques égaux utilisée à Complies du Carême. Le caractère secondaire du recueil apparaît donc encore plus clairement pour ces pièces surrogatoires que sont les *paraptoni-mosartavi*.

En outre, on pourra mettre en doute l'attribution à Cosmas; tous les modèles grecs sont anonymes. La pièce 8 semble très ancienne, K. Mitsakis

⁷ *Hirmologium Athoum, Codex Monasterii Hiberorum 470, phototypice depictus*, ed. C. HÖEG, Monumenta Musicae Byzantinae II, Copenhague 1938, p. 9.

la date du V^e siècle (cfr. J. GROSDIDIER DE MATONS, *Romanos le mélode et les origines de la poésie religieuse à Byzance*, Paris 1977, p. 24 et note 125). Cosmas aurait-il eu un rôle d'organisateur, plutôt que de compositeur des textes?

Certaines traductions sont rythmées selon le modèle grec, d'autres, non. Dans ces conditions, il est également malaisé de définir ce qui revient exactement au traducteur Macaire.

Notons enfin une nouvelle attestation du mot *mosartavi*, dans le très intéressant office ferial de Saint-Sabas ayant fait partie du ms. Sinaï géorgien 34, identifié et édité par Lili Khevsouriani (dans *Mravaltavi VI*, Tbilissi 1978, p. 112-115); ici, p. 112, à la fin de l'office du lundi, pièce supplémentaire.

Nous éditons ici le texte pour son témoignage liturgique et laissons de côté l'étude de son orthographe et de sa langue.

Sinaï géorgien 1, f. 9.

Éloges de la sainte Theotokos, *paraptoni* mis en ordre, *okhitani* et *mosartavni* composés par saint Cosmas, et autre theotokion qui est écrit dans le ménée, ici ou là ou ensemble, tout ce que j'ai rassemblé et copié ici, que le lecteur ne voudrait pas chercher, il le trouvera ici facilement, et qu'il prie (pour moi).

1^{er} mode.

I. პართენიკა პანიღვრის = Παρθενική πανήγυρις, *Paraklitiki*, Édition romaine, p. 1: Theotokion dogmatikon, anonyme.

Bien que non ponctuée et non neumée, la traduction semble rythmée : 165 syllabes en grec, 163 en géorgien. «A jamais porteuse» est une mauvaise traduction, causée vraisemblablement par la confusion entre *pastas* (chambre nuptiale) et *bastas(asa)* — qui a porté.

Ponctuation et résolution des abréviations sont nôtres.

ქალწულთა კრებულისათჳს ღღეს, ერნო, განსცხრებიან დაბადებულნი, მზიარულ არს კაცებაჲ, რამეთუ მომიწოდნა ჩუენ წმიდამან ღმრთის-მშობელმან, უბიწომან საუნჯემან ქალწულებისამან, პირმეტყუელმან მეორისა ადამის სამოთხემან¹, ადგილი სიწმიდისაჲ შემკრებელი ბუნებათაჲ, კრებაჲ იგი გამოჰსნისა ჩუენისაჲ საუკუოდ, მტკრთველი, რომლისაგან სიტყუაჲ განკორციელდა, რომელ

¹ Ms. სამოთხეთმან.

არს სულმცირე ღრუბელი, რომელმან ზედა ქერობინთა მჯდომარე კორცითა იტვრთა. მისითა მეობებითა, ქრისტე ღმერთო ჩუენო, აცხოვნენ სულნი ჩუენნი.

A cause de l'assemblée des vierges, aujourd'hui, peuples, les créatures exultent, l'humanité est réjouie, car la sainte Theotokos nous a appelés, elle, trésor immaculé de la virginité, paradis spirituel du second Adam, lieu saint rassembleur des natures, assemblée de notre rédemption à jamais, porteuse de qui le Verbe s'est incarné, elle qui est la nuée légère qui a porté dans la chair celui qui siège sur les Chérubins. Par son intercession, ô Christ notre Dieu, sauve nos âmes.

2. ასპორას სემნი = Ἄσπῶρος σεμνή: modèle grec non retrouvé.

Sans ponctuation ni neumes.

ოჲსძლოო ღირსო მეფე გჲვე ჩუენ, ქრისტე ღმერთი ჩუენი. გაბრიელ შენ გახარა: უფალი იგი ზეცისაჲ შენ თანა, მადლით დამკვდრებად, ცხორებად, შემოსილო. ღირსო, სულმან წმიდამან ღმრთისმშობლად გამოგაჩინა შენ, რადთა ანგელოზნი და კაცნი ერთობით გადიდებდენ შენ. მოგითხვიდეს შენ მოგვნი იგი ძღვნითა, და გონიერნი ძალნი განკვრდეს სასწაულთაგან¹. მთანი და ბორცვნი სიხარულით ადიდებდეს შობასა შენსა, ზეშთა ბუნებისა გადიდებს მეტყუელებაჲ. ღირსო, ყოველნი გალობასა შევესწირავთ, განგუნათლენ ქრისტეანენი, სოფელი ილუაწე. ვიგალობთ და გაკურთხევთ, დედაო ღმრთისაო, და თაყუანის-გცემთ, აცხოვნენ სულნი ჩუენნი.

Non épousée vénérable, tu as donné pour nous naissance au roi, le Christ notre Dieu. Gabriel t'a apporté la bonne nouvelle : « Le Seigneur du ciel est avec toi, revêtue de grâce, pour habiter, vivre ». Ô vénérable, l'Esprit-Saint t'a montrée comme Theotokos, pour que les anges et les hommes unanimement te glorifient. Les Mages t'ont priée avec des dons, et les forces intelligibles ont été étonnées des prodiges. Monts et collines glorifient avec joie ton enfantement, des paroles supérieures à la nature te glorifient. Ô vénérable, nous t'offrons tous un chant, illumine-nous, les chrétiens, prends-soin du monde. Nous te chantons et te bénissons, mère de Dieu, et nous t'adorons : sauve nos âmes.

3. Sans transcription de l'incipit grec, ni ponctuation, ni neumes.

Modèle grec: Paraklitiki, p. 3, Theotokion Τὴν παγκόσμιον δόξαν.

Traduction rythmée: grec, 170 syllabes, géorgien, 171.

¹ + და, érasé.

ყოვლისა სოფლისა დიდებასა, კაცთა ნათესავისასა და მეუფისა მშობელსა და ზევისა ბჭესა პატივის-ვსცემდეთ, მარიამს ქალწულსა, უკორცოთა სიხარულსა და მორწმუნეთა სიქადულსა. ესე მხოლოდ გამოჩნდა ცად და ტაძრად ღმრთეებისა, ამისითა შოაკედელი მტერობისად დაჰკსნდა (9v) და მშუილობად მოგუეცა და სასუფეველი განგუელო. ამისა შევიერთნეთ სარწმუნოებისა ძალისა და შოამდგომელისა ჩუენისა, რომლისაგან იშვა უფალი. განძრიელდით აწ, განძრიელდით, ერნო ღმრთისანო, რამეთუ იგი ჰბრძავს მტერთა ჩუენტა, ვითარცა კაცთ-მოყუარე არს.

Honorons la gloire du monde entier, originaire de la race des hommes, la mère du Roi et la porte céleste, la vierge Marie, joie des incorporels et fierté des croyants. Elle seule est apparue comme ciel et temple de la divinité; par elle a été détruit le mur d'inimitié et elle nous a donné la paix et ouvert le royaume. Nous sommes unis par la force de cette foi et par notre médiatrice, de qui est né le Seigneur. Soyez fermes, maintenant, soyez fermes, peuples de Dieu, car il combat nos ennemis, comme il est ami des hommes.

4a. Sans incipit grec transcrit; ponctué et neumé.

Modèle grec: Paraklitiki, p. 48, Theotokion Παρθένε πανύμνητε, Μωσῆς.

Traduction rythmée: grec, 81 syllabes, géorgien, 84.

ქალწულო ყოვლად ქებულო, მოსე სადღუმლოდ შენი პირველი იხილა მთასა სინასა: მაყუალი მოტყინარწ და არაა შემწუარი, რამეთუ ღმრთეებისა ცეცხლმან არაა შეწუა მუცელი შენი. ამისთვს ღმრთის-მშობლად აღგიარებთ, მეოზ გუეყავ ჩუენ, რომელნი შენ გალობასა შეგასხამთ.

Vierge toute digne de louange, Moïse a vu jadis ton mystère, sur le mont Sinaï : un buisson enflammé et non consumé. Car le feu de la divinité n'a pas consumé ton sein : voilà pourquoi nous te reconnaissons comme Theotokos; intercède pour nous, qui te louons en chantant.

Les trois strophes suivantes sont également ponctuées, neumées et rythmées. Nous n'avons pas retrouvé leur modèle.

4b. შენ გიცნა გედეონ, წინა-გამოსახველი სახედ საწმისისა, რომელსა ზედა გარდამოკდა ცუარი სულისა წმიდისა, და მუცლად-ილე მკსნელი ყოვლისა სოფლისა. სძალო ღმრთისაო, მისა მიმართ ნუ დასცხრები ოზად სულთა ჩუენტათვს, რომელნი შენ გალობასა შეგასხამთ.

Gédéon te connu, préfigurée sous la forme de la toison sur laquelle descendit la rosée de l'Esprit Saint, et tu as conçu le Sauveur du monde entier. Épouse de Dieu, ne cesse pas d'intercéder auprès de lui pour nos âmes, nous qui te louons en chantant.

4c. დანიელ პირველვე ლოდი საკიდური თვნიერად კელისა გამოკუთილი მთისაგან იხილა, და მით მოასწავა უთესლოდ შობად შენი. უბიწოო სძალო, ღმრთისა დედაო, მისა მიმართ ნუ დასცხრები ოხად [სულთა ჩუენთათჳს, რომელნი შენ გალობასა შეგასხამთ.]

Daniel vit jadis la pierre angulaire, détachée sans main de la montagne, et par elle il signifia que tu engendrerais sans semence. Épouse immaculée, mère de Dieu, ne cesse pas d'intercéder auprès de lui pour nos âmes, nous qui te louons en chantant.

4d. დღეს ძირთაგან მორჩი კეთილი აღმოსცენდი, ღმრთის-მშობელო ყოვლად ქებულო, რომელმან გვშევ ჩუენ ყუავილი სურნელი, რომელმან სურნელ-ყვნა კიდენი სოფლისანი მორწმუნეთათჳს. მისა მიმართ აწცა ნუ დასცხრები ოხად სულთა ჩუენთათჳს, რომელნი შენ გალობასა შეგასხამთ.

Aujourd'hui tu as germé des racines, belle pousse, Theotokos toute digne de louange, qui nous as engendré la fleur parfumée, qui a embaumé les extrémités du monde pour les croyants. Ne cesse pas maintenant encore d'intercéder auprès de lui pour nos âmes, nous qui te louons en chantant.

5a. Sans incipit grec transcrit; ponctué et neumé. Modèle grec: Paraklitiki, p. 24, Theotokion Τὸν ὑπανάτων Ταγματών, hirmos très utilisé.

Traduction rythmée particulièrement réussie:

grec: 8.6.7.7.6.4.8.12.9 = 67

géorgien: 10.4.7.7.6.4.8.14.9 = 69.

Le géorgien a traduit μετά + accusatif = après (Dieu) par μετά + génitif = avec (Dieu).

ზევისა განწესებულთა ძალთა სიქადულო, და ქუეყანისა კაცთა შემწეო და მეობო, უკრწნელო ქალწულო, გუაცხოვნენ ჩუენ, რომელნი შენდამო ვიკლტით, რამეთუ სასოჲ ჩუენი ხარი შენ ღმრთისა თანა, ღმრთის-მშობელო ყოვლად ქებულო.

Orgueil des armées célestes, auxiliatrice et avocate des hommes de la terre, vierge non corrompue, sauve-nous, nous qui nous réfugions auprès de toi, car tu es notre espoir avec Dieu, Theotokos toute digne de louange.

5b. Sans transcription de l'incipit grec; ponctué et neumé. Modèle grec: Ménées, Édition romaine, t. II, 1889, p. 200, Stichère du Ps. 140, Ἐπουρανίῳ τραφεῖσα.

Traduction rythmique: grec, 70 syllabes, géorgien, 68.

ზეცისა საზრდელთა იზარდებოდე, ღირსო, ტაძარსა მას შინა უფლისასა, უბიწოდ, და უშევ სოფელსა პური იგი ცხორებისაჲ, სიტყუაჲ ღმრთისაჲ. ზეცისა სძალო, ქალწულო მითხოილო სადღუშლოღ ღმრთისა მალისა.

Vénéral, tu étais nourrie de nourritures célestes dans le temple du Seigneur, purement, et tu as engendré au monde le pain de vie, le Verbe de Dieu¹. Épouse céleste, vierge fiancée en secret au Dieu Très-Haut.

5c. Sans transcription de l'incipit grec; ponctué, neumé. Modèle grec non retrouvé.

ღმრთისა სიტყუსა დედასა უგალობდეთ, ერნო, ქალწულსა უბიწოსა გო(10r)ნებითა წმიდითა ვჰნატრიდეთ ყოველნი და შვეწიროთ ქებაჲ გაბრიელის თანა, და ერთობით უღაღადებდეთ: გიხაროდენ, მიმადლებულო, უფალი შენ თანა.

Chantons, peuples, la mère du Verbe de Dieu, la vierge immaculée, avec une conscience pure louons-la tous et offrons (notre) louange avec Gabriel, chantons ensemble: « Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi ».

2^e mode.

6. Incipit grec transcrit: ქეროს აპირო = Χαίροις, ἀπειρό[γαμ]. Modèle grec non retrouvé. Sans punctuation ni neumes.

გიხაროდენ, უქორწინებელო ღირსო, რომელმან გამოუთქუმელად ჰშევ მეფე ჩუენი, ქრისტე. გიხაროდენ, ზეცისა სძალო უსძლოო. გიხაროდენ, შემოქმედისა მტვრთველო, რომელმან ქმნა ყოველნი სიტყუსა და ამტკიცნა, ვითარცა ინება. ამისთჳს, ვითარცა ღირს ხარ, ყოველნი მორწმუნენი გიღაღადებთ: გიხაროდენ, მანათლებელო ჩუენ ყოველთაო.

Réjouis-toi, non épousée vénérable, qui as engendré ineffablement notre roi, le Christ. Réjouis-toi, épouse céleste inviolée. Réjouis-toi, toi qui portes le créateur qui a tout fait par sa parole et a tout affermi, comme il l'a

¹ Grec: auquel, comme un temple choisi et tout à fait pur, tu fus promise mystérieusement par l'Esprit, fiancée au Dieu et Père.

voulu. C'est pourquoi, comme tu en es digne, nous tous les croyants te clamons: «Réjouis-toi, toi qui nous illumine tous».

7. Incipit grec transcrit: ὁς ἕρῖσῖν τῶῶῶῶῶῶ = Ὡς χῶῶῶῶ ἕῶῶῶῶῶ.

En grec, dans le ms. Paris, Bibliothèque nationale, Coislin 220 (XI^e s.), hirmologion neumé, on trouve, après les hirmoi, deux séries de stichères: stichères pour le Carême, puis stichères dogmatiques (f. 262v-267). Parmi ces theotokia dogmatika, trois sont communs au géorgien et au grec, nos n° 1 = f. 264; n° 3 = f. 265 et le présent n° 7, actuellement inconnu ailleurs, f. 267; la collection grecque est malheureusement elle aussi incomplète, par lacune du manuscrit après le f. 267. Sous le titre de stichères dogmatiques, nous sommes bien en présence d'un recueil analogue à celui du Sinai géorgien 1, pièces facultatives ajoutées en appendice aux hirmoi. Ici, pas d'indication d'auteur pour les pièces, ni de renseignements sur la manière d'utiliser ces pièces supplémentaires. Le manuscrit grec est d'ailleurs d'un siècle postérieur au manuscrit géorgien. Il ne nous en semble pas moins le plus proche parallèle actuellement connu.

Sans ponctuation ni neumes, la traduction ne semble pas rythmée.

ვითარცა ოქროსა სასაკუმევლემან, ცეცხლი ღმრთეებისაჲ შეიწყნარე, მიმადლებულო. რომელსა მარწუხითა ქერობინი¹ შიშით და ძრწოლით მიეახლა, შენ იგი მუცლად-ილე და სოფელსა უშევ სურნელებად. ქალწულო ყოვლად საგალობელო, მითუალე თხოვად მადიდებელთა მორწმუნეთა მონათა შენთად.

Comme un encensoir d'or, tu as reçu le feu de la divinité, ô pleine de grâce. Celui dont le Chérubin s'approcha, craintif et tremblant avec une pince, toi, tu l'as conçu, et tu as mis au monde le parfum. Ô vierge toute digne d'être chantée, reçois la demande de tes serviteurs croyants qui te glorifient.

8. Incipit grec transcrit: დევტე პანტეს ბისტჯ = Δεῦτε, πάντες πιστοί, éd. dans *Byzantinische Zeitschrift* 18 (1909), p. 313: hymne à stiques égaux (11 syllabes), utilisée à Complies en Carême.

Sans ponctuation ni neumes, traduction non rythmée.

მოვედით, ყოველნი მორწმუნენი, თაყუანის-ვსცემდეთ უფალსა ღმერთსა ყოვლისა მპყრობელსა, მხოლოსა მხოლოდსაგან მხოლოდ შობილსა, ძესა მამისა თანასწორსა, სულსა წმიდასა თანა-არსსა,

¹ -550, 5 érasé.

განუყოფელსა მის მამისასა, სამგუამოვნებასა ერთსა ღმრთეებასა, რომელსა უგალობენ ძალნი ცათანი. მთავრობანი, კელმწიფებანი, საყდარნი, უფლებანი ჰმსახურებენ მას მდგომარენი, ქერობინნი და სერაბინნი მრავალ-თულნი სამწმიდა არსობისა გალობასა შემწირველნი, წინაწარმეტყუელნი, მამად-მთავარნი და მღვდელთ-მოძღუარნი, წმიდანი მოციქულნი და მოწამენი და მამანი ღმრთის-მშობლისა თანა და ნათლის-მცემელისა ითხოვენ შენდობასა ცოდვათა ჩუენთასა შენგან, რომელი უკუდავ ხარ, მოტევენასა ჩუენთვს, რომელნი-ესე ვცოდეთ ქუეყანასა, პოვნად მადლსა წყალობისასა დღესა მას განკითხვისასა. გვევდრებით შენ, ყოვლად წმიდასა სამებასა, ნუ განმამოვრებ ჩუენ შენსა წყალობასა. შენდა შევსწირავთ პატივსა და თაყუანის-ცემასა უკუნითი უკუნისამდე, ამენ.

Venez, vous tous, croyants, adorons le Seigneur Dieu tout puissant, l'Unique, unique-engendré de l'Unique, le Fils égal¹ au Père, l'Esprit Saint consubstantiel², inséparable du Père³, l'unique divinité en trois personnes, que chantent les armées des cieux. Principautés, Puissances, Trônes⁴, Dominations, la servent debout; Chérubins et Séraphins aux yeux nombreux offrant le chant de l'Être trois fois saint, Prophètes, Patriarches et Pontifes⁴, saints Apôtres et Martyrs et Pères⁴ avec la Theotokos et le Baptiste⁴ demandent le pardon de nos péchés à toi, qui es immortel, la rémission pour nous, qui avons péché sur terre, pour trouver la grâce de la miséricorde au jour du jugement. Nous te prions⁴, toute sainte Trinité⁵, ne nous sépare pas de ta miséricorde⁶. A toi nous offrons honneur et adoration depuis les siècles jusqu'aux siècles, Amen.

On peut penser que le schéma rythmique a préservé le texte grec, dont voici les variantes : ¹ consubstantiel. ² coéternel. ³ ajoute : incompréhensible. ⁴ omet. ⁵ ajoute : consubstantielle. ⁶ ajoute un vers (tombé du géorgien par haploscopie?) : mais envoie ta miséricorde sur la terre, toi qui châties et ensuite guéris.

9. Sans transcription de l'incipit grec; neumé et ponctué; original non retrouvé.

(f. 10v) გიხაროდენ, ქალწულო მარიამ, შეუწუვე[კ]ლო მაყუალო, რომელი გიხილა მოსე. გიხაროდენ, კიდობანო სიწმიდისაო, რომელსა გიწოდა მამად-მთავარმან დავით. გიხაროდენ, მთაო გამოუკუეთელო, რომელი გქადაგა დანიელ. გიხაროდენ, ღმრთისა დედაო და მეოხო მარადის მაქებელთა შენთაო.

Réjouis-toi, vierge Marie, toi, le buisson non consommé que vit Moïse! Réjouis-toi, arche sainte, toi qu'appela le patriarche David! Réjouis-toi,

mont inentamé, toi qu'annonça Daniel! Réjouis-toi, mère de Dieu et avocate de ceux qui te louent sans cesse!

3^e mode.

10. Incipit grec transcrit: შეროს [ო]ს ტიხოს ტჷ = Χαίροις ὡς τεῖχος τοῦ. Sans punctuation rythmique ni neumes; original non retrouvé. Pour les pièces du troisième mode, nous ne donnerons que la traduction.

Réjouis-toi, rempart des croyants! Réjouis-toi, port du salut! Réjouis-toi, joie de tous! Réjouis-toi, fierté d'Ève! Réjouis-toi, toi qui délivres de la tristesse! Réjouis-toi, source de vie! Réjouis-toi, ô notre espérance, épouse de Dieu, vénérable Marie!

11. Incipit grec transcrit: ტის თეოდევკტონ = Τὴν θεοδεύτων(?). Sans punctuation rythmique ni neumes; original non retrouvé.

Mont de la venue divine, Theotokos seule non épousée, de qui a respéndi pour nous l'ineffable, toutes les générations te proclament bienheureuse, elles te clament: «Réjouis-toi, vénérable! Réjouis-toi, mont! Réjouis-toi, toi qui nous as mis au monde la grande miséricorde!».

12. Incipit grec transcrit: ტჷ ხრისტოჷ ე პრორისის პეპლიროტე = Τοῦ Χριστοῦ ἡ πρόρησις πεπληρωθη. Sans punctuation rythmique ni neumes; original grec non retrouvé.

La prédiction du Christ s'est accomplie: voici que les temps me sont advenus, la crainte des combats et la multitude des barbares m'entourent. Voici que surgit une race sans loi et une langue étrangère, qui se tiennent au désert, demeure des Iduméens, et ils pensent à nuire. Pour tes saints, maintenant, lève-toi, chasse-les, saisis-les, rejette-les, pour qu'ils sachent et s'enfuient. Car nous crions vers toi, ne nous couvre pas de honte, nous, les chrétiens. Tu es notre aide, sauve ceux que tu as créés, par l'intercession de la Theotokos, ô seul ami des hommes.

13. Incipit grec transcrit: შერე ამომე აღნე = Χαῖρε, ἄμωμε ἀγνή. Sans punctuation ni neumes; original non retrouvé.

Réjouis-toi, immaculée vénérable! Réjouis-toi, buisson non consumé! Réjouis-toi, saint des saints! Réjouis-toi, mère de tous! Réjouis-toi, trône de gloire! Réjouis-toi, gloire des fils d'Adam! Réjouis-toi, espérance de notre vie! Réjouis-toi, Theotokos glorieuse! Réjouis-toi, fermé et puissance! Réjouis-toi, refuge! Réjouis-toi, lumineuse seigneuriale! Réjouis-toi, vénérable Marie! Réjouis-toi, épouse inviolée! (lacune).

DOM B. OUTIER

L'HOMÉLIE «SUR LES APÔTRES» DE SÉVÉRIEN DE GABALA EN VERSION GÉORGIENNE

RÉSUMÉ

L'édition parallèle faite par I. Abuladze en 1963 du texte géorgien de l'homélie *sur les Apôtres* de Sévérien de Gabala (c. 390) et de la version arménienne est complétée ici par un autre témoin tiré du *mravaltavi* d'Udabno. L'article montre que si l'homélie géorgienne est secondaire par rapport aux deux textes arméniens qu'il réutilise, il n'en a pas moins gardé une unité que sa traduction française rend visible. Si le traducteur a connu le texte arménien, il a peut-être recouru aussi au modèle grec disparu.

Dans un article précédent¹, nous avons montré que la dépendance des versions géorgiennes de deux homélies de Sévérien de Gabala vis-à-vis de l'arménien n'est pas démontrable dans chaque cas. La présentation polymorphe des thèmes ne désavantage pas nécessairement la structure autonome du texte géorgien. Nous voudrions analyser ces rapports dans le cas complexe de l'homélie *sur les Apôtres*.

I. Abuladze a consacré à la version géorgienne de l'homélie une excellente étude parue en 1963². A l'édition du texte contenu dans le *mravaltavi* du Klardjeti³, il a joint en colonnes parallèles la version arménienne, publiée jadis par Avkérian⁴. L'homélie géorgienne a certes partout un correspondant arménien, mais l'ordonnance des deux versions est très différente. L'arménienne compte deux textes indépendants, la géorgienne prend son bien à plusieurs endroits de ses deux modèles. Analysant le vocabulaire et quelques expressions, I. Abuladze conclut à une traduction très ancienne, faite sur l'arménien entre le V^e et le VIII^e siècle⁵.

¹ Cf. *Deux homélies de Sévérien de Gabala (IV^e-V^e siècle) conservées en géorgien*, dans *Bedi Kartlisa*, t. 38 (1978), p. 71-91.

² I. ABULADZE, *Seberiane Gabalovneli moc'ik'ult'a saqsenebeli*, dans *Helnacert'a Institutis Moambe*, t. 5 (1963), p. 65-102; reproduit dans I. ABULADZE, *Šromebi*, t. 1 (1975), p. 125-142. Nous citons d'après l'article de 1963, dont la pagination est reportée dans les *opera* de 1975.

³ Cf. M. VAN ESBROECK, *Les plus anciens homéliaires géorgiens*, Louvain-la-Neuve, 1975, p. 173-174.

⁴ J. B. AUCHER, *Severiani sive Seberiani Gabalorum episcopi homiliae nunc primum editae ex antiqua versione armena in latinum sermonem translatae*, Venise, 1827, p. 156-177.

⁵ I. ABULADZE, *art. cit.*, p. 89.

La reprise du dossier nous paraît opportune pour deux raisons. En premier lieu parce que quatre feuillets de ce texte existent également dans un codex plus ancien, le mravaltavi d'Udabno⁶. Il s'agit donc de confronter ses variantes avec les analyses d'I. Abuladze. En second lieu, il nous paraît utile de déterminer mieux comment l'excerpteur a conçu son travail, et quelle est la qualité de l'indépendance des trois textes.

Voici d'abord une vue synoptique des correspondances entre les trois textes. Nous les disposons dans l'ordre des textes arméniens, en numérotant les paragraphes de l'édition d'Avkérian et en proposant également des numéros strictement correspondants pour le parallèle géorgien.

Homélie III. «Sur la religion et le baptême, Moïse et Aaron, les douze pierres portées sur le pectoral et les deux autres pierres précieuses». 59 paragraphes.

Avk. p. 60,19-21	Par. 5	Abuladze 98,5-10	Par. 12
60,26-62,29	5-7	98,11-99,7	12-14
126,20-34	58-59	99,8-33	18-19
]122,9-124,29[55-57	A-1109, fol. 171	15-17

Homélie IV. «Sur les apôtres et la religion». 38 paragraphes.

Avk. p. 128-140,30	Par. 1-11	Abuladze 89,5-98,5	Par. 1-11
158,16-29	25	99,34-100,11	20
158,37-160,10	26	100,12-27	21
174,3-176,2	36-37	100,29-101,39	22-23
176,21-176,35	38	100,39-102,25	24
]136,1-140,29[7-11	A-1109, fol. 169-170	7-11
]176,9-176,35	37-38	fol. 172	23-24

Voici maintenant une brève description du mouvement de l'homélie géorgienne autonome. L'introduction revient sur le thème d'un discours précédent sur l'œil comme lampe du corps et en dégage une réflexion sur les trois lampes, l'œil, la flamme du sanctuaire et le soleil de Justice (1). Celle-ci, lumière et non lampe, qualifie les apôtres et le nouveau Testament (3-4). Les pêcheurs incultes sont les instruments paradoxaux de la Parole (5), mais ensuite les lettrés aussi (6) et enfin les rois de la terre, depuis

⁶ M. VAN ES BROECK, *op cit.*, p. 155-156. Notons qu'Abuladze cite la version arménienne d'après l'édition de 1880 et non de 1827. La pagination est différente.

Constantin (7). La prédication est construite sur la profession de Pierre (8-9) sans que celle-ci contredise celle de Jean (10). Car le roi du ciel (11-14) choisit les prophètes d'abord, puis les apôtres (15-16). La prédication est le filet des pêcheurs (17-19) dans lequel le tri se fera des hérétiques (20-22). L'épreuve salutaire pour la foi (23) rend celle-ci invincible. Le discours entier témoigne de la vraie foi et dénonce l'hérésie (24).

Telle quelle, l'homélie s'adresse d'abord aux ariens nommés une fois (17). Ils sont d'ailleurs les seuls à apparaître. C'est évidemment pour cela que la profession de foi de Jean et Pierre est placée au centre de l'homélie, afin d'écarter toute réduction du Christ à une stature purement humaine. Si on ne connaissait pas les parallèles conservés en arménien, il serait difficile de soupçonner la réutilisation. Rien ne contredit l'existence de ce texte au IV^e siècle. On serait même tenté de croire qu'il date d'avant Julien l'Apostat, car on ne voit pas comment l'allusion à Constantin et aux rois convertis peut être formulée de cette manière après 361. On pourrait presque se demander s'il ne s'agit pas d'un texte d'Eusèbe d'Emèse, qui affectionnait particulièrement le thème des apôtres pêcheurs⁷. La parenté avec sa première homélie est incontestable : même recours au texte de Jn. 1,1 après avoir parlé de la pêche apostolique. Mais si le traducteur géorgien s'est servi des modèles arméniens que nous avons encore entre les mains, il ne peut s'agir que d'une homélie de Sévérien Gabala, réaménagée en vue d'autres circonstances. La fin du par. 23 fait sans doute allusion à un passage de la paix à la lutte qui semble devoir s'appliquer à Julien l'Apostat. Nous sommes alors à la fin du IV^e siècle.

En donnant ici la traduction française de l'homélie, nous reproduisons les fol. 171 et 172 du *mravaltavi* d'Udabno, et nous mettons en note les principales variantes et les problèmes de traduction rencontrés dans la lecture du texte. En dépit d'une influence indéniable de l'arménien, le recours à un modèle grec n'est pas à exclure. Dans la transcription des feuillets d'Udabno, nous reproduisons rigoureusement toutes les formes propres du manuscrit.

Discours de notre saint et bienheureux père SÉVÉRIEN, évêque de GABALA.
Commémoraison des apôtres.

1. Le discours d'hier parlait de l'œil du corps comme lampe (*Matth.* 6,22), et cela nous émerveillait. Il nous racontait la beauté de la nature et s'étonnait du savoir-faire de l'artisan, car lorsqu'on interprète la nature, le créateur

⁷ Nous nous sommes posé la question dans le compte-rendu du livre de Henning J. LEHMANN, *Per Piscatores*, Aarhus 1975. Voir *Analecta Bollandiana*, t. 94 (1976), p. 190-191.

est glorifié, et lorsqu'on loue la créature, c'est la demeure¹ même du créateur. Et tandis que nous disions cela, l'heure du service du soir arriva; tandis que nous parlions de l'œil du corps comme lampe, aussitôt la lampe du soir apparut dans le service de l'église, et à ces deux lampes s'adjoignit en tiers celle de la loi du côté de la lampe qui vient de Dieu.

De la première lampe du corps, il y a le témoignage du sauveur qui dit : «La lampe du corps est l'œil» (*Matth.* 6,22), et celle qui est allumée par la flamme pour le service est connue de tous. Et la troisième lampe est interprétée par David car il dit : «Ta parole est la lampe de mes pas, Seigneur, et la lumière de mes sentiers» (*Ps.* 118,105). Mais pour nous, aujourd'hui, le maître de cette gloire nous a montré la lampe du nouveau Testament, lampe qui n'est pas semblable au soleil mais qui nous raconte le soleil de justice, car le Christ est venu recevoir la lumière; Jean la donna² non par sa propre puissance, mais en servant le commandement de Dieu. Et un homme qui lui-même pouvait recevoir la lumière la donna au sauveur et illuminateur, au Seigneur de tout, non par dérobade spontanée, mais par obéissance à un commandement. Jean est appelé la lampe qui possédait le signe des saints de la première loi, et comme la loi des juifs s'appelait la lampe, ainsi ceux-ci qui ont accompli la loi s'appelaient la lampe.

2. Écoute je te prie. Jean, la lampe parce que la loi et les prophètes vont jusqu'à Jean; David la lampe, parce que, quand il était dans sa vieillesse, les anciens du peuple l'empêchèrent d'aller au combat. Tous crièrent et dirent : «Ne t'en va pas au combat, et n'éteins pas cette lampe d'Israël» (*2 Rois*, 21,17). David la lampe, Jean la lampe, mais depuis qu'est apparue la lumière véritable et le soleil de justice, et qu'il prodigue du ciel l'éclat de la sainteté, ceux qui se fortifient dans cette lumière grandissent davantage et plus. Leurs lampes s'appellent «lampe»³ selon la première loi qui se disait «lampe». Et ceux-ci, éclairés par l'éclairage de l'évangile et vivant selon lui, sont grandis. Ils sont appelés lumière au lieu de lampe. Et si la lampe est lumière, elle n'est pas égale à la nature de la lumière, et ce que n'avait pas l'ordre de la nature⁴, le roi l'a donné en abondance à ses disciples.

3. Et vois l'amour du Christ envers l'homme, car le nom qu'il se donne à lui-même, il le donne identique à ses disciples, car il dit : «Je suis la

¹ D'après *arm.*, on attendrait *sagalobeli*, louange, et non *saqop'eli*.

² En géorgien comme en grec, donner la lumière, c'est baptiser. Notons que l'*arm.* a perdu la continuité du jeu de mots sur la lumière en traduisant par *mkrtel*, baptiser, et non *lousavorel* illuminer.

³ *Arm.* «Car ils combattaient selon la loi qui s'appelait la lampe».

⁴ *Arm.* «Ce que donnait l'ordre de la nature». Le géorgien est ici préférable.

lumière du monde» (*Jn.* 8,12); et ensuite il dit : « Vous êtes la lumière du monde » (*Matth.* 5,14). Ô grâce et don nouveaux, qui sont plus que toute pensée et parole ! Vois comment l'amour de l'homme éclips⁵ l'ordre de la nature. Que dirions-nous de plus ? Car lorsque, par le commandement, l'aube se met à briller, toute l'armée des étoiles s'encourt et se cache, et toutes les étoiles sont éclipsées, non pas qu'elles retournent à l'anéantissement, mais à cause de l'éclat plus grand du soleil, elles sont éclipsées par la lumière du soleil. Or, le soleil de justice, le Christ, brilla déjà après le premier soir, non seulement du fait que les prophètes s'allumèrent comme des étoiles par sa venue, mais il illumina les astres aussi et les diffusa ici et là⁶. Les prêcheurs de la vérité, allumés dans l'éclat du soleil de justice, brillèrent illuminés par le service de Dieu, eux dont parle Paul : « ce par quoi vous apparaissez comme la lumière dans le monde, si vous avez la parole de salut pour la louange au jour du Christ » (*Phil.* 2,15)⁷.

4. Vois l'éclat du soleil de justice, vois aussi dans l'évangile comment il donne un nom qui surpasse la dénomination de toute rhétorique, plus que toutes les philosophies, au delà de toute science livresque et au delà de tout honneur, un nom qui est petit à prononcer et entraîne grande interprétation⁸, des noms humbles et intelligibles pour le ciel, Barthélémy et Thaddée, noms étrangers à la langue grecque, éloignés cependant de toute ignorance et tout à coup héritiers de la connaissance. Le Christ a choisi des pêcheurs, et par eux il a déployé la parole⁹. Ce n'est pas le fait qu'il soient encore des pêcheurs qui est étonnant, mais que par des pêcheurs se déploie la puissance qui surpasse le monde.

5. Dieu est capable de susciter des rhéteurs pour prêcher la vérité afin de dévoiler la connaissance de Dieu, mais il n'a pas voulu afin que la vérité de la croix ne soit pas vaine, celle dont parle Paul : « Je ne suis pas venu dans l'abondance pour que la croix du Christ ne soit pas vaine » (*I Cor.* 2,1); la croix du crucifié a planté les églises apostoliques grâce aux équipes¹⁰. Elle a planté la parole de vérité par des langues inexpertes qui étaient expertes dans la loi divine, et comme elle a planté par eux, elle irrigue de là à travers les sages aussi. Et ceci non pas en vain, mais pour ceux qui la mettent

⁵ *Arm.* « Vaine » au lieu d'*éclipse*.

⁶ *Arm.* « les rassembla ».

⁷ *Arm.* « le luminaire dans le monde », texte plus proche de S. Paul.

⁸ *Arm.* « Qu'est-ce à dire ? Et ils ont accompli de grandes œuvres *ardivnk'* » ; ce dernier mot semble avoir été compris par son sens de « démonstration » par le traducteur géorgien.

⁹ *Arm.* « non qu'il méprise les sages ni ne néglige les lettrés, mais pour garder le début de la prédication sans équivoque ».

¹⁰ *Arm.* « les églises grâce aux équipes apostoliques ». C'est l'adjectif invariable *arak'etakan* qui semble influencer le traducteur. Ce phénomène se reproduit ci-dessous, note 30.

couplement en cause et disent : « Il a dupé les ignorants et n'a pu s'assujettir les savants et les puissants, mais il a révélé quelque chose par ceux qui furent toujours joués, des pêcheurs ignorants et incultes ». Et à cause de cela, ce n'est pas aussitôt mais après le temps des mêmes apôtres que Dieu a suscité des prédicateurs lettrés. Un homme d'Alexandrie dont le nom se dit Apollos, d'une famille juive, vint et arriva à Éphèse, rhéteur et lettré et cultivé (*Actes* 18,24). Un homme dont le nom se disait Apollos, et quelle était sa vigueur grâce à laquelle il aidait les croyants ! Au milieu de l'agora, il convainquait les Juifs (*Actes* 18,27-28)¹¹.

6. Vois-tu comme le glaive du Christ est aiguisé de tous côtés ? (cfr. *Heb.*, 4,12). Il éduque les pêcheurs et arme les lettrés. Et comme la connaissance est le secours de l'erreur, souvent Dieu évince les armes de malice, et avec les mêmes armes de malice exécute l'erreur, comme le bienheureux David quand il abattit le géant Goliath, le toucha d'abord de sa propre arme, et ensuite avec glaive de ce même étranger, lui coupa la tête. Il reçut de lui et le tua lui-même. Ainsi est habituellement la vérité, épée à recevoir des égarés pour leur exécution par elle-même. Il y eut parmi les païens des sages : le Christ en envoya certains d'entre eux au secours pour rivaliser avec les Juifs. Il y eut dans le peuple des Juifs une épée d'acier trempé, Saul, qui, dément, montait détruire les églises, et il anéantissait et persécutait le troupeau du Christ¹². Le Christ éleva la même épée et la donna à l'Église pour éloigner le mal qui avait surgi contre les églises. Et c'est ce que dit le bienheureux David : « Les pêcheurs ont levé l'épée et ont tendu leur arc. Leur épée leur est entrée dans le cœur et leur arc s'est brisé » (*Ps.* 36,14-15).

7. Dieu parla par les lettrés, il parla aussi par les illettrés afin de démontrer des deux côtés sa puissance, par les pêcheurs afin de [fol. 169] mépriser à travers des langues inexpertes les artifices rhétoriques du mensonge, et à travers les sages aussi afin de purifier par leur sagesse la science de la malice. Et il construisait une clôture pour son troupeau¹³ afin qu'il soit confirmé. Et ce qu'il montrait aux incultes et aux lettrés, (il le montrait) de la même manière par les rois également¹⁴, et il déclara, comme tu l'as entendu, que le Christ pouvait au début de son évangile placer aussi les rois dans la prédication et les associer au combat du service de Dieu

¹¹ Abuladze observe le mot arménien calqué *urakparaksa* pour *agora*. La citation emploie en grec *demasia*, ou plus simplement *manifestement*.

¹² Dans ce contexte, l'évolution de l'*arm.* a pu se faire de *hawt* à *hawat*, le sens n'exigeant pas plus « foi » que « troupeau ».

¹³ A nouveau, « troupeau » ou « foi » peuvent être également bons à l'origine.

¹⁴ Le ms. d'Udabno écrit « rois » correctement, et non « disciples ».

comme ils le sont maintenant, mais il ne le fit pas afin de ne pas faire encourir à la vérité l'accusation que c'est par les ordonnances des hommes et non par la force de Dieu que les Églises se sont fortifiées. Il l'éloigna de l'aide humaine et la revêtit de la puissance céleste. Jusqu'au serviteur de Dieu l'empereur Constantin, trente-cinq¹⁵ couronnes se sont levées successivement sur les Grecs, et personne ne voulut suivre l'obéissance de la foi pour que tu comprennes¹⁶ que la grâce n'a pas besoin d'aide humaine, mais la possède de sa nature propre. Et parce qu'il voyait le monde entier dans l'erreur, et pour qu'ils ne provoquent pas d'accusation coupable disant : « Il a abusé les illettrés et les ignorants, et il n'a pas pu assujettir les empereurs et les puissants », il arma ses paroles et plaça des empereurs serviteurs de Dieu, et ils devinrent le guide de toutes les nations dans l'unité de la vérité pour qu'il soit manifeste que l'empereur des empereurs¹⁷ et le Seigneur des empires, par un peu de prédication, a montré une puissance plus grande que le ciel.

8. Ont été lus aujourd'hui les noms des apôtres, les pêcheurs ont été publiés, les illettrés qui ont publié la doctrine dans le monde ont été proclamés. Comprends la puissance car le chef des douze était Simon qui a été appelé Pierre, le fondement des Églises et la fermeté¹⁸ du service de Dieu. Simon possédait son nom de son père et de sa mère, et Pierre fut nommé par le sauveur, car il dit : « Tu t'appelleras Pierre, ce qui se traduit rocher, et sur ce rocher, je construirai mon Église » (*Matth.* 16,18). Toute prédication de la foi est confirmée sur ce rocher, et l'erreur des hérétiques sur la glaise instable. Autre est le rocher dur sur lequel la construction tient, et autre la terre instable qui ne supporte pas de construction. Leurs paroles sont instables, leurs discours sont surprenants¹⁹, leurs raisonnements sont faux car leurs pensées sont humaines. Elles sont insérées dans le troupeau²⁰ de Dieu, et cette glaise désire ébranler le rocher, mais elle ne peut ébranler le rocher parce qu'il dit : « Les portes de l'enfer ne l'emporteront pas sur lui » (*Matth.* 16,18).

9. Les disciples des hérétiques sont semblables aux artisans de briques non cuites, car ceux-ci à partir de la glaise inventent un produit²¹, et ainsi ils

¹⁵ Le chiffre correspond à l'arménien, avec le ms. d'Udabno, au lieu de 34.

¹⁶ U écrit plus correctement *gulishmahgo*.

¹⁷ La fin du fol. 169r est mutilé au coin inférieur. Il faut probablement y restituer « des empereurs » comme en arménien.

¹⁸ U porte *mki'ebulebay* au lieu de *simkie'*.

¹⁹ *Arm.* « froids ». Abuladze suppose une déformation de *ganc'ivebuli*, devenu *gancwibrebuli*.

²⁰ A nouveau *arm.* « foi ». Le contexte n'est pas violenté par la lecture « troupeau ».

²¹ Ce passage complexe a été analysé en détail par I. Abuladze. Nous y revenons ci-dessous.

rendent ferme ce qui était mou, et ce qui est pourri apparaît du moins solide. Il semble solide tant que le fléau n'est pas arrivé. Si la pluie ou le torrent ou le feu ou autre chose le rencontre, il ne peut pas résister. C'est pourquoi le prophète parle de ceux qui poursuivaient quelque bien terrestre en pensant qu'il n'y aurait pas d'inconvénient. Il crie et dit : «Ainsi parle le Seigneur! Descend dans la boue et foule-la avec de la paille, et sèche-la comme une brique non cuite, et le feu te dévorera!» (*Isaïe*, 33,11). Il reprend ceux qui poursuivent quelque bien charnel ou terrestre. L'Église est le rocher fondement²². Et si j'appelle l'Église le fondement même, je ne mens pas ni ne renie ce rocher sur lequel elle est confirmée. Le rocher est celui de l'Église car elle possède le rocher solide qui est le Christ même, et le second rocher, Pierre, qui a reçu ce nom en témoignage parce qu'il a dit : «Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant!» (*Matth.* 16,16).

10. Mais je veux aussi préciser pourquoi Jean l'évangéliste, qui était le plus comblé, qui a recueilli pour lui la rosée de l'évangile, qui s'appelait le fils du tonnerre, qui s'attribua entièrement à lui-même la grâce de la résurrection²³, au moment où il commence l'évangile, ne proclame pas comme Pierre et n'écrit pas : «Au commencement était le Fils», ni «Dès le commencement était le Monogène». Il alla au Verbe et dit : «Dès le commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et Dieu était le Verbe» (*Jn.* 1,1). Pierre ne l'a pas nommé verbe et a été appelé bienheureux, et il a témoigné du Fils de Dieu. Et pourquoi le bienheureux Jean qui a été appelé bienheureux également, le néglige et court au Verbe : «Dès le commencement était le Verbe»? Les apôtres savaient ce qu'ils proclamaient, et ceux d'entre eux qui devaient être reçus ne cessaient de dire davantage que dès le commencement était le Verbe de l'évangile. Cette parole retentit auprès des personnes dignes afin que les pensées humaines ne blessent pas la doctrine du côté des pensées divines, car lorsqu'on entend le nom de Fils, on y associe aussi le père et la mère²⁴. Pour cela il dit le Verbe, qui était capable de parler aussitôt au début du Verbe indicible. Et vois de quelle manière il commence à parler, il dresse une échelle et monte par de nombreux échelons vers la compréhension du nom de Fils. Il ne l'a pas nié, mais il le réserve pour son temps.

11. Et il dit : «Dès le commencement était le Verbe» pour que tu apprennes l'impossible²⁵ et que tu comprennes sa naissance particulière.

²² Il y a manifestement un saut du même au même qui a fait disparaître un développement gardé en arm., où à l'Église est opposée la synagogue.

²³ Arm. «l'abondance des grâces». Le traducteur géorgien a-t-il songé à la «dormition» de saint Jean?

²⁴ Arm. ajouté : «et la saleté et les autres propriétés de la chair».

²⁵ Le géorgien, meilleur, a lu *zankarelakann* au lieu de *zankarekann*.

12. Et comprends ici même que le Verbe de Dieu n'est pas seulement du ciel, mais le Seigneur du ciel et des anges et des archanges. Ainsi aussi le prophète David le dit «céleste», car je trouve ce nom dans l'ancien et le nouveau (testament). Paul dit : «Revêtis l'image céleste» (1 Cor. 15,49), et David dit : «Quand il choisit l'habitant des cieus dans son royaume, la neige recouvre le Salmon» (Ps. 67,15)²⁶.

13. Tu vois qu'à chaque parole il y a valeur d'interprétation? Qu'est-ce que ce recouvrement de neige? ou qu'est-ce que ce choix des rois dans le règne sur la terre?

14. Il appelle ici la terre non pas celle de ceux qui sont dans les honneurs de ce monde seulement, mais ceux qui brillent par les pensées du ciel et par la sainteté, dont Paul dit : «Si nous souffrons avec lui, avec lui nous règnerons» (2 Tim. 2,12). Paul dit quelque chose du royaume des saints non en vain avec de grands mots, et ne flatte pas les auditeurs avec l'exagération des louanges, car il y a un temps où beaucoup de parole est nécessaire pour que les oreilles des auditeurs, par ces paroles, obéissent à la chose qu'il annonce. Paul cependant ne nous entraîne pas par de grandes paroles, mais ne se trouve pas capable de dire de grands mots et atteste : «ce que l'œil n'a point vu et l'oreille point entendu et qui n'est pas entré dans le cœur de l'homme, Dieu l'a préparé pour ceux qu'il aime» (1 Cor. 2,9), le royaume qui doit être donné aux saints, non de ce monde, mais du ciel.

15. (Et David dit : «Tes amis pour moi ont été trop honorés), Ô Dieu!» (Ps. 138,17)²⁷.

16. Cela nous le disons toujours, et toute bouche nous le proclamons²⁸, car la bouche des prophètes nous est devenue crédible. Et si nous ne sommes pas, nous, dignes des prophètes, la bouche des apôtres nous est devenue crédible, et si nous ne sommes pas proches des apôtres, il ne convient pas de démolir ce privilège de la crédibilité, mais aiguïsons nos langues non pour détruire²⁹ mais pour convertir les insoumis. Les bouches des prophètes ont été ouvertes, les bouches audacieuses des apôtres en particulier³⁰, qui ont été les colonnes fermes du service de Dieu, ont été des bouches ouvertes et non fermées comme dit Paul : «Nos bouches sont ouvertes à votre

²⁶ Encore un saut du même au même par la citation faite deux fois.

²⁷ Le vocatif du dernier mot atteste qu'au moins cette citation précédait le feuillet acéphale 171 d'Udabno. Mais si le paragraphe était utilisé en entier, il faudrait y faire figurer des allusions à la longueur du discours III, chap. 55, parallèles à celles du chap. 38 du sermon IV.

²⁸ L'*arm.*, plus normalement, écrit : «toute bouche proclame...».

²⁹ *Arm.* ajoute «les infidèles».

³⁰ L'adjectif *sephakan* invariable a été rattaché à l'autre *nomen regens* : «en particulier, les bouches des apôtres...» serait plus normal.

171 / ღმერთო. ამახ ვიფყოდით მარადის და ამახ უქადაგებდეთ ყოველი პირი, რადამეთუ პირნი წინადახწარმეფყუელთანი ხარწმუნო გვქუმიწებს ჩუენ. დაღადათუ არა ღირს ვართ ჩუენ წინადახწარმეფყუელთა მათ პირნი მოფიქუელთანი ხარწმუნო გვქუმიწებს ჩუენ, დაღადათუ არა მახლომელ ვართ მოფიქუელთა მათ, ბოლო ხარწმუნოდა მის ჰაფივიცხა არა უერ არს დათრგუნვად, არამელ ენანი ჩუენნი აღვმანუღნეთ არა თუ მოხარყელად, არამელ მოქვევად დაუმორჩილებელთა მათ. პირნი კაღნიერნი აღებულ წინადახწარმეფყუელთა მათ იყვნეს, პირნი კაღნიერნი ხაბგურთათა მათ მოფიქუელთანი იყვნეს, რომელნი იგი დაჰვიცებულნი ხვეწნი ღმერთის მხანურებოხანი იყვნეს პირნი აღებულნი და არა დაჰმულ ვითარცა ვ ა ვ ლ ე იფყვხ ვითარმელ : «პირნი ჩუენნი აღებულ არიან თქუენდა მიმართ, კორინთელნოჲ, და მერამ იფყვხ : «პირი აღებული მი/გევე თქუენო, აღებულ არიან პირნიცა ჩუენნი თქუენდა მიმართ, რომელნი ეხე პირ აღებულ და მადიდებელ ვართ ჭემმაროფებოხა მის ღიდებოხა დაყოფად პირიხა მწვალებელთა მათ. და ჩუენნი პირნი აღებულ არიან და არა დაჰმულ. დაღათუ ხიფყვხა გან დაჰვღმუნეთ წესიერებანი იგი განვეძღიერღებანი, რადამეთუ უწყის უფაღმან რომელნი იგი კხნაღ არიან. დაღათუ ჩუენ არა უწყით რომელთა გონებახა დაემკვღრნეს ხიფყუანი ეხე, ბოლო ღმერთმან უწყის რომელნი მოხინადირნეს ხიფყვთა ამით. 17. ხიფყუთა იგი ქადაგებოხად ხათრომელ არს. ვითარცა თევზის მონადირემან განუღვოს მახმ და ხღვის ხათრომელა დახაღებელი და იგი უწყინ, ბოლო რომელი იგი შეაფენის ხათრომელა მახ და იგი არღარა უწყინ რადამეთუ დაფარულ ხიღრმეხა წყაღთახა არს ხაქმარი იგი. ეგრეცა რაჟამს ხათრომელი იგი / ხაღმროთა და ხიფყუთა დაფარულხა გონებახა კაღიხახა მოუღვის, და რომელი ეფყვან არა უწყინ რომელი შეეყენა ხათრომელა. ბოლო ღმერთმან უწყინ რომელი იგი შეეყენა მახ ვითარცა თევზი რომელიმე ჭემმაროფებოხა მის მბრძოღთაგანი შეეყენა ხათრომელა მახ ხულეხა წმიღეხა მაღღმან, და რომელინიმე არიანოზთა მათგანნი მიიზიღნეს ქრისფხსთა მათ ღიდებათა. და გამოქებიტხ ღმერთი გონებათა და ზედაჰხ ხიფყუთათა მათ მახწავღელთახა ვითარცა ხაქმარხა. და ხუნადეხ ხახმ ვიჩვენო ვითარცა ხათრომელისა ღებახა კიღენი იგი ხათრომელისანი ურთიერთახ მორვეღ და გარემო მათხა ვითარცა ზღულმ ხამოვად შეუყენებოხან ხიმრავღ თევზებისად, რადამეთუ რაჟამს გამოზიღვად იწყონ კიღენი განმორებულნი ურთიერთახ შეაზღნიან, ეგრეცა ღმერთმან პირ/ველთა მათ ჟამთა მოავღინნა წინადახწარმეფყუელნი და მოაღვეხ ხიფყუანი მათნი ვითარცა ხათრომელი, და მერეცა მახ ჟამხა მოფიქუელნი იგი. მუღითო მით მოაღვმიღეს და ეხენი ახღითა, ორკერძოთა მათგანვე ორნი დახნი მე-

ხათრომელნი და ხაშოვალ უბრეხა მახ მუაყენინეხ. და გარემოუბეხა მახ ერთკერძო აღმოსავალი და ერთკერძო დასავალი, ერთკერძო ზღუარი და ერთკერძო ჩრდილომ. იხმინე ხიფყუამ იგი უფლისამ რომელ თქუა ვითარმელ „მოვიდლოდიან აღმოსავალით და დასავალით, ჩრდილოთ და ზღვთ და ინაჯ იღვან აბრამის თანა და იხავის თანა და იაკობის თანა“. მახ ხე უბრეხა მათვე წიაღთა შევრბენ რჩეულ რჩეულნი იგი, და იყოს ერთობა მესხათრომელეთამ მათ, და რომელნი იგი გარემე დაძთენ წარვიდენ თვხთა თანა რადმეთუ აღხახრულხა მახ /...

172 / ვალ ხალმროთთა მათ დაძღურებთამ დაბეჭდული წიგნთა გან წმიდათა რადმეთუ იფყვან : „წრამ მხვავებეა არხ ღმრთებამ ღვნობაჲ“ ა-რამელ რადმეთუ წინადაწარმეფყუელისა მის მოძღურებამ მუეცოლედი ჭხნამ არხ, და თქუა : „დახვბრა მოაბ ხიყრმით გან და დაადგრა დიდებახა თვხხა. არა იფვალა ჭურჭლითი ჭურჭლად. ამის თვხ ხული მყრალობისამ მის გან და გემომ მისი მის თანაჲ“ ეკლესიამ გამოიფალა უკეთურთა გან, იფვალა ჭურჭლითი ჭურჭლად, მმვლობისა გან ღუაწილ და ღუაწლისა გან მმვლობად ეგო, და დაადგრა მის თანა ხული ხუნელეობისამ, რადმეთუ თქუა : „ხულ ხუნელეობის ვართ ჩუნე ქრისტიანაჲ“

24. ეხე ყოველი ვთქუ და უწყი რადმეთუ განვავრძვე ხიფყუამ ეხე, ხოლო ჯერ იყო ჩემდა, რომელხა ეხე დამაკლდა ხამართალი ჩუნებელ, რადმეთუ ეხევითარი ცილის წამებამ ყოველთა ეკლესიათა განხუნელ არხ არა ხოლო თუ ვინმე / ერთი უკეთურად იფყვხ, არამელ ყოველნივე გმობახა ქუემე არიან. აწ ჩემ წილ და ყოველთა ეკლესიათა თვხ მითვე ხიფყუამ ეხე ვითარმელ ეკლესიახა ერთი უფალი აქვხ და ერთი შემოქმელი და ერთი ღმერთი და ერთი მერთისა მჰყრობელი და ერთი მეუფე. ხოლო რაჟამხ გეხმეხ ვითარმელ ერთი განუყოფელი იგი ხამებოი, გულის ხმა ყავ დანხრულებელი იგი და განუწყუნელი მეუფებამ დიდებამ იგი და ჭემმარიფებამ რომელ არა ხალა განიყოფის არამელ ღვახ და ჰგეიხ ხამარადისო ცხოვრება, რომლისა იყავნ ჩუნე ყოველთა მინევენამ ჭემმარიფებოთა დიდებოთა მიცემად მამახა და ძეხა და წმიდახა ხულხა უკუნითი უკუნისამელე. ამენ.

adresse, ô Corinthiens» (2 Cor. 6,11). Et ensuite il dit : «Il nous donnera une bouche ouverte». Nos bouches aussi sont ouvertes à votre adresse, nous qui sommes bouche ouverte et adorateurs de la véritable adoration³¹ pour fermer la bouche des hérétiques, et nos bouches sont ouvertes et non fermées. Et si nous taisons les œuvres de la parole, nous nous fortifions³² parce que Dieu sait ceux qui doivent être sauvés. Et si nous ne savons pas dans la pensée de qui se logent ces paroles, Dieu sait qu'il prêche par ces paroles³³.

17. La parole de la prédication est un filet. Comme le pêcheur de poissons, elle tend les mailles et jette le filet. Ce qu'elle jette, elle-même le sait, mais ce qu'elle a capturé elle ne le sait pas encore parce que l'engin est caché au fond des eaux. Ainsi quand le filet divin et la parole entre dans la pensée cachée de l'homme, celui qui parle ne sait ce qu'il a pris dans son filet, mais Dieu sait ce qu'il a pris comme poissons; la grâce du saint Esprit a pris dans son filet quelques uns de ceux qui combattent la vérité³⁴ et les gloires du Christ ont attiré quelques uns des ariens. Comme un engin, Dieu scrute les pensées et voit les paroles des hérétiques. Un autre exemple encore vous montrera comment dans la pose du filet les extrémités du filet sont éloignées l'une de l'autre, et en leur centre comme au milieu d'une muraille elles capturent quantité de poissons, car lorsque les extrémités éloignées commencent à être retirées, elles se rapprochent l'une de l'autre; ainsi Dieu dans les premier temps a envoyé les prophètes, et ils ont jeté leurs paroles comme un filet, et dans un second temps (il a envoyé) les apôtres. Les uns l'ont jeté avec l'ancien (testament), ceux-ci avec le nouveau, et des deux côtés, les deux groupes de pêcheurs ont capturé le golfe. Et en dehors du golfe, d'un côté l'orient et de l'autre l'occident, d'un côté le sud et de l'autre le nord. Écoute la parole du Seigneur qu'il a dite : «Ils viendront de l'orient et de l'occident, du nord et de la mer, et ils s'asseieront à la table avec Abraham, avec Isaac et avec Jacob» (Matth. 8,11). Dans ce golfe, le même sein rassemblera les élus choisis³⁵, et il y aura

³¹ L'expression *orthodoxe* est encore tout près de son étymologie, en arménien comme en géorgien. Il s'agit de faire la *doxologie*, c'est-à-dire le «Gloire au Père...» de manière juste, droite.

³² *Arm.* Si les paroles se taisent, les œuvres *ardivnk'* ne cessent pas». Le texte géorgien peut difficilement se rattacher à la version arménienne.

³³ En *arm.* la phrase est construite comme une proposition interrogative.

³⁴ *Arm.* «la théologie de l'Esprit a saisi quelques uns des Pneumatomaques». La suppression des Pneumatomaques en géorgien est vraiment singulière.

³⁵ *Arm.* «les uns pour la perdition, les autres pour le salut». Le géorgien semble avoir tracé par dittographie un *rêul* inachevé et dénué de sens.

réunion des pêcheurs, et ceux qui étaient restés éloignés s'en viendront avec eux, car à la fin /...³⁶.

18. Écoute la parole du Seigneur qui dit : «Le royaume des cieus est semblable à un filet qu'on jette dans la mer, et de tous côtés ils rassemble dans le filet» (*Matth.* 13,14). Que notre capture soit faite ainsi et que nous y soyons pêchés. Ce qui est étonnant, c'est que celui qui tombe dans le filet comme un poisson, au matin comme un pêcheur de poissons pêche les autres dans la mer. Ces poissons qui sont capturés dans le filet sont pour la nourriture³⁷, mais celui qui est pris ici dans le filet est rassemblé de la mort à la vie. C'est de lui que le Seigneur dit à Pierre : «Jette ton filet à droite et rassemble quantité de poissons» (*Jn.* 21,16). Il faisait comprendre par la compréhension apparente de ce qui n'apparaissait pas, car il dit aussitôt : «Ne crains pas, Simon, désormais tu sera pêcheur d'hommes» (*Lc.* 5,10)³⁸.

19. Que nous soyons tous dans la suite dans le même filet avec les orthodoxes³⁹.

20. Mais n'introduisez pas de l'étranger et du neuf. Quand vous entendez le blasphème au sujet de la vérité, souvenez-vous des saints antiques. Étienne vit les cieus ouverts et le Christ⁴⁰ à la droite de Dieu. Il a crié comme il a vu, et sa prédication n'est pas un blasphème. Cette sainte trompette cria d'une voix forte : «Je vois les cieus ouverts, et le Fils de Dieu à la droite de Dieu» (*Actes* 7,56). Les Juifs ne supportèrent pas les paroles de vérité, mais ils se mirent les mains sur les oreilles comme si la prédication paraissait un blasphème et non la vérité. Et maintenant n'introduisez aucun blasphème nouveau ou étranger aux paroles véritables, car l'hérétique a coutume de tourner en mal les paroles des courageux⁴¹.

21. Pourquoi blasphèmes-tu contre les paroles des prophètes?⁴² Car là où est la vérité, il n'y a pas de crainte, et où est la foi là est la force, et là où est l'incroyance, là est la désagrégation, comme le Christ a dit à ses apôtres :

³⁶ Fin du fol. 171. Peu de lignes ont disparu pour rattacher le fragment au paragraphe suivant en arménien.

³⁷ *Arm.* «vont de la vie à la mort» par opposition à «de la mort à la vie» au bout de la même phrase.

³⁸ *Arm.* «pour la vie», ce qui conclut logiquement le paragraphe.

³⁹ Ici, la traduction correcte *orthodoxe* est donné pour la même expression archaïque arménienne de la note 26. Le dernier paragraphe de l'homélie III se termine par un parallèle entre la Trinité et les trois patriarches (Antioche, Alexandrie et Rome), passage particulièrement archaïque, non reproduit, on le comprend, par le traducteur.

⁴⁰ *Arm.* «le sauveur».

⁴¹ *Arm.* «le mal fonde son bien avec la vertu», puis développement contre les innovations avec une citation de *Zach.* 2,10.

⁴² *Arm.* «Pourquoi contestes-tu mes paroles et ne contestes-tu pas celles des prophètes?».

« Pourquoi êtes-vous hésitants et n'avez-vous pas la foi en vous ? » (*Matth.* 8,26). Ne vois-tu pas que là où est la foi, là est la vigueur ? Car il dit ainsi : « Étienne plein de foi et de puissance faisait de grands miracles parmi le peuple » (*Actes* 6,8). Et d'Abraham Paul dit : « Il n'ont pas la faiblesse de l'incroyance » (*Rom.* 4,20).

22. Ayons pitié de nos âmes, recrache le venin, sépare-toi de ce début ⁴³, soumets-toi à Dieu à qui les démons même sont soumis. Une fois croyant dans l'Église, ne sois pas incroyant en sortant ; une fois soumis à la parole dans l'Église, ne retourne pas dehors vers le mal ! L'âme trop légère ne peut grandir fermement. L'âme de celui qui craint ne se retournera pas dans la tentation. Le serviteur de Dieu est serviteur de Dieu dans le combat aussi, et fort dans la sécheresse et non relâché dans l'abondance. Le serviteur de Dieu est patient et capable et il ne change pas de changement en changement. L'âme des justes ne tremble pas dans la secousse lorsqu'il prêche justement la gloire ⁴⁴. Le croyant se trouve attentif et inconstant envers les inconstants, il demeure dans l'unité et n'a pas l'esprit hésitant.

23. Un est le Seigneur. Allons sur ses traces. Si tu suis la trace de l'égaré, tu apprendras l'erreur. Comme le bon vin ne se corrompt pas de changement en changement, bien qu'il change d'urne en urne, il garde le même goût et le même parfum ; mais le mauvais est vicié aussitôt dans le changement. Ainsi l'âme craignante ne tremble pas de changement en changement, mais maintient aussitôt son cœur vigilant ⁴⁵. Et ce mot n'est pas de moi mais du bienheureux Jérémie le prophète qui tance la tribu des Moabites. Car ils furent un temps dans les largesses et croyaient qu'ils seraient toujours dans les largesses, et la captivité de Jérusalem leur heurte le pied. Le prophète le conjure : « Ne louez pas ces largesses et ne vous exaltez pas pour cette prospérité, car vous n'avez pas encore été changés ».

Il convient, frères] ⁴⁶ d'observer la forme de la doctrine divine scellée par les saintes Écritures ⁴⁷, car ils disent : « Quelle est la ressemblance de la divinité au vin ? ». Mais parce que la doctrine du prophète est une libération infaillible, il dit encore : « Moab s'est reposé depuis son enfance et s'est arrêté dans sa croissance. Il n'a pas été changé d'urne en urne. C'est pourquoi sa puanteur ⁴⁸ et son goût est avec lui » (*Jer.* 48,12). L'Église a été tentée par le mauvais, et elle a été changée d'urne en urne. Elle a eu le combat

⁴³ *Arm.* « Efface la rouille, purifie l'airain » *Pirveli* « début », corruption de *spilenji* « airain » ?

⁴⁴ Encore le sens étymologique de l'orthodoxie.

⁴⁵ *Arm.* « mais le lâche est d'autant plus vite confondu » sans équivalent en géo.

⁴⁶ Début du fol. 172. Peut-être *jer ars, jmano, sahē movzidet' sašoval...*

⁴⁷ Ces mots sont tombés en *arm.*

⁴⁸ *Arm.* « odeur » sans nuance péjorative. Le texte biblique est encore différent.

après la paix et la paix après le combat, et elle a gardé avec elle son parfum car il dit : « Nous sommes le parfum du Christ » (2 Cor. 2,15).

24. Tout cela je le dis et je sais que j'ai allongé ce discours. Mais il me fallait fournir la justification qui me faisait défaut, car un tel faux témoignage de toutes les Églises est répandu, et si ce n'était qu'un seul quelconque qui parle en mal, mais tous sont sous le blasphème. Maintenant, à ma place, ce discours répondra pour toutes les Églises que l'Église a un seul Seigneur, et un seul Créateur, et un seul pantocrator, et un seul roi. Mais quand tu entendas que la Trinité indivisible est une, comprends ce royaume infini et incorruptible⁴⁹, la glorification de la vérité qui ne se divise jamais, mais reste et demeure vie éternelle, à laquelle puissions-nous tous avoir accès avec la vérité de la gloire à rendre au Père, au Fils et au Saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Voyons plus en détail la note 21. Voici les phrases en parallèles :

თავისა მისგან ნაყოფსა რასმე ჰგომ- ნებდენ :	de la glaise ils inventent quelque produit
zkawoyn knatof'iw n yariw imm amoxēn :	ils renforcent la mollesse de la glaise avec une paille quelconque

I. Abuladze comprend que *yard* : paille, a été lu *y + ardiw(n)*, fruit, œuvre. Mais à la note 8 on voit que le mot est pris par le traducteur comme *démonstration*. De même *knatout'iw n*, lu *nkatout'iw n*, réflexion, serait à l'origine de « ils inventent ». Mais si l'on proposait une phrase grecque de type suivant :

τὸ δε ἐκ τοῦ πηλοῦ ἄτυπον χόρτω τινὶ ἐκτυποῦσιν

nous croyons que les deux traductions peuvent se comprendre plus aisément.

Cette analyse n'est pas suffisante pour prouver que la version géorgienne ne connaît pas l'arménienne. La correspondance des mots calqués est trop forte, I. Abuladze l'a bien montré. Mais le nombre des différences relevées incite à la prudence. Il n'est pas incroyable que le traducteur ait fait appel au grec autant qu'à l'arménien. La chose n'est pas rare dans ces textes traduits et retraduits à maintes reprises.

Il reste à délimiter comment les formes initiales du texte sont à retrouver dans les homélies III et IV. Il suffit pour cela de prendre conscience des parties qui ont été omises dans les deux textes arméniens.

De la troisième homélie, la version géorgienne a laissé tomber les paragraphes 1 à 4 et 7b à 55. L'introduction omise situe le discours dans

⁴⁹ Ainsi Udabno contre le ms. A-144 qui écrit *indivisible*.

le cycle de l'Ascension et lance le thème de l'homme céleste opposé à l'homme terrestre sur la base de *1 Cor.* 15,17-49, que l'on retrouve cité au paragraphe 5 (géó. 12). Après le chap. 7, suivant un procédé courant des Pères de l'Église, c'est encore l'Écriture, dont aucune parole n'est vaine, qui donne le plan réel de l'homélie. Déjà, au chap. 6 (géó. 13), le *Ps.* 67,16 est cité. L'exégèse se poursuit au chap. 8 (*Ps.* 67,16), sur le thème de la lampe sur la montagne. Les chap. 12 et 13 tournent toujours autour du même verset. Le chap. 15 aborde le *Ps.* 67,18-19 avec comme réflexion *Ascendit in altum, et captivit captivitatem*. De 18 à 24, le *Ps.* est cité trois fois sur le thème du captif à délivrer. De 25 à 34, le *Ps.* 67,12 *Dieu donne une bouche aux apôtres*, les prophètes et les apôtres sont présentés. De 35 à 51, Moïse et Aaron illustrent les dons de Dieu. Le sacerdoce est l'image du baptême dans l'eau et l'Esprit, auquel sont dévolus les chap. 42-48. Au chap. 51, on trouve *Matth.* 4,14 *Je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Puis les chap. 52 à 54 sont encore consacrés à l'Esprit-Saint. Derechef, le don de l'Esprit est exprimé par le *Ps.* 67,19 à la fin du chap. 54. Le chap. 55 entame la conclusion en s'excusant de la longueur du discours.

L'unité originelle du tout ne fait pas de doute. L'allusion aux trois patriarches seulement au dernier paragraphe consacre l'authenticité du texte entier. La mention des Pneumatomaques nous reporte dans les années 380, dans une composition qui ne contient pas moins de dix chapitres sur l'Esprit-Saint. Inversement, le traducteur géorgien ignore les pneumatomaques et a laissé tomber toute la spéculation trinitaire. Peut-être son modèle était-il déjà adapté, formant un calque de l'homélie d'Eusèbe d'Emèse sur les Apôtres.

Dans l'homélie IV, ce sont les chapitres 11 à 25 et 27 à 35 qui ont été sautés. Ils sont quasi exclusivement à thème trinitaire. Ils justifient par conséquent l'allusion à la défense de l'orthodoxie, si véhémement dans les derniers paragraphes. Beaucoup plus explicitement consacrée aux apôtres que l'homélie III, elle a donné le segment le plus important en géorgien (1-11). Heureusement, les sutures qui permettent de suivre le travail de l'excerpteur sont préservées. C'est la citation de *Jn.* 1,1 qui permet de passer de IV,11 à III,5. Et de III,59 à IV,25, c'est la nature du tri qui s'opère dans le filet des pêcheurs. L'orthodoxie seule donne accès à la vie éternelle (géó. 12 et 20).

Quand on relit les 24 chapitres demeurés en géorgien, on s'aperçoit que les développements trinitaires ont été impitoyablement éliminés. Seuls, les ariens demeurent la cible de l'hétérodoxie, dans un contexte plus christologique que trinitaire. C'est un indice, maigre il est vrai, des préoccupations iréniques de la fin du V^e siècle.

L'OPUSCULE «SUR LA CROIX» D'ALEXANDRE DE CHYPRE ET SA VERSION GÉORGIENNE

RÉSUMÉ

L'auteur, à propos de l'édition critique de la version géorgienne du Discours d'Alexandre de Chypre sur la Croix, précise la date d'écllosion de ce discours, entre 543 et 553, et l'histoire des différentes légendes sur la Croix dont Alexandre de Chypre entend éteindre la prolifération. La *Conversion de la Géorgie* ne dépend de l'opuscule que d'après une source commune, la lettre de Cyrille de Jérusalem à Constance II en 351.

Sous le titre «Chronique d'Alexandre de Chypre»¹, l'Institut des Manuscrits à Tbilissi vient de publier l'édition critique de la version géorgienne de l'*Histoire de l'Invention de la Croix* par le moine Alexandre de Chypre.

On ne connaît pratiquement rien sur cet Alexandre. Son opuscule a été écrit en grec sous Justinien (527-565)². Il entend faire la vérité sur l'Invention de la Croix dont des récits multiples et contradictoires ont circulé à partir de la fin du IV^e siècle. Pour arriver à son but, le moine s'est astreint à puiser aux sources les meilleures, principalement à Flavius Josèphe et à Eusèbe de Césarée, sans arriver cependant à une exactitude historique satisfaisante. Alexandre se devait en effet, grâce à l'énumération exhaustive des empereurs et des évêques, d'exclure les noms véhiculés par les légendes qui l'avaient précédé. De cette manière, son opuscule s'est transformé pour une part importante en une *Chronique*, comparable à la chronique Pascale dont le noyau ancien date du même règne de Justinien.

¹ *Aleksandre Kvipriis K'ronika (X-XIV ss. helnacerebis mihedvit')*, Tek'sti gamosac'emias moamzada, gamokvleva, komentarebi da lek'sikoni daurt'o Thamila MGALOBLSVILMA, Mec'nicreba, Tbilissi, 1978, 128 p. Cité ici : MGALOBLSVILI, *Kronika*.

² En dépit de l'opinion de Fabricius qui le plaçait au IX^e siècle. Cf. S. SALAVILLE, *Le moine Alexandre de Chypre*, dans *Échos d'Orient*, t. 15 (1912), p. 134-137. Contre Krumbacher et Bardenhewer, J. STRAUBINGER, *Die Kreuzauffindungslegende*, Paderborn, 1912, p. 73, place encore Alexandre au IX^e siècle. Plus récemment, H. OPITZ, *Die Vita Constantini des Codex angelicus 22*, dans *Byzantion*, t. 9 (1934), p. 539-540, va jusqu'à mettre Alexandre au X^e siècle; le palimpseste géorgien pulvérise sa position.

La version géorgienne de l'ouvrage grec est ancienne. L'auteur de l'édition critique, Thamila Mgaloblišvili, a commencé l'étude de ce texte par le biais d'un de ses témoins un peu aberrants dans un article intitulé *Sur l'agencement des sources de quelques lectures célèbres sous le nom de Cyrille de Jérusalem* paru en 1971³. Dans un autre travail paru en 1976 *La lecture sur la Croix du moine Alexandre comme source de la « Conversion de la Géorgie »*⁴, elle envisage la dépendance de ce passage célèbre du *Kartlis Cxovreba* par rapport à l'opuscule d'Alexandre.

On saisit aisément l'importance de ce texte pour une appréciation correcte des événements du IV^e au VI^e siècle, dans un domaine encore insuffisamment exploré du côté grec. Dans cet article, nous nous proposons d'abord une présentation plus détaillée de la nouvelle édition géorgienne et des différences qui la séparent du modèle grec imprimé à ce jour. Ensuite nous retracerons les étapes de la légende de l'Invention de la Croix dont l'ouvrage d'Alexandre clôt la longue série. Cette analyse permettra, en guise de conclusion, de situer la dépendance de la « Conversion » vis-à-vis d'Alexandre dans un contexte plus large.

Voici d'abord le plan de l'ouvrage. Après une brève introduction sur la nature et la date de l'œuvre (p. 3-4), Th. Mgaloblišvili présente les manuscrits (p. 5-8), les types rédactionnels (p. 9-10), les différences vis-à-vis du texte imprimé (p. 10-14), les sources (p. 14-18), l'influence de l'opuscule (p. 18-28). L'édition critique (p. 34-84) est suivie de 201 notes explicatives (p. 85-112) qui rappellent à quelles sources puise Alexandre, à quelles dates ont vécu réellement les innombrables personnages de la chronique, et sous quelle orthographe il convient de les reconnaître. Un lexique des mots techniques (p. 113-118) et des noms propres (p. 119) ferme le livre. Maniable et dense, l'édition ouvre plus d'une piste. Il n'était pas possible, en si peu de pages, de vider tous les genres de problèmes posés par la traduction géorgienne d'Alexandre.

Les manuscrits

La nouvelle édition utilise cinq mss mais en connaît deux autres. Le plus célèbre est assurément l'ancien codex sinaïtique 93 auquel Tsagareli attribuait 109 feuillets, et dont G. Garitte a retracé ici même les mésaventures⁵.

³ Th. MGALOBLIŠVILI, *Kirile Ierusalimelis sahelit' c'nobili ramdenime sakti' havis cqaros dadgeni-sat'vis*, dans *Mac'ne, Enisa da literaturis seria*, 1971, 3 p., 59-74.

⁴ Th. MGALOBLIŠVILI, *Alek'sandre Kvipreli monazvnis jvris sakti'havi — « Mok'cevay Kart'lisay »-s ert'-ert'i cqaro*, dans *Mravaltavi*, t. 4 (1976), p. 57-65.

⁵ G. GARITTE, *Aventures et mésaventures d'un manuscrit géorgien. (Le cod. Garrett 24, Princeton)*, dans *Bedi Kartlisa*, t. 23-24 (1967), p. 37-52.

99 feuillets se trouvent aujourd'hui à Princeton (sigle Garrett G), un à Birmingham (sigle Mingana M), et une trentaine sans doute à Göttingen⁶. Th. Mgaloblišvili a eu la bonne fortune de constater que le ms. anciennement n° 92 dans le catalogue de Tsagareli, n'est autre que la suite du ms. 93. Non seulement il est écrit de la main de Jean Zosime, mais son colophon a été transcrit par Tsagareli, à la fin des 29 feuillets que comptait alors le codex. L'*incipit* acéphale du vieux catalogue coïncide en effet avec trois lignes du premier paragraphe de la lettre de Cyrille de Jérusalem, incluse dans l'opuscule⁷. Il est donc indubitable que les mss séparés sous les numéros 93 et 92 ne formaient qu'un seul codex de 138 feuillets muni du colophon suivant : « Quand ce livre fut écrit, achevé et relié par Jean très pécheur du Saint-Sinaï, c'était l'an de la création en géorgien 6590, le *Kronikon* était 206, l'an des grecs était 6519 et le *Kronikon* 94, l'indiction 14 »⁸. L'ensemble date donc de 986 de notre ère.

Cette petite découverte permet de reprendre quelques unes des questions que posait G. Garitte au moment de dresser l'inventaire des feuillets palimpsestes classés à Göttingen comme mss syriaques. Les 30 feuillets répertoriés par J. Assfalg correspondent sensiblement aux 29 feuillets du Sin. 92, avec déjà quelques lacunes. Les bizarreries constatées par G. Garitte demeurent⁹. Dans l'état actuel des fragments repérés, une double feuille a été soustraite au codex 93 de Tsagareli après que Tsagareli ait effectué le compte jusqu'à 109. Mais comme il est évident aujourd'hui que les deux mss ont été enlevés côte à côte, et comme ils étaient strictement de la même écriture, un milieu de cahier a pu facilement tomber d'un codex et être récupéré dans l'autre.

Voici quels sont les restes aujourd'hui du double codex signé par Jean Zosime. A l'ancien ms. 93 manquaient vingt feuillets en tête. L'*incipit* noté par Tsagareli se lit p. 40,13 de l'édition, *arian*, mais la page a disparu. Le feuillet suivant est celui de Mingana, édité par G. Garitte¹⁰. Ensuite il y a les fol. 1 à 88 de Princeton, dont le fol. 87v a été reproduit dans le *Katalog* sans date de la firme Hiersemann vers 1922, sous la dénomination d'*Hymnarium georgice*. Puis il manque quatre feuillets avant les fol. 89 à 99 qui reprennent p. 70,21 *mat'a*. Mais le milieu de cahier de ces quatre manquants est maintenant le ms. syriaque 23,8 de Göttingen, de p. 69,26

⁶ Bien que signalés déjà par G. Garitte, ces feuillets ne sont pas utilisés dans l'édition de Tbilissi.

⁷ A. TSAGARELI, *Svjedjenja o pamjatnikah Gruzinskoj pismennosti*, t. 2 (1889), p. 97. MGALOBLIŠVILI, *Kronika*, p. 40, 13.

⁸ I. TSAGARELI, *op. cit.*, p. 98.

⁹ G. GARITTE, *art. cit.*, p. 48.

¹⁰ G. GARITTE, *Les feuillets géorgiens de la collection Mingana à Selly Oak (Birmingham)*, dans *Le Muséon*, t. 73 (1960), p. 249-251 et pl. 6.

episkoposa à 70,12 *episkopo-*. Il faut encore 6 longueurs de feuillets pour arriver à ce qui était le *desinit* de Tsagareli, p. 75,24 *holo*. Ce passage se trouve actuellement à Göttingen comme ms. syriaque 24,1r¹¹. Entre les 99 feuillets du codex Garrett et les 109 de Tsagareli, douze unités manquent, et non dix. Mais deux de celles-ci sont récupérables dans le codex de Göttingen.

Deux autres feuillets manquent encore avant l'*incipit* de l'ancien cod. Sin. 92, p. 76,8 *holo*. Après trois feuillets, le ms. syriaque 19,19a de Göttingen coïncide avec p. 77,7 *da*. Six feuillets plus loin, p. 78,31, *gharoden* correspond au même fragment 19,19b, et après un intervalle, toujours dans le même groupe, la planche publiée par Duensing va de 79,19 à 24, de *gmertsa* à *mier*¹². Après trois feuillets, p. 80,24 *juari mc'veli* se lit dans le ms. syriaque 25. Encore cinq feuillets, et le ms. syriaque 17,17b porte p. 82,24 *šen har siharuli*. Il reste encore cinq manquants avant d'atteindre la fin du manuscrit où Tsagareli a lu le colophon. Le total fait bien 29 feuillets comme le dit le vieux catalogue. Si le colophon était à Göttingen, il n'aurait pas échappé à J. Assfalg. Les 30 feuillets de Göttingen en comporent donc au moins deux ou trois de trop : c'est précisément la paire supplémentaire du ms. 93 au milieu des fol. 88 et 89 du codex Garrett, et la dernière page de l'ancien ms. 93.

Th. Mgaloblišvili a établi son texte (p. 34-84) sur le codex Garrett en le complétant à partir du ms. 1 de la Bodléienne (XI^e s.) et du codex Q-672 de Tbilissi (XIII^e-XIV^e s.), laissant tomber le manuscrit trop tardif A-518 (1703), et le témoin pratiquement peu lisible M-13 de l'Institut Orientaliste de Leningrad. Le *mravalthavi* du Klardjeti (A-144)¹³, qui ne contient que l'éloge final (X^e s.), est soigneusement collationné à partir de la p. 78,19 jusqu'à la fin.

Le palimpseste de Leningrad est le plus ancien témoin, qui remonte au moins au IX^e siècle. R. Orbeli en avait déchiffré le fol. 42 sans y reconnaître un extrait d'Alexandre de Chypre. Th. Mgaloblišvili le reconnut aussitôt et a eu l'extrême amabilité de me procurer une dactylographie de son édition au moment où je tentais d'identifier un nombre de feuillets plus grand de cet antique *mravalthavi*¹⁴. La plus grande partie du *Logos*

¹¹ J. ASSFALG, *Georgische Handschriften*, Wiesbaden 1963, p. 33, ms. 10 géorgien.

¹² H. DUENSING, *Christlich-palästinisch-aramäische Texte und Fragmente*, Göttingen, avant-dernière photo.

¹³ Sur ce ms. voir M. VAN ESBRÖECK, *Les plus anciens homéliaires géorgiens*, Louvain, 1975, p. 37-49 et 158-180, ainsi que L. KUTHATELADZE dans *Opisanie gruzinskih rukopisej kol. A*, t. 1, 2 (Tbilissi, 1976), p. 184-198.

¹⁴ M. VAN ESBRÖECK, *Leningradis palimpsesturi mravaltavi*, dans *Mravaltavi*, t. 6 (1978), p. 81-87.

d'Alexandrie a été préservée : il ne manque que 9 feuillets sur 30, dont la page initiale. Voici la correspondance avec l'édition : fol. x,26 (p. 34,15 *micevnu*), 57 (p. 35,31 *da samaradisoy*), 54 (p. 37,18 *romeli*), 55 (p. 39,2 *jē*), 52 (p. 52rb = p. 41,4 *da ese*), 33 (p. 42,14 *cignebi*), 100 (p. 44,6 *makudinebeli*), 81 (p. 45,29 *vnebay*), 42 (p. 47,19 *ucinares*), 79 (p. 49,8 *mat'ganni*), 44 (p. 50,30 *šeiqres*), 47 (p. 52,25 *vidremdes*), 85 (p. 54,18 *holo*), 49 (p. 56,9 *p'riad*), 83 (p. 58,2 *mt'avari'a*), x, x, 86 (p. 63,14 *ganmzahni*), 124 (p. 65,5 *ramet'u*), 119 (p. 66,26 *mac'hovrisa*), 78 (p. 68,16 *missa*), x, 87 (p. 71,25 *rait'a*), et 101 (101va = p. 74,4 *ramet'u* jusqu'à 75,7 *ramet'u*). Il manque encore cinq feuilles palimpsestes pour aboutir au bout de la pièce.

Ce témoin ne livre presque pas de variantes textuelles. Il est intéressant surtout parce qu'il démontre que l'opuscule a été inséré en entier pour les fêtes de la Croix vers le 14 septembre dans un *mra* liturgique. Il permet aussi de vérifier que le Codex Garrett, un peu aberrant juste au moment où il s'arrête au fol. 99vb, se rattache assez normalement à ses parallèles d'Oxford et de Tbilissi. Au fol. 101va du palimpseste, voici comment continue la phrase interrompue p. 74,5 : სადა იგი ნათელ ილო უფალმან იესუ ქრისტემან და ვერ აღესრულა არამედ ფრიად განიხარა ნათლისღებასა ზედა და ამცნო... (Le roi Constantin ne put recevoir le baptême parce qu'il désirait vivement le recevoir) là où le *Seigneur Jésus Christ le reçut, et il ne le put pas, mais il se réjouit vivement du baptême* et donna l'ordre... Ce passage est précisément différent dans le texte grec, PG 87, col. 4068 B. Bien que le palimpseste soit difficile à lire, il ne semble pas qu'il y faille retrouver la phrase des mss B et C : «il reçut la mort en dehors de la ville».

Le modèle grec

Pour ce qui touche le modèle grec de l'opuscule, nous avons cru d'abord qu'il pouvait coïncider avec une édition, qui nous était inaccessible, faite par Pennachini à Grottaferrata¹⁵. En effet, la vieille édition de Gretser, reproduite par la Patrologie, mentionnait un ms. supplémentaire, parfois aberrant, à Grottaferrata. En réalité, l'édition de Pennachini se sert d'un codex de la bibliothèque ambrosienne de Milan, le ms. A 63 inf. (X^e-XI^e siècle), et son texte n'offre pratiquement pas de différence par rapport à celui de Migne.

¹⁵ P. PENNACHINI, *Discorso storico dell'invenzione della croce del Monaco Alessandro*, Grottaferrata, 1913. H. OPITZ, *art. cit.*, p. 539 avait cherché en vain les modèles grecs de Grottaferrata signalés par Gretser.

La version géorgienne, lue au complet, remonte à un modèle grec différent en bien des endroits, à moins que le traducteur géorgien n'ait usé d'une liberté d'interprétation en ajoutant çà et là des traits qui modifient l'effet du discours. Le texte imprimé l'est sous deux formes : une longue de la col. 4016 à la col. 4076 : un long développement historique est suivi d'un éloge légèrement abrégé; l'autre forme, courte, de la col. 4076 B à la col. 4086 A, donne un résumé très bref de la section historique, puis l'éloge légèrement développé¹⁶. En réalité, le géorgien possède l'*incipit* de la première pièce et le *desinit* de la seconde. Cette forme particulière, BHG 410b, existe dans de nombreux manuscrits grecs, et notamment dans quatre mss de Paris¹⁷. Nous avons examiné et collationné les mss suivants pour voir s'il permettait d'expliquer les différences du géorgien : ms. d'Istanbul, Panaghias 1, fol. 55v-70v, celui d'Athènes 260, fol. 4v-28, le ms. de Paris grec 1173 et du même fonds le ms. 1454¹⁸. Aucun de ces quatre codices ne rejoignent le géorgien aux endroits critiques, sauf dans un cas, celui de l'insertion d'une d'une portion plus grande de la lettre de Cyrille de Jérusalem sur la Vision de la Croix en 351. Il est important de se rendre compte qu'il existe près d'une centaine de témoins manuscrits de la pièce d'Alexandre. Le travail et le dépouillement critique de tous ces témoins dépasse totalement les limites de notre article.

Certaines variantes sont remarquables et touchent à la date de la composition de l'opuscule, ou à celle de sa traduction géorgienne. En effet, Origène est anathématisé deux fois au début de l'ouvrage, en des termes que l'on retrouve mot à mot ailleurs. La première fois, la phrase reprend, pratiquement à la lettre, le premier des quinze anathématismes qui ont été portés contre Origène peu avant le concile de 553, à savoir : « Si quelqu'un professe la préexistence des âmes et l'apocatastase monstrueuse qui s'en suit, qu'il soit anathème! »¹⁹. La même expression grecque est utilisée par Cyrille de Scythopolis, quand, vers 557, il rédige sa Vie d'Euthyme le Grand. Elle lui sert à caractériser les origénistes des milieux « autour de Césarée » avant le Concile de Chalcédoine²⁰. Ces courants forment la deuxième hérésie dans une série de six contre lesquelles, nous dit Cyrille, Euthyme prit

¹⁶ Les deux textes sont distingués par F. HALKIN, *Bibliotheca Hagiographica graeca*, Bruxelles, 1957, sous les sigles BHG 410 et BHG 411.

¹⁷ F. HALKIN, *Manuscrits de Paris. Inventaire hagiographique*, Bruxelles, 1968, p. 319.

¹⁸ Nous avons consulté les mss d'Istanbul et Athènes à l'Institut d'Histoire et de recherche des Textes. Les variantes sont très nombreuses et touchent autant la théologie que le style.

¹⁹ PG 87, 4020 A. F. DIEKAMP, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert und der fünfte allgemeine Concil*, Münster, 1899, p. 90.

²⁰ E. SCHWARTZ, *Kyrrillos von Skythopolis*, Leipzig, 1939, p. 39, dernière ligne.

position dès l'origine. S'agit-il d'une réminiscence du concile de 553? A première vue, cela paraît probable. En effet, c'est à Théodore Askidas, déjà évêque de Césarée de Cappadoce depuis 537 environ, que se réfère l'historien Evagrius au moment où il parle de la lettre adressée à Justinien par l'abbé Conon de Saint-Sabas en 552²¹. Cyrille de Scythopolis a peut-être cité le nom de Césarée uniquement à cause du siège de Théodore Askidas. Par ailleurs, plus d'une tournure de la lettre perdue de l'abbé Conon paraissent à l'origine des coïncidences que l'on observe entre trois documents : les XV anathématismes, la lettre de Justinien au Concile, et l'opuscule sur les Hérésies écrit au début du VII^e siècle par Georges Hiéromoine²². Le premier anathématisme, cité à la lettre par Cyrille et par le moine Alexandre, placerait alors le panégyrique après 552.

Mais la seconde mention d'Origène par Alexandre pose un problème plus complexe : la voici. « Origène le dément a osé dire que la puissance de Dieu a été limitée... et il a reçu d'un synode (synodikòs) la condamnation de son audace »²³. Le canon cité est cette fois le huitième de la lettre de Justinien contre Origène en 543²⁴. Cet anathématisme n'est repris, ni dans la circulaire de 553 ni dans la lettre de Justinien au V^e concile. L'expression *synodikòs* a grande chance de désigner ici la lettre de 543 et le synode de Ménas de Constantinople. En février 543, la condamnation d'Origène par Justinien était solennellement décrétée à Jérusalem²⁵, d'où Alexandre a tiré le meilleur de son information. L'apocatastase aussi bien que la préexistence des âmes forment la pointe de l'argumentation de Justinien en 543²⁶, et apparaissent déjà vers 520 avec Barsanuphe²⁷. F. Diekamp a bien caractérisé la différence entre les condamnations de 543 et de 553 : il s'agit d'abord d'Origène, il s'agit ensuite des origénistes et surtout d'Évagre. Chez Alexandre, Origène est chaque fois pris à partie, plutôt que les Isochrists ultérieurs. Aussi la manière dont l'expression *synodikòs* qualifie les données de 543 invite à considérer la première formulation comme plus ancienne que 552 et que la lettre de l'abbé Conon.

²¹ J. BIDEZ et L. PARMETIER, *The ecclesiastical History of Evagrius*, Londres, 1898, p. 187; chap. 38.

²² M. RICHARD, *Le Traité de Georges Hiéromoine sur les hérésies*, dans *Revue des études byzantines*, t. 28 (1970), p. 244. Repris dans *Opera Minora*, t. III (Turnhout, 1977), article 62.

²³ MEGALOBLSVILI, *Kronika*, p. 37, 12 = PG, 87, col. 4021 A.

²⁴ E. SCHWARTZ, *Collectio sabbaitica contra acephalos et origenistas destinata*, Berlin, 1940, p. 214.

²⁵ Pour une vue panoramique des événements, voir A. GUILLAUMONT, *Les « Kephalaia gnostica » d'Évagre le Pontique, et l'histoire de l'origénisme chez les grecs et les syriens*, Paris, 1962, p. 128-133.

²⁶ E. SCHWARTZ, *Collectio sabbaitica*, p. 205, 8-10 et 205, 29.

²⁷ A. GUILLAUMONT, *op. cit.*, p. 124-128.

F. Diekamp s'est d'ailleurs posé la question de la date d'Alexandre de manière explicite. S'il penche pour une date postérieure à 553, c'est uniquement parce qu'il accepte les conclusions de R. Lipsius pour dater l'autre ouvrage d'Alexandre de Chypre, l'éloge de Saint Barnabé²⁸, dans la seconde moitié du VI^e siècle. Non seulement, dit Lipsius, il y a des erreurs historiques graves dans le comput des années de Pierre le Foulon à Antioche (et donc l'auteur est loin des événements), mais encore il s'adresse au *patriarcat œcuménique* de Constantinople, expression qui ne commence à être employée officiellement qu'en 518, uniquement dans des documents officiels. L'homme au style «simple» qu'est Alexandre le Moine ne pouvait être au courant de cette dénomination qu'à la fin du VI^e siècle²⁹. Cette analyse nous paraît manquer le vrai but d'Alexandre. Ce dernier manie les sources avec dextérité à l'appui de sa thèse. Dans le cas de l'éloge de Barnabé, il s'agit précisément de flatter l'autorité montante de Constantinople, et de se faire pardonner une autonomie acquise par rapport à Antioche à la faveur de Zénon, l'empereur partisan de l'Hénotique récusée par Justinien. Le pieux empereur Léon y est largement loué pardessus Zénon auquel aucun qualificatif louangeur n'est attribué. C'est bien le même homme qui travaille à réfuter les légendes de la croix utilisées par d'autres partis à Jérusalem, face à Constantinople. Justement, de cette attitude d'Alexandre, la version géorgienne donne des exemples parfois plus poussés que dans le modèle grec.

Car la vague expression «synodikôs» que nous avons vue associée à une formule de 543 est glosée ainsi en géorgien : «Il reçut le juste châtement de sa démece et le rejet de ses œuvres par le saint Concile»³⁰. Cette présentation suppose évidemment le concile de 553. Si un ms. grec possédait une telle formule, elle aurait vraisemblablement fait tâche d'huile dans la tradition manuscrite. Elle montre aussi quelle solennité se présente spontanément sous la plume d'un moine pour qualifier le V^e Concile.

D'autres passages grecs sont modifiés par la version géorgienne. Le texte grec garde, col. 4029-4032, un paragraphe sur la légitimité de la fête de Noël au 25 décembre, avec une ébauche de *testimonia* à l'appui. Cette mise au point vise sûrement Jérusalem qui resta longtemps à fêter la Nativité au 6 janvier, sans autre célébration au 25 décembre sinon celle de David et Jacob³¹. La version géorgienne élimine le tout. Dans le contexte du

²⁸ F. DIEKAMP, *op. cit.*, p. 109 et note 3.

²⁹ R. A. LIPSIVS, *Die Apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2 (Braunschweig, 1884), p. 303-304.

³⁰ MGALOBLSVILI, *Kronika*, p. 37, 15.

³¹ M. VAN ESBROECK, *La lettre de l'empereur Justinien sur l'Annonciation et la Noël en 561, et Encore la lettre de Justinien dans Analecta Bollandiana*, t. 86 (1968), p. 351 à 371 et 87 (1969), p. 442-444.

mravaltavi géorgien, la chose se comprend. On y lit une lettre de Justinien, insérée à point nommé au mois de décembre, sur la nécessité de célébrer la fête de la Présentation le 2 février, et non le 14, comme le faisaient les monophysites de l'époque³². Cette lettre date de 560 environ. A cette date, il n'était plus nécessaire d'insister sur la fête de Noël le 25; ce point étant acquis, il fallait en tirer la conséquence pour la fête qui la suit, quarante jours plus tard.

Une autre nuance différente, bien mise en valeur par Th. Mgaloblišvili³³, concerne la dédicace des basiliques constantiniennes de Jérusalem en 335. L'histoire connaît assez bien le synode de Tyr où les ariens, adversaires de saint Athanase, menacèrent sa vie au point qu'il fut obligé de s'enfuir sur un radeau³⁴. Comme c'était le trentième anniversaire de l'accession de Constantin au pouvoir, il avait décidé d'en profiter pour célébrer la dédicace des églises juste après le synode de Tyr, le 14 septembre 335. Or voici ce qu'écrivit la version géorgienne : « Les évêques se rendirent à Jérusalem et trouvèrent les églises déjà bénies et les portes scellées *au myron*, et ils reconnurent le fait qu'Athanase, patriarche d'Alexandrie, avait inauguré et béni toutes les saintes églises de Jérusalem. Il en furent fort affectés, mais pour ne pas déconsidérer ce qui était l'œuvre de Dieu, ils célébrèrent la fête et la Dédicace des saintes Églises avec grande joie »³⁵. L'originalité de cette présentation réside dans la forme. Alexandre de Chypre dit prudemment : « On dit que saint Athanase aurait béni les églises... ». Aucun dépit n'est signalé parmi les membres du synode de Tyr remontant vers la cité sainte³⁶.

Cette présentation hyper-orthodoxe des faits est naturellement contestée par tous les autres documents, mais elle illustre à merveille les procédés d'Alexandre. Rendre orthodoxes toutes les origines de Jérusalem enlève aux ariens le privilège d'avoir fondé les églises. Le procédé est bien digne de Justinien. Qu'on relise le *Peri Ktismatôn* de Procope de Césarée, et on y observera aisément que bien des églises, prétendument fondées par lui, existaient déjà au temps de ses prédécesseurs, Anastase ou Zénon³⁷. Mais du moment qu'il fallait leur donner une sanction orthodoxe, tout restait à justifier et à recommencer.

³² Trois mravaltavis contiennent la lettre : celui de Parkhal, celui de Theth, et le palimpseste de Tbilissi A-737. Cf. *Les plus anciens homéliaires*, p. 187 et 212.

³³ M GALOBLIŠVILI, *Kronika*, p. 10-11.

³⁴ P. PEETERS, *Comment saint Athanase s'enfuit de Tyr en 335*, dans Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique, 5^e série, t. 30 (1944 paru en 1946), p. 131-177. Repris dans *Recherches d'Histoire et de Philologie orientales*, t. 2 (Bruxelles, 1951), p. 53-90.

³⁵ M GALOBLIŠVILI, *Kronika*, p. 72-73.

³⁶ PG 87, col. 4065 D.

³⁷ Sur les procédés de Justinien, cf. B. RUBIN, art. *Prokopios von Kaisareia, Paulys Realencyklopädie*, t. 23, 1 (Stuttgart, 1957), col. 573, et sqq.

Une différence moins remarquable, mais de taille, c'est l'insertion de la moitié de la lettre de Cyrille de Jérusalem à l'empereur Constance II sur l'apparition de la Croix à Jérusalem. Th. Mgaloblišvili note que la Chronique de Georges le Moine intègre ce paragraphe supplémentaire³⁸. Il s'y agit cependant d'une interpolation propre à quelques manuscrits, et que C. de Boor n'a pas cru devoir reprendre dans son édition critique³⁹. Ajoutons que plusieurs mss grecs possèdent le texte au complet comme en géorgien. Th. Mgaloblišvili n'a malheureusement pas eu accès à temps à l'édition critique du texte grec de cette lettre parue grâce à E. Bihain il y a peu de temps⁴⁰. Basée sur 23 mss grecs, et tenant compte des cinq éditions, souvent fragmentaires, qui s'y rattachent, elle s'impose évidemment comme base de comparaison. L'éditrice n'a pas manqué de remarquer l'identité de traduction avec l'autre version géorgienne, insérée liturgiquement dans le ms. de Latal du grand Lectionnaire de l'Église de Jérusalem⁴¹. La comparaison des trois textes laisse perplexe.

En effet, le lectionnaire possède la lettre dans toute son extension, c'est-à-dire les huit chapitres bien distingués par E. Bihain. Mais aucun de ces chapitres ne reproduit toutes les phrases du grec. La moitié seulement figure dans le lectionnaire⁴². Au contraire, dans le discours d'Alexandre, les quatre premiers chapitres grecs sont traduits d'une manière très satisfaisante, avec fort peu de lacunes. Comment se fait-il alors que toutes les phrases coïncident exactement entre le Logos et le Lectionnaire? Nous croyons qu'il a existé en géorgien une traduction complète de la lettre, et que le Lectionnaire tout comme le Logos l'ont résumée, d'une manière totalement indépendante. L'un élague tout le texte, l'autre n'en reprend que la moitié.

Les sources du Logos d'Alexandre

Th. Mgaloblišvili a excellemment repéré les principales sources d'Alexandre de Chypre. Il s'agit en premier lieu de Flavius Josèphe, de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe, de la Vie de Constantin du même, de Cyrille de

³⁸ MGALOBLISVILI, *Kronika*, p. 19.

³⁹ E. BIHAIN, *Une Vie arménienne de saint Cyrille de Jérusalem*, dans *Le Muséon*, t. 76 (1963), p. 321, note 6.

⁴⁰ E. BIHAIN, *L'épître de Cyrille de Jérusalem à Constance sur la Vision de la Croix* (BHG 413), dans *Byzantion*, t. 43 (1973), p. 264-296. Texte grec p. 286-291, divisé en huit chapitres.

⁴¹ MGALOBLISVILI, *Kronika*, p. 24-25.

⁴² M. TARCHNISCHVILI, *Le grand Lectionnaire de l'Église de Jérusalem*, t. II (Louvain, 1960), p. 144-150 (= CSCO vol. 204). Basée sur le ms. de Paris, l'édition donne les variantes du ms. de Latal.

Jérusalem pour la lettre, et enfin des vieilles légendes de la Croix. C'est cette dernière composante que l'auteur avait étudié principalement dans ses premiers articles et dans son *Avtoferat* en 1972⁴³. Dans cette zone vaste et minée d'embûches, il nous a paru utile, même au prix de quelques redites, d'esquisser la marche de la légende: d'autres en ont déjà fait ressortir les épisodes principaux⁴⁴.

Les documents les plus anciens de l'Histoire de l'Invention de la Croix risquent de demeurer les décrets mêmes de Constantin compilés dans la *Vita Constantini* d'Eusèbe de Césarée. L'impératrice Hélène s'est rendue à Jérusalem à la fin de sa vie et a fait construire des églises⁴⁵. On découvre le temple d'Aphrodite qui recouvrait le Golgotha et on construit l'Anastasis⁴⁶. Des ordres furent donnés à l'évêque de Jérusalem, évidemment Macaire, et à Dracillianus vers 325-326 à charge de reconstruire Jérusalem nouvelle⁴⁷. Dans la catéchèse IV, que l'on s'accorde à placer au début de l'épiscopat de Cyrille de Jérusalem, ce dernier déclare: «D'ailleurs l'univers entier est rempli des fragments du bois de la croix»⁴⁸; de même dans la catéchèse X, «le bois de la croix témoigne, visible jusqu'à nos jours»⁴⁹. La lettre de Cyrille de Jérusalem en 351 est sans doute postérieure à ces déclarations, mais la vision qu'elle relate relève d'un problème annexe que nous reprendrons ci-dessous, les diverses visions des empereurs s'étant peu à peu mêlées les unes aux autres pour introduire le texte le plus répandu sur l'Invention de la Croix.

Dans les années 390, Jean Chrysostome commente l'évangile selon S. Jean. La 85^e homélie médite sur la Passion du Christ. Voici ce qu'il dit en passant: «Le bois de la croix avait été enseveli et par crainte, personne ne cherchait à le récupérer car les croyants s'occupaient d'autres urgences. Mais plus tard, on devait la retrouver, et les trois croix reposaient ensemble; pour que celle du Seigneur fût reconnaissable, elle reposait au milieu, et en outre elle se distinguait par son écriteau, car les autres n'en avaient pas»⁵⁰.

⁴³ Tamila MGALOBISVILI, *Kirile Ierusalemelis jveli k'art'uli t'argmanebi*, Tbilissi, 1972, 18 p.

⁴⁴ Nous nous servons principalement de R. LIPSIUS, *Die Edessenische Abgar-Sage* (Braunschweig, 1880), p. 67-92. La présentation de STRAUBINGER, *op. cit.*, ne s'en éloigne pas beaucoup.

⁴⁵ *Vita Constantini*, III, 41 sqq. éd. F. WINKELMANN, dans *Eusebius Werke*, t. 1, 1 (Berlin, 1975), p. 101-102.

⁴⁶ *Vita Constantini*, III, 24-40; *ibid.*, p. 94-100.

⁴⁷ *Vita Constantini*, III, 31; *ibid.*, p. 98-99.

⁴⁸ Catéchèse IV, 10. *Patrologia Graeca*, t. 33, col. 467. Date proposée par STRAUBINGER, *op. cit.*, p. 104, note 1.

⁴⁹ Catéchèse XIII, 4, dans *Patrologia Graeca*, t. 33, col. 686.

⁵⁰ JEAN CHRYSOSTOME, *In Iohannem*, hom. 85, dans PG., t. 59, col. 461, 9-18.

Aucune mention encore de saint Hélène dans cette Invention. Saint Ambroise écrit en 395 à propos du décès de Théodose de Grand. Il livre là un récit de l'Invention où cette fois, Hélène est le personnage principal. Après l'Invention de la croix vient celle des clous. Mais l'écríteau permet encore à tous de reconnaître la vraie croix. Les clous sont intégrés au mors du cheval de l'empereur afin d'accomplir la parole de Zacharie, 14,20 « Est saint ce qui est sur le mors »; une autre partie est mise dans le casque, selon le Psaume 20,4 : « Tu as posé sur sa tête une couronne précieuse! »⁵¹. Cette relation se diffuse alors chez une série d'historiens, en particulier le sort final des clous dans le harnais et le casque impériaux.

Rufin, dans la première décennie au V^e siècle, raconte le premier épisode d'une manière plus évoluée. Le *titulus* de la croix se trouvait bien près de son support, mais il n'était plus possible de savoir auquel des trois gibets il avait été accroché. Mais il y avait à Jérusalem une femme gravement malade à cette époque où Macaire était évêque : ce dernier appliqua chacune des croix à l'infirme, et à la troisième croix, la femme ouvrit les yeux et se trouva guérie⁵². La femme mourante cède la place à un homme fraîchement décédé, *recens mortuus*, dans la brève narration que nous a laissée Sulpice Sévère vers 402 également⁵³. A la troisième croix, le mort ressuscite. Chez Paulin de Noles, la mise en scène est un peu plus vaste. Ne sachant où fouiller, Hélène fait son enquête parmi les plus experts des Juifs, avant de retrouver les trois croix. Ici encore, c'est *aliquis recens mortuus*, un mort récent, qui sert de témoin pour distinguer la croix du Seigneur⁵⁴. La lettre de Paulin est antérieure à 402, mais de peu, et son témoignage corrobore celui de son ami Sulpice Sévère⁵⁵.

Dans la première moitié du V^e siècle, Socrate et Théodoret reproduisent l'histoire de Macaire et de la femme mourante, Socrate ajoutant que l'empereur met des parcelles de la Croix dans la colonne de l'agora à Constantinople⁵⁶. Par contre, au milieu du même siècle, Sozomène en sait davantage : un juif est interrogé pour savoir où il faut creuser, mais c'est

⁵¹ AMBROISE DE MILAN, *De obitu Theodosii*, 45-48, ed. O. FALLER, Vienne, 1955 (= CSEL 73), p. 394-397.

⁵² RUFIN D'AQUILÉE, *Histoire Ecclésiastique*, X, 7, ed. Th. MOMMSEN, dans *Eusebius Werke*, I, 2, 2 (Leipzig, 1908), p. 969-970.

⁵³ Sulpicii Severi libri qui supersunt, ed. C. HALM (Vienne, 1866), p. 88.

⁵⁴ Sancti Pontii Meropii Paulini Nolani *Epistolae*, XXIII, 5, ed. G. DE HARTEL (Vienne, 1894), p. 272-273.

⁵⁵ Cf. J. BROCHET, *La correspondance de saint Paulin de Noles et de Sulpice Sévère*, Paris, 1906, p. 58-61.

⁵⁶ SOCRATE, *Histoire Ecclésiastique*, I, 17, éd. R. HUSSEY (Oxford, 1853), p. 104-107. THEODORET, *Histoire Ecclésiastique*, I, 17, ed. L. PARMENTIER et F. SCHEIDWEILER (Berlin, 1954), p. 64-69.

encore Macaire qui recourt à la guérison de la femme mourante. Les clous sont encastrés dans le mors et le casque, mais il ajoute « on dit qu'un mort aurait revêtu de la même manière »⁵⁷. Il y a donc chez Sozomène le premier écho confus de deux versions : celle de Macaire et de la femme, mais aussi celle de l'enquête d'Hélène chez les Juifs et de l'homme mort.

En effet, sans doute vers le début du V^e siècle, trois textes légendaires, coordonnés entre eux, touchent à la légende de la Croix *en excluant l'évêque Macaire de Jérusalem*, et en intégrant divers nouveaux traits à ceux déjà rencontrés chez les auteurs plus faciles à dater. Le premier texte est l'Histoire de l'Invention par sainte Hélène, (BHG 398), le second celle du martyr de Judas Cyriaque (BHG 465), et le troisième l'Invention de la Croix par Protonikè, femme de l'empereur Claude (BHO 211).

La légende de sainte Hélène se divise elle-même en trois parties : d'abord la vision de Constantin le Grand au bord de Danube la septième année de son règne. A la suite de ce gage de victoire qu'il se fait expliquer par des chrétiens, il reçoit le baptême des mains d'Eusèbe de Rome et il envoie sa mère en terre sainte. L'invention de la Croix est le deuxième tableau du triptyque : elle est censée se produire la 233^e année de la résurrection. Voici quelques uns des traits saillants : l'interrogatoire des juifs, l'apologie chrétienne par la reine, réponse du juif Judas, petit-fils de Zacharie, frère de Stéphane; il raconte ce que son père, Syméon, lui a transmis; sommation de la reine qui jette Judas dans un puits pendant sept jours. A la sortie du trou, il fait une longue prière en hébreu dont quelques mots sont transcrits matériellement. La terre tremble et les reliques sont manifestées. Judas distingue la vraie croix grâce à un jeune homme mort qui ressuscite lorsque son grabat est placé sur la croix. Le diable apparaît et promet à Judas le martyr à cause de sa trahison à son égard. Hélène baptise Judas sous le nom de Cyriaque et obtient d'Eusèbe de Rome sa désignation comme évêque de Jérusalem. L'impératrice ordonne de poursuivre les juifs rebelles à la conversion, puis construit les églises et un logement pour les pauvres. La troisième partie raconte l'Invention des clous et leur sort impérial⁵⁸.

Le texte grec édité de cette version est tiré du codex 493 du Sinaï, des VIII^e-IX^e siècles. Sa diffusion a été extraordinaire. Elle est présente dans le *mravaltavi* géorgien au premier chef, en six exemplaires⁵⁹, mais aussi dans

⁵⁷ SOZOMENE, *Histoire Ecclésiastique*, II, 1, ed. J. BIDEZ et G. C. HANSEN (Berlin, 1960), p. 47-49.

⁵⁸ E. NESTLÉ, *Die Kreuzauffindungslegende*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 4 (1895), p. 324-331.

⁵⁹ M. VAN ESBROECK, *op. cit.*, p. 99-101.

presque toutes les langues du Moyen-Orient, et même en sogdien⁶⁰. A la version syriaque, il conviendrait d'ajouter le ms. N.S. 4 de Leningrad, dont le répertoire est presque le même que celui d'un autre exemplaire du VI^e siècle également, le codex Add. 16.644 de Londres⁶¹. Les différences, déjà à cette haute époque, sont nombreuses et rendent difficile l'établissement d'un appareil critique. La légende est antérieure au milieu du V^e siècle, car le rôle qu'y jouent les juifs est déjà amplifié dans la légende de saint Silvestre à Rome, dont Levison a bien souligné le caractère post-chalcédonien⁶². Cette version « romaine » née en Orient, entend présenter la conversion et le baptême du monarque, avec un semblant de couleur locale.

Un indice plus positif de datation est l'appel à toute la famille d'Étienne, Judas, fils de Siméon, fils de Zacchée, frère d'Étienne : cette filiation naît dans la littérature apocryphe avec la première pièce de la quadrilogie de saint Étienne, publiée à l'occasion de l'invention des reliques de saint Étienne à Jérusalem en 415, l'une des dates les mieux attestées dans ce genre de compositions⁶³. V. Ryssel les avait déjà rapprochées : les deux légendes ont en commun la manie de citer des mots hébreux, la plupart méconnaissables, aujourd'hui réduits à un abracadabra⁶⁴. C'est un trait qu'il partage en commun avec le martyr de Judas Cyriaque qui prie aussi en hébreu. Pour comparer l'ensemble du triptyque de sainte Hélène avec le martyr de Judas et la légende de Protonikè, il y a lieu d'éviter de les considérer chacune comme un tout, indivisiblement né tel que nous les lisons aujourd'hui. Se limiter à ce point de vue oblige à des contradictions insolubles.

Le martyr de Judas Cyriaque est né, lui aussi, en grec. De ses deux formes grecques, la moins fidèle (BHG 465) seulement a été publiée⁶⁵,

⁶⁰ Pour la version arménienne, voir Cl. SANSPEUR, *La version arménienne de la Vie de Constantin*, BHG 396, dans *Handes Amsoreay*, t. 88 (1974), p. 307-321. En sogdien : F. W. K. MÜLLER et W. LENTZ, *Soghdische Texte II*, dans *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, t. 19 (Berlin, 1934), p. 514-520. Il est étrange de ne pas retrouver la légende du côté copte et éthiopien.

⁶¹ N. PIGOULEWSKY, *Le martyr de saint Cyriaque de Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. 26 (1927-1928), p. 306.

⁶² W. LEVISON, *Konstantinische Schenkung und Silvester-Legende*, dans *Miscellanea Francesco Ehrle*, t. 2 (Rome, 1924), p. 159-247.

⁶³ A. SHANIDZE, *Sinuri mravaltavi*, Tbilissi, 1959, p. 61. Pour la diffusion de la prière, voir M. VAN ESBROECK, *op. cit.*, p. 124 et 281.

⁶⁴ V. RYSSEL, *Materialen zur Geschichte der Kreuzauffindungslegende in der syrischen Literatur*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. 15 (1895), p. 223-225.

⁶⁵ Éd. de A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, dans *Pravoslavnij Palestinskij Sbornik*, t. 19 (1907), p. 165-172. Sur le ms. sin. 493, voir A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, t. 1 (1937), p. 146-148.



tandis que celle du ms. gr. sinaïtique 493 (BHG 465b) est toujours inédite, bien qu'elle soit associée à la légende d'Hélène présentée ci-dessus. Assez curieusement, les divergences des deux textes grecs sont aussi importantes que celles qui séparent les deux textes syriaques du VI^e siècle pour la première légende. Là aussi, les versions sont anciennes. Elle n'existe cependant pas en géorgien, mais également dans chacun des deux manuscrits syriaques de Londres et de Leningrad, déjà rencontrés, l'un publié par I. Guidi⁶⁶, l'autre par N. Pigulevskaja⁶⁷. Mais on la lit aussi en copte, éthiopien⁶⁸ et arménien⁶⁹. La version des deux légendes, celle d'Hélène et celle de Cyriaque, étaient déjà présentées côte à côte par le bollandiste Daniel Papebroch en 1680 à la date du 4 mai⁷⁰.

Le récit lui-même répond à la prédiction faite par le diable à Judas-Cyriaque : sous Julien l'Apostat, Judas meurt pour sa foi avec Anne sa mère. Au moment de décliner son nom, Judas spécifie qu'Hélène l'a appelé Cyriaque, et qu'il est devenu évêque par la grâce d'Eusèbe de Rome. Aux deux martyrs sont associés Admon, chef de chœurs. D'après le texte du ms. sin. 493, le martyre est censé se produire le samedi 25 artemisios, à la huitième heure, ce qui semble désigner adéquatement le samedi 25 mai 362, en accord avec la spécification du texte latin : *Juliano tyranno anno secundo*, et rend inutiles les hésitations de N. Pigulevskaja au moment d'éditer le texte syriaque de Leningrad⁷¹. La version arménienne, ne connaissant pas d'autre évêque de Jérusalem, a spontanément intitulé la pièce : *Martyre de S. Cyrille de Jérusalem*. Cette assimilation bien naturelle se rencontre chez d'autres auteurs.

La dernière légende du cycle de la Croix est l'histoire syriaque de Protonikè. Elle a été intégrée à la Doctrine d'Addée⁷², laquelle, dans son état actuel, date au plus tôt de la fin du IV^e siècle, et dont « Leroubna » a

⁶⁶ I. GUIDI, *Textes orientaux inédits du martyre de Judas Cyriaque, évêque de Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, t. 9 (1904), p. 87-95. Un feuillet manque dans le ms. syriaque de Londres.

⁶⁷ N. PIGOULEWSKY, *art. cit.*, p. 332-349.

⁶⁸ Version copte : I. GUIDI, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, t. cit., p. 320-332; version éthiopienne, même revue, t. 11 (1906), p. 340-351.

⁶⁹ N. AKINIAN, *Die Passio S. Cyrilli (Judae Cyriaci) von Jerusalem in altarmenischen Übersetzung*, dans *Handes Amsorya*, t. 62 (1948), col. 145-155. Aucune de ces versions n'a été confrontée à leur modèle grec véridable.

⁷⁰ *Acta Sanctorum Maii*, t. 1 (Anvers, 1680), p. 439-451.

⁷¹ N. PIGOULEWSKY, *art. cit.*, p. 314-316.

⁷² La doctrine d'Addée figure dans les deux mss syriaques déjà mentionnés : le ms. Add. 14.644 de Londres a été édité par W. CURETON, *Ancient Syriac Documents* (Londres, 1864), p. 5-23 (syr.); celui de Leningrad, plus complet, par G. PHILLIPS, *The Doctrine of Addai the Apostle* (Londres, 1876), p. 1-53 (syr.).



donné ensuite une adaptation arménienne. Deux rédactions syriaques de cette légende doivent être prises en considération. Voici d'abord la plus courte publiée par Nestlé⁷³. Protonikè, femme de Claude, témoin des prodiges de Pierre, ou Simon Kephass, à Rome, croit au Christ. Elle se rend à Jérusalem avec ses deux filles et son fils auprès de Jaques, le frère du Seigneur et l'évêque de la ville, et demande de voir le Golgotha, la Croix et le tombeau. Comme les lieux saints sont tenus par les juifs, elle convoque les prêtres Onias ben Hanna, Guedalja ben Kajapha et Judas ben Ebedshalom. A peine arrivée devant les trois croix, la fille de Patronikè décède inopinément. Elle ressuscite grâce à la croix du Seigneur. Protonikè rentre à Rome où elle obtient de Claude l'édit d'expulsion des Juifs. Alors, sous Trajan, ceux-ci suscitèrent une persécution et Siméon, l'évêque de Jérusalem, fut martyrisé. La croix qui avait été confiée à Syméon, fils de Kleopas, fut prise par Nicetas et enterrée à vingt coudées de profondeur. Elle y demeura la longueur du règne de quinze évêques. Judas, le quinzième, retrouva la croix pour la deuxième fois.

La deuxième version de ce récit est plus longue⁷⁴, et précise les détails sous Trajan. La croix avait été confiée à Jacques, frère du Seigneur, et l'histoire elle-même est attribuée à Addée, un des LXX disciples. Il y ajoute des témoignages de Josèphe sur le deuxième évêque de Jérusalem. Ce Josèphe est probablement Hégésippe. Les quinze évêques sont explicitement cités. Judas est désigné formellement comme Judas Cyriaque sous lequel on redécouvrit une seconde fois le bois de la croix. Dans la Doctrine d'Addée, seulement la première partie est insérée. On a remarqué depuis longtemps que les vingt coudées se retrouvent dans la légende d'Hélène, d'ailleurs intitulée : *Invention de la croix pour la deuxième fois...*, tout concourant à relier les unes aux autres les trois pièces du dossier de l'Invention.

Un sermon copte présente les événements d'une manière quelque peu autonome; le tout est contenu dans un discours attribué à Cyrille de Jérusalem⁷⁵. Judas est baptisé, sous Constantin, par Josèphe, le quatorzième évêque de Jérusalem, et ensuite Marc, «le premier originaire de Jérusalem» devient évêque. L'auteur copte a reclassé sous Constantin les évêques cités par Eusèbe, où les quinze premiers sont de la circoncision, le suivant étant le premier «gentil». En outre, il y a sept prêtres juifs au lieu de trois, et

⁷³ E. NESTLÉ, *De sancta Cruce* (Berlin, 1889), p. 7-11 d'après le codex Add. 12174 daté de 1196 à Londres, et p. 21-25 d'après le codex de Paris 234.

⁷⁴ P. BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. 3 (Paris, 1892), p. 175-193, d'après le codex Sachau 222 de Berlin.

⁷⁵ E. A. WALLIS BUDGE, *Miscellaneous Coptic Texts in the Dialect of Upper Egypt* (Londres, 1915), p. 220-226.

l'empereur lui-même vient interroger. Les juifs sont mis tous au puits pendant sept jours, ensuite Judas raconte le secret de son père Syméon. Puis l'empereur convoque Athanase, Josèphe de Jérusalem et Cyrille lui-même qui raconte le tout à la première personne! Au moment crucial de la fouille, c'est Judas qui déchiffre une inscription hébraïque sur un rouleau de cuir laissé par Nicodème et Joseph d'Arimatee dans le tombeau. Ils bâtissent alors les églises. L'absence de tout mort qui ressuscite ou malade qui guérisse est remarquable. Il y a lieu de se demander jusqu'où remonte cette tradition judéo-chrétienne épiscopale. On voit de quelle manière l'impossible Judas-Cyriaque voyage du II^e au IV^e siècle.

Notons cependant que le jeune homme mort de la version d'Hélène a probablement fleuri de lui-même en contre-partie de la femme malade, au point d'arriver fort tôt en zone latine avec Paulin et Sulpice Sévère. La transmission de la croix par Jacques, frère du Seigneur, à Syméon, à Zacchée, puis à Judas, est connue par la version latine de l'histoire de l'icône du Christ à Beyrouth, dont la christologie est bien digne d'Athanase auquel cette pièce est attribuée⁷⁶, et ces données, apparemment enfouies en Orient, ont émigré jusque dans le *Leabhar Breac* irlandais⁷⁷. Mais il est étonnant que le texte copte n'explique l'invention de la vraie Croix que par le rouleau de cuir, qui joue ici le rôle du *titulus* chez Ambroise et Chrysostome.

Il semble que la trace de la première *Invention* est impliquée par l'année 233 dès l'ouverture du texte principal; la personnalité de Judas soude les deux inventions. L'intérêt de la première d'entre elles n'est pas seulement d'expliquer le sort antérieur de la relique, comme l'ont souligné beaucoup depuis Lipsius; elle procède surtout d'une volonté de situer le précieux bois dans la continuité directe de l'église judéo-chrétienne de Jérusalem, dépendante de Jacques, frère du Seigneur. Il était tentant, au moment où la légende commençait à parler d'Hélène, de se souvenir d'une autre Hélène, la reine d'Adiabène, qui, sous Claude, visita Jérusalem et offrit au temple un jeu d'ustensiles d'or. Cette revendication autonomiste n'est pas dénuée de vraisemblance à la fin du IV^e siècle: Grégoire de Nysse est envoyé à Jérusalem pour mettre de l'ordre dans l'église de Jérusalem après le Concile de 381⁷⁸.

⁷⁶ Dans ps.-Athanase, *De passione imaginis D.N. Iesu Christi qualiter crucifixa est in Beryto Syriae civitate libellus*, *Patrologia Latina*, t. 28, col. 818.

⁷⁷ R. ATKINSON, *The Passions and the Homilies from the Leabhar Breac*, Dublin, 1887, p. 284 et 47.

⁷⁸ Cf. M. VAN ESBROECK, *op. cit.*, p. 315. On doit rapprocher de ces dissensions hiérosolymitaines la fiction qui conduit Grégoire de Nysse, Basile de Césarée et Mélèce d'Antioche en pèlerinage à Jérusalem, dans un cycle où la famille d'Étienne, Zacchée et Syméon, est aussi

La seconde Invention d'Hélène est foncièrement solidaire de la première; rattachée à Constantin, elle se subordonne la minorité judéo-chrétienne sans lui contester son ancienneté. Mais le martyre de Judas-Cyriaque est alors le plus déconcertant. Il semble destiné avant tout à éliminer l'impact de la première *Invention* sur la seconde. C'est une première réaction destinée à vider l'ancienne légende de son contenu. Pour cela, on a introduit dans la légende d'Hélène le paragraphe où le diable annonçait à Cyriaque le martyre, et on a inséré Judas Cyriaque dans un dossier des martyrs de Julien l'Apostat, Anne et Admon, ou plus simplement on a substitué à un Cyriaque existant, la personnalité si problématique de Judas-Cyriaque.

Il faut insister sur les quinze évêques judéo-chrétiens. N'est-il pas possible de concevoir une hiérarchie parallèle, qui se rattache à Jacques de Jérusalem chaque fois que l'insertion dans la grande Église s'avère plus difficile? Il ne manque pas d'époques de contestation sur le siège de Jérusalem; les alternances et les vacances se constatent à chaque siècle: au III^e, Narcisse, au IV^e Cyrille, au V^e Juvénal qui ne se fera accepter par les anti-chalcédoniens que grâce à la police d'Empire. Même après, dans le cas d'Eustochius au VI^e siècle, les alternances reprennent pour des raisons doctrinales⁷⁹. Toute scission ecclésiastique, risque d'entraîner l'appartenance de la relique à un parti qui ne peut manquer d'inventer à la légende existante une légende concurrente qui justifie sa position. Ensuite les réunifications obtenues par la patience politique des négociateurs entraînent des récupérations unitaristes de tous les éléments déjà ancrés dans la tradition de chaque parti. C'est le processus même de l'élaboration du texte biblique. Il nous paraît que c'est de cela surtout que témoigne la variété contradictoire des trois légendes assemblées dans deux mss syriaques du VI^e siècle, et si vaguement attestées par les historiens de 400 à 450.

C'est le mérite de Straubinger d'avoir souligné avec force combien Alexandre le Moine s'en est pris explicitement à ces légendes hiérosolymitaines⁸⁰. L'existence des recueils syriaques montre qu'il était nécessaire de revenir à la conception plus saine de la version de Macaire de Jérusalem et de la femme malade. Son récit, à partir de 4053 D, élimine presque tout ce qui relève des trois légendes. Sa pointe anti-arienne permet de se

représentée. Cf. *L'histoire de l'église de Lydda dans deux textes géorgiens*, dans *Bedi Kartlisa*, t. 35 (1977), p. 227-231 et 114-117.

⁷⁹ Entre Cyriaque et Cyrille règne le même type de confusion qu'entre Juste de Jérusalem et Eustochius au milieu du VI^e siècle. Les deux évêques, déposés plus d'une fois, ont une doubleur judéo-chrétienne. Voir *Les plus anciens homéliaires géorgiens*, p. 340. Y ajouter l'identification faite par B. SARRISSEAN, dans *Ananoun Zamanakagroutioun* (Venise, 1904), p. 71.

⁸⁰ STRAUBINGER, *op. cit.*, p. 73-74. D. Papebroch a également bien perçu la réponse d'Alexandre le moine dans *Acta Sanctorum Maii*, t. 1, p. 442 A.

demander si, entre les éléments judéo-chrétiens et les ariens, les affinités n'ont pas été fortes dans l'élaboration des fictions historiques. Voici comment Alexandre conclut son récit, avant de citer la lettre de Cyrille, 4072 A : « Jusqu'ici va le récit de l'*Invention* de la sainte Croix. Que personne ne se trompe lui-même en disant vainement des choses inutiles, et en introduisant des noms étrangers aux données. Il n'y a jamais eu d'autre évêque hors de ceux que nous avons décrit ci-dessus, ni d'autre empereur des Romains, et la Croix n'a pas été retrouvée d'une autre manière. Depuis Auguste l'empereur sous lequel le Christ est né jusqu'à Constantin il y eut 35 empereurs; et de Jacques le frère du Seigneur jusqu'au même règne il y eut 35 évêques de Jérusalem »⁸¹.

Cette mise en garde schématise les données des Chroniques les plus courantes : Macaire est le 38^e évêque et Constantin le 34^e empereur⁸². Mais qu'à cela ne tienne, la tradition chrétienne, même avant Alexandre, affectionnait déjà un chiffre global plus rond, et Sévérien de Gabala parle déjà de 35 empereurs jusqu'à Constantin⁸³. On comprend aussi, face aux légendes, qu'Alexandre se donne la peine d'énumérer un à un les quinze évêques de Jérusalem. La vigueur de la réaction d'Alexandre laisse entendre que les trois lectures ont connu une diffusion énorme sous Zénon et Anastase, ce dont témoigne l'expansion de leurs versions.

Cependant l'effet de l'opuscule d'Alexandre ne s'est fait sentir que sur le cas du martyr de Judas Cyriaque. Le texte est d'une rareté exceptionnelle en grec, deux manuscrits seulement dont un seul a gardé le texte sans le déformer; pareillement, du côté géorgien, la Passion de Judas-Cyriaque ne semble pas exister. Cette coïncidence ne relève pas du hasard. Le martyr de Cyriaque exprime la dernière manœuvre de réunification sous Zénon à partir de Jérusalem. Le couperet est tombé avec l'ouvrage d'Alexandre.

Quant à la légende d'Hélène, elle a continué d'essaimer sans que l'on se pose trop de questions sur le Judas-Cyriaque qui y figure. De cette compatibilité de la légende d'Hélène avec le texte même d'Alexandre, le *mravaltavi* géorgien offre une illustration remarquable, encore que le palimpseste de Leningrad n'ait pas fourni d'extraits de l'*Invention*, et que peut-être le discours d'Alexandre en a pris la place. Dans l'opuscule du moine de Chypre, c'est par la lettre de Cyrille sur la Vision de la Croix que l'éloge final de la Croix se rattache à l'histoire de l'*Invention*. Cette attribution de

⁸¹ *Patrologia Graeca*, col. 4072 A.

⁸² HIERONYMI *Chronikon*, ed. R. HELM, dans *Eusebius Werke*, t. 7 (Berlin, 1956), p. 230 et 228.

⁸³ I. ABULADZE, *Seberiane Gabalovneli moç'ik'ult'a saqsenebeli*, dans *Helvacert'a Institutis Moambe*, t. 5 (1913), p. 94, ligne 36; repris dans I. ABULADZE, *Šromebi*, t. 1 (Tbilissi, 1975), p. 134.

la lettre a glissé sur l'éloge qui le suivait, et est passé de là aux récits mêmes de l'*Invention*. Seul, le vieux *mravaltavi* géorgien présente ainsi l'anomalie d'offrir la légende d'Hélène sous le nom de Cyrille de Jérusalem. Peut-être y a-t-il lieu de se rappeler que la version arménienne du martyre de Cyriaque fait de même. Cette particularité a été bien analysée par Th. Mgaloblišvili⁸⁴.

L'opuscule géorgien, traduit si tôt en géorgien, est très largement diffusé en grec. Est-il besoin d'ajouter qu'il est totalement absent de toutes les autres traditions de l'Orient? L'orthodoxie de l'Église géorgienne est patente dans ce choix des lectures de septembre.

L'influence de l'opuscule d'Alexandre

L'influence qu'a exercé l'opuscule d'Alexandre atteint-elle la *Conversion de la Géorgie*? Avant d'aborder cette question, nous voudrions signaler tout d'abord l'existence de deux *Vies* de Constantin, qui, elles, utilisent certainement Alexandre de Chypre. La fonction impériale de la légende de la conversion réside en effet plus dans les récits de la Vision de la croix par les princes convertis que dans l'histoire, somme toute corollaire, de la découverte de la vraie Croix. Elle est au cœur de la symbolique de la conversion chaque fois qu'un nouveau royaume se convertit. En l'examinant au préalable, on se met dans une position plus favorable pour apprécier la complexité des rapports entre la légende de la Vision de Constantin et le *Mokcevey Kartlisay*.

Parmi les utilisateurs d'Alexandre, il faut signaler surtout certaines *Vies* de Constantin. Les paragraphes 4064 D-4068 B se retrouvent à la lettre dans la *Vita* du codex Angelicus 22 de Rome (*BHG* 365)^{81bis}. Il s'agit précisément de l'épisode d'Athanase qui aurait scellé et béni les églises de Jérusalem. Une autre Vie de Constantin tirée d'un ms. de Patmos emploie aussi Alexandre^{82bis}. Cette Vie met à contribution, du chap. 4 à 7, les

⁸⁴ Th. MGALOBLIŠVILI, *Kirile*, art. cit., *supra*, note 3.

^{81bis} H. G. OPITZ, dans *Byzantion*, t. 9 (1934), p. 588, 10 - 590, 12. Opitz s'expliquait la coïncidence par la source commune qui ne serait autre que l'Épitomé de l'*Histoire tripartite* de Théodore le Lecteur qui vécut au début du VI^e siècle. Cette analyse est rejetée par G. C. HANSEN, *Theodoros Anagnostēs. Kirchengeschichte* (Berlin, 1971), p. xvii, note 3 et surtout p. xxxii-xxxiii. Toutefois, F. WINKELMAN, *Eine Ordnungsversuch der griechischen Hagiographischen Konstantinitten und ihrer Überlieferung*, dans *Studia Byzantina*, Folge 2 (Berlin, 1973), p. 271, n'ose pas trancher sur la nature des sources avant qu'une édition critique de Socrate n'ait vu le jour.

^{82bis} F. HALKIN, *Une nouvelle Vie de Constantin dans un légendier de Patmos*, dans *Analecta Bollandiana*, t. 77 (1959), p. 63-107 et *Les deux derniers chapitres de la nouvelle Vie de Constantin*, *ibid.*, p. 370-372. Surtout p. 71 et 79-83.

paragraphe 4053 B à 4060 A, et ne s'embarrasse pas de citer, au chap. 14, l'Invention par Hélène sous Judas-Cyriaque, qui souffrit sous Julien l'Apostat. Cette Vie est d'ailleurs en connexion avec la précédente *BHG* 365. On y retrouve l'incident d'Athanase au chap. 16, et l'histoire du bois de la Croix faite avec trois arbres différents, également présente chez Alexandre. Le chap. 18 trahit des affinités particulières avec Jérusalem et la sainte Sion. Comme l'observe F. Halkin, les constructions de l'architecte Euphratas paraissent au centre des préoccupations de l'auteur de la Vie. Quand il décrit Sainte-Sophie, il ne semble pas s'adresser au gens de la capitale. Le paragraphe 23 introduit le thème des Thrakésiens d'une manière surprenante : « Dans le territoire soumis aux Romains, il y a une région qu'ils appellent dans leur propre dialecte un 'thème', appelé 'les Thrakésiens' »^{83bis}. Cette incertitude de vocabulaire est caractéristique de la fin du VII^e siècle. Le pape Conon (686-687) a, dans le *Liber Pontificalis*, un père *Thrakésien*. Au VIII^e siècle, le corps des Thrakésiens possède une brigade dans le Thème des Anatoliens. Le thème des Thrakésiens lui-même est attesté en 741 avec le général Sissinios^{84bis}. De toute manière, l'apparition des autres Thèmes date d'Héraclius, et l'utilisation géographique de ce terme militaire déconcerte encore l'auteur de la Vie *BHG* 365n. Ce dernier explique par ailleurs l'origine de son monastère « ἐν καινοῦργίοις », c'est-à-dire nouvellement construit sous Justinien, à côté de l'« église de Dieu ». Ceci oriente vers Jérusalem, et peut-être la *Nea* édifiée par Justinien près de la sainte Sion⁸⁵. Une autre caractéristique orientale se rencontre aussi dans l'homélie copte de Cyrille citée ci-dessus : Constantin est constamment opposé aux Perses, interprétation qui est le reflet direct des événements qui précèdent la libération de Jérusalem sous Héraclius.

Une troisième *Vie* de Constantin, qui emploie la précédente, a été publiée par I. Guidi (*BHG* 364)⁸⁶. Elle utilise de nombreuses sources, et a permis à J. Bidez de retrouver des traces de l'histoire perdue de Philostorge, en parallèle avec la Vie du Codex Angelicus^{86bis}. Si on se réfère au jugement de M. Krašennikov, l'Épitome *BHG* 365z, qu'il nomme la Vie C*, recoupant

^{83bis} *Ibid.*, p. 371.

^{84bis} H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899, p. 77-78.

⁸⁵ M. VAN ESBROECK, *Les plus anciens homéliaires géorgiens*, p. 342. Ajoutons que tout du être reconstruit après les destructions de 614.

⁸⁶ Michelangelo GUIDI, *Un BIOΣ di Costantino*, Rome, 1908, dans *Rendiconti della Reale accademia dei Lincei*, vol. 16 (1907), p. 304-340 et 637-622.

^{86bis} J. BIDEZ, *Philostorgius. Kirchengeschichte*, Leipzig, 1913, p. LXXXVIII. P. XCVII, J. Bidez estime que cette Vie est postérieure à Alexandre.

la Vie *BHG* 365 (Angelicus 22), date du milieu du VII^e siècle⁸⁷. Alexandre de Chypre, directement ou par l'intermédiaire d'une source, apparaît donc deux fois au VII^e siècle ou au début du VIII^e, et encore dans la Vie de Guidi au VIII^e ou IX^e siècle. Ces utilisations réduisent à néant l'objection du silence sur laquelle se fondaient autrefois Fabricius, Opitz et Straubinger pour placer Alexandre au IX^e siècle⁸⁸.

Il reste à voir maintenant si la Vision de Constantin, archétype certain de celle du roi Mirian dans la *Conversion de la Géorgie*, a passé dans les Chroniques géorgiennes par l'intermédiaire d'Alexandre de Chypre. La question de la Vision de Constantin a entraîné une bibliographie telle qu'il n'est évidemment pas possible de tenir ici un compte exhaustif de tout ce qui a paru. Nous nous contenterons de dégager, pour la clarté, les étapes d'un long processus.

La relation la plus ancienne de la Vision est extrêmement sobre : avant de battre Maxence au pont Milvius à Rome, Constantin, dans son sommeil, perçoit le chrisme *caeleste signum*, comme le raconte Lactance vers 318⁸⁹. Dans son *Histoire Ecclésiastique*, Eusèbe de Césarée ne connaît de cet épisode que le *σωτήριον σημεῖον* dans la main de la statue de Constantin au pont Milvius. Maxence n'y est même pas qualifié d'ennemi de la religion chrétienne. Mais Lactance connaissait déjà un précédent : les chrétiens attribuaient à un ange l'invention du stratagème qui permit à Licinius au *campus Ergenus* de vaincre le persécuteur authentique Maximin Daïa, en 313. Pour ne pas affaiblir la position de Constantin, il fallait recourir à un songe qui sanctionne la victoire impériale de 312 à Rome⁹⁰.

La *Vita Constantini*, même si Eusèbe n'en était pas l'auteur⁹¹, ne paraît pas inconnue à Cyrille de Jérusalem lui-même lorsqu'il envoie sa lettre à Constance II, sinon la Vision qu'il y relate perd sa signification profonde. Telle est du moins la thèse de J. Vogt qui fait remarquer quelle est la portée et la position stratégique de la lettre de Cyrille⁹². En effet, aurait-il

⁸⁷ M. KRAŠENINNIKOV, *Prodromus sylloges vitarum laudationumque sanctorum Constantini et Helenae*, Juriev, 1915, p. 71. F. WINKELMANN, *art. cit.*, a ajouté quelques témoins à la liste de 1915, p. 267-274.

⁸⁸ Cf. ci-dessus, note 2.

⁸⁹ LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, 44, 6. Ed. J. MOREAU (Paris, 1954), p. 127 et commentaire p. 433-436.

⁹⁰ J. MOREAU, *Sur la Vision de Constantin (312)*, dans *Revue des Études Anciennes*, t. 55 (1953), p. 308-310.

⁹¹ Cf. H. GRÉGOIRE, *Eusèbe n'est pas l'auteur de la « Vita Constantini »*, dans *Byzantion*, t. 13 (1938), p. 574 sqq.

⁹² J. VOGT, *Berichte über Kreuzerscheimngen aus dem 4. Jahrhundert n. Chr.*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t. 9 (1949), p. 593-606, en particulier p. 604 et 598.

à ce point présenté comme naturelle la fonction salvatrice de la Vision de Jérusalem si l'apparition à Constantin n'avait pas à être supplantée par la grandeur des augures célestes réservés à Constance II? Ne faut-il pas noter qu'en 363, parlant de Jérusalem, Grégoire de Nazianze évoque spontanément le phénomène céleste de 351 comme une chose connue de tous?⁹³ L'objection qui est faite d'ordinaire est l'opposition rhétorique par laquelle Cyrille associe Constance, favorisé d'une croix céleste, à Constantin, réduit à la découverte de la croix terrestre. On sous-entend que, pour Cyrille, Constantin n'aurait pas vu de croix céleste. Mais n'est-ce pas oublier que Jérusalem est le point de départ du raisonnement de Cyrille? À cet endroit, il n'y a pas d'objection à envisager que la lettre de 351 ait connu la vision selon la *Vita Constantini* attribuée à Eusèbe.

Moins décisifs paraissent les arguments de J. Vogt selon lesquels la croix serait apparue en 353, et la lettre écrite la même année, pour faire droit au souhait de progéniture exprimé sinon à un moment où Constance II était veuf, et parce que les chrétiens et les païens, à l'exclusion des Juifs, adressent des louanges à Dieu après l'apparition de la croix. A cette époque, en 353, les juifs avaient été exclus de la ville. Mais le souhait d'une descendance peut s'exprimer en toute occasion, et l'exclusion des juifs dans la réaction à la vision répond sans doute à des réflexes théologiques courants. La date de 353 a d'ailleurs été reportée à 350 par H. Grégoire et P. Orgels⁹⁴, sur la foi d'une émission monétaire portant, avec le *labarum* les mots *hoc signo victor eris*. Or, le nom de Vetranus qui s'y lit oblige à dater la frappe de 350. Il ne s'ensuit pas qu'il faille faire dépendre cette inscription de 350 de la Vision de Jérusalem qui précisément ne la cite pas explicitement. Il y a plutôt lieu de s'interroger sur la nécessité d'admettre que le récit de la Vision est antérieure à la lettre de 351.

Outre la *Vita Constantini*, il y a deux autres témoins du IV^e siècle. Le premier est à détecter à travers le *Syntagma* de Gélase de Cyzique, rédigé vers 475. Voici les lignes importantes: «Le combat n'étant pas encore tranché et les positions encore équilibrées, Dieu secourra Constantin à partir du ciel, lui montrant le symbole salutaire de la croix de manière lumineuse dans le ciel: les lettres de la vision signifiaient la force de la vision: τούτω νικᾷ vaine par ceci!»⁹⁵. Ces quelques mots se retrouvent à la lettre dans la

⁹³ GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Oratio 5*, dans *Patrologia Graeca*, t. 35, col. 669.

⁹⁴ H. GRÉGOIRE et P. ORGELS, *S. Gallicanus, consul et martyr dans la Passion des SS. Jean et Paul et sa vision «constantinienne» du crucifié*, dans *Byzantion*, t. 24 (1954), p. 579-605, surtout p. 596, note 1 et p. 598-599.

⁹⁵ GELASIUS, *Kirchengeschichte*, I, 5, ed. G. LOESCHKE et M. HEINEMANN, Leipzig, 1908, p. 10.



Vie de Métrophane et Alexandre, les premiers évêques de Constantinople⁹⁶, dans un contexte plus large dont la plus grande partie doit être attribuée à l'Histoire Ecclésiastique perdue composée par Gélase de Césarée, le neveu de Cyrille de Jérusalem, à l'instigation de son oncle⁹⁷.

Les développements par lesquels Gélase de Cyzique tente de rendre crédible son récit ne font qu'amplifier l'incrédulité sensible déjà dans la *Vita Constantini* attribuée à Eusèbe lui-même. Gélase témoigne qu'il sait que quelques uns de la génération qui a vécu sous Constance II ont pu être témoin d'une apparition de la croix — *ab esse ad posse valet illatio*⁹⁸. Puis il argumente assez longuement : les juifs et les païens n'ont-ils pas des récits semblables pour leurs propres croyances ? Nous croyons que l'adversaire ici visé par Gélase de Césarée n'est autre qu'Eunape de Sardes, qui vers 391 remet la main à une histoire violemment anti-chrétienne, dont la première édition datait des années 380⁹⁹. Il n'est donc pas possible de suivre les arguments de F. Scheidweiler lorsqu'il prétend faire ici de Gélase de Césarée la source de la *Vita Constantini*, parce que ses doutes sont plus grands que ceux d'Eusèbe¹⁰⁰.

La *Vita Constantini*, ouvrage posthume d'Eusèbe, brouillon rassemblé vaillamment avant l'achèvement de la rédaction finale, a laissé chez les auteurs ultérieurs plus de traces qu'on n'avait voulu le croire au moment de mettre en lumière ses contradictions¹⁰¹. C'est plutôt la tendance arienne d'Eusèbe qui a porté les écrivains ultérieurs à négliger l'ouvrage, d'ailleurs interpolé plus d'une fois. D'autre part, le contexte de l'épisode de la croix dans la *Vie* de Métrophane permet sûrement de remonter à Gélase de Césarée, et on y trouve également la suite du récit de la *Vita Constantini* dans la description de l'insigne à fixer au sommet d'une haute lance. La *Vita Constantini* est donc un témoin pour le quatrième siècle. Les points saillants du récit sont : l'apparition à l'horizon avec l'inscription, le fait que l'armée entière la voit, alors que Constantin s'interroge, enfin l'apparition du Christ la nuit pour donner l'ordre de confectionner l'insigne¹⁰².

⁹⁶ M. GEDEON, Ἀνέκδοτα Βυζαντινά, fasc. 1, p. 32 extrait de Ἐκκλησιαστικὴ Ἀληθεία, t. 4 (Constantinople, 1884).

⁹⁷ Pour une démonstration de l'existence de cette histoire, voir F. SCHEIDWEILER, *Die Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 46 (1953), p. 277-301.

⁹⁸ Évidemment, il n'y a pas lieu de supposer une éclipse de soleil quelconque comme le fait M. HEINEMANN, *op. cit.*, p. 10, dans l'apparat.

⁹⁹ Th. BARNES, *The Sources of the Historia Augusta*, Bruxelles, 1978 (Collection Latomus, vol. 155), p. 113-123 et sa mention de Gélase, p. 121.

¹⁰⁰ F. SCHEIDWEILER, *art. cit.*, p. 294-297.

¹⁰¹ Voir la liste des *testimonia* dans F. WINKELMANN, *Über das Leben des Kaisers Konstantin*, dans *Eusebius Werke*, t. 1 (Berlin, 1975), p. XXVII-XXXII.

¹⁰² *Vita Constantini*, I, 28-30, ed. WINKELMANN, p. 30.



Le troisième témoin du IV^e siècle est l'historien homéen, panégyriste de Constance II, dont Philostorge est le témoin principal, mais que nous rencontrerons ci-dessous après l'examen des textes du V^e siècle.

Dans les premières années du V^e siècle, voici le récit de Rufin. L'empereur anxieux, scrutait le ciel, et il vit *per soporem ad orientis partem in caelo signum crucis igno fulgore rutilare* « dans son sommeil à l'orient le signe de la croix étinceler d'un feu éclatant, et que les anges viennent lui dire «Constantin τούτῳ νικά!»¹⁰³. Les différences entre Rufin et la *Vita* ne sont pas tellement grandes. Le plus curieux, c'est que Rufin donne l'inscription en grec; or, nous avons vu qu'ici, il ne peut dépendre de Gélase qui présente les choses autrement. Rien n'est dit non plus sur les soldats qui seraient témoins. Tous ces récits sont placés dans le contexte de la campagne contre Maxence à Rome, sauf celui de la *Vita* qui la place en Gaule. Il s'agit d'un réflexe de panégyriste chrétien qui fait remonter la gloire de la conversion aussi haut que possible, et du même fait efface les fastes païens antérieurs. En 310, d'après le panégyriste païen, Constantin était favorisé de la vision d'Apollon à Trèves¹⁰⁴. Les procédés de la *Vita Constantini* n'en écartent pas pour autant son existence avant la lettre de Cyrille de Jérusalem. A certains égards, le récit de Rufin est plus proche de celui de Lactance, la présence des anges rappelant même les privilèges divins accordés à Licinius en 313.

Entre 425 et 433, Philostorge entreprend son *Histoire Ecclésiastique*. Dans la description de la vision, il insistera sur le fait que la vision apparut avec des caractères latins Ῥωμαϊκοῖς γράμμασι, peut-être sous l'influence des premières émissions monétaires à inscription latine. Le texte de Philostorge se reconstitue à partir de Photius et de la *Passion* d'Artemius, qui cite la *Vita Constantini*, et de la *Vie* de Constantin éditée par I. Guidi. La nouveauté réside ici dans l'apparition d'un arc-en-ciel dont les lettres dessinent avec des étoiles les caractères latins de la devise *hoc signo vinces*¹⁰⁵. Philostorge est aussi le premier qui nous a laissé, implicitement, la date de 351 pour l'apparition de la croix à Jérusalem. Il raconte en effet la vision qui se produisit lors de la victoire de Constance sur Magnence à Mursa en

¹⁰³ RUFIN D'AQUILÉE, *Hist. Eccl.*, IX, 9, 1-3, ed. cit., p. 827-835.

¹⁰⁴ Cf. J. MOREAU, *art. cit.*, p. 329 avec une excellente mise en valeur des convergences et des divergences. Il n'y a pas lieu, nous semble-t-il, d'insister tellement sur l'opposition diurne ou nocturne de la vision, puisqu'il s'agit toujours d'une visée à l'est, que le soleil soit juste en dessous de l'horizon, ou que, dépassant le zénith, il commence à décliner. Comme l'observe également J. Moreau, l'importance de la vision païenne de Trèves n'est peut-être pas primordiale. Les victoires contre les Francs en 313 expliquent peut-être mieux l'implantation en Gaule de la vision.

¹⁰⁵ PHILOSTORGIUS, *Kirchengeschichte*, I, 6, ed. J. BIDEZ (Leipzig, 1913), p. 7.



Pannonie sur la Drave en 351. Le passage est conservé par Photius et la *Passion* d'Artemius : « Au seuil de la pentecôte, à la troisième heure, au dessus de Jérusalem, la Croix apparut sur le Golgotha jusqu'au mont des Oliviers, et la couronne d'un grand arc-en-ciel l'entourait de toute part. L'arc-en-ciel signifiait la bienveillance de celui qui a été crucifié et élevé au ciel, et la couronne la victoire de l'empereur »¹⁰⁶.

Le point remarquable de cette version de la vision, c'est que l'arc-en-ciel n'apparaît pas dans la lettre de Cyrille, seul témoin sûr, mais bien dans la morphologie que Philostorge attribue à la Vision de Constantin lui-même. L'explication théologique, par référence à l'arc-en-ciel après le déluge, remplace avec la couronne la signification de l'inscription, toujours omise à Jérusalem.

Mais Philostorge puise déjà à une source anonyme, l'historiographe homéen de Constance II, qui écrivit aux alentours de 380¹⁰⁷. C'est cet auteur, lu à travers la Chronique Pascale et Théophane le Chronographe, qui a remis l'apparition de Jérusalem dans le contexte immédiat de la bataille de Mursa. La même vision apparut à la même heure en Pannonie à Constance II et à l'armée entière qui l'accompagnait dans la bataille contre Magnence. C'est, dit Théophane, de cela que parle Cyrille dans la lettre à l'empereur Constance où il l'appelle « très pieux », ce pourquoi certains l'on accusé faussement d'être arianisant¹⁰⁸.

Cette suite de descriptions donne déjà la clef du récit qui s'est propagé en tête de l'Invention, par sainte Hélène, de la croix et des clous, texte si largement diffusé partout. A la *damnatio memoriae* de Constance glorifié par les semi-ariens, les orthodoxes ont répondu plus tard en plaçant sur le Danube la Vision de Constantin, tout en la reportant à 312, la septième année de Constantin. Il y avait deux raisons à cette substitution. La plus immédiate est de désolidariser la vision de Jérusalem de celle de la bataille de Mursa contre Magnence en plaçant l'apparition sous le seul empereur orthodoxe Constantin, lequel reprend ainsi à Constant II les quelques rayons de gloire que ce dernier lui avait ravés. En second lieu, l'épisode est fidèle, mais en sens inverse, à un mouvement apologétique déjà sensible dans la *Vita Constantini*, où la bataille de Constantin contre Licinius en 324 est confondue avec l'hostilité déclarée dès 314¹⁰⁹, alors que Lactance favorisait Licinius d'une vision angélique en 313. Ici, le scandale de l'ennemi

¹⁰⁶ *Ibid.*, III, 26, p. 51-52.

¹⁰⁷ P. BATTIFOL, *Un historiographe anonyme arien du IV^e siècle*, dans *Römische Quartalschrift*, t. 9 (1895), p. 57-97, surtout p. 61, 91 et 97.

¹⁰⁸ PHILOSTORGIUS, annexe VII, 25, p. 221.

¹⁰⁹ Cf. H. GRÉGOIRE, *Eusèbe n'est pas l'auteur...*, p. 574 sqq.

apostat est totalement éliminé. La légende place sur le Danube une victoire inspirée des campagnes contre les Goths en 332-333, mais dont le véritable noyau est vraisemblablement la confrontation entre Constantin et Licinius en 324, entre le converti et l'apostat, près d'Andrinople en Thrace en 324, à moins qu'en évoquant le Danube, elle ne se rappelle la confrontation de 314 entre la Drave et la Save à Cibalae. Il en va de même quand la Vision de Constantin est placée en Gaule : l'ennemi, ici les Francs en 313, servent de repoussoir plus commode pour la conversion des païens après le Pont Milvius, et des médailles attestent que la victoire gauloise était associée à l'épisode du pont Milvius¹¹⁰. De même les Goths servent-ils d'excellent substituts pour la bataille de 324 où le chrisme a sûrement servi de symbole actif à la victoire.

Deux sources, tardives il est vrai, ont rattaché la vision de Constantin, l'une à la Péonie, c'est-à-dire la Thrace, l'autre à la Thrace elle-même explicitement¹¹¹. La volonté d'effacer la mémoire de l'arriviste apostat autant que l'élimination des privilèges exorbitants accordés à Constance II, ont provoqué le récit le plus répandu où Constantin, en 312, se trouve face aux barbares du Danube, ce dernier fleuve jouant le rôle du Tibre à Rome¹¹². Cette version des faits offre l'avantage de situer l'ennemi du Christianisme entièrement en dehors des chrétiens eux-mêmes et de leurs factions. Ces vues ne pouvaient qu'être favorisées par la politique hénotique de Zénon. La légende d'Hélène inclut d'ailleurs le baptême de Constantin par Eusèbe de Rome, prototype de la légende de Silvestre.

Comme pour le récit de l'Invention de la Croix, Alexandre de Chypre en plaçant son récit la septième année de Constantin, connaît cette version, tout en repoussant la localisation sur le Danube et le baptême de Constantin qu'il réfute explicitement. Il a préféré avoir recours à la *Vita Constantini* et à Théodoret.

L'auteur qui pose le moins de problèmes est Sozomène¹¹³. Il juxtapose assez nettement le récit de Rufin et celui de la *Vita*. Par contre, Socrate soulève une question d'autant plus importante que ce récit se rapproche le

¹¹⁰ Cf. M. BESNIER, *L'empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée*, dans G. GLOTZ, *Histoire Ancienne*, III, 4, 1 (Paris, 1937), p. 365 et 375.

¹¹¹ Cf. J. A. CRAMER, *Anecdota Graeca e codd. mss. bibliothecae Regiae Parisiensis*, t. 2 (Oxford 1839), p. 294 : d'après ces Ἐκλογα ἱστοριῶν, la vision qui se rapproche de la *Vita* a lieu εἰς Παιονίαν dans la victoire finale contre Licinius en 324. D'autre part, Theodore Scutariotès, Σύνοψις χρονική, dans Μεσαιωνική βιβλιοθήκη, ed. Sathas, t. 7 (Paris 1894), p. 44 : la bataille est située en Thrace.

¹¹² E. NESTLE, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 4 (1895), p. 324-325.

¹¹³ SOZOMÈNE, *Histoire Ecclésiastique*, I, 3, 1-5. Ed. J. BIDEZ-G. C. HANSEN (Berlin, 1960), p. 11.

plus des expressions d'Alexandre de Chypre. «A l'heure où le soleil est au milieu et où le jour commence à décliner, il vit dans le ciel $\sigma\tau\acute{\upsilon}\lambda\omicron\nu\ \phi\omega\tau\acute{\omicron}\varsigma$ $\sigma\tau\alpha\upsilon\omicron\rho\epsilon\iota\delta\eta\ \acute{\epsilon}\nu\ \phi\ \gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha\tau\alpha\ \eta\gamma\ \lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\nu\tau\alpha\ \acute{\epsilon}\nu\ \tau\omicron\upsilon\tau\omega\ \nu\acute{\iota}\kappa\alpha$ une colonne de lumière en forme de croix, où étaient les caractères disant : vainc grâce à ceci»¹¹⁴. Alexandre écrit : «il lui apparut $\sigma\tau\eta\lambda\omicron\epsilon\iota\delta\eta\varsigma\ \sigma\tau\alpha\upsilon\omicron\rho\delta\varsigma\ \acute{\epsilon}\kappa\ \phi\omega\tau\acute{\omicron}\varsigma\ \kappa\alpha\tau\epsilon\sigma\kappa\epsilon\upsilon\alpha\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\nu\ \phi\ \acute{\epsilon}\nu\epsilon\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\pi\tau\omicron$... une croix en forme de colonne et faite de lumière dans laquelle était écrit *vainc par ceci*». Nul doute que Socrate ait ici une influence. Après cela, c'est à nouveau la *Vita* qui est la source, pour l'apparition du Christ la nuit, au moment des instructions sur l'emblème à forger. Nous citons cette phrase avec quelque insistance parce que c'est l'expression la plus importante au moment de comparer Alexandre et la *Conversion de la Géorgie*. En effet, le traducteur géorgien a retrouvé la tournure de Socrate malgré son modèle, Alexandre : $\sigma\tau\eta\epsilon\tau\omicron\ \nu\alpha\tau\omicron\lambda\omicron\iota\varsigma\ \alpha\alpha\ \chi\upsilon\alpha\rho\iota\varsigma\ \varsigma\alpha\beta\epsilon\lambda\ \Sigma\epsilon\kappa\mu\epsilon\lambda\omicron$ une colonne de lumière faite en forme de croix»¹¹⁵. Notons que l'Agathange écrit : «Et une lumière violente apparut en forme de colonne lumineuse, elle arriva sur les eaux du fleuve et au dessus d'elle apparut la croix du Seigneur»¹¹⁶, ce qui dans la traduction grecque du VII^e siècle devient : « $\acute{\omicron}\mu\omicron\iota\omicron\mu\alpha\ \sigma\tau\acute{\upsilon}\lambda\omicron\nu\ \phi\omega\tau\omicron\epsilon\iota\delta\omicron\varsigma\ \acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\ \tau\omicron\nu\ \acute{\upsilon}\delta\acute{\alpha}\tau\omega\nu\ \tau\omicron\upsilon\ \rho\omicron\tau\alpha\mu\omicron\upsilon\ \kappa\alpha\iota\ \acute{\epsilon}\pi\acute{\alpha}\nu\omega\ \tau\omicron\upsilon\ \sigma\tau\acute{\upsilon}\lambda\omicron\nu\ \tau\omicron\ \delta\epsilon\sigma\pi\omicron\tau\iota\kappa\acute{\omicron}\nu\ \sigma\eta\mu\epsilon\iota\omicron\nu$ »¹¹⁷, tournure trop tardive pour expliquer la colonne de lumière en géorgien.

La *Conversion de la Géorgie* est un ensemble complexe de sept récits intégrés dans le *Kartlis Chkovreba*¹¹⁸. Il y a lieu d'y distinguer une pièce parallèle, attribuée à Grigol Diakon ou Grégoire le Diacre, sur l'érection de la croix de Mtskheta, et insérée par la suite dans la *Conversion* et la *Vie* de sainte Nino¹¹⁹, mais qui a eu une vie indépendante dans le cadre du *mravaltavi* géorgien¹²⁰.

L'influence de la lettre de Cyrille de Jérusalem est évidente sur la *Conversion de la Géorgie*, mais on a vu qu'il en a existé une version

¹¹⁴ SOCRATE, *Histoire ecclésiastique*, I, 2. Ed. R. HUSSEY, t. 1 (Oxford, 1953), p. 11.

¹¹⁵ Th. MGALOBILSVILI, *Kronika*, p. 23.

¹¹⁶ *Patmoutiou Agatangeli*, § 833, éd. TER MKRTTCEAN (Tbilissi, 1909), p. 434, 2-3.

¹¹⁷ G. LAFONTAINE, *La version grecque ancienne du livre arménien d'Agathange* (Louvain-la-Neuve, 1973), p. 320.

¹¹⁸ Sur l'ensemble des *Annales Géorgiennes*, l'introduction occidentale la plus aisée demeure C. TOUMANOFF, *Medieval Historical Literature*, dans *Traditio*, t. 1 (New York, 1943), p. 139-182. En particulier p. 149-153 sur la *Conversion* proprement dite.

¹¹⁹ I. ABULADZE, *Jveli k'art'uli agiograf'uli literaturis jeglebi*, t. 1 (Tbilissi, 1963), p. 153-157 pour Grigol Diakon, mais p. 81-163, sur deux colonnes reproduisant les deux rédactions principales, pour l'ensemble de la légende. Celle-ci, sans Grigol Diakon, a été traduite en allemand par G. PÄTSCH, *Die Bekehrung Georgiens Mokevay Kartlisay*, dans *Bedi Kartlisa*, t. 33 (1975), p. 288-337.

¹²⁰ M. VAN ESBROECK, *op. cit.*, p. 169-170 et 303-304.

géorgienne antérieure à la traduction du discours d'Alexandre de Chypre. C'est même au 7 mai que figure une des versions de la *Conversion*, celle de Grigol Diacre. Le temps est loin où A. Khakhanov recopiait intégralement le texte latin de Rufin pour constater les convergences avec la légende de sainte Nino, l'illuminatrice de la Géorgie¹²¹. K. Kekelidze a consacré deux articles importants à ce thème. Le premier, en 1926, a eu un grand retentissement¹²². Le P. Peeters répondit à cet article, notamment par une thèse assez radicale : le récit de Rufin, lors de sa rediffusion dans son pays d'origine, provoqua l'aménagement de la légende entière de la conversion sous le roi Mirian, et son corollaire, l'histoire de l'érection de la croix de Mtskheta. Il ajoutait d'ailleurs que c'est par l'intermédiaire de Moïse de Khorène que, amalgamé à l'Agathange, la légende est remontée en Géorgie¹²³. Notons qu'aujourd'hui, M. Scheidweiler s'inscrit en faux contre l'exclusion du récit chez Gélase de Césarée; ce dernier a bien pu raconter l'histoire de Nino avant Rufin, mais pas nécessairement dans des termes si identiques qu'il faille parler d'une traduction latine de Rufin¹²⁴.

Le passage par l'Agathange est moins paradoxal aujourd'hui où l'on sait que cet écrit polymorphe a été résumé au début du VII^e siècle, et que c'est à son modèle complet que puisait Moïse de Khorène¹²⁵. Le texte grec d'une version antérieure à l'amalgame connu de Moïse décrit ainsi la vision de Tiridate : Στήλη δὲ πυρίνη ἐφάνει ἐν μέσῳ τῶν ὑδάτων σταυροῦ τύπον ἔχουσα une colonne de feu apparut au milieu des eaux ayant la forme d'une croix¹²⁶. C'était en effet la manière obligée d'offrir à l'autorité royale chrétienne ses lettres de créance, et l'Agathange lui-même l'a réalisée de manière exemplaire face à la *Vie* de Constantin, déjà codifiée selon la *Vie* de saint Silvestre, donc après la fin du V^e siècle¹²⁷.

Les sources de la *Conversion de la Géorgie*, énumérées par le P. Peeters, comprennent évidemment les récits de l'Apparition de la Croix à Constantin, sans préciser de quelle légende livresque la *Conversion* a tiré son

¹²¹ A. S. KHAKHANOV, *Istočniki po vvedeniju hristianstva v Gruzii*, dans *Drėvnosti vostočnyja*, t. 1 (Moscou, 1893), p. 299-345.

¹²² K. KEKELIDZE, *Kar'velt'a mok'c'evis mt'avari istoriuli-k'ronologiuri sakithavi*, dans *Mimohilveli*, t. 1 (Tbilissi, 1926), p. 1-53.

¹²³ P. PEETERS, *Les débuts du Christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques*, dans *Analecta Bollandiana*, t. 58 (1932), p. 5-58.

¹²⁴ F. SCHEIDWEILER, *art. cit.*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. 46 (1953), p. 289-290. Sur cette question, voir aussi F. DIEKAMP, *Analecta Patristica*, Rome, 1938, p. 17-32.

¹²⁵ Cf. M. VAN ESBROECK, *Le résumé syriaque de l'Agathange*, dans *Analecta Bollandiana*, t. 95 (1977), p. 291-358. Et *Revue des Études Arméniennes*, t. 8 (1971), p. 13-21 et 162-167.

¹²⁶ G. GARITTE, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, Vatican, 1946, p. 100; *Vie grecque*, par. 167.

¹²⁷ Sur l'évolution de l'Agathange, voir aussi *Handes Amsoreay*, t. 90 (1976), col. 493-510.

information¹²⁸. K. Kekelidze écrivit plus tard, en 1943, un autre article sur la composition, les sources et les tendances populaires de la Conversion de la Géorgie¹²⁹. Il y démontre que la légende, dans l'état double, voir triple où elle nous est parvenue, réemploie une Vie antérieure qui a disparu, et combien la légende de la croix, avec son modèle en Judas-Cyriaque et surtout les prêtres juifs, peut seule expliquer les personnages singuliers d'Abiathar et de Sidonia, les juifs qui sont témoins de la prédication de Nino. Les deux rédactions géorgiennes de l'érection de la croix par le prêtre Jacques, et de même la rédaction marginale de Grigol Diakon, utilisent l'expression «la colonne de lumière et le signe de la croix», la deuxième associant même le *Sveti Tskhoveli* à la colonne de lumière!¹³⁰ Nous pensons que le traducteur d'Alexandre de Chypre s'est laissé influencé par ces récits au moment où il rencontrait l'expression inverse dans son modèle grec. La *Vie* ancienne de Nino devait être moins chaotique que ce qui en reste aujourd'hui. En traduisant de la sorte, il est retombé sur l'expression de Socrate, laquelle a influencé les rédactions primitives de l'Agathange à travers, peut-être, des sources communes disparues.

Malgré la symétrie, inévitable, des événements, que Th. Mgaloblišvili a bien mis en lumière¹³¹, il nous paraît difficile de pouvoir considérer le récit complexe du *Mok'cevey* comme provenant de la version géorgienne d'Alexandre de Chypre. Cette symétrie est en effet le résultat de la propagation naturelle des symboles de la foi politico-religieuse vers les royaumes convertis au cours du IV^e et V^e siècles. De plus, certaines images, comme celles de la croix de feu, dans le contexte évident de la reprise de l'apparition du 7 mai à Jérusalem, livrent plus que la lettre de Cyrille : la couronne d'étoiles¹³². Ici, la source n'est autre que l'histoire du semi-arien Philostorge, la nécessité de cumuler les symboles de la légitimité a puisé son bien partout. Et derrière Philostorge, l'historien homéen de 380 ne serait pas à exclure.

Il serait hors de proportion de sonder plus avant les sources du *Kartlis Mokcevey*. Un livre n'y suffirait pas. Il nous a paru utile de montrer combien la continuité de la symbolique de la conversion reste capitale et constante du deuxième quart du IV^e siècle jusqu'au seuil du VI^e. A ce

¹²⁸ P. PEETERS, *art. cit.*, p. 50-51.

¹²⁹ K. KEKELIDZE, *Mok'cevey Kartlisay-s šedgeniloba, cvaroebi da erovnuli tendenc'ebi*, dans *Literaturuli jiebani*, t. 1 (Tbilissi, 1943). Repris dans *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, t. 1 (Tbilissi, 1956), p. 63-83.

¹³⁰ I. ABULADZE, *op. cit.*, p. 149, 15-16 et p. 152, 4; aussi p. 155, ligne 2.

¹³¹ Th. MGALOBLIŠVILI, *Kronika*, p. 22-27.

¹³² I. ABULADZE, *op. cit.*, p. 148, 32 et 34.

moment, Arméniens et Géorgiens ont pris le relais en s'appuyant sur les cycles développés que précisément Alexandre de Chypre récuse, en revenant, lui, à la *Vita Constantini*, au nom de l'orthodoxe Justinien, peu avant 553.

La tradition géorgienne, bien au courant de l'image de la colonne de lumière qui s'est développée chez eux à partir de la fin du V^e siècle, traduit spontanément le grec d'Alexandre en retrouvant inconsciemment une formule de Socrate.

La traduction géorgienne de l'opuscule d'Alexandre atteste la vivacité de l'orthodoxie géorgienne dans la deuxième moitié du VI^e siècle. Mais en Palestine à Saint-Sabas, le texte est déjà démodé au XI^e siècle, au moment où on réutilise le vieux *mravaltavi* pour transcrire sur ses pages grattées et lavées le commentaire de l'évangile de Jean par Jean Chrysostome. Du moins la version est-elle demeurée ailleurs, et son vocabulaire intéressant, puisqu'on en a gardé le modèle, est bien mis en valeur par Th. Mgaloblišvili dans un excellent index. On apprendra sans doute plus sur la nature du texte géorgien quand un philologue courageux osera affronter les flots de variantes que lui fournira l'examen des innombrables manuscrits grecs qui contiennent le Discours d'Alexandre.

Michel VAN ESBROECK

NOTES D'UN VOYAGE ARCHÉOLOGIQUE EN HAUTE-SVANÉTIE (GÉORGIE)

*Article dédié à Monsieur le Professeur W. Beridzé,
Directeur de l'Institut d'Histoire de l'Art Géorgien,
ainsi qu'à ses collaborateurs et aux personnalités géor-
giennes qui nous ont permis ce voyage.*

RÉSUMÉ

En septembre 1978, il nous a été possible de faire une expédition d'une dizaine de jours en Haute-Svanétie. Cette visite, bien courte, nous a donné idée de l'extrême richesse archéologique de cette lointaine région du Caucase qui connut son apogée du XI^e au XIV^e siècle; ainsi s'explique que nous présentions ici ces premières notes¹.

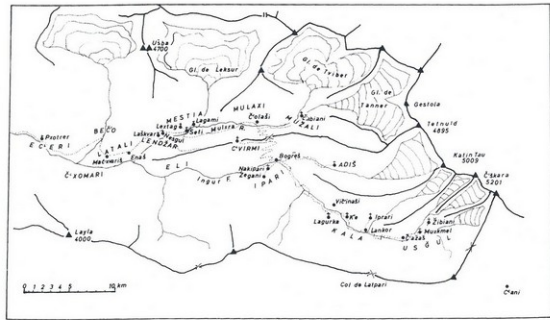
* * *

On appelle Haute-Svanétie le bassin supérieur du fleuve Ingur (Ingouri) et de ses affluents (cf. carte). Ce bassin, qui s'étend d'est en ouest, est cerné de hautes montagnes : au nord, la chaîne principale du Caucase, couverte de glaciers immenses, hérissée de cimes abruptes comme le mont Č'skara (5201 m), le mont Tetnuld (4895 m), l'Ušba (4700 m), l'Elbrouz enfin (5642 m)²; au sud, la chaîne svane culminant au mont Layla (4000 m).

La vallée de l'Ingur, comme celle de son principal affluent, la Muxra est assez large et assez plate pour permettre une culture de montagne où prime le seigle (fig. 1). L'économie semble dominée par l'élevage : quelques chevaux, bovins, moutons et surtout une extraordinaire densité de porcins

¹ Bibliographie générale : R. BERNOVILLE, *La Souanétie libre. Épisode d'un voyage à la chaîne centrale du Caucase*, Paris, 1975 (cité BERNOVILLE); Comtesse OUVAROVA, *Voyage en Psavie, Hevrouisie et Svanétie*, Moscou, Matériels pour l'archéologie du Caucase, fasc. X, 1904 (MAC, X); A. BYHAN, *La civilisation caucasienne*, Paris, 1936 (BYHAN); G. N. TCHOUBINACHVILI, *L'orfèvrerie géorgienne, VIII^e-XVII^e siècles*, Tbilissi, 1959, deux tomes, texte et planches [en russe] (TCHOUBINACHVILI); R. SCHMERLING, *Petits reliefs dans l'architecture médiévale de la Géorgie*, Tbilissi, 1962 [en russe] (SCHMERLING); Ch. AMIRANACHVILI, *L'art des ciseleurs géorgiens*, Prague, 1971 (AMIRANACHVILI, Orfèvrerie); la collection d'*Ars Georgica* est citée AG, la revue *Bedi Karthlisa*, BK. A paraître, N. ALADACHVILI, G. ALIBEGACHVILI, A. VOLSKAIA, *L'école de peinture svane*, Tbilissi, 1980.

² Les altitudes sont données à titre indicatif car elles varient d'une source à l'autre. Pour la géographie, cf. FRESHFIELD et V. SELLA, *Explorations of the Caucasus*, 2 vol., London, 1896; A. F. MUMMERY, *Mes escalades dans les Alpes et le Caucase*, trad. Paillon, Paris, s.d.



Carte de la Haute-Svanétie.

qui trottaient par petites bandes dans les rues de villages ou dans la campagne. En dépit de l'altitude élevée et de la rudesse du climat, le pays ne paraît pas très pauvre : les maisons paysannes sont grandes, très propres et conçues d'une façon originale; la construction principale comporte une vaste pièce de réception et de nombreuses chambres; la cuisine, la laiterie, les granges constituent autant de constructions annexes réparties à quelques distances les unes des autres dans une grande cour. Il s'agit là de la disposition récente car les maisons anciennes qui nous ont été montrées à Mestia comportaient, au contraire, une très vaste pièce servant de cuisine, de chambre et même de bergerie (fig. 2)³.

L'accès de la Haute-Svanétie a toujours été difficile et reste de nos jours aléatoire. Autrefois le plus commode était de remonter, à partir de Koutaïsi, la vallée du Rion, puis de son affluent C'xanis C'xani jusqu'au village de Tekali et de là atteindre la vallée de l'Ingur à Kala en passant le col de Latpari. Les Svanes n'hésitaient pas à franchir au nord les col de Mestia ou de Tanner à plus de 3700 m d'altitude pour se rendre en Kabardie, mais répugnaient à traverser les redoutables gorges du bas Ingur pour atteindre la Mer Noire. Actuellement une route suit le fleuve et mène en cinq heures environ de Mestia à Zugdidi, d'où il faut une nuit de chemin de fer pour arriver à Tiflis. C'est par un petit biplan à hélice que nous sommes parvenus en moins d'une heure de Koutaïsi à Mestia, mais ce mode de locomotion agréable et rapide est étroitement tributaire des conditions météorologiques et donc fort incertain.

Dans ces hautes vallées d'accès difficile est établi le peuple des Svanes, connu depuis toujours pour l'indépendance de son caractère. Strabon dans sa description du Caucase disait d'eux : « Ils surpassent en force et en bravoure les autres peuples de ces contrées. Aussi exercent-ils une sorte de domination sur les tribus cirvoisines des cimes escarpées du Caucase qu'ils occupent en arrière de Dioscurias (aujourd'hui Soukoumi)... Chez eux, tout le monde est soldat mais sans pouvoir se plier à la discipline des armées régulières » (Livre XI, 19). Jusqu'au XX^e siècle s'est maintenu le caractère belliqueux de ce peuple rebelle à toute organisation féodale, chaque commune conservant son autonomie, chaque aznavour son autorité, ainsi la région méritait-elle son nom de Svanétie Libre opposé à celui de Svanétie des Dadiani (au sud), soumise aux dynastes de ce nom⁴. La domination

³ BYHAN, p. 99-101; sur l'économie rurale, p. 91, 104-09. *Catalogue du Musée ethnologique de Tiflis*, Tbilissi, 1977.

⁴ Sur la Svanétie en 1869, date de son voyage, BERNOVILLE, p. 91-94, 105-108, 117-19.

géorgienne n'en demeura moins sensible et particulièrement effective à partir du règne de David le Constructeur (1089-1125)⁵.

Aujourd'hui encore, les tours fortifiées qui flanquent bien des maisons (fig. 3) témoignent des combats qu'on se livrait de communes à communes ou avec de plus lointains ennemis. De l'indépendance traditionnelle subsiste quelques chose dans l'organisation de la propriété des terres et la considération des églises comme bien communal. Ces dernières, qui ont conservé une bonne partie de leur trésor, sont confiées au gardien du village mais sous la responsabilité du Conservateur des églises de la commune, un personnage important, souvent l'instituteur. L'ouverture et la visite des sanctuaires se fait donc sous le contrôle des deux personnages, le gardien et le Conservateur; souvent, les visiteurs sont écartés au moment d'ouvrir le cadenas, surtout dans les cas où s'ajoute la rupture d'un sceau de cire molle. Une fois dans l'église, l'ouverture du coffre-fort qui contient le trésor donne lieu au même cérémonial. Ajoutons que ces précautions ne paraissent pas inutiles quand on sait les merveilles d'orfèvrerie et de peinture que représentent les icônes ainsi conservées.

Enfin, l'identité svane, qui atteste plus de parenté avec la mingrélienne qu'avec celle des autres familles caucasiennes, se manifeste encore par l'attachement à sa langue* et aux traditions sociales et religieuses du passé. L'Ancien de la famille conserve son autorité de jadis, les fêtes culturelles où survivent les pratiques païennes sont encore suivies, les toasts au Très-Haut (Pust), à saint Michel ou aux Archanges et à saint Georges s'adressent à des entités qui ne sont pas entièrement chrétiennes; le culte des morts a gardé toute son importance et les cérémonies funéraires des rites encore emprunts de paganisme⁶.

Notre description des monuments visités en Haute Svanétie correspond à un itinéraire idéal qui n'est pas tout à fait celui que nous avons suivi, des incidents inhérents à ce type de voyage ayant modifié le cours prévu. Pour visiter les vallées où s'échelonnent les villages, nous sommes partis de Mestia, la capitale provinciale. Mestia est une jolie petite ville étalée le long de la Mulxra et sur les pentes de la montagne qu'escaladent les clôtures des champs et alpages gagnés sur la forêt. Actuellement capitale

⁵ *Atlas historique de la République soviétique de Géorgie*, Tbilissi-Moscou, 1964 [en russe], p. 247-54; K. SALIA, Quelques pages de l'histoire de Géorgie, I, *BK*, XXVII (1970), p. 72-91 (77-87); sur la persistance de l'identité svane, BERNOVILLE, p. 145, 153-54.

⁶ BERNOVILLE, p. 101-05, 114; BYHAN, p. 110-12, 116, 126-28.

* *NDLR*, le svane appartient à la famille des langues caucasiennes du Sud, dites Kartvéliennes (le Géorgien, le mégréto-tchane et le svane).

politique et administrative, elle réunit plusieurs villages anciens qui sont devenus quartiers de la ville. C'est ainsi que Seti, dont l'Église St. Georges est devenue le Musée, est situé à présent au centre de Mestia.

Notre description correspond à trois itinéraires, le premier vers l'ouest, vers la Svanétie des Dadichkiliani, le second vers l'est, le long des vallées de l'Ingur et de ses affluents; enfin, nous terminons par la visite de Mestia et de ses villages constitutifs. Les sites qui, pour le voyageur, paraissent si éloignés de Mestia n'en sont cependant pas très distants. Ipari est à 21 km de Mestia, Kala à 53 et Ušgul à 63. C'est en heures de route qu'il faut compter en montagne; les pentes sont si rudes, le terrain si remanié par les torrents et la boue qu'il nous a fallu deux heures et demi pour atteindre Kala en jeep, et ceci, un jour de beau temps. La durée est doublée ou triplée dans de mauvaises conditions, sans oublier les cas où la route est coupée en raison des intempéries. Bien des sanctuaires enfin ne sont atteints qu'à pied et c'est alors l'occasion de merveilleuses promenades de montagne. Nous avons logé tantôt à l'hôtel de Mestia, très convenable, tantôt chez l'habitant dans les villages de montagne, l'accueil y ayant toujours été amical et généreux, contrairement à ce qu'en disaient des voyageurs du siècle dernier⁷.

Nos notes étant destinées à des lecteurs francophones nous avons ajouté la prononciation française des toponymes écrits suivant les conventions internationales. Nous avons respecté la phonétique svane là où elle était plus usuelle, conservant la géorgienne dans les autres cas; cette dernière se remarque à l'usage du *i* final. Ainsi avons nous écrit Ušgul, pour Ouchgoul et Ouchgouli, mais conservé Latali, Mač'xvariš pour Matchvarichi; ce dernier toponyme se prononce encore Mazchvarichi, pouvant servir d'exemple au manque de fixation des noms de lieux.

ITINÉRAIRE OCCIDENTAL

Le premier site visité correspond à la commune de Lendžar (Lendjar, Lendjéri), très proche de Mestia où nous avons vu deux églises dans le village de Laškvar (Lachkvar, Lašt'xver), l'une dédiée aux Archanges, l'autre dite Mxer (ou Mréri); et une église à Nesgul (Nesgoul ou Nesgoun).

L'Église des Archanges à Laškvar (Tarngzél)

Il s'agit d'un petit bâtiment rectangulaire couvert d'un toit en bâtière auquel on a adjoint un appenti de bois en avant de la façade occidentale. L'église était peinte à l'extérieur, au-dessus d'une galerie périphérique

⁷ BERNVILLE, p. 107, 119.

disparue qui a laissé son empreinte⁸. Sur la paroi sud on reconnaît un grand cheval rouge face à une silhouette animale indéterminée; il est vraisemblable que se trouvait là une *Chasse de saint Eustache* comme nous la reconnaitrons sur la façade orientale de l'Église du Sauveur à Lagami (Mestia). Sur la face occidentale, au-dessus de la porte, on voit deux figures en pied que nous n'avons pas identifiées. Sur le mur nord sont illustrées deux scènes de la légende épique d'Amirani⁹; de gauche à droite, on voit le héros s'extirpant de la gueule du dragon puis combattant le géant maléfique Bagbagdev dont il fend la tête cornue sous les yeux de ses trois compagnons. L'équipement de ces soldats du bas-moyen-âge, coiffé et cotte de mailles, cimetière, petit bouclier rond, est celui que l'on utilisait encore en Svanétie aux confins de notre siècle¹⁰.

À l'intérieur, l'abside est fermée par une iconostase à trois arcades reposant sur deux piliers libres au centre et deux piliers engagés sur les côtés; ainsi sont ménagées une porte centrale et deux baies latérales, disposition de clôture de sanctuaire que nous rencontrerons souvent en Svanétie¹¹. Habituelle également est la division de la nef en deux parties par un arc doubleau à mi-longueur de la voûte, doubleau reposant sur deux piliers engagés. Sur les parois sud et nord, de chaque côté de ce pilier est réservée une haute arcature aveugle.

Les peintures, tardives (XIV^e-XV^e siècles) sont bien conservées; de qualité moyenne, elles ont l'avantage de rendre compte de la persistance des traditions iconographiques. L'abside est à trois registres et conforme à un programme connu depuis le X^e siècle¹². Dans la conque trône le Christ, encadré par le tétramorphe et le séraphin, adoré par la Vierge et le Baptiste que suivent deux archanges en costume impérial. Plus bas se tiennent les douze apôtres encadrant la Vierge orante ayant devant elle le médaillon du Christ Emmanuel. Au registre inférieur, de chaque côté de la fenêtre centrale, trois évêques, debout de face et tenant le livre, et un diacre portant boîte et

⁸ MAC, X, p. 64, fig. 7; l'église mesure environ 8 m sur 6.

⁹ L. A. SERVASIDZÉ, Peintures murales figurant Amiran Daredjani en Svanétie, *Communication à l'Acad. des Sciences de Géorgie*, XIII (1956), n° 5 [en russe]; S. B. SEREGRYAKOV, Le problème d'Amiran Daredjaniani, *BK*, XVII-XVIII (1964), p. 191-92; Th. NASKIDACHVILI, Autour de la traduction anglaise de l'Amiran Daredjaniani, *BK*, XV-XVI (1963), p. 72-74, deux articles sur cette légende géorgienne attestée au XII^e s. et liée à des mythes caucasiens antiques dont celui du héros enchaîné sur un sommet, comme Prométhée.

¹⁰ MAC, X, pl. III; BYHAN, pl. III, XII.

¹¹ SCHMERLING, p. 258-59; attribution, ici, au XII^e-XIII^e s.

¹² N. THIERRY, «À propos des peintures d'Ayvalı köy. Les programmes absidaux à trois registres avec Déisis, en Cappadoce et en Géorgie», *Zographie*, 1974, p. 5-22; sur la signification de la Déisis, cette prière de Marie et du Baptiste auprès de Christ, C. WALTER, «Two notes on the Deisis», *Rev. des Ét. Byz.*, XXVI (1968), p. 311-36.

encensoir. Dans la fenêtre sont peints deux anges tenant cet éventail liturgique dit rhipidion. L'ornement de l'iconostase est très sobre; une croix grecque dans un médaillon occupe chaque écoinçon.

Dans la nef, les scènes christologiques sont peintes à la voûte, dans la partie supérieure des arcades latérales et sur le mur occidental. À la voûte, en avant du doubleau, on a l'*Ascension* au centre, l'*Annonciation* sur le versant nord, la *Nativité* sur le versant sud; en arrière, le *Baptême* et la *Présentation au temple* (?). Sur les murs, on voit au sud, la *Résurrection de Lazare* étendue sous les deux cintres des arcatures et, plus bas, les cavaliers Démètre et Théodore de part et d'autre de sainte Barbe; au nord, la *Crucifixion* et les *Femmes au tombeau* représentées au-dessus de l'*Anastasis* et de saint Georges à cheval, de part et d'autre d'une sainte martyre. Sur le mur ouest, de haut en bas, on reconnaît la *Transfiguration*, l'*Entrée à Jérusalem* puis des portraits de saints en pied, Onuphre et un autre ascète figurant à gauche de la porte.

L'église est actuellement dépourvue de mobilier liturgique autre que de modestes croix de bois fixées sur les chancels des baies latérales.

L'église de Mxer à Laškvar

C'est une très petite église rectangulaire située dans le bas du village, dans un enclos cimétériel. Comme pour le monument précédent, les trois minces fenêtres qui s'ouvrent dans les parois ouest, nord et est, sont entourées de moulures simples. Un appenti tardif suit l'angle sud-ouest du monument où l'on pénètre par une porte occidentale.

À l'intérieur où ne peuvent tenir que cinq à six personnes, l'iconostase est conservée, trois arcades ménageant l'entrée du sanctuaire et deux baies latérales¹³. Les peintures couvrent encore tout l'édifice.

Dans l'abside, l'étroitesse du lieu fait que les séraphins qui encadrent les trois personnes de la *Désis* sont reportés sur les piliers engagés de l'arc triomphal; plus bas se trouvent les évêques encadrés par deux diacres. Dans cette partie de l'église, les peintures sont salpêtrées et en partie détruites comme à la voûte et sur le tympan occidental; on suit cependant de gauche à droite en commençant par le mur sud, près du sanctuaire: l'*Annonciation*, la *Nativité*, la *Présentation au temple*, le *Baptême* et la *Transfiguration*.

Sur les parois, les peintures sont bien conservées. Le registre supérieur du mur sud est entièrement occupé par la *Crucifixion*, trois des saintes

¹³ SCHMERLING, p. 258, fig. 29.

femmes étant séparées par la fenêtre centrale du reste de la scène; en face, l'*Entrée à Jérusalem* se développe sur le registre correspondant. Le registre inférieur est réservé, au sud, près du sanctuaire, à la *Descente aux Limbes* vers laquelle se tournent, les mains tendues, un donateur et une donatrice. Symétriquement, une image des deux archanges Michel et Gabriel portant le buste de l'Emmanuel est accostée par un autre donateur qui présente un modèle réduit de l'église et par une donatrice qui suit, les mains tendues, comme les homologues du mur sud. Enfin, le mur occidental, sous la Présentation au temple est consacré à une grande *Ascension* bien composée au-dessus et autour de la porte dont le tympan est orné du visage de l'Emmanuel.

Ces peintures, attribuées au XIV^e-XV^e siècle, sont de bonne facture et certains morceaux sont assez remarquables comme les anges portant le visage du Christ, les évêques et les diacres de l'abside ou les groupes d'apôtres de l'Ascension.

L'église de Nesgul

L'église se trouve à l'intérieur d'un vaste pré cimétéral, en haut du village. Un clocher tétrapyle à deux étages est construit à distance, près de l'entrée de l'enclos.

Le monument, que l'on attribue au X^e siècle¹⁴, est caractérisé par la hauteur de sa nef et de son abside. Il est éclairé par de très étroites fenêtres, deux au sud, une à l'est et à l'ouest. Il a deux portes, l'une au sud, l'autre à l'ouest, ce qui est d'usage fréquent, comme la galerie périphérique qui a disparu ici. L'iconostase est très haute; les arcades reposant sur deux colonnes centrales et deux colonnes engagées dans un petit massif maçonné sur les côtés; il n'y a pas de chancels latéraux et les trois arcades sont semblables¹⁵. Dans la nef, un doubleau sur piliers engagés divise l'espace en deux parties, deux arcatures aveugles étant ménagées dans chaque mur latéral.

L'obscurité de l'église ne nous a guère permis de distinguer les fragments de peintures conservés, ceux-ci étant très altérés par le salpêtre et des repeints. Nous avons reconnu dans l'abside, à mi-hauteur, les apôtres d'un registre moyen, et des bustes (de prophètes?) dans les médaillons de l'arc absidal; cette dernière disposition étant en faveur d'une datation haute.

¹⁴ SCHMERLING, p. 228-28, pl. 100, n° 1.

¹⁵ Type assez rare que nous retrouverons à Poxter et Nakipari et, dans SCHMERLING, pl. 10, 11; 100, n° 2.

Au-dessus du bandeau horizontal de l'iconostase se dresse une grande croix de bois dont le corps est partiellement recouvert de feuilles d'or repoussé¹⁶; nous n'avons pas vu d'autres pièce d'orfèvrerie¹⁷.

* * *

Le second site visité correspond à la commune de Latali où nous avons vu successivement les deux églises de Mač'xvariš (Matchvarichi, parfois Mazchvarichi), celle des Archanges et celle du Sauveur, et l'Église de Enaš (Enach, ou Enianach, ou Ianachi).

L'église des Archanges de Mač'xvariš (Targzel)

Il s'agit encore d'une église à une nef et à une abside, mais celle-ci est cette fois pentagonale à l'extérieur et ornée de cinq arcatures aveugles¹⁸. Celles-ci sont cernées de deux boudins qui suivent le cintre et reposent sur deux colonnettes de même diamètre par l'intermédiaire de quatre boules entre deux bandes plates; les quatre colonnettes ainsi jumelées s'appuient sur le socle de l'église par l'intermédiaire d'une haute moulure et de quatre autres boules. Le même type de double boudin suit en continuité le cintre et les montants de la petite fenêtre orientale, reposant également sur deux boules de chaque côté¹⁹. L'ensemble est soigné et sobre et répond au répertoire décoratif du XI^e siècle²⁰. Une galerie sud a été secondairement adjointe.

À l'intérieur, l'iconostase à trois arcades sur deux piliers libres et deux piliers engagés ménage une entrée centrale et deux baies latérales. La nef, voûtée, est divisée par un doubleau central sur piliers engagés et présente les quatre arcatures aveugles habituelles.

Les piliers de l'iconostase sont ornés d'un joli décor de rinceaux blancs sur fond noir avec quelques rehauts rouges sur les piliers, un réseau de losanges centrés d'un motif en fleur de lys couvre les champs supérieurs, une draperie en trompe-l'œil orne les chancels.

Les peintures figurées sont de qualité très inférieure aux ornements bichromes et peuvent être attribuées au XVII^e siècle. Dans la conque absidale on ne voit plus que la partie supérieure de la *Déisis*; plus bas, six évêques sont symétriquement disposés, s'avançant vers l'autel, déployant un rouleau inscrit; derrière eux, un diacre de face tient la boîte et l'encensoir.

¹⁶ TCHOUBINACHVILI, fig. 243.

¹⁷ *Ibid.*, fig. 425, 446.

¹⁸ *MAC*, X, p. 66, fig. 8.

¹⁹ Cf. fig. 4, à Enaš.

²⁰ Cf. *infra*.

À la voûte, le doubleau sépare les sujets, au nord l'*Annonciation* et la *Transfiguration*, au sud la *Nativité* et le *Baptême*; au centre est ménagé un large champ réservé à l'*Ascension* et à l'*Ancien des Jours*. Sur le doubleau on reconnaît David et Salomon. Sur les arcades, d'est en ouest on a, au nord, la *Crucifixion* et la *Pentecôte*; au sud, une scène non identifiée et la *Dormition*. Sur le mur ouest, on voit dans le tympan la *Résurrection de Lazare* et, plus bas, la *Descente aux Limbes* et l'*Entrée à Jérusalem*. Tout au bas des parois sont représentés divers saints parmi lesquels on identifie sainte Catherine et sainte Barbe à l'ouest, des saints militaires au nord et au sud, Damien au nord.

Lorsqu'on pénètre dans l'église on est frappé par la hauteur de la grande croix sans ornement qui est dressée devant la porte du sanctuaire; elle dépasse nettement l'iconostase et est ornée de grandes cornes de bœufs, trophées des animaux sacrifiés; une clochette et diverses offrandes dont certaines sont nouées dans des chiffons pendent d'une poutre fixées aux piliers de la nef. Dans l'abside, l'autel est conservé; près de lui se trouve un pupitre de bois sculpté et une icône dépeinte sur laquelle on reconnaît les deux archanges qui portent le buste de l'Emmanuel.

L'église du Sauveur de Mač'xvariš

L'Église du Sauveur (Matchvar) est située comme la précédente sur une butte herbeuse, à quelques centaines de mètres au nord-ouest de celle-ci. L'habitat dispersé, de petites fermes, de champs, prés et vergers, constituant autour d'elles plus un hameau qu'un village.

La tradition populaire en fait le lieu où se fête Pust (Poucht), le Très-Haut du paganisme svane.

C'est un monument un peu plus grand que le précédent et flanqué d'une galerie sud terminée par une abside. Les deux absides ne paraissent pas à l'extérieur, le mur oriental étant plat, ce qui est le cas le plus fréquent en Svanétie. Un clocher tétrapyle a été secondairement construit, face à l'entrée sud de la galerie. Celle-ci est étroite et sombre, éclairée par une étroite fenêtre orientale; elle servait aux agapes rituelles auxquelles se livraient les Svanes; elle est noire de fumée et les bancs disposés le long des murs rendent compte de la persistance de ces usages. Son mur nord est orné d'arcatures aveugles, deux des piliers engagés qui les limitent encadrent la porte sud de l'église²¹.

²¹ Cf. fig. 5 à Pxotrer.



საქართველო
ზოგრაფიის ინსტიტუტი

Fig. 1. — Les villages d'Uşgul. Haut-bassin de l'Ingur.



Fig. 2. — Mestia. Intérieur de maison svane ancienne.



Fig. 3. — Village de Muxmel vu de l'est.



Fig. 4. — Église de Enas.



Fig. 5. — Église de Pxtorer, galerie sud (inédit).



Fig. 6. — Pxotrer, porte de l'église.



Fig. 7. — Iprari (1096), partie orientale de l'église.

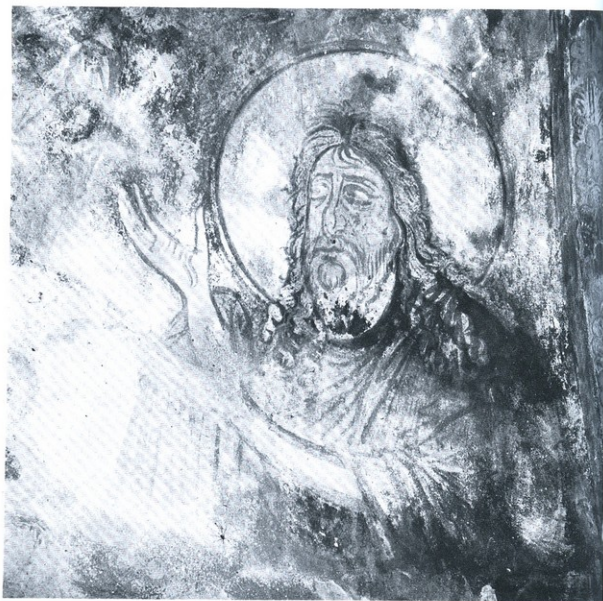


Fig. 8. — Iprari (1096), détail de la Déisis, le Baptiste.



Fig. 9. — Lagurka (1112), détail du Baptême, le Baptiste.



Fig. 10. — Lagurka. Icône de la Vierge de tendresse (inédit).



Fig. 11. — Ateni, l'archange Gabriel.



Fig. 12. — Musée de Mestia. Icône de Nakipari. La Vierge et sainte Barbe (inédit).



Fig. 13. — C'virmi, vue intérieure.



Fig. 14. — C'virmi, détail de la croix n° 5.



Fig. 15. — K'e, iconostase et sanctuaire (inédit).



Fig. 16. — K. 5, détail de la Dormition (inédit).



Fig. 17. — Adiš. Icône de la Vierge Odigitria (inédit).



Fig. 18. — Lamaria d'Uşgul vue de l'Orient.

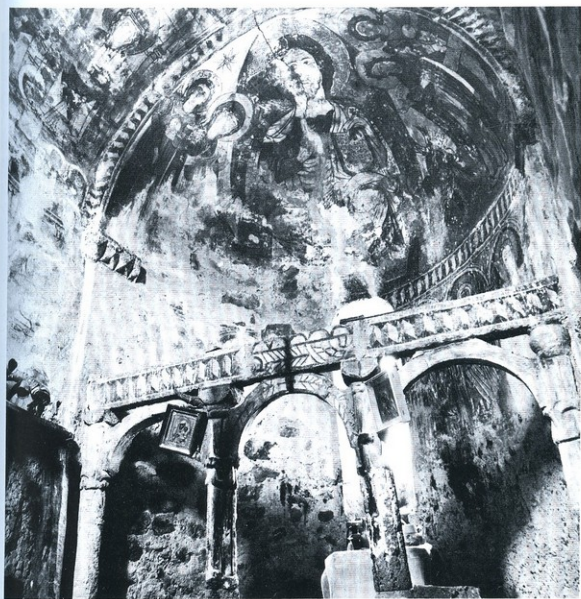


Fig. 19. — Lamaria d'Uşgul, vue intérieure.



Fig. 20. — Lamaria d'Uşgul, conque absidale (inédit).



Fig. 21. — Lamaria d'Uşgul, les évêques du côté sud (inédit).



Fig. 22. — Adiš. L'Église du Sauveur.



Fig. 23. — Adiš. Église du Sauveur, le donateur (inédit).



Fig. 24. — Adiš. Icone de la Vierge de tendresse (inédit).

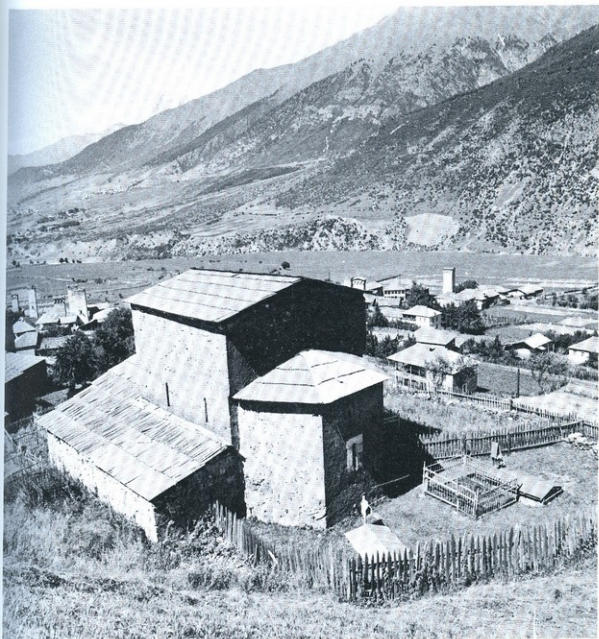


Fig. 25. — Mužali, Église du Sauveur.



Fig. 26. — Lagami de Mestia. Église du Sauveur, peintures de la crypte (inédit).



Fig. 27. — Musée de Mestia, encensoir n° 1 (inédit).



Fig. 28. — Musée de Mestia, détail du rhipidion du XI^e siècle.



Fig. 29. — Musée de Mestia, icône de la Crucifixion (inédit).



Fig. 30. — Musée de Mestia. Icône de Seti, saint Georges terrassant Dioclétien (XI^e s.).



Fig. 31. — Saint Georges, détail de la fig. 30.

L'iconostase primitive a disparu, remplacée par une cloison garnie de vilaines peintures modernes. Quant à la nef elle présente cette disposition habituelle des quatre arcades de part et d'autre des piliers engagés qui soutiennent l'arc doubleau.

Les peintures qui couvraient les murs sont assez abîmées et mal restaurées par endroit; cependant de très beaux morceaux sont conservés et elles ont l'avantage d'être signées et datées; elles sont du peintre Michel Maglakeli et de 1142²².

Les deux donateurs sont représentés de façon curieuse, assez petits et encadrant une grande figure du roi Demetrius I^{er} couronné par un ange et béni par le Christ; la scène occupe l'arcade nord-ouest. Une bonne copie au Musée d'histoire de l'art géorgien de Tiflis donne une image plus claire du sujet; les trois hommes, souverain et seigneurs, portent une tunique mi-longue très ajustée et ornée de parements brodés sur les bras, aux poignets, au bord inférieur et le long de l'ouverture médiane qui s'évase au collet en deux courts rabats triangulaires²³. Le roi est coiffé d'une couronne en tronc de cône renversé et les donateurs de hauts bonnets pointus.

Le programme des peintures est conforme à une tradition dont nous verrons de nombreux exemples dans la vallée de l'Ingur. La composition absidale est d'un type déjà connu, dans la conque les trois figures de la *Déisis* entre lesquelles s'intercalent deux séraphins sont situées au-dessus de la double file des apôtres symétriquement disposés de part et d'autre de la fenêtre centrale que surmonte une croix d'orfèvrerie peinte avec soin. De chaque côté, suivant respectivement Pierre et Paul, les apôtres sont tournés vers la Croix, les trois premiers tiennent le livre comme s'ils l'ouvraient, rappelant les évêques qui officient; à l'extrémité des deux files figure un prophète debout de face. Cette très remarquable représentation du registre inférieur de l'abside est un stade évolutif d'une tradition géorgienne et micrasiatique²⁴.

Dans la nef, chaque versant de la voûte comporte deux registres superposés; en avant du doubleau, on a, au nord, l'*Annonciation* au-dessus de la *Résurrection de Lazare*; au sud la *Nativité* au-dessus du *Baptême*; en arrière, on a, la *Présentation au temple* et la *Crucifixion* au sud, et, au nord, la *Transfiguration* et une scène détruite. Sur les parois latérales sont

²² T. VIRSALADZÉ, Les peintures murales du peintre Mikaeli Maglakeli, *AG*, 4 (1955), p. 169-231, pl. 55-72.

²³ Même tunique sur le donateur de l'Église du Sauveur à Adiš, fig. 20.

²⁴ Cf. divers états, à Dört kilise et Işhani au X^e s., à Ateni (1072-1089, où les apôtres, debout de face, encadrent la croix); N. et M. THIERRY, Peintures du X^e siècle en Géorgie méridionale, *Cahiers Archéologiques*, XXIV (1974), p. 76-84, 88; Ch. AMIRANACHVILI, *Histoire de la peinture monumentale géorgienne*, Sakelgami, 1957, p. 79-80; N. THIERRY, *Zographie*, *op. cit.*, note 12, p. 15-16.

conservées au nord le couronnement de Démétrius, déjà cité, puis les portraits en pied de sainte Barbe et de sainte Catherine couronnée par un ange; au sud, près du mur ouest, un saint cavalier. Sur la paroi occidentale, le sommet du tympan est réservé au Christ dans sa gloire portée par deux anges, la partie moyenne à l'*Entrée à Jérusalem*. Cette scène, qui glorifie le Christ-Souverain, est en place de choix, face au sanctuaire, et occupe toute la largeur du mur; le Christ est assis sur une grande ânesse rouge, précédé par Pierre et suivi par un groupe d'apôtres, il fait face aux enfants et aux habitants de Jérusalem, les hommes étant en premier plan, devant les femmes; la ville est représentée par quelques bâtiments dont un édifice carré surmonté d'une coupole à tambour. L'importance du sujet et sa situation sur le mur occidental est un trait que nous rencontrerons ailleurs en Svanétie. Plus bas, enfin, se trouvent face à face les deux cavaliers Georges et Théodore sur leur cheval blanc et rouge, encadrant un saint orant très abimé qui surmonte le cintre de la porte occidentale; leur style et leur grande taille évoquent les représentations similaires du peintre Théodore dans les églises de la région de Kala²⁵.

L'ornement, peu abondant, comprend surtout la frise de zig-zag en escaliers et le décor du ruban brisé bicolore, motif que nous rencontrons partout en Svanétie (fig. 16) et qui fait partie du répertoire géorgien depuis le XI^e siècle sous cette forme précise²⁶.

Le style des figures est de type monumental et d'une schématisation vigoureuse dans la ligne évolutive déjà connue au XI^e siècle en Cappadoce et en Géorgie, l'art de Chio-Migvimé en représentant une forme tardive²⁷. Par rapport au style de Théodore (fig. 8-11), on note des références plus grandes aux conventions byzantines classiques, une moins grande aisance et un tempérament artistique moins brillant²⁸.

Du trésor de l'église, nous avons vu une belle icône du XII^e siècle représentant l'archange Gabriel debout de face, le style est aristocratique, rappelant l'art des Commènes; et, un buste du Baptiste, vraisemblablement du XIII^e siècle, très comparable à une célèbre image du Sinaï²⁹.

²⁵ Cf. *infra*.

²⁶ Ch. AMIRANACHVILI, *Peinture*, pl. 70, 72, 79 (il divise les registres figurés d'Ateni).

²⁷ N. THIERRY, « Un style byzantin schématique de Cappadoce daté du XI^e siècle d'après une inscription », *Journal des Savants*, janv.-mars 1968, p. 45-61.

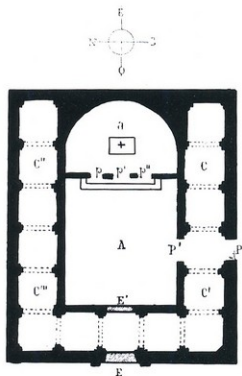
²⁸ Cf. les planches de T. VIRZALADZÉ, note 22.

²⁹ G. et M. SOTIRIOU, *Icones du monastère du Sinaï*, Athènes, 1956, p. 112-14, fig. 120; pour l'inventaire, *MAC*, X, p. 179-80 et un vase vu à Ec'eri, BERNVILLE, p. 152.

Église de Enaş

L'église est au centre de la commune de Latali, non loin des maisons du hameau, elle aussi sur un tertre herbeux, ici planté d'un arbre immense parmi quelques autres. Elle est enclose dans le cimetière dont une tombe fraîche est encore jonchée de bouteilles de vin, de morceaux de pain et de paquets de cigarettes, modestes offrandes au mort.

Nous donnons le plan de Bernoville³⁰ qui aide à comprendre notre figure 4; ici, la galerie périphérique caractéristique est contemporaine de l'église, elle contourne les faces sud, nord et ouest. Le monument est sur un



Plan de Enaş (dans Bernoville).

socle limité par un boudin qui se retrouve, comme à Tarngzel de Mač'xvariš, sous la toiture; les murs longitudinaux sont ornés des mêmes arcatures aveugles suivies d'un double boudin devenant colonettes reposant sur des boules³¹. Les écoinçons sont ornés d'un gros macaron pointu et godronné.

³⁰ BERNOVILLE, fig. 19, p. 142-144; *M.A.C.*, X, p. 70-71, fig. 11, 12. Aménagement intérieur, erroné.

³¹ Même disposition, avec un petit entrelacs complémentaire à Çengelli kilise, au XI^e s., M. THIERRY, «À propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (Turquie)», *Rev. des Ét. Arm.*, III (1966), pl. XL, XLI; à Djala, Id., *Ibid.*, VIII (1971), p. 211-12, pl. XXXIV.

³² SCHMERLING, p. 257-58, pl. 107, n° 2 et 108, n° 2.

Comme dans bien des églises de la région, on entre par la porte sud, celle de l'ouest étant plus ou moins abandonnée. Le chevet est plat, éclairé par une petite fenêtre orientale non marquée sur le plan.

La disposition intérieure est traditionnelle. L'iconostase est cependant à cinq arcades, sur quatre piliers libres et deux engagés, ménageant l'entrée centrale, surélevée de trois marches, deux baies sur chancels à droite, une baie et une entrée latérale à gauche³². Les chapiteaux sont à doubles écussons, motif d'un répertoire connu depuis le X^e siècle³³. L'autel est conservé, contre la paroi, et un pupitre de bois sculpté est remisé dans un angle du sanctuaire. La nef présente encore le doubleau central sur piliers engagé et les quatre arcades latérales.

Si l'église peut être attribuée au XI^e siècle, il n'en est pas de même des peintures, tardives (XIII^e-XIV^e s.), qui, de plus, sont en mauvais état. Dans l'abside, on voit encore la partie inférieure du Christ trônant et des fragments des quatre évêques qui encadraient la fenêtre centrale, s'avancant en déployant les rouleaux liturgiques. Les visages, en partie conservés au nord, de Jean Chrysostome et de Grégoire sont d'un assez joli style. Derrière les évêques on devine un grand flambeau allumé, détail iconographique fréquemment observé. Dans la fenêtre absidale, un beau rinceau dessiné en noir sur fond blanc rappelle les ornements des piliers de Tarngzel de Mač'xvariš; sur l'architrave de l'iconostase, alternent des fleurons élégants et des rosaces.

L'intérêt de l'église tient aussi à son trésor³⁴ dont les pièces d'orfèvrerie sont accrochées à l'iconostase. En premier lieu, on note une icône d'argent, de style populaire attribuable au XII^e siècle, qui représente Georges et Théodore en pied; le cadre est orné d'un réseau losangique centré de «pointes de diamant» interrompu par quelques portraits de saints, ceux du bord supérieur étant les bustes de la Vierge et du Baptiste de part et d'autre de celui du Christ. Ce type de *Déisis* figuré sur le cadre des icônes s'observe sur de nombreuses pièces d'orfèvrerie. Une icône rustique, faite d'une feuille d'or dans un cadre à réseau losangique, représente Théodore transperçant le dragon. Une petite pièce d'or très ouvragée correspond au fond d'un portrait de Basile en pied, la peinture ayant disparu; la qualité de ce champ de doubles volutes centrées par un élément trifolié rappelle l'art de Beka Opizari³⁵; le nimbe du saint est niellé comme celui de Nicolas sur

³² E. TAKAICHVILI, *Expédition archéologique de 1917 en Géorgie méridionale*, Tiflis, 1952, pl. XXII, XXV [en russe]; encore Çengelli, *op. cit.*, pl. XL, et, sur le lac de Çildir, *op. cit.*, pl. XXXII, XXXIII.

³⁴ SCHMERLING, pl. 107, n° 2 et 108, n° 2; *MAC*, X, p. 179; TCHOUBINACHVILI, ...

³⁵ AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, fig. 82, 88.

une pièce comparable du Musée de Mestia. Une autre icône remarquable qu'on peut également attribuer au XIII^e siècle représente le Christ en buste, tenant le livre et bénissant; seul apparaît le visage peint, très effacé; la pièce d'orfèvrerie est de qualité comparable à celle du célèbre Christ de Gvimévi³⁶. Signalons encore une petite croix sur hampe ornée de plaques d'or repoussé, une croix de bois qui a conservé son médaillon central et une croix d'ostention ornée de pierres et d'émaux.

* * *

Enfin, le dernier monument visité à l'ouest de Mestia se trouve dans la commune d'Ec'eri (Etséri), au village de Pxotrer. Pour atteindre Ec'eri, on continue à descendre la rivière de Mestia, la Mulxa (cf. carte) jusqu'à son confluent avec l'Ingur qu'on suit, toujours vers l'ouest en croisant la rivière de Beč'o, proche issue des glaciers que dominent les deux cimes de l'Ušba (4700 m); de Mestia à Ec'eri, la vallée est faite de bassins successifs où les cultures et les pâturages s'étalent et gagnent sur les pentes. Là se trouve la limite des terres de la Svanétie Libre et de la Svanétie des Dadichkiliani.

L'église des Archanges de Pxotrer (ou St-Michel?)

Elle est établie sur un replat herbeux, à l'extrémité sud du village, lequel est très haut situé au-dessus du fond de la vallée, relié au village inférieur par un difficile chemin de terre. L'église domine ainsi l'Ingur, face au vaste massif et aux glaciers de la Layla (4000 m).

Elle est comparable aux églises de Latali par ses dimensions, la présence d'un socle et la sobriété de l'encadrement des fenêtres suivies de simples boudins. L'édifice a conservé sa galerie primitive basse en U autour des murs nord, ouest et sud, mais elle n'est pas ornée d'arcades comme à Enaš (fig. 4), ni ouverte d'une porte occidentale. Deux arcades jumelées au centre du mur sud donnent sur la galerie, face à l'entrée sud de l'église³⁷. L'abside est saillante, à trois pans ornés chacun d'une haute arcature aveugle. Au fronton ouest, on note comme seul ornement un macaron comme ceux des écoinçons d'Enaš. L'église n'est éclairée que par une étroite fenêtre orientale, et chaque galerie pareillement. À l'extérieur, l'encadrement des fenêtres latérales est rectangulaire, celle du nord ayant conservé une moulure complémentaire en accent circonflexe, au-dessus. La fenêtre absidale, véritable fente, est encadrée par trois boudins qui s'arrondissent en berceau en haut.

³⁶ TCHOUBINACHVILI, p. 586-88, fig. 83, 84; AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, fig. 88.

³⁷ MAC, X, p. 71-72, fig. 13, 14; sur le village, BERNOVILLE, p. 150-54.

Les galeries latérales se terminent par des absides et la tradition veut qu'au sud se trouve la tombe des princes Dadichkiliani; il est de fait qu'au fond de l'abside sud est dressée une pierre sculptée d'une croix, à la tête d'une longue dalle posée sur le sol (fig. 5). Des arcatures suivent les murs intérieurs de la galerie, l'une abritant l'entrée de l'église (fig. 6). Celle-ci a conservé la porte primitive qu'on attribue au XI^e siècle³⁸; c'est une admirable pièce sculptée de bois clair (noisetier et noyer) où une ligne de quadrilobes ornés de palmettes constituent une chaîne centrale qu'encadrent latéralement trois petites figures de saints en pied. Aujourd'hui, il reste peu d'exemples de ce type de porte, la plus belle, provenant de Č'ukuli, étant exposée au Musée d'histoire de l'art géorgien à Tiflis.

À l'intérieur, l'église est très haute, comme à Nesgul. L'iconostase est à trois arcades sur piliers à bords ébrasés; les chapiteaux sont de section carrée, leurs surfaces étant des cercles; la baie nord a été transformée en entrée par destruction de son chancel³⁹.

Dans l'abside, l'autel et le pupitre sont couverts d'étoffes qui nous ont paru fort anciennes⁴⁰. Appuyée au chancel sud, une grande icône très abîmée représente les deux archanges tenant le buste de l'Emmanuel; devant elle se trouve le coffre-fort où sont conservées les pièces du trésor.

Les peintures qui couvraient l'église sont très abîmées, en partie détruites et couvertes de noir de fumée et de poussière. Elles sont de deux époques. Sur l'iconostase, on distingue difficilement des peintures de très belle qualité. L'ornement est blanc sur fond noir ou rouge, fait de rinceaux pour les frises et de croix et fleurons d'encadrement sur les chapiteaux. Quatre prophètes sont figurés sur les écoinçons, en pied au-dessus des piliers libres, en buste sur les piliers engagés latéraux. Leur dessin est d'une grande distinction et l'harmonie des couleurs, limitées aux roses, gris, blanc et or, d'un raffinement extrême. Les visages barbus et l'admirable visage du jeune prophète Jonas, au nord, sont d'une qualité supérieure aux visages les plus aristocratiques d'Ateni⁴¹ et pourraient être dits «néo-classiques»; ils sont attribués au XIII^e siècle.

Dans l'abside sont conservées deux couches de peintures (du X^e et du XIII^e siècles). On reconnaît la *Désis* composite habituelle avec les deux séraphins et les deux archanges complémentaires. Au registre inférieur, de

³⁸ MAC, X, p. 129, ol. XXXVIII, fig. 66; BERNOVILLE, p. 73, fig. 4 (porte de Č'ukuli); N. TCHOUBINACHVILI, Portes de bois sculpté des villages d'Oc'nidale, Djakundesi et Č'ukuli, AG, 3 (1950), p. 119-40, pl. 41-55.

³⁹ SCHMERLING, pl. 100, n° 2; p. 231, 233 (équivalent à Ieli, pl. 102, n° 2; datation au X^e-XI^e s.).

⁴⁰ Sur les tissus médiévaux conservés en Svanétie, MAC, X, p. 154-62, pl. XLIII-XLV.

⁴¹ AMIRANACHVILI, Peintures, op. cit., note 24, pl. 76-79.

chaque côté de la fenêtre, on compte trois évêques et un diacre. Les évêques sont de face, tenant le livre fermé et vêtus, sauf l'un d'entre eux (Basile?) du manteau couvert de croix ou de damiers. Dans la nef, les peintures sont très détruites ou abîmées; nous avons reconnu une *Annonciation* et une *Transfiguration*.

Du trésor de l'église⁴² nous n'avons vu que trois icônes peintes du XIII^e siècle (?) de qualité moyenne représentant un buste du Christ, un autre de Paul et l'archange Gabriel. Un objet intéressant était à la fois icône et iconostase; il s'agit d'une pièce de 42 cm de haut sur 30 de large à la fois peinte et creusée de logettes destinées à l'insertion de petites icônes d'orfèvrerie; on a trois registres de logettes à l'intérieur d'une arcature: en haut l'emplacement d'un buste du Christ, car deux anges sont peints latéralement, l'adorant; plus bas, trois logettes, l'une occupée par une Vierge à l'Enfant, la deuxième par un ange adorant; les deux logettes inférieures sont vides; enfin, encadrant le haut de l'arc, les bustes peints de Basile, bien conservé, et de Nicolas (détruit); les peintures comparables à des miniatures sont d'un très beau style du XI^e siècle.

ITINÉRAIRE ORIENTAL

I. LA VALLÉE DU HAUT INGUR

Pour rejoindre le bassin du haut Ingur (fig. 1), il faut remonter dans les forêts le cours de la Mulxra puis franchir la chaîne qui limite au sud la vallée de Mestia par un col haut situé d'où l'on voit se déployer les massifs que dominent les cimes jumelées de l'Ušba (4700 m). La route redescend ensuite par des lacets très raides sur l'Ingur qu'elle atteint à Bogreš, au niveau du confluent de la rivière d'Adiš, qui vient du nord-est (cf. carte). Successivement on traverse les communes d'Ipari et de Kala pour atteindre celle d'Ušgul.

Entre les communes d'Ipari et Kala se répartissent quatre églises qu'il faut décrire ensemble car elles sont dûes au même peintre Théodore⁴³. C'est ainsi qu'ayant logé dans les villages de Vič'inaši et Zegani nous avons visité Ipari (1096), Lagurka (1112), Nakipari (vers 1130), C'virmi (Église du Sauveur, vers 1100).

⁴² MAC, X, p. 180-81, fig. 33; TCHOUBINACHVILI, fig. 259, 268, 269, 348, 377-82, 415-20, 434.

⁴³ N. ALADACHVILI, G. ALIBEGACHVILI, A. VOLSKAIA, *Les œuvres du peintre Théodore, en Haute Svanétie*, Tbilissi, 1966 [en russe] (cité Théodore), p. 96, 59 pl.

L'église des Sts Archanges d'Iprari

Elle est située sur un haut replat, sur la rive nord de l'Ingur, très au-dessus du torrent; on atteint le hameau par une route de terre qui se détache à gauche de la route qui mène de K'e à Lankor, peu avant ce dernier. Elle est située dans un enclos cimétéral, des madriers rassemblée en faisceau constituant un clocher devant sa porte occidentale et des cornes de mouflons et de béliers fixées aux bois témoignent des bêtes chassées ou sacrifiées là.

Le monument, rectangulaire et couvert d'un toit en bâtière est spécialement petit, à l'intérieur, il mesure 4,75 m de long sur 2,60. L'iconostase primitive est conservée qui ménage deux baies sur chancels de part et d'autre de l'entrée du sanctuaire (fig. 7).

C'est la seule église, avec celle de K'e, qui ait conservé à peu près complètement ses peintures, et dans un grand état de fraîcheur⁴⁴. Celles-ci sont d'un intérêt capital car elles sont datées et signées par l'inscription encore visible sur l'iconostase. La dédicace précise qu'il s'agit d'une fondation commune des aznavours de la vallée afin que les archanges aient pitié d'eux tous (« *les grands et les petits, leurs fils et leurs descendants* ») et de l'âme de leurs défunts, le décor étant dû « *au peintre du roi, Théodore* »⁴⁵. L'artiste qui avait ainsi été demandé par les seigneurs svanes venait donc de la cour royale de Géorgie et était sans doute alors peintre en titre de David le Constructeur (1089-1125); il restera celui de Demetrius I^{er} (1125-1154) puisqu'on retrouvera son nom à St. Georges de Nakipari dont les peintures sont situées vers 1130.

Le sanctuaire comprend deux registres : dans la conque, les trois figures de la *Déisis* sont en buste, en raison sans doute de l'exigüité du monument. Le Christ, très grand, tient le livre ouvert et bénit; la Vierge et le Baptiste, plus petits que Jésus et proches de lui tendent les mains (fig. 7, 8). L'expression intense de leurs visages et le rapprochement des trois figures donnent du pathétique à l'ensemble. Plus bas, les peintures ont souffert et des quatre évêques qui encadraient la fenêtre, un seul buste est assez bien conservé, à l'extrémité nord, près d'un grand cierge allumé, fixé sur un candélabre.

Sur l'iconostase ont été représentés les bustes du diacre Étienne à gauche de la porte du sanctuaire, puis celui de Démètre, en militaire, tenant la croix du martyr, comme le font, de l'autre côté le jeune Cyr et sa mère Julitte (fig. 7). Sur les montants latéraux de l'iconostase sont peints deux longs cierges sur de gros candélabres bas. Les chancels sont couverts de grandes

⁴⁴ *Théodore*, p. 4 (dédicace), 8-31, pl. 1-20.

⁴⁵ Nous avons utilisé la traduction de J.-P. Mahé pour ce commentaire.

rosaces dans un entrelacs sur fond rouge, le décor pastichant les beaux tissus de l'époque. Les autres ornements, rinceaux blancs sur le fond bleu-noir des arcs, feuilles polylobées bleu-noir et ocre-rouge se recouvrant, zig-zag en escaliers, sont des motifs bien connus, à Ateni notamment ⁴⁶.

Dans la nef, les scènes christologiques sont au registre supérieur, limitées à trois sujets. L'*Annonciation* est peinte au tympan occidental, Gabriel et la Vierge encadrant la fenêtre; l'archange est d'une merveilleuse élégance, animé d'un seul élan par la marche et le geste du salut ⁴⁷. Derrière Marie, des bâties enrichissent l'habituelle représentation de sa maison. Les deux autres sujets sont sur les parties attenantes de la voûte, la *Nativité* au sud, le *Baptême* au nord. La première est conforme aux compositions byzantines du XI^e siècle; au centre se trouve la Vierge assise contre la crèche, dans l'angle inférieur gauche se trouve Joseph; au-dessus la grotte pyramidale est surmontée d'anges symétriquement disposés qui, à gauche, montrent l'Enfant aux Mages qui apportent leurs cadeaux; à droite les bergers viennent adorer Jésus, le dernier ange se penchant vers eux dans l'attitude traditionnelle de l'*Annonce aux bergers*. Le *Baptême* est centré par la haute silhouette du Christ présenté de trois-quarts, les jambes croisées, les mains abaissées, la dextre bénissant les eaux du Jourdain, le Baptiste est à gauche, face à deux anges aux mains voilées. Au-dessus du Christ, la colombe de l'Esprit saint plane sous la main bénissante du Père qui sort du demi-cercle céleste. Ainsi se trouve bien figurée l'image traditionnelle de la Trinité. L'élégance de l'attitude du Christ, l'ampleur de la figure du Baptiste aux draperies animées et au visage grave sont des caractéristiques que nous retrouverons dans les autres églises peintes par Théodore ⁴⁸.

Dans la partie orientale de la voûte, près du sanctuaire, l'espace est occupé par les archanges Michel et Gabriel, en pied, vêtu du costume impérial; ils encadrent ainsi le sanctuaire, et, par dessus l'iconostase, la *Déisis* absidale.

Le registre inférieur des parois est réservé aux images hagiographiques. Accostant l'iconostase au sud, sont représentées la Vierge portant l'Enfant de face, qui bénit et tient le rouleau, et sainte Anne orante; cette image de Marie et de sa mère traduit une vénération conjugée d'origine très ancienne ⁴⁹. Symétriquement se trouve la scène de Josué prosterné au pied de l'archange Michel qu'il implore. Ce dernier est vêtu en guerrier,

⁴⁶ AMIRANACHVILI, *Peintures*, pl. 88, 89, n° 1.

⁴⁷ *Théodore*, pl. 10, 11.

⁴⁸ *Théodore*, pl. 8, 9, 23, 24, 43, 56 (ici, fig. 9).

⁴⁹ Citons comme jalons l'image de St. Marie-Antique (A. GRABAR, *L'âge d'or de Justinien*, Paris, 1966, fig. 180) et les deux figures qui encadrent l'entrée à Direkli kilise, 976-1025, en Cappadoce (N. et M. THIERRY, *Nouvelles églises de Cappadoce*, Paris, 1963, p. 188).

brandissant l'épée (fig. 7), comme chef des armées célestes; il est invoqué ici comme agent de victoire guerrière, le symbole est traditionnel et se voit déjà en Cappadoce à côté du sanctuaire de l'Église de Nicéphore Phocas à Çavuşin (964-965)⁵⁰. Sur cette image plus que sur d'autres on remarque des séries de petits traits parallèles incisés sur les peintures, marques vraisemblables des prières faites au saint guerrier; sans doute l'aide de Michel était-elle souvent demandée pour les combats que livraient les belliqueux montagnards.

Plus loin du sanctuaire, près de la paroi occidentale, sont représentés les saints cavaliers Georges et Théodore. Georges, au sud, sur un cheval gris pommelé à crinière et sabots rouges, transperce de sa lance l'empereur Dioclétien renversé à terre; cette image de Georges, vainqueur de son persécuteur, perpétue à l'époque chrétienne les images antiques de l'ennemi vaincu et est tout à fait caractéristique de la tradition géorgienne (fig. 28)⁵¹.

En face, Théodore, monté sur un cheval rouge à crinière et sabots blancs, transperce un dragon dont les anneaux sont à peine visibles. Ces deux remarquables images sont caractéristiques de l'art de Théodore par la fougue qui les anime. Les chevaux, presque au galop volant, se dressent comme pour combattre; la rapidité de la course jette en arrière la queue des animaux comme le manteau des cavaliers. Le visage des deux saints est très typé, la figure jeune et fine de Georges aux cheveux bouclés, celle de Théodore, creusée, presque ascétique, encadrée d'une courte barbe pointue. Enfin, la tête des chevaux est extraordinairement expressive, pointée pour le combat, légèrement recourbée, l'œil fou sous les oreilles pointues et les poils hérissés du frontal.

Sur la paroi occidentale, de part et d'autre de la porte, on a, en pied, sainte Catherine couronnée comme à l'habitude et Barbe coiffée d'un bonnet rond assorti d'une voile, variante du bachlek courant au XI^e siècle en Cappadoce et en Géorgie (fig. 25, 26). Rappelons que sainte Barbe était particulièrement vénérée en Géorgie et plus encore en Svanétie⁵².

⁵⁰ Église commémorative de la guerre de reconquête contre les Arabes. G. DE JÉRPHANION, *Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1925-42, pl. 139. N. THIERRY, *Haut moyen-âge en Cappadoce*, I, chap. II, à paraître.

⁵¹ Pour de rares équivalents grecs, C. WALTER, «The triumph of saint Peter in the church of Saint Clement at Ohrid and the iconography of the triumph of the martyrs», *Zographie*, 1974, p. 30-34. Antécédents sassanides, R. GHIRSHMAN, *Parthes et Sassanides*, Paris, 1962, p. 153-59.

⁵² Nous la retrouverons dans la plupart des églises et sur quelques icônes. Son succès est peut-être dû à une contamination paronymique avec Barbal, nom de la déesse du soleil, déesse guerrière qui se tenait à la tête des troupes lors du combat, V. BARDAVELIDZÉ, Un chant sacré svane, «Barbal Dolaschi», *BK. XI-XII* (1961), p. 188-91.

Malgré l'humidité et la chute par plaques de l'enduit, la plupart des décors sont conservés et les couleurs ont gardé leur éclat, essentiellement composées d'ocres rouges et jaunes plus ou moins mélangés de blanc. Le fond était bleu, aujourd'hui noirci, ou jaune. Certains visages ont noirci, sans doute en raison de l'emploi du cinabre mélangé au blanc de plomb. Malgré ces altérations diverses, les peintures d'Iprari nous paraissent constituer l'ensemble le plus heureux de la Svanétie, l'harmonie des couleurs, la qualité du style expressionniste et la petitesse du sanctuaire lui donnant une grande unité.

À propos de l'art de Théodore, peintre de la cour royale de Géorgie, on a déjà dit ses attaches avec les belles œuvres antérieures comme celles d'Ateni ou contemporaines, comme Zemokriki; ajoutons qu'il doit être comparé également à l'art byzantin d'Asie mineure. Outre le programme absidal qui est de même tradition, comme la Déisis ou le diacre à l'entrée du sanctuaire, nous avons noté l'analogie de l'image symbolique de Josué au pied de l'archange Michel, chef de la milice céleste, des portraits juxtaposés d'Anne et de Marie et du costume spécifique de sainte Barbe. Enfin, ce beau style expressif qui illustre en Svanétie son épanouissement, nous en avons analysé les prémices à Karabaş kilise (1060-1061) où le byzantin classique trouve réalisme et expressionnisme⁵³. On sait que l'art de l'Asie mineure grecque n'a pu continuer son développement propre, l'installation turque ayant été définitive à partir de 1082; on voit donc l'intérêt de l'évolution de l'art géorgien, seul témoin ultérieur de l'art chalcédonien d'Asie.

Du trésor de cette église⁵⁴ ne subsiste sur place que deux icônes peintes; un buste d'archange du XIII^e siècle au joli visage aristocratique avec un long nez fin et des yeux mélancoliques dont l'agrandissement correspond à la tradition locale; et, une Déisis en deux panneaux dont les longues silhouettes et les visages relèvent du même art, mais moins talentueux.

L'église de saint Cyr et sainte Julitte, église de Lagurka

L'église est située presque en face d'Iprari, de l'autre côté du torrent, sur une longue crête escarpée. Partant du village de Vič'inaši⁵⁵, nous y sommes montés en trente minutes environ à partir de K'e⁵⁶; c'était au petit matin, sous la pluie, les nuées noyaient les fonds de vallons entre les crêtes successives et le paysage se révélait en panorama différents chaque fois que

⁵³ N. THIERRY, Étude stylistique des peintures de Karabaş kilise en Cappadoce, *Cahiers Archéologiques*, XVII (1967), p. 161-75.

⁵⁴ MAC, X, p. 169-70. G. B. ALIBEGACHVILI, Monuments de la peinture d'icônes en Ht-Svanétie, *L'Art médiéval, la Russie, la Géorgie*, Moscou, 1978, p. 158-75, fig. p. 170.

⁵⁵ BERNVILLE, pl. V.

⁵⁶ MAC, X, pl. XI.

le sentier sortait de la forêt. Le sanctuaire se dressait dans les nuages, au sommet d'une plate-forme rocheuse et le caractère sacré du lieu frappait d'émotion. La dévotion populaire s'attache particulièrement, en effet, à cette chapelle, et la richesse de son trésor comme l'abondance des modestes offrandes qui encombrant l'entrée témoignent de cette vénération traditionnelle⁵⁷.

C'est encore un bâtiment rectangulaire à nef et abside uniques, auquel on a ajouté une galerie sud. Elle est édifiée au bout d'un pré qu'enclôt une murette couverte d'ardoises plates; on a construit à l'ouest un haut clocher tétrapyle et un préau qui abrite les agapes des fidèles lors des pèlerinages.

L'entrée de l'église est envahie de ballots de linges et autres exvoto domestiques tandis que l'église, très petite (5 m sur 2,70) est elle-même pleine d'objets liturgiques et l'abside encombrée par deux gros bahuts de bois sculpté.

L'intérieur comprend le sanctuaire, en arrière d'une iconostase à colonnes qui ménage une entrée centrale et deux hautes baies latérales⁵⁸, et la nef encore divisée en deux par le doubleau sur piliers engagés. La moitié antérieure de la nef est partiellement occupée par l'énorme piédestal de pierre de la grande croix traditionnelle des églises de Svanétie⁵⁹; cette croix a conservé ses plaques d'orfèvrerie décorée et elle est encore coiffée de son clocheton qui, ici, atteint presque le sommet de la voûte⁶⁰. Le piédestal sert de table aux chandeliers, icônes et offrandes; trois petites croix y étant encore dressées et une grande icône d'argent adossée qui représente le Christ trônant. De part et d'autre, l'espace est occupé, à gauche par le coffre-fort où sont resserrées les meilleures pièces du trésor, et à droite, par un dais de bois recouvert de lames d'or repoussé⁶¹.

Les peintures sont en partie conservées que l'on attribue à Théodore en raison des similitudes avec celles d'Iprari. L'inscription, dont on voit quelques fragments au-dessus de la porte, est incomplète en effet; elle nous apprend seulement que la décoration est due aux aznavours de la vallée et qu'elle date de 1112⁶².

⁵⁷ BERNOVILLE, p. 110; les pièces du trésor témoignent également de la fréquentation, cf. *infra*.

⁵⁸ SCHMERLING, pl. 105, 106, n° 1.

⁵⁹ R. KENIA, Les croix de devant-d'autel de Ht-Svanétie, *L'Art médiéval*, op. cit. n. 54, p. 219-36. On retrouve ce type de haute croix dressée devant l'entrée du sanctuaire en Ratcha et en Ossétie.

⁶⁰ Pour ce type de croix, AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, fig. 95; *MAC*, X, pl. XXI-XXII; TCHOUBINACHVILI, fig. 270-359, 462-73, 496-501.

⁶¹ *MAC*, X, p. 130, pl. XXXI, n° 53.

⁶² *Théodore*, p. 4-5, 32-50, pl. 21-37. Une 2^e inscription précise qu'à la suite d'un tremblement de terre, « ce trône de saint Cyr » a été orné de nouveau.

Comme à Iprari, la conque absidale est consacrée aux trois bustes d'une Déisis; sur le livre du Christ se lit le texte tiré de Jean : « *Je suis la lumière du monde, qui me suivra ne marchera pas dans les ténèbres mais aura la lumière de vie* » (8, 12). Au-dessous on a peint non des évêques mais quatre bustes d'apôtres dont il ne reste que ceux de Pierre et Jean, au sud. Le sanctuaire a été l'objet de repeints de type populaire lors des restaurations du monument; le Christ a été à peu près épargné.

Les quatre bustes qui ornent le bandeau de l'iconostase ont été apparemment restaurés; de gauche à droite, on voit, le diacre Étienne, le jeune Cyr et sa mère Julitte tenant la croix des martyrs, puis Christine, vêtue en reine. Deux cierges sur lourds candélabres sont peints sur les piédroits des arcatures de la nef, encadrant l'iconostase.

La voûte de la nef est consacrée à quatre sujets christologiques. Près du sanctuaire, la *Nativité* au sud, le *Baptême* au nord; en arrière, la *Crucifixion* et la *Descente aux Limbes*. Les deux premières scènes sont exactement composées comme à Iprari, y compris le manque du Bain de l'Enfant pour la Nativité. Les deux autres, qui n'y figurent pas, sont aisément attribuées à Théodore en raison des analogies du style et de la typologie des visages conservés; les deux scènes sont très salpêtrées mais les anges qui encadrent le visage du Crucifié et la plupart des figures expressives de l'Anastasis sont en bon état. Cette dernière composition est particulièrement dramatique, avec les deux groupes symétriques de ressuscités qui se massent derrière Adam et Ève, à droite, David et Salomon, à gauche, le grand Christ central foulant au pied le corps grisâtre au visage douloureux d'Hadès vaincu. À la crucifixion on note le détail typiquement géorgien du vase posé à terre pour recueillir le sang et l'eau qui coulent du thorax du Christ. On remarque les repeints des visages de la Vierge dans la Nativité et la Crucifixion.

Les parois latérales sont consacrées à l'hagiographie. Dans l'arcade sud-est on a peint la mort de saint Cyr, représenté en jeune homme alors qu'il n'avait que trois ans; le gouverneur de Tarse, Alexandre l'a jeté sur les marches du tribunal où sa tête s'est fracassée; sa mère, Julitte, se penche sur le corps tandis qu'un ange descend du ciel pour couronner le martyr; à droite, le gouverneur trône sous un dais, la main levée, en avant d'un groupe de courtisans. On note que le visage du persécuteur est semblable à celui de son maître Dioclétien tel qu'on le connaît par les images de Georges le terrassant. Dans l'arcature suivante est représentée la mort de Julitte; accroupie au sol, le visage douloureux, elle est déjà penchée sous l'épée que le bourreau lève sur elle avec vigueur.

Au nord, les deux arcatures sont réservées aux deux saints cavaliers, Théodore, à l'ouest, conservé seulement dans sa partie supérieure, et Georges, à l'est, foulant Dioclétien, sujet très abîmé.

Sur le tympan occidental, encadrant la fenêtre, on a figuré en pied les deux saints auxquels l'église était dédiée; tous deux tiennent la croix du martyre, Cyr étant nettement plus petit que sa mère, pour rappeler son jeune âge.

L'altération des couleurs, due à l'humidité, et les repeints ne permettent pas de juger de la palette du peintre qui semble intermédiaire entre celle utilisée à Iprari et au Sauveur de Mač'variši. Les ornements sont les mêmes qu'à Iprari, notamment la frise de feuilles polylobées bleues et rouges se recouvrant et celle de zig-zag en escaliers. Pour le style des figures conservées, il est également semblable, certains visages de la Descente aux Limbes, le Christ et Jean lors du Baptême, sont superposables à ceux d'Iprari où la signature de Théodore a été conservée (fig. 8, 9).

Le trésor de ce lieu de pèlerinage est particulièrement riche et a déjà été remarqué et de nombreuses pièces décrites depuis Bernoville dont le voyage date de 1869⁶³, la Comtesse Ouvarova en ayant dressé un inventaire en 1895⁶⁴. Nous avons vu une partie des objets cités par nos devanciers, comme l'icône d'orfèvrerie populaire qui représente Cyr et Julitte côte à côte, trois images de saint Cyr, l'une de Julitte⁶⁵, et une croix d'argenterie photographiée par la Comtesse⁶⁶. Mais nous avons vu également des objets non signalés, comme cet encensoir de type dit «*syro-mésopotamien*» ou «*palestinien*» décoré de scènes christologiques dont on a encore trois exemples au Musée de Mestia⁶⁷. Un autre encensoir de bronze est particulièrement intéressant car d'un type protobyzantin universellement connu, petit encensoir hexagonal sur trois pieds courts dont chaque face est occupée par des cercles concentriques gravés⁶⁸; la présence de cet objet du VI^e-VII^e siècle

⁶³ *Ibid.*, p. 110-12, fig. 11, 12.

⁶⁴ *MAC*, X, p. 170-72; description de deux pièces remarquables du XI^e-XII^e s., p. 94-100, pl. XXVI et XXVII (stavrothèque); K. MATCHABELI, La Svanétie, gardienne de trésors, *BK*, XXIII-XXIV (1967), p. 80-82 décrit un carafon sassanide ou sassanisant donné dans *MAC*, X, p. 138-39, fig. 60. TCHOUBINACHVILI, p. 652 énumère sept icônes de saint Cyr, la huitième étant à K'e (p. 656); s'ajoutent une icône de la Vierge, fig. 55, une de Michel, fig. 176 et une de Georges, fig. 438.

⁶⁵ TCHOUBINACHVILI, fig. 210, 219, 177, 408.

⁶⁶ *MAC*, X, p. 88.

⁶⁷ Bien conservé, il illustre : l'Annonciation, la Nativité, le Baptême, la Crucifixion, les femmes au tombeau; iconographie et type de la fonte du bronze nous paraissent conformes aux modèles les plus anciens, du VII^e-VIII^e s. On sait que ces encensoirs, dont le style et la qualité de fonte sont très variés et l'aire de répartition très vaste, sont de datation très difficile; thèse en cours sur le sujet par Ilse RICHTER, Berlin; premier article de G. DE JÉRPHANION, « Un nouvel encensoir syrien et la série des objets similaires », *Mél. Dussaud*, I, Paris, 1939, p. 297-312. Pour ceux de Mestia, notre fig. 27, p. 178. Deux autres dans *MAC*, X, p. 146.

⁶⁸ H. SCHLUNK, *Arte visigoda, Ars Hispaniae*, II, Madrid, 1947, fig. 337; deux exemplaires achetés par nous à Constantinople.

pose la question de sa venue dans ce sanctuaire de Svanétie, sans doute d'Aphkasie ou de Mingrétie, c'est-à-dire des terres occidentales maritimes, tôt christianisées après avoir été tôt hellénisées⁶⁹.

À côté des belles œuvres d'orfèvrerie, de plus modestes n'ont pas attiré l'attention bien qu'elles attestent également la fréquentation du lieu saint; ainsi montre-t-on aux visiteurs de nombreuses pièces de médiocre qualité, une Crucifixion dorée où le Christ est encadré par deux fois la même figure de saint Georges en pieds (28 cm de haut)⁷⁰, une grande Déisis aux trois figures debout (1 m), un buste du Christ accosté, sur le cadre par les deux représentations en pied de la Vierge et de Jean, et surmonté par les trois bustes d'une autre Déisis sur le bandeau supérieur de ce cadre (36 cm de haut), deux petites icônes d'argent de la Vierge à l'Enfant, en buste (7 cm de haut, de cette taille qui correspond aux logettes de la petite iconostase vue à Pxotrer), enfin, toute une série d'icônes de 3 à 4 cm de haut représentant la Vierge ou, surtout, des croix.

Deux icônes peintes ne semblent pas avoir attiré l'attention. La première, haute de 83 cm est une image de la Vierge en buste, tenant l'Enfant qui bénit et tient le rouleau, c'est-à-dire, du type de l'Odigitria; le style est assez gracieux malgré une certaine rusticité; l'ornement d'argent comprend les deux nimbes, les manchettes de Marie, le fond du tableau et le cadre où alternent de grossières figures de saints et un rinceau délié; l'ensemble constitue une très belle pièce (XIII^e siècle?).

La seconde icône (fig. 10), haute de 33 cm, est plus remarquable encore en raison du sujet, de sa qualité et de son bon état de conservation. Il s'agit d'une *Vierge de tendresse*; Marie, en buste, tient Jésus contre elle, sa main gauche sous le siège de l'enfant, sa main droite ramenée devant elle. Jésus enserre le cou de sa mère, un bras étendu en avant, l'autre main apparaissant en arrière; il appuie sa joue contre celle de Marie. La composition est d'une grande réserve sentimentale et correspond aux types classiques les plus anciens comme celui de la Nouvelle Église de Tokali (vers 960) et de St. Barbe de Soğanlı (1006 ou 1021), en Cappadoce⁷¹. Il s'agissait alors d'illustrer l'humanité du Christ par l'image de sa tendresse envers sa mère. Ajoutons que les couleurs de l'icône, assez bien conservées, sont celles de Tokali, le violet du manteau de la Vierge et l'orangé de la robe du

⁶⁹ P. PEETERS, «Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques», *Analecta Bollandiana*, 50 (1932), p. 5-58 (13-18).

⁷⁰ Sans doute celle de G. DUMÉZIL, L'icône de l'Église de Saint Kviriké, *Analecta Bollandiana*, 68 (1950), p. 241-244 (244).

⁷¹ N. THIERRY, «La Vierge de tendresse à l'époque macédonienne», à paraître dans *Zographie*; G. DE JÉRPHANION, *op. cit.*, pl. 81; 194, n° 1.

Christ⁷². Le style est typiquement géorgien, dans le goût aristocratique d'Ateni (1172-1089); le long nez fin de la Vierge, le modelé de sa bouche, ses yeux effilés s'observent déjà sur les visages féminins comparables ou celui de l'archange Gabriel (fig. 11)⁷³; la finesse du modelé lisse des visages relève également de cet art et nous pensons pouvoir attribuer cette œuvre de grande valeur à la seconde moitié du XI^e siècle. L'ornement d'orfèvrerie, ou ce qu'il en reste, est plus modeste; les nimbes sont dorés et très sobres; le cadre était orné d'un simple rinceau enserrant un polyphylle⁷⁴. Cette icône peut être comparée aux meilleures représentations actuellement connues de la *Vierge de tendresse*; après la peinture cappadocienne de Tokali, elle nous paraît la plus ancienne des images de grande qualité qui lui sont consacrées⁷⁵.

L'importance du trésor du sanctuaire de Lagurka est fonction de la vénération de ce temple et de la popularité des martyrs qu'on y célébrait, Cyr et Julitte; il donne particulièrement idée de la fréquentation que connaissait certains célèbres lieux de pèlerinage de Svanétie⁷⁶.

L'église Saint Georges de Nakipari

Le gros village de Nakipari se trouve à 1,5 km environ au sud-ouest de Bogrès; il s'étale sur une pente qui s'avance en éperon le long de la rive sud de l'Ingur, au-dessous des alpages du haut replat de Zegani, en contre-bas de C'virmi qui lui fait face, sur l'autre rive du torrent (cf. carte).

L'église St. Georges est construite dans la partie basse du village; assez haut édifice rectangulaire entouré d'une galerie sud et ouest. La façade orientale est creusée de trois étroites arcades dans sa partie supérieure⁷⁷. Des décors animaliers assez grossiers sont sculptés en faible relief dans les arcades: au sud, un capridé marchant vers la gauche et une tête de biche(?) de face; au centre, une tête de cervidé à belle ramure; au nord, une tête de mouflon, de bélier et une troisième non identifiable. Nous pensons qu'il s'agit là, en trompe-l'œil, de représentations d'animaux sacrificatoires dont on voit un peu partout les cornes réelles ou les têtes déposées à titre votif.

À l'intérieur, l'église est assez vaste (6,20 m sur 3,80); l'iconostase comprend deux colonnes libres et deux colonnes engagées, sans chancel; le

⁷² Couleurs restituées par les nettoyages récents dans cette église; photos personnelles.

⁷³ AMIRANACHVILI, *Peintures*, pl. 53, 64, 74; cet art se retrouve pour la Vierge de Vardzia (1184-86); G. GAPRINDACHVILI, *Vardzia*, Leningrad, 1975 [en russe], fig. 118.

⁷⁴ Rinceau comparable sur des icônes du XI^e-XII^e s., TCHOUBINACHVILI, fig. 130, 131, 154, etc.

⁷⁵ On sait qu'il est habituel de citer comme première belle œuvre la Vierge de Vladimir, V. LAZAREV, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, fig. 325-26.

⁷⁶ BERNOVILLE, p. 109-14 et p. 152 à propos d'une dédicace princière sur un vase vu à E'eri.

⁷⁷ MAC, X, pl. XIV, fig. 24.

sanctuaire s'ouvre donc par trois hautes arcades; les chapiteaux sont en écusson et cernés par un boudin inférieur qui rappelle une guirlande⁷⁸. La nef est très haute et divisée en deux par un doubleau central qui, cette fois, s'appuie seulement jusqu'à mi-hauteur sur les piliers engagés.

L'église est à peu près vide d'objets, exception faite pour des tiaras dorées modernes sur l'autel, d'un ballot d'offrandes dans l'abside, d'un pupitre sculpté et du coffre-fort dans la nef.

Les peintures, très enfumées, sont très sombres. Là encore l'inscription précise que ce «*trône de saint Georges*» a été décoré en offrande par les aznavores de la vallée. La date manque, qu'on situe vers 1130, mais le nom de «*Théodore, peintre du roi*» est conservé⁷⁹. La dédicace implore encore la miséricorde de saint Georges.

On sait que Georges est le saint le plus vénéré des Géorgiens et de savantes études ont confirmé que le saint militaire s'était substitué au Dieu lune Armazi dans la mentalité populaire, ses fêtes se célébrant suivant le rythme et les conventions du culte à la lune⁸⁰. En Svanétie, il est vénéré sous le nom de Djrag, mais dans les toasts traditionnels il est invoqué le plus souvent après le Très-Haut (Pust) et l'archange Michel. Sa représentation géorgienne spécifique est son portrait en cavalier, foulant son persécuteur Dioclétien et le transperçant de sa lance⁸¹. Son image en pied, tenant l'épée ou la lance et s'appuyant sur le bouclier est plus banale. L'histoire de sa vie et de ses supplices a été abondamment illustrée, tant sur les croix couvertes de métal repoussé⁸² que sur les murs des églises. C'est ainsi que nous pouvons citer les peintures de Nakipari qui lui font une large place.

Les décors du sanctuaire sont composés de façon habituelle. Le Christ trône dans la conque, encadré par deux séraphins et accosté par Jean et Marie, tous deux sur fond de cohorte angélique. Au registre inférieur, de chaque côté de la fenêtre centrale, on a deux apôtres, un évêque puis le cierge sur haut candélabre. Les apôtres sont de trois-quarts, tenant le livre ouvert comme des évêques officiant; par contre, les évêques sont présentés de face, tenant le livre fermé⁸³. Les figures centrales sont très abimées; on

⁷⁸ SCHMERLING, p. 234-35, pl. 101; attribue la construction au X^e s.

⁷⁹ *Théodore*, p. 5-6, 51-75; pl. 38-51.

⁸⁰ M. TARCHNICHVILI, «Le Dieu lune Armazi», *BK*, XI-XII (1961), p. 36-38.

⁸¹ Très nombreux représentations dans TCHOUBINACHVILI, fig. 181-94, 230, etc.; AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, fig. 43, 44, 97; ici, fig. 14, 28; sur le sujet, notre note 51.

⁸² TCHOUBINACHVILI, fig. 270, 496, 501, 541; AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, fig. 95, 97, 104; note 134.

⁸³ Sur ce type de registre, cf. note 24.

reconnaît les suivantes, Matthieu et Basile à gauche, Jean et Nicolas à droite. On remarque ici que l'association de Basile et Nicolas est privilégiée par rapport aux couples plus fréquents de Basile et Jean Chrysostome, Basile et Grégoire de Nazianze, détail déjà remarqué à propos de la petite iconostase mobile de Pxotrer.

Sur le bandeau supérieur de l'iconostase figuraient quatre bustes de saints dans les écoinçons; l'on ne distingue plus vraiment que le buste d'un stylite orant, au-dessus de la colonne centrale nord.

À la voûte de la nef, on reconnaît les scènes christologiques : au sud, la *Nativité* et la *Crucifixion*; au nord, la *Baptême* et la *Descente aux Limbes*. Le schéma des compositions est le même que dans les deux églises précédentes. Sur les parois et sur le mur occidental, consacrée à l'hagiographie, se développent essentiellement des scènes de la vie de Georges. Au sud, encadrée par le portrait en pied du diacre Étienne, près du sanctuaire, et un stylite, à l'ouest, se trouvent deux scènes du supplice de Georges; de droite à gauche, le saint flagellé par deux bourreaux puis sa décapitation. Sur le mur occidental, au tympan, Georges fait s'effonder les idoles sous les yeux de l'empereur; plus bas, il subit le supplice de la roue qui tourne sur des glaives, devant Dioclétien qui trône dans son palais, escorté de ses familiers. Ce dernier tableau est proche de celui du gouverneur devant le cadavre de saint Cyr à Lagurka⁸⁴. Le bas du mur nord est occupé par les deux grands cavaliers, Georges et Théodore chevauchant face à face, le premier tuant Dioclétien, l'autre transperçant la gueule du dragon. Seule est vraiment en bon état la partie supérieure de Théodore.

Les ornements sont les mêmes que dans les églises précédentes, mais moins nombreux et moins variés. Le style n'est pas tout à fait semblable, ce qui s'explique compte tenu de la date proposée, 1130, très éloignée des précédentes. D'autre part, la facture ne paraît pas homogène; ainsi remarque-t-on combien la typologie des visages vigoureux de Dioclétien et de ses acolytes, comme celui de saint Théodore, est fidèle aux peintures plus anciennes⁸⁵ alors que les longues silhouettes et les visages affinés des apôtres et évêques de l'abside évoquent déjà le style de Vardzia⁸⁶.

Le trésor de ce sanctuaire a été très important si l'on en juge par les inventaires antérieurs⁸⁷. Nous-même avons vu au Musée de Mestia quelques

⁸⁴ *Théodore*, pl. 46 et 29-30.

⁸⁵ *Théodore*, pl. 46-48, 51 et 30-34.

⁸⁶ *Théodore*, pl. 40-41 et dans G. GAPRINDACHVILI, *Vardzia*, fig. 91, 92, 112-13.

⁸⁷ *M.A.C.*, X, p. 172-73; TCHOUBINACHVILI, p. 654 et 680, fig. 183, 184, 222, 229-34.

pièces qui en provenaient, notamment deux belles pièces d'orfèvrerie, un saint Georges en pied et une grande plaque d'argent doré sur laquelle les images en repoussé sont de style très disparate, les trois beaux bustes d'une Déisis surmontant une image populaire de Georges pourfendant Dioclétien⁸⁸. À Mestia encore est exposées deux icônes peintes apportées de Nakipari, un saint Georges en pied d'un très joli style du XII^e siècle et une pièce très abîmée représentant côte à côte la Vierge assise tenant l'Enfant qui bénit et tient le rouleau et sainte Barbe debout de face, en orante (fig. 12). Cette dernière image, qu'on peut attribuer au XI^e-XII^e siècle⁸⁹, se rattache vraisemblablement aux traditions svanes antiques maintenues dans le rituel des fêtes chrétiennes locales⁹⁰.

Dans le trésor conservé sur place, la pièce maîtresse est une belle icône d'argent, attribuée au XI^e siècle, et qui représente Georges à cheval tuant Dioclétien⁹¹. Quelques pièces assez grossières nous ont été montrées, une croix plaquée d'argent où figure la Vierge orante, un buste de l'archange Michel, et deux pièces très schématiques : la Vierge trônant avec l'Enfant, quatre archanges dans les quadrants d'une croix ornée de cercles. Ce dernier type de stylisation graphique populaire nous paraît très ancienne, rappelant la schématisation de Bedia et Opiza⁹² on en retrouve des répliques sur les vantaux d'un triptyque attribué au X^e siècle et sur une des croix de C'virmi caractérisée par la diversité de provenance de ses plaques repoussées⁹³.

L'église du Sauveur à C'virmi

Le village de C'virmi est installé sur la rive nord de l'Ingur, très haut sur les pentes herbeuses, près des forêts sommitales. L'Église du Sauveur (Mač'var) est sur un replat, à mi-hauteur du village, dans le cimetière. On lui a adjoint une galerie en U qui laisse libre le mur occidental. Une tour de défense qui lui est accolée à l'angle nord-ouest a été coiffée d'un clocher tétrapyle. On entre par la galerie sud et la porte occidentale de l'église.

À l'intérieur, l'iconostase détruite a été remplacée par une cloison de bois brut ouverte d'une porte centrale (fig. 13) et d'une porte nord; icônes et

⁸⁸ TCHOUBINACHVILI, fig. 229-34.

⁸⁹ Cf. son homologue de Lagami, fig. 26 et page 177.

⁹⁰ À une vingtaine de kilomètres de là, à Lamaria d'Ušgul, que nous verrons plus haut en remontant l'Ingur, se commémorait la rencontre des deux déesses, Barbal, déesse du soleil, et Lamaria, déesse de l'étoile du matin (équivalent de Vénus), cf. V. V. BARDAVELIDZÉ, « Un chant sacré svane », « Barbal Dolaschi », *BK*, XI-XII (1961), p. 188-91.

⁹¹ TCHOUBINACHVILI, p. 358-63, fig. 184.

⁹² SCHMERLING, pl. 18.

⁹³ TCHOUBINACHVILI, p. 409-13, fig. 48-49; p. 515-16, fig. 345 de la croix n° 5.

croix y sont accrochées en abondance. Ce pittoresque ensemble est inchangé depuis 1895 et notre photo est superposable à celle de l'époque⁹⁴.

La nef est divisée en deux par le doubleau qui s'appuie jusqu'au sol sur des piliers engagés, deux arcatures aveugles étant ménagées de chaque côté.

Les peintures sont très abîmées par l'humidité et noircies par la fumée, si bien qu'une petite partie en est conservée seulement⁹⁵.

Dans l'abside, la composition supérieure est en assez bon état, semblable à celle de Nakipari, c'est-à-dire que les figures sont en pied, non en buste comme à Iprari et Lagurka. Plus bas, le programme est encore celui de Nakipari; symétriquement situés par rapport à la fenêtre centrale, sont répartis quatre apôtres, deux évêques et deux candélabres allumés; on identifie de gauche à droite, Jean Chrysostome, Matthieu, Paul, puis Pierre, Jean l'Évangéliste et Nicolas.

À la voûte étaient représentées, au sud, la *Nativité* et l'*Anastasis*; au nord le *Baptême* et la *Crucifixion*. Les compositions suivent fidèlement les schémas vus dans les trois églises précédentes. L'*Annonciation* était peinte sur la paroi occidentale, au tympan comme à Iprari. Au-dessous et sur la partie attenante du mur nord figuraient les supplices de Georges, puis, trois images de saints au-dessus d'une niche, enfin le diacre Étienne, près du sanctuaire. Les deux arcades sud encadraient les deux cavaliers Georges et Théodore, conformément à l'imagerie habituelle.

Malgré le très mauvais état des peintures, dont seul est bien conservé le Christ de la Descente aux Limbes, il est facile de reconnaître la parenté étroite avec les décors précédents, tant pour le programme que pour le schéma des compositions et le répertoire ornemental et stylistique. Les analogies avec les peintures de Nakipari nous paraissent les plus nombreuses. L'attribution au peintre Théodore paraît donc tout à fait justifiée.

Le sanctuaire du Sauveur de C'virmi est connu également par son trésor très important⁹⁶. Six croix de bois ornées de plaques d'argent, doré ou non, garnissent l'iconostase de bois, cinq d'entre elles étant répertoriées⁹⁷. Ce type de croix, de taille moyenne ou grande (de 83 cm à 196 de haut) est

⁹⁴ MAC, X, pl. XXII, fig. 38.

⁹⁵ *Théodore*, p. 76-88, pl. 52-59.

⁹⁶ MAC, X, p. 173; TCHOUBINACHVILI, p. 665, 686.

⁹⁷ TCHOUBINACHVILI, p. 686; sa numérotation va de gauche à droite, une fois citée la croix qui surmonte l'entrée du sanctuaire; celle-ci est donc le n° 1 (fig. 305, p. 508-09, XI^e s.); puis sur la cloison, près du mur nord, la n° 2 (fig. 306-09, p. 509-510, XI^e-XII^e s.); puis la n° 3 (fig. 327-33, p. 512, XI^e-XII^e s.), la n° 4, à gauche de l'entrée (fig. 339, p. 512-13, XII^e s.), symétriquement une croix récente non décrite, puis la n° 5, près du mur sud (fig. 342-45, p. 515-16, très composite, X^e-XIII^e s.). Sur notre fig. 13, nous avons les croix n° 1, 4, l'inconnue et la n° 5; notre fig. 14 donne un détail de la n° 5.

caractéristique du mobilier liturgique des montagnes du nord-ouest de la Géorgie, le matériel svane en fournissant la plus grande partie. Leur décoration de plaques métalliques est assez souvent homogène mais parfois composite, constituée de feuilles estampées de style varié et même d'époque différentes. La petite série conservée à C'virmi (fig. 13) donne une bonne idée du répertoire hagiographique et ornemental ancien. Contrairement aux croix tardives où la vie et le martyre de saint Georges sont illustrés largement⁹⁸, les croix de C'virmi, qui sont attribuées au XI^e siècle ou au XI^e-XII^e, reproduisent seulement des images du Christ, de la Vierge à l'Enfant, de la Déisis, des évangélistes, des saints militaires en pied, dont Georges, encore représenté à cheval tuant Dioclétien (fig. 14). Assez souvent la même image est réutilisée dans des ensembles homogènes, deux à trois fois la même Vierge à l'Enfant sur la même croix à côté de pièces de même style, par exemple; d'autre fois, par contre les plaques estampées sont de provenance variée, constituant des ensembles hétéroclites comme on le voit sur notre figure 14.

Quatre des croix de C'virmi portent en leur centre une croix gravée au sein d'un soleil rayonnant⁹⁹; il est possible qu'il s'agisse là d'une contamination de l'iconographie chrétienne par les traditions ancestrales du culte du soleil adoré jadis sous la forme de Lamaria¹⁰⁰.

Devant l'arcade sud-est se trouve une croix plus grande que les autres, de près de 3 mètres sur laquelle est marouflée une toile peinte; on reconnaît le Crucifié, les têtes de la Vierge et de Jean l'Évangéliste à l'extrémité des bras horizontaux et le visage d'un ange au-dessus de celui du Christ.

Sur la cloison de bois sont encore accrochées diverses icônes peintes ou métalliques entre lesquelles les fidèles ne faisaient guère de différence car ils y ont ajouté des icônes modernes et des chromographies vulgaires. Entre les deux portes du sanctuaire, nous avons remarqué une icône sculptée de type populaire représentant Georges tuant Dioclétien et, à droite de la porte centrale, deux pièces d'orfèvrerie. L'une est la célèbre image des deux archanges en pied, vêtus du costume militaire, chef-d'œuvre de l'art précieux du XI^e-XII^e siècle¹⁰¹. L'autre est une pièce composite, vraisemblablement du XII^e siècle qui représente un grand Christ trônant, accosté, à hauteur de son buste par deux petites figures de Marie et du Baptiste composant une Déisis, et, à hauteur de ses jambes, par deux petites figures de saints

⁹⁸ Notre note 82; fait exception la croix de Mestia, XI^e s., fig. 270, note 134.

⁹⁹ TCHOUBINACHVILI, fig. 305, 327, 339, 342; ailleurs, 315, 317, 463, 468.

¹⁰⁰ V. V. BARDAVELIDZÉ, *op. cit.*; BERNOVILLE, p. 98, cf. *infra*, à propos de Lamaria d'Ušgul.

¹⁰¹ MAC, X, p. 104-06, pl. XXX, fig. 49; TCHOUBINACHVILI, p. 276-80, fig. 169.

militaires en pied. Entre l'icône des deux archanges et la grande croix sud dont nous reproduisons le centre (fig. 13), se trouve un petit triptyque d'or habituellement fermé. La composition reproduisait une Déisis, le panneau central étant consacré à un buste du Christ entre deux petites figures de saints, et les vantaux aux représentations en pied de Marie et du Baptiste. Le travail d'orfèvrerie laissait en réserve l'image peinte des personnages, celles du centre ayant disparu; le fond d'or ouvragé, le rang de perles fines qui cernait les silhouettes et le rehaut de quelques pierres semi-précieuses de la pièce centrale, sont caractéristiques d'un art attesté aux XII^e-XIII^e siècles^{102.a}.

L'église Saint Georges de C'virmi

Cette petite église est moins souvent visitée en raison de l'importance du précédent monument qui concentre toute l'attention des voyageurs. Elle est située en contre-bas du village, petit édifice rectangulaire pauvre qui a cependant gardé une iconostase de bois ancienne, quelques peintures et icônes.

Les décors sont très détériorées et semblent avoir été de médiocre qualité, leur intérêt tient donc à leur programme. Dans l'abside on reconnaît la Déisis; sur la paroi nord, l'Entrée à Jérusalem et en face les deux saints cavaliers Georges et Théodore; enfin, sur le mur occidental, le supplice de saint Georges attaché à la roue.

Une série d'icônes abîmées ou totalement dépeintes sont appuyées à l'iconostase; trois d'entre elles sont relativement conservées; respectivement, un buste du Christ tenant le livre et bénissant, d'un joli style byzantinisant du XII^e-XIII^e siècle, celui d'un jeune martyr et un visage de saint Georges, bon exemple d'un style à la fois schématique et précieux attribuable au XII^e siècle. C'est peut-être de ce sanctuaire que provient une icône de C'virmi exposée au Musée de Mestia, un buste pâli d'un Pantocrator aristocratique au modelé fin, œuvre d'une grande qualité qu'on peut dater du XII^e siècle^{102.b}.

Les communes d'Ipari et Kala recèlent encore d'autres églises et nous y avons visité l'une d'entre elles, à K'e, village situé sur la rive droite de l'Ingur, en face de Lagurka (cf. carte).

^{102.a} AMIRANACHVILI, *Orfèvrerie*, p. 68-71, fig. 36; vantail gauche dans *MAC*, X, fig. 37, p. 121.

^{102.b} G. B. ALIBEGACHVILI, *op. cit.* n. 54, p. 165.

*L'église de K'e (Xe, Rhé), dite la Barbal*¹⁰³

L'église est au centre du village, dans l'enclos du cimetière. C'est un remarquable petit monument du XI^e siècle ou du début du XII^e¹⁰⁴; il est très élané et orné sur ses deux faces ouest et est par trois fines arcatures aveugles. L'arc central est plus haut que les deux autres, leur sommet suivant ainsi les deux pentes du toit en bâtière; les arcs sont de simples boudins reposant sur deux fines et très hautes colonnettes de même diamètre par l'intermédiaire d'une boule entre deux bandes plates.

À l'intérieur, l'iconostase a trois arcades surmontant entrée du sanctuaire et baies latérales (fig. 15); les colonnes, libres et engagées, sont surmontées de chapiteaux en tronc de pyramide renversé. Dans la nef, doubleau et piliers engagés sous-jacents divisent l'espace en deux.

Les peintures diffèrent des précédentes par leur rusticité; il s'agit de peintures populaires, schématiques dans leur dessin et bichromes dans leur harmonie d'ocres rouges et jaunes.

Le programme est en partie conforme aux traditions de la région. Dans la conque absidale trône le Christ entre deux séraphins, la Vierge et le Baptiste, tous deux devant un groupe d'anges. Sur la paroi, de part et d'autre de l'étroite fenêtre sont répartis quatre évêques en buste, tenant le livre et bénissant; leur nom a disparu mais on reconnaît Jean Chrysostome, à droite de la fenêtre (fig. 15), en raison de son visage triangulaire au front dégarni et à la fine barbe bifide, il porte le manteau à losanges noirs, avatar du polystavרון; son symétrique est sans doute un des deux Grégoire. Sur l'autel on voit le masque du Christ, la Sainte Face du mandylion.

Dans les écoinçons de l'iconostase sont représentés les bustes ailés des quatre archanges. Dans la nef, les scènes christologiques préfèrent l'Enfance; comme dans les récits archaïques du X^e siècle, mais comme l'ont repris certains peintres locaux du bas-moyen âge, à Mxer de Laškvar par exemple, les sujets se suivent de gauche à droite, à partir du sanctuaire, sur le versant sud de la voûte puis le nord. On a donc l'*Annonciation* et la *Nativité* au sud, la *Présentation au temple* et le *Baptême* au nord; le dernier sujet étant le premier terme de la Vie publique du Christ et le seul qui n'appartienne pas à l'Enfance. Malgré l'originalité du style, le schéma des compositions est le même que dans les églises de Théodore et son école.

Sous les quatre arcades latérales qui se font face sont peintes quatre hautes figures en pied. Michel et Gabriel en costume impérial encadrent le mur

¹⁰³ Le nom semble témoigner de la confusion populaire entre le culte de la déesse Barbal et la vénération de sainte Barbe.

¹⁰⁴ SCHMERLING, p. 249-51, fig. 28, pl. 109, n° 2.

occidental, répliques folkloriques de ceux qui encadraient la conque absidale à Iprari (fig. 7). Ici, près du sanctuaire, les deux autres figures, très altérées semblent être Catherine et Barbe. On a peine également à identifier sur les versants du doubleau les prophètes David et Salomon couronnés et deux saints militaires représentés en pied sur les piliers engagés sous-jacents. Les décors de la paroi occidentale ne sont guère mieux conservés sauf au bas du mur; dans le tympan, au-dessus de la porte d'entrée, on distingue mal les apôtres de la Pentecôte disposés en hémicycle autour de la fenêtre. Par contre, la Dormition sous-jacente est en assez bon état; elle est symétriquement composée, le lit de la Vierge sommant l'arc de la porte, encadré par les deux groupes d'apôtres serrés derrière Pierre, à la tête et Paul, au pied. Au centre, en haut, le Christ tient l'âme de sa mère, semblable à un enfant langé, pour la tendre à l'un des deux anges qui volent symétriquement sur les côtés (fig. 16).

Le décor est pauvre, partout fait de damiers rouges et blancs, exception faite d'un motif de palmettes inversées en frise sur les chapiteaux.

Le style de ces peintures populaires est très remarquable, caractérisé par la vigueur de sa stylisation graphique et par l'interprétation presque caricatural des types hagiographiques habituels. Quelques procédés sont caractéristiques comme l'importance des pommettes rouges, l'allongement et la courbure de l'arête nasale, et surtout, l'agrandissement des yeux, à la fois largement ouverts et effilés. Le type de visages ainsi constitués se retrouve sur toute une série d'icônes populaires comme nous en avons déjà vues à Iprari, à C'virmi, et que nous retrouverons à Adiš (fig. 17) et Mestia. Les peintures de la Barbal paraissent une variante populaire et originale des décors d'Iprari et Lagurka mais son originalité semble une évolution particulière d'un art byzantinisant antérieure à celui de Théodore, une sorte d'évolution locale de l'art du XI^e siècle, le peintre ayant cependant adopté les programmes du XII^e siècle devenus traditionnels dans la région. Parallèlement il faut lui citer comme antécédents les harmonies de couleurs de Lamaria d'Uşgul qui font jouer également les ocres sur fond blanc mais dans un style académique. C'est au milieu du XIII^e siècle que nous pensons pouvoir situer ces belles peintures populaires, en raison de ces références et de quelques détails tels que le manteau de Jean Chrysostome. Enfin, qu'on puisse lui rapprocher toute une série d'icônes de stylisation voisine nous fait penser qu'elles sont l'œuvre d'une véritable école svane.

Aujourd'hui, l'église est à peu près dépouillée de son mobilier liturgique. Quatre icônes sont appuyées à l'iconostase, deux images modernes et deux icônes populaires anciennes. Ces dernières représentent une Vierge à l'Enfant du type Odigitria et l'autre, un Christ trônant dans la mandorle, tenant le

livre et bénissant; par le hasard des schématisations médiévales, celui-ci ressemble étrangement à un Christ roman catalan. Au-dessus de l'iconostase, et justifiant le mot, on voit une longue planche où figurent une série de bustes, ceux de la Déisis encadrés par quatre autres. Rappelons que c'est à K'e qu'était conservée une grossière image de saint Cyr, pièce d'orfèvrerie provenant du célèbre sanctuaire qui s'élève en face ¹⁰⁵.

Au delà de la commune de Kala, la route remonte le torrent le long des rives abruptes et atteint finalement un haut bassin alpestre d'où naît l'Ingur; c'est au niveau des alpages que sont échelonnés les quatre hameaux de la commune d'Ušgul (fig. 1). Le village inférieur, Č'azaš, est un parfait exemple d'architecture svane de haute montagne; les maisons sont faites de murs épais de schiste brun, ouverts de rares et très petites fenêtres et couvertes de larges plaques d'ardoise, les toits débordant largement au-dessus des balcons et galeries. Nombre d'entre elles ont conservées leurs tours caractéristiques de l'état de guerre qui régnait entre les diverses communes ou entre les vallées ¹⁰⁶. Plus haut se trouve le hameau central de Muxkmel (fig. 3), le plus ancien, hérissé de tours et ramassé autour d'une butte herbeuse que somme une très haute tour. Puis, dans le haut bassin qui monte en cirque jusqu'aux glaciers de la Č'skara (5200 m) s'étaient les deux hameaux supérieurs au delà desquels, sous un col, s'élève l'église dite Lamaria d'Ušgul ou de Žibiani, du nom du dernier hameau, ou encore Lamaria de Ladbaš ¹⁰⁷.

Au sud des hameaux, sur une haute crête couverte de forêts se dressent quelques pans d'un château attribué à la reine Tamar (fig. 1) ¹⁰⁸.

L'église Lamaria de Žibiani

Ce sanctuaire, situé sous les glaciers d'où naît l'Ingur, isolé sur la route des sommets, joua un rôle important dans la tradition religieuse svane. C'est là que les processions des serviteurs et sacrificateurs de la déesse solaire Barbal rencontraient le cortège de la déesse de l'étoile du matin, Lamaria. Ces rites étaient suivis à l'époque chrétienne, marqués par les combats des bœufs sacrificatoires avant leur immolation ¹⁰⁹. En 1869, on voyait encore,

¹⁰⁵ TCHOUBINACHVILI, fig. 460-61; pour les deux sites, *MAC*, X, pl. XI.

¹⁰⁶ Ces tours sont aujourd'hui moins nombreuses qu'en 1895, cf. notre fig. 1 et la pl. XII a, dans *MAC*, X.

¹⁰⁷ C'est-à-dire de la « tête du jour »; BERNOVILLE, p. 98, la dit « de Tchoubiani ».

¹⁰⁸ Les Svanes, vaincus par la reine furent subjugués par sa personnalité, cf. la chanson svane dite « *Romance de Tamar* », BERNOVILLE, p. 129-30.

¹⁰⁹ V. V. BARDAVELIDZÉ, *op. cit.*, note 90.

autour de l'église, une cour dallée, qui était sans doute la place sacrée où l'on sacrifiait les animaux, et la galerie périphérique était encombrée de cornes¹¹⁰. Parmi les objets conservés à cette époque dans les bahuts de bois sculptés, on montrait une étoffe de soie rouge en forme de dais qu'ornaient six figures de soleil radiées, dais sans doute en usage lors des cérémonies culturelles en question¹¹¹.

Aujourd'hui, l'église se trouve dans un grand enclos herbeux où quelques dalles funéraires se voient encore le long du mur d'enceinte. Une tour de guerre se dresse au sud-ouest du bâtiment (fig. 18). L'église est flanquée d'une galerie sud prolongée le long de la façade ouest, cette annexe paraissant contemporaine de l'église. Celles-ci, à une nef, se termine par une abside saillante à trois pans, chacun orné d'une arcature sur pilastre et imposte.

L'intérieur est vaste et vide. L'iconostase à fines colonnes (fig. 19) ménage trois passages égaux vers le sanctuaire. Le bandeau supérieur est une véritable architrave reposant sur des chapiteaux en écusson. Les arcades s'appuient plus bas, sur les colonnes, faites de quatre colonnettes accolées, au niveau d'un nœud constitué par une grosse corde qui fait le tour. Attribuée au X^e-XI^e siècle, cette iconostase fait partie des plus anciennes de la région, comme celles de Pxotrer ou Nakipari¹¹². La corde nouée autour des colonnes rappelle un ornement byzantin semblable connu depuis le X^e siècle¹¹³.

Les peintures, très abîmées, sont différentes de celles que nous avons rencontrées jusqu'ici; leur programme et leurs ornements relèvent, cependant, des mêmes conventions et l'on note l'existence de repeints.

Dans la conque absidale trône le Christ bénissant et tenant le livre où se lit le texte de Jean (8, 12), comme à Lagurka. Séparés par les séraphins, la Vierge et le Baptiste tendent les mains, les trois figures étant encadrées par deux archanges en costume impérial (fig. 20). L'ornement du nimbe du Christ, comme le réseau losangique de son dossier et de son tabouret se retrouve sur une icône de Pxotrer attribuée au XI^e siècle¹¹⁴. Ce même réseau, centré par une sorte de fleuron en croix recouvre l'embrasure de la fenêtre absidale.

Sur la paroi absidale sont peints symétriquement quatre personnages en pied; seuls sont conservés les trois évêques sud qui étaient situés à droite

¹¹⁰ BERNOVILLE, p. 98.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 99.

¹¹² SCHMERLING, p. 229-30, pl. 97, n° 1.

¹¹³ *Il Menologio di Basilio II*, Torino, 1907, pl. 334.

¹¹⁴ TCHOUBINACHVILLI, p. 602-04, fig. 377.379. Mais ces ornements se maintinrent jusqu'au XIII^e siècle.

de la fenêtre (fig. 21). Ils sont de face, tenant le livre, le premier étant Jean Chrysostome, le second Athanase; les accessoires épiscopaux sont ceux du XI^e-XII^e siècle; omophorion, épitrachéliion et enchirion. Ils sont sous des arcatures cernées d'un mince boudin comparable à celui qu'on observe sur les murs extérieurs des plus anciennes églises de Svanétie comme à Tarngzel de Latali, Enaş, etc.; latéralement, les deux fines colonnes jumelées sont assorties d'un chapiteau fait d'un tailloir supérieur reposant sur des boules, disposition qui rappelle un peu celle des chapiteaux-impôtes et des bases des arcatures de Tarngzel et Enaş¹¹⁵. La disposition des évêques sous arcades est rare dans l'art géorgien et byzantin; héritée des décors de façades antiques, elle réapparaît de façon sporadique¹¹⁶.

Les peintures de la nef sont détruites ou abîmées en grande partie et, sur les murs, nous n'avons identifié que l'*Entrée à Jérusalem* au sud, la *Résurrection de Lazare* dans le tympan ouest, au-dessus des deux saints cavaliers. À la voûte divisée en deux par le doubleau sur imposte, on reconnaît, à l'est, l'*Annonciation* au nord, la *Nativité* en face; à l'ouest, la *Transfiguration* au nord, l'autre sujet ayant disparu. L'ornement de cet ensemble est le même que celui des peintures de Théodore: le ruban brisé, la frise de feuilles polylobées se recouvrant, ornements traditionnels et décrits à Ateni (1071-1089).

Ces peintures se distinguent par leur coloris et leur style. La palette du peintre est pauvre, constitué d'ocres jaunes et rouges dont il varie l'intensité en utilisant habilement le blanc et le noir; l'éclat conservé de certains morceaux permet de juger de l'harmonie passée de cet ensemble. Cette impression est renforcée par l'étude de graphisme des visages, noble et élégant; la typologie du Christ absidal (fig. 20) est dans la ligne de certaines peintures de la seconde moitié du XI^e siècle en Asie mineure¹¹⁷. Les visages de Jean Chrysostome et d'Athanase (fig. 21), fidèles à la tradition, marquent cependant une certaine originalité qui caractérise le talent de l'artiste, plus dessinateur que peintre. Enfin, la décoration poussée des nimbes du Christ et de la Vierge, l'ornement du *loros* des archanges et des écoinçons des arcades peintes dans l'abside évoquent l'orfèvrerie géorgienne du X^e au XIII^e.

Des peintures recouvraient également les murs des galeries. Il en reste peu de chose. Ainsi voit-on les bustes de Constantin et Hélène encadrant une croix sculptée au-dessus de la porte occidentale de l'église, et, en face, sur

¹¹⁵ MAC, X, fig. 8, 12 (notre fig. 4).

¹¹⁶ En Cappadoce, au X^e s., N. et M. THIERRY, *op. cit.*, note 49, pl. 77; et en 1060-61 (Karabaş kilise déjà citée note 53), JÉRPHANION, *op. cit.*, note 50, pl. 196; photos personnelles.

¹¹⁷ M. GOUGH, «The monastery of Eski Gümüs. A preliminary report», *Anatolian Studies*, XIV (1964), p. 147-61, pl. XXXV; N. THIERRY, *Zographie, op. cit.*, note 12, fig. 13; *Ibid.*, note 27, fig. 12, 13, 15.

le mur ouest de la galerie, quelques fragments d'un Jugement Dernier. Près du mur sud, on identifie quelques têtes d'un groupe d'élus; plus au centre, le buste et la tête classicisante d'un ange buccinateur qui appelle à la résurrection, derrière lui, deux têtes d'animaux qui rendent des morts; ces fragments paraissent du X^e-XI^e. Enfin, dans la galerie sud, près de l'angle ouest, le long de l'église, on voit encore deux bustes à demi effacés.

Les peintures de Lamaria ont une place à part parmi celles que nous avons visitées en Svanétie. La stylisation graphique nous paraît solidaire d'un art bien identifié en Anatolie au XI^e siècle mais s'en différencie par un certain artifice de son graphisme et par les sens décoratif que traduit l'harmonie des couleurs où l'ocre rouge domine. Cette originalité rend délicate la datation; d'après N. Aladachvili et N. Volskaia, les peintures de l'église seraient en partie du XII^e, en partie du XIII^e siècle; sans doute peut-on attribuer celles du narthex à la fin du X^e.

Aujourd'hui, Lamaria ne donne plus idée de sa fréquentation ancienne et l'église est à peu près vide des armes et des cornes qui l'encombraient jadis. On y voit encore un beau pupitre de bois sculpté et trois à quatre cornes de bœufs.

L'église du Sauveur de Muxkmel (Mourkmel)

Dans le hameau central nous avons visité l'Église du Sauveur (Mač'var); elle est située à mi-pente de la butte herbeuse qui domine les maisons et les tours (fig. 3); un haut mur d'enceinte percé, très haut, d'une porte étroite. Une potence de bois la précède à l'ouest, qui sert de clocher; un narthex occidental lui a été secondairement adjoind. C'est une bâtisse de schiste brun sombre couverte d'ardoises, comme les maisons environnantes. À l'intérieur, dont la largeur dépasse à peine trois mètres, l'encombrement est tel qu'on ne peut guère s'y tenir à plus de quatre et l'espace absidal est lui-même occupé par un bahut sculpté de rouelles.

L'iconostase est une simple architrave sur trois arcades qui surmontent l'entrée du sanctuaire et les deux baies latérales. Là encore on a le doubleau central, les piliers engagés entre les arcades de la nef.

Les peintures sont tardives (XVII^e siècle) et grossières, les ornements reproduisant ceux du passé comme le programme les schémas traditionnels dans les vallées. Dans le sanctuaire, on a la *Désis* encadrée par les archanges, au-dessus de six évêques présentés de face. À la voûte, on suit, d'est en ouest, au sud, l'*Annonciation* et la *Nativité*; au nord, le *Baptême* et une scène que nous n'avons pas déterminée. Les parois sont en partie cachées par des objets divers; on identifie, de part et d'autre du sanctuaire, la *Crucifixion* au nord, la *Transfiguration* au sud, suivie de la *Résurrection*; ce dernier sujet surmonte l'*Ascension* que dissimule le coffre-fort.

L'église est surtout remarquable par la richesse de son trésor dont nous n'avons vu qu'une partie¹¹⁸. Le long des murs et devant l'iconostase sont accumulées croix et icônes. D'autres croix sont sur l'iconostase, l'une au-dessus et au centre du bandeau supérieur, deux autres devant les baies. Deux grandes croix sont dans les angles orientaux de la nef. Celle qui somme l'entrée du sanctuaire et celle de la baie gauche sont d'argent doré et d'une bonne facture du XI^e-XII^e siècles; les plaques d'argent des deux grandes croix latérales sont de travail populaire, à gauche, et d'origine disparate, à droite. Dans l'abside est déposée une remarquable icône peinte du Christ en buste; le style, bien que rude est conforme à l'art du milieu du XII^e siècle, le nimbe, et le cadre, doré par endroits, sont composites avec quelques pièces populaires et de beaux bustes classicisants. Deux icônes, dont un buste de la Vierge Odigitria, ont conservé leur beau cadre d'argent doré du XII^e-XIII^e siècle à rinceaux et médaillons figurés.

Enfin, une grande icône peinte, attribuable au milieu du XII^e siècle est particulièrement intéressante; le centre est occupé par Michel et Gabriel en pied, vêtu du costume impérial; le large cadre est figuré. Le bord supérieur est consacré aux apôtres de la Cène; le Christ, vers lequel se penche Jean, étant peint en haut du bord gauche, tandis que Pierre est symétriquement peint en haut du bord droit; quant à la table de la Cène, elle constitue le fond sur lequel se projettent les têtes des deux archanges. Plus bas, on reconnaît, superposés, à gauche, le buste de la Vierge orante, celui d'un archange puis de trois apôtres; à droite, le buste d'un prophète orant (Zacharie plutôt que le Baptiste), un archange puis trois apôtres; sur le bord inférieur, cinq bustes de saints. Le temps nous a manqué pour étudier quelque peu cette icône et le reste du trésor.

II. LA VALLÉE D'ADIS

Pour rejoindre Adiš, nous avons regagné la commune d'Ipari jusqu'au village de Bogreš où nous avons bifurqué vers la droite pour remonter l'affluent de l'Ingur durant une dizaine de kilomètres environ, les paysages de vallée de haute montagne creusée par un torrent au cours rapide étant semblables à ceux de la vallée précédente (fig. 22). Adiš est, lui aussi, sous les sommets et les glaciers¹¹⁹, pittoresque village aux chalets de pierre flanqués de tours à machicoulis. Dans ce village, nous n'avons visité qu'une église.

¹¹⁸ TCHOUBINACHVILI, fig. 147, 149, 150, 173-75, 178, 179, 235, 242, 253, 266, 356, 412 (écrit Murkmer).

¹¹⁹ BERNOVILLE, p. 120; *MAC*, X, pl. XIII.

L'église du Sauveur d'Adiș

Elle est construite sur une pente forte, au niveau des plus hautes maisons du village, à l'intérieur du cimetière; près de son angle sud ouest s'élève le clocher tétrapyle. Il s'agit d'un assez long édifice rectangulaire flanqué au nord d'une galerie; la porte ouest est condamnée et l'on entre par une porte sud pittoresquement décorée de trophées de mouflons, cornes de boucs et chèvres et de têtes de béliers empaillées. La toiture est faite de bardeaux.

À l'intérieur, l'iconostase appuie ses arcades sur deux colonnes libres et deux piliers, engagés, présentant une entrée centrale et deux baies sur chancels¹²⁰. La nef est encore divisée en deux par le doubleau sur piliers engagés, lesquels séparent les arcatures aveugles habituelles. Devant l'entrée du sanctuaire se dresse une grande croix sur piédestal, coiffée d'un clocheton qui atteint la voûte.

Les peintures sont très enfumées et détruites dans certaines zones mais, curieusement, certaines figures ont conservés leurs tracés qui se révèlent en blanc sur le fond noir. En raison de ce phénomène, chimique vraisemblablement, l'exact dessin de la Vierge de l'*Annonciation*, la plupart des personnages de la *Nativité*, nous sont conservés. Ainsi nous est révélé un beau style du XII^e siècle, équivalent à ce que l'on voit dans le reste du monde chalcédonien.

Les sujets sont ceux que nous connaissons déjà; dans l'abside, le Christ trône entre deux séraphins, et Marie et le Baptiste; sur l'arc triomphal, comme sur les arcs de l'iconostase, on retrouve le ruban brisé; à la douelle se trouve des fragments d'une inscription que nous n'avons pas photographiée.

À la voûte, du côté orientale, on voyait, au nord l'*Annonciation*, au sud la *Nativité*; l'architecture classique de la maison de Marie, le rideau noué à mi-hauteur, l'élégance du geste de l'ange, comme, en face le groupe harmonieux des trois mages sont d'un peintre au courant des meilleures compositions byzantines de l'époque. À l'ouest, nous n'avons reconnu que le sujet de l'*Ascension*, du côté sud. Dans la première arcature sud, près du sanctuaire, se trouve la *Dormition* dont la composition, très simple, est celle du XI^e siècle, l'originalité du peintre se manifestant par l'attitude privilégié d'un évêque, isolé, debout, à droite du Christ, près d'un haut cierge (Denys l'Aréopagite?). La deuxième arcature abrite la porte sud au-dessus de laquelle se trouve la Sainte Face (fig. 23); sur le côté figure le donateur, les mains tendues vers le sanctuaire. Son nom est Michel Tchéguiani, un aznavour que les sources historiques ignorent. Le costume est du même type

¹²⁰ SCHMERLING, p. 257, pl. 98, n° 2.

qu'à l'Église du Sauveur de Mač'variši, l'on reconnaît le justacorps brodé aux poignets et en bracelets sous l'épaule (on retrouve même là un ornement tiré du coufique), le décor le long de la fermeture centrale et les rabats du collet. Le bonnet est différent, il reproduit fidèlement la coiffure dite « bonnet de Monomaque » qui fut donnée à Vladimir II grand-duc de Kiev (1113-16) par l'empereur byzantin¹²¹; on voit ici que la fourrure qui borde le bonnet à quatre pans est d'origine. Enfin, l'*Entrée à Jérusalem* est encore conservée en partie qui occupait tout le mur occidental au-dessus de la porte; le groupe du Christ et des apôtres, Pierre en avant, André et Thomas (?), en arrière, est du plus bel art classique, intermédiaire entre celui d'Ateni et celui de Vardzia.

Le Sauveur d'Adiš est connu par l'importance de son trésor, notamment par l'Évangélaire illustré et daté de 897 qui est actuellement au Musée de Mestia¹²². De très nombreuses pièces sont encore conservées sur place.

En premier lieu on y remarque une petite série d'icônes peintes qu'on peut considérer comme œuvres d'une école svane locale apparentée à l'art des peintures de la Barbal (fig. 15-17); l'Odigitria reproduite ici en est l'exemple le plus élaboré avec un beau buste de saint Georges de face, brandissant l'épée; cette dernière icône, provenant du village de Č'anisi, a un homologue au Musée de Mestia, tous deux caractérisés par la régularité de l'ovale du visage, sous la coiffure ronde, et par l'immensité des grands yeux effilés, bref, par leur interprétation schématique des portraits académiques de saint Georges tels qu'ils ont été reproduits au XIII^e siècle, le célèbre visage de Kintsvissi (1207) pouvant servir d'exemple. À Adiš, trois autres icônes encore illustrent plus ou moins heureusement ce style particulier, une autre Odigitria que notre figure 17; un archange en pied, tenant le globe et le sceptre, un grand triptyque qui montre encore la Vierge Odigitria entre deux archanges au-dessous d'une scène de l'Annonciation (pièce plus tardive). Quelques pièces d'orfèvrerie témoignent également d'un art local mais de style médiocre, deux Christ trônant, dont l'un de basse époque; un saint Georges debout tenant la lance et le bouclier; un buste du Christ. Enfin trois icônes peintes et ornées d'orfèvrerie retiennent l'attention. En premier lieu, un buste du Christ, vraisemblablement du XIII^e siècle, bel exemple d'art classique byzantinisant dont l'ornement métallique disparu révèle l'ensemble.

¹²¹ A. GRABAR, « Une couronne du début du XIII^e siècle », *Cahiers Archéologiques*, VIII, 1956), p. 268-71, fig. 9.

¹²² MAC, X, p. 174; p. 148-49, fig. 77; E. S. TAKAICHVILI, « L'Évangélaire d'Adychi », *MAC*, XIV, 1916.

En second lieu, un buste en partie détruit de la Vierge orante, qui entrerait sans doute dans la composition d'une Déisis en trois panneaux; le nimbe orné d'un rinceau, le fond travaillé et le cadre à «pointes de diamant» avec médaillons figurés, constituent un beau morceau d'orfèvrerie du XIII^e siècle (?).

C'est surtout la dernière icône qui nous a intéressé, une *Vierge de tendresse* malheureusement très abîmée (fig. 24). Marie tient l'enfant debout le long de son buste, attitude rare dont nous ne connaissons qu'un autre exemple, celle d'une icône géorgienne du Sinaï attribuée au début du XII^e siècle¹²³. C'est également à ce siècle que nous pensons pouvoir attribuer cette très belle peinture dont il ne reste malheureusement que le dessin des visages joints et les multiples plis d'or de la tunique du Christ. L'objet a été jadis une très précieuse icône si l'on en juge d'après la qualité de la peinture et celle de l'ornement d'orfèvrerie où les initiales grecques de la Mère de Dieu, assorties de quelques lettres d'un qualificatif que nous n'avons pas pu lire, sont gravées sur le fond de rinceau. Les nimbes, suivis d'un rinceau à double volute autour d'une feuille assez simple, étaient jadis ornés de pierres semi-précieuses.

La richesse du trésor de cette église d'Adiš et la qualité de ses peintures murales font penser qu'il s'agissait d'une fondation importante qui connut une grande fréquentation.

III. LA VALLÉE DE MUŽALI

Pour atteindre la commune de Mužali (Moujali), distante de 10 km environ de Mestia, il faut poursuivre la route qui remonte la vallée de la Muxra au-delà de la bifurcation de Bogreš (cf. carte), jusqu'à son bassin supérieur. La route suit la rive sud, face à un très long replat nord où s'échelonnent de nombreux villages. Le bassin de Mužali est couvert d'alpages, de champs et vergers. L'église est située dans les prés au-dessus du village de C'abiani, dans le cimetière.

L'église du Sauveur de Mužali

C'est une assez grande église (de 19 m de long sur près de 10), pourvue d'une abside saillante plus basse et flanquée d'un narthex et d'une galerie sud (fig. 25); elle est attribuée à la seconde moitié du X^e siècle. La façade

¹²³ G. et M. SOTIRIOU, *op. cit.*, note 29, p. 125-28, fig. 146-48; peut-être une réplique tardive et inversée, fig. 201.

occidentale est dissymétrique, son toit de bardeaux étant plus court au nord où il se termine avec le mur de l'église; la porte est dans l'axe de l'entrée, occidentale, de l'église; elle est surmontée d'un arc évidé qu'encadrent deux plus petites arcatures, les cintres reposant sur des impostes sans relief, ce décor de paroi rappelant celui de la face orientale de Nakipari.

L'intérieur est remarquable par la hauteur de sa nef (8 m); la conque absidale, basse, étant surmontée par un haut tympan. Le doubleau habituel comme les piliers engagés et les pilastres d'encadrement des arcatures aveugles sont à peine saillants. L'iconostase est une cloison moderne; seul un pupitre de bois sculpté retient l'attention.

Les peintures sont très noircies et difficiles à apprécier¹²⁴; il semble que le fond bleu ait été comparable à celui de C'virmi. On reconnaît quelques sujets : dans l'abside, le Christ trônant entre les séraphins, la Vierge et le Baptiste, et, plus bas, la file des apôtres de face. À l'arc triomphal, une seconde *Déisis* est semblable à la première. Au premier berceau, nous avons crû reconnaître l'*Ascension* et la *Nativité* sur le versant nord.

Dans le narthex de l'église se trouve la tombe récente d'un homme dont la mère commémorait le deuxième anniversaire de la mort; elle avait installé une petite table où étaient disposés de menus objets, cigarettes, bonbons et des bouteilles d'alcool, raki, fait avec du pain d'orge, où liqueurs d'herbes, alcool que le passant devait boire en l'honneur du mort et pour son repos. La coutume était suivi par les visiteurs car le culte rendu aux morts a conservé son caractère sacré. Ainsi, au retour, nous avons croisé toutes les voitures de Mestia qui montaient vers un village où avait lieu un enterrement; ce type de cérémonie est suivie par tous, les chants funèbres des hommes alternant avec les cris des pleureuses.

MESTIA

Mestia nous a servi de quartier général et notamment le Musée où s'organisaient nos expéditions¹²⁵. Dans cette petite ville pittoresque, certains quartiers sont encore la campagne et dans l'un d'entre eux, hameau situé au nord-est on a restauré en ensemble rural et guerrier avec la maison familiale des paysans (fig. 2) et sa tour de guerre attenante.

En ville, nous avons visité deux églises, l'une à l'ouest, dans le hameau de Lextag, l'autre à l'est dans le village de Lagami.

¹²⁴ La gardienne nous dit qu'en 1934, date où elle quitta pour trente ans la région, les peintures étaient lisibles.

¹²⁵ Nous remercions ici M. Saduri Sukvani, l'un des directeurs et ses collaborateurs, présents en septembre 1978, pour leur aide de tous ordres.

L'église Lamaria de Lextag

L'église, construite au XI^e siècle, est encastrée dans un groupe de maisons villageoises d'où l'on a une très belle vue sur les montagnes du nord-est. Du sud, on peut apprécier la forme du monument, rectangulaire et à deux étages de fenêtres. L'intérieur paraît très vaste en raison de l'extrême hauteur de la nef dont la voute présente deux doubleaux plats reposant sur une corniche qui surmonte les parois latérales. L'iconostase à trois arcades et chancels est ancienne, réservant l'entrée du sanctuaire entre deux colonnes à chapiteaux en tronc de pyramide renversé.

Les peintures, tardives (XIV^e siècle) sont en grande partie détruites. Dans l'abside subsiste un petit fragment central du décor de la conque; il paraît être un morceau d'*Adoration des mages* (?). Plus bas, il restent deux évêques, repeints sur un premier sujet semblable. Le décor des parois de la nef était très original car toute une série de donateurs y figuraient; certains sont conservés, notamment, sur le mur sud, quelques uns, marchant vers le sanctuaire, les mains tendues. Deux des noms ont été recueillis : Ćartolani et Djaparidzé. Sur le mur ouest, les donateurs sont représentés de face. Quelques détails vestimentaires, caftans, bonnets divers, sont intéressants.

L'église du Sauvaur de Lagami

Le village de Lagami est à deux kilomètres du centre de Mestia, à peine séparé de l'agglomération. L'église, rectangulaire également, se dresse à l'angle de deux ruelles, dans un petit enclos ombragé. C'est une église à deux étages, de destination funéraire et attribuée au X^e-XI^e siècle.

Sur la façade orientale, à l'étage supérieur, on voit à droite la silhouette d'un grand cerf rouge en course et se retournant vers une forme indistincte qui le poursuit. Il s'agit d'une représentation de la *chasse d'Eustache*, chasse durant laquelle le Cerf, qui est le Christ, le convertit. On a ici un témoignage chrétien caucasique de la persistance du culte du cerf, image qui est caractéristique de l'hagiographie cappadocienne¹²⁶.

À l'intérieur, la division de l'espace est conforme à la tradition; iconostase ancienne à trois arcades et chancel, doubleau central sur piliers et arcatures latérales sont bien connus.

Les peintures sont de la première moitié du XIII^e siècle; elles sont d'assez bonne qualité mais très enfumées. Dans la conque absidale se trouve une

¹²⁶ N. THIERRY, « Un problème de continuité ou de rupture. La Cappadoce entre Rome, Byzance et les Arabes », *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1977, p. 98-144 (p. 122-28).

Déisis délavée et restaurée, par contre, les décors du registre inférieur sont intacts. Sur la table d'autel est figuré le visage de l'Emmanuel. De part et d'autre se tiennent, déployant le rouleau : Jean Chrysostome, vêtu d'un polystavriion qui est presque un manteau à damier; au sud, Basile portant le manteau à damier. Derrière eux, symétriquement, deux niches où se trouve une croix peinte puis un diacre de face. À la voûte, les sujets christologiques sont difficiles à identifier; nous avons reconnu au nord-est l'Annonciation, en face, la *Nativité* suivie du *Baptême*.

Sur la paroi nord, près du sanctuaire, l'arcade est occupée par le portrait du donateur : Ktitor Kirkisliani, un adulte à barbe brune vêtu d'un caftan brodé de grosses fleurs et emperlé, comme son large bonnet. Derrière lui, on reconnaît l'*Anastasis*; sur les versants du doubleau deux prophètes et des saints au bas des parois.

À l'étage inférieur, qu'on atteint directement par une porte basse, l'espace est irrégulier, envahi par la terre. Dans l'abside, informe on voit les traces d'une *Déisis*. Dans l'angle sud-ouest, trois belles têtes sont conservées, qu'on peut attribuer à la fin du X^e siècle ou au début du XI^e. De gauche à droite, on voit le visage d'un adulte jeune et barbu, puis le visage imberbe d'un jeune martyr, enfin celui de saint Barbe orante (fig. 26). Celle-ci porte le voile caractéristique qui enveloppe la tête et le cou¹²⁷, ici retenu sur la tête par une résille supérieure, détail déjà vu sur l'icône de Nakipari (fig. 12).

De cette église qui fût si riche¹²⁸ et dont les pièces du trésor sont exposées au Musée de Mestia et à Tbilissi, on ne nous a montré, sur place, qu'une pauvre pièce tardive d'orfèvrerie représentant le Christ trônant.

Le Musée de Mestia

Le Musée de Mestia se trouve dans la grande rue, installé dans une vaste maison à étage dont le jardin est l'ancien enclos de l'Église Saint George de Seti, très vaste église où sont exposées les plus belles pièces du mobilier liturgique médiéval.

Dans le premier immeuble sont placés divers objets d'ethnologie ou qui tiennent à la vie sociale et politique de la Svanétie; l'alpinisme local y est largement illustré. Parmi les objets les plus intéressants se trouve, à l'étage, le grand étendard en forme de lion dont les ouvertures permettaient qu'il se gonfle et prenne forme animale lorsqu'il était porté par le cavalier en course¹²⁹. Son origine, discutée, est fort ancienne et attestée pour le moyen

¹²⁷ En Cappadoce, 1^{er} exemple daté de 1006, JÉRPHANION, *op. cit.*, note 50, II, p. 321, même coiffure pour Théodote, p. 324, pl. 186, n^o 1 et 3; photos personnelles.

¹²⁸ TCHOUBINACHVILI, inventaires, p. 663 et 675.

¹²⁹ MAC, X, p. 131-33, fig. 44-47.

âge par l'ornement sommital de la hampe, une pièce d'orfèvrerie en forme de pointe datant du XII^e siècle, pièce dont l'original est au Musée d'histoire de l'art géorgien à Tbilissi. On trouve à l'étage inférieur une belle porte de bois du XI^e siècle provenant de Yeli et comparable à celle de Pxotrer (fig. 6), mais sans décor figuré. Dans une vitrine voisine sont exposés quelques encensoirs de bronze : un encensoir rond à décor d'écaillés imbriquées, un autre à décor godronné évoquant les formes sassanides et trois de ces encensoirs à décors christologiques connus sous le nom « *d'encensoirs syro-mésopotamiens* » ou « *palestiniens* »¹³⁰ dont nous avons rencontré un exemple à Lagurka. Nous avons relevé les sujets de deux d'entre eux, le troisième étant à la fois très usé et de fonte molle si bien que les scènes sont à peine identifiables; le n° 1 (fig. 27) a conservé ses chaînes et son crochet, sur sa panse on suit : l'Annonciation, la Nativité avec les bergers, le Baptême, la Crucifixion accostée des deux larrons, les Femmes au tombeau; sur le plus petit, on voit : l'Annonciation, la Nativité, le Baptême; la Crucifixion sans les larrons, les Femmes au tombeau¹³¹.

La grande église de Saint Georges de Seti sert de salle d'exposition aux pièces les plus précieuses des trésors d'églises de Svanétie¹³². Il n'est pas question de les décrire ici, ni même de les énumérer; certaines sont très connues comme l'Évangélaire d'Adiš, les deux *rhpidions* du XI^e siècle et du XVI^e¹³³, dont nous donnons (fig. 28) le sujet supérieur du premier, l'image de l'élévation de la croix; la célèbre croix du XI^e siècle où figure le martyr de Georges a été publiée¹³⁴ comme toute une série d'icônes métalliques représentant divers types de Christ, de Déisis, de portraits des archanges et de saint Georges¹³⁵, bref, un ensemble très représentatif de l'art et de la piété en Svanétie médiévale. Signalons cependant que l'étude des icônes peintes ne semble pas avoir encore attiré les chercheurs, certaines étant cependant d'une qualité égale à bien des œuvres byzantines célèbres, notamment une petite Crucifixion du XII^e siècle (25 cm de haut) d'un raffinement extrême (fig. 29).

¹³⁰ Cf. note 67.

¹³¹ Les notes prises et communiquées à Mlle Ilse Richter (Berlin), l'ont été avec l'aimable autorisation de Mlle Tetnoulda Djaparidzé, conservateur de ce département du Musée.

¹³² Déjà en 1869, BERNOVILLE, p. 133-39; TCHOUBINACHVILI, inventaire, p. 678.

¹³³ TCHOUBINACHVILI, fig. 116-18, 561-62, p. 141-43.

¹³⁴ TCHOUBINACHVILI, fig. 170, 270; G. N. TCHOUBINACHVILI, « Un des monuments primordiaux de la ciselure géorgienne en Svanétie » [en russe], *AG*, 3 (1950), p. 95-118, pl. 33-40; exemple le plus ancien de ce sujet, cf. note 82.

¹³⁵ Cf. présentation raisonnée dans le tome de texte de TCHOUBINACHVILI.

CONCLUSION

De ce premier voyage en Haute-Svanétie, il n'est guère possible de tirer des conclusions définitives. Les sanctuaires que nous avons visités, et souvent rapidement, sont en nombre insuffisant en regard de ceux qui sont conservés dans cette région. Cependant, il nous est apparu dès cette première visite qu'il existe une grande unité des types architecturaux, les premiers exemples remontant au X^e siècle et les iconostases ayant conservé les caractères des clôtures de sanctuaire paléochrétiennes. Les peintures murales, d'importation géorgienne surtout, sont plus tardives, et il est intéressant de savoir que, vers les années 1090-1130, les aznavours des vallées se cotisaient pour faire décorer leurs églises par un peintre de la cour royale de Géorgie. Les programmes géorgiens furent ensuite adoptés, et adaptés, par les peintres locaux, comme précédemment d'autres styles byzantins ou géorgiens.

L'identité svane apparaît en partie dans certaines icônes populaires et pièces d'orfèvrerie, les croix votives y tenant une large place. Elle est attestée également par l'hagiographie, à caractères préférentiels, privilégiant les archanges, Michel spécialement comme chef des milices célestes, et concurremment les saints militaires, références des guerriers; la Déisis composition dogmatique et votive du répertoire géorgien connaît un développement extrême. Enfin, dominant certains cultes où survivent la personnalité des dieux anciens, celui de Pust, le Très-Haut, de Lamaria, déesse de l'étoile du matin, de la Barbal, déesse guerrière du soleil. Celui de Georges (fig. 30, 31), avatar du Dieu lune, est un peu à isoler car il était également partagé par les autres peuples du Caucase. Aujourd'hui, le christianisme en recul ne fait pas s'éteindre encore ce fond de traditions ancestrales et les pratiques culturelles restent empreintes des rites païens si vifs encore à l'orée de notre siècle.

Nicole THIERRY

SUR L'ORNEMENTATION DE CERTAINS CHANTS GÉORGIENS D'EUROPE ORIENTALE*

Hommage à Serge Tsouladzé

« Nous sommes les hôtes de ce monde éphémère, Ô Ami... »

Il est connu que les sémiographies valables ont plusieurs sens et que chaque sens correspond au degré d'évolution de qui est capable de les pénétrer.

Le mot, l'incise sonore, ne sont rien s'ils ne sont reliés à un courant sous-jacent, qui en détermine les moindres oscillations, les plus fines nuances¹.

Les locutions musicales les plus cohérentes, où l'anthrôpos atteint sa plénitude — au dire de certains, illimitée, n'ont garde de rompre ce fil conducteur qui obéit, en permanence, à d'autres lois que celles de l'écrit.

Par la vertu d'intonation juste, l'être humain renoue avec sa propre identité, mais il réintègre surtout un Soleil incommunicable qui, pourtant, dispense le plus délicate euphonie qui soit — «le nombre léger» en recueille l'arcane, «l'aède multiple» trace la méandre que «le semblable seul peut ouïr»².

Il n'est Vacuité si dense qui ne soit pourvue d'innombrables harmoniques...

En un vocable à lui seul donné, l'aède scelle le pacte; il orne les schèmes de longue haleine et délie «l'Immobile motion». Or, la méandre aperceptible ne laisse traces autres que «celles du-dedans», mais certaines locutions en découvrent la transparence, par le jeu de médiations, parfois si modestes qu'elles passent inaperçues.

* Rencontre du « Centre d'études grégoriennes et de musiques traditionnelles du bassin méditerranéen » tenue à l'Abbaye de Sénanque du 28 septembre au 3 octobre 1978.

¹ Y. GRIMAUD, *Sur l'ornementation des chants berbères de Kabylie légués par Madame Fadhma Aïth Mansour Amrouche*. In *Encyclopédie Berbère*, Université de Provence, 1972-73 (en cours d'édition); *Symboles d'un chant svane (Géorgie d'Europe orientale)*. In *Bedi Kartlisa*, t. XXXVI, Paris, C.N.R.S., 1978.

² Y. GRIMAUD, *Préliminaire à un Chant de Vérité*. In *Bedi Kartlisa*, t. XXXVI, Paris, C.N.R.S., 1978; *Géorgie — Chants religieux* (2^e disque d'Anthologie), enregistrements originaux et commentaire, mic. stereo, N° 558-544. Paris, O.C.O.R.A., 1979.



Dans plus d'une région du monde, des hommes, nantis de coordonnées inhérentes aux transmissions orales, poursuivent, quelles que soient les conditions environnantes, un relai de connaissance grâce auquel le monde présent trouve soutien — combien discret mais réellement efficace.

« Là où rien ne semble se passer », apparaît, au gré d'écoute, une texture inconnue. L'anthropologie qui « en est l'organe » a maintes données, que nous retrouvons sous d'autres latitudes que la nôtre; une semblable quête en éclaire la méandre, les nuances, toujours orientées vers quelque approbation tacite, due à la lignée qui en trace les réseaux et diffuse la gravité, souvent méconnue.

Une fine précision en pourvoit le cours; elle met en jeu une dialectique aiguë, revêt une dimension qui incline à l'écoute d'une profondeur stable, que ne défloré aucune déviation éphémère.

L'appel parfois lointain de cette lignée affleure, peu ou prou, en toute locution ordonnée depuis l'aube des temps, mais dont la discrète motivation nous est léguée en égard à l'aède porteur de l'onde bénéfique.

Telles sont les monophonies et les polyphonies que les Géorgiens détiennent. Je les ai recueillies en de lointaines contrées, où n'ont point pénétré les habitudes citadines — l'ombre ne recouvre encore « les neiges d'Antan ». Elles se distinguent en Est et en Ouest; obéies, à un impondérable près, elles soutiennent de longue mémoire l'acte simple mais infiniment subtil, dont l'aède ne saurait s'écarter sans préjudice pour lui-même et pour ceux de même lignée³.

Le travail, accompli lors de solitude ou bien en groupe d'Artel, incline à la méditation; l'aède ponctue le message devenu spontané, où tout entre en résonance avec la « modulation sous-jacente ».

En Kartli, à l'est de la Géorgie, il transporte les marchandises la nuit, à l'aide d'un char à buffles. La voûte céleste et sa propre solitude l'incitent à chanter. Or, il improvise l'*Ourmouli*.

Nous avons recueilli l'épure d'une version, elle-même improvisée à partir d'un schème ancien par Davith Rousitachvili. Peu connu de nos jours, ce schème évoque celui d'une ballade roumaine, « très vénérable... rapportée de loin par le vieux berger transhumant » qui l'avait communiquée à Constantin Braïloïu; ballade qui « ne vivait plus que par lui »⁴. L'*Ourmouli* géorgien éveille les résonances lointaines d'une église conçue par les Maîtres d'Œuvre; celle de Samtavisi, due aux Œuvriers du onzième siècle et qui met en jeu une dimension insoupçonnée, homologue à celle d'autres sanctuaires.

³ Y. GRIMAUD, *Sur l'ornementation des chants berbères...*; *Musique vocale géorgienne*. In *Bedi Kartlisa*, t. XXXV. Paris, C.N.R.S., 1977, complément au disque cité plus loin.

⁴ C. BRAÏLOÏU, *Folklore musical. Encyclopédie de la Musique Fasquelle*. Paris, 1959.



(*Ourmouli* du village de Samtavisi, région de Kaspi en Kartli⁵.)

Également en Kartli, les travailleurs d'Artel soutiennent l'incise de l'*appelant*, tandis que le chœur, à l'unisson et en *ostinato*, dialogue à tour de rôle avec celui-ci, par phonèmes, qui donnent élan à l'acte immédiat. Vers la fin du travail, un son tenu par l'appelant conduit à l'alternance rythmée où s'achève le chant, nommé par phonèmes : *Hério da hopouna*.

(*Hério da hopouna* du village de Tirdznis, région de Gori en Kartli. Solo et chœur d'hommes.)

La commune origine des *Nadouri* éclaire leur progression, soumise à même ordonnancement. Les phases du travail d'Artel en précisent, chacune, le cours.

A l'ouest de la Géorgie, l'évolution d'une polyphonie à trois ou à quatre voix, le plus souvent indépendantes, où l'alternance d'antiphonie fusionne en double-chœur, est ponctuée de « signes précis » — *emblèmes sonores*, dévolus non seulement à l'*Appelant*, mais à tous les travailleurs, dont il est dit qu'ils ne s'arrêtent devant aucun obstacle.

Ce travail est généralement réparti en trois phases distinctes. La première phase, « basée sur une longue respiration », a le plus souvent « caractère de récitatif ». La deuxième phase (partie centrale du champ à labourer) est, nous dit-on, la plus ardue. Au cours de la troisième phase, le *tempo*, accéléré précédemment, s'active encore ; le registre des voix monte imperceptiblement, ce jusqu'à l'alternance d'appels de plus en plus rapides et la cadence suspensive d'unisson.

Dans les provinces de Gourie et d'Atjara, la « voix qui appelle » est assumée par un ou par deux chanteurs, selon les tournures mélodico-rythmiques propres à certaines polyphonies. L'une de ces voix, de registre très élevé, donne entrelac irréel, par le jeu de syllabes et de phonèmes très actifs. Le schème (ou mélodie fondamentale) est confié au premier chanteur, qui « transmet le contenu » du poème. D'autres voix, « annoncent » les points de transition du chant, ou lui donnent une « vibration continue »...⁶

Le poème, énoncé en langue ancienne (langue secrète, que l'aède géorgien emploie intentionnellement), maintient l'attention des travailleurs, qui ne doit fléchir en aucun moment⁶.

⁵ *Géorgie — Chants de travail*, enregistrements recueillis et commentés par Y. GRIMAUD, O.C.O.R.A., mic. stereo, n° 558 513, Paris, 1976. — Les chants que nous présentons après celui-ci ont même référence.

⁶ Y. GRIMAUD, *Musique vocale géorgienne... ; Symboles d'un chant svane...*



(*Mtas Khokhobi aprinela* (*De la montagne, le faisan déploie ses ailes*), *Nadouri* du village de Tzqavroka, région de Kobouleti en Atjara. Solo et chœur d'hommes en polyphonie et antiphonie.)

Autre est le *Nadouri* qu'il nous fut donné d'entendre dans un village de Gourie. Une lente progression en ordonne le cours, les phases, seulement soutenus par une *onde vocalique*; elle reflète « la gravité mesurée » de chants communiels, où le travail, profondément raciné dans l'humain, s'accorde à l'intemporelle Présence.

(*Nadouri* du village de Zémo Sourébi, région de Tchokhataouri en Gourie. Solo et chœur d'hommes en polyphonie et antiphonie.)

Notre époque, opaque en sa surface, serait décevante s'il n'y avait ces valeurs, que soutient une « imprévisible création », apaisante en son écoute, dont les mobiles profonds, pour subtils qu'ils soient, éveillent un écho en tout être dont l'acheminement est semblable, au-delà même de formes éphémères — encore que celles-ci aient souvent atteint, chez les peuples de longue sagesse, une fine présence, tant elles sont homogènes au-dedans d'elles-mêmes et données, de surcroît, par actes d'humilité.

La comminution de notre monde occidental, nous aide à mieux comprendre l'inévitabilité de *formules de Vie*, de lente élaboration, en lesquelles l'*Appelant* infuse non seulement les résonances bénéfiques de son propre *Nom*, mais encore et surtout, les traces, bien incommunicables, de l'ultime *Climat*, où l'homme devient « l'hôte et le rédempteur » d'une Terre enfin retrouvée.

Paris, septembre 1978

Yvette GRIMAUD

Professeur à la Faculté des Sciences
(Univ. Paris VII)

GÉORGIE CHANTS RELIGIEUX*

*Est-il vœu immatériel dont l'écho ne soit transmis par quelque affinité
d'écoute, au seuil où l'aube en recueille les neiges...*

* * *

Les chants légués par certains aèdes du monde oral jalonnent une voie de découverte où l'ethos de pures traditions s'étend aux divers registres humains et les assemble. Ainsi, la transmission de l'aède, accordée au fil de lois tacites, est-elle perçue lors d'une semblable filiation, où s'élabore patiemment une fine texture — autre que celle de nos accoutumances, révélant une cinétique nouvelle.

Le langage oral le plus incommunicable évolue par coïncidence entre le message, lancé par l'aède et recueilli par l'écouter. Alors, « il se crée une sorte de transparence » où « l'œil du cœur peut voir l'or dans le plomb et le cristal dans la montagne », et l'oreille entendre la motion inconnue — insaisissable musique, aussi ténue que le « fil de soie » reliant le ciel à la terre, où l'aède véridique atteint à une « fine compréhension de vie » mais ne se distingue des autres que par la sobre présence qui ennoblit ses gestes les plus simples — puisée à même l'arcane du chant où l'humble gravité s'éclaire et la religion intérieure « s'épanouit loin de tout cérémonial, en floraison dans les profondeurs de l'âme ».

— Or, le vocable de l'hymne, « antérieur au soleil et plus ancien que le ciel », délie la langue tacite, et « le nombre léger » en secrète les neiges.

Par révérence, l'aède honore la semblable parcelle émanée d'énergie solaire — tels les montagnards svanes et khevsours, qui célèbrent le Soleil dévolu à leur lignée¹. Mais cette lignée là rejoint une motivation des plus subtile, elle est conçue comme un trait distinctif où tout entre en résonance avec la modulation sous-jacente, recueillie et transmise à l'aide d'une dialecte

* Volume II d'une Anthologie (Mic. stereo, n° 558-544. Paris, O.C.O.R.A., 1979). Texte publié avec l'aimable autorisation de Mr. P. Tourelle, directeur des Services phonographiques de Radio-France.

¹ « Le culte des 'soleils' est lié au culte des ancêtres ». (G. Charachidze, *Le système religieux de la Géorgie païenne*. Paris, Maspero, 1968).



tique aiguë, indépendante de notions, éclairant de manière diffuse la progression d'hymne et celle de chorégraphie, au gré d'une même évolution².

A jamais reçue mais oubliée, cette Alliance suit une voie médiane; tout en nuances, elle s'étend à qui en éprouve l'indicible géométrie. L'aède en trace les méandres, nées du milieu où se propage le filigrane secret et l'entrelac évolue indéfiniment. Il accueille la silencieuse motion, en prolonge l'écho, éveille en qui le perçoit un ordonnancement ignoré où s'épanouit l'acte juste, prend appui l'épure indépendante de locutions — orée d'innombrables chants, où l'aède ne donne et ne reçoit autrement que par Ce qui *le dépend de toute limite...*

— Intime solitude, où «les âmes les plus limpides sont aussi les plus libres de jouer», le chœur immémorial grave les poudroissements d'or innombrables, mais ne laisse trace que rarement ouïe.

— S'entr'ouvre la nuée où les «modulations les plus imperceptibles» filtrent en une langue de médiation — «langue des dieux», «des croix», «langue des anges» ou «des oiseaux»³, réservée au chamane et au prêtre mais immanente à la poésie du peuple géorgien, qui l'assume intentionnellement.

Déjà les Celtibères révéraient l'Impondérable Présence en dansant, «à la pleine lune, devant la porte de leurs maisons». Autre témoignage nous est donné de certaines «régions sacrées» de l'ancien Caucase et de l'Asie Mineure, où le culte était «célébré par un homme, le plus respecté, à la tête de la *Hiéra Chôra*, vaste et peuplée, et à la tête des *Hiérodoules*». Il est dit que les *Theophorètes* de Cappadoce prophétisaient, tandis que les *Hiérodoules* «se distinguaient» généralement «des fonctions religieuses»⁴.

Or, les adeptes d'un Christianisme originel laisseront transparaître l'Immuable motion; la «langue secrète», venue de l'Être hyperboréen⁵, leur

² Il est dit que les hommes d'antan communiaient à l'aide de «sons immatériels». Mais un voile opaque recouvrit peu à peu l'humaine transparence, tandis que l'homme attendait une médiation, lui dédiait un hymne, recueilli en ses plus lointaines harmoniques, trouvant écho dans la cohésion de cérémoniels où les hommes vivent la création présente dans son authenticité. Or «les montagnards géorgiens établissent une distinction des plus subtile entre choses du même genre et leur passage graduel d'une nuance à l'autre».

³ «C'est toujours sous une forme ailée» que les messagers du Ciel (*Khati*) se font connaître. — Les écrits géorgiens nous apprennent encore que le chant hymnique *Galoba*, décelable avant même le VII^e siècle (textes *han-meti*), fut attribué au chant religieux seulement après le XII^e siècle. Dans l'oralité, le rossignol «galobs» (chanté) et le merle commence son «galoba» au début du printemps.

⁴ Strabon (XI, IV, 7; XII, II, 3) (voir G. CHARACHIDZE, *op. cit.*).

⁵ L'Hyperboréen «atteint une complétude et une harmonie telles», qu'il est «sans négativité ni ombre»; il «n'est ni de l'orient ni de l'occident». Le Monde chrétien en célèbre le *Passage* (la Pâque) «le premier dimanche suivant la pleine lune de l'équinoxe de

deviendra familière; ils suivront, eux aussi, *la voie non tracée* conduisant à « la Demeure des hymnes ».

C'est que la réalité profonde « inaugure un temps nouveau », connaturel à des hommes « intimement liés et nourris » à une source où l'Impondérable assemble et dénoue les schèmes éphémères, l'aube d'innombrables liturgies rejoint un Grand pays pur. Alors tissé de *Fin Silence*, le filigrane de l'hymne essaime; il nappe l'Espace où l'aède recueille la haute-lice...

— Oubliant son propre nom, l'aède atteint « la paroi translucide », découvre le sommet où *les douze régions de l'octave* délient les plus purs *amen*; il chante un « monde transmué », de courbe inouïe — arc ou pierre d'angle de lointaine mémoire, où la flèche traverse les *Saintes Constellations* sans jamais s'arrêter, tandis que l'Archer passe, insaisissable comme la buée céleste, et ne donne lice dénouée par le fil de l'arc, hormis le bruissement « de plumes et d'ailes » où l'unisson se résoud en immatérielle louange.

* * *

La nuée de l'hymne (*Tjreli*) essaime en plus d'une tradition — jusqu'aux *mille fleurs* du monde occidental; elle s'élève, telle un végétal obéissant à la fine motion d'une liturgie inconnue, tissée de silence, que certains ont ouïe en ce monde même, « à tel point que la cloison opaque était devenue pour eux transparence ».

* * *

FACE A

Svanétie

1. *LILE — Hymne au Soleil ou à la Divinité Suprême*. L'aède multiple chante la « cité céleste » aux « douze portes »; sa louange s'étend aux Arché-

printemps ». Or, la Géorgie fut évangélisée dès le I^{er} siècle, mais ce n'est qu'au IV^e siècle que la religion chrétienne devint officielle (prédications de Sainte Nino). Elle ne s'étendra qu'en adaptant les textes de la nouvelle liturgie aux chants polyphoniques, de lente élaboration, qui soutenaient le peuple géorgien en tous ses actes, le reliaient à un *continuum*. (Voir *Géorgie — Chants de travail*, enregistrements recueillis et commentés par Y. GRIMAUD, OCORA, mic. stereo, N° 558 513. Paris, 1976; *Musique vocale géorgienne*, in *Bedi Kartlisa*, t. XXXV. Paris, CNRS, 1977, complément au disque, adressé sur demande et à titre gracieux par le Pr K. Salia, 8, rue Berlioz, 75116 Paris.)

Nombre d'hymnes fut noté à l'aide d'une sémiographie musicale antérieure au VIII^e siècle et qui serait « issue de l'ancien système grec », mais aurait « évolué indépendamment au début de notre ère ». Les moines géorgiens en assumèrent les termes, la calligraphie, où le *langage oral* devait disparaître. Leur écriture, allusive à l'égal de bien d'autres, née d'un *sens aigu du réel*, a recouvert, peut-être, l'arcanes du chant, dont il est clair qu'ils devaient transmettre oralement l'épure.

types et, par montées graduelles d'intonation, à l'Être suprême, dont il sollicite la bénédiction⁶.

2. *DJGRIAG* — Hymne à Saint Georges. *Djgriag*, le Saint Georges svane, est solidaire de la «multiplicité de l'étendue». Il oriente l'homme vers les sommets. Le culte qui l'honore est volontairement «en marge» du déroulement habituel de la religion; il a l'alpage pour sanctuaire.

3. *ZARI BALSQVEMO-OURI* — Lamentation de *Balskvemo* (haute *Svanétie*). *Zari* (cloche) accompagne celui qui ne laisse trace de décréation, où nulle voie autre que celle de pur silence ne l'a conduit. L'hymne, autrefois dédié au patriarche qui prenait sur lui de ne pas survivre au plus jeune de sa lignée, était en cette seule circonstance chanté par ses proches (hommes âgés). L'on rendait hommage à un tel homme — nul ne se lamentait lors de ses funérailles. *Zari*, maintenant assumé par des professionnels⁷, est *tout entier soutenu par une onde vocalique*, donnant par transparence écho de l'hymne, à jamais retrouvé par qui pénètre dans l'apaisement.

— Solo et chœur d'hommes en polyphonie. Les participants, au nombre de quinze, ne furent, selon leur vœu, pas nommés. (Campagne de Mestia, le 19 juillet 1967)*.

Gourie

4. *MERTSKHALO MCHVENIERO* (*O rayonnante hirondelle*). Hymne chanté sur un texte pré-liturgique de *Galoba* (v. plus haut).

5. *SIQVAROULIS TZQALOBIT* (*Grâce de l'Amour*). *Dzlispiri* (hirmos 170)⁸; «strophe** poétique brochant le cantique du C. 3 d'Habacuc, très souvent appliqué à la passion du Christ (également à l'office du matin)».

6. *AGHDGOMASA CHENSA* (*Pour Ta Résurrection*). *Ibakoy* ou *okhitay* (tropaire) de Pâques.

7. *MEOUPEO ZETSATAO* (*O Souverain des cieux*). *Dasadébéli* (stichère) de la Pentecôte.

⁶ Y. GRIMAUD, *Symboles d'un chant svane*. In *Bedi Kartlisa*, t. XXXVI. Paris, C.N.R.S., 1978.

⁷ V. AKHOBADZE, *Recueil de chants populaires svanes de Géorgie*. Tbilisi, 1957.

* Nous avons recueilli ces chants grâce à l'obligeance de M. P. Davvani. Qu'il en soit remercié.

⁸ Les textes liturgiques de l'église géorgienne des IX^e-X^e siècles, éclairent les «premières sources» de l'hymnographie byzantine (v. *Bedi Kartlisa*, t. XXXVI. Paris, 1978; articles de H. Métrévéli et de Dom B. Outtier). Les références liturgiques chrétiennes sont dues à Dom B. Outtier, auquel nous exprimons notre reconnaissance.

** Ce terme (strophe) signifiait originellement l'évolution circulaire du chœur.



8. *ISAÏA MKHIAROULI (La Joie d'Isaïe)*. *Dzlispiri* (hirmos 261); à l'origine, « strophe poétique brodant le cantique *Magnificat* à l'office du matin ». — Chœur d'hommes en polyphonie (artel)⁹.

1^o chœur — voix aiguës : C. Makharadze (*Mitzqebeli* : appellant), G. Makharadze; v. *médiane* : D. Makharadze (*Maghali bani* : haute basse); v. *graves* : D. et Z. Imedaïchvili. *2^o chœur* — v. *aiguës* : C. Tokhadze, V. Djachi; v. *médiane* : A. Makharadze; v. *grave* : I. Gabounia. (*Monastère des Mères*, campagne de Djiketi, le 16 juillet 1967). La mère prieure, âgée, nous dit-on, de plus de cent années, et d'autres moniales, ne chantaient plus. Au terme de toute une vie, elles accomplissaient chacune, par silence, une hymne sobre, préhensible *du dedans*. Autre trame sonore nous fut donnée par les travailleurs d'artel du village de Vani, après que nous ayons gravi ensemble la pente escarpée menant au Monastère, ce jusqu'à la cour intérieure où l'on nous conduisit. Celle-ci était entourée, comme nimbée de cellules, indépendantes et légèrement surélevées; y aboutissaient quelques marches polies par le temps. Chaque cellule, différente par nuances comme l'est un chant, portait empreinte d'ermitage; l'ensemble traçait un arc de cercle face à l'entrée du sanctuaire.

FACE B

ALILO (Alleluia). *Hymne de la Nativité*. Devant la « paroi translucide », au seuil d'un monde où commence une *musique* toute subtile, dont on nous dit qu'elle « enveloppe le cœur », l'invocation devient louange, elle reflète l'ampliation des « Sept Voyelles », *iaeoôué*¹⁰, mues par élan de la consonne *l*.

1. *Alilo de Letjkhoumi*

Chœur d'hommes en polyphonie. *1^o chœur* : V. Dachniani (s. récitant), K. Mechveliani, P. Mourtskhveladze, T. Gvichiani, K. Tvaradze; *2^o chœur* : S. Kviriachvili, M. Akhvlediani, N. et R. Kviriachvili, N. Karseladze. (Village de Tchkhouteli, région de Tsageri, le 23 juillet 1967).

2. *Alilo de Mingrêlie*

Voix d'hommes en quatuor : V. Salia (s. récitant), K. Kvirkvia, K. et I. Belkaniebi. (Tzalendjikha, le 29 juillet 1967).

3. *Alilo de Kakhétie*

Chœur d'hommes en polyphonie. *1^o chœur* : V. Alkhazichvili (s. récitant), I. Moughalachvili, G. Zardiachvili, C. Iaganachvili; *2^o chœur* :

⁹ Dans l'ensemble, ces polyphonies sont assumées par des travailleurs d'artel.

¹⁰ Dr J. C. MARDRUS, *Le Livre de la Vérité de Parole*. Paris, Bibl. Eudique, 1932.



S. Moughalachvili, I. et S. Zardiachvili, Z. Bérikachvili. (Bourg de Gourджаანი, le 16 septembre 1967).

Kartli

4. *TJONA. Chant rituel pour la veille de Pâques*, où l'on recueille des œufs teints de nuances, tandis que les gens, réunis, échangent des vœux. *Voix d'hommes en trio*: Z. Zakarachvili (s. récitant), T. Tekhachvili, A. Somkhichvili. (Village de Kvemo Djala, région de Kaspi, le 8 septembre 1967). Or, le symbolisme des œufs nuancés, évoque la *quête* de longue haleine menant à la découverte d'immortalité, où affleure l'innombrable *louange* et se résorbent les nuées d'*Embryon d'or*.

Khevsourétie

5. *Cloche du Sanctuaire de Goudani*¹¹. Tintée par la *Medzare*, la cloche de Goudani précède généralement l'oracle du *Kadag* (Chamane), lors d'une cérémonie étendue à la Khevsourétie tout entière; elle honore la paix environnante, par résonance qui «se répand en ondes multiples», où les plus hauts *harmoniques*, recueillis par l'être aperceptif, découvrent l'au-delà de prière qui est *Élévation*. N. Tziklaouri a bien voulu nous faire entendre la sonorité cristalline de cet appel, dans la solitude, ô combien sercine, du Haut lieu de Goudani (le 2 septembre 1967).

Pchavie

6. *DJVARI TZINASA (Devant la Divinité)*. Chanté par les amis de l'épouse, à l'entrée dans la maison de l'époux. Solo en antiphonie¹² et chœur d'hommes à l'unisson en *ostinato*, que suspend l'acclamation *Gaou-mardjos!* (Vive!), d'obédience rituelle. — *Mtkmeli* (solistes récitants): M. Makhaouri, D. Mgeliachvili. *Chœur*: A. Khoutsouraoui, G. Sesiachvili, L. et K. Naqouri. (Village de Magharo, région de Doucheti, le 4 septembre 1967). L'ancienne maison géorgienne (*Darbazi*) «préfigure le temple»; elle est une *arche de résonance* «à l'image de l'homme».

MAQROULI. Chant nuptial, s'entend lorsque les amis du fiancé viennent à cheval et emmènent la fiancée de la maison de son père dans celle de son époux.

¹¹ Pchaves et Khevsours donnent à la croix, au sanctuaire et à la divinité qui l'habite, le même nom de *Khati*.

¹² L'antiphonie est alternance du *double-chœur*, mais encore, partage d'une mélodie entre deux solistes. Or, la tradition orale, préalable aux manuscrits religieux, permet aux auteurs géorgiens de démontrer que l'ordonnement des voix où la basse «se joignait au récitant pour l'accompagner», fut observée dans les chants de l'église géorgienne du XI^e siècle.

7. *Maqrouli de Ratja (Chant de garçon d'honneur)*

Chœur d'hommes en polyphonie. 1^o chœur : T. Gorgaslidze (s. récitant), V. et E. Darakhvelidze, I. Djangidze, B. Qipiani; 2^o chœur : D. et E. Darakhvelidze, S. et P. Djangidze. (Ambrolaouri, le 27 juillet 1967).

8. *Sakortsilo Alilo de Letjkhomi (Alleluia nuptial)*

Chœur d'hommes en polyphonie. 1^o chœur : D. Saghinadze (s. récitant), I. Bendeliani, P. et E. Kopaliani, D. et N. Kopaliani; 2^o chœur : M. Bendeliani, A. et R. Kopaliani, M. et C. Kopaliani, K. Kopaliani. (Village de Kveda Tsageri, région de Tsageri, le 23 juillet 1967).

9. *Dedoplis Maqrouli de Gourie (Chant rituel en l'honneur de la jeune mariée que l'on compare à une reine).*

Dans les Psaumes, « la reine est parée de l'or pur » (Ps. XLIV, 10). Cet or évoque l'harmonie de la cité céleste. — Chœur d'hommes en polyphonie, ponctué de battements de mains. 1^o chœur : voix aiguës — V. Vachalomidze (*Mtzebeli*), N. Osepachvili (*Krimantjoul*)¹³; v. médiane — T. Arochidze (*Maghali Bani*); v. graves — D. Erkomaychvili¹⁴, G. Arochidze (*Bani*); 2^o chœur : v. aiguës — I. Sikharoulidze, G. Mjavanadze; v. médiane — M. Arochidze; v. graves — A. Tchavleychvili, C. Tjkouaseli. (Makharadze, le 12 juillet 1956).

Dédié à Monsieur Joseph Gogolachvili.

Yvette GRIMAUD
Paris, 1977-78

¹³ V. Géorgie — *Chants de travail* (cit. plus haut).

¹⁴ La connaissance profonde que M^r. D. Erkomaychvili a de sa propre tradition orale, héritée d'une longue et remarquable dynastie de chanteurs, et la bonté dont il fait preuve, lui valent d'être écouté avec révérence, non seulement par les siens, mais par tous ceux qui l'approchent.

Face I

«Lile»

(La traduction de G. Charachidzé a été publiée dans B.K. 1978)

(Poèmes traduits du géorgien par Dom Bernard Outtier)

«*Djgriagiš*» (*hymne à Saint Georges*) 1.
«Gloire à saint Georges,
Toi, saint Georges, secours-nous».

Gourie 2.
«*Mertskhalo Mchveniero*
(*Ô rayonnante hirondelle*) — *Hymne*
«Ô rayonnante hirondelle,
Ô rossignol estimé,
Ô colombe couleur d'or,
et tourterelle à la voix douce,
Ô amie du désert, ô rejeton du désert,
Messagère de vie, tu es le charme de la nature,
Vis et gazouille, ô ma gracieuse».

«*Siqvaroulis Tsqalobit*» (*Grâce de l'Amour*) 3.
«Par compassion envers les fils des hommes,
tu as toi-même été élevé sur la croix,
et les Juifs furent aveuglés,
car tu es le Christ.
Tu as toi-même été élevé sur la croix,
car tu es le Sauveur».

«*Aghdgomasa Chensa*» 4.
(*Pour Ta résurrection*)
«Les anges chantent dans les cieux
ta résurrection, ô Christ Sauveur.
Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur,
Hosanna dans les hauteurs».

- «*Méoupéo Zetsatao*» (*Ô Souverain des Cieux*) 5.
 «Ô Souverain des Cieux, ô Esprit de vérité,
 qui es présent partout et emplis tout par ta grâce,
 ô Trésor des biens, ô Dispensateur de vie,
 sauve, ô Clément, nos âmes».
- «*Isaïa Mkhiarouli*» (*La Joie d'Isaïe*) 6.
 «Isaïe fut réjoui : la Vierge a conçu
 et enfanté un Fils sans commencement,
 Emmanuel,
 Dieu et homme,
 son nom est Orient.
 Nous le glorifions.

Face II

Alilo (Alleluia)

- *de Letchkhoumi* 7.
 «Le vingt-cinq de ce mois
 le Christ est né à Bethléem.
 Nous vous souhaitons la naissance du Christ et la nouvelle
 année.
 Nous ne sommes pas des mendiants,
 nous sommes messagers du Christ.
 Ici, paix!».
- *de Mingrèlie* 8.
 «Que se lève pour vous la naissance du Christ.
 Le vingt-cinq de ce mois
 le Christ est né à Bethléem, etc.».
- *de Kakhétie* 9.
 «Le vingt-cinq de ce mois
 le Christ est né (bis)
 Noël, s'est levé,
 Noël, la nouvelle année,
 Revenu pour nous.
 Maison, que Dieu te fasse prospérer!
 Que le jugement de Dieu (te fasse prospérer)!».

Kartli :

Tjona (chant de Pâques)

10.

J'ai été à Tjona, j'ai vu Tjona :

Je n'ai pu voir le bénéfice.

Alatassa, balatassa —

J'ai mis la main au panier.

Maman, donne-moi un œuf,

Dieu te donnera du superflu ».

Pchavie

11.

« *Djvaris Tsinasa* » (*Devant la Divinité*) — *chant nuptial*

Toi, ô Christ Dieu,

Tu as passé l'anneau,

Tu as signé de la croix (Tu les a mariés)

ceux qui sont unis ensemble,

devant le Seigneur,

les couronnés,

les jeunes époux.

Vous avez franchi le seuil :

Que Dieu vous bénisse! ».

Ratja

12.

« *Maqrouli* » (*chant nuptial*)

Ô Dieu, ne fais pas cesser dans cette maison

festin ni joie,

mariage de la fille

et du garçon ».

Letchkhoumi

Alilo (Alleluia nuptial)

13.

« Nous te souhaitons mariage, festin et joie.

Que Dieu vous accorde longue vie avec femme et enfants.

Nous ne sommes pas des mendiants, nous sommes des messagers
de joie ».

Gourie

14.

« *Dedoplis Maqrouli* » (*Chant en l'honneur de la jeune mariée*)

« Tant que j'étais jeune

et que le cœur battait de plaisir,

je désirais, et cela s'est réalisé :

avec vous, chérir, aimer ».

FOUILLES DE NOKALAKÉVI — ARCHÉOPOLIS

RÉSUMÉ

Nokalakevi, l'Archéopolis des auteurs byzantins, était un des centres urbains les plus importants de la Géorgie antique occidentale.

Constitué au début du II^e siècle, le royaume d'Egrissi (le royaume des Lazes des sources byzantines) s'affirme et embrasse à la fin du IV^e s. toute la Géorgie occidentale centrale, le littoral de la Mer Noire de Gagra-Pitschvinda à l'embouchure du Tchorokhi. Le roi d'Egrissi était tributaire de l'empereur romain, cependant cette sujétion n'était plus que fictive : les garnisons romaines disparaissaient, les Lazes se dispensaient de tout tribut, ne participaient plus aux campagnes de l'Empire. Le roi des Lazes, d'autre part, confirmait leurs droits à ses propres vassaux les souverains apsilé, abkhaze, svane qui lui versaient des contributions et fournissaient des troupes à la défense du royaume Laze¹.

La puissance politique du royaume d'Egrissi se reflète dans sa prospérité économique, son commerce actif, d'une part avec les villes pontiques (Synope, Trébizonde), le monde égéen (Samos, Rhodes) et les centres d'Orient et d'Occident, d'autre part dans l'essor des villes du littoral et du pays².

Dès la troisième décennie du VI^e s. le royaume d'Egrissi subit les contre-coups de la politique étrangère de Justinien (527-565) qui consistaient en une intensification de l'oppression byzantine, conséquence du début d'hostilités prolongées avec l'Iran des Sassanides. Des garnisons byzantines s'installent dans les villes et les forteresses du littoral et du pays (Skanda, Schorapani, Koutaïssi etc...); à l'emplacement de l'actuelle Tsikhisdziri (environs de Batoumi) la ville de Pétra est la résidence du stratège byzantin qui tyrannise la population. La Géorgie occidentale devient le théâtre d'une longue et sanglante guerre entre Byzance et l'Iran épuisant le pays. Afin de sauvegarder leur indépendance, les seigneurs Lazes se trouvent contraints de

¹ N. LOMOOURI, *Histoire du royaume d'Egrissi (de l'origine au V^e s.)*, Tbilisi, 1968, p. 66-86 (en géorgien) sources et bibliographie; N. LOMOOURI, *History of the Kingdom of Egrissi (Lazica) from its Origins to the Fifth Century A.D.*, dans *Bedi Kartlisa*, v. XXVI, P., 1969, p. 211-216.

² N. LOMOOURI, *op. cit.*, p. 87-101.



louvoyer dans les conflits opposant leurs puissants voisins, prenant parti tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre adversaire³.

C'est précisément dans des documents byzantins relatifs aux guerres irano-byzantines que se trouve mentionnée la ville d'Archéopolis.

L'empereur Justinien lui-même, dans une de ses « nouvelles », décrit la province du Pont Polémone, énumérant les villes, cite « notre Lazique, où se trouve la ville de Pétra, ... Archéopolis et Rhodopolis, anciennes et puissantes forteresses... » (Ἀρχαιοπόλις τε καὶ Ῥοδόπολις, φρούριά τε μέγιστα καὶ ἀρχαῖα)⁴.

A plus d'une reprise Procope de Césarée, également, mentionne Archéopolis, la décrit en détails, souligne son inexpugnabilité, la désigne « la plus importante et puissante ville du pays des Lazes (ἡ πρώτη τε καὶ μεγίστη ἐν Λαζοῖς ἐστίν) »⁵.

De telles mentions nous permettent d'affirmer qu'au VI^e s., Archéopolis était la ville la plus importante de la Lazique, la capitale du royaume d'Egrissi, évidence admise par de nombreux chercheurs⁶.

Archéopolis a joué un rôle marquant au cours de ces hostilités. L'armée iranienne avait tenté plusieurs fois de s'en emparer. Les plus habiles généraux du Roi des rois Kosrov I (531-579), Mermeroï (551 et en 552) Nakhoragan (en 555) assiégèrent Archéopolis, à la tête d'une nombreuse armée, comportant des éléphants et des machines de guerre, mais la ville s'avéra inexpugnable⁷.

Il est intéressant de noter que les Byzantins qui disposaient de contingents limités en Lazique, abandonnaient aisément villes et forteresses, les démantelant au besoin, comme le fut Pétra⁸. Par contre Byzantins et Lazes défendirent Archéopolis avec acharnement.

L'on voit par là tout l'intérêt scientifique que revêt la localisation exacte et l'étude de ce centre important de la Géorgie occidentale. D'après les témoignages du VI^e s., Archéopolis était une ville ancienne (ἀρχαῖα) « ancienne ville » comme l'indique son nom; ainsi sa fondation doit remonter à une

³ G. GOSALICHVILI, *Luttes de Byzance et de l'Iran pour la possession de l'Ibérie et de la Lazique au VI^e s.* Travaux de l'Université de Tbilisi, t. XXVI, 1944, p. 87-154 (en géorgien).

⁴ JUSTIN, *Novelles*, XXXI.

⁵ PROCOPE, *De B.G.*, VIII, 13.

⁶ I. DJAVAKHICHVILI, *Histoire du peuple géorgien*, t. I, 1951, p. 256; S. DJANACHIA, *Travaux*, t. I, 1949, p. 57; S. KAOUKHICHVILI, *Cours d'histoire byzantine*, livre I, 1948, p. 189-190 (en géorgien), etc...

⁷ Les opérations militaires à Archéopolis sont décrites en détails par PROCOPE (VIII, 14 et 17) et AGATHE (*Hist.*, II, 19).

⁸ PROCOPE, *De B.G.*, VIII, 14.

époque sensiblement antérieure, et on peut avancer qu'elle devint la capitale de l'Egrissi, à l'époque de son extension territoriale et de sa puissance, c'est-à-dire au IV^e siècle pour le moins.

L'archéologue suisse *F. Dubois de Montpereux*, le premier, au cours de son périple au Caucase en 1833-34, s'est intéressé à l'emplacement d'Archéopolis. La description de la ville de Procope de Césarée correspondait assez exactement avec celles de ruines de la ville antique de Nokalakévi en Géorgie occidentale, sur les bords du Tékhour, à 15 km au sud de la ville de Tskhakaïa (Senaki). Dubois de Montpereux identifia Archéopolis à Nokalakevi⁹.

Cette identification à laquelle se rallient d'autres savants (A. Mouraviev, M. Brosset, D. Bakhradzé, I. Djavakhichvili etc...) est largement admise¹⁰.

Ainsi la localisation précise d'Archéopolis faciliterait son étude archéologique et d'autre part si l'on identifiait Archéopolis à Nokalakévi, cela permettrait ainsi d'admettre l'existence d'une agglomération urbaine et de fortifications remontant à l'ère hellénistique.

Par ailleurs il y a matière à identifier Nokalakévi à la ville de Tsikhé-Godji, dont parlent les «Annales géorgiennes» qui fut fondée par le souverain d'Egrissi, l'éristhav Koudji¹¹, contemporain du roi de Karthli, Pharnavaz (302-337).

Sur quels arguments s'étayerait une telle identification?

Au XI^e s. d'une part, le chroniqueur Léonti Mrovéli évoque la fondation de Tsikhé-Godji à l'époque de Pharnavaz et d'autre part, son contemporain Djouancher mentionne cette ville détruite lors de l'invasion arabe de Mervan ou Mourvan le Sourd (VIII^e s.). Dans les «Annales de Géorgie» en marge des textes manuscrits du XVIII^e s. mentionnant Tsikhé-Godji se trouve une annotation au texte de Léonti Mrovéli «en Odichi (c.-à-d. Mingrétie, auteur) Nokalakévi»¹² et à celui de Djouancher «Tsikhé-Godji, c'est Nokalakévi»¹³.

L'éminent historien et géographe du XVIII^e s., Wakhoucht Bagration, est plus formel encore. «Actuellement, au-dessus de Sénaki, au pied du mont Ounaguira, s'étend Nokalakévi nommée Tsikhé-Godji. Elle a été bâtie par Koudji, sous le règne du premier roi, Pharnavaz, ville et forteresse»¹⁴.

⁹ F. DUBOIS DE MONTPEREUX, *Voyage autour du Caucase*, t. III, Paris, 1839, p. 55-56.

¹⁰ G. N. TCHOUBINACHVILI, *A propos de Nokalakévi «Questions d'histoire de l'art»*, t. I, 1970, p. 101-103.

¹¹ *Annales de Géorgie*, t. I, édition S. KAOUKHITCHIVILI, 1955, p. 24 et 25.

¹² *Annales de Géorgie*, t. I, p. 24.

¹³ *Idem*, p. 235.

¹⁴ Wakhoucht BAGRATION, *Description du royaume de Géorgie*, t. IV, édit. S. KAOUKHITCHIVILI, 1973, p. 777.



Fig. 1. — Nokalakevi. Le donjon d'acropole.



Fig. 2. — Nokalakevi. La tour patrouilleuse à côté de l'entrée.



Fig. 3. — Nokalakevi. La partie orientale des vestiges de ville.

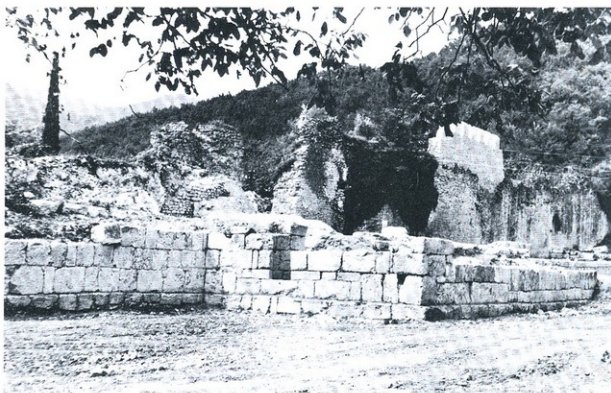


Fig. 4. — Nokalakevi. Les enceintes orientales des vestiges de ville.



Fig. 5. — Nokalakevi. Le fragment d'enceinte et de la tour.



Fig. 6. — Nokalakevi. Les bains.



Fig. 7. — Nokalakevi. La basilique à coupole.



Fig. 8. — Nokalakevi. Le cantharos du temps hellénique.

Dans les « Annales de Géorgie » il n'existe à ce sujet aucun témoignage antérieur au XVIII^e s. Cependant ces précisions, particulièrement celles de Wakhoucht, ne peuvent être dénuées de fondement.

Il faut prendre en considération encore d'autres arguments. Ainsi Djouancher qualifiait Tsikhé-Godji de « samzgouda » de ville à trois remparts¹⁵, ce que semble confirmer les trois murs parallèles défendant la partie orientale de la ville basse de Nokalakévi.

Dans les œuvres hagiographiques relatant le martyre des princes d'Argvétî, David et Constantin, lors de l'invasion arabe de Mervan, on relève : « Djikhan-Koudji (forme mingrélisée de Tsikhé-Godji) était situé aux environs de Tchkhondidi¹⁶ ou Martvili (l'actuelle Guéguétchkori). Dans le voisinage de Tchkhondidi ou de Martvili, il n'existe aucun vestige de ville qui pût être la plus importante ville d'Egrissi, Tsikhé-Godji, sinon ceux de Nokalakévi.

Donc l'identification de Tsikhé-Godji à Nokalakévi nous semble étayée par des arguments valables et elle permet de faire remonter son histoire à un passé relativement lointain et de justifier l'intérêt qu'elle éveillait au cours des temps.

Dès 1928, un accord de coopération culturelle était conclu entre l'Administration suprême des instituts scientifiques de la Géorgie soviétique et les sociétés scientifiques d'Allemagne; le premier article de cet accord prévoyait des fouilles archéologiques simultanées sur le territoire de la Géorgie. Sur l'initiative des professeurs I. Djavakhchvili et G. Tchoubinachvili les premiers objectifs furent précisément Nokalakévi et Mtzkhéta¹⁷.

Les fouilles, à Nokalakevi, commencèrent en automne 1930, sous la direction de l'archéologue allemand le professeur Alphonse-Marie Schneider et avec la participation de jeunes spécialistes tels que P. Mouskhélichvili et G. Gosalachvili. La direction générale était assumée par une commission présidée par I. Djavakhchvili et qui comprenait G. Tchoubinachvili, G. Nioradzé, S. Kaoukhtchichvili etc.¹⁸ Les fouilles commencées en automne 1930 et terminées en janvier 1931 ont attribué aux IV^e-VIII^e siècles la couche culturelle des ruines de la ville, elles ont mis à jour 23 pièces de monnaie d'or byzantines de l'empereur Maurice, elles ont reconstitué un mur de défense du IV^e-VII^e siècles, mais surtout elles ont permis d'établir un relevé topographique de la cité, sa surface exacte et son plan général.

¹⁵ *Annales de Géorgie*, t. I, p. 235.

¹⁶ *Chrestomatie de la littérature géorgienne ancienne*, livre I, p. 438.

¹⁷ *Archives historiques centrales de Géorgie*, fonds 300, invent. 3, N^o 129 (en allemand), 613, invent. 1, N^o 54 (en russe).

¹⁸ S. KAOUKHTCHICHVILI, *Cours sur l'histoire de Byzance*, p. 188.

La ville était composée de trois parties : les parties basse, moyenne et l'acropole. La partie basse, triangulaire sur le plan, occupait le promontoire à pic sur la Tékhour, l'acropole s'étendait sur son prolongement montagneux au nord de la ville basse, s'étirait sur la partie supérieure de la chaîne et dominant toute la région, assumait ainsi un rôle stratégique. L'espace ceint de remparts entre l'acropole et la ville basse servait probablement de garnison.

Les remparts d'Archéopolis font essentiellement sa grandeur ; ils se distinguent sensiblement entre eux par leur puissance et leur maçonnerie. L'enceinte principale a une épaisseur de 2 m 50 à 3 mètres, elle est faite de grands et très beaux carrés de pierre taillés, et coupée de blocs liés à la chaux. Visible encore, particulièrement dans l'acropole, cette première ligne de défense est semée de 6 tours en saillie à la gauche desquelles des issues, dont l'une a conservée sa couverture, composée d'une architrave à l'extérieur et d'un arc demi-circulaire à l'intérieur.

La deuxième ligne de défense de l'acropole, moins puissante est constituée de carrés petits et grossièrement taillés et de moellons. L'emploi de la brique caractéristique pour l'arc et la bande décorative (opus mixtum) est ici rare.

Sur le territoire d'Archéopolis se trouvent à ciel ouvert d'autres constructions anciennes ; un souterrain à voûte demi-circulaire dont l'escalier donnait à la population assiégée une sortie sur la rivière. C'est probablement à ce souterrain que Procope de Césarée faisait allusion quand il parlait d'un double mur.

Par ailleurs, sur le territoire de la ville se dressent deux églises : une petite, à nef unique au centre de l'acropole, une autre plus grande, au centre de la ville basse, consacrée aux quarante martyrs de Sébaste, comme l'a établi G. Tchoubinachvili ; basilique à trois nefs à l'origine, remaniée à maintes reprises, elle est actuellement à coupole ; auprès, un clocher reconstruit probablement avec des pierres d'une tour du Haut Moyen-âge.

En 1973, le Musée d'État de Géorgie a repris les fouilles sous notre direction, dont l'objectif essentiel était la mise au jour des systèmes de défense de la partie basse de la ville. Près des vestiges de constructions s'étaient amassées d'énormes pierres provenant des murs. L'expédition a pu dégager d'intéressants détails du système de défense : par exemple, au sud de la ville basse, deux grandes tours rectangulaires qui ne figurent pas dans le plan. On a réussi à dégager entièrement la partie orientale du système de défense extérieur de la ville basse, celle qui supportait le choc de l'ennemi. Des trois enceintes dégagées, la plus avancée, la plus puissante, forme deux vastes saillies rectangulaires avec deux issues latérales ; de l'une, à l'intérieur, un escalier conduisait au chemin de ronde, et au centre de ces saillies, des



tours puissantes s'appuyaient à l'enceinte suivante. A une certaine époque, cette enceinte a été doublée, à un mètre de distance, d'une troisième enceinte. Ainsi deux enceintes tout au moins assuraient la défense de la ville, confirmant la description de Procope de Césarée : « ceux qui ont fondé ici une ville, ont prolongé les deux enceintes jusqu'à la rivière ».

Tous les vestiges du système de défense de la partie orientale de la ville basse portent l'empreinte tragiques des incendies et des destructions ennemis.

Des constructions d'une certaine importance apparaissent à l'intérieur de la ville, ainsi, dès 1973, on a dégagé des bains assez spacieux remontant au V^e s., très différents de ceux à plan « enfilade » de la Transcaucasie. A Archéopolis les bains comprennent sept locaux différents mais disposés suivant un plan général bien compact. L'apollitère a la forme d'une croix, deux locaux, dont le tepidarium, ont une abside demi-circulaire, le caldarium et le frigidarium sont rectangulaires.

Un système de chauffage souterrain répandait de l'air chaud sur le sol du tepidarium et du caldarium au moyen de calorifères dressés sur des colonnettes de briques spéciales et arrondies. Le collecteur d'égouts, qui évacuait les eaux souillées vers la rivière, est en bon état de conservation, ainsi que, partiellement, quelques bassins et les murs de tuiles du « radiateur ». Dans les ruines on a retrouvé des débris de vitres, des parcelles du revêtement de marbre du bassin royal, des pierres angulaires de la voûte et, fait curieux, sur une tablette de céramique, le mode d'instruction de « la technique » des calorifères des bains.

Dans le voisinage, à 30 mètres au sud-est, on a découvert un deuxième bain, moins important, plus modeste. Il s'agirait de bains publics, le premier étant réservé au roi.

Au centre de la ville basse, on pouvait observer devant l'église des « quarante Martyrs » un imposant édifice, sorte de Palais, mentionné par Dubois de Montpereux et M. Brosset, aux murs de pierre taillés en grands carrés, ainsi que des vestiges de constructions bien postérieurs. L'expédition a pu établir le plan d'ensemble, rectangulaire d'un bâtiment de trois étages à l'angle nord-ouest. A juger des dimensions et du plan de l'édifice, l'on devrait se trouver en présence du palais des rois d'Egrissi (VI^e s.). Dans la partie est, on a mis à jour une cave à vins du XVI^e-XVII^e s., avec des « piphos » enfouis dans le sol et un pressoir, dans la résidence des derniers maîtres de ces lieux, les princes Dadiani.

Aux cours de ces travaux on s'est heurté aux vestiges d'une construction disparaissant sous les murs du « bâtiment à portique ». Les fouilles ont changé temporairement d'objectif : on se trouvait en présence d'une basilique du milieu du V^e s. et on a pu établir ainsi que le « bâtiment à portique »

devait être postérieur, probablement du début du VI^e s. Dégagée entièrement, la basilique s'est avérée un édifice d'une certaine importance (26 m × 14,70 m) à 3 nefs, sans narthex et, traits caractéristiques pour les basiliques du Haut Moyen-Âge de la Géorgie occidentale, elle possède à intervalles espacés des colonnes d'appui rectangulaires et une abside extérieure pentagone. Elle offre un aspect très particulier par son abside qui ceint, de l'extérieur, en un demi-cercle, les trois nefs de la basilique. A l'intérieur de ce corridor on a dégagé deux sépultures. L'on se trouve ainsi en présence de deux basiliques d'époques différentes. Au nord, à dix pas du palais des rois d'Egrissi s'élevait une basilique moindre à trois nefs, qui a été transformée en basilique à coupole.

Au cours du difficile déblaiement des pierres des murs éboulés, on a dégagé, à certains endroits, des couches culturelles assez pauvres, comme l'avait noté déjà A. M. Schneider.

L'on peut dater l'ensemble du matériel archéologique de la partie basse de la ville des IV^e-VIII^e siècles, époque à laquelle Nokalakevi faisait fonction de capitale. Les objets plus anciens sont des exceptions; par exemple: deux fonds d'amphores hellénistiques, des fragments de «piphos colches», des anses «zoomorphes» antiques et pré-antiques. Notons encore huit monnaies, dont la plus ancienne, romaine, est du IV^e s.¹⁹, 8 byzantines (fin V^e-VI^e s.)²⁰ et trois pièces de monnaie orientales (XVII^e-XVIII^e s.).

Le matériel céramique, d'importation et indigène, est compris entre le IV^e et VIII^e siècles, en partie des amphores, qu'on a par analogie attribuées à la même époque²¹.

On date aisément les couches culturelles et les fragments des petits gobelets de verre à pied, que certains supposent être des luminaires; répandus en Géorgie, sur le littoral de la Mer Noire et celui de l'Orient méditerranéen, ils datent du IV^e-V^e s.²²

Le reste du matériel archéologique (piphos de formes diverses, luthères, tessons de coupe, pots arrondis, cruches etc.) s'inscrit assez aisément dans les cadres chronologiques mentionnés.

¹⁹ G. DOUNDOUA, *Échanges monétaires et rapports commerciaux et économiques de Pitschvinda et du grand Pitouante, d'après les données numismatiques du I^{er} s. av. J.-C.-IV^e s.*, dans *The Great Pitium*, t. I, Tbilisi, 1975, tabl. 94, 18.

²⁰ I. I. TOLSTOI, *Les monnaies byzantines*, II, III, IV, 1912-13.

²¹ I. B. ZEEST, *Les récipients céramiques du Bosphore*, Moscou, 1960, tabl. XI, 103; A. L. IACOBSON, *Les établissements de la Tauride du Haut Moyen Âge*, 1970, p. 30.

²² N. P. SOROKINA, *La verrerie à l'époque antique tardive et au Haut Moyen Âge dans les vestiges des villes du Taman. «Céramique et verre de l'ancien Tmoutaracan»*, Moscou, 1963, p. 143.

D'autre part, l'expédition a effectué des fouilles hors de la ville; devant son enceinte orientale, on a dégagé des sépultures et une « couche culturelle » assez riche.

Ces sépultures sont essentiellement de deux types : des urnes sépulcrales et des fosses (6).

L'inventaire habituel à ces sortes de sépultures comprenait des torques de bronze à bouts renflés, des perles menues (Kilite) et de diverses grosseurs, des boucles d'oreille ordinaires etc... Dans deux urnes sépulcrales on a trouvé deux « colchiques » dont l'une insérée entre les dents du défunt et auprès un cantharos attique de laque noire. D'après les monnaies et le matériel funéraire, ces sépultures remonteraient aux III^e-II^e siècles av. J.-C.

Ce qui est assez singulier, c'est qu'à côté de trois de ces urnes sépulcrales on ait déterré un squelette étendu. L'absence de tout inventaire funéraire, cette promiscuité, nous autoriserait à considérer ce squelette comme celui d'un esclave ou d'un serviteur immolé à son maître défunt, reposant dans l'urne. Ainsi il semblerait qu'en Colchide la coutume de sacrifier des esclaves (prisonniers de guerre) à leurs seigneurs défunts s'étendaient également aux personnes d'un rang social plus modeste.

La découverte dans les vestiges même de la ville de sépultures de la période hellénistique ne peut s'expliquer que par la présence, dès cette époque, d'une importante agglomération urbaine sur le territoire de Nokalakévi. Bien que l'enceinte fortifiée ne soit pas encore mise à jour, ce fait nous autorise à prêter foi aux sources géorgiennes postérieures quant à l'identification de Nokalakévi à Tsikhé-Godji.

Toutefois les fouilles à Nokalakévi ont montré que l'activité urbaine s'y est manifestée à une époque bien antérieure, ce que confirment de nombreux tessons de céramique locale pré-antique et de la haute antiquité. La céramique pré-antique la plus caractérisée (IX^e-VIII^e s. av. J.-C.) est zoomorphe : anses à double oreilles, tessons à gros grains foncés de couleur grise et rouille, céramique d'argile grossière piquée de bris blancs durs.

La période de la haute antiquité se signale surtout par des tessons et des fonds d'amphores importées, de formes diverses, que certains chercheurs considèrent de provenance locale et d'autres du Pont méridional.

Ainsi l'abondante céramique d'importation dans les couches culturelles fait état, à Nokalakévi d'une agglomération urbaine commerçante, d'un niveau économique sensible, dès le premier millénaire av. J.-C.

Quant aux tombes mentionnées plus haut, elles se rapportent à la période à laquelle Nokalakévi avait rang de cité et de capitale : par exemple les fibules en forme de croix du matériel funéraire datent des IV^e-VIII^e siècles.

Ainsi, dès le I^{er} millénaire av. J.-C., nous sommes en présence de

témoignages évidents de civilisation urbaine, qui s'affermissant feront de Nokalakévi, au III^e s. av. notre ère, un centre important, puis du IV^e au VIII^e s., la capitale de la Géorgie occidentale.

Tels sont les résultats fructueux de ces quatre années de recherches archéologiques qui nous incitent à croire que le patient et sérieux travail en perspective, révélera des monuments précieux pour l'histoire de la vie urbaine du royaume d'Egrissi et de toute la Géorgie.

P. ZAKARAIA, V. LÉKVINADZÉ, N. LOMOOURI

L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE GÉORGIENNE*

Choix et traduction établis par Serge Tsouladzé (extraits inédits)

La composition de cette anthologie¹, qui comprend 170 pages environ, se répartit de manière à montrer d'abord dans les trente premières pages la place de la littérature géorgienne ancienne, du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle, puis dans les trente-cinq pages suivantes, celle de la littérature du XIX^e siècle avec les grands classiques jusqu'à Vaja Pchavéla. Dans la troisième partie, quarante-quatre pages sont consacrées aux débuts de la poésie moderne avec les années de la Révolution d'Octobre, viennent ensuite trente-cinq pages consacrées à la génération de la guerre et de l'après-guerre que représente la pléiade dominante de la poésie géorgienne d'aujourd'hui; enfin une vingtaine de pages permettent de faire connaître le visage de la jeune poésie.

Cette anthologie se présente donc comme un voyage dans le temps, mais aussi comme une exposition des thèmes fondamentaux où l'accent est mis tantôt sur le rêve et tantôt sur l'action. Le lecteur français pourra y trouver un très large tableau de la sensibilité et de la thématique poétique dans l'une des littératures de langue non-russe de l'Union Soviétique et se faire, par là, une idée de la richesse et de la variété réelle des courants poétiques existant dans notre pays.

Pour notre part, nous nous sommes efforcés de transposer en français cette animation et cette figuration vers la pureté et la liberté qui sont ancrées au fond de la sensibilité tant du poète que du lecteur. Les écrivains géorgiens ont le don de l'image exacte et du mot propre, l'art d'établir les justes correspondances, entre l'image et le sentiment, la sonorité et le sens. Le style ou les strophes régulières héritées de la tradition classique sont enrichis des apports de la poésie moderne possédant dans ses contours nets et fermes ce ton tour à tour lyrique et réaliste qui caractérise les meilleures œuvres de la poésie soviétique.

Expliquons-nous encore sur notre travail! Comment peut-on traduire aujourd'hui, demandait-il y a quelque temps un critique, les traductions

* V. Bédi Kartlisa, vol. XXXV et XXXVI.

¹ Extraits de l'article de S. Tsouladzé dans *Œuvres et Opinions*.

doivent être belles ou fidèles, ou bien les deux à la fois? Puisqu'il s'agit ici d'un choix que fait du poème le traducteur en fonction, entre autre, des possibilités mêmes de traduction, nous nous sommes attachés à traduire autant que possible les vers par des vers et à faire, si j'ose dire, revivre l'œuvre dans la langue française et dans la manière qui est propre à la poésie française.

Mais de ces combinaisons de sens et de sons, de mesure et de musique avec les jeux de pensée et de mots, de tournures et d'effets plus ou moins ambigus qui peuvent en résulter, on conçoit qu'à travers le voile de la traduction il puisse n'en plus demeurer, malheureusement, que des ombres et que l'alchimie de la transposition d'une langue dans une autre ne révèle plus au lieu du diamant noir de la poésie qu'un peu de vil plomb! Oui, il n'est guère de traducteur qui n'éprouve à se relire quelque doute ou quelque désillusion mais, Dieu merci, il demeure l'amour de la poésie, et la ferveur; je pense en particulier à certains textes comme ceux de Simon Tchikovani ou de Titien Tabidzé dont on a commémoré en 1973 le 80^e anniversaire de la naissance, et dont le lecteur trouvera ci-dessous une poésie traduite par l'auteur de ces lignes :

Titien Tabidzé
 (1893-1937)

Je n'écris pas ces vers, ce sont eux qui m'écrivent,
 Et le cours de ma vie épouse leur sillage,
 Le poème surgit en avalanche vive
 Et vivants vous enterre, emportés par l'orage!

Au mois d'avril j'ai pris ma place sous le ciel,
 Je suis né d'une fleur de pommier au printemps,
 Je reçois la blancheur, l'averse torrentielle
 S'écoule avec les pleurs de mes yeux palpitants.

À ce signe je vois bien que la mort me guette
 Mais les vers que je dis survivront après moi
 Pour une fois entrer dans le cœur d'un poète,
 Et ce sera une offrande que cet émoi.

On dira qu'il avait peu de chance en partage,
 Ce bon jeune homme issu des rives d'Orpiri,
 Que les vers ont toujours été ses seuls bagages,
 Et qu'il n'a pas connu les chemins de la vie.

L'amour fou le tuait qu'il portait dans son cœur
 Au soleil, à la terre, à l'air de Géorgie,
 On lui dissimulait la route du bonheur,
 Lui voulait le bonheur au poète élargi.

Je n'écris pas ces vers, ce sont eux qui m'écrivent,
 Et le cours de ma vie épouse leur sillage,
 Le poème surgit en avalanche vive
 Et vivants vous enterre, emportés par l'orage!

Bessiki
 (Bessarion Gabachvili)
 1750-1791

AU JARDIN DE TRISTESSE

J'étais entré rêveur au jardin de tristesse,
 Je voulais y cueillir la rose la plus fraîche,
 Mais elle, s'offusquant de ma grande hardiesse,
 Afin de m'asservir, me frappa d'une flèche,
 M'ôta toute vigueur et m'emplit de faiblesse,
 Puis me dit : « En ton cœur, ô songe à ta maîtresse,
 Pour elle tu serais l'objet que l'on délaisse ».
 Je ne comprends pas que tant de traits me percent
 Et pour cela, versais des larmes de détresse.

I. Tchavtchavadzé
 (1837-1907)

ÉLÉGIE

L'astre en sa plénitude au pâle clair de lune,
 Sur le pays natal répandait sa lumière,
 Et le liséré blanc des montagnes lointaines
 Dans l'espace éloigné prenait des tons d'azur.

Nul appel, nulle voix ne se faisait entendre
 — Muette est pour l'enfant une mère assoupie —
 Pourtant de la patrie endormie et souffrante,
 Quelques fois on pouvait percevoir le soupir.

Je rêvais solitaire et les monts de leur ombre,
 Caressaient mon pays plongé dans son sommeil.
 Ô, serons-nous toujours confinés dans le songe!
 Quand verrons-nous enfin l'aurore du réveil!

Paolo Iachvili
 (1892-1937)

L'ENVOI LYRIQUE

Jamais je n'avais connu, blotti comme l'oiseau frêle,
 Un amour d'une telle ampleur, un cœur si plein, si lourd,
 Chère, vers toi je me tourne et je t'attends, je t'appelle,
 Les yeux sont les témoins irrécusables de l'amour.

Mes troubles et ma pâleur, ma constante balourdise,
 Tous les chagrins ressentis, l'air si maladroit et sot
 Quand je ne comprends plus mot de ce que les autres disent,
 Tout cela, ô ma désirable beauté, c'est ton sceau!

Lorsque rien ne pouvait plus masquer l'anxieuse attente,
 Tu survins, la jalousie alors devint mon vautour.
 Calme-toi, mon cœur, sois sans crainte, l'argent sur les tempes,
 C'est une lumière qui vient s'ajouter à l'amour.

Trente-sept ans se sont évanouis, glissant aussi vite
 Que l'amitié du peintre envers ses plus chères couleurs,
 Ô, demeure avec moi qui ai le courage de vivre,
 Tenons-nous par la main, toujours, en ce temps de grandeurs.

Que les noirs présages ne te livrent pas à la peine!
 Le silence quand il s'étire indolent dans la nuit
 Est aussi terrible pour moi que la guerre prochaine,
 Aussi terrible que la balle qui va me détruire.

Galaktion Tabidzé
 (1892-1959)

LE VENT SOUFFLE...

Le vent souffle en sifflant, le vent souffle,
 Sur les feuilles qui fuient, le vent s'ouvre...

Ô, les arbres ployés, dévêtus,
Où es-tu? où es-tu? où es-tu?
Comme il neige et il pleut, comme il neige!

Et l'espoir... Et l'espoir, le connais-je!
Ton image est mon ombre et me suit
À toute heure, en tous lieux où je suis,
Le ciel verse la peine et je souffre...
Le vent souffle en sifflant, le vent souffle...

S. Tchikovani

LE NID D'HIRONDELLE

L'hirondelle si preste, l'hirondelle agile
Sur l'encorbellement du toit construit son nid,
Et d'œufs menus ainsi que des braises, garnit
Ce nid qui est semblable à un poing refermé.

L'hirondelle rapporte avec son bec des plumes
Et les mêle à la paille avec beaucoup d'adresse,
Plus que le rossignol il m'attire et me plaît,
J'aimerais secourir cet artisan modeste.

Je voudrais lui lancer un brouillon écrit hier,
Un morceau de papier bariolé d'écritures,
Elle ira le saisir peut-être de son bec
Pour tapisser son nid avec des fioritures.

Elle y va découvrir peut-être une ferveur
Qui n'a pu s'insérer dans le dernier poème,
J'attends une hirondelle, elle vient et voltige,
À l'ombre de ses ailes mes vers se promènent.

L'élan du cœur, jeté sur le papier, peut-être
Va livrer sa chaleur aux oisillons du nid,
Ou bien va-t-il apprendre avec eux à voler.
Et la coquille ainsi se trouver désunie!

L'hirondelle peut prendre pied dans le poème
Et becqueter à plein mes rêves infinis,
Quittant les œufs en flammes, pour me consoler,
Peut-être deux oiseaux vont s'éloigner du nid.

Hirondelle, vos ailes parent ma maison,
 Ne vous envollez pas prestes à l'aventure
 Dans mon pays natal où par toute saison
 Il fait beau, vous aurez toujours une pâture.

Nous décorons la terre et cueillons les étoiles,
 Les ans dans le verger sont des fruits palpitants,
 Nous prolongeons, du mois de mai, le temps à vivre
 Et quand l'hiver survient, il évoque un printemps.

Ô vives hirondelles, beaux oiseaux agiles,
 Ressemblant dans le ciel à des ciseaux ouverts,
 Vous écoutez dans les jardins de Géorgie
 Pour vous bercer les airs que chante le trouvère.

Je veux du fond de l'âme en ce nid d'hirondelles
 Répandre la tendresse d'un émoi sincère,
 Et sur mon cœur presser l'un des oisillons frêles
 Pour que pénètre en lui l'amour de notre hiver.

Guiorgui Léonidzé
 (1897-1966)

CHANSON DE LA PREMIÈRE NEIGE

Est-ce la neige ou des colombes
 Effrayées par le vautour?
 Qui reposaient assoupies
 Dans les chambres des étoiles,
 Recouvertes de velours.

Vite, je veux les saisir
 Dans leur vol s'entrecroisant
 Vite, apportez mon fusil
 Mon beau cheval alezan!

Deux essaims se sont jetés
 Dans la rivière là-bas,
 Vite,
 Sinon ma jeunesse
 Va s'esquiver à grands pas!

Elle s'esquive et s'en va
 Mais où sont-elles parties
 Mes anciennes rêveries?
 Les jours de l'adolescence
 De loin, vers moi, comme un cerf
 Lancent leur appel intense...

Ô toi, ma blanche colombe,
 Ma lumière favorite!
 Je n'ai pas fait retentir
 Mes vers, comme l'eau, les truites,
 Et comme
 Une luciole
 À l'amadou ne prend feu,

Est-ce une larme ou le cœur
 Lâchant en vers les colombes
 Qui reposaient assoupies
 Dans les chambres des étoiles
 Et qui rêvaient sans encombre...

Est-ce un poème ou le chant
 Du chœur des jours révolus
 Est-ce le cœur ou le champ
 Que l'abeille à l'aube élut?

Non, Non!
 C'est là de la neige
 Et des étoiles la mousse,
 Non, ce sont là des colombes,
 La peur du vautour les pousse!

— Vite
 Vite mon fusil
 Pour tirer un coup sonore
 Vite le bruit du traîneau
 Avec ses clochettes d'or!

Deux essaims se sont jetés
 Dans la rivière là-bas
 Vite
 Sinon ma jeunesse
 Va s'esquiver à grands pas.

Irakli Abachidzé
(1909)

LA VOIX DE ROUSTAVELI

Langue géorgienne,
Ô ma langue natale,
Ô gloire de mon peuple,
Tu t'élèves et planes
Comme la plus haute flamme de la foi.
Toi, le baume apaisant de toutes nos blessures,
Ô ciment qui unit les pierres dans le mur,
À l'heure de la mort je n'ai plus rien que toi.

J'ai tout quitté,
Mes proches, des centaines
D'amis et ce qui délivrait
Le faux et le vrai,
L'amour et la haine.
Tout est fini, ...
Tout s'achève,
J'ai fait mes adieux aux mortels
Mais toi seule demeures,

Toi seule es éternelle,
Toi seule
Je ne puis te quitter
Au moment où je meurs.

Le soleil qui portait mes rêves,
Le soleil qui me dévorait,
Les jours les plus délicieux
Et tous les instants de douceur,
Ô ma langue natale, tu les passes en saveur,
Ô mon bonheur amer,
Ô ma tristesse douce,
Tu peux tout dire à tous
Et tout taire.
Héros des légendes,
Ô grand sage,
Ô stèle du passé, ô présage!

Tu pénètres les secrets de la terre

Et tu scrutes les cieux,
 Tu es également le burin, le pinceau,
 Le chant du berceau
 Et la plainte dernière,
 Ô Verbe des Ibères,
 Langue de la Reine Tamar,
 Mon génie et mon art,
 Tu t'élèves et planes,
 Ô langue natale, ma langue natale!

Tout se peut, les puissances déchoir,
 Au champ d'honneur les hommes trépasser,
 La poussière altérer la mémoire,
 La raison épuiser les yeux sur l'évidence,
 L'éclair peut foudroyer toute semence,
 Toute grandeur peut être abaissée,
 Mais toi, tu restes impérissable,
 Image que j'adore,
 Le temps ne peut muer en sable
 Ta chair que n'atteint pas la mort.

Langue géorgienne,
 Ô ma langue natale,
 Ô gloire de mon peuple,
 Tu t'élèves et planes
 Comme la plus haute flamme de la foi.
 Toi, le baume apaisant de toutes nos blessures,
 Ô ciment qui unit les pierres dans le mur,
 À l'heure de la mort je n'ai plus rien que toi.

Grigol Abachidzé
 (1914)

LA GRÊLE

Des chevaux la troupe innombrable
 Sauvagement fait son entrée
 Secouant les branches des arbres
 Dispersant tout de tous côtés.
 D'abord un bruit épouvantable
 Entre et gronde tel l'incendie.

La couleur des doigts d'une fée
 Du pêcher en fleur s'est enfuie...
 Puis la grêle soudain fait rage
 Pour mieux anéantir les feuilles,
 La grêle brutale fait rage
 Afin de piétiner les fleurs,
 À bout portant elle a tiré
 Le feu de neuf mousquets chargés
 Et en colonnes de cristal
 Comme un vin les grêlons pétillent,
 Auprès de la digue ils s'amassent
 Sur leurs frères se précipitent.
 On dirait des arbres les graines
 Ou des noix que lâchent les merles.
 Au ciel il y a mon berceau
 Depuis longtemps je ne l'ai vu.
 Peut-être ces grelots qui sonnent
 De mon berceau sont descendus.
 Ma mère en hâte se déplace,
 Oh, combien de temps j'ai dormi!
 Mon berceau est toujours en place,
 Les branches, de vert, dégarnies,
 Sont presque nues, dépouillés.
 La couleur des doigts d'une fée
 Des pétales s'est-elle enfuie ?
 L'éclair a frappé le nuage,
 La grêle a, le vent, déchainé.
 Sur la montagne et sur le val
 Une averse s'est déchirée.
 Toi, qu'attends-tu? — Le vent, la grêle...
 Tout est l'affaire d'un moment,
 Tu voulais écrire un poème
 Fort comme la grêle et le vent.
 Tu suis le puissant flux du temps,
 Tu veux la force des géants,
 Tu veux des mots, tu veux des vers
 Frappant tout droit comme la grêle.
 Vite, sinon malheur! Le temps
 Va te frapper, non point le vent!
 La couleur douce d'une fille
 Du pêcher en fleur s'est enfuie.

Anna Kalandadzé

QUI JE SUIS? UN ROSEAU!

Ce sont là des larmes de joie. Oh, non, je ne pleure!
Ne suis-je point roseau? Je chante quand le vent m'effleure!

Élevé par les vents,
Coupé par les sots, les méchants,

Je chante par les champs

D'une voix qui charme les fleurs,
Et je suis, tout en gémissant,
De ton cœur aussi le vainqueur,
Des pâturages je descends
Vers l'amour quand a sonné l'heure.
Au sein de ton cœur seulement
Mon âme trouve sa demeure.

Mais... voyez l'inique verdict de ce monde changeant!
Tu me dis «Pauvre femme-enfant, à quel point tu te leurrés!».

Ô, déferlez en moi, les vents!
Qu'ils découvrent les violents sentiments de mon cœur!

Iosseb Nonéhvili
(1918)

L'AUTOMNE À TBILISSI

L'automne surgit d'abord Avenue Roustavéli
Le vent jette sous les pas, des feuilles, le vent coulis

Comme un émissaire agile, arrivant de Kakhétie
Il répand dans Tbilissi l'arôme des vins, des fruits

Les passants sont stupéfaits, ils retiennent leur faconde
Et pensent : l'odeur du vin, c'est l'haleine de ce monde

Ils se pressent au marché les prunelles élargies
Pour contempler de leurs yeux l'automne de Géorgie

Sur les comptoirs, les étals, le paysan tient la gamme
Des produits de son travail et du prix qu'il en réclame

L'abondance de l'automne à foison partout s'étale
 Qu'elle apporte le bonheur à ceux de la capitale!

Le vin est comme une mer dont les fruits sont le rivage
 Un voile ainsi qu'un étrange oiseau mollement voyage

Près des balances, lucurs à des étoiles pareilles
 La fille brune est la lune et la blonde le soleil

L'orange ici brille et là une montagne de pommes
 Les outres au mur s'appuient, tels s'ils sont ivres, les hommes

Ailleurs près des jaunes coings, des pâtes de fruits aux noix
 Pendent des faisans dorés tirés dans l'Alazanois

« Il n'est pas de vin meilleur, sur ma tête je le gage »
 Un gars de Kardanakhi vante le cru du village

L'Imérétien veut gagner par des mots subtils les cœurs
 « N'achète pas, goûte-moi seulement cette saveur! »

L'abondance de l'automne à foison partout s'étale
 Qu'elle apporte le bonheur à ceux de la capitale!

L'automne est enfin venu, par les rues, et par les places
 Voltigeant tels des moineaux bruissent les feuilles des arbres

Est-ce là un vent d'automne ou bien un temps de Printemps
 Les belles se promenant, est-ce là vraiment le vent?

Dans le bruit de froissement des robes se soulevant
 Mêlant l'ambre et le corail, est-ce là vraiment le vent?

Étendu sur un nuage ainsi que sur un divan
 Le soleil chante l'amour, est-ce là vraiment le vent?

L'automne avec l'abondance entre chez nous triomphant
 À bras ouverts la cité le fête en le recevant!

Thamaz Tchiladzé (1938)

LES TRAINS PARTENT LENTEMENT

Les trains partent lentement
 Sur le quai, pleine de taches de son, une grande fille

Recueille comme des bouteilles vides
Les sourires des voyageurs somnolents.

Les nuages blancs, les beaux nuages blancs
Vont bien plus vite que ne vont les trains
Et sur la gare la pluie lentement descend
Comme pour se dégourdir un peu les reins.

Le gardien de service ôte
Sa coiffe de monomaque et s'endort
Et dans son rêve il voit
La pleine lune des jours de repos

Et moi je vois ton cœur
Qui chancelle en glissant par les hautes combes
Ô lanterne rouge du dernier wagon.

Othar Tchiladzé (1936)

Je me tiens dans la plaine à siffler le vautour
Mais c'est afin que vous puissiez m'apercevoir
Vous, les arbres lointains et la vigne et vous tous
L'œil du ruisseau, le doux et fragile brouillard.

Je galope en montagne et chevauche sans selle
Afin de mériter ton estime, ô vieil homme
A ma voix inhabile il faut que tu enseignes
À nommer justement la tendresse et l'égard.

Je me hâte et sans doute en tentant d'aller vite
Je perds à chaque instant ma part du présent mais
Il suffit, je le sais, que vos regards me quittent
Pour ne plus me sentir à mon aise jamais.

ORIGINE DES TRIBUS GÉORGIENNES AU SEIN DE L'ENSEMBLE IBÉRO-HITTITE

Dès la haute antiquité, il y a cinq ou six mille ans, les peuples apparentés du groupe Ibéro-hittite occupaient, en Asie antérieure, de vastes territoires; ayant essaimé vers l'Occident, ils s'installèrent aussi dans la zone côtière de l'Afrique du Nord et en Europe méridionale.

En Europe, les peuples de cette origine ont précédé les immigrants plus tardifs tels que les Indo-européens; ceux-ci furent profondément influencés par la population autochtone et sa culture déjà développée.

Il en fut ainsi dans la péninsule Pyrénéenne ou Ibérique, où les descendants de l'antique population ibérienne se sont maintenus jusqu'à nos jours, sous le nom de Basques; il en fut également ainsi dans la péninsule Apennine, où les indigènes que furent les Étrusques fondèrent la plus antique civilisation de l'Italie, qui exerça par la suite une influence profonde sur la culture romaine; ce fut aussi le cas dans la péninsule Balkanique, où les Grecs succédèrent aux habitants primitifs, les Pélasges.

Parmi les hauts-lieux de la culture créés par ces peuples, il faut reconnaître que les plus importants sont ceux de l'Asie antérieure. L'agriculture s'y développa à une époque très reculée, ainsi que l'artisanat et les arts; la notion de l'État y apparut très tôt. Dans la partie inférieure du bassin du Tigre et de l'Euphrate, les Sumériens bâtirent des villes et fondèrent un état dès le IV^e millénaire avant notre ère; ils inventèrent l'écriture la plus ancienne du monde, — hiéroglyphique d'abord, cunéiforme ensuite.

L'Asie antérieure a joué un très grand rôle dans l'histoire de la culture. L'éminent savant Touraev, qui est l'un des plus grands spécialistes de l'histoire de l'Orient antique, estime que celui-ci, selon ses propres termes, est «le premier chapitre de l'histoire de l'humanité», et qu'«il ne fait aucun doute que les civilisations de la zone orientale du monde méditerranéen exercèrent une influence immense sur toutes les régions avoisinantes, et ceci tout au long de leur histoire, jusqu'à notre époque inclusivement».

Les contrées riches et florissantes de l'Asie antérieure furent de temps immémorial un appât pour les conquérants étrangers, principalement pour les nomades éleveurs de bestiaux. Par suite des constantes incursions et conquêtes ennemies, le territoire de la population aborigène se rétrécit graduellement. Vers le début du second millénaire avant notre ère, parmi les

peuples autochtones de l'Asie antérieure, deux se détachent particulièrement : les Proto-hittites et les Subaréens, qui étaient apparentés aux Géorgiens, mais n'en furent pas les ancêtres¹.

L'ancien empire des Hittites, connu des Assyriens sous le nom de Hatti et des Égyptiens sous celui de Hetta² qui domina l'Asie Mineure pendant la plus grande partie du II^e millénaire avant notre ère, a été vaincu par l'Assyrie au XV^e siècle; la plupart de ses possessions passèrent alors sous la domination des Hourrites, habitants de la partie méridionale du pays des Subaréens, qui occupaient le territoire allant de la Mésopotamie septentrionale à la chaîne du Caucase.

La civilisation hittite qui eut pour foyer la région de l'Halys, au centre de l'Anatolie, résulta de la fusion entre les envahisseurs indo-européens et les populations asiatiques antérieures. On sait que la pénétration des Indo-européens en Asie Mineure et en Mésopotamie s'effectua en plusieurs vagues au cours de la seconde moitié du III^e millénaire avant notre ère par le Bosphore, le Caucase et le plateau iranien. Quelques principautés indo-européennes se formèrent ainsi dans la région de l'Halys. Des populations asiatiques autochtones, appelées Proto-Hittites, y subsistaient; leur centre principal était la ville de Hattoussa, fondée vers 1640 par Hattoussil I^{er}.

Les structures de l'État et la culture des Hittites et des Subaréens se situaient à un niveau relativement élevé, dès le III^e millénaire avant notre ère.

¹ On appelle ce groupe de peuples les Ibéro-hittites, d'après les noms de leurs principaux représentants : les Hittites en Asie Mineure, les Ibères en Europe, et les Ibéro-Subaréens dans la région comprise entre la Mésopotamie et le Caucase.

La science n'est pas encore parvenue à l'unanimité en ce qui concerne le nom de ce groupe de peuples. Les orientalistes contemporains de l'Europe occidentale appellent ces peuples asiatiques. L'orientaliste allemand bien connu Fritz HOMMEL a utilisé dans le même but, à la fin du siècle dernier, le terme « alarodien », le remplaçant parfois par celui d'« alarodopélasgique » ou « hittito-pélasgique ». L'académicien Touraev utilise l'appellation de « hittite », ou bien, à l'exemple de Hommel, d'« alarodien ».

Cependant, on peut rencontrer dans les ouvrages scientifiques le terme « ibère », pour désigner tant la langue géorgienne et les langues apparentées que la population la plus antique de l'Europe.

² ჰეთა en géorgien : il existe un village de ce nom, Hetha, en Géorgie Occidentale. La civilisation hittite était encore peu connue au début de notre siècle. Les archives royales hittites furent découvertes à Boğazköy (Anatolie) en 1905-1907, sous forme de tablettes, qui furent déchiffrées grâce aux travaux de Merrigi, Forrer, H. Th. Bossert (1932) et Hrozny (1933). Voir L. DELAPORTE, Les Hittites, M. TSERETÉLI, Le pays de Hatti, ses langues, son histoire, sa civilisation [en géorgien], Constantinople, 1924.

À côté du hittite indo-européen, M. T. examine la langue hurrite et la langue proto-hittite découvertes dans les textes cunéiformes de Boğaz-köy. Il trace quelques parallèles entre le hurrite et le géorgien et entre le proto-hittite et le géorgien. En outre, il croit qu'il y a des éléments asiatiques dans le paganisme géorgien (autant que celui-ci nous est connu des anciennes sources historiques géorgiennes) : noms de divinités, leur caractère, etc.

Mais ces peuples sont mieux connus à partir du second millénaire lorsqu'ils commencèrent à se disputer l'hégémonie en Orient.

Ce furent tout d'abord les Hittites qui prirent le dessus dans cette rivalité, et l'empire Hittite atteignit une grande puissance au XVIII^e siècle avant notre ère. Mais à la fin de ce même siècle, les Subaréens effectuèrent une révolution dans l'art militaire en introduisant l'usage de chars de combat légers à deux roues. Leur armement était, à l'époque, le plus perfectionné, d'autant plus qu'ils utilisaient non seulement un armement de base en bronze, mais aussi des armes de fer. À l'époque le fer n'était extrait et travaillé que dans les régions montagneuses de la côte sud-est de la mer Noire.

Les Subaréens entreprirent des campagnes lointaines. Au XVII^e siècle ils fondèrent le puissant royaume de Mitanni, soumièrent tout l'Orient à leur influence et tinrent même l'Assyrie sous leur domination pendant plusieurs siècles. Les Mitanniens s'emparèrent aussi de la Syrie et menèrent la guerre avec succès contre la lointaine Égypte.

L'on sait que dans la première moitié du second millénaire l'Égypte fut conquise par un peuple venu d'Asie. L'Égypte fit alors pour la première fois connaissance, à travers ses envahisseurs, avec le char de combat et le cheval. Les savants estiment que c'est dans le Subartu, pays des Subaréens, qu'il faut rechercher l'origine de ce vaste mouvement.

Au XIV^e et au XIII^e siècles avant notre ère, l'état dominant en Orient fut à nouveau le nouvel empire Hittite, restauré par le roi Soupiloulioma, qui avait considérablement élargi les limites de ses possessions : à l'est jusqu'en Mésopotamie, et au sud jusqu'en Syrie, pays que les Hittites disputaient à l'Égypte. Vers la fin du XIV^e siècle les Hittites prirent le dessus sur l'Égypte et consolidèrent leur emprise sur la Syrie. Les Hittites étaient non seulement de bons guerriers, mais, pour l'époque, des diplomates encore meilleurs. En 1278 avant notre ère leur roi Hattousil III mit fin à la longue lutte entre les Hittites et l'Égypte pour l'hégémonie mondiale, en concluant avec le pharaon un traité d'amitié éternelle. Ce remarquable document, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est considéré comme l'un des plus anciens et plus importants monuments de droit international.

Vers la fin du XIII^e siècle, de grands changements se produisirent de nouveau dans le monde oriental, provoqués par une nouvelle migration de peuples et des guerres. La conséquence de ces ébranlements fut la chute du royaume hittite. La population des pays subaro-hittites se fragmenta en d'innombrables petites principautés.

CULTURE ET IDÉOLOGIE. STRUCTURES DE L'ÉTAT

Les Subaro-hittites avaient une économie développée pour l'époque. Les savants situent dans leur pays les premiers foyers de culture du blé et de la vigne. Ils étaient également célèbres pour leur élevage de bestiaux de race.

Ils connaissaient depuis longtemps le travail des métaux, du bronze d'abord, du fer ensuite. Les pays des Subaro-hittites étaient riches en cuivre, en fer, en argent. Les objets fabriqués dans ces métaux, ainsi que les métaux eux-mêmes, étaient exportés dans d'autres pays, parfois fort éloignés. Les Subaréens faisaient également le commerce de nombreux autres articles et matériaux. Par exemple, on exportait du Subartu en Égypte du bois de construction pour la fabrication de chars de combat, du frêne et du bouleau, qui ne poussent pas dans les régions plus méridionales que le Subartu. Certains savants pensent que des chars déjà fabriqués étaient expédiés en Égypte.

Les mines subaro-hittites fournissaient surtout en matières premières les artisans locaux. L'artisanat atteignit dans ce pays un niveau très élevé et les arts se développaient parallèlement à l'artisanat.

Les artisans subaro-hittites ornaient les objets de métal, argile ou bois qu'ils fabriquaient de dessins polychromes. On rencontre très souvent, dans l'art subaro-hittite, des dessins d'animaux ou d'êtres fantastiques. Les représentations de l'arbre de vie, d'êtres ailés, et principalement du disque solaire ailé sont fréquentes. La vaisselle d'argile décorée des Subaréens était la meilleure de toute l'Asie antérieure. L'architecture de style subaro-hittite se répandit dans les pays voisins, en gardant son nom, «hilani» (comparer avec le terme géorgien «hula» ხულა). L'art des Subaréens influença fortement celui des autres peuples, notamment des Grecs.

Les Subaro-hittites aimaient aussi représenter leurs dieux. Le Soleil, symbole de la féminité, était au sommet de la hiérarchie divine. Cette déesse avait pour époux le dieu de l'orage. Ils avaient beaucoup d'enfants; le plus vénéré d'entre eux était le dieu de la fécondité et de la végétation, Telepinou. Les Hittites adoraient aussi les montagnes, les sources et d'autres phénomènes de la nature.

Ils préféraient représenter leurs dieux debout sur un animal (tigre, panthère, taureau) dans les montagnes. Les croyances des Subaro-hittites comportaient différents mythes religieux. Le mythe de Telepinou conte la disparition de ce dieu de la fécondité, ce qui entraîna le dépérissement et la mort de tout ce qui était vivant. Les gens et les dieux, demeurés sans nourriture et sans boisson, connurent de grandes souffrances. Finalement, tous se mirent à la recherche de Telepinou.

Un autre mythe décrit la lutte du dieu de la foudre avec le Grand Serpent.

Les Subaro-hittites avaient deux modes d'écritures : les signes cunéiformes et les caractères figuratifs hiéroglyphiques. Parmi les différents genres littéraires, ce furent les genres historique et juridique qui reçurent le plus grand développement. Pour ce qui est des belles-lettres, on connaît l'antique épopée où l'on voit agir Gilgamesh, qui est un produit spécifique de la culture de l'Asie antérieure. Ce vaste poème épique décrit comment l'homme-dieu Gilgamesh accomplit de nombreux exploits héroïques, afin de rendre son pays invincible et d'obtenir la gloire éternelle et l'immortalité. Gilgamesh se lia d'amitié avec Enkidou, moitié homme, moitié animal. Amis inséparables, ils accomplissent ensemble de glorieux exploits, réduisent à merci des lions terribles dans le désert et en arrivent enfin à leur exploit le plus remarquable : ils tuent le géant Houmbaba, réputé invincible, qui, au milieu d'une épaisse forêt, barrait la route menant à la déesse de l'amour.

Les royaumes subaro-hittites étaient des états esclavagistes ; les traditions antiques, en particulier les traditions matriarcales, y étaient toutefois puissantes. Le roi hittite était le serviteur et le grand-prêtre de la déesse Soleil, « reine suprême » du royaume de Hatti. Mais les rois hittites, de leur côté, prétendaient à la suprématie sur les autres princes et se donnaient le titre de « Grand Roi ». En outre, les rois hittites s'intitulaient « mon soleil » : « Mon soleil daigne, mon soleil ordonne » lisons-nous dans les documents royaux hittites. Il est curieux de noter qu'une expression similaire s'est conservée jusqu'à nos jours dans la langue géorgienne courante (*tchemma mzem, mon soleil*).

Les rois hittites n'étaient pas des monarques absolus. Leur pouvoir était limité, à un degré plus ou moins grand, par le conseil royal. La reine exerçait une grande influence. D'une façon générale, les femmes jouissaient, au royaume de Hatti, d'une situation privilégiée. Les temples avaient de nombreux prêtres et possédaient de vastes domaines et de riches trésors. Ils représentaient une force considérable.

Il faut souligner que la législation des Hittites était plus humaine que celle des autres pays d'Orient dans l'antiquité. On n'appliquait la peine de mort que pour châtier les plus grands crimes. Il est remarquable que les lois hittites distinguent les crimes avec préméditation, commis sciemment, des crimes involontaires, commis sans préméditation.

LA GÉORGIE ET LE CAUCASE
À L'ÉPOQUE DU BRONZE ET AU PREMIER ÂGE DU FER
L'ÂGE DU BRONZE EN GÉORGIE

À l'époque des royaumes de Hatti et de Mitanni, des peuples apparentés aux Subaro-hittites occupaient aussi le territoire du Caucase. Cette population utilisait principalement le bronze comme matériau pour ses outils et ses armes. Nous savons qu'à cette époque les principaux centres culturels des peuples apparentés aux Subaro-hittites étaient situés dans le sud. Mais au Caucase également, et principalement sur le territoire de la Géorgie actuelle, la culture se développait assez rapidement pour l'époque. Ceci devient évident dès le milieu du second millénaire avant notre ère.

Nous pouvons juger de la culture de la Géorgie de cette époque d'après les matériaux archéologiques. La terre de Géorgie conserve un très grand nombre de monuments et d'objets dus au travail des ancêtres, ou leur ayant appartenu. Certains de ces objets ont été enterrés avec les morts, d'autres font partie de trésors enfouis, d'autres se sont conservés par hasard.

Les fouilles effectuées à Mtskheta, dans la dépression colchique, et à Trialéti ont enrichi la science de monuments d'une valeur inestimable, témoins véridiques du passé.

On a découvert à Trialéti, pendant les fouilles de 1936-1939, de nombreux sépulcres d'époques diverses. Les tumulus funéraires des derniers siècles du second millénaire méritent une attention particulière. Des notables — peut-être des princes et les membres de leurs familles — étaient ensevelis dans ces énormes tombes, dont la superficie atteint 100 à 175 mètres carrés. On a découvert dans un de ces sépulcres un corbillard en bois à quatre roues, dans lequel avait sans doute reposé la dépouille du défunt. En même temps que les morts, on déposait dans ces tombes de nombreux objets de grand prix, en or, en argent et en bronze, — vaisselle, armes, bijoux, ainsi que des articles de poterie artistiquement peints. Les objets métalliques étaient niellés et richement ornés de pierreries — turquoises, cornalines, — parfois aussi décorés de représentations en relief d'hommes, d'animaux et de plantes.

Les objets précieux et les articles de céramique découverts lors des fouilles de Trialéti sont des monuments remarquables de l'artisanat d'art, qui témoignent du haut niveau culturel de la population géorgienne de l'époque, ainsi que du degré de développement de la joaillerie et de l'art de la céramique.

Vers les premiers siècles du I^{er} millénaire avant notre ère, deux grands foyers de culture s'étaient formés sur le territoire de la Géorgie, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Ils se rattachaient à l'époque du bronze — les outils et les armes y étaient encore principalement faits en bronze.

Ces deux foyers de culture correspondaient aux deux principaux groupes de tribus du peuple géorgien, les groupes occidental et oriental.

La *région culturelle occidentale* comprenait la Géorgie occidentale, la région montagneuse du Caucase septentrional, à l'ouest de la rivière Terek, le bassin de la rivière Tchorokhi et une partie considérable de la bordure méridionale de la mer Noire.

C'était le territoire qui fut par la suite appelé Colchide.

L'antique culture du bronze de la Colchide atteignit à un niveau très élevé. On fabriquait des outils d'une telle perfection, qu'on y venait en apprentissage de différents pays du monde. Les fouilles ont mis à jour des instruments agraires de l'époque : serfouettes et haches « tsaldi » (de la même forme que celles utilisées actuellement en Géorgie occidentale), serpes, parties métalliques de harnais et différents outils artisanaux, principalement pour le travail du bois (ciseaux, burins, herminettes, etc.). On a découvert aussi de nombreuses armes — poignards, fers de lances, pointes de flèches, massues et haches de guerre. Cette antique hache de guerre colchidienne est extrêmement typique.

On peut penser que les artisans de l'antique Colchide se procuraient le minerai dans les régions avoisinant la rivière Tchorokhi, dont les gisements de cuivre sont bien connus encore à notre époque.

La *région culturelle orientale* comprenait la Géorgie orientale et la partie contigüe de l'Azerbaïdjan et englobait au sud la région du lac Sevan et une partie de la vallée de l'Araxe.

Le Kartli actuel semble avoir déjà été à l'époque un centre où les habitants de la Géorgie tant occidentale qu'orientale faisaient l'échange de leur expérience et du produit de leur labeur. On y trouve des monuments aussi bien de la culture de Géorgie occidentale que de celle de Géorgie orientale.

Les épées à pointes côniques, les embouts de flèches aplatis, les haches à lame arrondie, les fers de lance allongés sont les monuments typiques de l'art militaire géorgien de l'époque du bronze.

On y a trouvé également des outils agricoles et des instruments pour les travaux ménagers : planche pour le battage, haches de formes diverses, serpes, ciseaux, séchoirs, aiguilles, alènes, et aussi des objets ayant un rapport avec l'habillement : ceintures, plaques, attaches, boutons, etc.

On a découvert de grandes quantités de vaisselle; celle de la période la plus antique est faite principalement en terre cuite, mais on trouve aussi des ustensiles en bronze, argent et or.

On a aussi trouvé, dans les sépultures de Géorgie tant orientale qu'occidentale, de nombreux bijoux — des bagues, que les ancêtres des Géorgiens



appréciaient particulièrement, des boucles d'oreille, des bracelets, des colliers de types variés, des boucles de ceinture ornées.

Pour ce qui est des instruments de musique, les fouilles effectuées à Samtavro ont mis à jour une flûte en os.

NIVEAU DU DÉVELOPPEMENT

À l'époque dont nous venons de citer les monuments matériels, les habitants de la Géorgie s'occupaient principalement d'agriculture. Ils cultivaient le blé, l'orge, le millet. On en a retrouvé des graines dans la terre, lors des fouilles. Ils cultivaient aussi la vigne (lors des fouilles on a aussi trouvé des pépins de raisin). L'élevage était également très développé.

Les métiers artisanaux atteignaient un niveau élevé. Des artisans habiles fabriquaient une élégante vaisselle d'argile, des armes de bronze splendides ainsi que des tissus de laine et de lin. Des chars et chariots à deux et quatre roues étaient utilisés. Le char à deux roues était à usage militaire.

Armes, vaisselle et objets étaient généralement ornés de dessins variés, ou de représentations d'hommes, d'animaux ou de plantes.

En ce qui concerne les monuments de l'architecture, les mégalithes doivent être considérés comme les plus anciens de Géorgie. Ces monuments sont composés de pierres énormes non liées entre elles. On a trouvé en Géorgie, principalement dans sa partie orientale, de nombreuses forteresses mégalithiques, vestiges de villes, dolmens (sépultures formées de cinq pierres mégalithiques; on en trouve en Abkhazie), menhirs (monuments formés par une pierre levée) et «vechaps» (représentations d'un poisson grossièrement taillées dans une grande pierre).

Les monuments mégalithiques sont également appelés cyclopéens (ils auraient été érigés par des êtres fabuleux, les cyclopes). En Géorgie le peuple les appelle « constructions des preux », « vestiges des habitations des géants », « hommes de pierre » (les menhirs).

Il semble que ces mégalithes se rapportent à l'âge précoce du bronze.

À l'âge du bronze, les ancêtres des Géorgiens avaient déjà des échanges avec des pays éloignés, situés sur les rives de la Méditerranée et en Asie Mineure, ainsi qu'avec la Mésopotamie et même l'Égypte. Les monnaies n'existaient pas à l'époque; elles étaient partiellement remplacées par des bracelets de bronze.

LES ÉTATS SUBARO-HITTITES

DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU PREMIER MILLÉNAIRE AVANT NOTRE ÈRE

Vers la fin du second millénaire avant notre ère, l'Assyrie était déjà le pays dominant de l'Asie antérieure, tandis que les peuples subaro-hittites étaient

morcelés en de nombreuses petites principautés. Celles-ci luttèrent âprement contre les rois d'Assyrie, qui voulaient les asservir. Des inscriptions assyriennes du XI^e siècle mentionnent le Subartu, c'est-à-dire le pays des Subaréens, et «son peuple fier et insoumis». Parmi les peuplades subaro-hittites, les plus puissantes étaient alors les Mushkis, qui devinrent plus tard les Meskhis. Les Mushkis étaient formés de deux peuplades, les Phrygiens indo-européens et les Mushkis proprement dits, qui étaient apparentés aux Géorgiens. Les Mushkis attaquaient parfois eux-mêmes l'Assyrie et soumettaient certaines de ses provinces. Au IX^e siècle, leur nom est remplacé de plus en plus souvent dans les inscriptions assyriennes par les Tubals.

Le Tubal

C'est ainsi qu'on appelait le vaste pays situé à l'ouest de l'Euphrate, qui comprenait vingt-quatre royaumes ou principautés. Parmi les nombreuses villes du pays des Tubals, l'une des principales était Melita, centre du district du même nom, connu plus tard sous le nom de Mélitène.

Les rois assyriens, tout en menant des guerres sanglantes contre les Tubals, entretenaient des relations pacifiques avec leurs rois et nouaient même volontiers des liens de parenté avec eux. C'est la richesse du pays de Tubal qui attirait les Assyriens; on y trouvait de l'or, de l'argent et d'autres métaux, des chevaux des meilleures races. Les Tubals étaient bien connus aussi dans d'autres pays, par exemple en Syrie et en Palestine.

Dans la Bible, l'habitant du Tubal est appelé Tubalcaïn et il est dit qu'il était «l'ancêtre de tous les forgerons en cuivre et en fer». Caïn est un mot à racine sémitique et signifie forgeron. L'épithète forgeron indique que ce peuple subaréen était célèbre pour ses articles métalliques, surtout pour ses objets en fer.

Nous savons que les peuplades subaréennes ont commencé à utiliser le fer dès le milieu du second millénaire. Mais à cette époque le fer était un métal rare et l'on continua longtemps encore à fabriquer des armes en bronze. Ce n'est qu'aux premiers siècles du premier millénaire avant notre ère que l'usage des outils et des armes en fer se répandit, bien que l'on continuât à utiliser parallèlement outils et armes de bronze.

Ce progrès économique et technique contribua à permettre aux peuples subaro-hittites de fonder, aux IX^e-VIII^e siècles, un nouvel et puissant état. Ce fut l'état d'Ourartou.

L'Ourartou

Au IX^e siècle avant notre ère, parmi toutes les principautés subaro-hittites situées dans le région d'amont du Tigre et de l'Euphrate, autour du lac de

Van et dans les régions avoisinantes, deux se distinguaient particulièrement, celles de Biaïna et de Mana.

La principauté de Biaïna se trouvait aux alentours du lac de Van, celle de Mana était sa voisine. Vers la fin du IX^e siècle Biaïna se renforça, ses princes régnants réunirent les deux principautés. Cet état unifié fut appelé Ourartou et son peuple principal reçut le nom de Khalde. L'Ourartou connut son apogée à l'époque du roi Menoua et de son fils Argisti (première moitié du VIII^e siècle).

Argisti étendit considérablement son territoire, tant en Asie Mineure qu'au Caucase. Il combattit victorieusement contre l'Assyrie et se soumit les provinces assyriennes du cours supérieur du Tigre et de l'Euphrate. L'Ourartou devint l'état le plus puissant de l'Asie antérieure.

Les Khaldes tentèrent, avec plus ou moins de bonheur, de maintenir cette situation pendant le règne des successeurs d'Argisti. Mais à la fin du VIII^e siècle commença le déclin de l'Ourartou, conséquence des attaques constantes des Assyriens et des incursions de peuplades nouvelles et étrangères venues du nord-est, particulièrement des Cimériens et des Scythes.

La culture de l'Ourartou

Le royaume d'Ourartou faisait partie de la culture du monde soubarohittite. Les Khaldes aussi utilisaient l'écriture cunéiforme et nous ont laissé d'assez nombreuses inscriptions. Mais ils furent particulièrement renommés pour leur métallurgie. À l'aide de leurs outils de fer ils se taillaient habilement des demeures dans les rochers, aménageant parfois de véritables forteresses et même des villes dans les cavernes. Un monument renommé de ce genre d'architecture est la ville d'Ouplistsikhé, en Géorgie (à proximité de Gori, sur la rive gauche du Mtkvari (Kour)).

En 714, les Assyriens partirent en guerre contre l'Ourartou et dévastèrent une de ses principautés, Mana. Le roi assyrien Sargon, qui dirigeait personnellement la campagne, et l'a racontée en détail, fut surpris du niveau culturel et de la prospérité de ce peuple.

Le pays de Mana, d'après ce que raconte Sargon, était tout entrecoupé de grands et de petits canaux, qui irriguaient généreusement ses champs fertiles. L'eau des canaux était distribuée aux endroits surélevés à l'aide de roues actionnées par des chameaux.

Les habitants récoltaient tant de blé, d'orge et d'autres céréales que leurs granges craquaient sous le poids des réserves qui restaient des récoltes précédentes; ils semaient même des plantes fourragères pour la nourriture des chevaux, ils plantaient des bois et des boqueteaux, ils cultivaient des plantes ornementales. Le pays possédait des vergers et des vignes en

abondance, qui donnaient, raconte Sargon, « des récoltes généreuses, semblables à une pluie de fruits et de raisin ».

Ils possédaient aussi de nombreuses bêtes à cornes, des moutons, des chevaux. D'après le témoignage de Sargon, ils étaient particulièrement renommés en tant qu'éleveurs de chevaux et cavaliers — sous ce rapport personne ne pouvait rivaliser avec eux dans tout l'Ourartou. Les chevaux étaient gardés en troupeaux ou dans des écuries et servaient principalement d'attelages pour les chars de guerre. Les Assyriens furent frappés de la maîtrise avec laquelle les chevaux étaient dressés à Mana : jamais ils ne cassaient les timons des chars.

Le pays de Mana avait une population très dense, les villes et villages y étaient innombrables, comme les étoiles au ciel, raconte Sargon. Les bâtiments étaient habilement et solidement construits, en pierre et en briques. Des madriers de cyprès servaient de chevrons. Les villes étaient entourées de fossés profonds et de murs solides, très larges et garnis de tours.

D'après Sargon, les habitants adouçissaient leur labeur à l'aide de « chansons gaies ». Mais les Assyriens portèrent dans le pays le fer et le feu. Le peuple défendit avec abnégation chaque pouce de son territoire. Des plateformes spéciales furent établies sur les sommets des montagnes, des feux de bois y étaient allumés à l'approche de l'ennemi. De cette façon, les régions les plus éloignées étaient rapidement instruites de sa venue. Les guerriers de Mana se défendirent avec courage et opiniâtreté, mais l'ennemi les dépassait de beaucoup en nombre et la victoire resta aux Assyriens. Le pays fut mis à sac. Le population de certaines provinces abandonna ses foyers et partit vers le nord. C'est ainsi que des peuplades entières émigraient souvent d'un pays à un autre.

Voici comment Sargon décrit son action dans l'une des provinces de Mana : « Je couvris leurs villes de guerriers d'Assur, comme de sauterelles. Je livrai leurs belles demeures aux flammes. J'ordonnai à mes guerriers de se saisir des montagnes d'orge et de blé qu'ils avaient accumulées dans leurs granges au cours de longues journées, pour nourrir leur peuple, d'en charger les chevaux, chameaux, mulets et ânes et de les porter à mon camp... Je nourris à satiété mes hommes, qui avaient en plus amassé une quantité énorme de provisions pour les envoyer chez eux, en Assyrie. J'abattis tous leurs majestueux vergers et leurs vignes, je détruisis toute leur réserve de boisson. J'abattis leurs grandes forêts, épaisses comme les joncs d'un marécage, je brûlai tous les arbres, je transformai le pays en désert... Je brûlai 146 villes de ce pays comme s'il s'agissait de broussailles et, tel un ouragan, je volai leur ciel de fumée ».

D'après ce que dit Sargon, les habitants eux-mêmes appelaient leur pays

Subi. On peut supposer que ce nom correspond à l'antique appellation de Subartu.

Malgré la pauvreté des sources, l'étude de la langue et de la culture des Khaldes a fait de notables progrès ces derniers temps. On a établi que la structure de la langue khalde n'a rien de commun avec celle des langues indo-européennes, ni sémitiques. Par contre, elle est similaire à la structure des langues ibéro-hittites, et singulièrement de la langue géorgienne. La culture matérielle et spirituelle des Khaldes présente certaines convergences importantes avec la civilisation suméro-subaro-hittite.

D'après l'historien S. Djanachia³, les noms géographiques et ceux des tribus donnent des indications importantes concernant les liens de l'Ourartou avec le nouveau monde. Sur l'une des voies principales reliant l'état des Khaldes avec la Géorgie moderne, nous rencontrons des noms géographiques comme Biaïna-Van (centre de l'Ourartou; lac) et Manaskert (actuellement Meliazgerd, ville d'époque Khaldéenne qui a conservé son importance pendant toute la période du Moyen âge et jusqu'à une époque récente), Bana et Panaskert (centres importants de la Géorgie méridionale à l'époque féodale), Vani (au sud-ouest de Koutaïsi, remarquable centre culturel de la Géorgie antique).

Le plus ancien des auteurs grecs qui ait communiqué des renseignements sur ces régions de l'Orient antique, Hécathée de Milet (VI^e siècle avant notre ère) écrit que les voisins septentrionaux des Arméniens (qui n'avaient pas encore eu le temps de pénétrer sur le territoire de l'Ourartou) étaient les Khalibes et Khaldes. Vers la fin du siècle suivant, d'après les renseignements donnés par Xénophon, qui visita personnellement ces terres, les Arméniens occupaient déjà les plaines de la partie méridionale de l'Ourartou, et plus au nord se trouvaient les Khaldes dans les montagnes. Xénophon parle toutefois de ceux-ci comme d'un peuple indépendant, fort et belliqueux. Que Khalibes et Khalibes sont le même peuple, Strabon le savait déjà; il affirmait que la première appellation est nouvelle, la seconde, ancienne. Ces deux appellations ont en effet la même racine, et ne diffèrent entre elles que par la terminaison; les deux terminaisons sont géorgiennes. Par la suite, une partie des Khalibes-Khaldes se maintint, longuement et fermement (jusqu'à la dévastation du pays par les Turcs-Osmans), sur un territoire assez vaste situé sur le rivage méridional de la mer Noire et englobant le cours supérieur des rivières Euphrate et Tchorokhi. À l'époque de l'Empire de Byzance, les régions occupées par les Khaldes étaient organisées (à partir du VIII^e siècle de notre ère) en thème de Khaldia, dont le centre était la

³ S. DJANACHIA. Histoire de Géorgie, Tbilissi, 1946.

ville de Trébizonde et qui comprenait aussi les villes d'Erzincan, Baïburt et autres. En 1404, l'ambassadeur d'Espagne Clavijo, qui traversa la région, décrit la province de Khaldia, de l'Empire de Trébizonde, délimitée par Gumuchkhani, Kelkit, Baïburt.

Les Khaldes étaient considérés, dans le monde antique, comme les meilleurs métallurgistes du fer et les inventeurs de l'acier. Et d'après la description de Strabon, nous savons aussi qu'ils «étaient connus comme d'excellents architectes et des artisans habiles à fabriquer des engins d'assaut».

L'appartenance ethnique des Khaldes au peuple géorgien est indiscutable. Différentes sources attestent que les Khaldes ne sont autres que les Tchanes, tribu géorgienne bien connue, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours en Turquie, malgré de cruelles persécutions.

K. SALIA

LES GÉORGIENS DANS LE CORPS DES MAMELUKS DE L'EMPIRE

A ses origines le corps des mameluks fut constitué, en Égypte, par l'achat, en Circasie, de 12.000 esclaves grecs, slaves, tcherkesses et surtout turcs. Le terme même de mameluks signifie esclaves et, lors de ses démêlés avec des français mal intentionnés à son égard, Rustam, le fidèle (jusqu'à l'exil à l'île d'Elbe) de Bonaparte, eut fort à en souffrir car d'aucuns se plaisaient à l'appeler esclave, et cela d'autant plus méchamment qu'il s'en trouvait fort vexé.

Lorsque le sultan d'Égypte constitua ce corps d'élite, il ne se doutait guère de ce qu'il allait en advenir à son successeur; celui-ci, en 1250, fut assassiné par ses mameluks qui étaient indignés du traité qu'il venait de conclure avec le roi de France; après quoi les mameluks substituèrent au sultan l'un de leurs chefs.

Par la suite les Ottomans eurent aussi leurs mameluks¹; ce furent les mameluks tcherkesses, dits burdjjiites, qui furent les artisans de la conquête de l'Égypte par les Turcs Ottomans et les beys mameluks qui s'instaurèrent et se succédèrent, furent de plus en plus puissants et indépendants du sultan.

Il y eut de nombreux chrétiens parmi les mameluks et certains eurent même place influente dans leur administration².

Épris tout à la fois d'art que les mameluks avaient développé en Égypte du XIII^e au XVI^e s. et de l'esprit de domination qu'ils possédaient aussi, Bonaparte ne pouvait manquer d'être séduit par ce corps d'élite et de porter une grande attention à son sujet.

Nous avons vu ce qu'il en fut pour son adoption du jeune Géorgien Rustam³, mais il alla bien plus avant et il établit en 1801, à son retour à Paris, un corps de ce genre. Le document original est du 21 vendémiaire de l'an X, c'est à dire du 13 octobre 1801. Il porte sur la «formation d'un

¹ H. LAOUT, Les gouverneurs de Damas sous les Mamlouks et les premiers Ottomans. *Annales d'Ibn Tulum et d'Ibn Gu'ā*. Maisonneuve, Paris, 1952.

² *Ibn As Suqa'i Tati Kitāb Wafayat Al-A'Yan*, un fonctionnaire chrétien dans l'administration mameluk. Trad. J. Sublet, Damas, 1974.

³ M. DERIBÉRÉ, *La jeunesse mouvementée de Roustam ou comment le Géorgien devint le Mameluk de Napoléon, Bedi Kartlisa*, Vol. XXXIV.

escadron de deux cent quarante mameluks, de ceux venant d'Égypte». L'aide de camp, «chef de brigade Rapp en aura le commandement» et le ministre de la guerre est chargé de l'exécution de l'arrêté signé au nom des consuls de la République par le premier consul, Bonaparte et le secrétaire d'État Hughes B. Maret.

Le 7 janvier 1802 un nouveau décret est promulgué. Il ramène le nombre des mameluks de l'escadron à 150, le rattache aux hussards et précise : «Les soldats et officiers seront tous pris parmi les mameluks Syriens et Coptes venant de l'armée d'Orient et qui ont fait la guerre avec l'armée française». On fixe leur solde et leur habillement qui comporte le turban vert⁴. D'autres décrets viendront encore confirmer et compléter les premiers.

En 1816 une liste des mameluks de la garde impériale fut dressée par le sous-inspecteur aux revues : Lassalle. Cette liste comporte 582 noms de mameluks originaires d'Orient. Par la suite en effet furent de plus en plus souvent admis en ce corps des français. En cette liste les plus nombreux sont les originaires de Syrie (77), puis d'Égypte (57); viennent en suite ceux d'Arménie (15) et de Géorgie (11). Ce sont ces derniers que nous allons citer; viennent ensuite ceux de Grèce, Darfour (Afrique), Abyssinie...

Cette liste⁵ reprise par Paul Cottin⁶ donne les noms, les états de service, la date et le lieu de naissance, la date d'entrée en service (ou celle de l'admission dans le corps des mameluks, les campagnes, les blessures, les promotions et décorations, la date du décès ou de l'admission aux «réfugiés de Marseille» qui était leur retraite. Voici en cette liste ce qui se rapporte aux mameluks originaires de Géorgie :

AZARIA, le grand. — 1782 à Théplis (Tiflis). An VIII, IX, XIV, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1813, 1814. Blessé d'un coup de feu qui lui a traversé le corps. Maréchal des logis, 1807.

CHAHIN. — 1776 à Tiflis (Géorgie). Lieutenant dans la compagnie des Mameluks formés en Égypte par le général Bonaparte, an VIII; capitaine, 1813. Campagnes : ans IX, XII, XIII, XIV, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811, 1812, 1813. A reçu 35 blessures dont deux coups de feu, à Héliopolis; un coup de feu à Eylau; un coup de feu à la retraite de Madrid. A pris

⁴ Au service de l'Empereur Rustam portera plus volontiers un large turban blanc. Le costume, originellement semblable à celui d'Égypte deviendra vite du reste un uniforme de parade et opérétte. Voir par ex. : E. FIEVÉE, *Napoléon I^{er} et la Garde Impériale*, Paris, 1859.

⁵ Registre matricule des mameluks de la garde impériale, conservé aux Archives administratives de la guerre.

⁶ Paul COTTIN, *Addendum aux Souvenirs de Roustam, mamelouck de Napoléon I^{er}*, Paul Ollendorf, ed. Paris.

une pièce de canon et sauvé le général Rapp à Austerlitz et le chef d'escadron Daumemée à la retraite de Madrid. Chevalier de la légion d'honneur, an XII; officier, 1806; doté de 500 francs, 1808. Mort à Melun, 1838.

GÉORGIE CHERKES. — 1781 à Tiflis (Géorgie). Admis, an X. Marseille, 1809. Maréchal des logis⁷.

GÉORGIE MOUSSAHA. — 1781. Mégrélie. Admis, an X. Mort, an XIII.

GÉORGIE ROUSTAN. — 1781. Tiflis (Géorgie). Admis, an X. Marseille, 1807. Maréchal des logis⁸.

GÉORGIE (NICOLE). — 1778. Larzn (Natolie). Admis, an X. Campagnes : ans XIV, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811. Congédié, 1814. Brigadier, 1809.

GOURY DAUD. — 1780. Tiflis (Géorgie). An VIII. Réformé, an X.

HASSAN. — 1785. Mégrélie (Géorgie). An VIII. Campagnes : ans VII, VIII, IX, XIV, 1806, 1807, 1808, 1809, 1810, 1811. Porte-queue, 1809. Congédié, 1814.

NIA (ANNA). — En Géorgie. Admis, 1808. Campagnes : 1810, 1811. En arrière sans nouvelles, décembre 1812.

RUSTAM RAZA. — Tiflis (Géorgie). Signalement : taille 1 m 74, visage rond, front ordinaire, bouche moyenne, yeux roux, nez ordinaire, menton rond, cheveux et sourcils châtains. Admis le 2 germinal an X. Congédié le 25 août 1806.

SERA (JOSEPH). — 1791. En Géorgie. Admis, 1808. Campagnes : 1810, 1811. Prisonnier à Moscou le 16 octobre 1812.

Maurice DÉRIBÉ

⁷ Bien des mameluks ignoraient ou faisaient mine d'ignorer leur nom; on se contentait alors sur les listes de les désigner par le nom de leur pays d'origine. D'où les quatre Géorgie de cette liste qui ne renferme pas moins de huit Arménie.

⁸ Cet autre Rustam est explicité par Hector FLEISCHMANN, *Roustam mameluk de Napoléon*, Albert Mericand ed. Paris, 1910 qui fait une confusion en l'appelant Georges.

L'IMPRIMERIE GÉORGIENNE À MONTAUBAN

RÉSUMÉ

L'article est consacré essentiellement à l'activité du foyer culturel géorgien à Montauban (la maison de la Congrégation géorgienne, l'imprimerie géorgienne, les livres géorgiens imprimés dans cette imprimerie). L'article est complété par les documents découverts par nous aux archives de Montauban.

* * *

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, parmi les foyers de la culture géorgienne, le plus important fut celui de la ville de Montauban, où pendant les années 70-80 du XIX^e siècle un travail intense était déployé.

En 1961-1962, pendant mon séjour en France, je suis allé de Paris à Toulouse, afin de pouvoir, avec l'aide de mes amis de Toulouse (le secrétaire départemental de l'Association France-URSS à Toulouse, Mr. B. Rosenfarb et autres) atteindre Montauban et étudier dans les Archives de la ville et départementales les traces de l'activité de l'imprimerie géorgienne à Montauban.

A Montauban tout nous a été rendu facile par le Secrétaire Général de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Montauban et de Tarn-et-Garonne, Mr. Noël Cassé.

Malheureusement, mon premier essai n'a pu donner les résultats espérés, je n'ai pu découvrir aussi facilement les documents auxquels je m'intéressais. Pendant ce temps le délai de mon séjour en France s'achevait; comme j'avais d'autres affaires plus importantes, je fus obligé de remettre ce travail pour des temps meilleurs, pourtant l'établissement des premiers contacts avec les archivistes de la ville de Montauban et du département n'était pas aussi inutile.

En 1971, au mois de mai, s'est déroulé à Toulouse un Colloque des historiens de l'Union Soviétique et de France. Cela m'a permis de m'occuper de l'affaire du foyer géorgien de Montauban. Dans ce but j'ai voyagé de Toulouse à Montauban.

En septembre-décembre de l'année 1972, pendant ma mission scientifique en France, j'ai décidé d'étudier définitivement la question de l'activité du foyer de la culture géorgienne à Montauban. Alors dans les Archives de la ville et du département à Montauban, j'ai découvert des documents intéressants.

À la fin des années 70 du XIX^e siècle à Montauban, dans la rue de l'Égalité, les membres géorgiens de l'Immaculée Conception de Constantinople avaient acquis une petite maison où ils avaient fondé un monastère

géorgien. Comme vicaire principal de ce monastère avait été élu Andria Tsinamdzgvarichvili — un homme d'affaires énergique, l'ami de Pétré Kharistchirachvili.

La Congrégation géorgienne de Montauban avait sa propre armoire avec l'inscription «Scholasticat Géorgien. Rue de l'Égalité, Montauban (Tarn-et-Garonne)».

Sur l'initiative d'Andria Tsinamdzgvarichvili ils avaient reçu une presse typographique et avaient commencé à imprimer des livres géorgiens. Voici un livre géorgien imprimé à Montauban, avec l'inscription suivante : «Petit manuel pour l'étude de la langue française ou le dictionnaire méthodique français-géorgien et des dénominations sur des sujets nécessaires». Sur la couverture du livre est désignée une violette, avec, au-dessous, l'inscription : «À l'imprimerie d'Enrico Fabre de la ville de Montauban. 1880».

Ce livre est composé en tout de 138 pages. Il est complété par l'alphabet géorgien avec la prononciation française. En dehors du dictionnaire franco-géorgien, ils avaient édité à Montauban beaucoup d'autres livres. Nous allons citer parmi eux les livres qui suivent :

1. Le prêtre du ciel ou les conseils spirituels pour l'utilisation par tous les ordres, composés en allemand par le prince héritier le prêtre Alexandre Hohenloé.

2. Le chemin de la vie ou les projets pour l'utilisation des vérités séculaires afin d'être employé par les prêtres pour la prédication et le livre pour la lecture des civils et pour dire la messe, composé par le saint Alphonso Ligor.

3. La sagesse humaine qui enseigne à l'homme le bon emploi de l'intelligence, édifie l'homme et lui procure la richesse, complété par des exemples vivants et les paroles des philosophes sages.

4. L'homme Sage ou les magnifiques enseignements de la sagesse et de la conduite.

5. La grammaire géorgienne pour les jeunes des écoles de campagne, nouvellement composée.

6. Le manuel de rhétorique ainsi que l'art oratoire pour les jeunes gens.

7. La philosophie ou l'amour de la Sagesse contenant la psychologie, la logique, la conduite, en vue d'entrer dans l'enseignement supérieur; pour les jeunes gens — l'histoire sainte naturelle.

8. Le précis géographie physique, civile et historique pour les écoles de villages.

9. Une courte histoire universelle des époques antique et moderne, parentés, qui nous conte des faits principaux et de hasard arrivés dans l'humanité depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, divisés en sept parties. La première partie contient l'histoire sainte de l'ancien et du nouveau Testaments. La deuxième partie contient l'histoire des anciens peuples comme les égyptiens, assyriens, midiens, persans, grecs et des macédoniens. La troisième partie contient l'histoire des carthaginois, des romains. La quatrième partie contient l'histoire du Moyen-Âge. La cinquième partie contient l'histoire moderne. La sixième partie contient l'histoire des peuples d'Europe comme la Russie, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et d'autres. La septième partie contient l'histoire de la Géorgie.

10. La vie de Saint-Eustate dite en vers par nous.
11. Le livre des poésies choisies.
12. Le livre portatif de prières.
13. Le jardin des prières.
14. La doctrine chrétienne.
15. Une petite doctrine chrétienne.
16. Un petit manuel pour l'enseignement de la langue française.
17. L'introduction à la grammaire latine.
18. L'introduction à la grammaire française.
19. Plusieurs leçons utiles pour les jeunes gens. Gratuit.
20. Les feuilles de prières quotidiennes. Gratuit.

Ainsi, si nous y ajoutons le dictionnaire franco-géorgien précité, nous obtenons 21 titres de livres, édités par l'imprimerie de Montauban. Mais ce sont seulement les livres que nous avons découverts. Certains de ces livres se trouvent dans les bibliothèques de la Géorgie.

Comme nous voyons, les livres édités à Montauban sont divers par leur caractère et traitent différents sujets. Les livres sont bon marché ou même gratuits, c'est-à-dire accessibles pour les familles pauvres. Les livres ne portent ni le nom de leur éditeur, ni ceux des auteurs.

Les livres édités à Montauban étaient expédiés non seulement aux foyers de la culture géorgienne en Europe, mais aussi en Géorgie, pour que les enfants Géorgiens aient la possibilité de s'instruire en géorgien.

On pouvait acquérir les livres, édités à Montauban, à Montauban même à l'adresse suivante : « Sieur Alexandre Stepanian, Monastère de l'Union des religieuses de l'Immaculée conception en la ville de Montauban : France, Montauban, Rue du Cimetière Catholique, Tarn-et-Garonne »; 2. « Sieur Gaspar Spadaros à Constantinople, Padjadji Khan de Galate ».

Comme il apparaît dans les archives, en mars 1880, les autorités françaises ont fermé le monastère des catholiques géorgiens de Montauban et chassé les géorgiens. « Une première colonie peu nombreuse (environ 6 membres) fut expulsée par haine anti-cléricale sur un semblant de motif vers 1882 à la même époque que l'expulsion des Jésuites du Grand et Petit Séminaire de Montauban »¹ — nous écrivait Mr. N. Cassé.

Le 8 mai 1885, le supérieur des Pères géorgiens à Constantinople, Pétré Kharistchirachvili avait adressé une lettre au ministre des Affaires Étrangères de France, le Marquis de Noailles. Il est dit dans la lettre : « Le soussigné Supérieur des religieux Géorgiens, Serviteurs de l'Immaculée Conception, domiciliée à Feri Keui à l'honneur de soumettre humblement ce qui suit à V.E. : une petite maison que je possède à Montauban (Tarn-et-Garonne) et qui servait d'habitation et de salle d'étude aux jeunes Géorgiens qui voulaient aller terminer en France leurs études, a été fermée *récemment*, *ou il y a quelque temps déjà*, par ordre ministériel »².

¹ Montauban, Chambre de Commerce et d'Industrie de Montauban et de Tarn-et-Garonne, n° 6594 NC/GV. Montauban, le 17 octobre 1963, le Secrétaire Général Noël Cassé.

² Montauban, Archives Départementales, Annexe à la Dépêche politique n° 64. Le Supérieur des Pères Géorgiens à Constantinople à S.E.M. le Marquis de Noailles. Feri-Keui, le 8 mai 1885.

Dans la lettre de Pètré Kharistchirachvili il est indiqué que « les jeunes Géorgiens auxquels je m'intéresse et qui veulent étudier les langues française et latine, ne peuvent point trouver hors de France un enseignement d'aussi haute valeur que celui qu'ils peuvent acquérir avec des professeurs si distingués.

Grâce à cet enseignement supérieur et après avoir promptement terminé leurs études, ces jeunes Géorgiens, dans toutes les contrées Orientales, où ils retournaient, pour y fonder, à leur tour des écoles, vulgarisaient et propageaient la belle langue française»³.

À notre avis la cause de la fermeture du monastère des catholiques géorgiens à Montauban était l'inexécution de l'exigence des autorités françaises par les Géorgiens. Il s'agit du décret du 29 mars 1880, signé par le Président de la République Française Jules Grévy, le ministre de l'intérieur et des cultes Ch. Lefère et par le P. de la R., le garde des sceaux, ministre de la justice Jules Cazot.

Voilà le contenu de ce décret : Article I. Toute Congrégation ou Communauté non autorisée est tenue, dans le délai de trois mois à dater du jour de la promulgation du présent décret, de faire les diligences ci-dessous spécifiées, à l'effet d'obtenir la vérification et l'approbation de ses statuts et règlements, et la reconnaissance légale pour chacun de ses établissements existants de fait.

Art. 2. La demande d'autorisation devra, dans le délai ci-dessus imparti, être déposée au secrétariat général de la préfecture de chacun des départements où l'association possède un ou plusieurs établissements. Il en sera donné récépissé. Elle sera transmise au ministre de l'intérieur et des cultes, qui instruira l'affaire.

Art. 3. À l'égard des congrégations d'hommes, il sera statué par une loi...

Art. 5. ... les justifications à produire à l'appui de la demande d'autorisation seront énoncées ci-dessous.

Art. 6. La demande d'autorisation devra contenir la désignation du supérieur ou des supérieurs, la détermination du lieu de leur résidence, et la justification que cette résidence est et restera fixée en France. Elle devra indiquer si l'association s'étend à l'étranger ou si elle est renfermée dans le territoire de la République.

Art. 7. À la demande d'autorisation devront être annexées : 1) la liste nominative de tous les membres de l'association ; cette liste devra spécifier, pour chaque membre, quel est le lieu de son origine et s'il est français ou étranger ; 2) l'état de l'actif ou du passif, ainsi que des revenus et charges de l'association et de chacun de ses établissements ; 3) un exemplaire des statuts et règlements.

Art. 8. L'exemplaire des statuts dont la production est requise devra porter l'approbation des évêques des diocèses dans lesquels l'association a des établissements et contenir la clause que la congrégation ou communauté est soumise, dans les choses spirituelles, à la justification de l'Ordinaire.

Art. 9. Toute congrégation ou communauté qui, dans le délai ci-dessus

³ *Ibid.*

imparti n'aura pas fait la demande d'autorisation avec les justifications prescrites à l'appui, encourra l'application des lois en vigueur⁴.

Évidemment, les Géorgiens habitant à Montauban n'ont pas exécuté ces exigences des autorités françaises et le monastère des catholiques géorgiens à Montauban fut fermé.

« La Congrégation des Pères Géorgiens, — écrivait P. Kharistchirachvili, — possède déjà à Constantinople, depuis son établissement en Orient, quatre écoles qui sont : l'école St. Joseph de Papas-Keupru de Péra et inaugurée en 1875, celle de Scutari, puis celle de Feri-Keui, enfin celle des Dardanelles, dont les résultats sont au delà de tout succès, augmentant ainsi, de tout leur pouvoir, l'influence bienfaisante de la France, leur seconde Patrie.

Ils sont donc privés aujourd'hui de l'Instruction Supérieure assurant leur avenir.

En conséquence étant moi-même profondément affligé de ces malheureux résultats, ces jeunes Géorgiens n'étant jamais destinés à exercer aucune fonction ecclésiastique, ni autre quelconque en France, où ils n'ont jamais résidé et ne résideront jamais que comme de simples étudiants de passage, j'ose prendre la liberté de supplier très justement, V.E., de daigner faire valoir auprès du Gouv-t de la République Française les considérations qui précèdent afin d'obtenir en notre faveur, l'autorisation de louer de nouveau une petite maison à Montauban en France devant exclusivement et spécialement servir d'habitation à nos élèves Géorgiens qui suivront alors fructueusement comme externes, les cours des écoles françaises de la localité ».

Le Ministre des Affaires Étrangères de France, le marquis de Noailles a renvoyé la lettre de P. Kharistchirachvili pour examen au Ministre de l'Intérieur de France. Le Ministre de l'Intérieur, le 9 juillet de la même année 1885, s'est adressé au Préfet du Tarn-et-Garonne pour que ce dernier étudie l'affaire et lui présente un rapport. Mais le Préfet de Tarn-et-Garonne s'est adressé au Maire de Montauban. Nous lisons dans la lettre adressée par le Préfet au Maire : « Mr. le Ministre des Affaires Étrangères a appelé mon intérêt sur une demande que lui a adressé la Congrégation des Pères Géorgiens 'Serviteurs de l'Immaculée Conception' à l'effet d'obtenir l'autorisation de rouvrir la maison qu'elle a fondée à Montauban, il y a dix années environ, et qui a été fermée en exécution des décrets de 1880 ».

Mon Collègue expose que les Pères Géorgiens dirigent à Constantinople, sous la protection de notre Ambassade, une importante école et que c'est uniquement dans le but de former des professeurs qui puissent enseigner notre langue qu'ils ont acheté un immeuble en France; il ajoute que leur établissement à Montauban est fort peu considérable et qu'ils n'y ont jamais reçu à la fois plus de douze ou quatorze personnes, en comptant les maîtres et les élèves.

Par la pétition dont vous trouverez ci-joint copie, le Supérieur Général demande seulement qu'il lui soit permis de réunir à Montauban, sous la surveillance d'un de ses missionnaires, sept ou huit jeunes gens appartenant au rite Géorgien, qui suivront les classes du Séminaire de la ville et qui, leurs études achevées, retourneront en Orient pour y enseigner le français.

⁴ Ces matériaux m'ont été communiqués par Dom Bernard Outtier, ce dont je le remercie.

Mr. le Ministre des Affaires Étrangères estime qu'un tel établissement ne saurait être assimilé aux communautés religieuses visées par les décrets du 29 mars 1880, et exprime l'espoir qu'il sera possible d'autoriser dans ces conditions, la réouverture de la maison des Pères Géorgiens.

Je vous serai obligé de vouloir bien me faire connaître votre sentiment à cet égard, en me retournant le document communiqué. Pour le Ministre de l'Intérieur, le Directeur de la Sûreté Générale Mr. Levaillant⁵.

Le 10 juillet de la même année, le Préfet transmit au Maire de la ville de Montauban tous les documents en y joignant la lettre suivante : «Géorgiens. Congrégation. Monsieur le Maire. J'ai l'honneur de vous communiquer les pièces ci-jointes, en vous priant de vouloir bien m'informer de ce qu'était cette maison dont il s'agit avant l'exécution des décrets et de me donner votre avis personnel sur sa réouverture. Je vous prie de me retourner les pièces ci-jointes»⁶.

Le 13 août de la même année, le Maire de Montauban a écrit au Préfet du Département du Tarn-et-Garonne la réponse. Il est dit dans cette lettre : «Monsieur le Préfet. En me communiquant le dossier de la demande adressée à Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères par la congrégation des Pères Géorgiens «Serviteurs de l'Immaculée Conception» à l'effet d'obtenir l'autorisation de rouvrir la maison qu'elle a fondée à Montauban, il y a dix années environ, et qui a été fermée en exécution des décrets de 1880, vous m'avez prié de vous faire connaître ce qu'était cette maison avant l'exécution des décrets et mon avis personnel sur sa réouverture.

J'ai l'honneur de vous informer que la maison des Géorgiens est située près du cimetière de la ville dont elle n'est séparée que par un chemin rural. Au moment de l'exécution des décrets, elle comptait quatre religieux. Trois furent expulsés en 1880, le quatrième fut laissé dans l'établissement pour le garder, mais il y a environ un an, il quitta aussi notre ville, laissant à Monsieur le Curé de la paroisse de Villeneuve, le soin de louer cette propriété. Il y a en ce moment dans la maison plusieurs locataires.

Le jour de l'exécution des décrets, les religieux géorgiens réunirent les chefs du parti réactionnaire de la ville et quelques mendiants, avec leurs femmes et leurs enfants et se livrèrent à une manifestation contre le Gouvernement de la République. Les cris de «Vive le Roi» furent poussés et des pierres furent lancées contre les agents de l'autorité.

L'expulsion de ces religieux fut bien accueillie de la population républicaine de notre ville; leur réintégration donnerait lieu, je le crains, à de fâcheux commentaires. Je suis donc d'avis que les choses restent en l'état.

Si, comme le dit le Supérieur de la congrégation dans sa demande, les jeunes prêtres qu'il voudrait envoyer en France n'ont d'autre but que de suivre les classes du petit Séminaire, pourquoi ne suivraient-ils pas ces classes en qualité d'internes de cet établissement?

⁵ Montauban, Archives Départementales, Ministre de l'Intérieur Direction de la Sûreté Générale, 2^e Bureau, Congrégation.

⁶ Montauban, Archives Départementales, Géorgiens, Congrégation, n° 306/D. Montauban, 10 juillet, Monsieur le Maire.

Je vous renvoie ci-jointes les pièces communiquées... Le Maire Al. Ber-gis»⁷. Après ceci nous n'avons pas pu découvrir d'autres documents sur les rapports entre les autorités françaises et le foyer géorgien. Mais on voit clairement que les autorités françaises ont donné satisfaction à la demande de P. Kharistchirachvili et le monastère des catholiques géorgiens a continué son activité à Montauban.

«La colonie nouvelle, — écrit le Secrétaire Général Noël Cassé, — s'installa en dehors de la ville sur la route d'Ardus et fut expulsée lors de la séparation de l'Église et de l'État (vers 1903-1906)»⁸.

Mais vers la fin du XIX^e siècle les conditions de travail des catholiques géorgiens s'aggravaient progressivement non seulement à Montauban, mais même à Constantinople, où la Congrégation géorgienne était puissante.

Voici ce qu'écrivit un prêtre géorgien — Alphonse Khitharichvili, le 5 mars 1900 à propos de l'activité des autres géorgiens-religieux en France : «De Paris je suis parti pour voir nos sœurs et élèves-filles et je suis allé en Alsace dans la ville du district de Ribeauvillé, où j'ai rencontré nos deux sœurs, ennuyées, car l'évêque du lieu ne leur permettait pas de recueillir des dons parmi son peuple»⁹.

Pour cet affaire, A. Khitharichvili serait allé à Strasbourg, «où après avoir expliqué l'affaire au bon évêque, il m'a promis avec grand désir, de me remettre l'autorisation qu'ils puissent recueillir les dons en Alsace»¹⁰. Ensuite A. Khitharichvili observe : «Puis je suis revenu en France et je suis allé partout où étudient les novices de nos vierges, dans l'école des jeunes filles, dont le titre est : «Sœurs de la St. Providence»¹¹.

A. Khitharichvili vante ces écoles et indique que les études y sont bien organisées. Ensuite il aurait visité les élèves du monastère, 8 jeunes gens. Il avait parlé déjà de ces jeunes gens à Montauban. Parmi ces jeunes gens, deux se distinguaient particulièrement : un de Koutaïssi et l'autre — d'Akhalsikhé.

Dans la même année une dame française — Masel avait fait don d'une presse typographique au monastère géorgien de Montauban. Le 15 août 1899, A. Khitharichvili écrivait : «Pendant le séjour du Père Andréas à Montauban une dame française a fait don d'une presse typographique d'un nouveau modèle de typographie et...». Par la suite les Géorgiens auraient transporté cette presse typographique de Montauban à Constantinople. Depuis lors, nous ne voyons aucune trace de l'activité de l'imprimerie de Montauban.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'imprimerie géorgienne de Montauban et de l'activité du foyer de la culture géorgienne en France, en particulier, à Montauban.

Prof. Dr. I. TABAGOUA

⁷ *Ibid.*

⁸ Montauban, Chambre de Commerce et d'Industrie de Montauban et de Tarn-et-Garonne, n° 6594 NC/GV, Montauban, le 17 octobre 1963, le Secrétaire Général Noël Cassé.

⁹ Tbilissi, Institut du manuscrits, Affaires personnelles de M. Tamarachvili, n° 470, f. 15.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

FONDS NINO SALIA

FONDS PORTANT MON NOM À L'INSTITUT DES MANUSCRITS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE GÉORGIE

Je publie ici la liste des ouvrages composant ma bibliothèque constituée à Paris durant de longues années et qui se trouve aujourd'hui à l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie, où un fonds portant mon nom a été ouvert sur la proposition du Directeur de l'Institut, le Professeur Eléné Metreveli, approuvée par l'Académie des Sciences.

Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, l'un des buts que je m'étais fixés était de laisser, outre la *Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa* que nous éditons depuis trente ans, quelque chose d'utile et de tangible — dans la mesure de mes possibilités — à mon pays natal, sans oublier la France, qui m'a accueillie, et où j'ai passé les trois quarts de mon existence et où je terminerai probablement ma vie.

En effet, ma bibliothèque se compose principalement d'ouvrages en langue française d'auteurs français célèbres : écrivains et savants, publiés par le Centre National de la Recherche Scientifique de France, des Universités et des Instituts, de grandes éditions françaises, etc. Ainsi je pense pouvoir apporter dans cette partie du monde ma modeste contribution au rayonnement de la culture française.

J'ai choisi l'Institut des Manuscrits, qui est le gardien principal des trésors de la culture géorgienne, où est réuni ce qui reste des richesses culturelles du pays que les vicissitudes des temps, les guerres cruelles et les invasions n'ont pu faire disparaître complètement. « Le peuple géorgien, possesseur d'une haute et ancienne culture, aimait les livres et appréciait leur apport, vu que dans la plupart des cas, c'étaient précisément ses livres et sa langue qui lui avaient conservé son existence physique, l'avaient préservé de l'anéantissement, de la dégénérescence, tout au long des périodes ténébreuses de son histoire », écrivait l'un des principaux collaborateurs de l'Institut des Manuscrits, feu Alexandre Gamkrélidzé dans son article « Un grand trésor du peuple géorgien » consacré à cet Institut.

PREMIÈRE PARTIE

1. Acta Sanctorum, 69 volumes. Éd. Bolland, Bruxelles (épuisé).
2. L'abolition de la féodalité dans le monde occidental, Toulouse, 12-16 novembre 1968, t. 1-2, Paris, 1971.
3. Acta Andreae apostoli, Anal. Boll. 13, 1894 (extrait).
4. Acta beati Abrahae Kidunaiae monachi, Anal. Boll. 10, 1891 (extrait).
5. Acta conciliorum oecumenicorum, 7 vol.
6. Acta graeca S. Dometii martyris, Anal. Boll. 19, 1900 (extrait).
7. Acta graeca S. Eustathii et sociorum eius, Anal. Boll. 3, 1884 (extrait).
8. Acta graeca S. Theodori Ducis martyris, Anal. Boll. 2, 1883 (extrait).
9. Acta graeca SS. Dasii, Gai et Zotici, Anal. Boll. 20, 1901 (extrait).
10. Acta graeca SS. Davidis, Symeonis et Georgii, Anal. Boll. 18, 1899 (extrait).
11. Acta S. Agathonici et sociorum eius, Anal. Boll. 2, 1883 (extrait).
12. Acta Mar 'Abd al-Masih, Anal. Boll. 15, 1886 (extrait).
13. Acta Mar Kardaghi, Anal. Boll. 9, 1890 (extrait).
14. Acta S. Maris, Anal. Boll. 4, 1885 (extrait).
15. Acta S. Menae martyris Aegyptii, Anal. Boll. 3, 1884 (extrait).
16. Acta S. Theognii ep. Beteliae, Anal. Boll. 10, 1891 (extrait).
17. Actes de S. Thomas, Anal. Boll. 20, 1901 (extrait).
18. Actes du Colloque international sur l'art de Fontainebleau, 1975
Éd. CNRS.
19. Actus S. Philippi apostoli, Anal. Boll. 9, 1890 (extrait).
20. Albertini E., L'Empire romain, 4^e édition, Paris, 1970.
21. Allen W. E. D., The Georgian marriage projects of Boris Godunov.
22. Amiran-Darejaniani, A cycle of medieval Georgian tales, Oxford, 1958.
23. Ammien Marcellin, Histoire, t. 1-2, Paris, 1968-1970.
24. Annali della Facolta di lingue et litterature, 1970-1974, 8 volumes.
25. Annals of the Kings of Assyria, London, 1902.
26. Antoine (saint), Lettres, éd. G. Garitte, Louvain, 1955, 3 volumes.
27. Anuario del Seminario de Filologia Vasca «Julio de Urquijo», San Sebastian, vol. 6-8, 1972-1974, 3 volumes.
28. Apollonios de Rhodes, Argonautiques, t. I (chants 1-2), Université de France.
29. Archives de l'Athos, t. 2-5 et 7, Paris, 1946-1975, 8 volumes.
30. Aristote, Œuvres, 22 volumes. Éd. Université de France.
31. Assfalg J., Georgische Handschriften, Wiesbaden, 1963.
32. Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien, Paris, 1976.
33. Assfalg-Krüger, Kleines Wörterbuch des Christlichen Orients, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1975.

34. Avalichvili Z., A fifteenth-century Georgian needle painting in the Metropolitan Museum, New York, London, 1935 (extrait).
35. Avalichvili Z., Géographie et légende dans un écrit apocryphe de S. Basile, *Revue de l'Orient chrétien* 1929 (extrait).
36. Avalichvili Z., Notice sur une version géorgienne de la Caverne des Trésors, *Revue de l'Orient chrétien* 1929 (extrait).
37. Baars W., *New Syro-Hexaplaric texts*, Leiden, 1968.
38. Babić G., *Les chapelles annexes des églises byzantines*, Paris, 1969.
39. Bagration T., *Shota Rustaveli*.
40. Ballance S., Bryer A. and Winfield D., *Nineteenth century monuments in the city and vilayet of Trebizond*, APXEION ΠIONTOY, 1966 (extrait).
41. Barbey d'Aureville, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, 1966.
42. Barthélemy S., Gourevitch D., *Les loisirs des Romains*, Paris, 1975.
43. Basile de Césarée, *Sur l'origine de l'homme*, Paris, 1970.
44. Baudelaire C., *Les fleurs du mal*, Paris, 1952.
45. Baudelaire C., *Petits poèmes en prose*, Paris, 1952.
46. Baumstark A., *Liturgie comparée*, Paris, 1953.
47. Bedi Kartlisa, *Revue de kartvélologie*, vol. 1-34.
48. Bednar J., *La spiritualité et le symbolisme dans les œuvres de Chrétien de Troyes*, Paris, 1974.
49. Benvéniste E., *Problèmes de linguistique générale*, vol. 1-2.
50. Benvéniste E., *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1-2, Paris, 1969.
51. Bérédzé Ch., *Chota Rustaveli e la Giurisprudenza*, Roma, 1968.
52. Berque J. et Chevallier D., *Les Arabes par leurs archives*, Paris, 1976.
53. Bezold C., *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, Heidelberg, 1926.
54. Bezzola R., *Le sens de l'aventure et de l'amour*, Paris, 1968.
55. *Biblia sacra polyglotta*, t. 1-6.
56. *Bibliographia dell'antichità cristiana*, *Rivista di archeologia cristiana* (extrait).
57. *Bibliographia Patristica*, Bd. 1-15, Berlin, 1959-1977.
58. *Bibliographie géographique internationale*, Paris, 1975.
59. Birdsall J. N., *A second georgian recension of the Protevan*.
60. Birdsall J. N., *Ms. Vindob. Georg. 2...*, *Oriens Christianus* (extrait).
61. Birdsall J. N., *Some recently discovered Georgian palimpsest fragments of the Gospels*, *Studia evangelica* VI, 1973 (extrait).
62. Biro M., *The «Kipchaks» in the Georgian martyrdom of David and Constantine*, *Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis*, 1973 (extrait).
63. Bleichsteiner R., *Perchtengestalten in Mittelasien s.e.*, 1953, *Archiv für Völkerkunde* 8 (extrait).

64. Bleichsteiner R., Mingrelische... Texte, Akad. d. Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Klasse, Sitzungsberichte 205/1.
65. Boisacq E., Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Heidelberg, 1950.
66. Bon A., Byzance (Archaeologia mundi), Paris, 1972.
67. Le Péloponèse byzantin jusqu'en 1204, Paris, 1951.
68. The Book of the Zodiac, London, 1949.
69. Les commentaires byzantins de la Divine Liturgie du VII^e au XV^e siècle, Paris, 1966.
70. Bossuat R., Le Moyen Age, Paris, 1955.
71. Bouda K.-Kuipers Aert H., Phoneme and morpheme in Kabardian, Central Asiatic Journal, vol. 6, n^o 3.
72. Bouda K.-Benveniste E., Études sur la langue ossète, Kratylos VI-1, 1961 (extrait).
73. Bouillet M.-N., Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, Paris, 1861.
74. Bovini G., Mosaïques de Ravenne, Bologne, 1970.
75. Bowra C. M., L'expérience grecque, Paris, 1969.
76. Boyancé P., Études sur la religion romaine, Rome, 1972.
77. Brisson L., Le même et l'autre dans la structure ontologique du Timée de Platon, Paris, 1974.
78. Brunel P., Paul Claudel : L'Échange, Paris, 1974. CNRS.
79. Bruno Giordano, Des fureurs héroïques, Paris, 1954. Universités de France.
80. Bryer A., Rural society in the Empire of Trebizond, APXEION ΠΟΝΤΟΥ, 1966 (extrait).
81. Buadzé S., Das Problem des Totes, Ethik, 1932 (extrait).
82. Bucoliques grecs, 2 tomes, Paris, 1967-1972. Universités de France.
83. Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. 66, 1-2; t. 70, 2; t. 71, 1-2.
84. Cahen C., Turcobyzantina et Oriens Christianus, 4 tomes, London, 1974.
85. Cahiers archéologiques, tomes 1-24. Éd. CNRS.
86. Cahiers de Civilisation médiévale, t. 15-18, 19, 1-2. CNRS.
87. Le calendrier palestino-géorgien du Sinaiticus 34, Bruxelles, 1958.
88. Canard M., Byzance et les Musulmans du Proche Orient, 1973.
89. Canard M., Miscellanea Orientalia, London, 1973.
90. Catalogue des manuscrits en écriture latine, t. 1-3, 5-6.
91. Cavaignac E., Étude synoptique des civilisations (texte et cartes), Paris, 1968. Universités de France.
92. Cavaliere P. F. de, Una storia bizantina del secolo IV : il martirio dei santi Notari, Anal. Boll. 64, 1946 (extrait).
93. Chrétien de Troyes, Perceval le Gallois ou Le Conte du Graal, Paris, 1976. Universités de France.

94. Claudel P., *Figures et paraboles*, Paris, 1974.
95. Claudel P., *La Légende de Prakriti*, Paris, 1972.
96. Claudel P., *Le Poète et le Shamisen*, Paris, 1970.
97. Claudel P., *Richard Wagner*, Paris, 1970.
98. *Clavis Patrum graecorum*, Turnhout, 1974, vol. 2.
99. *Codices graeci Bibliothecae Vaticanae selecti*, Vaticani, 1969.
100. *Codices Vaticani Graeci. Codices, 1745-1962, t. 1-2*, Vatican, 1970-1973.
101. Cohn M. M., *Nouveau dictionnaire hébreu-français*, Paris.
102. *Les Collections arabes des miracles de la Sainte Vierge*, Anal. Boll., t. 42, 1924 (extrait).
103. Collinet J.-P. et Serroy J., *Romanciers et conteurs du XVII^e siècle*, Paris, 1975.
104. *Comnène Anne, Alexiade, t. 1-4*, Paris, 1945-1976.
105. *Constantin VII, Porphyrogénète, t. 1-2*, Paris, 1967.
106. *Contenau G., Manuel d'archéologie orientale, vol. 1*, Paris, 1927.
107. *Corneille, Théâtre complet, t. 1*, Paris, 1950 (vol. 1).
108. *Corpus christianorum. Series Graeca*, Leuven, s.a.
109. *Corpus inscriptionum chaldaicarum. Lief. 1-2*, Berlin, 1928-1935.
110. *Corpus Iuris civilis, vol. 1*, Berolini, 1922.
111. *XX Corso di cultura sull' arte Ravennate et Bizantina*, 1973.
112. *Cosmas Indicopleustès, Topographie Chrétienne, t. 1-3*, Paris, 1968-1973.
113. *Cumont F., Les Actes de S. Dasius*, Anal. Boll., t. 16, 1897 (extrait).
114. *Cydones Démétrius, Correspondance*, Paris, 1930.
115. *Darrouzès J., Georges et Démétrios Tornikès. Lettres et discours*, Paris, 1970.
116. *Dassonville M., Ronsard, t. 1-2*.
117. *Dchobadze-Zizichwili W., Los esmaltes del icono de Jajuli*. Madrid, De Archivo Español de Arte, num. 97 (extrait).
118. *De Vita SS. Xenophontis et Sociorum*, Anal. Boll., t. 22, 1903 (extrait).
119. *De Poe D., Aventures de Robinson Crusoé*.
120. *Die Kaukasischen Sprachen*. Leiden, 1963, *Handbuch der Orientalistik VII* (extrait).
121. *Delehaye H., Les Actes de S. Barbarus*, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).
122. *Delehaye H., Les Actes des martyrs de Pergame*, Anal. Boll., t. 58, 1940 (extrait).
123. *Delehaye H., Les Actes inédits de Ste Charitine...*, Anal. Boll., t. 72, 1954 (extrait).
124. *Delehaye H., Le Calendrier d'Oxyrhynque...*, Anal. Boll., t. 42, 1924 (extrait).
125. *Delehaye H., L'Invention des reliques de Saint Méнас...*, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).

126. Sainte Théodote de Nicée, Anal. Boll., t. 55, 1937 (extrait).
127. Delehaye H., Synaxarium et miracula S. Isaiae..., Anal. Boll., t. 42, 1924 (extrait).
128. Une Vie inédite de Saint Jean l'Aumônier, Bruxelles, Soc. des Bollandistes, 1927.
129. Delitzsch F., Assyrische Lesestücke, Leipzig, 1900.
130. Denys l'Aréopagite. La Hiérarchie céleste, Paris, 1970.
131. Descartes, Œuvres, t. I-II.
132. Desonay F., Ronsard, poète de l'amour, *Livres 1-2*, Bruxelles, 1965.
133. Les Deux vies de S. Mélanie..., Anal. Boll., t. 25, 1906 (extrait).
134. Devos P., Le Dossier hagiographique de S. Jacques..., Anal. Boll., t. 72, 1954 (extrait).
135. Les origines du «Barlaam et Joasaph»..., Anal. Boll., t. 75, 1957 (extrait).
137. Devos P., Sainte Širin martyre sous..., Anal. Boll., t. 64, 1946 (extrait).
138. Devreesse R., Les Anciens commentateurs grecs des Psaumes, Citta del Vaticano, 1970.
139. Dictionnaire d'archéologie chrétienne, t. 1-15, Paris, 1907-1953.
140. Dictionnaire d'histoire de géographie ecclésiastique, t. 1-XVIII (fasc. 102-105), vol. 95.
141. Didascalia et Constitutiones Apostolorum, vol. 1-2, 1970.
142. Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, *Livre 12, 17, 19*.
143. Le dossier de l'affaire des Templiers, Paris, 1964.
144. Du Bourguet P., L'Art copte, Paris, 1968.
145. Du Cange, Glossarium mediae et infimae latinitatis, *Bd. 1-10*.
146. Du Cange, Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis, *Bd. 1-2*.
147. Ducellier A., Le Drame de Byzance, Paris, 1976.
148. Duchemin J., Pindare, poète et prophète, Paris, 1955.
149. Duchemin J., Prométhée, Paris, 1974.
150. Dufrenne S., Les Programmes iconographiques des églises byzantines de Mistra, Paris, 1970.
151. Dumézil G., Idées romaines, Paris, 1969.
152. Dumézil G., Mythe et Épopée, vol. 1-3, Paris, 1971-1974.
153. Dumézil G., La Religion romaine archaïque, Paris, 1974.
154. Dumézil G., Le Verbe oubykh, Paris, 1975.
155. Durant W., Débâcle et finale, Genève, 1966.
156. Durant W., Les Étrangers aux Portes, Genève, 1966.
157. Durant W. et Durant A., La Lutte des Doctrines pour le Pouvoir, L'Italie, l'Espagne, La France, Genève, 1968.
158. École des langues orientales anciennes de l'Institut catholique de Paris, Paris, 1964.

159. Édon G., Dictionnaire français-latin, Paris, 1973.
160. Empananza J. M. A., Origen y evolucion de la pintura Vasca, 1973.
161. Encomium in Sanctum Agathonicum..., Anal. Boll., t. 5, 1886 (extrait).
162. Encyclopaedia universalis, vol. 1-21, Paris, 1975-1976.
163. Ephraem Syrus, S. Ephraem Syri Opera, t. 1, fasc. 1, Roma, 1915.
164. Éphrem, saint. Saint Éphrem — Commentaire de l'Évangile concordant, Dublin, 1963.
165. Esbroeck M. van, Apocryphes géorgiens de la Dormition, Anal. Boll., t. 91, 1973 (extrait).
166. Esbroeck M. van, Les apophtegmes dans les versions orientales, Anal. Boll., t. 93, 1975 (extrait).
167. Esbroeck M. van, L'Assomption de la Vierge dans un Transitus Pseudo-Basilien, Anal. Boll., t. 92, 1974 (extrait).
168. Esbroeck M. van, Les formes géorgiennes des Acta Iohannis, Anal. Boll., t. 93, 1975.
169. Esbroeck M. van, Fragments méconnus du Lectionnaire géorgien, Muséon, t. 88, 1975 (extrait).
170. Esbroeck M. van, «Généalogie de la Vierge» en géorgien, Anal. Boll., t. 91, 1973 (extrait).
171. Esbroeck M. van, Hébreux 11, 33-38 dans l'ancienne version géorgienne, Rome, Biblica, vol. 53, f. 1, 1972 (extrait).
172. Esbroeck M. van, L'Homélie géorgienne d'Hésychius de Jérusalem sur la résurrection..., Muséon, t. 87, 1974 (extrait).
173. Esbroeck M. van, La lettre de l'empereur Justinien sur l'Annonciation et la Noël en 561, Anal. Boll., t. 86, 1968 (extrait).
174. Esbroeck M. van, Une liste d'apôtres dans le Codex géorgien 42 d'Ivion, Anal. Boll., t. 86, 1968 (extrait).
175. Esbroeck M. van, Nathanaël dans une homélie géorgienne sur les Archanges, Anal. Boll., t. 89, 1971 (extrait).
176. Esbroeck M. van, Nouveaux apocryphes de la Dormition conservés en Géorgien, Anal. Boll., t. 90, 1972 (extrait).
177. Esbroeck M. van, Nouveaux fragments de Méliton de Sardes dans une Homélie géorgienne sur la Pâque, Anal. Boll., t. 90, 1972 (extrait).
178. Esbroeck M. van, Le traité sur la Pâque de Méliton de Sardes en Géorgien, Muséon, t. 84, 1971 (extrait).
179. Eschyle, Œuvres, t. 1-2, Paris, 1969-1972.
180. Éthérie, Journal de voyage, Paris, 1971.
181. Euripide, Œuvres, t. 1-6, Paris, 1970-1975. Universités de France.
182. Eusebii Caesariensis de Martyribus Palestinae, Anal. Boll., t. 16, 1897 (extrait).
183. Das Evangelium nach Philipos Hrsg. und Übersetzt von W.C. Till, Berlin, De Gruyter, 1963.
184. Ex actis SS. Tergeminorum Speusippi, Eleusippi et Meleusippi, Anal. Boll., t. 2, 1883 (extrait).

185. Expugnationis Hierosolymae a.d. 614, t. 1-2.
186. Fähnrich H., Arabische Lehnwörter in der Babasa Indonesia und in der georgischen Sprache, Berlin, 1966 (Sonderdruck aus der Ztschr. Mitteilungen des Instituts für Orientforschung, Bd. 11).
187. Les Fêtes de la Renaissance, t. 1-3, Paris, 1973-1975.
188. Flavius Josèphe, Autobiographie, Paris, 1959.
189. Flavius Josèphe, Contre Apion, Paris, 1972.
190. Flavius Josèphe, Guerre des Juifs, Livre 1, Paris, 1975.
191. Flavius Josèphe, La Guerre des Juifs, Paris, 1977.
192. Floros C., Universale Neumenkunde, Bd. 1-3, 1970.
193. Folz R., De l'Antiquité au monde Médiéval, Paris, 1972.
194. Fossier L., L'Institut de recherche et d'histoire de textes, Paris, 1970. CNRS.
195. Poésie liturgique, Paris, 1963 (Foucher J.-P.).
196. Fournier J.M., Approche analogique d'une expertise en écriture un exemple l'affaire Dreyfus, Paris, 1975.
197. Un Fragment des actes S. Julien d'Anazarbe, Anal. Boll., t. 15, 1896 (extrait).
189. Franke P.R. et Hirmer M., La Monnaie grecque, Paris, 1966.
199. Frappier J., Chrétien de Troyes, Paris, 1968.
200. Friedrich J., Beiträge zu Grammatik und Lexikon des Chaldischen, t. 1-2, Leipzig, 1931.
201. G.D. Monsieur le Chanoine Brière, s.l., 1960.
202. Gaffiot F., Dictionnaire illustré latin-français, Paris, 1976.
203. Gagé J., La Chute des Tarquins et des débuts de la République Romaine, Paris, 1976.
204. Gallay P., Les Manuscrits des lettres de saint Grégoire de Nazianze, Paris, 1957.
205. Gamkrelidzé A., Un grand trésor du peuple géorgien, Bedi Kartlisa, vol. 31, 1973 (extrait).
206. Garcia Z., La lettre de Valérius aux moines du Vierzo sur la bienheureuse Aetheria, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).
207. Garitte G., Bibliographie d'Ilia Abuladzé, Muséon, t. 82, 1969 (extrait).
208. Garitte G., Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinai, Louvain, 1956.
209. Garitte G., Un fragment d'Évangélaire géorgien à la Bodléienne, Louvain, 1972, Muséon, t. 85 (extrait).
210. Garitte G., La Géorgie, Grandeur d'une petite nation, Louvain, 1967.
211. Garitte G., Homélie d'Éphrem «Sur la mort et le diable»..., Louvain, 1969, Muséon, t. 82, 1969 (extrait).
212. Garitte G., L'Homélie géorgienne d'Hésychius de Jérusalem sur l'Hypapante, Muséon, t. 84, 1971 (extrait).

213. Garitte G., Le Ménége géorgien de Dumbarton Oaks, Muséon, t. 77, 1964 (extrait).
214. Garitte G., Michel Tarchnišvili (1897-1958), Nécrologie, Muséon, t. 71, 1958 (extrait).
215. Garitte G., La mort de S. Jean l'Hésychaste d'après un texte géorgien inédit, Anal. Boll., t. 72, 1954 (extrait).
216. Garitte G., La Passion de S. Élien de Philadelphie, Anal. Boll., t. 79, 1961 (extrait).
217. Garitte G., Traduttore traditore di se stesso, Extrait du Bull. de l'Acad. royale de Belgique, 5^e série, t. LVII.
218. Garitte G., La version géorgienne du «Pré spirituel», Extrait de Mélanges Eugène Tisserant, vol. II.
219. Gaudemet J., L'Église dans l'Empire Romain, Paris, 1958.
220. Georgia, An introduction, Geography, history, art, literature, music. Ed. by N. Salia, Paris, 1975. Bedi Kartlisa, vol. 30, 1972, special English edition (extrait).
221. Gernet L., Anthropologie de la Grèce antique, Paris, 1976.
222. Ghiron-Bistagne P., Recherches sur les acteurs dans la Grèce Antique, Paris, 1976.
223. Ghyka M. C., Essai sur le rythme, Paris, 1952. Gallimard.
224. Ghyka M. C., Esthétique des proportions dans la nature et dans les arts, Paris, 1927. Gallimard.
225. Ghyka M. C., Le Nombre d'Or. Rites et rythmes..., Paris, 1976. Gallimard.
226. Gimaret D., Le Livre de Bilawhar et Būdâsf, Genève-Paris, 1971.
227. Goar Jacobus, Euchologion sive rituale graecorum..., Graz, 1960.
228. Gonnet H., Catalogue des documents royaux du II^e millénaire avant J.-C., Paris, 1975.
229. Gorgâni, Le Roman de Wis et Râmin, Paris, 1959. Universités de France.
230. Grabar A., Ampoules de Terre Sainte, Paris, 1958. CNRS.
231. Grabar A., L'Art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age, vol. 1-3, Paris, 1968.
232. Grabar A., Les Manuscrits grecs enluminés de provenance italienne, Paris, 1972. CNRS.
233. Grand Larousse encyclopédique, vol. 1-10, suppl. 1-2, Paris, 1960-1975.
234. Le Grand Lectionnaire de l'Église de Jérusalem, t. 1-2 (4), 1959-1960 (Scriptores Iberici, t. 9, 13).
235. Le Grand Lectionnaire de l'Église de Jérusalem, t. 1-2, 1959-1960 (Scriptores Iberici, t. 10, 14).
236. Graves R., Les Mythes grecs, Paris, 1967. CNRS.
237. The Greek manuscript tradition of (Ps) Basil's Adversus Eunomium, Books IV-V, 1972.

238. Grégoras Nicéphore, *Correspondance*, Paris, 1967.
239. Gregorii Nysseni Opera, *vol. 1-2, 5-9*, 1960-1967, Leiden.
240. Grenier A., *Le Génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, Paris, 1969. Universités de France.
241. Grimal P., *Le Siècle des Scipions, Rome et l'Hellénisme...*, Paris, 1975. Universités de France.
242. Grimaud Y., *Musique vocale géorgienne, Bedi Kartlisa*, vol. 35, 1977 (extrait).
243. Gugushvili A., *The struggle of the Caucasian peoples for independence*, London. Reprinted from the *Eastern quarterly*, vol. IV, No. 4, 1951.
244. Guibert A.-J., *Bibliographie des œuvres de Jean Racine*, Paris, 1968.
245. Guibert A.-J., *Bibliographie des œuvres de Molière. Supplément 1, 2*, Paris, 1965, 1973.
246. Guillou A., *La Civilisation byzantine*, Paris, 1974.
247. Gulbenkian R., *L'Ambassade en Perse de Luis Pereira de Lacerda et des Pères Portugais de l'ordre de Saint-Augustin...*, Lisbonne, 1972.
248. Gusseinov R.A., *Relations entre Byzance et les Seldjüks en Asie Mineure aux XI^e et XII^e siècles. Actes du XIV^e Congrès internat. des études Byzantines* (extrait).
249. Guy J.-C., *La Collation des douze anachorètes*, *Anal. Boll.*, t. 76, 1958 (extrait).
250. Halkin Fr., *Deux vies de S. Maxime le Confesseur*, *Anal. Boll.*, t. 54, 1936 (extrait).
251. Halkin Fr., *Distiques et notices propres au Synaxaire de Chifflet*, *Anal. Boll.*, t. 66, 1948 (extrait).
252. Halkin Fr., *Études patristiques et byzantines*, *Anal. Boll.*, t. 76, 1958 (extrait).
253. Halkin Fr., *L'histoire Lausique et les Vies grecques de S. Pachôme*, *Anal. Boll.*, t. 68, 1950 (extrait).
254. Halkin Fr., *Un ménologe de Patmos (ms. 254)*, *Anal. Boll.*, t. 72, 1954 (extrait).
255. Halkin Fr., *Le Mois de janvier du «Ménologe impérial» byzantin*, *Anal. Boll.*, t. 57, 1939 (extrait).
256. Halkin Fr., *La Passion grecque des trois martyres de Nisibe*, *Anal. Boll.*, t. 76, 1958 (extrait).
257. Halkin Fr., *Suppléments ambrosiens à la Bibliotheca hagiographica graeca*, *Anal. Boll.*, t. 72, 1954 (extrait).
258. Halkin Fr., *Le synaxaire grec de Christ Church à Oxford*, *Anal. Boll.*, t. 66, 1948 (extrait).
259. Halkin Fr., *La Vie de Saint Niphon ermite au mont Athos (XIV^e s.)*, *Anal. Boll.*, t. 58, 1940 (extrait).
260. Halkin Fr., *La vision de Kaioumos et le sort éternel de Philentolos Olympiou*, *Anal. Boll.*, t. 63, 1945 (extrait).

261. Hatch E. and Redpath H. A., A Concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the Old Testament, vol. 1-2, Graz, 1975.
262. Hennephof H., *Textus Byzantinos ad iconomachiam pertinentes*, Leiden, 1969.
263. Hérodote, *Histoires, t. 1-9* : Index et introduction, Paris, 1960-1973.
264. Hesychii Hierosolymorum presbyteri *Laudatio S. Procopii Persae*, *Anal. Boll.*, t. 24, 1905 (extrait).
265. Hills D., *The Travels in Turkey*, London, 1964.
266. *Historia sancti Mar Pethion martyris syriace et latine*, *Anal. Boll.*, t. 7, 1888 (extrait).
267. *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris, 1964. CNRS.
268. *Historiens et chroniqueurs du Moyen Age. Robert de Clari, Villehardouin, Joinville...*, Paris, 1972. CNRS.
269. *Homélie Pascales, t. 3*, Paris, 1957.
270. *Homère, Iliade, t. 1-4*, 1970-1974. Universités de France.
271. *Homère, L'Odyssee, t. 1-3*, 1967-1974. Universités de France.
272. *Institut de recherche et d'histoire des textes*, Paris, *Bull. n° 15*, 1967-1968. CNRS.
273. *Isocrate, Discours, t. 1-4*, 1966-1972. Universités de France.
274. Janin R., *La Géographie ecclésiastique de l'Empire Byzantin*, Paris, 1969, *Partie 1, t. 3*.
275. Jean Chrysostome, *Œuvres complètes, t. 1-21*, 1865-1878.
276. Jean Moschos, *Morceaux choisis du Pré Spirituel*, Paris, 1931.
277. Jedlička J., *Remarks on the Georgian case suffixes*, Praha, *Archiv orientální*, 30, 1962 (extrait).
278. Jedlička J., *Das Studium der altgeorgischen Sprache in Georgien*, *Muséon*, vol. 71, 1958 (extrait).
279. Jedlička J., *Tschenkeli, Kita, Einführung in die georgische Sprache*, Praha, *Archiv Orientální*, 27, 1959 (extrait).
280. Jerphanion G. de, *Les caractéristiques et les attributs des saints dans la peinture cappadocienne*, *Anal. Boll.*, t. 55, 1937 (extrait).
281. *Jeux et sapience du Moyen Age*, Paris, 1970. Universités de France.
282. *Johannes von Damaskos, Die Schriften des Johannes von Damaskos*, Berlin, 1969.
283. *John. Damascene, Barlaam and Joasaph*, London, 1967.
284. *Joshua I-VI and other passages in Coptic*, Dublin, 1963.
285. Julien, l'empereur, *Œuvres complètes, t. 1-2*, Paris, 1972. Universités de France.
286. Kaucisvili N., *A proposito della «Bella georgiana» del Goldoni*, Venezia, *Studi Goldoniani, quaderno n° 1*, 1968 (extrait).
287. Kayaloff J., *The Battle of Sardarabad*, 1973.
288. Kekelidze K., *Geschichte der Kirchlichen georgischen Literatur*, Città del Vaticano, 1955.

289. Kenyon F. G., *The Chester Beatty Biblical papyri*, London, 1936-1941, 1958, Fasc. 1-8.
290. Khatchatrian A., *Les Baptistères paléochrétiens. Plans, notices et bibliographie*, Paris, 1962. CNRS.
291. *Kitāb Bilawhar wa Būdasf*. Ed. par D. Gimaret.
292. Kramer S. N., *L'Histoire commence à Sumer*, Paris, 1975. CNRS.
293. Krumbacher Karl, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, München, 1897.
294. Kursanskis M., *Une alliance problématique au XV^e siècle : le mariage de Valenza Comména...*, Athen, 1970. APXEION PONTOY (extrait).
295. Lafon R., *Études basques et caucasiennes*, Madrid, 1952.
296. Lafon R., *Les Formes simples du verbe basque dans les principaux textes du XVI^e siècle*, 1943.
297. La Fontaine J. de, *Fables choisies mises en vers*, t. 1-2, Paris, 1943.
298. La Fontaine G., *Un nouveau remaniement grec de la Vie de saint Grégoire l'Illuminateur*, Le Muséon, t. 88, 1975 (extrait).
299. Lafontaine G., *Le Sermon « Sur le Dimanche d'Eusèbe d'Alexandrie*, Le Muséon, t. 87, 1974 (extrait).
300. Lafontaine G., *Une Vie grecque abrégée de saint Grégoire l'Illuminateur*, Le Muséon, t. 86, 1973 (extrait).
301. Lang D. M., *British policy in Transcaucasia 1918-1919*. Reprinted from *Publications of the Modern Humanities Research Association*, vol. 2.
302. Lang D. M., *Catalogue of Georgian and other Caucasian printed books in the British Museum*, London, 1962.
303. Lang D. M., *Georgia and the Fall of the Safavī Dynasty*. London, *Bull. of the School of Oriental Studies*, vol. 14, 1952 (extrait).
304. Lang D. M., *Georgia in the Reign of Giorgi the Brilliant*, London. Reprinted from the *BSOAS*, 1955.
305. Lang D. M., *A Georgian embroidery panel in Hull*, London, 1964. Reprinted from the *Bull. of the School of Oriental and African Studies*, vol. 27.
306. Lang D. M., *Georgian Studies in Oxford*, *Oxford Slavonic papers*, vol. 6, 1955 (extrait).
307. Lang D. M., *The Georgians*, London, 1966.
308. Lang D. M., *The Life of the Blessed Iodasaph*. Reprinted from the *BSOAS*, 1957, XX.
309. Lang D. M., *Prince Ioann of Georgia and his «Kalmasoba»*, *The American Slavic and East European Review* (extrait).
310. Lang D. M., *Recent work on the Georgian New Testament*. London, Reprinted from the *BSOAS*, 1957, XIX/1.
311. Lang D. M., *St. Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance*. London, Reprinted from the *BSOAS*, 1955, XVII/2.
312. Lang D. M., *Studies in the numismatic history of Georgia in Transcaucasia*, 1955.

313. Lang D. M., War medals and paper money of Georgia in Transcaucasia (1915-24). Reprinted from the American Numismatic Society, Museum Notes, VII.
314. Lang D. M., «Wisdom and Lies» variations on a Georgian literary theme. Reprinted from the BSOAS, 1956, XVIII/3.
315. Lantschoot Arn. van, Le ms. Borgia Géorgien 4, Le Muséon, t. 61, 1948 (extrait).
316. Lassus, J., L'Illustration byzantine du Livre des Rois, Paris, 1973.
317. Laurent V., Le Corpus des sceaux de l'Empire Byzantin, t. 5 (Par. 1, 2, 3 et Planches), Paris, 1963-1972.
318. Lazard G., Les Premiers poètes persans, t. 1-2, Paris, 1964.
319. Le Gall J., La Religion romaine de l'époque de Caton l'Ancien au règne de l'empereur Commode, Paris, 1975.
320. Le Quien Michaelis, Oriens Christianus, t. 1-3, Graz, 1958.
321. Légende grecque de l'Homme de Dieu Saint Alexis, Anal. Boll., t. 19, 1900 (extrait).
322. La Légende de Saidnaïa, Anal. Boll., t. 25, 1906 (extrait).
323. Leroy M., Discours de M. le Recteur Maurice Leroy. Revue de l'Univer. de Bruxelles, 1963, t. 1-2.
324. Lesage A.-R., Histoire de Gil Blas de Santillane, vol. 1-2, Paris, 1935.
325. Lettres sur le Caucase et la Géorgie suivies d'une relation d'un Voyage en Perse en 1812, Hamburg, 1816.
326. Levet J. P., Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque, t. 1, Paris, 1976.
327. Lexicon Athanasianum, Berlin, 1952.
328. Lexikon für Theologie und Kirche, Bd. 1-10, Suppl. 1-4, Freiburg, 1957-1967.
329. Liddell H. G. and Scott R., A Greek-English lexicon, 1968.
330. Liturgiae ibericae antiquiores (Scriptores Iberici, Ser. 1, t. 1, Textus), Louvain, 1950.
331. Liturgiae ibericae antiquiores. Ed. Michael Tarchnišvili, Lovanii, 1950 (Scriptores Iberici, Ser. I, t. 1, Textus).
332. Liturgiae Ibericae antiquiores Versio, Louvain, 1950 (Scriptores Iberici, Ser. I, t. 1, Versio).
333. Livre des deux principes, Paris, 1973.
334. Lons V., Le grand livre des mythologies, Paris-Bruxelles, 1976.
335. Lopez R., La Révolution commerciale dans l'Europe médiévale, Paris, 1974.
336. Mandelkern S., Veteris Testamenti Concordantiae, P. 1-2, Graz, 1975.
336. Manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane, t. 1, Paris, 1975.
337. Marc-Aurèle, Pensées, Paris, 1975. Universités de France.
338. Marc le Diacre, Vie de Porphyre, évêque de Gaza, Paris, 1930.
339. Marguerite de Navarre, Nouvelles, Paris, 1967. Universités de France.

340. Le Martyrologe de Rabban Sliba, *Anal. Boll.*, t. 27, 1908 (extrait).
341. Mazon P., Introduction à l'Iliade, Paris, 1967.
342. Meckelein R., *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, 1928.
343. Meillet A. et Vendryes J., *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1968. Universités de France.
344. *Mélanges de l'École française de Rome*, t. 83-88, Rome, 1971-76. CNRS.
345. *Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature, offerts à Albert Henry*, Strasbourg, 1970. CNRS.
346. *Mélanges de linguistique française et de philologie et littérature médiévales, offerts à Paul Imbs*, Strasbourg, 1973.
347. *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Louvain-Paris, 1975.
348. Menge-Guthling, *Enzyklopädisches Wörterbuch der griechischen und deutschen Sprache*, t. 1, Berlin, 1975. Teil 1. Griechisch-Deutsch.
348. Menge-Guthling, *Enzyklopädisches Wörterbuch der lateinischen und deutschen Sprache*, t. 1, Berlin, 1955. Teil 1. Lateinisch-Deutsch.
349. Mercati G., card., *Alla ricerca dei nomi degli «Altri» traduttori nelle omilie sui salmi di S. Giovanni Crisostomo e variazioni su alcune catene del Salterio*, 1952.
350. *Osservazioni a Proemi del Salterio di Origene Ippolito Eusebio Cirillo Alessandrino e altri con fragmenti inediti*, 1968.
351. Minard A., *Trois Énigmes sur les Cent Chemins*, Paris, 1949.
352. *Miraculum sanctorum Cyri et Iohannis in urbe Monembasia*, *Anal. Boll.*, t. 25, 1906 (extrait).
353. Moberg C.-A., *Introduction à l'archéologie*, Paris, 1976.
354. Molitor J., *Das Adysh-Tetraevangelium, Teil 1-2*, *Oriens Christianus*, Bd. 40, 41, 1956 (extrait).
355. Molitor J., *Chanmetifragmente*, Wiesbaden, *Oriens Christianus*, Bd. 41, 1957 (extrait).
356. Molitor J., *Evangelienzitate in einem altgeorgischen...*, Wiesbaden, 1956, *Oriens Christianus*, Bd. 40, 1956 (extrait).
357. Mongrédien G., *Dictionnaire biographique des comédiens français du XVII^e siècle*, Paris, 1972. CNRS.
358. Mongrédien G., *Recueil des textes et des documents du XVII^e siècle relatifs à Corneille*, Paris, 1972. CNRS.
359. Mongrédien G., *Recueil des textes et des documents du XVII^e siècle relatifs à La Fontaine*, Paris, 1973. CNRS.
360. Mongrédien G., *Recueil des textes et des documents du XVII^e siècle relatifs à Molière, vol. 1-2*, Paris, 1973. CNRS.
361. Mongrédien G. et Robert J., *Dictionnaire biographique des comédiens français du XVII^e siècle*, Paris, 1971, CNRS.
362. Montaigne Michel de, *Essais, Livres 1-3*, Paris, 1959-1973.
363. Montaigne Michel de, *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, Paris, 1946.

364. Montesquieu, De l'Esprit des Lois, t. 1-4, Paris, 1950-1961. Universités de France.
365. Montesquieu, Lettres Persanes, t. 1-2, Paris, 1949.
366. Monumenta musicae byzantinae, vol. 1-3, 5-9, Copenhague, 1936-1960.
367. Moscati S., L'Épopée des Phéniciens, Paris, 1971. CNRS.
368. Mourre Michel, Dictionnaire d'histoire universelle, t. 1-2, Paris, 1968.
369. Musae Reduces Anthologie de la poésie latine dans l'Europe de la Renaissance, t. 1-2, Leiden, 1975.
370. Le Muséon, Revue d'études orientales, Louvain, vol. 88, fasc. 3-4, 1975.
371. Muzyka, Kwartalnik poswiecony historii i teorii muzyki oraz krytyce naukowej i artystycznej, Warszawa, 1960, n° 3.
372. Narratio de miraculo a Michaelae Archangelo, Chronis patrato..., Anal. Boll., t. 8, 1889 (extrait).
373. Neisser Fr., Studien zur georgischen Wortbildung. Hrsg. von G. Deeters, Wiesbaden, 1953, VI (Abhandl. für die Kunde des Morgenlandes, XXXI, 2).
374. Némésius d'Émèse, De natura hominis, Leiden, 1975.
375. Nicephori sceuophylacis Encomium in S. Theodorum Siceotam, Anal. Boll., t. 20, 1901 (extrait).
376. Nicol D. M., Meteora. The Rock monasteries of Thessaly, London, 1975.
377. Nissen Th., De SS. Cyri et Iohannis Vitae formis, Anal. Boll., t. 57, 1939 (extrait).
378. Nissen Th., S. Eusebiae seu Xanae Vita, Anal. Boll., t. 56, 1938 (extrait).
379. La Noblesse au Moyen Age. XI^e-XV^e siècles. Essais à la mémoire de R. Boutruch, Paris, 1976.
380. Nock A. D., Christianisme et Hellénisme, Paris, 1973.
381. Notes sur la légende des apôtres S. Pierre et S. Paul dans la littérature syrienne, Anal. Boll., t. 21, 1902 (extrait).
382. Notice sur la Géorgie, Paris, 1972, Bedi Kartlisa, t. 30, 1972 (extrait).
383. Nouvelle histoire de l'église, vol. 1-4, Paris, 1963-1968.
384. Oikonomidès N., Les Listes de préséance Byzantines des IX^e et X^e siècles, Paris, 1972.
385. The Old Testament in Syriac. According to the Peshitta version; General preface, 1972; Part. 2, f. 4. Kings, 1976; Part. 4, f. 3; Part. 4, f. 6, Leiden, 1972-1976.
386. Olivieri A., De inventione crucis libellus, Anal. Boll., t. 17, 1898 (extrait).
387. Oriens Christianus, Wiesbaden, Bd. 52 (1968); Bd. 57 (1973); Bd. 58 (1974).
388. L'Orient Syrien, vol. 1-12.
389. Orientalia Suecana, vol. 23-24, 1974-1975.

390. Ortiz de Urbina, I. *Patrologia Syriaca*, 1965.
391. Outtier B., Un feuillet du lectionnaire géorgien hanmeti à Paris, Louvain, 1972, *Le Muséon*, t. 85 (extrait).
392. Outtier B., Un Patéricon arménien (*Vitae Patrum*, II), Louvain, *Le Muséon*, t. 84, 1971 (extrait).
393. *La paléographie hébraïque médiévale*, Paris, 1974.
394. *Pantheon Babylonicum, Romae*, 1914.
395. Pape W., *Griechisch-deutsches Handwörterbuch*. In 3 Bänden, Bd. 2, 1914.
396. Paris C., *Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü*, Paris, 1974.
397. Paris P. et Roques G., *Lexique des Antiquités Grecques*, Paris, 1909.
398. *Passio antiquior SS. Sergii et Bacchi*, *Anal. Boll.*, t. 14, 1895 (extrait).
399. *Passio s. Cyriaci et Sociorum*, *Anal. Boll.*, t. 2, 1883 (extrait).
400. *Passio sancti Christophori martyris*, *Anal. Boll.*, t. 10, 1891 (extrait).
401. *Passio sancti Theogenis*, *Anal. Boll.*, t. 2, 1883 (extrait).
402. *Passio sanctorum sexaginta martyrum*, *Anal. Boll.*, t. 23, 1904 (extrait).
403. *La Passion de S. Théodote d'Ancyre*, *Anal. Boll.*, t. 22, 1903 (extrait).
404. Pätšch G., *Internationalismen in der modernen georgischen Sprache*, Jena, 1964, *Wissensch. Ztschr. der Friedrich Schiller. Univer.* (extrait).
405. Pätšch G., *Martin Löpelmann : Etymologisches Wörterbuch der baskischen Sprache*, Berlin, Sonderabdruck aus der *Zeitschrift Mitteilungen des Instituts für Orientforschung*, Bd. 16, 1970.
406. Pätšch G., *Schota Rustaveli und seine Zeit*, Berlin, Sonderdruck aus der *Ztschr. Mitteilungen des Instituts für Orientalforschung*, Bd. 12, 1966.
407. Pätšch G., *V. Topuria. Kartuli ena da martle'eris zogierti sak'itxi*, Tbilisi, 1965 (Rec.), Berlin, Sonderdruck aus der *Ztschr. Mitteilungen...*, Bd. 13, 1967.
408. Payen J. Ch., *Le Moyen Age*, vol. 1-2, Paris, 1970-1971.
409. Peeters P., *La date du martyre de S. Syméon Bar Shaba'ë*, *Anal. Boll.*, t. 56, 1938 (extrait).
410. Peeters P., *L'épilogue du synode de Tyr en 335*, *Anal. Boll.*, t. 63, 1945 (extrait).
411. Peeters P., *Les ex-voto de Khosrau Aparwez à Sergiopolis*, *Anal. Boll.*, t. 65, 1947 (extrait).
412. Peeters P., *Glanures martyrologiques*, *Anal. Boll.*, t. 58, 1940 (extrait).
413. Peeters P., *Jacques de Saroug appartient-il à la secte monophysite ?*, *Anal. Boll.*, t. 66, 1948 (extrait).
414. Peeters P., *La Légende de S. Orentius et de ses six frères martyrs*, *Anal. Boll.*, t. 56, 1938 (extrait).
415. Peeters P., *Une Passion arménienne des SS. Abdas, Hormisdas, Sâhîn (Suces) et Benjamin*, *Anal. Boll.*, t. 28, 1909 (extrait).

416. Peeters P., Une Passion arménienne de Saint Georges, Anal. Boll., t. 28, 1909 (extrait).
417. Peeters P., La Passion de S. Julien d'Émèse, Anal. Boll., t. 47, 1929 (extrait).
418. Peeters P., La Passion de S. Michel le Sabaïte, Anal. Boll., t. 48, 1930 (extrait).
419. Peeters P., La Passion de S. Pansophios d'Alexandrie, Anal. Boll., t. 47, 1929 (extrait).
420. Peeters P., La Passion de S. Pierre de Capitolas, Anal. Boll., t. 57, 1939 (extrait).
421. Peeters P., S. Démétrianus évêque d'Antioche?, Anal. Boll., t. 42, 1924 (extrait).
422. Peeters P., S. Dometios le martyr et S. Dometios le médecin, Anal. Boll., t. 57, 1939 (extrait).
423. Peeters P., S. Grégoire l'Illuminateur dans le calendrier lapidaire de Naples, Anal. Boll., t. 60, 1942 (extrait).
424. Peeters P., S. Hilarion d'Ibérie, Anal. Boll., t. 32, 1913 (extrait).
425. Peeters P., Saint Thomas d'Émèse et la Vie de Sainte Marthe, Anal. Boll., t. 45, 1925 (extrait).
426. Peeters P., Sur une contribution récente à l'histoire du monophysisme, Anal. Boll., t. 54, 1936 (extrait).
427. Peeters P., Une Vie copte de S. Jean de Lycopolis, Anal. Boll., t. 54, 1936 (extrait).
428. Peeters P., La Vision de Denys l'Aréopagite à Héliopolis, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).
429. Pernot H., Dictionnaire grec moderne-français, Paris, 1970.
430. Pertusi A., L'encomio di S. Anastasio martire Persiano, Anal. Boll., t. 76, 1958 (extrait).
431. Petit J., Le Premier drame de Claudel. Une mort prématurée, Paris, 1970.
432. Petit P., Histoire générale de l'Empire Romain, Paris, 1974.
433. Photius, Bibliothèque, t. 1-7, 1959-1974.
434. Piganiol A., La conquête Romaine, Paris, 1974.
435. Piganiol A., L'Empire chrétien (325-395), Paris, 1972.
436. Platon, Œuvres complètes, t. 1-14, Paris, 1970-1975. CNRS.
437. Pline l'Ancien, Histoire naturelle, Livres 1-2, Paris, 1950. Universités de France.
438. Pline le Jeune, Lettres, t. 1-4, Paris, 1967-1972.
439. Plotin, Ennéades, t. 1-6, Paris, 1960-1967.
440. Plutarque, Vies, t. 1-11, Paris, 1964-1976.
441. Poètes et romanciers du Moyen Age, Paris, 1973.
442. Prangischvili A.S., Erinnerung und Einstellung zum psychologischen

- Problem der Erinnerungsgewissheit, Amsterdam, 1960. Bericht über den 16^{en} internat. Kongress für Psychologie, Bonn, 1960.
443. Prawer J., Histoire du royaume latin de Jérusalem, t. 1-2, Paris, 1970-1975. Universités de France.
444. La Prise de Jérusalem par les Perses en 614. Traduit par G. Garitte, Louvain, 1960 (Scriptores Iberici, t. 12).
445. Proclus, Théologie platonicienne, *Livres 1-2*, Paris, 1968-1974. CNRS.
446. Proust M., A la recherche du temps perdu, t. 1-3, Paris, 1973. Université de France.
447. Proust M., Contre Sainte-Beuve, Paris, 1971. Université de France.
448. Proust M., Jean Santeuil, Paris, 1971. Université de France.
449. Psellos Michel, Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance (976-1077), t. 1-2, Paris, 1967. Université de France.
450. Rabelais F., Gargantua, Paris, 1966. Université de France.
451. Rabelais F., Pantagruel, Paris, 1959. Université de France.
452. Rabelais F., Le Cinquième livre, Paris, 1948. Université de France.
453. Rabelais F., Le Quart livre, Paris, 1959. Université de France.
454. Rabelais F., Le Tiers livre, Paris, 1961. Université de France.
455. Racine J., Théâtre de 1664 à 1667, Paris, 1953. Université de France.
456. Racine J., Théâtre de 1668 à 1670, Paris, 1953. Université de France.
457. Racine J., Théâtre de 1672 à 1674, Paris, 1953. Université de France.
458. Racine J., Théâtre de 1677 à 1691, Paris, 1946. Université de France.
459. Reinach S., Orpheus, vol. 1-2, Paris, 1976. Université de France.
460. Remise à M. Claude Cahen de son épée d'académicien, le 23 octobre 1975, Paris, 1976.
461. Répertoire de manuscrits médiévaux contenant des notations musicales, t. 3, Paris, 1974.
462. Revue de l'art, Paris, t. 1-33. CNRS.
463. Revue des Études Byzantines, Paris, t. 29-34. CNRS.
464. Revue d'histoire de textes, t. 4, 1974. CNRS.
465. Revue de l'Orient Chrétien, Paris, vol. 1-30, 1896-1946.
466. Ricerca sull'architettura Georgiana rasegna stampa. A cura di E. Hybsch.
467. Ricerca sull'architettura georgiana bibliografia. A cura di V. Beridze.
468. Rimbaud A., Œuvres complètes, Paris, 1972. Université de France.
469. Robins R. H. and Waterson N., Notes on the phonetics of the Georgian word (extrait).
470. Le Roman de Callimaque et de Chrysorrhoe, Paris, 1956.
471. Romanos le Mélode, Hymnes, t. 1-4, Paris, 1964-1967.
472. Rougé J., La Marine dans l'Antiquité, Paris, 1975.
473. Roustavéli Chota, Le Chevalier à la peau de tigre (trad. par S. Tsouladzé), Paris, 1964.

474. Russian embassies to the Georgian kings (1589-1605), vol. 1-2, Cambridge, 1970.
475. Rusthawali Schotha, Der Ritter im Pantherfell. Traduction de M. Tsere-téli, éd. Nino Salia, Paris, 1975.
476. S. Barlaam, martyr à Antioche, Anal. Boll., t. 22, 1903 (extrait).
477. S. Macarii monasterii Pelecetes hegumeni, Anal. Boll., t. 16, 1897 (extrait).
478. S. Melaniae Iunioris, Anal. Boll., t. 22, 1903 (extrait).
479. S. Romanos le Mélode, Anal. Boll., t. 13, 1894 (extrait).
480. S. Sadoth, episcopi Seleucia et Ctesiphontis, Anal. Boll., t. 21, 1902 (extrait).
481. Sachs K. et Villatte C., Grand dictionnaire Langenscheidt Français-allemand-Allemand-français, t. 1-2.
482. Saint-John Perse, Œuvres complètes, Paris, 1972.
483. Saints de Chypre, Anal. Boll., t. 26, 1907 (extrait).
484. Salia K., Bref aperçu sur les rapports Géorgiano-Byzantins, Paris, Bedi Kartlisa, vol. 33, 1975 (extrait).
485. Salia K., Les moines et les monastères géorgiens à l'étranger, Paris, Bedi Kartlisa, VIII-IX, 1960 (extrait).
486. Salmon P., Population et dépopulation dans l'Empire romain (Anal. Boll), Bruxelles, 1974.
487. Sancti Apollonii Romani, Anal. Boll., t. 14, 1895 (extrait).
488. Sancti Christophori martyr, Anal. Boll., t. 1, 1882 (extrait).
489. Sancti Codrati seu Quadrati martyr, Anal. Boll., t. 1, 1882.
490. Sancti Georgii Chozebitae, confessoris et monachi, Anal. Boll., t. 7, 1888 (extrait).
491. Sanctorum Cyrici et Julittae, Anal. Boll., t. 1, 1882 (extrait).
492. Saussure F. de, Cours de linguistique générale, Paris, 1975.
493. Schilbach E., Byzantinische Metrologie, München, 1970.
494. Schmidt K. H., Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der Südkaukasischen Grundsprache, Wiesbaden, 1962.
495. Séchan L. et Léveque P., Les Grandes Divinités de la Grèce, Paris, 1966.
496. Sed-Rajna G., Manuscrits hébreux de Lisbonne, Paris, 1970.
497. Selmer. Ernst W(esterlund), Georgische Experimentalstudien..., Berlin, Orientalistische Literaturzeitung, 1937, n° 6 (extrait).
498. Sénèque, Tragédies, t. 1-2, Paris, 1967-1971.
499. Les Sentences des Pères du désert. Recueil de Pélagie et Jean, Solesmes, 1966.
500. Les Sentences des Pères du désert. Nouveau recueil, Solesmes, 1970.
501. Les Sentences des Pères du désert. Troisième recueil et tables, Solesmes, 1976.

502. Septuaginta, Vetus Testamentum Graecum, vol. 1, 8-11, 13-14, Göttingen, 1964-1974.
403. Simon J., Note sur l'original de la Passion de Sainte Fébronie, Anal. Boll., t. 42, 1924 (extrait).
504. Sophocle, Œuvres, t. 1-3, Paris, 1967-1974.
505. SS. Ionae et Barachisii, martyrum in Perside, Anal. Boll., t. 22, 1903 (extrait).
506. Strabon, Géographie, t. 1-3, 7-8, Paris, 1966-1975.
507. Suétone, Vies des Douze Césars, t. 1-3, Paris, 1964-1967.
508. Supplementum ad Acta s. Codrati Martyris, Anal. Boll., t. 15, 1896 (extrait).
509. Supplementum ad Acta S. Lucae Iunioris, Anal. Boll., t. 13, 1894 (extrait).
510. Syméon le Nouveau Théologien, Hymnes, t. 1-3, Paris, 1969-1973.
511. Le Synaxaire arménien de Ter Israel, t. 6, Mois de Aratz.
512. Le Synaxaire de Sirmond, Anal. Boll., t. 14, 1895 (extrait).
513. Synthronon, Art et archéologie de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age, Paris, 1968.
514. Szramkiewicz R., Les Gouverneurs de province à l'époque Augustéenne, t. 1, Paris, 1975.
515. Tacite, Histoires, t. 1-2, Paris, 1965-1968.
516. Tarchnišvili M., A propos de la plus ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres, Le Muséon, vol. 69, 1956.
517. Tarchnišvili M., A propos des travaux de philologie géorgienne de M. Garitte, Le Muséon, vol. 68, 1955.
518. Tarchnišvili M., Les deux recensions du «Barlaam» géorgien, Le Muséon, t. 71, 1958.
519. Tarchnišvili M., Die geistliche Dichtung Georgiens und ihr Verhältnis zur Byzantinischen, Wiesbaden, 1957, Oriens Christianus, t. 41 (extrait).
520. Tarchnišvili M., Publications récentes relatives à la littérature géorgienne, Le Muséon, t. 71, 1958.
521. Tarchnišvili M., Les récentes découvertes épigraphiques et littéraires en Géorgien, Le Muséon, t. 63, 1950 (extrait).
522. Tarchnišvili M., Le roman de Balahvar et sa traduction anglaise, Roma, Orientalia christiana periodica, vol. 24, num. 1-2 (extrait).
523. Tarchnišvili M., Das Verhältnis von Kirche und Staat in Königreich Georgien, Wiesbaden, Oriens Christianus, Bd. 39, 1955 (extrait).
524. Tardy L., Il ruola di Venezia nei Rapporti Persiani e Georgiani dell'Ungheria, Budapest, «Studia Humanitatis», 2, 1975 (extrait).
525. Tardy L. et Moskovszky E., Zur Entdeckung des Monumentum Ancyranum, Budapest, Acta Antica Academiae Scientiarum Hungaricae, t. 21, 1973 (extrait).
526. Tardy L. et Vásáry I., Andrzej Taranowskis Bericht über seine

- Gesandtschaftsreise in der Tartarei (1569), Budapest, Acta Orient. Hung., t. 28, 1974 (extrait).
527. Tchoubinachvili G., I monumenti del tipo di Ġvari, Milano. Lith.
528. Le Texte grec original de la Vie de S. Paul de Thèbes, Anal. Boll., t. 20, 1900 (extrait).
529. Thémistios, Commentaire sur le Traité de l'Ame d'Aristote, Leiden, 1973.
530. Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament, *Bd. 1-9*, Stuttgart, 1966-1973.
531. Thierry J. M., A propos de quelques monuments chrétiens du Vilayet de Kars, Paris, 1966, Revue des études arméniennes, t. 3 (extrait).
532. Thierry N. et M., L'église du jugement dernier à Ihlara, Ankara, 1960. Extrait d'Anatolia, vol. 5.
533. Thierry N. et M., Iconographie inédite en Cappadoce, München, 1960, Sonderdruck aus dem Akten des XI Internat. Byzant. Kongresses, 1958.
534. Tite-Live, Œuvres, t. 1-2, Paris, 1877.
535. Toumanoff C., Caucasia and Byzantine studies, New York, 1956, Traditio, vol. 12, 1956 (extrait).
536. Toumanoff C. Ernest Stein, Histoire du Bas Empire, t. II. De la disparition..., New York, Tradition, vol. 7, 1949-1951 (extrait).
537. Toumanoff C., Gérard Garitte, Documents pour l'étude du livre d'Agathange..., Traditio, vol. 5, 1947 (extrait).
538. Toumanoff C., Introduction to Christian Caucasian history, Traditio, vol. 15, 1959 (extrait).
539. Toumanoff C., A note on the Orontids II, Le Muséon, t. 73, 1960 (extrait).
540. Toumanoff C., Studies in Christian Caucasian history, 1963.
541. Toussaint F., Chants d'amour et de guerre de l'islam, Marseille, 1942.
542. Travaux de linguistique et de littérature. Vol. 3 (f. 1, 2); vol. 5 (f. 1, 2); vol. 6 (f. 1, 2); vol. 7 (f. 1, 2); vol. 8 (f. 2); vol. 9 (f. 1, 2); vol. 10 (f. 1, 2); vol. 11 (f. 2); vol. 12 (f. 1, 2); vol. 13, 14 (f. 1, 2). 12 vol.
543. Tshibangu Th., Théologie positive et théologie spéculative, Louvain, 1965.
544. Tseretheli M., Il Georgiano le sue affinità linguistiche, Roma, 1922, Oriente Moderno, anno I, n° 7-8 (extrait).
545. Tseretheli M., v. Die neuen haldischen Inschriften König Sardurs von Urartu... (Sitzungsab. der Heidelberger Akad. der Wissen. Phil.-hist. Kl., 5 Abt.).
546. Tseretheli M. v., Das Sumerische und das Georgische, Paris, 1960, Bedi Kartlisa, vol. 10, n° 34-35, 1960 (extrait).
547. Tuğlaci P., Grand dictionnaire turc-français, Istanbul, 1968.

548. Turcica, t. 6, 7, 8/1, 8/2.
549. Typicon Gregorii Pacuriani, 1954 (Scriptores Iberici, t. 3).
550. Typicon Gregorii Pacuriani, 1954 (Scriptores Iberici, t. 4).
551. Vajda G., Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris, Paris, 1953.
552. Van de Vorst Ch., Une Passion inédite de S. Porphyre le Mime, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).
553. Van de Vorst Ch., La Translation de S. Théodore Studite et de S. Joseph de Thessalonique, Anal. Boll., t. 32, 1913 (extrait).
554. Van de Vorst Ch., La Vie grecque de S. Léon le Grand, Anal. Boll., t. 29, 1910 (extrait).
555. Van Lantschoot A., Inventaire des manuscrits syriaques des fonds Vatican, 1965.
556. Van Windekens A.J., Études pélasgiques, Louvain, 1960.
557. Vardizé Š., Dayr as-sayyidatī al Ğiyūrġi al-azīm 'aw Dayr Gilatī (extrait).
558. Vardizé Š., Ibiriyyat 'aw Ğiūrġiyat (extrait).
559. Une Version arabe de la Passion de sainte Catherine d'Alexandrie, Anal. Boll., t. 26, 1907 (extrait).
560. Version géorgienne de la Vie de sainte Marthe, Louvain, 1968.
561. Version Géorgienne de la Vie de sainte Marthe, Louvain, 1968 (Scriptores Iberici, t. 18).
562. Vie de saint Athanase l'Athonite, Anal. Boll., t. 25, 1906 (extrait).
563. Vie de S. Luc le Stylite, Anal. Boll., t. 28, 1909 (extrait).
564. Vita graeca S. Pauli Thebaei, Anal. Boll., t. 2, 1883 (extrait).
565. Vita S. Danielis Stylitae, Anal. Boll., t. 32, 1913 (extrait).
566. Vita sanctae Euphrosynae, Anal. Boll., t. 2, 1883 (extrait).
567. Vita sancti Nicephori, episcopi Milesii, Anal. Boll., t. 14, 1895 (extrait).
568. Vita sanctae Olympiadis et narratio Sergiae..., Anal. Boll., t. 16, 1897 (extrait).
569. Vita SS. Cosmae et Damiani, Anal. Boll., t. 1, 1882 (extrait).
570. Vitruve, De l'Architecture, *Livres 8, 9*, Paris, 1969-1973.
571. Vogt H., Alternances vocaliques en géorgien, Oslo, 1939, Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, B. 11) (extrait).
572. Vogt H., Ammeldelser, Kartuli enis ganmart'ebiti leksik'oni, Norsk..., v. 21, 1967 (extrait).
573. Vogt H., Le classement des formes verbales du géorgien, Tbilisi, 1969.
574. Vogt H., Dictionnaire de la langue oubykh, Oslo, 1963.
575. Vogt H., Friedrich Neisser, Studien zur georgischen..., Wiesbaden, 1953, ZDMG, 104/1 (extrait).
576. Vogt H., Grammaire de la langue géorgienne, Oslo, 1971.

577. Marr N. et Brière M., La langue géorgienne (Rec.), Bull. crit., vol. CCXXIII (extrait).
578. Vogt H., Remarques sur les noms de lieux du Caucase, Oslo, 1942, Symbolae Osloenses, Serta Eitremiana, 1942 (extrait).
579. Vogt H., Some remarks on Glottochronological word-lists, Oslo, 1965, Norsk Tidsskrift..., vol. 20, 1965 (extrait).
580. Vogt H., Suffixes verbaux en géorgien ancien, Oslo, 1947, Norsk Tidsskrift..., B. 14, 1947 (extrait).
581. Vogt H., Le système de cas en géorgien ancien, Oslo, 1947, Norsk Tidsskrift..., B. 14, 1947 (extrait).
582. Vööbus A., History of Asceticism in the Syrian Orient, t. 1-2, Louvain, 1958-1960.
583. Wahl Ch. A., Clavis librorum Veteris Testamenti Apocryphorum philologica, Graz, 1972.
584. Wellesz E., A History of Byzantine music and hymnography, Oxford, 1971.
585. Wenger A., L'Assomption de la T.S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle, Paris, 1955.
586. Will E., Le Monde Grec et l'Orient, t. 1-2, Paris, 1972-1975.
587. Winfield D. and Wainwright J., Some Byzantine churches from the Pontus, Ankara, 1962, Anatolian Studies, vol. 12, 1962 (extrait).
588. Xénophon, Anabase, t. 1-2, Paris, 1967-1970.
589. Xénophon, Banquet Apologie de Socrate, Paris, 1972.
590. Xénophon, Helléniques, t. 1-2, Paris, 1965-1973.
591. Zacharia Rhetore, Historia Ecclesiastica, t. 1-2, 1919-1967.
592. Encyclopédie de l'Islam, t. 1-3, Paris-Leiden, 1965-1975.
593. Lyonnet S., Les Origines de la version arménienne et le Diatessaron, Roma, 1950.
594. Esbroeck M. van, Les plus anciens homéliers géorgiens, Louvain, 1975.
595. Lullies R. et Hirmer M., La Sculpture grecque de ses débuts à la fin de l'époque hellénistique, Paris, 1971.
596. Гусейнов, Р.А. Сирийские источники по истории Закавказья X-XIV веков. Ереван, 1974. Ист.-фил. журнал, № 2. (Отг.).
597. Гусейнов, Р.А. Тюркские этнические напластования XI-XII вв. в Закавказье (Тезисы). Баку, 1966.
598. Гусейнов, Р.А. Фарук Сюмер. Огузы (туркмены). Рец. М., 1969. Народы Азии и Африки, 1969, № 3. (Отд. отт.).
599. Фогт, Г. Кавказские языки и сравнительные методы. Пер. с франц. М.М. Маковский. М., 1971. Вопросы языкознания, 1971, № 4. (Отд. отт.).
500. Εὐστρατιάδος, Σ. Ἡ θεότοκος ἐν τῇ ὑμνογραφίᾳ, Paris, 1930.
501. Εὐστρατιάδος, Σ. Συμπλήρωμα Ἀγιορειτικῶν καταλογῶν. Βατοπεδίου καὶ λαύρας, Paris, 1930.

602. Εὐστρατιάδος, Σ. Κατάλογος τῶν κωδικῶν τῆς ἱερᾶς σκητῆς καυσοκαλυβίων καὶ τῶν καλυβῶν αὐτῆς. Paris, 1930.
503. Εὐστρατιάδος, Σ. Θεοτοκάριον. Paris, 1931.
504. Πεντηκοστάριον... Χαρμόσουν. Τὴν ἀπὸ τοῦ πάσχα μέχρι τῆς τῶν ἁγίων παντῶν κυριακῆς ἀνηκουσαι αὐτῶ ἀκολουθίαν περιέκο. Αἰθῆναι, 1959.
605. Τριῶδιον... Κατανύκτικον. Περιέχον, ἅπασαν τὴν ἀνήκουσαν αὐτῶ ἀκολουθίαν. Ἀθῆναι, 1975.
606. Μηναιόν. Τ. 1-12. Ἀθῆναι, 1972-1975.

DEUXIÈME PARTIE

(N'a pu être classée par ordre alphabétique; cet ordre sera établi en Géorgie)

- Patrologia Graeco-Latina, 166 vol., J. P. Migne (1800-1875), dernière réimpression Brepols (1978-1979).
- Cahiers archéologiques XXV et XXVI, Paris, 1977, C.N.R.S.
- A. Grabar, Sculpture byzantine du Moyen-Âge, XI^e-XIV^e s., C.N.R.S.
- Le vocabulaire latin des principaux thèmes liturgiques, Brepols.
- Kellia I., Kom 219, Fouilles exécutées en 1964 et 1965; F. Daumas et A. Guillaumont, Ministère de l'Éducation nationale, Le Caire, 1969.
- M. Geerard, Clavis Patrum Graecorum, t. II.
- Les manuscrits syriaques à peinture des bibliothèques d'Europe et d'Orient, Beyrouth, 1964 (Texte et Album).
- Gamaliel, Äthiopische Texte zur Pilatusliteratur.
- R. Payne-Smith, A compendious Syriac Dictionary.
- Il Vangelo arabo dell'Infanzia.
- J. Grosdidier de Matons, Romanos le Mélode.
- Théodoret de Cyr, Histoire des moines de Syrie. C.N.R.S.
- A. J. Festugière, Léontios de Néapolis, Vie de Siméon le fou et Vie de Jean de Chypre. C.N.R.S.
- Webster's Third, New International Dictionary and seven language Dictionary, ed. Encyclopaedia Britannica.
- Encyclopaedia Britannica, 30 tomes, 1977.
- Eurasia nostratica, OHS Harrassowitz, 1977.
- Britannica Atlas, ed. Encyclopaedia Britannica.
- Atlas Universalis, ed. Encyclopaedia Universalis, 1977.
- Veiled Mysteries of Egypt, 1912.
- Krishnamurti, La révolution du silence. CNRS.
- Trypanis, Fourteen early Byzantine Cantica.

- Nicetas Magistros, Lettre d'un exilé. CNRS.
- M. Aubineau, Codices Chrysostomici graeci, t. 1. CNRS.
- R. Carter, Codices Chrysostomici graeci, t. II et III. CNRS.
- Pseudo-Codinos, Traité des offices. CNRS.
- V. Ehenberg, L'état grec.
- K. Weitzmann, The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai (VI^e-X^e s.).
- R. Zwolanek-J. Assfalg, Altgeorgische Kurzgrammatik.
- Thureau-Dangin, Die sumerischen und Akkadischen Königsinschriften, 1907.
- Photius, Bibliothèque, t. 8. Univ. de France.
- Onoma, Bibliographia onomastica, 1971.
- Blaise, Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens, Brepols.
- Le Tasse, Jérusalem délivrée. Éd. Univ. de France et Belles Lettres.
- M. M. de la Garanderie, Christianisme et lettres profanes (1515-1535).
- D. O. Mc Neil, Guillaume Budé and humanism.
- E. Patlagean, Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IV^e-VII^e s.
- R. Dion, Aspects politiques de la géographie antique.
- P. Amiet, L'Art antique du Proche-Orient.
- C. Aziza, Tertullien et le Judaïsme.
- A. Le Bœuffle, Les noms latins d'Astres et de Constellations.
- Tite Live, Histoire Romaine, Livre XXXI.
- Plutarque, Vies, Tome XIII.
- P. Chantraine, Dictionnaire étymologique, t. I-II, en un seul volume; t. III; t. IV, 1^{re} partie.
- J. Bollack, Empédocle, t. I; t. II; t. III, en 2 vol.
- Les religions de l'Europe du Nord.
- La Renaissance Italienne.
- Les essais de M. de Montaigne, Ed. Vellay.
- Les manuscrits gréco-romains et paléochrétiens.
- V. Lons, Le grand livre des Mythologies.
- Bérard, Les navigations d'Ulysse, en 4 vol.
- P. M. Fraser, Ptolemaic Alexandria, en 3 vol.
- M. Corbier, L'Aerarium saturni et l'Aerarium militare.
- A. Erman, H. Ranke, La civilisation égyptienne.
- J. Andreau, Les Affaires de Monsieur Jucundus.
- R. Baillet, Le monde poétique d'Aristote.
- J. Jehasse, Guez de Balzac et le génie romain.
- R. Macaulay, R. Beny, La Voix des ruines.
- L'Odysée (tirage sur Madagascar), en 3 vol.
- P. Grimal, La guerre civile de Pétrone.
- F. Colonna, Polifilo, en 2 vol.

- P. Courcelle, Recherches sur les confessions de Saint Augustin.
 A. J. Pfiffig, Die etruskische sprache.
 V. Zinslerling, La Femme en Grèce et à Rome.
 A. Parrot, Sumer.
 P. M. Duval, Les Celtes.
 A. Grabar, Le premier Art chrétien.
 A. Parrot, Les Phéniciens.
 R. Ghvishman, Perse.
 A. Grabar, L'Empereur dans l'Art Byzantin.
 R. Bloch, Les Étrusques.
 M. Taddei, Inde.
 J. L. Huot, Iran, t. I.
 V. G. Lukonin, Iran, t. II.
 R. Ghvishman, Parthes et Sassanides.
 M. Pearlman, Dans les pas de Moïse.
 L. H. Heydenreich, Le Temps des Génies.
 Aristote, L'Éthique à Nicomaque, en 4 vol.
 Ammien Marcelin, Histoire, t. IV, en 2 vol.
 Pierre Jodogne, Jean Lemaire des Belges.
 Athènes devant la défaite de 404.
 Recherches de Poliorcétique grecque.
 Aelius Aristide.
 Le culte impérial dans la péninsule ibérique d'Auguste à Dioclétien.
 École Française d'Athènes, Fascicule XXX, DELOS.
 Cités Étrusques — à la découverte d'une civilisation encore mystérieuse.
 Les Merveilles des Musées Grecs.
 L'Égypte.
 L'Art Grec.
 L'Art de l'Ancienne Rome.
 La sculpture Grecque, De ses débuts à la fin de l'époque Hellénistique.
 D. Callipolitis Feytmans, Les plats Attiques à figures noires, 2 vol.
 G. Prudhommeau, La danse grecque antique, 2 vol.
 C. Nicolet, Le métier de citoyen dans la Rome républicaine.
 H. R. Marrou, Histoire de l'éducation dans l'Antiquité.
 Rome et nous.
 S. Barthélémy-D. Gourevicht, Les loisirs des romains.
 R. Martin-H. Metzger, La Religion grecque.
 J. P. Levet, Le vrai et le faux dans la pensée grecque archaïque.
 G. Roux, Delphes, son oracle et ses Dieux.
 P. Ghiron Bistagne, Recherches sur les Acteurs dans la Grèce Antique.

- E. Kretzulesco Quaranta, Les jardins du songe.
 A. M. Tupet, La magie dans la poésie latine.
 S. Follet, Athènes au II^e et III^e siècle.
 Y. Vernière, Symboles et mythes dans la pensée de Plutarque.
 M. Lacroix, Les Bacchantes d'Euripide.
 J. Hani, La religion égyptienne dans la pensée de Plutarque.
 Musae Reduces, Anthologie de la poésie latine de la Renaissance.
 C. Leduc, La constitution d'Athènes, attribuée à Xénophon.
 Les Lusiades de Luis de Camoës, Texte et Étude.
 Leconte de Lisle, Poèmes Antiques.
 Leconte de Lisle, Poèmes Barbares.
 Giordano Bruno, Des fureurs héroïques.
 R. Chevallier, Influence de la Grèce et de Rome sur l'Occident Moderne.
 Paul Couissin, Les institutions Militaires.
 Paul Cloche, Les classes, les métiers, le trafic.
 Morin, Le dessin des animaux en Grèce.
 Paul Dimoff, La vie et l'œuvre d'André Chénier.
 Thierry, Saint Jérôme, 2 vol.
 Dix années de Bibliographie classique, 2 vol.
 Volumes Année Philologique, 1926 à 1975, 46 vols.
 Maspéro, Le Taoïsme et les religions Chinoises.
 Alexandre le Grand.
 Mélanges offerts à Léopold Sédar Senghor. Belles Lettres.
 Rome au temps d'Auguste. Belles Lettres.
 Mirages de Grèce. Belles Lettres.
 Nawrath : La Mer Égée.
 Album de Paléographie Grécque.
 Le siècle de l'an mil.
 L'Empire Carolingien.
 Rome le centre du pouvoir.
 Malraux, le surnaturel.
 L'Univers des formes. Assur.
 L'Art préroman Hispanique, I.
 Festugière : Antioche païenne et chrétienne.
 La civilisation de l'Égypte Pharaonique.
 La civilisation de l'Inde ancienne.
 Archaeologia Mundi, Mésopotamie; Anatolie, t. I et t. II; Ourartou, t. I
 et t. II.
 Constantinople.
 Thèbes.

- Cumont, Lux Perpetua.
 Cumont, Les religions orientales dans le paganisme romain. Univ. de France.
 Saves, Les monnaies Gauloises. Univ. de France.
 Hus, La statuaire en pierre étrusque archaïque.
 Histoire littéraire de la France, t. XL.
 Orlandos, Les matériaux de construction.
 Radet, Alexandre le Grand.
 Ridder-Deonna, L'Art en Grèce.
 Migeon, L'Art Chinois.
 Breton, Pompeia.
 Houssaye, Histoires d'Appelles.
 Tabouis, Le Pharaon Tout Ank Amon.
 Brédie, Démosthène.
 Aubertin, Sénèque et Saint Paul.
 La victoire de la femme. Univ. de France.
 Les grands travaux de l'humanité.
 Besson, Saint Pierre et les origines de la primauté romaine. Univ. de France.
 Les inscriptions d'Aska.
 Chandogya Upanisad.
 La Bhagavag Gita.
 Les strophes de Samkya.
 Durghatavrtti, t. I, *fasc. 1, 2, 3*; t. II, *fasc. 1, 2, 3*.
 Uttaramacarita.
 Brhad Aranyaka Upanisad.
 Ratnavali.
 Meghaduta Rtusamhara.
 Embiricos, La renaissance Crétoise.
 Cavafy, Poèmes.
 Le Ramayan de Tulsi-Das.
 Célébration de la grande déesse Dévi-Mahatmya.
 Delebecque, Études grecques sur l'Évangile de Luc.
 Delebecque, Évangile de Luc.
 Villehardouin, La conquête de Constantinople, 2 vols.
 Grégoire de Tours, Histoire des Francs, 2 vols.
 César, Guerre des Gaules, t. I et t. II.
 César, Guerre civile, t. I et t. II.
 César, La guerre d'Alexandrie.
 César, La guerre d'Afrique.
 Histoire anonyme de la première croisade.

- Wieger, Les pères du système Taoïste.
 I-LI, Cérémonial.
- Bertin, Dans le sillage de la Chine.
- Meng Tzeu, Les quatre livres, t. IV.
- Chou King, Les annales de la Chine.
- Bouddhisme Chinois, t. I.
- Dumortier, Les images dans la poésie d'Eschyle.
- Dion, Aspects politiques de la géographie antique.
- Le Corsu, Isis.
- Catalogue de la Bibliothèque du Pet'Ang.
- Lysias, t. I et t. II.
- Nonnos, Les dionysiaques, t. I et t. II.
- Oracles chaldaïques.
- Polybe, t. I-II-III-IV-V-VI, Livre XII, VII vols. Univ. de France.
- Saint Basile, Aux jeunes gens. Univ. de France.
- Saint Basile, Correspondance, t. I-II-III. Univ. de France.
- Saloustios, Des dieux et des mondes. Univ. de France.
- Aurelius Victor, Livre des Césars. Univ. de France.
- Cicéron, Discours, complet en 22 vols. Univ. de France.
- Florus, t. I et t. II.
- Panegyriques latins, t. I-II-III. Univ. de France.
- Saint Cyprien, t. I et t. II. Univ. de France.
- Salluste, La conjuration de Catilina. Univ. de France.
- Pseudo Salluste. Univ. de France.
- Benjamin Constant, Adolphe, Nouvelle édition.
- Michelet, Tableaux de la France. Éd. Belles Lettres.
- Ambroise Paré, Textes choisis. Éd. Belles Lettres.
- Bernardin de Saint Pierre, Paul et Virginie. Éd. Belles Lettres.
- Boileau, Satires, Épîtres, Odes, Dissertation sur la joconde, Dialogues,
 Lettres à Brossette, Lettres à Racine. Éd. Belles Lettres.
- Rabelais, t. I-II-III-IV-V, 5 vol. Éd. Belles Lettres.
- Hesseling, Histoire de la littérature grecque. Éd. Belles Lettres.
- Pernot, Évangiles. Éd. Belles Lettres.
- Dreux, Voyages en Turquie. Éd. Belles Lettres.
- Hesseling, Morceaux choisis. Éd. Belles Lettres.
- Iorga, France de Chypre. Éd. Belles Lettres.
- Pernot, Leçon d'ouverture du cours de Grec. Éd. Belles Lettres.
- Seiler, Aspect et temps dans le verbe néo-grec. Éd. Belles Lettres.
- Spyridaki, La Grèce et la poésie moderne. Éd. Belles Lettres.
- Lascaris, Images et figures de la Grèce. Éd. Belles Lettres.

- Castanakis, Tasso Tassoulos. Éd. Belles Lettres.
 Caratzas, Dialectes néo-grecs de l'Italie du Sud. Éd. Belles Lettres.
 Embiricos, L'École Crétoise. Éd. Belles Lettres.
 Pernot, Introduction à l'étude du dialecte Tsakonien. Éd. Belles Lettres.
 Pernot, Recherches sur le texte original des Évangiles. Éd. Belles Lettres.
 Collection univers des formes, L'Âge d'or, L'Europe des invasions, Le grand atelier, Renaissance méridionale. Éd. Belles Lettres.
 Malebranche, Œuvres complètes, *XX tomes*. CNRS.
 Lejeune, Mémoires de philologie mycénienne, *3 vol.* CNRS.
 Lejeune, Index inverse du grec mycénien. CNRS.
 Psichari, La prière sur l'acropole et ses mystères. CNRS.
 Marin Mersenne, Correspondance, *XI vol.*; L'Harmonie universelle. CNRS.
 Schreiner, Die Byzantinischen Kleinkroniken.
 Encyclopaedia Universalis, Universalia, 1977.
 Mélanges de l'École Française de Rome, 1977, t. 89. CNRS.
 Hannick, Studien zu Liturgischen Handschriften in Wien.
 Richard, Opera Minora, *3 vol.* Brepols.
 Revue de l'Art, *35-39-40-41*. CNRS.
 Diodore de Sicile, Livre XV. Éd. Belles Lettres.
 Porphyre, De l'abstinence, Livre I. Éd. Belles Lettres.
 Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote. Éd. Belles Lettres.
 La chanson de Roland.
 Krishnamurti, La révolution du silence. Éd. Belles Lettres.
 Copernic, Œuvres complètes; De revolutionibus (fac simile).
 Biblia Patristica, Des origines à Clément d'Alex. et Tertullien.
 Travaux de linguistique et de littérature, n° 15, t. I et II; n° 16, t. I et II, 1978.
 CNRS.
 Klaproth, Kaukasus, *3 tomes*.
 Ammien Marcellin, Histoire, t. IV, *2 vol.* Éd. Belles Lettres.
 Les crypto-portiques dans l'architecture romaine. CNRS.
 L'onomastique latine. CNRS.
 La préhistoire, Problèmes et tendances. CNRS.
 Bei Gun, Itinéraire des ancêtres. CNRS.
 Charles, the Greek versions of the Testaments of the XII Patriarchs.
 Viteau, Les Psaumes de Salomon.
 Josephus, Works, *9 vol.*
 Histoire générale des littératures, *6 tomes*. Éd. Guillet.
 R. Bielmeyer, Historische Untersuchung zum Erb und Lehnwortschatzanteil in Ossetischen.
 Grundwortschatz Europäische Hochschulschafften.

- Mircea Eliade, L'herne.
 Mircea Eliade, Traité de Religions.
 Paléographie musicale, t. VII (Peter Lang).
 P. Goubert, Byzance avant l'Islam, 3 tomes. CNRS.
 C. Diehl, Histoire de l'Empire Byzantin.
 Revue de Kartvelologie Bedi Kartlisa, Collection complète.
 Vepkhis Tqaosani, Traduction Allemande de M. Tsereteli.
 Vepkhis Tqaosani, Texte restitué par M. Tsereteli.
 Edouard Schuré, Les grands initiés, Librairie Académique Perrin, 1960.
 Bibliothèque de l'irrationnel et des grands mystères, vol. I, Le soufisme;
 vol. II, Les maîtres spirituels contemporains.
 Marie-Madeleine Gauthier, Émaux du moyen âge occidental.
 D. Gimaret (Rédacteur du Journal Asiatique), Traces et parallèles du Kitāb
 Bilawhar wa Būḡasāf dans la tradition arabe.
 H. von Glasenapp, Die fuenf grossen Religionen, Diederisches Verlag.
 Xabvia Kitana, Dictionario moderno Euskal Lidzegi, Bilbao.
 E. Pakravan, Abbas Mirza.
 A. Toynbee, La grande aventure de l'humanité, 2 tomes, 1977.
 L. Michelena, Fonetica Historica Vasca, San Sebastian, 1977.
 Herodoti-Historiae, éd. Tertia, Oxonii.
 Aeschyli, Septem quae supersunt tragoediae.
 Éd. Schuré, Les prophètes de la Renaissance : Dante, Léonard de Vinci,
 Raphaël, Michel Ange, le Corrège, 1920.
 Georges Dumézil, Roman de Scythie et d'alentours, Payot, 1978, 380 p.
 Anuario del Seminario de Filologia Vasca, IX, 1975.
 G. Charachidzé, Le système religieux de la Géorgie païenne.
 Sir O. Wardrop, The Kingdom of Georgia (Réédition par A. C. Wardrop
 en 1976 de l'édition de 1888).
 The Lord of the Panther-Skin, Translated by R. M. Stevenson, Collection
 Unesco.
 Strabon, Géographie, Livre VIII.
 Encyclopaedia Britannica 1978, Book of the Year.
 M. Mourre, Dictionnaire Encyclopédique d'Histoire, 8 vol., Paris, 1978.
 Gertrud Kettler-Paetsch, Das verbum finitum in der Altgeorgischen Ueber-
 setzung des Markus-Evangeliums, 1938.
 Apollonii Rhodii, Argonautica, Oxford.
 Thukydides, Geschichte des Peloponnesischen Krieges, Heidelberg, 1700.
 E. Dermenghem, La vie de Mahomet, Plon, Paris.
 Revue des Études Byzantines, t. 36, 1978.
 Orientalia Suecana, vol. XXII, Stockholm, 1973.
 Oriens Christianus, Bd. 56, 1972; Bd. 61, 1977.

- Femmes aux destinées tragiques, 23 peintures de Olga Wivdenko, Barcelona. Turquie Ottomane, Architecture universelle, Office du Livre, Fribourg.
- P. Cuneo, L'Architettura della Scuola Regionale di Ani nell'Armenia Medievale, Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 1977.
- Cahiers de civilisation médiévale, Université de Poitiers, 1977, n° 4; 1978, n° 1.
- D. Gimaret, À propos de S. M. Stern et S. Walzer, Three Unknown Buddhist Stories in an Arabic Version, Arabica, 1971 (extr.).
- Proclus, Commentaire sur le Timée, 5 tomes. CNRS.
- Laroche, Hiéroglyphes Hittites. CNRS.
- Catalogue des Manuscrits Arabes, t. I. Éd. Bibliothèque Nationale.
- Catalogue des Manuscrits Arabes, t. II. Éd. Bibliothèque Nationale.
- Manuel de Généalogie et de Chronologie pour l'Histoire de la Caucasic chrétienne, Arménie, Géorgie-Albanie de Cyrille Toumanoff.
- Muséon, Tome I (1882) à Tome LIV (1941), Tome LVII et LXXXVII.

Microfilms des manuscrits géorgiens de la Bibliothèque Nationale de Paris

1. Recueil; c'est le plus ancien manuscrit daté dû à la plume d'Alexis Meskhichvili, 1725.
2. Catéchisme, XVIII^e s.
4. Synaxaire, XIII^e-XIV^e s.
6. Ménées, mois de mars, XII^e-XIII^e s.
7. Ménées, mois de juillet, XII^e-XIII^e s.
8. Ménées, mois de juillet, XII^e s.
9. Commentaire de l'Évangile selon Matthieu par S. Jean Chrysostome, XI^e s.
12. Chota Roustaveli, Le chevalier à la peau de tigre, 1811.
13. Omaniani, 1782.
14. Miriani, 1770.
15. Baramiani, 1726.
17. Dictionnaire de Soukhan Saba Orbeliani, 1809.
18. Grammaire de David Batonichvili, 1790.
19. Grammaire, XIX^e s.
20. Grammaire, XIX^e s.
21. Logique du Cathalikos Anton, XVIII^e s.
22. Histoire abrégée de Géorgie, autographe de Teïmouraz.
23. Chronique géorgienne.
24. Code de Vakhtang VI, 1823.
25. Lettre du roi Solomon I^{er} d'Iméréti au Pape Pie VI.
26. Livre de secrétaire.
27. Fragments de grammaire géorgienne.

En tout 4.000 pièces.

LES GRANDS MAÎTRES DE POSTE DE LA FAMILLE DE LA TOUR ET TASSIS

En hommage au Prince Raymond de la Tour et Tassis, ami de la Géorgie

Une exposition a été organisée au Musée de la Poste et de la Philatélie, en mai-juin 1978, avec le concours des Musées, des services d'Archives et des bibliothèques d'Allemagne, de Belgique et de France. Plus de trois cents documents, des gravures, des tapisseries, cartes, marques postales ainsi que les timbres émis par les Grands Maîtres de la Poste Internationale, les Princes de la Tour et Tassis, y sont rassemblés. L'exposition relate l'histoire de l'organisation de cette Poste qui fonctionna durant trois siècles, du XVI^e au XIX^e, au service de l'Europe toute entière.

Depuis les origines, des courriers jalonnèrent les routes internationales; messagers, moines et marchands se chargeaient de lettres et de colis, mais le succès de leur mission n'était pas toujours assuré. Dans l'Europe du Moyen Age et de la Renaissance, la rapidité et la sûreté des communications devenaient une nécessité absolue. Les souverains occidentaux venaient de commencer l'installation de relais de poste. Louis XI, vers 1474, établissait pour la France ses postes sur quelques itinéraires importants, pour les besoins de sa politique. Frédéric III (1415-1495), empereur d'Allemagne, prépare l'édification de son grand empire. Il a besoin de liaisons sûres et rapides avec ses subordonnés. Dans ce but il fait appel vers 1460 à un habitant de Bergamo, de la vieille famille de Tassis (le nom provenant du mont Taissons, près de Bergamo), entrepreneur spécialiste connu en matière de transit de produits importés de l'Orient par la république de Venise, et lui confie l'organisation de lignes postales, depuis sa résidence d'Innsbrück vers la Styrie, la Lombardie et la Flandre. Satisfait de son travail, l'empereur l'annoblit et le nomme Général des Maîtres de Poste, en lui concédant à titre héréditaire l'exploitation des postes dans son empire. François de Tassis (1459-1517) met aussitôt en place les premières liaisons postales européennes. En 1500, il est nommé Maître des Courriers de Maximilien I^{er} et en 1504 Philippe I^{er} d'Espagne le désigne comme Capitaine et Maître de ses Postes, titre confirmé par Marguerite d'Autriche. En 1516, Charles Quint octroie à François de Tassis et à son neveu Jean-Baptiste la direction générale de ses

postes, depuis Bruxelles jusqu'en Espagne, à Rome, Naples, en Allemagne et France, à charge pour eux de créer un service spécial partout où Charles Quint et le roi de France se trouveront. Il leur accorde, ainsi qu'à leurs successeurs, un monopole international, qu'ils conserveront jalousement jusqu'au milieu du XIX^e siècle, en dépit des changements de régime, des guerres et des invasions. Partout un membre de la famille de Tassis est maître de poste; pas une lettre, pas un colis ne s'envoie, qui ne porte le cachet de Tassis. Les douze villes les plus importantes d'Europe ont un Tassis à la tête du service postal. Il convient de noter que cette famille a su démontrer sa grande capacité d'organisation et se distinguer par sa fidélité absolue au service des maisons régnantes, justifiant parfaitement sa devise bien connue : *Perpetua fide*.

En 1681, le roi Charles II d'Espagne élève le comte Eugène-Alexandre de la Tour et Tassis (1652-1704) à la dignité de Princes héréditaires des Pays-Bas. Une ordonnance impériale interdit toutes les installations similaires à la poste et affermit la Poste impériale entre les mains des de la Tour et Tassis.

Néanmoins la poste de Tassis ne pourra résister aux bouleversements politiques de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les nouveaux états vont rechercher une simplification des échanges, toujours effectués sur la base de traités bilatéraux. Une première Conférence Postale Internationale se tiendra à Paris, le 11 mai 1863, groupant quinze pays; elle préparera la voie à la création, à Berne, de l'Union Postale Universelle, en 1874, qui mettra fin définitivement aux administrations postales des Princes de la Tour et Tassis, après une existence glorieuse de plus de trois siècles. Il ne faut pas oublier que les Postes Impériales des Princes de Tassis étaient de nature féodale et, comme vestige d'un passé révolu, elles étaient condamnées à disparaître. Mais au temps de leur splendeur, à la fin du XVIII^e siècle, comme le remarque l'historien de la poste internationale Christian Nodé-Langlois, il faut bien reconnaître que les Postes des Tassis constituaient l'organisation postale la plus étendue d'Europe et qu'elles jouaient avec efficacité un rôle de tout premier plan dans les échanges internationaux de l'Europe des Lumières.

Deux maisons subsistent aujourd'hui de cette illustre famille, l'une en Allemagne, à Ratisbonne, des Princes Thurn und Taxis, et l'autre en Italie, à Duino, où un château millénaire du Prince Raymond de la Tour et Tassis se dresse majestueusement sur une falaise dominant l'Adriatique. Son châtelain en ouvre les portes à toutes activités culturelles et scientifiques européennes, cette vocation du château étant entre autres favorisée par sa situation géographique unique entre l'est et l'ouest, et par le dévouement du Prince

à l'idéal européen, qui organise de nombreuses manifestations culturelles. C'est sous son patronage qu'a été créée en 1955 l'Association des Universitaires d'Europe, avec la collaboration de l'Université de Trieste. Il a provoqué de nombreuses rencontres de prix Nobel de différents pays à Duino, ainsi que le Symposium des Recteurs d'Universités de l'est et de l'ouest. Suivant la vocation de ses ancêtres, il a fondé les Transports Européens, entre les pays de la Communauté, à Trieste en 1958; il a participé à l'exposition philatélique de Trieste en prêtant sa collection des timbres émis par ses ancêtres. Membre des Académies Culturelles de Rome, promoteur du «Center for theoretical Physics» de Miramar (Trieste), il organise depuis six ans des rencontres internationales consacrées à l'étude des œuvres du poète allemand Rainer-Maria Rilke et dont les actes sont régulièrement publiés. Celui-ci séjourna au Château de Duino en 1910 et plus longuement plusieurs fois par la suite. La correspondance avec la Princesse Marie de la Tour et Tassis, née Princesse Hohenlohe, grande mère de notre prince, publiée en 1951 comporte deux volumes. C'est à Duino que Rilke a écrit *Duineser Elegien*, ainsi que «la vie de Marie» que le compositeur Hildemith mit en musique.

L'activité du Prince est consacrée aux problèmes des connaissances scientifiques, artistiques autant que sportives et sociales.

Nous ne pouvons pas nous étendre davantage ici sur cette activité multiforme du Prince Raymond de la Tour et Tassis, ni sur celles sportives et sociales avec la création d'un concours local annuel d'un «prix de bonté et de solidarité».

Rappelons pour terminer qu'il est membre de l'Union Internationale de la Presse Scientifique, dont l'organe «La Presse Scientifique» a publié le résumé de cet article.

K. SALIA

ZUR ENTSTEHUNG DER KARTVELOBA (AUF GRUND VON KARTLIS CXOVREBA)¹

Schon auf den frühesten Kulturstufen empfindet der Mensch das Bedürfnis, sich und seine Existenz im Zusammenhang mit seiner Umwelt zu begreifen, sowohl seine Beziehungen zur Natur, die er sich als kooperierendes Partnerverhältnis vorstellt, als auch seine Stellung innerhalb der menschlichen Gemeinschaft. Die urchümlichste gesellschaftliche Organisation, die sich uns erschließt, ist der Stamm mit seinen Untergruppen. Hier nun finden wir bereits ein Weltbild, das die bestehende Ordnung gleichzeitig erklären und autorisieren soll. Die Wissenschaft des 19. und 20. Jahrh., die auf die abstrahierende Ratio eingeschworen ist, war bisher kaum in der Lage, hinter der epischen Darstellung, wie sie für die Mythen der Vergangenheit charakteristisch ist, das echte Anliegen und die schlüssige Beweisführung zu erkennen.

Worum geht es? In der Stammesgemeinschaft wächst jedes Mitglied von seiner Geburt an in ein kompliziertes System von Rechten und Pflichten hinein. Eigenmächtigkeiten darf es sich nicht erlauben, sie könnten die Gesamtheit in Gefahr bringen. Was veranlaßt den Einzelnen, sich nicht nur zu fügen, sondern, wenn es notwendig ist, sein eigenes Leben für die anderen und für das Weiterbestehen der gewohnten Daseinsform zu opfern? Der Stamm begreift sich nicht einfach als zufällige Gruppierung, sondern er verkörpert eine Ordnung, die sich auf das Prinzip der Blutsverwandtschaft gründet. Das bedeutet zunächst, daß jeder auf natürliche Weise dazu gehört und den ihm zukommenden Platz einnimmt. Darüber hinaus haben sich in der Entwicklung der Kultur neue Regeln des sozialen Verhaltens, vor allem des Lernens und wachsender Spezialisierung im Kräfteinsatz, herausgebildet. Sie sind nicht selbstverständlich, sondern sie müssen ins Bewußtsein

¹ *Kartlis Cxovreba* Band 1, herausgegeben von S. Kauchtschischvili, Saxelgami, Tbilisi, 1955. Im laufenden Text wird jeweils auf den Chronisten verwiesen. Da jedoch nicht nach der georgischen Ausgabe, sondern nach einem Übersetzungsmanuskript zitiert wird, wurde auf die Seitenangabe im Original verzichtet. Zur Umschrift: Es besteht schon lange ein Mißverhältnis zwischen dem Bemühen, linguistische Genauigkeit bei der Wiedergabe georgischer Wörter an den Tag zu legen, und dem Verlangen, für Nachbardisziplinen ohne eingehende Kenntnis georgischer Aussprachegewohnheiten an das aus eigenem Bekannte anzugleichen. Für bereits bekannte Eigennamen wurde die letztere Methode gewählt.

gehoben werden. Damit bedürfen sie der Argumente, die ihren Anspruch auf Gültigkeit stützen. Für die praktische Erfahrung besteht die letzte Auskunft über ihre Gesetzmäßigkeit in der Feststellung: Das ist so, weil es sich zu unzähligen Malen wiederholt hat. Ähnlich ist der Gedankengang, wenn der Lehrende aus der älteren Generation bestätigt: Das war nicht nur in meinem Leben so, sondern unsere Väter haben es schon gesagt, und die wußten es wiederum von ihren Vätern. Der historische Aspekt besitzt Beweiskraft. Gleichzeitig autorisiert er das Modell, das aus der Tradition hergeleitet wird, als das Seinsollende. Denn das Ideal liegt im zyklischen Vollzug des Geschehens, etwa wie im Bund zwischen Jahwe und Noah die Unveränderlichkeit des Naturablaufs als Ausdruck unverbrüchlicher Daseinssicherung angesehen wird. An diesem Punkt zeichnet sich der große Unterschied zwischen früherem und heutigem Geschichtsverständnis ab. Die Fragestellung der Moderne zielt auf die Veränderungen und ihre Sanktionierung als Gesetzmäßigkeiten, während in alten Zeiten sogar die Begriffe «Wahrheit» und «Treue» als Bewahrung der Tradition zusammenfielen, wie etwa im Hebräischen. Die Neuerungen, die unausbleiblich waren, gaben sich als Wiederherstellung der Legalität und beriefen sich auf die Ursprünge, wie das noch in der Renaissance der Fall war.

Die erste historische Interpretation besteht in der Schematisierung des Verwandtschaftsystems als Ahnenfolge, und in dieses System werden Territorialansprüche und Lebensgewohnheiten verwoben. Solange der Stamm ungestört aus sich selbst existiert, heben sich die Ahnen nicht weiter voneinander ab, in vielen Fällen haben sie nicht einmal Namen, um sie als Individuen zu unterscheiden. Wenn aber Störungen entstehen, in erster Linie durch nachbarliche Begegnungen und territoriale Veränderungen bedingt, dann muß auch das Weltbild korrigiert werden. Und damit die neue Fassung als vertrauenswürdig an die Stelle der alten treten kann, bemüht sie sich, genauer und umfassender in ihren Angaben zu sein. Auf diese Weise kommen Überlieferungen zustande, die auf den ersten Blick die Mitwirkung spekulativer Konstruktionen erkennen lassen. Und selbst nachdem die Stämme sich aufgelöst haben und sich im Staatswesen aus verschiedenen Völkerschaften zu Territorialgruppen umgebildet haben, bleibt das Streben, die sozialen Grundsätze und Verpflichtungen aus einer natürlichen, in der Vergangenheit wurzelnden Gemeinsamkeit abzuleiten.

Nach diesen ältesten Prinzipien verfährt auch Leonti Mroveli, wenn er in seiner Chronik versucht, den Anfängen des georgischen Volkes nachzuspüren. Offenbar findet er die Gesellschaft in einem Zustand vor, in dem echte Stammestraditionen nicht mehr lebendig sind, und wie viele christliche Historiker schließt er an die Genealogie der Genesis an. Eine Handschrift

geht auf Adam zurück, obgleich der erste Abschnitt in seiner geschichtlichen Bedeutung für ethnische Genesen durch die Sintflut gewissermaßen annulliert wird. Der offizielle Ansatz knüpft an Tharsis an, den Enkel Japheths. In der Bibel setzt die eigentliche Geschichte des Volkes Israel mit den Ervätern ein, während die ersten Listen zu Völkertafeln erweitert sind. Dem Vorbild der Noah-Kette entsprechend, geht auch vom Sohn des Tharsis, Targamos, in Gestalt seiner Söhne eine ganze Völkergruppe aus: «Der erste hieß Haos (als Stammvater der Armenier), der zweite Kartlos, der dritte Bardos, der vierte Movākan, der fünfte Leḳ, der sechste Heros, der siebte Ḳavḳas, der achte Egros». Das sind ethnische und topographische Benennungen in teilweise gräzisierten Form. Der Ahn der Georgier heißt Kartlos, die Söhne, von denen die weitere Geschlechterteilung ausgeht, nennen sich: «Der erste Mxetos, der zweite Gardabos, der dritte Ḳaxos, der vierte Kuxos, der fünfte Gačios». Im Bewußtsein Mrovelis zeichnet sich die unmittelbare Einheit Westgeorgiens ab, während Egros, der Stifter von Egrissi/Bedia als Bruder des Kartlos im gleichen Verhältnis zu der Kartli-Gruppe steht wie etwa der Stammvater der Leken oder der Heren. Das wichtigste Moment bei der Begründung der Geschlechter bzw. Völker ist die Landzuteilung, die in genauer Abgrenzung beschrieben wird. Wie in der Ahnentafel lediglich die Nachkommen des Kartlos weiter genannt und aufgegliedert werden, so geht es auch bei der Festlegung der Herrschaftsbereiche in erster Linie um das Gebiet von Kartli. Was als Setzung des Anfangs dargestellt wird, ist zugleich als gegenwärtiger Anspruch zu werten, wie das griechische Wort *archē* neben seiner Bedeutung «Anfang» zugleich die autoritativen Begriffe «Prinzip/Herrschaft» umfaßt.

Solche historischen Rückblenden orientieren sich an den ältesten Überlieferungen, sowohl in der Form als in der Zielsetzung. Sie sollen Rechte und Ansprüche der Gegenwart begründen. Insofern sind sie tendenziös, und es zeugt von Unverständnis, wollten wir statt dessen eine exakte Darstellung von Ereignissen fordern, die in ferner, unbezeugter und unzugänglicher Vergangenheit liegen. Der Chronist fühlt sich seiner Gegenwart verpflichtet, er ist streitbarer, als sein faktenbetonter Stil vermuten läßt, und für seine Zeit vermag er uns eine Reihe wertvoller Anhaltspunkte zu liefern.

Bekanntlich setzt die Bibel dreimal zu einem Anfang im Sinne der *archē* an: im Schöpfungsbericht, nach der Sintflut und mit der Ervätertradition. Auch die georgische Überlieferung läßt die Kartlos-Sage wieder fallen. Dafür gibt es mancherlei Gründe, sowohl in der schärferen, geradezu feindlichen Trennung der Völkerschaften als auch in der Vereinigung von Ost- und Westgeorgien. Deshalb haben wir, ebenfalls bei Mroveli, einen zweiten Anfang, der mit der Alexandersage verbunden ist. Fast wörtlich denselben

Text bietet die «Bekehrung Georgiens», sodaß wir auf eine gemeinsame ältere Quelle schließen dürfen.

Danach existiert zwar Kartli schon, aber ihm fehlt die rechte Ordnung, denn in dem Volksgemisch, das sich in sechs Sprachen verständigt, sind alle traditionellen Bindungen verloren gegangen. Die exogamen Heiratsregeln sind in Vergessenheit geraten, und als Höhepunkt der Barbarei ist zu werten, daß sie sogar die Ehrfurcht vor den Toten verloren haben und sie verzehren. Angeblich vernichtet Alexander die wilden heidnischen Völkerschaften und setzt seinen Verwandten Ason als Patrikios ein, der bald auf Ablehnung stößt. Bei diesem ersten Konflikt wie in späteren Beschreibungen sind alle Chronisten weit davon entfernt, sich in nationale Intoleranz zu verirren. Das wird schon bald bestätigt, wenn der erste König mütterlicherseits von persischen Königen abstammt, ganz besonders deutlich aber tritt die Welt-offenheit bei Mirian zutage, der als Sohn des Perserkönigs und einer Sklavin bezeichnet wird. Was in dem nicht widerspruchsfreien Text ausgedrückt werden soll, ist der ungeheure Sittenverfall, der die Einwohner Kartlis dazu brachte, daß sie ihrer ethnischen und kulturellen Identität verlustig gingen. Dadurch sind sie zugleich in einen Zustand der Wehrlosigkeit geraten, der es dem stammesfremden Statthalter ermöglicht, die Bevölkerung nach Willkür zu unterwerfen und zu dezimieren.

Die Wiedergeburt, wie wir den zweiten Anfang nennen können, knüpft sich an Parnavas. In ihm gewinnt ein anderer Gedanke Gestalt: Der Führer und Retter eines Stammes muß der Rechte sein. Das heißt, ihm wohnt ein ungewöhnliches Maß an Lebenskraft inne, unter Umständen weisen ihn besondere Zeichen aus. Bei Parnavas ist es ein Traum, der ihn Kraft und Hilfe von der Sonne empfangen läßt. Ihm als dem Rechten fällt auch der verborgene Schatz zu. In unseren Märcen wird noch erzählt, wie sich im Rechten die Mächte der Natur mit seiner Hifswilligkeit und seiner selbstlosen Einsatzbereitschaft verbinden, so ist er nach der Tradition berufen als Herz und Hirn der Gemeinschaft. Parnavas gelingt es, den Usurpator zu besiegen, «und er war König über ganz Kartli und Egrissi». Dieser Anfang liegt innerhalb der Geschichte, deshalb bedarf es der individuellen Ausgestaltung der Persönlichkeit. Das geschieht wiederum in einer Weise, wie sie sich in aller Welt in der gleichen Situation herausgebildet hat.

In Parallele zur ersten, zur Kartlos-Sage, wird als Fazit eine Beschreibung des Territoriums und seiner Aufgliederung gegeben. Parnavas beruft acht Eristavs und einen Spaspet, und dazu wird die exakte Umgrenzung ihres Gebietes angezeigt. Mit Parnavas beginnt die Liste der Herrscher von Kartli, wobei die Angaben zuweilen durch ausländische Quellen bestätigt werden. Doch in unserem Zusammenhang geht es eher um die Frage, ob

sich das mit Parnavas einsetzende Motiv vom Rechten weiterverfolgen läßt. Das Ideal jener Zeit ist der Recke, der zu kämpfen vermag. Deshalb wiederholt sich bei den Königen die Charakteristik, die den Schwerpunkt auf die ritterlichen Fähigkeiten legt. Die Parnavasiden sind Heldenkönige, jeder «von gewaltiger Kraft, groß und ein Goliath». Oft wird hinzugefügt, daß sich diese Eigenschaften in körperlicher Vollkommenheit und männlicher Schönheit ausdrücken. Wer, wie etwa Bartom, diesen Anforderungen nicht genügt, unterliegt. Doch soll der König, der Vorsteher der Gemeinschaft, nicht nur ein zuverlässiger Kämpfer sein. An Parnavas und seinen hervorragendsten Nachfolgern werden auch Güte² und Weisheit gerühmt, während Gewalttätigkeit und Willkürherrschaft sich selbst mit dem Tode bestrafen. Die Schlachtszenen, vor allem die ritterlichen Zweikämpfe, die in der Chronik in knappen, fast stereotypen Worten geschildert werden, finden sich ähnlich, nur in dichterisch erweitertem Rahmen, als Hauptmotiv im Sagenkreis um Amiran wieder. Beide Werke atmen denselben Zeitgeist, sie lassen auch ohne den ausdrücklichen Hinweis in der Geschichte von Sepedavle Darispanisze³ erkennen, daß das Königtum noch in seinen Anfängen steht, der König ist eher Gefolgsherr im Sinne eines *primus inter pares*, der selbst die Tugenden besitzen muß, die er von seinen Gefolgsleuten verlangt. Allerdings wird bei Parnavas auch der Reichtum aufgezählt, der notwendig ist, um Dienste zu belohnen, um als recht und wohlthätig zu erscheinen.

Soweit stimmen die Darstellungen mit den ältesten Mythen des Anfangs überein: Auf der einen Seite die Urvätersage mit der Bestimmung der Zugehörigkeit nach Verwandtschaft und Territorium. Auf der anderen Seite der Anspruch — im zweiten Abschnitt — daß der Anführer sich als der von höheren Mächten autorisierte Rechte erweist. Trotzdem ist auf den ersten Blick deutlich, daß der Autor einer späteren Epoche angehört. Denn eins vermag er nicht zu rekonstruieren: das, was im eigentlichen Sinne Weltanschauung zu nennen wäre, die Verschmelzung von Daten und Fakten mit Reflexionen über Natur und Sozietät, aus der sich ein Modell ergibt, das die Gegenwart deutet und das anzustrebende Sein konturiert, aus dem sich die moralischen Forderungen als objektive, zugleich durch Setzung und Tradition geheiligte Notwendigkeiten ableiten lassen. Es ist lediglich

² *sikete* hat im Deutschen zwei Entsprechungen. Es bezeichnet die «Güte» als Wohlverhalten gegen andere, aber ebenso die «Tugend»; dieses Wort leitet sich ursprünglich von «taugen» her, doch schränkte sich die Bedeutung später ein auf ein sittliches Verhalten im Sinne des Meidens, des Nichttuns.

³ «First — our lords have not been sovereign rulers from ancient times, but were simple aznauris who by strength and prowess won kingship and greatness». Amiran-Darajaniani, translated by R. H. Stevenson. Oxford, 1958, S. 136.

die Rede davon, daß die erste Etappe in völliger Barbarei, also Gesetzlosigkeit und Unglauben, endet. Für den zweiten Abschnitt ist die Erinnerung noch wach, daß es eine umfassende Weltbegründung gegeben hat. Als Parnadshom sich dem persischen Feuertempel zuwendet, vertreiben ihn die Einwohner von Kartli, weil er die Religion der Väter verworfen hat. Aber was diese ursprünglich gewesen ist, läßt sich aus den Texten nicht erschließen. Es werden Götter genannt, die ohne weitere Begründung von verschiedenen Herrschern eingesetzt werden. Offensichtlich befaßte sich der christliche Verfasser der Chronik nicht gern mit diesem Komplex, denn er verwickelt sich in einen deutlichen Widerspruch: Gaci und Ga (Gaim), die in der «Bekehrung Georgiens» als die «ältesten Götter unserer Väter» bezeichnet werden, sollen auf Ason zurückgehen, auf den Unrechtmäßigen, Fremdstämmigen. Angesichts solcher Unmöglichkeit werden auch andere Angaben fragwürdig, die sich z.B. auf Menschen- bzw. Kinderopfer beziehen.

Mit Aspagur geht die Periode der Parnavasiden zu Ende. Die einzelnen Zeitabschnitte sind kunstvoll miteinander verbunden. Parnavas soll der Tradition gemäß aus der Linie des Mxetos stammen, ihm wird auch die Verbreitung der kartvelischen Sprache zugeschrieben. Mit Mirian, der die dritte Phase eröffnet, wird ein Nichtgeorgier König. Seine Legitimation empfängt er durch die Heirat mit der Tochter Aspagurs, der der letzte männliche Nachkomme aus dem Geschlecht des Parnavas ist. Da aber diese Frau kinderlos stirbt, ist zugleich der Bruch vollkommen, als sollten sich zwei Äonen voneinander abheben.

Mirian bezeichnet den Anfang eines neuen Weltalters, das die Chronisten als Gegenwart erleben. Es war ihnen nicht möglich, die Denkart der Vergangenheit zu erschließen, die Weltanschauung ihrer Zeit war ihnen zu selbstverständlich, sie stellten keine besonderen Betrachtungen darüber an. Doch sie sind Partei, wenn sie die Ereignisse schildern, so wird in ihrem Bericht sowohl die Problematik ihrer Zeit als auch das Fundament ihres Denkens und Urteilens sichtbar. Der grundlegende Konflikt des feudalen Mittelalters hebt sich ab und verschärft sich im Laufe der nächsten Jahrhunderte. Die Kämpfe nach außen und die innere Entwicklung machen den Zusammenschluß der Stämme unter einer straffen, zentral organisierten Leitung notwendig. Bemerkenswert ist in diesem Zusammenhang die Stelle bei Mroveli: «Und der König (gemeint ist der Perserkönig Kasre) machte sich daran und löste alle Talgemeinschaften auf und setzte überall Oberhäupter ein und befahl ihnen allen, daß sie seinem Sohn Mirian untertan wären». Die Forderung der Zeit geht auf die Zentralgewalt, aber die Feudalfürsten sind nicht bereit, sich unterzuordnen und sich mit ihrem Landesbesitz zu begnügen.

Die politische Einigung blieb ein Postulat, um dessen Verwirklichung immer wieder hart gerungen werden mußte. Auch das Aufgehen der Stämme in einem größeren Ganzen mußte zunächst auf Widerstand stoßen. Denn jeder Stamm begriff sich als einen in sich abgeschlossenen Kosmos, der sowohl räumlich als zeitlich aus sich selbst existierte, im Ahn und in der ihm zugeschriebenen Ordnung fand jede Generation aufs neue ihre Identität. Diese Grenzen mußten aufgelöst werden. Die Geschichte zeigt uns verschiedene Verfahrensweisen. Als sich in Ägypten die Staatenbildung anbahnte, beauftragte der Pharao die Priester von Heliopolis, die zugleich Repräsentanten seines eigenen Stammes waren, ein System für die Rangordnung der Götter auszuarbeiten, sodaß sie in einer wohlgeordneten Hierarchie für das Wohlergehen des ganzen Landes verantwortlich wurden. Im Zweistromland stieg mit Babylon und der Hammurapi-Dynastie auch der Stadtgott Marduk auf und die überlieferte Kosmogonie schildert ausdrücklich, daß die anderen Götter ihm die Herrschaft übertrugen, weil er sie vor dem Chaos rettete. In Griechenland blieb mit der Nichtvollendung eines zentralisierten Staatswesens auch der Prozeß der ideologischen Konzentration in den Anfängen stecken. Zwar war Zeus zum Oberhaupt aufgestiegen, dann aber wurde er von jedem der rivalisierenden Adelsgeschlechter als Stammvater in Anspruch genommen und geriet damit in eine Rolle, die ihn dem Spott der Skeptiker auslieferte. Im Grunde blieben überall die Grenzen, zwar um einiges erweitert, aber ihre örtliche Bindung und ihre Funktion änderten sich kaum. Aus Stammesgöttern waren Reichsgötter geworden. Selbst die Mithras-Religion, die in römischer Zeit auch im Westen Anklang fand, blieb gehemmt durch den Anspruch des persischen Herrschers, Inkarnation des Gottes zu sein.

Nur den Israeliten war es gelungen, Jahwe im Exil hinaufzudenken zum Herrn des Himmels, wie ihn Hesekiel in glühenden Visionen beschwört. Und als ihn die Evangelisten und Apostel aus den letzten speziellen Kultbindungen lösten und als den Vater in den Himmeln verkündeten, war er zum Schöpfer und Hüter einer universalen Lebensordnung geworden. Außerdem wußte das Christentum um die moralischen Widersprüche, die sich aus der fortschreitenden gesellschaftlichen Differenzierung ergaben, während die Stammesreligionen nicht über die schlichten Bedürfnisse einer einfach gegliederten Gemeinschaft hinaus kamen. Diese Gegensätze zeichnen sich ab in der Auseinandersetzung zwischen Mirian und Nino. Mirian verteidigt die angestammten Götter Kartlis als die Bewahrer des natürlichen Kreislaufs: «Denn siehe hier die Götter, die Spender reicher Frucht und die Beherrscher der Welt, die Lenker der Sonne und die Spender des Regens, die Erzeuger der Früchte des Landes, die Kartli Zugehörigen, Armaz und Zaden, die

Ergründer alles Verborgenen, und die ältesten Götter unserer Väter, Gaci und Ga»⁴. Nino setzt das Argument der Universalität dagegen: «damit du erkennst und verstehst die Gerechtigkeit des Himmels und das Licht der Sonne, die Tiefe des Meeres und seine Fundamente, die Weite der Erde und ihre Grundlagen, und damit du erfährst, König, wer den Himmel mit Wolken bekleidet hat und den Donner mit den Stimmen der Luft, und die Erde bewegt sich durch seine Gewalt und die Blitze eilen, auf seiner Spur läuft das Feuer durch den Zorn seines Herzens, oder wenn sich der große Leviathan bewegt, der im Meere ist, und die ganze Erde bebt, bis die festen Berge und Felsen einstürzen, und in dem allen will ich dich darüber hinausweisend erkennen lassen, daß Gott in den Himmeln ist und er selbst ist unsichtbar für alle Kreatur, außer für den, der von ihm ausgegangen ist»⁵.

Das Christentum wird zur georgischen Religion. Dieser Vorgang wird sowohl bei Leonti Mroveli als auch in der anonymen «Bekehrung Georgiens» ausführlich beschrieben. Den Autoren ist sehr daran gelegen, die Überlegenheit der neuen Anschauung unter Beweis zu stellen, aber ihr Interesse ist nicht theoretischer, sondern pragmatischer Natur. Keine der Chroniken geht auf theologische Erwägungen ein, das Konzil von Chalcedon wird lediglich in einem kurzen Nachtrag erwähnt, vom Schisma zwischen Georgien und Armenien ist überhaupt nicht die Rede. Im Gegenteil, Nino empfängt in Jerusalem ihre Belehrung durch eine Armenierin, die Legende verknüpft sie mit dem Martyrium der Ripsime. Da Chroniken durchaus nicht vor Angleichungen an neue Verhältnisse und Ziele geschützt sind, ist diese Tatsache zunächst erstaunlich. Sie muß noch mehr verwundern, wenn es als wahrscheinlich gilt, daß Nino erst nach Dwin allgemein anerkannt wurde, um an die Stelle der Überlieferung zu treten, die eine gemeinsame Bekehrung durch Gregor den Parther postulierte. Doch ist von dogmatischen Entwicklungen auch sonst nicht die Rede. Die Reihe der Katholikoi wird aufgezählt, und erst mit Melchisedek wird, wiederum in Einschub, angedeutet, daß die Kirche im Begriff ist, durch Landerwerb zu einer beachtlichen Feudalmacht aufzusteigen. Aber auch das betrifft keinen glaubensmäßigen, sondern einen politischen Aspekt. Und es geht auch um Politik, wenn solche Störungen in den georgisch-armenischen Beziehungen mit Stillschweigen übergangen werden. Die georgische Kirche soll als wahrhaft ökumenisch anerkannt werden. Dazu gehört auch die andere Seite, daß der erste Bischof und seine assistierenden Priester aus Konstantinopel stammen. Als ein weiteres Argument erscheint die Sendung Ninos durch den Patriar-

⁴ Die Bekehrung Georgiens. *Bedi Kartlisa*, Paris, 1975, S. 319.

⁵ *Ibid.*, S. 319-320.

chen von Jerusalem, wobei das verwandtschaftliche Verhältnis die Bindung an den Ausgangsort des Christentums noch besonders betont. Der ökumenische Charakter ist gleichbedeutend mit Rechtgläubigkeit und bietet die Gewähr dafür, daß die aus solchem Geiste getroffenen Entscheidungen rechtmäßig sind. Nicht zuletzt ist zu bedenken, daß dogmatische Streitigkeiten, für deren Darlegung die Sprache zunächst nicht einmal eindeutige Termini bot, die Einheit und Kraft des Wollens untergraben hätten, während echte Frömmigkeit im ursprünglichen Sinn von Tüchtigkeit und Tat ein ungebrochenes Glaubensverhältnis voraussetzt.

Wir nannten die Chronisten parteilich. Sie sind es als überzeugte Propagandisten der Zentralgewalt, und der Monotheismus ist Grundlage und Rahmen für die ideale Weltordnung eines geeinten Königtums, wie es Rustaweli gleich in seinem ersten Vers dichterisch zum Ausdruck gebracht hat: «Der den Weltenbau erschaffen, groß in grenzenlosem Walten,/ließ aus hohem Himmelsodem alles Leben sich entfalten,/und er gab uns Menschen diesen Erdkreis bunter Vielgestalten,/wo die Antlitze der Fürsten ihm als eignes Abbild galten»⁶. Rustaveli, der Anwalt Tamaras, formt das Modell der staatlichen Hierarchie als Ideal, das der Schöpfungsordnung entspricht. Das gleiche Anliegen vertreten die Chronisten, und ihre Geschichtsschreibung ist als Beweisführung dafür aufzufassen, daß die Welt in Ordnung ist, solange sie nach diesem Prinzip verwaltet wird. In solchen Zusammenhängen kommt es nicht in erster Linie auf Dogmen und orthodoxe Formulierungen an, sondern — wie das deutsche «glauben» zunächst «geloben/sich anvertrauen» bedeutet — so scheint auch bei *rcam* noch durch, daß ursprünglich ein Vertrauens- und Treueverhältnis gemeint ist, wie es den Gefolgsmann mit seinem Lehnsherrn verbinden soll. Daraus ergibt sich der selbstverständliche Schluß, daß die Verletzung der Treuepflicht die existentielle Harmonie zerstört. Das gilt für beide Sphären. Wie der Feudalfürst dem König, so ist der Monarch Gott verpflichtet. Varas-Bakar, der Urenkel Mirians, verliert einen großen Teil seines Königreiches und wird den Persern tribut-

⁶ H. Buddensieg hat den Sinn verfehlt mit der Formulierung: «Jeder Herr lebt Ihn in der Gestalt, die Er ihm verliehen» (Schota RUSTAWELI, *Der Mann im Pantherfell*, Nachdichtung von H. Buddensieg, Tbilissi, 1976). H. Hupperts Übersetzung entspricht ihm eher: «wo die Antlitze der Fürsten ihm als eignes Abbild galten». (Schota RUSTAWELI, *Der Recke im Tigerfell*, Deutsche Nachdichtung von H. Huppert, Berlin, 1955.) Doch ist auch er noch nicht exakt genug. Einmal heißt es bei Rustaweli *xelmçipe*, also nicht ein Fürst beliebigen Ranges ist gemeint, sondern der Oberherr, der Machthaber, dem alle anderen untertan sind. Zum anderen darf *govli* nicht zum Gebrauch des Plurals verleiten, denn legitimer Oberherr kann immer nur einer sein. Wir möchten noch daran erinnern, daß *saxita mis mierita* wohl als bewußter Anklang an die Genesis zu verstehen ist: «*šekma ymertan kaci, xaṭad twsad šekma igi*» (1, 27).

pflichtig, weil er zu feige ist, sich mit den Griechen und Armeniern gemeinsam zur Wehr zu setzen. Aber die Furcht vor den Menschen und sein politisches Fehlverhalten haben ihre letzte Ursache in seiner Gottlosigkeit. Schon der erste Satz bei Mroveli charakterisiert ihn in dieser Richtung: «Dieser König Varas-Bakar war ein gottloser Mensch, der die Religion haßte».

Mroveli hat die Grundsätze für ein christliches Verständnis der mittelalterlichen Welt seiner Geschichtsschreibung zugrunde gelegt. Es war eine Welt, in der trotz aller verlustreichen Auseinandersetzungen mit äußeren Feinden die separatistischen Bestrebungen des Feudaladels das eigentliche Problem bildeten und Land und Volk den größten Schaden zufügten. Dagegen galt es die Königsidee zu stärken. Dshuanscher folgt seinen Anschauungen und stellt uns die Persönlichkeit vor Augen, in der sich alle Tugenden und Vorzüge zentraler Herrschermacht vereinen. Das ist Vachtang Gorgassal.

Dabei ist es selbstverständlich, daß Züge älterer Anschauungen in die neue Auffassung integriert werden, soweit sie versuchen, im Kreislauf der Welt göttliche Autorität und menschliches Reagieren in Einklang zu bringen und Befehl und Gehorsam an Normen zu messen, die den Bestand der Gesellschaft garantieren sollen. Die Vorstellung des Rechten wird wieder lebendig, wenn Vachtang — wie auch Murvan, der spätere Petrus der Iberer — nach jahrelangen Gebeten als Sohn göttlicher Gnade und Zustimmung erscheint. Und gleich dem Rechten, dem Berufenen, Auserwählten, wie ihn das Buch der Richter im Alten Testament wiederholt schildert, ist er unvergleichlich an Mut und Kraft: «Er überragte alle Männer seiner Zeit, und er war von außergewöhnlicher Schönheit und ungeheurer Kraft, sodaß es ihm gelang, in voller Rüstung zu Fuß den Hirsch einzuholen, ihn am Geweihte zu ergreifen und zu bezwingen, und er konnte ein gepanzertes Pferd auf die Schultern nehmen und damit von Mzcheta zur Burg Armasi hinaufsteigen». Der Rechte muß aber gleichzeitig der Gerechte sein, er trägt mehr moralische Verantwortung als der Durchschnittsbürger, obgleich der Zusammenhang noch nicht verstellt ist, daß es die ganze Gesellschaft ist, die durch ihr Verhalten zur Schöpfungsordnung ihr Geschick selbst bestimmt. Das ist der Grundsatz, der im Alten Testament immer wieder deutlich wird, denselben Gedanken bringt Abiatar in der «Bekehrung Georgiens» zum Ausdruck: «Siehe, zuvor war es immer so, wenn unsere Väter gegen Gott sündigten und ihn gänzlich vergaßen, gab er sie unter eine starke Macht und in die Gefangenschaft. Aber wenn sie sich bekehrten und zu ihm riefen, führte er sie alsbald aus der Bedrängnis»⁷. Vachtang ist sich

⁷ Die Bekehrung Georgiens, S. 326.

der Totalität des göttlichen Anspruchs bewußt und weiß, daß er alle betrifft. Aber seine Stellung als der berufene Vertreter der Zentralgewalt hebt ihn über die Kollektivverantwortung hinaus, sodaß er im Vertrauen auf sein Gottesgnadentum wagen kann, die Sünden des Volkes auf sich zu nehmen.

Damit ist der wachsenden gesellschaftlichen Differenzierung Rechnung getragen. Aber alle, auch der König, bleiben eingebunden in die Ganzheit, die die ganze Welt als Schöpfung umfaßt. Die Macht des Königs ist von Gott, aus der Demut der Allmacht gegenüber empfängt seine Regierung ihre Legitimierung, die Unter- und Einordnung steuert zugleich der Willkür und bestimmt das Gesetz als Gleichheit in den Grundrechten. Daher das Dankgebet Vachtangs, als er den Recken Tarchan überwunden hat: «Gepriesen seist du, Herr, der du deinen Engel sandtest und meinen Feind geschlagen hast; du erhöhst die, die auf dich hoffen; du bist es, der den Armen von der Erde aufstehen läßt und aus der Asche erhebst du den Gefallenen». Aus gleichen historischen Bedingungen ergeben sich immer wieder Parallelen zu Staatswesen ähnlichen Charakters. Für die deutschen Bauern, die sich gegen die Unterdrückung durch den Feudaladel wehren, ist der allerchristlichste Kaiser das Ideal, auf ihn hoffen sie: Da Gott ihn über alle erhöht hat, wird er Gottes Gebote und Verheißungen für alle in Kraft setzen. Doch schon bevor die zwölf Artikel als Programm der Bauernbewegung göttliche Gerechtigkeit von der Zentralgewalt forderten, gab es auch in Deutschland, wie in Georgien, Strömungen, die den Kampf gegen jede Art von Machtteilung und -minderung führten. Davon zeugt z.B. das in der Zeit Kaiser Barbarossas verfaßte Stück «Das Spiel vom Kaiserreich und vom Antichrist»⁸. Die Auseinandersetzung wird hier wie dort nicht oder kaum nach ihren negativen Erscheinungen deutlich, wie etwa in dem Zusammenstoß Vachtangs mit dem Bischof Michael. Die Regierungspartei geht von der Voraussetzung aus: Der weltliche Machthaber besitzt im besonderen Maße das, was frühe Kulturen als Lebenskraft, das Christentum als Gnade bezeichnen. Deshalb ist er der berufene Schutzherr auch der Frömmigkeit, er baut Kirchen und richtet sie als Bischofssitz ein, den er nach sinem Ermessen besetzt, wie er sich auch die Ernennung des Katholikos vorbehält. Sveti Zchoveli, Bedia, Gelati und viele andere Zentren des kirchlichen Lebens entstanden und entfalteten sich unter königlicher Schirmherrschaft.

Die verschiedenen Verdienste, die an Vachtang gerühmt werden, lassen sich zusammenfassen in dem Satz, den wir des öfteren bei Dshuanscher finden: «Er erbaute Kirchen, war mildtätig gegen die Armen, übte

⁸ *Ludus de Antichristo oder Das Spiel vom Kaiserreich und vom Antichrist*, Hamburg, 1922.

Gerechtigkeit gegen jedermann». Damit ist das Ideal umrissen, das auf den König als Symbol der moralischen Grundhaltung und des staatsbürgerlichen Verhaltens und als Mitte der nationalen Existenz orientiert. Diese Formel bildet den Kern für alle Lobeserhebungen, die den nachfolgenden Königen zuteil werden. Sie bedeutet: Uneingeschränkte Zentralgewalt, christlich motivierte tätige Frömmigkeit, zugleich als Vertrauen auf den Sieg des Guten, Gerechtigkeit ohne Ansehen der Person und Mut, sich im Kampf für die Erhaltung der staatlichen Integrität einzusetzen. Das sind die Grundzüge der Kartveloba, wie sie sich bereits in den ersten Jahrhunderten herausbilden und in der Folgezeit immer plastischer hervortreten.

Zum Begriff der Gerechtigkeit ist noch ein Zug zu ergänzen. Sie wurzelt in der Großmut und in der Staatsklugheit. Der Herrscher ist bereit, politische Verirrungen sogar wiederholt zu verzeihen, solange er auf Umkehr hoffen darf. Aber er schlägt mit aller Härte zu, wenn die zentrale Macht ernsthaft in Gefahr gerät. Als Georg von Abchasien sich vom Verrat seines Sohnes Konstantin bedroht sieht, überantwortet er ihn ohne Erbarmen der Folter und dem Tod. Das hindert den anonymen Chronisten nicht, ihn den «großen und gottesfürchtigen König» zu nennen.

Der Grundsatz, daß das Festhalten am rechten Glauben und an den Geboten gesetzmäßig die Wohlfahrt des Volkes zur Folge haben müßte, fand sich in der historischen Wirklichkeit nicht ohne weiteres bestätigt. Es ist zu bedenken, daß wir es mit dem Volksglauben zu tun haben, der pragmatisch urteilt. Er ist weiter zu bedenken, daß auch die georgischen Theologen keineswegs dazu neigten, Paulinische und Augustinische Betrachtungen über Erbsünde und über eine vertiefte existentielle Auffassung von Sünde überhaupt anzustellen. Die Passion bleibt im Hintergrund, sie ist nicht in erster Linie Erlösung, sondern Mysterium der Unsterblichkeit, wie vor Zeiten der Kult des Adonis oder des Mithras. Eher ist an das alttestamentliche Verhältnis zu denken, in dem Jahwe Menschenmögliches fordert und entsprechend zu belohnen verspricht. Aber diese Kausalität vollzog sich offenbar nicht ungehindert und erwartungsgemäß.

In den Chroniken ist von kollektiven Sündenstrafen immer dann die Rede, wenn es sich um den Kampf gegen den äußeren Feind handelt. Georgien mit dem Reichtum insbesondere seiner Ebenen war von Anfang an erstrebenswertes Ziel aller umwohnenden Völkerschaften. In den meisten Fällen war der Schutz der Heimat mit der Bewahrung und Verteidigung des angestammten Glaubens identisch. In den Martyrien von Schuschanik und Abo sind die patriotischen Klänge unüberhörbar: ein guter Christ und ein guter Georgier — das ist dasselbe. Als Vachtang in seiner letzten Schlacht gegen die Perser tödlich verwundet wird und stirbt, wird er als Märtyrer gefeiert.

Besonders nach der Islamisierung erhalten die Auseinandersetzungen mit dem Osten und mit dem Süden den Charakter von Glaubenskriegen. Aber nationale Interessen und religiöse Überzeugungen waren nicht immer überzubringen. In den Jahrhunderten, als Ostrom und Persien um die Vorherrschaft kämpften, machte die Lage Georgiens einen ziemlich häufigen Bündniswechsel notwendig, um sich unter den geringsten Opfern zu behaupten. Nun war aber einer der Rivalen, nämlich Byzanz, selbst ein christlicher Staat. Danach mußte ein Bündnis mit ihm logisch und erstrebenswert sein. Jedenfalls scheint es zunächst so, wenn Mroveli den Kaiser Konstantin an den König Mirian schreiben läßt: «Ich, König Konstantin, Selbstherrscher, ein neuer Knecht des Königs der Himmel, der zuerst vom Teufel unterjocht war und dann vom Schöpfer erlöst wurde, schreibe dir, dem gottesfürchtigen und gleich mir neu eingepflanzten Setzling, dem frommen König Mirian. Friede sei mit dir und Freude! da du die dreifaltige Weseneinheit erkannt hast, den unerschaffenen Gott, den Schöpfer der ganzen Welt, ziemt es sich nicht, daß ich eine Geisel von dir festhalte, sondern es ist genug, wenn Christus als Mittler zwischen uns ist, der Sohn Gottes, vor aller Zeit geboren, der für unsere Erlösung Mensch geworden ist, und sein verehrungswürdiges Kreuz, das uns als Wahrzeichen gegeben wurde. Von Herzen auf ihn hoffend und durch die Mittlerschaft des Schöpfergottes bleiben wir brüderlich in der Liebe». Aber Byzanz strebte nach eindeutiger Vorherrschaft, sowohl staatlich wie kirchlich. Dagegen wehrte sich Georgien, umso eher, als nach der anderen Seite verwandtschaftliche Bindungen bestanden, die sich geradezu anboten als Mittel der Bündnispolitik. Deshalb ist Vachtang zuerst bereit, mit den Persern gegen die Griechen zu ziehen. Dann aber entscheidet er sich für die byzantinische Seite. Solche Wendungen entspringen natürlich der Staatsraison, die nach dem Gleichgewicht der Kräfte streben muß. Byzanz hat einen Teil des georgischen Gebiets besetzt, der zurückerobert werden soll — das ist ein Grund, sich Persien anzuschließen. Andererseits bedeutet ein eindeutiger Sieg Persiens eine Gefahr für die Selbständigkeit Georgiens — das ist ein Grund, nach Einschüchterung der Griechen die Fronten zu wechseln. Auf diese Weise gelingt es Vachtang, beides zu erreichen, Restaurierung der alten Grenzen und Ablenkung der persischen Eroberungsgelüste nach Osten.

Aber die Chronik Dshuanschers hat es schwer in dem Bemühen, die politischen Entscheidungen mit der Weltanschauung in Einklang zu bringen. Sie greift zurück auf Nimrod und den Turmbau zu Babel, die Argumentation ist nicht immer klar, soll aber offensichtlich beweisen, daß der christlich motivierte Frontwechsel niemals als Verrat zu werten ist. Aber damit sind die Schwierigkeiten noch nicht behoben. Vachtang unterstützt die Perser ein

zweites Mal, als sie sich die Grenzvölker unterwerfen. Auch bei dieser Gelegenheit wird seine Entscheidung religiös begründet: «Es war durchaus rechtens zunächst wegen der Verwandtschaft und weiter deswegen, weil die Perser, wenn sie auch nicht der wahren Religion anhängen, doch um den Schöpfergott wissen und an ein geistiges Leben glauben. Ihr aber wißt garnichts von Gott und seid unverständlich wie Pferd und Maulesel». Bei einem späteren Friedensschluß mit den Persern bleibt der Alleinanspruch des Kreuzes im Raum stehen, ohne daß er verwirklicht werden kann. Was herauskommt, ist die wohlbekannte Regelung der Feudalzeit: *cujus regio, ejus religio*.

Auf die Dauer lassen sich die ernsthafter werdenden Konflikte mit Byzanz nicht verschleiern. Wie sind politische Gegenmaßnahmen zu rechtfertigen? Ist in jedem Fall ein Sieg der Griechen durch ihre größere Frömmigkeit bedingt? Eine solche Vorstellung ist für ein gesundes Nationalgefühl unerträglich. Aber zunächst galt der griechische Kaiser als Schutzherr der östlichen Christenheit, den zu verdächtigen schon Ketzerei bedeutete. Doch das georgische Katholikatum wird selbständig, der Osten ist durch mancherlei nationale Richtungen und durch den Islam aufgelöst, damit ist auch der Kaiser nicht mehr sakrosankt. Der Verfasser der anonymen Chronik erklärt den Sieg des Kaisers Basilius durch eine Manipulation, die mit Orthodoxie nicht vereinbar ist. Er droht dem Kreuz, er werde es nicht mehr anbeten, wenn es ihm nicht den Sieg schenke. Es braucht nicht ausführlich davon gesprochen zu werden, daß die Art, wie Kreuz und Lebenskraft verbunden sind, bei den älteren Autoren oft an ertümliche, geradezu magische Kausalität erinnert, wie auch beim gleichen Anonymus die Entwendung und Verunstaltung des Kreuzes unmittelbar Krankheit zur Folge hat. Der Akzent liegt hier bei der Insubordination, die versucht, den Willen des Weltherrn zu vergewaltigen, der das Kreuz als Zeichen und Führer aufgerichtet hat. Damit ist der Rechtgläubigkeitsanspruch von Byzanz abgewiesen, es ist, je nach der Konstellation, Freund oder Feind wie jeder andere Staat.

Die Gleichung von Gehorsam und Wohlergehen des Gemeinwesens, wie sie Abiatar als Grundsatz für die israelitische Geschichte aufstellte und wie sie die georgischen Chronisten für die ersten Jahrhunderte anzuwenden versuchten, erwies sich keineswegs als so einfach und einsichtig angesichts der immer komplizierter werdenden internationalen Machtverhältnisse. Not und Elend bleiben auch unter vorbildlichen Herrschern nicht aus. Bagrat IV., die Hauptgestalt der anonymen Chronik, ist ein rechtschaffener, frommer König: «Er war ein Mann, der an Schönheit und Gestalt alle Menschen übertraf, vollkommen an Weisheit, ein Philosoph in seiner Rede, zufrieden mit seinem Schicksal, reicher als alle Könige Apchasiens, den Sündern

gnädig, freigebig ohne Zögern». Doch der abschließende Satz ist Resignation : «Aber zu seiner Zeit hatte das Land keine Ruhe : niemand kümmerte sich um Kirchen und Bauern, Adlige und Bettler».

Umso dringender bedurfte das häufig gefährdete Existenzbewußtsein der Zeichen und Wunder. Eine direkt auf die Zentralmacht zielende Bestätigung hat sich aufgrund uralter Denkweise herausgebildet. Die ältesten Königsgeschlechter leiteten sich aus göttlichem Ursprung her, später beriefen sie sich darauf, daß sie durch die totemistische Inkarnation ihrer Götter gezeugt waren, in Ägypten durch den heiligen Bock, in Griechenland durch Zeus als Stier, Schwan usw. Die römischen Kaiser griffen die Überlieferung auf und ließen sich entsprechende Stammbäume nach Geschmack und Zweckmäßigkeit herstellen. Der Gedanke kommt auch im christlichen Georgien wieder auf und läßt die Bagrationen an David anknüpfen, unter besonderer Betonung des Umstands, daß er zu den Vorvätern Christi zählt. Bei David dem Erbauer greift der weiße Georg sichtbar in das Kampfgeschehen ein, neutrale Ereignisse erhalten Gewicht durch Bezugsetzung zu biblischen Namen und Geschehnissen. Dabei ist anzunehmen, daß die Volksüberlieferung, die von den kritischen Geschichtsschreibern nicht berücksichtigt wurde, unvergleichlich reicher war.

Eigentlich gehen die ganze Zeit zwei Stile nebeneinander her. Der eine hält sich an eine streng epische Darstellung, die in der Wiederholung oft geradezu formelhaft erscheint. Die Wertung der Ereignisse folgt aus dem Geschehen selbst. Daneben steht das Bestreben, den Beweis durch anschauliche Begebenheiten, Geschichte durch Geschichten zu stützen. Neben den mancherlei Einschüben, die vorwiegend aus Legenden solcher Art bestehen, zeigt besonders die «Bekehrung Georgiens» diese Tendenz. Sie wird in stärkerem Maße wieder beim Anonymus spürbar, wenn Zerstörung und Tod noch durch einen himmlischen Blutregen gesteigert werden. An dieser Stelle vor allem wird deutlich, daß die Anteilnahme den Autor aus der kühlen Zurückhaltung des Berichterstatters herauslockt, mit wenigen Worten findet er zu erschütternden dichterischen Bildern. Erst wenn wir die Anteilnahme der Autoren erkennen, ist uns der Schlüssel zum Verständnis der Chroniken gegeben. Natürlich wollen sie beschreiben, was sich tatsächlich ereignet hat. Aber das ist nicht der Endzweck. Sie wollen den Leser fesseln, überzeugen und zum Miterleben veranlassen, um aus dem Vergangenen Intentionen für die Zukunft abzuleiten. Diese sind glaubwürdig zu begründen. Die Wahrheit ist nicht in den einzelnen Fakten und in ihrer bloßen Konzeption zu suchen, sondern im Zusammenklang von Tatsache, Nachdenken und Empfinden, aus dem sich die Weltanschauung bildet, die in die Zukunft orientiert.

Noch ein letzter Zug der Kartveloba darf nicht übersehen werden. Es war schließlich das Ideal eines durch die Zentralgewalt geeinten Georgien, das den georgischen Klöstern im Ausland Ansporn war, sich für die geistige Entwicklung des Heimatlandes einzusetzen, durch Übersetzungen wie durch eigene Werke. Die Verbindung wird sichtbar im Aufbau von Gelati. Die literarischen Kontakte und die unmittelbaren Begegnungen förderten zugleich Weitsicht und Toleranz, wie sie wiederum in David dem Erbauer Gestalt gewinnt. Auch die Kaufleute, die unter dem Schutz eines mächtigen Königs reisten und sogar im islamisierten Jerusalem ihre Nationalität zur Schau tragen durften, sie brachten nach Hause, was die Welt an bewundernswerten Werken des Geistes zu bieten hatte. Eigene Stärke und Toleranz hängen aber unmittelbar zusammen, sodaß die beschränkte Macht eines Territorialfürsten auch die Einengung der geistigen Möglichkeiten zur Folge haben mußte.

An einigen Stellen, z.B. in den Kämpfen um Tbilissi, scheint durch, daß die Städte die natürlichen Verbündeten des Königtums waren. Sie waren zudem mit Handwerk und Handel die Ausgangspunkte für die wirtschaftliche Blüte des Landes und sie schufen mit ihrer Weltläufigkeit und durch ihren Reichtum die Voraussetzungen für das Aufstreben von Kunst und Wissenschaft. In diesem Rahmen wurden auch der *raindoba* ihre Rechte und Pflichten zugewiesen. Sowohl in den Sagen um Amiran wie bei Rustaveli wird unmißverständlich gesagt, daß es eines Ritters nicht würdig ist, aus bloßer Eitelkeit um Ruhm und Ehre zu fechten, sondern er soll sein Schwert zum Schutz der Handelszüge und der bedrohten Städte gebrauchen. Mit fortschreitendem Mittelalter prägt sich dieses Modell immer klarer aus.

Es ist ein harmonisches Weltbild. Aber das bedeutet nicht, daß ihm einfach und bequem nachzuleben wäre. Gut und Böse sind Begriffe, die nicht aus bloßer Spekulation stammen, sondern sie sind konkret und in jedem Einzelfall bestimmbar. Sie basieren auf der Ethik der Pflicht, die dem Einzelnen seine Existenz vorschreibt. Wieder ergänzt uns Rustaveli: «Jedermann soll drein sich fügen, was das Schicksal ihm bescheide». Er gebraucht an dieser Stelle *bedi*. Das Wort hat zu seiner Zeit noch nicht den diffusen Sinn, der mehr auf unerwünscht und zufällig geht, sondern es steht Bedeutungen wie *gangeba* nahe. Es bezeichnet also nicht etwas, das erlitten werden muß, sondern etwas, das nach Schöpfungsplan zu erfüllen ist.

Gertrud PÄTSCH
Jena

TOGO GUDAVA

Am 23. November 1976 starb in Tbilissi unerwartet der Kaukasist Togo Ešates 3e Gudava, einer der besten Kenner der Dagestansprachen und des Mingrelischen.

Er war 1922 in Cxaḳaia (früher: Senaḳi, Mingrelien) geboren. Sein Studium schloß er 1945 an der Universität Tbilissi ab. Nach seiner Aspirantur verteidigte er 1948 seine Kandidatendissertation (cf. Nr. 2, 24 der Bibliographie) und 1964 seine Doktordissertation. Er war Mitarbeiter des Instituts für Sprachwissenschaft der Georgischen Akademie der Wissenschaften und seit 1966 Professor am Lehrstuhl für strukturelle und angewandte Linguistik der Universität Tbilissi.

Sein Hauptarbeitsgebiet waren die awaro-andischen Sprachen im Nordwesten des Dagestan. Er hatte eine intime Kenntnis des Awarischen (cf. Nr. 8, 10, 11, 20, 30, 31, 41, 45, 50) und pflegte in fast jedem Sommer Feldarbeit im Bereich der zahlreichen andischen Mundarten durchzuführen. Togo Gudavas Arbeiten auf diesem Gebiet sind von vielseitiger Bedeutung: Erstens haben sie unsere Kenntnis mancher bis dahin nur wenig bekannter (meist schriftloser) Sprachen durch zuverlässige und methodisch befriedigende Beschreibungen sehr erweitert (andische Sprachen: Nr. 16, 18, 27, 29, 32; im einzelnen: Botlichisch: Nr. 2, 22, 24, 33; Tindi: Nr. 5, 6, 36; Bagwalalisch: Nr. 35, 37, 44; Godoberi: Nr. 34, 47). Glücklicherweise ist er auch für zusammenfassende Darstellungen in diesem Bereich gewonnen worden (Nr. 32-36, 54, 57). Zweitens weisen diese Sprachen Besonderheiten auf, die für die allgemeine Sprachtheorie von großem Interesse sind. Man denke etwa an die Koexistenz der autonomen Oppositionen «gespannt» vs. «ungespannt» und «glottalisiert» vs. «unglottalisiert» (siehe u.a. Nr. 48 und Jakobson, 1969:49) in diesen Sprachen. Drittens hat Togo Gudava in zahlreichen Arbeiten entscheidende Grundlagen für die historisch-vergleichende Grammatik der awaro-andischen Sprachen und damit auch der Dagestansprachen überhaupt gelegt (cf. Gigineišvili, 1977:3 et passim; zu den andischen Sprachen cf. Nr. 16, 18, 27, 29, 32, 55; zu den awaro-andisch(-didoischen) Sprachen cf. Nr. 4, 7, 12, 14, 17, 19, 23, 41, 42, 48). Diese Untersuchungen zeichnen sich durch strenge Anwendung der historisch-vergleichenden Methode aus, an der es sonst beim Vergleich der kaukasischen Sprachen untereinander (und erst recht mit anderen Sprachen) bekanntlich manchmal gefehlt hat.

Auch auf dem Gebiet der Kartwelsprachen hat er Wichtiges geleistet, besonders im Bereich der historischen Laut- und Formenlehre, die er auch in Vorlesungen zu vertreten pflegte, wobei er vor allem die historische Einordnung des Mingrelischen sehr gefördert hat (cf. Nr. 1, 3, 13, 15, 21, 25, 26, 38, 39, 40, 46, 49, 52, 59). Eine strukturelle Beschreibung des Mingrelischen, das seit Ioseb Qipšišes Werk etwas vernachlässigt worden ist,

liegt im Manuskript vor und man kann nur hoffen, daß dieses wichtige Werk wie auch andere Arbeiten bald veröffentlicht werden. Ein Jahr vor seinem Tod erschien noch eine umfangreiche Sammlung mingrelischer Poesie mit georgischer Übersetzung (Nr. 53), die dem Kartwelologen abgesehen vom literarischen und kulturgeschichtlichen Interesse dieser Texte endlich auch wieder neues mingrelisches Sprachmaterial zugänglich macht. Ein Anhang dieses Werkes («Megruli leksis strukturis sakitxebi») [Fragen der Struktur des mingrelischen Verses], pp. 343-375) behandelt die Struktur des mingrelischen Verses, und auch der georgische Vers ist Gegenstand von zwei weiteren Arbeiten (Nr. 51, 56), die teilweise an Giorgi Čeretelis (1973:7-115) Theorie anknüpfen und die es verdienen würden, im Rahmen des neuen sprachwissenschaftlichen Interesse an der Theorie der Metrik gewürdigt zu werden.

Ṭogo Gudava hat viele angehende Sprachwissenschaftler in Tbilissi und Machačkala betreut; er war einer der besten akademischen Lehrer, die der Verfasser dieser Zeilen je kennengelernt hat.

LITERATUR

ČERETELI Giorgi (ed.), *Meṭri da ritma Vepxiṭq̄aosni*, Ritmata simponia da siṭq̄vata marxvlobrivi ganačlebis cxrilebi. Gamosacemad moamzades Giorgi Čeretelma, Guram Kartoziამ, Coṭne Kikvižem, Sargis Caišvilma. Giorgi Čeretlis redakciita da gamoq̄levit/Metri i rifma v poeme Rustaveli «Vitjaz' v barsovoj škure» pod redakciej G. V. Čereteli/The Meter and Rhyme in Rustaveli's Poem of the 12th Century «The Man in the Panther's Skin» edited by George V. Tsereteli (SMA, Vepxiṭq̄aosnis aḳademiuri ṭekṭis damdgeni ḳomisია), Tbilisi, Mecniereba, 1973.

GIGINEŠVILI Bakar, *Sravnitel'naja fonetika dagestanskich jazykov*, Tbilisi, Izd TU.

JAKOBSON Roman, «Ejectives, implosives, clicks», in: *Tbilisis universiṭeti Giorgi Axvledians/Tbilisskij universitet Georgiju Achvlediani [v svjazi s 80-letiem so dnja roždenija]/To George Akhvlediani*, Tbilisi, TU gam-ba, 1969, pp. 48-56.

Die folgende *Bibliographie* stützt sich u.a. auf georgische Liste, die mir die Witwe des Verstorbenen, Frau Zahidat Gudava-Mahomedbeḳova, zur Verfügung gestellt hat, wofür ich ihr herzlich danke. Die *Bibliographie* umfaßt alle Arbeiten außer einem awarisch geschriebenen Artikel über awarische Orthographie und den Thesen dreier älterer Vorträge (1948, 1952) und außer den zahlreichen unveröffentlichten Manuskripten über die awarischen Sprachen und das Mingrelische.

Abkürzungen

ANGSSR Akademija nauk Gruzinskoj SSR.
ANSSSR Akademija nauk SSSR.

- Celicdeuli* Iberiul-Kavkasiuri enatmecnierebis celiçdeuli (SMA)/Ežegodnik iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija (ANGSSR)/Annual of Ibero-Caucasian Linguistics (The Academy of Sciences of Georgian SSR), Tbilisi.
- Dag I Dagestanskij filial ANSSSR. Institut istorii, jazyka i literatury imeni Gamzata Cadasy, Machačkala.
- EI Enatmecnierebis instiṭuti/IJa.
- gam-ba gamomcemloba.
- IJa Institut jazykoznanija.
- IKE* Iberiul-Kavkasiuri enatmecniereba (SMA EI)/Iberijsko-kavkazskoe jazykoznanie (ANGSSR IJa)/Ibero-Caucasica, Tbilisi.
- Izd Izdatel'stvo.
- R. Résumé [in der Sprache des jeweils vorhergehenden Titels].
- SMA Sakartvelos SSR Mecnierebata akademiia/ANGSSR.
- SMA EI Tez* SMA EI. Samecniero sesia. Mušaobis gegma da moxsenebata tezisebi/ANGSSR IJa. Naučnaja sessija. Plan raboty i tezisov dokladov. Tbilisi.
- SMAM* SMA moambe/Soobščeniija ANGSSR.
- TU Tbilisis universiṭeti.
- TUŠ* TU Šromebi.

1947

1. «Erti Apxazuri tandebuli Zanurši» (Abchazskij poslelog v zanskom jazyke), *SMAM* 8 (3):186-189.

1948

2. *Botlixuri enis morfologiis žiritadi kategoriebi*. [Avtoreferat kandidatskoj dissertacii: Osnovnye morfologičeskie kategorii botlichskogo jazyka] [3, 233 pp.].

1950

3. «Zanuri (Megrul-Čanuri) srulxmovnebis axsnis cda» [Versuch einer Erklärung des sanischen (mingrelisch-lasischen) Vollauts], *SMAM* 11 (7):463-67.

1953

4. «Mesame gramaṭiṭkuli ḱlasis nišnis erti varianti Xunzur-Andiur-Didour enebši»/Ob odnom variante pokazatelja tret'ego grammatičeskogo ḱlassa v avarsko-andijsko-didojskich jazykach [R. 144-45], *IKE* 4:135-45.
5. «Ṭindiuri enis poneṭiṭkuri mimoxilva»/Fonetičeskij obzor tindijskogo jazyka [R. 374-93], *IKE* 5:327-93.

1954

6. «Gramatiṭkuli ḱlasebis istoriisatvis Ṭindiurši»/K istorii grammatičeskich ḱlassov v tindijskom jazyke [R. 371], *IKE* 6:365-71.

7. «Xunzur-Andiur-Didour enata f'» laferalis genezisisa da misi ponetiķuri ŧesatq'vavis ŧesaxeb Kartvelur enebŧi»/K voprosu o genezise lateral'nogo zvuka f' v jazykach avarsko-andijskoididojskoj grupy i ego fonetiħeskom sootvetstvii v kartvel'skich jazykach [R. 61-65], *IKE* 6:55-65.
8. «Xunzuri ħ'užu 'kali' siq'vavis ŧedgenilobisatvis»/K sostavu avarskogo slova ħ'užu 'ženŧčina' [R. 376], *IKE* 6:373-76.
9. «Ori ħarħera (Kartuli da Kartul-Xunzuri) Dayestnidan»/Dve nadpisi (gruzinskaja i gruzinsko-avarskaja) iz Dagestana [R. 195-96], *Masalebi Sakartvelosa da Kavkasiis iŧoriisatvis* (SMA. I. ŧavaxiŧviliis saxelobis istoriis instiķuti) 30:185-96.
10. «K stroeniju pokazatelja grammatiħeskich klassov v avarskom jazyke», in: G. B. MURKELINSKI (ed.), *Jazyki Dagestana*, Vypusk II (Dag I). (Machaħkala : Daguħpedgiz), pp. 162-68.
11. «Kartul-Xunzuri leksiķuri ŧexvedrebiŧ ŧesaxeb»/O leksiħeskich vstreħaħ meŧdu gruzinskim i avarskim jazykami [Russischer Text : 701-708], *SMAM* 15 (10).

1955

12. «Gramatiķuli k'lasis niŧnis ponetiķuri cvlilebi Xunzursa da Andiur enebŧi»/O nekotoryħ fonetiħeskich izmenenijax pokazatelej grammatiħeskich klassov v avarskom i andijskich jazykach [R. 331-32], *IKE* 8:311-332.

1957

13. «v/u bgeratŧepardebisatvis Kartulsa da Megrulŧi»/K voprosu o zvuko-sootvetstvii gruz. v : megr. i, *SMA EI Tez* 14:10.

1958

14. «Paringaluri tanxmovnebi Xunzur-Andiur enebŧi»/K voprosu o farinгал'nych soglasnyħ v avarskom i andijskich jazykach [R. 266-267], *IKE* 9-10:257-265.
15. «Xma-baŧvis erti saxeoba Megrulŧi»/Ob odnom vide zvukopodraŧanija v megrel'skom dialekte zanskogo jazyka, *SMA EI Tez* 16:15-16.

1959

16. «Apriķatebi Andiur enebŧi»/Affrikaty v andijskich jazykach [R. 286-290], *IKE* 11:261-290.
17. «Tanxmovanta erti rigis cvlilebisatvis Xunzur-Andiur enebŧi»/K izmeneniju odnogo rjada soglasnyħ v avarsko-andijskich jazykach, *SMAM* 22 (1) : 101-106.
18. «Ricxvis kategoriisatvis Andiur enata zmnaŧi»/K kategorii ħisla v glagolax andijskich jazykov [russischer Text pp. 17-18], *SMA EI Tez* 18:7-8.
19. *Sravnitel'nyj analiz glagol'nyħ osnov v avarskom i andijskich jazykach* (Dag I). (Machaħkala) [236 pp.].

1960

20. «Micemiti brunva Xunžurši» / O datel'nom padeže v avarskom jazyke [R. 349-350], *IKE* 12:345-350.
21. «o's u-ši gadasvliš zogierti šemtxveva Zanur (Megrul-Čanur) enaši» [Einige Fälle des Übergangs von o in u im Sanischen (Mingrelisch-Lasischen)], *SMAM* 25 (1):119-22.

1961

22. «Sklonenie imen suščestvitel'nyh v botlichskom jazyke», in: E. A. BOKAREV (ed.), *Voprosy izučeniya iberijsko-kavkazskich jazykov* (ANSSR IJA) (Moskva: Izdatel'stvo ANSSSR), pp. 130-46.

1962

23. «Brunebis ori tipis ištoriuli urtiertmimartebisatvis Xunzur-Andiur enebši» / K istoričeskomu vzaimootnošeniju dvuh tipov sklonenija v avarsko-andijskich jazykach [R. 274-75], *IKE* 13:267-75.
24. *Botlixuri ena. Gramatičuli analizi, tekstebi, leksičoni* / Botlichskij jazyk (grammatičeskij analiz, teksty, slovar') [R. 251-261] (SMA EI). (Tbilisi: SMA gam-ba) [264 pp.].

1964

25. «Regresiuli dezapričatizaciiš erti šemtxveva Zanurši (Megrul-Čanurši)» Ob odnom slučae regressivnoj desaffrikatizacii v zanskom (megrelo-čanškom) jazyke [R. 502-03], *SMAM* 33 (2):497-503.
26. «Mercxali (etimologiuri šenišvna)» / Mercxali «lastočka» (Etimologičeskaja zametka) [R. 145], *IKE* 14:143-145.
27. *Konsonantizm andijskich jazykov. Istoriko-sravnitel'nyj analiz* / Andiuri enata konzonantizmi. Ištoriul-šedarebiti analizi (ANGSSR IJA). (Tbilisi: Izd AN) [221 pp.].

1966

28. [Rezension des Buches von] K. BOUDA, *Introducción a la lingüística Caucásica*, Salamanca, *IKE* 15:366-68, 1960.

1967

29. «Natesaobiti brunvis ori saxebobis šesaxeb Andiur enebši» / O dvuch raznovidnostjach roditel'nogo padeža v andijskich jazykach, *SMA EI Tez* 23:16-17.
30. «Maxvilis adgilisatvis Xunžuri enis zmaši» / Udarenie v glagole avarskogo jazyka (R. 545-546), *SMAM* 45 (2):541-45.
31. «Xunžur xmovanta ganačilebisatvis maxvilis momdevno poščiaši» [Zur Distribution der awarischen Vokale hinter dem Akzent], in: G. AXVLEDIANI et al. (edd.), *Orioni*, Akaki Šanizes/Orion. Akakiju Šanidze. Sbornik, posvjaščennyj 80-letiju A. G. Šanize. (Tbilisi: TU gam-ba), pp. 134-37.

32. «Andijskie jazyki : Vvedenie», in : E. A. BOKAREV et al. (edd.), *Iberijsko-kavkazskie jazyki* (= V. V. VINOGRADOV et al. (redd.), *Jazyki narodov SSSR v pjati tomach*. IV). (Moskva : Nauka), pp. 272-75.
33. «Botlichskij jazyk», ib. 293-306.
34. «Godoberskij jazyk», ib. 307-21.
35. «Bagvalinskij jazyk», ib. 351-67.
36. «Tindinskij jazyk», ib. 368-83.

1968

37. «Bagvaluri enis ponetiķis sakitxebi»/Voprosy fonetiki bagvalinskogo jazyka [R. 175-79], *IKE* 16:144-79.
38. «Aoristiš daboloebis zogierti sakitxi Megrulši» [Einige Fragen der Aoristendung im Mingrelischen], *SMA EI Tez* 24:10-11.

1969

39. «Maxvilis adgilisatvis Megrulši» [Zur Stelle des Akzents im Mingrelischen], in : Š. ŽIGURI et al. (redd.), *Tbilis Universiteti Giorgi Axvledians /Tbilisskij universitet Georgiju Achvlediani/To George Akhvlediani*. (Tbilisi : TU gam-ba), pp. 106-11.
40. «-uan daboloebis šesaxeb Zanuri enis kauzativebši»/Ob okončanii -uan v formach kauzativa v zanskom jazyke, *SMA EI Tez* 25:12-13.
41. «Voprosy reljativnoj chronologii fonetičeskich processov v dialektach avarsko-andijskich jazykov», in : *Soveščanie po obščim voprosam dialektologii i istorii jazyka (Tezisy dokladov)* (ANSSSR Otdelenie literatury i jazyka, Naučnyj Sovet po dialektologii i istorii jazyka), Moskva, p. 9.

1970

42. «Tanxmovantkompleksebisatvis Xunzurši (anlauți da auslauți)»/K voprosu o kompleksach soglasnych v avarskom jazyke (anlaut i auslaut) [R. 187-88], *IKE* 17:183-88.

1971

43. «Piris kategoria Xunzur-Didour enebši»/Kategorija lica v avarsko-andijsko-didojskich jazykach, *SMA EI Tez* 27:19-20.
44. *Bagvaluri ena. Gramatikuli analizi da tekštebi*/Bagvalinskij jazyk. Gramatičeskij analiz s tekstami [R. 198-242] (SMA EI). (Tbilisi : Mecniereba) [243 pp.].

1972

45. «Namqo drois -una daboloebis šesaxeb Xunzur zmaši»/Ob okončanii prošedšego vremeni -una v glagole avarskogo jazyka [R. 45]/The past tense ending in una in Khunzakh verbs, *TUŠ B3* (= 142):43-45.
46. «Kninobitis supiksebi Megrul gvarissaxelebši»/Suffiksy umensitel'nosti v megrul'skich familijach, *SMA EI Tez* 28:11-12.

1973

47. «Predislovie redaktora» [zum Buch von] P. A. SAIDOVA, *Godoberinskij jazyk* (grammatičeskij očerk, teksty, slovar'). (Dag I). (Machačkala), pp. 3-4.

1974

48. «Iz istorii korrelacii 'sil'nyj-slabyj' v avarsko-andijsko-didojskich jazykach»/Злиер да сусъ танхмованта қорелациис иџториидан Хунзур-Андиур-Дидур енебџи [R. 145-46]/On the history of the strong-weak correlation in the Avar-Dido languages [R. 146], *Celicdeuli* 1:139-46.
49. «Pužedreќadi zmnebi Megrulџi»/Glagoly s pereglasovkoj osnov v megreľ'skom, *Macne* 1974, 4:132-38.
50. «Zmnata erti rigis (č'vize 'čurva', kvine 'čama') uγvlilebisatvis Xunzurџi»/K sprjaženiju odnogo rjada glagolov (č'vize 'vyžimat', kvine 'est', kušat') v avarskom jazyke [R. 128-29], *IKE* 19:125-29.
51. «Kartuli salekso sřrikonis agebulebis zogierti saķitxi» [Einige Fragen des Baus der georgischen Verszeile], *Ciskari* 7:140-47.
52. «Kartul-Zanuri leksikuři urtiertobidan»/K voprosu o gruzinsko-zanskich leksičeskich vzaimootnošenijach, *SMA EI Tez* 30:15.

1975

53. *Kartuli xalxuri siťqviereba. Megruli tekstebi. I. Poezia*. Teķsti gamosacemad moamzada, činasitqvaoba da gamoķvleva daurto Ŧogo Gudavam/Gruzinskaja narodnaja slovesnost'. Megrul'skie teksty. Poezija. Podgotovka teksta, predislovie i issledovanie T. E. Gudava. (TU gam-ba) [467 pp.].
54. «Andiuri enebi» [Andische Sprachen], in: *Kartuli Sabčota enciklopedia*. I/Gruzinskaja sovsťkaja eņciklopedia. I. (SMA). Tbilisi. pp. 444-45.

1976

55. «Atribuťul saxelta daboloebis iŦoriisatvis Xunzurџi»/K istorii okončanij atributivnyh imen v avarskom, *SMA EI Tez* 32:30-31.
56. «Maxvilis rolisatvis Kartuli leksis ŦrukťuraŦi»/O roli udarenija v Ŧrukťure gruzinskogo stichosloženija [R. 110], in: *Aγmosavluri pilologia* 4 (UŦγvneba aķademikos Giorgi Čeretlis xsovnas/PosvjaŦaetsja pamjati Akademika Georgija Vasil'eviča Čereteli/In Memoriam Academician George V. Tsereteli (1904-1973)). (Tbilisi: Mecniereba), pp. 103-10.
57. [Artikel] «North Caucasian Languages», in: *The New Encyclopedia Britannica* in 30 Volumes. Macropædia Volume 5, 15th edition. Chicago etc.: Encyclopedia Britannica Inc., s.v. «Caucasian Languages», pp. 1012-14 [Bibliographie, p. 1015].

1978

58. «Ačmqos čarmoeba Andiur enebџi da zmnis sauγlebeli pužis zogierti saķitxi»/Образование настојаŦeģego vremeni i nekotorye voprosy sprja-

gaemych glagol'nych osnov v andijskich jazykach [R. 230-234], *IKE* 20:214-234.

Zusammen mit Ivane Kavtaraze :

1956

59. «Axali enatmecnieruli gamoq'vlebi» [Neue sprachwissenschaftliche Forschungen], *Იომუნისტური ავტრდისავის* 1956, 2.

Zusammen mit Tamaz Gamqrelize :

1970

60. «Tanxmovantqompleksebis agebulebisatvis Megrulsi»/K voprosu o kompleksach soglasnych v megrel'skom, *SMA EI Tez* 26:21-22 [erscheint demnächst als vollständiger Text].

Zusammen mit Kote Cereteli :

1976

61. «Miti da sinamd vile (Iberiuli tekstebis gašipris gamo)» [Mythos und Wahrheit (Zur Entzifferung der iberischen Texte)], *Tbilisi* [Tageszeitung vom] 19.IV.1976.

Zusammen mit Zahidat Gudava-Mahomedbeqova :

1976

62. «Ivane žavaxišvili da gramatiquli qlasebis saqitxi Daqestnur enebši»/ I. I. Džavaxišvili i voprosy kategorii grammatičeskich klassov v dages-tanskich jazykach, *SMA EI Tez* 31:22-23.

Winfried BOEDER
Universität Oldenburg

«THE EAST WIND AND THE SUN»

in the T'ap'anta Dialect Of Abaza*

Abaza, the most divergent dialect of Abkhaz, itself comprises two sub-dialects — Ašxar and T'ap'anta, which is the basis of the literary language. In 1959 there were some 20,000 Abazas living in the basin formed by the rivers Kuban and Kum in the N.W. Caucasus (Lomtatidze, 1967); there are also an unknown number of exiles in Turkey. The following text is a translation of the Russian version of the tale «The North Wind and the Sun», as printed in 'The Principles of the International Phonetic Association', (1970). The translation was prepared by Miss Mira Q'o'anaž of Cherkessk, North Caucasus, a native speaker of both T'ap'anta and Q'abardian.

The transcription employed here reflects the official orthography in distinguishing six vowels.

´ marks palatalisation, ° labialisation, and ˆ glottalisation. Stress is marked by ˘: —

Labial: **p p' b m**

Labio-Dental: **f v**

Dental: **t t' d n**

Alveolar: **c c' j s z**

Palatal: **č č' č° j j° š š° ž ž°**

Retroflex: **ç ç' j ç z**

Velar: **k k° k' k° k' g g° g' x x° x' y y° y'**

Uvular: **q q° q' q° q'**

Pharyngal: **ʔ ʔ° h h°**

Glottal: **ʔ**

Liquid: **l ɭ r**

Semi-vowel: **w y**

Vowel: **a e i o u ə**

The Abazinsko-Russkij Slovar' of 1967 contains a brief grammatical sketch of Abaza. Other works which may be consulted are Genko (1955), Lomtatidze (1944), Allen (1956) and Lomtatidze (1967).

* This work was supported in part by a grant from the Social Science Research Council for the investigation of the syntactic typology of the non-Slavic languages of the Soviet Union.



The text is presented as a whole, each word being given a number, which is then used to refer to that word in the explanatory section, which follows the text.

TEXT

znək' (1) amarišti (2) apšabaštàwi (3) baz (4) yacàst' (5) – rəc'a (6) yx'ax'uda (7) h'a. (8) awi (9) azamàn (10) bərjak' (11) apnè (12) awàt (13) f'amf'òaysəf'ok' (14) awàp'a (15) dak'òərsàta (16) dəsf'amf'òayswaz (17) dənar-bàt', (18) wac'òq'an (19) awàt (20) baz (21) yacàst' (22) aràsa (32) – awi (24) af'amf'òaysəf' (25) yapqaxawata (26) ywàp'a (27) ys'əzrəxwa (28) awi (29) rəc'a (30) dəsx'ax'ula. (31) àra?a (32) apšabaštàw (33) č'g'ata (34) yč'h'əwa (35) yàlagat', (36) awi (37) rəc'à-rəc'a (38) dùta (39) yč'h'ə-àpx'aja(k'g'i) (40) af'amf'òaysəf' (41) rəhag'i (42) bay'ata (43) awàp'a (44) çàk'yərsun, (45) apšabaštàw (46) aħaysàp (47) çpàra (48) yaq'əc'ra (49) atağən. (50) wadər'əna (51) àmara (52) fəpxat', (53) af'amf'òaysəf' (54) dak'af'apxəxt' (55) i (56) šàrda (57) mc'wàta (58) ywàp'a (59) š'ixt'. (60) abarawi (61) àpšta (62) apšabaštàw (63) ç'ac'naxxt' (64) awəla, (65) àmara (66) rəc'a (67) ysx'ax'az. (68)

ANALYSIS

1) = 'once'; we have the same form in Abkhaz. When discussing irrational objects the T'ap'anta for 'one' is **zak'(ə)** (Abkhaz = **ak'ə**), but for rational objects we have **(z)aj'ə** (Abkhaz = **aj'ə**), (Lomtadidze, 1944. 98). In the cognate languages, where the rational: irrational opposition is not found, Ubykh has **za** for 'one', Circassian **zə**.

2) = 'the sun': **màra** is the usual word for 'sun'; here we have a variant **marist**; **a-** is the definite article; **-i** is the co-ordinating particle 'and', which is suffixed to both elements co-ordinated.

3) = 'the east wind': **a-** is again the definite article; **-pša-** = 'wind'; **-baštaw-** = 'East Wind' — this was the automatic choice for representing the Russian 'severnij veter'. It is interesting that Circassian appears to lack native words for North and South, the Circassians of the Caucasus using the Russian equivalents, those in Turkey the Turkish equivalents. Abkhaz **ay'ada** seems to mean 'East' and only secondarily 'North', **alada** firstly 'West' and then 'South'; **-i** is the co-ordinating particle 'and'. An equivalent for the form of (3) is **abaštawpša**.

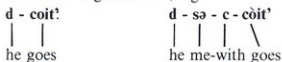
4) = 'bet', noun

5) = 'they struck it with each other'; **-s-** is the root meaning 'to strike', the infinitive being 'asra'. The expression 'baz asra' means 'to strike a bet' (cf. Russian: *oni posporili / zaključili pari*); the verb 'to strike' is intransitive in all the N.W. Caucasian languages, so that the subject-affix for the 3rd person plural is **y-** and not an infix **-r-**, as would have been the case with a transitive verb; **-ac-** means 'with each other' — Abkhaz has the form **-ayc-**, which consists of two elements: —

a) **-ay-** is the reciprocal marker, meaning 'each other', cf.



b) **-c-** indicates 'togetherness', e.g:



Finally, **-a-** marks the irrational indirect object 'baz' and **-t'**, when added directly to the root, gives us the finite form of the aorist tense.

6) is used to form comparatives, cf. Genko (1955. 174) **řc'a řnč-ta** = 'more peacefully'.

7) = 'who is the strong one?' which, taken with the preceding word, yields the meaning: '(as to) who is the stronger'. **x'ax^oa** is an adjective meaning 'strong'. As in Abkhaz, adjectives may form the root of static verbs, so that 'he is strong' will be **d-x'ax^oa-b**. This last form is the finite present tense form. When we wish to form a **wh-** question from a verb, the verb must first go into the corresponding non-finite form. This, for static verbs in the present, is produced by replacing the finite marker **-b** by **-u**. As the root of the verb here under consideration ends in **-a**, we should expect to find the sequence ***-a-u** (possibly yielding **-o-u**, as in Abkhaz, cf. **i-q'o-u** = 'he who is'), but in T'ap'anta the root-final **-a** disappears (Lomtatidze, 1944. 143). **Wh-** questions require not merely a non-finite verb but also that form of the non-finite verb which is used as the means of expressing a relative clause. In such cases, the personal affix correlating with the head noun of the relative clause is replaced by one of two 'relative' affixes — **-z-** is used if the affix replaced represents either the agent of a transitive verb or any of the indirect objects that may appear in the verbal complex, whilst **i-[y]** is used where that affix marks either the subject of an intransitive verb, as here, or the direct object of a transitive verb. The English rendering of this question-forming strategy would be 'the one being strong(er) is who?' The question-particle for rational objects is **-da**.

8) is the same element as **h^oa** in Abkhaz, which is to say that it is the



particle used after a quotation (sc. actual or implied speech, by which is meant wishes or thoughts, which may be quoted although they were not necessarily ever verbalised; eg: **a-g^oəyra sə-mo-up' dəry^oəg' h-ay-k^o-š^oot' h^oa** = lit. 'hope I-have again we-shall-meet so saying', or 'I hope we shall meet again'); cf. the Abaza **h^oarà** = 'to say'.

9) + 10) = 'at that (**awi**) time (**a-zamàn**)'.

11) = 'a(-k') road'

12) = 'on it'; these last two words mean 'on a road'; **-pnə** is a postposition meaning 'on'; **a-** is the possessive prefix for an irrational 3rd person singular object, i.e. the road.

13) = 'they'

14) = 'a traveller'; **-k'** is the indefinite article; this compound contains the word for 'road' = **m^oa**. According to the Abaza dictionary the word for 'traveller' is **m^oaysəf^o**, where the element **-f^o** will be equivalent to the Abkhaz agent-forming suffix **-y^o** (cf. **a-c'a-y^o** = pupil) — in both cases the element derives from the word for 'man', viz. Abkhaz **a-way^o**, Abaza **f^o**. What is the **f^o** in this compound? This may be related to the preverb expressing orientation 'towards', cf. (Lomtadidze, 1944. 134).

y - f^oa - i - l - ta - d = she gave it to him (hither)

it hither to-him she give (past)

such that the noun apparently contains what is basically a verbal marker, expressing the nuance that the traveller is on his way towards those who saw him coming.

15) = 'the cloak': **a-** is the definite article.

16) = 'wrapped up in': the infinitive is **k^oərsara** = to enclose / be enclosed in'; **d-** is the marker of the 3rd person singular rational subject of the intransitive verb, (cf. **a-wàp'a d-a-k^oə-r-ša-b** = 'he is wrapped up in his cloak'); **-a-** marks the 3rd person singular irrational indirect object (ie. **a-wàp'a**); **-k^oə-** is a preverb meaning 'around'; **-r-** is the causative morph, which here has become an inseparable part of the root **-ša-**; **-ta** is one of the means T'ap'anta has at its disposal for forming the absolutive, the meaning of which, with the dynamic verbs, parallels that of the English perfect participle. Here the absolutive is built on the static verb already quoted, and the meaning is: 'wrapped up in his cloak and ...', the sense being completed by the following verb. **-ta** may even be added to a finite verbal form.

17) comes from **m^oaysra** = 'to travel'; **də-** is the 3rd person singular rational marker for subjects of intransitive verbs, here correlating with (14); **-š-** is the adverbial particle of manner 'how', which often has the force of English 'that'; **-f^oa-** is the preverb of orientation 'hither'; **-wa-** marks dynamic

verbs in the present and imperfect tenses; **-z**, joined to **-wa-**, gives us the non-finite form of the imperfect tense. The word means 'that he was coming (towards them) on the road'.

18) = 'they saw him'; **d-** is the 3rd person singular rational direct object marker of transitive verbs; **-na-** is the preverb which has the opposite meaning to that of **-fa-**, cf.

i - fa - sə - p-t - it' = 'you gave it to me'

$\begin{array}{ccccccc} | & | & / & / & / & / & / \\ \text{it} & \text{hither} & \text{to-me} & \text{you} & \text{give} & \text{(past)} & \end{array}$

i - (na-) bə - s - t - it'

$\begin{array}{ccccccc} | & | & | & / & / & / & / \\ \text{it} & \text{(thither)} & \text{to-you} & \text{I} & \text{give} & \text{(past)} & = \text{'I gave it to you'}$

With the verb 'to give', the preverb is optional. Quite generally, it is of infrequent occurrence in both Abkhaz and Abaza, but it is sometimes found in Abaza where it is wholly unexpected, to judge by the evidence of Abkhaz (Lomtadize, 1944. 135), as in the case of the verb 'to see'; **-r-** is the mark of the 3rd person plural subject of transitive verbs; **-ba-** is the root 'to see', and the bare root plus **-t'** gives the finite aorist tense.

19) = 'then'

20) = 'they'

21) + 22) — see above (4)-(5)

23) = 'thus'

24) = 'that'

25) = 'the traveller'; as above, with the addition of the definite article **a-**.

26) = 'he who becomes the first and ...'; **y-** is the relative particle that replaces the personal affix functioning as either direct object of a transitive verb, or, as here, subject of an intransitive verb; **-apqa-** = 'first'; **-xa-** is the element meaning 'to become'; **-wa-** appears in the present and imperfect tenses of dynamic verbs; **-ta** has a number of functions, one of which is to form the absolutive (see note to (16)). This would give us a meaning exactly parallel to the English 'he who becomes first *and* (makes him take off his cloak)'. In fact, all that is needed in the sentence is the adverb 'first' cf. **âpx'a** in the Abkhaz version), and the word under discussion may be no more than an emphatic way of saying this. The verb is, of course, non-finite.

27) = 'his cloak', where **y-** = 'his'.

28) = 'he who makes him remove (his cloak)'; the infinitive is **š^oaxra** = 'to take off', being exactly parallel to the Abkhaz, with **-š^oa-** as a preverb used in the case of putting on and taking off clothes; **-x-** is the root; **y-** is the 3rd person singular rational indirect object prefix, indicating off whom

function (preverb + **-a-**) and its ablative function (preverb without vowel or + schwa), cf.

y.sə:ša.s.c'ot' = it.my:foot.I. put on vs.

y.sə:šə.s.x.wait' = it.my:foot.I. take off (for this and other examples see Dumézil 1967 & 1975, Lomtadze 1952, and, for a similar phenomenon in Q'abardian, Kuipers 1960. 69ff).

37) = 'he'

38) = 'more and more'

39) = 'strongly' from du = 'big, strong' + the adverbial suffix **-ta**.

40) = 'every time he blew'; **y-** marks the 3rd person singular irrational subject of the intransitive verb; **-č'h'a-** is the root; **-px' aja** is an adverbial suffix added to the non-finite forms, here that of the aorist, meaning 'every time that'; we have the option of adding the element **-k'g'i**, which intensifies the notion 'as often as he blew'.

41) = 'the traveller'

42) combines the word **raha** = 'more' and the particle **-g'i** = 'also', ie. 'the more the wind blew, just the more did the traveller ...'.

43) = 'strongly', from **bay'a** = 'strong' + the adverbial suffix **-ta**.

44) = 'the cloak'

45) = 'he was folding around himself': in fact Abaza says 'to fold oneself around something', cf. the Abkhaz cognate form of this verb: -

i - c - sə - k'o - i - r - šeit'

his-self me-around he made fold = 'he embraced me'

sə - c - i - k'o - sə - r - šeit'

my-self him-around I made fold = 'I embraced him'

ç- is the reflexive pronominal element affixed to the verb. Unlike in Abkhaz, it is used without a possessive prefix coreferential with the subject of the verb; **-a-** is the marker of a 3rd person irrational indirect object, here, 'the cloak' — it is governed by the preverb **-k'o-** = 'around'; **-yə-** is the marker of the 3rd person singular rational subject of this transitive verb; **-r-** is the causative element; the infinitive is **çak'oəşara** = 'to embrace', from which we see that the verbal root is **-şə-**. We should thus expect the imperfect to be **-şə-wa-n**. For the phonetic change resulting in the sequense **-ş-u-n**, see Lomtadze (1944.148). **-n** is the finite marker which, in conjunction with the root + **-wa-**, gives us the imperfect tense.

46) = 'the East Wind'

47) = 'the/its problem'

48) = 'to do/solve'; the form is the infinitive without personal prefixes.

49) — here we have the infinitive (in **-ra**) plus two personal prefixes; **y-** marks the 3rd person singular irrational subject of the intrans. verb; **-a-** is the 3rd pers. sg. irrat. object marker referring to **čpara**; **-qʷə-** is a preverb meaning 'out of/away from', which together with the root **-cʷ-** gives us the meaning 'to leave off (sc. its solving of the problem)'. The word is dependent on (50).

50) = 'it was necessary'; **-taq-** is the root, and, as the verb is static, the past tense is produced by adding **-n**; **a-** is the 3rd person singular irrational indirect object marker correlating with (46); the subject-affix would have been **i-**, but it does not appear as its referent stands immediately before the verb. For the verb, cf. Abkhaz

s - ca - r - c / \ / I go (purpose-conditional) = I want to go (lit. = it is a desire to me that I go).	ø - s - tax - ðp' / / it I want (static, present, finite)
---	--

51) = 'then'

52) = 'the sun'

53) = 'became hot'; the verb is intransitive, its root being **-pxa-** = 'to become/make hot'; **-t'** added to the root gives us the finite aorist form; **ʃa-** is the preverb usually meaning 'hither', but here it indicates that the hotting up of the sun was done *quickly*; the subject-particle **i-** is missing as its referent immediately precedes the verb.

54) = 'the traveller'

55) = 'he quickly became hot again all over'; the verb is intransitive, its root being **-pxa-**; **d-** is the 3rd person singular rational marker of the verb's subject (ie. (54)); **-ʃa-** is the preverb 'hither', which, as in the simpler form above, means 'quickly'; **-x-** means 'again', presumably referring to the state he'd been in before donning his cloak, **-t'** is the finite marker, here of the aorist as it is preceded by the simple root; this leaves the elements **-a-kʷa-** to be accounted for. The corresponding form in Abkhaz is: **d-ey-kʷa-pxëit'**, where we see more clearly the element preceding the preverb **-kʷa-** = 'around' — it is the marker of the category called in the specialist literature 'reciprocal'; it means 'each other', cf.

h - ay - kʷ - šʷëit'
 | | / |
 we each other met

(for the present problem the alternation **ey**: **ay** does not concern us). The meaning in (55) is that every part of his body grew hot. As we saw in the case of (5), **-a-** in T'ap'anta equals **-ay-** in Abkhaz.

56) = 'and'; this is quite simply the Russian co-ordinating particle.

57) = 'much (time)'

verb comes to mean 'to lose'. The Abaza verb then seems to be signifying some bodily movement that itself indicates concession.

65) = 'thus'

66) = 'the sun'

67) = 'more'

68) = 'that he is strong'; cf. above for $-x'ax^{\circ}a-$ = 'strong'; $-z$ is the non-finite marker for the past tense of a static verb; $y-$ is the 3rd person singular irrational subject-marker of the intransitive verb; $-s-$ is the particle meaning 'how', or, as here, 'that'. (64)-(68) will then mean: 'he raised himself (?), thus indicating that the sun was the stronger'.

REFERENCES

- Abazinsko-Russkij Slovar' (1967) Ed. V.B. Tugov, «Sovetskaja Ėnciklopedija», Moscow.
- Allen, W.S. (1956) «Structure and System in the Abaza Verbal Complex», in Transactions of the Philological Society.
- Dumézil, G. (1967) *Études Abkhaz*, Paris.
- Dumézil, G. (1975) *Le Verbe Oubykh*, Paris.
- Genko, A.N. (1955) *Abazinskij Jazyk*, Moscow.
- Kuipers, A.H. (1960) Phoneme and Morpheme in Kabardian, 'S-Gravenhage.
- Lomtatidze, K.V. (1944) *Apxazuri Enis T'ap'anturi Dialekt'i* (T'ekst'ebiturt), Tbilisi.
- Lomtatidze, K.V. (1952) «Rtulpudzian Zmnata Agebuleba Apxazurši», in *Iberul-K'avk'asiuri Enatmecniereba* Vol. iv, Tbilisi.
- Lomtatidze, K.V. (1967) «Abazinskij Jazyk», in *Jazyki Narodov SSSR IV*, Moscow.
- Russko-Abazinskij Slovar' (1956), Eds. S.X. Gonov et al.

Cambridge, February, 1977

B.G. HEWITT and Z.K. KHIBA

«THE NORTH WIND AND THE SUN»

in Mingrelian*

Mingrelian is spoken in the west of Soviet Georgia, from Poti in the south to Ochamchire in the north; in the days when monarchs still reigned in Georgia, Zugdidi was Mingrelia's capital. The language is very close to Laz, now almost exclusively spoken in Turkey, and the two are often referred to as dialects of Zan. Together with Georgian and Svan, they form the South Caucasian group of languages. Only Georgian in this group has the status of a literary language. From the point of view of phonetics, Mingrelian differs from Georgian in possessing the glottal stop (?) and schwa.

We are indebted to a member of the Toponymics' Dept. of Tbilisi State University for the text printed here. Each word is numbered for ease of reference throughout the section for grammatical analysis which is given below —

TEXT

artiša (1) (črdiloetiši) (2) boria (3) do (4) bžas (5) ak'artes; (6) si (7) vari (8) ma (9) vorekia (10) umosi (11) mangari. (12) ate (13) dros (14) arti (15) nabadiginokuneli (16) k'očk(ə) (17) gemk'ortə. (18) bža (19) do (20) boriak(ə) (21) miragadeisə; (22) miti (23) vareniavo (24) ate (25) mešares (26) nabadis (27) gegnanc'q'əmapuansəni, (28) tina (29) i'iinia (30) umosi (31) mangari. (32) dio (33) boriak(ə) (34) kədurkiu (35) mutu (36) šeulebuduni, (37) mara (38) muč'oti (39) umoso (40) umbardəni, (41) teši (42) xolo (43) mešare (44) umoso (45) gik'ərandə (46) nabadis(ə). (47) borias(ə) (48) mutunk(ə) (49) vaišuurta (50) do (51) kədol. (52) tinc'k'əma (53) bžak(ə) (54) kobarčxaluu (55) do (56) dosinčx(ə) (57) kiana. (58) mešarek(ə) (59) xate (60) gegni?otə (61) nabadi. (62) šxva (63) šara (64) vardə (65) do (66) boriak(ə) (67) ajiarə, (68) muč'o (69) ti (70) žoriše (71) bža (72) umosi (73) mangari (74) kordəni. (75)

* This work was supported by a grant from the Social Science Research Council for the Investigation of the syntactic typology of the non-Slavic languages of the Soviet Union.

1) = 'once': arti = '1'; forms in **-iša** are found with the adverbial numerals, eg. **sum-iša** = «3 times» (Q'ipšidze, 1914. 039); formally, such numerals in **-iša** are equivalent to the directional (genitive?) case of nouns (cf. Čikobava, 1936. 53-4), eg. **k'oč-iša** = 'to the man'; this case is also found in Old Georgian with the ending **-isa** (see Šanidze, 1976. 31-2).

2) is the genitive case (**-iši**) of the Georgian word for 'north' **črdiloeti**.

3) = 'wind'; formally **boria** is the nominative case, but when nouns are conjoined, only the second element of the conjunct need shew the relevant case-ending. And so, here, (5) shews us that (3) is syntactically functioning as a dative. (cf. below (19)-(21)). Q'ipšidze quotes as the Mingrelian for N. wind '**džvaruli boria**' = 'wind of Džvari', a town in Mingrelia — the word '**boria**' is, of course, of Greek origin.

4) = 'and' cf. Georgian '**da**'.

5) = 'sun' in the dative case (**-s**), cf. Georgian '**mze**'.

6) = 'they' (sc. the wind and the sun) were hankering for a quarrel'; for the root **-k'art-** cf. Georgian **k'artoba**, quoted in Sulxan Saba Orbeliani's dictionary with the explanation 'dreadful wrath'. According to the classificatory schemes of the Georgian grammarians this verb is 'passive', though such 'passives' do not correspond to what is generally understood by that term in the western linguistic tradition; cf. these examples from Čikobava (1936. 114):

Mingrelian	Georgian	
a-kilonuap-u-(n)	e-mtknareba	= he wants to yawn
a-dzicinuap-u-(n)	e-cineba	= he feels like laughing

In Georgian, the 'passive' is shewn by the ending **-eba** (**-a** being the 3rd person singular marker; the version-vowel **e-** correlates with a noun in the dative case, i.e. the noun shewing the person desirous of yawning/laughing. In other words, these verbs are impersonal, lacking an overt subject. Corresponding to Georgian **e-** is Mingrelian **a-**. As the dative indirect object of this verb is a conjoined NP, the verb has to appear in the plural, hence the suffix **-es**. The verb is aorist. The plural of the first of Čikobava's examples would be **a-kilonuap-un-a-(n)** = Geo. **e-mtknareba-t**, since this verb is in the present tense.

The second of the following two sentences, like its Georgian counterpart, has the passive in **a-**, but this time the verb has a regular subject (in the nominative):

k'oči	do osuri	la?ap-un-d-es
	\	(stem) (plural)
the man	and the woman	play
		(imperfect)

= the man and the woman were playing.

k'oč(i) osur-su a-la?ap-un-d-u

|
(dative)

= the man was playing with the woman.

cf. Geo: **k'aci da kali tamaš-ob-d-nen**

k'aci kals e-tamaš-eb-od-a

7) = 'you (singular, nominative)'.
 8) is made up of the negative adverb **var**, plus the particle **-i**, which is used to give strong emphasis to an opposition, (cf. Georgian **k'i**). This sentence will read in English as follows: 'Not *you!* — I am the stronger' = Georgian

šen k'i ara, me var-o upro magari

| | | | / | \ \
 you | not I am | more strong
 (emphatic particle) he-said

9) = 'I'

10) = 'I am — he said': **vorek** is the first person singular of the copula 'to be' (cf. Georgian **var**); verbs with a 1st/2nd person singular subject in the present or first perfect tenses take the marker **-k** as suffix; **-ia** is the particle indicating that someone's speech is being repeated, cf. Georgian **-o**.

11) = 'more' cf. Georgian **upro**.

12) 'strong' cf. Georgian **magari**.

13) = 'this' — the demonstrative stands before its noun and changes neither for case nor number (Q'ipšidze 1914. 043).

14) = 'time' in the dative case. (13)-(14) = 'at that time'. cf. Georgian **'im dros'**.

15) = 'one' — in accordance with the rule stated by Q'ipšidze (1914.032) this preposed adjective does not agree with the case of its noun, (cf. the following participle (16)). Preposed adjectives in Georgian agree with their nouns in the vocative, nominative, and ergative cases, losing their **i**-suffix before a dative and adverbial case, retaining it before the genitive and instrumental. Here, then, Georgian would have **ert-ma k'ac-ma** = 'one man (ergative)'.

16) = (lit) 'cloak — covered — over' cf. Georgian

nabad - c'a-mo - sxm-ul-i

| | | | |
 cloak (compound preverb) (root) (perfect participle passive) (nominative)
 = 'cloak-put-on // dressed in a cloak'.

nabadi is the heavy felt cloak of Caucasian shepherds; **-gino-** is a compound preverb meaning 'from above'; it is used to describe the way in which a



'**nabadi**' is worn, i.e. merely slung over the shoulders, being drawn around the body for protection in severe weather. Another compound preverb **muk'o-** is used with the root **-kun-** when we are describing the wearing of ordinary coats, jackets, etc...; the root **-kun-** means 'to cover'; **-el-** marks the perfect passive participle, and **-i** the nominative case, (cf. analysis of (15) for the explanation as to why the ergative **-k** is not attached to this participle).

17) = 'man' — the **k(ə)** marks the ergative case.

18) = 'he passed by': the verb consists of the compound preverb **ge-mk'o-** (cf. (28) for the original meaning), the root **-rt-** = 'to go' and **-ə** (**-u** is also possible), which marks the 3rd pers. singular subject in the past tense. The subject of *all* verbs in the aorist tense stands in the ergative case regardless of whether they are transitive or intransitive; in Laz all transitive verbs take an ergative subject regardless of tense; in Georgian only transitive verbs in the aorist tense require an ergative subject. However, there are exceptions, one of which is the/equivalent of (18), namely **ga-i-ar-a**, which is intransitive but nevertheless requires an ergative subject. The original function of preverbs in S. Caucasian was to indicate direction. Subsequently they took on the role of marking perfective aspect, which developed into their tense-marking function (they are found in most futures, aorists, perfects and their derivatives). During this process they frequently lost the meaning originally associated with them, as seems to have occurred both for Mingrelian **ge-mk'o-** and Georgian **ga-** (= 'out from') in the case of this particular verb. 19/20/21) should be taken together. The meaning is 'the sun and the wind'. **-k(ə)** is the ergative marker, attached only to the second element of the conjunct (cf. (3)-(5)) which is the subject of the following aorist.

22) = 'they had a discussion'; cf. Georgian **mo-i-lap'arak'-es**. Mingrelian **m-i-** develops from **mo-i-** (which is also possible here), where **mo-** is the preverb and **-i-** the subjective version vowel. The function of this vowel is to indicate certain types of relationship existing between subject and direct object (eg, that the D.O. is part of the S's person, or that it belongs to the S) — (cf. Čikobava 1936. 106-110)

p'is i-bons

 | |
face he-washes = he washes his face (D.O. is part of S.)

i-č'ans = he sews it *for himself* (where the S. is acting in his own interests vis-à-vis the D.O.) The problem here is that the verb is intransitive and does not have an object of any kind. We have a class of verbs in Georgian, known as Middle Verbs. These are intransitive, by virtue of their meaning, but display features expected only of transitive verbs (such as the subjective version vowel in the future/aorist tenses and a subject in the ergative case

when the verb is in the aorist tense); such a verb is Georgian **moilap'arak'es**, cf. Tschenkéli (chapter 28. 1958) for the traditional interpretation. We seem to have an exact parallel in this Mingrelian verb. **-ragad-** is the root from **ragadi** (= Geo. **lap'arak'i**) = 'talk': **-eisə** appears to be a variant for the 3rd person plural suffix in the past tense **-es**.

23) = 'who'. This is the nominative case of the relative pronoun **'mi-t(i)**', where **-t(i)** corresponds to Geo. **-c**; cf. **miti yvinsi gesunsəni, k'oči tina re** (Gudava. 1975. 16) = 'He who drinks wine is a man'.

24) = 'is it not, he said': **re(n)** = 'he/she/it is' — the (n) cannot appear word-finally; **va-** is the negative particle; **-ia-** indicates the reporting of another's speech, cf. (10); and **-(v)o** is the question particle, cf. Old Georgian **-a**. Similarly in the future we shall have:

iʔi(n) = it will be

iʔin-ia = it will be, he said

iʔin-ia-(v)o = will it be? he said.

The words (23)-(24) in conjunction with the subordinating particle **-əni** attached to (28) shew us that the subordinate clause is to be interpreted as an indefinite relative (= 'whoever'). Note that where **-ia** appears in the subordinate clause, it must also appear in the main clause. If we omit the words **'miti vareniavo'** the subordinate clause will be interpreted as temporal. 25) cf. (13) = 'this'

26) = 'traveller' from **šara** = 'road' + the agentive circumfix **me** — e. The case is dative (**-s**) representing the indirect object or embedded subject of the causative verb (28).

27) = 'the cloak'; dative case (**-s**) representing the direct object or embedded direct object of the causative verb (28).

28) = 'the one who will make him take it off'; the root is **'n'c'q'** = 'take off'; the complex preverb **ge-gn-** is used when the article being removed is resting on one's shoulders, like a shepherd's cloak — it implies a movement 'up and off'; the preverb used when removing a jacket, etc. is **ge-mk'**. **-a-** is the neutral version marker, which, as in Georgian, is usually found when the verb contains the causative suffix; (Geo. **-a-** should correspond to Ming. **-o-**; **-a-** here is due to Geo. influence). The causative suffix is **-ap-u-**, which (see Deeters, 1930. 210-11) derives from the present stem-formant **-ap-** plus an element ***-aw-** (cf. Geo. **-ev-**); this causative morph is then followed by another present stem-formant for the entire causative verb = **'-an-**'; according to Deeters the causative formant is generally added to the verb's root, although some verbs have it attached to the present suffix, ie. that suffix which appears in the *infinitive* and not that which appears in the present tense (= the present stem-formant),

- eg. Infinitive = **dv-al-a** = to lay
 Present = **b-dv-an-k** = I (b-) lay (it)
 Causative = **gətmə-v-o-dv-al-ap-u-an-k**
 = I (-v) shall make (him) lay (it)

This is what we have exemplified in (28) where **-əm-** is the 'present suffix', eg.

- Infinitive = **gemk^o/a-nc'q'-əm-a** = to take off (eg. coat)
 (Present = **mik'-i-nc'q'-un-k** = you take (it) off)
 Future = **ge-mk'-i-nc'q'-un-k** = you will take (it) off
 Causative = **ge-mk'-^o/a-nc'q'-əm-ap-u-an-k** = you will make (him) take (it) off.

Notice that in the present the second element of the compound preverb (**ge-mk'(^o/a)-**) appears in its full grade (**mik'-**); by adding the preverb **ge-** we form the future tense (as is the case in Georgian with the majority of verbs — present + preverb = future) cf. with the compound preverbs of (28)

gin-i-nc'q'-un-k = you take (it) off

ge-gn-i-nc'q'-un-k = you will take (it) off.

The **-i-** here is the subjective version vowel, cf. (22) and Georgian (**ga-i-xd-i** = you (will) take (it) off. In the infinitive **gemk^o/anc'q'əma** the **-^o/a-** belongs to the preverb, but in the causative form **-^o/a-** is the version vowel — **-o-** is the expected Mingrelian equivalent of Georgian **-a-**; cf. above for the appearance of **-a-** where **-o-** is expected. The **-s-** of (28) marks the 3rd person singular subject, and **-əni** is the (portmanteau) subordinating particle. 29) = 'he', nominative of the personal pronoun.

30) = 'he will be, he said', cf. (24); the second syllable of the future of the copula may be either long, as here, or short.

31) = 'more'

32) = 'strong'

33) = 'first'

34) = 'the wind (ergative)', subject of an aorist verb (35)

35) = 'he blew (upon him)'; **kə-** is an emphatic particle frequently found with verbs possessing preverbs (ie. in those tenses where preverbs are usual, especially the aorist). It stresses the affirmative nature of the verbal action and may thus not be used in association with the negative, cf. Laz. **ko-dovindžiri** = 'I went off to sleep' and Svan **čū xoxal** = 'indeed he knows' (where **čū** is the cognate form) — the Georgian cognate **kve** is found thus employed only in the dialects of Imereti, Rač'a and Xevsureti. **-do-** is the preverb whose original meaning was 'down' — the sense of (35) is conveyed in Georgian by **da-u-ber-a**; in Georgian **da-** very early lost its

directional meaning and became perhaps the commonest of the preverbs with the functions mentioned under (18); in Mingrelian, **-do-** + **-u-**, the objective version vowel for the 3rd person, combine to give us **-du-**; the objective version indicates certain types of relationships (eg. possessive, benefactive) between the direct and indirect objects for transitive verbs, and the subject and indirect object of intransitives. In Georgian, when we say 'the wind is blowing', we may optionally use the 3rd person objective version vowel, eg. **kari (u-) beravs**; this does not necessarily mean (indeed, usually does not mean) 'it is blowing upon him'; we seem to have the same use of a strictly functionless objective version vowel in Mingrelian. The root 'to blow' is **-rk-**; the 3rd person singular subject is shewn by **-u**. The **-i-** preceding this last personal suffix may be a similar dialect-feature to the one seen in (22). The Mingrelian of Ochamchira would have **kə-do-u-rk-u** in this case. The verb may also mean 'he struck at him (ie. with the fist)'.

36) = 'as (much as)'

37) = 'he was able'; the infinitive is **še-leb-a**; **še-** is the preverb (cf. Georgian **še-e-dzl-o** = 'he was able'); **-u-** is the 3rd person objective version vowel (cf. Georgian **še-u-dzlia** = 'he is able') shewing the person who has the capability; it correlates with a noun in the dative case, and what the person is capable of is shewn by an infinitive/noun in the nominative case — therefore, a more literal translation of this 'inverted' verb would be 'it was possible for him'; **-leb-** is the root; **-ud-** gives us the imperfect of 'passive' verbs (and this verb is 'passive' from a formal point of view) — cf. Georgian **-od-**, eg:

i-c'er-eb-a = it is being written (Ming. **i-č'ar-u**)

i-c'er-eb-od-a = it was being written (= Ming. **i-č'ar-ud-u**)

-u- is the 3rd person singular subject marker, and **-ni** is the subordinating particle, cf. (28).

38) = 'but'. Georgian = **magram**

39) = 'by what amount'; **muč'o** = 'how, and **-ti** is the instrumental suffix.

40) = 'more', adverb.

41) = 'he was blowing (upon him)'; **u-** is the objective version vowel for the 3rd person which is probably functionless, as in the Georgian equivalent **u-ber-av-da** cf. (35); **-mbar-** is the root; **-d-** gives us the imperfect tense; the 3rd person singular subject is shewn by **-ə-** (which may also appear as **-u-**); **-ni** is the subordinating particle. Another form of the imperfect, which shews the expected present stem-formant **-un-**, is **u-mbar-un-d-ə/u**.

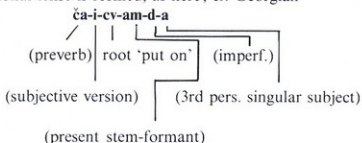
42) = 'thus'

43) = 'again/more'

44) = 'traveller'

45) = 'more'

46) = 'he would wrap around himself'; the infinitive is **go-k'ir-ua**, from which we see that the root is **-k'ir-**, which alternates with **-k'ər-**; **go-** is the preverb meaning 'around'. The preverb loses its vowel, as it is immediately followed by the subjective version vowel **-i-**, for which see (22) above; **-an-** is the present stem-formant; **-d-** marks the imperfect, and **-ə** the 3rd person singular subject. When the imperfect tense has joined to it a preverb, the conditional tense is formed, as here; cf. Georgian



= 'he would put it on'.

47) = 'the cloak' — dative, direct object of (46)

48) = 'the wind' — dative, indirect object of (50)

49) = 'nothing' — ergative (**-k[ə]**), subject of intransitive aorist (50)

50) = 'it did not result for him'; the sentence contains a double negative exactly like its Russian and Georgian equivalents: Russian = **ни́чего не вы́шло** = 'nothing came of it'.

Georgian = **araperi ar gamo-u-vid-a** = 'nothing came of it for him (**-u-**)'; the Mingrelian negative particle **va-** is attached to the verb. The verb's infinitive is **gišo-ul-a**, where the final vowel of the complex preverb **giša-** becomes **-o-** under the influence of the following labial vowel of the root **-ul-**, which alternates with the root **-rt-** found in (50); the meaning of the roots is 'come/go'. In the dialect illustrated here the preverb's final vowel becomes **-u-** under the same conditioning feature, although in (50) the **-u** does not belong to the root but is rather the objective version vowel for the 3rd person; it means 'for him' (cf. **-u-** in the Georgian **gamo-u-vida**) and correlates with (48). The final **-ə**, which might have appeared as **-u**, represents the 3rd person singular subject and correlates with (49). What then is **-i-**? The preverb is **gi-ša**, and two phonetic processes may operate in this verb to give us either the form actually occurring in (50), or alternatively, we could have had **va-g-šu-u-rt-ə**. The full paradigm of (50) will be:

va-i/g-ša-m-i-rt-ə/u = 'didn't result for me (**-m-i**)'

va-i/g-ša-g-i-rt-ə/u = 'didn't result for you (**-g-i**)'

va-i/g-šo/u-u-rt-ə/u = 'didn't result for him (**-u-**)'

va-i/g-ša-m-i-rt-es = 'didn't result for us (**-m-i...es**)'

va-i/g-ša-g-i-rt-es = 'didn't result for you (**-g-i...es**)'

va-i/g-šo/u-u-rt-es = 'didn't result for them (-u-...es)'

51) = 'and'

52) = 'he became silent'; the infinitive is **dol-ap-a** = 'to fall/become silent', where **dol-** is probably made up of the preverb **do/a-**, here with its original meaning 'down', and **-ul-** = 'to come/go' (the usual verb for 'to fall' is **do/a-(n)tx-ap-a**, (50) being reserved for the falling of light objects such as leaves, cf. Abkhaz **a-k'a-š'o-a-rà**, and **a-k'ä-ha-ra** for heavier objects). **kə-** is the affirmative, emphatic particle discussed under (35); the verb has no ending — the anticipated **ə/u** may, in fact, be used, the subject being the 3rd person singular.

N.B. 'What fell?' will be either **mu-k re dol-ən?** or **mu-k re da-ntx-un?** = '(literally) What is the fallen thing?' where the ergative **mu-k** is found with a present verb, i.e. the copula **re**, though semantically the copula + participle is equivalent to an aorist, where the ergative subject is to be expected, cf. (18) above.

53) = 'then'

54) = 'the sun', ergative subject of transitive (55).

55) = 'he shone out' from **barčxalu-ap-a**; **k-** is a variant of the affirmative, emphatic particle discussed under (35) above. **-o-** is the neutral version vowel corresponding to Geo. **-a-**, found in transitive denominative verbs, cf. the Georgian **ga-a-brč'q'in(v)a**; the verb is aorist, and the 3rd person singular subject is marked by **-u**.

56) = 'and'

57) = 'he heated it'; **do-** represents a fusion of the preverb **do/a-** and the neutral version vowel **-o-** already seen in (55): **sinčxe** means 'heat', cf. Georgian **sicxe** — another word for 'sun' in Mingrelian is **čxana**. The 3rd person singular subject is shewn by **-ə**, which may be omitted.

58) = 'the world', nominative direct object of (57)

59) = 'the traveller', ergative subject of transitive (61)

60) = 'at once'

61) = 'he threw it off' from **?ot-am-a // ?ot-in-ap-a**; here we see again the preverb **ge-gn-** already analysed under (28); **-i-** is the subjective version vowel, cf. Georgian **ga-i-xad-a** = 'he took it off'; **-ə** marks the third person singular subject of this aorist verb.

62) = 'the cloak', nominative direct object of transitive (61)

63) = 'other', adjective to (64).

64) = 'way'

65) = 'there was not', **va-** is the negative particle; **-r-** is the root 'to be'; **-d-** gives us the imperfect tense, and **-ə** marks the 3rd person singular subject (64).

66) = 'and'

- 67) = 'the wind', ergative subject of transitive (68).
 68) = 'he admitted it'. This verb seems to have been borrowed from Georgian, the only difference being that whereas Georgian would have **-a** as the mark of the 3rd person singular subject, Mingrelian has **-ə**; **აყ-** is the old form of the preverb **a-**, whose directional meaning is 'up'; **-i-** is the subjective version vowel, and **-ar**, the root.
 69) = 'that' ie, what the wind is admitting. (69) basically means 'how', cf. Abkhaz **-s(ə)-** for an identical use of the adverb of manner in the sense of English 'that'.
 70) = 'those; demonstrative adjective to be taken with (71).
 71) = 'from the two'; **ჴა/ირი** = 2, the ablative case being indicated by means of **-iše**.
 72) = 'the sun', nominative subject of intransitive (75).
 73) = 'more'
 74) = 'strong'
 75) = 'that he was'; **ko-** is a variant of the affirmative, emphatic particle; **-r-** the root of the verb 'to be'; **-d-** marks the imperfect; **-ə-** the 3rd person singular subject; and **-ni** is the subordinating particle.

REFERENCES

- Čikobava, A. (1936) Č'anuri Gramat'ik'uli Analizi, Tbilisi.
 Deeters, G. (1930) Das Kharthwelische Verbum, Leipzig.
 Gudava, T'. (1975) Kartuli Xalxuri Sit'q'viereba, Megruli T'ekst'ebi, P'oedia. Tbilisi.
 Q'ipšidze, I. (= Kipšidze), (1914) Grammatika Mingrel'skogo Jazyka, MJaJa, VII. St. Petersburg.
 Šanidze, A. (1976) Dzveli Kartuli Enis Gramat'ik'a. Tbilisi.
 Tschenkéli, K'. (1958) Einführung In Die Georgische Sprache, Zürich.

Cambridge, March 1977

B.G. HEWITT and Z.K. KHIBA

COMPTES RENDUS

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE SIMON QAOUKHTCHICHVILI

L'institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences de Géorgie a offert un recueil d'*Études byzantinologiques* à l'Académicien Simon Qaoukhtchichvili, à l'occasion de ses quatre-vingts ans (1975) — volume de 177 pages paru en 1978. Il nous semble utile de traduire la bibliographie du savant byzantiniste, publiée aux pages 11 à 30 de ce recueil; Bedi Kartlisa est heureux de s'associer ainsi à l'hommage qui lui est rendu par ses collègues.

Nous suivons l'ordre chronologique de publication, en omettant les articles de journaux. Sauf mention expresse, tous ces articles sont en langue géorgienne, parus à Tbilissi.

Nous utiliserons les abréviations suivantes :

ՇՄ	Շveni mecniereba.
Georgica	Georgica, Données des écrivains byzantins sur la Géorgie.
ԿՔՏ	Kutaisi p'edagogiuri Inst'it'ut'is šromebi.
SSAM	Sakartvelos SSR mecnierebata ak'ademiis moambe.
SMM	Sakartvelos muzeumis moambe.
SQ	Simon Q'auxčišvili.
TUM	Tbilisis Universit'et'is moambe.
TUՏ	Tbilisis Universit'et'is šromebi.

1920

1. *Chronographie de Georges le moine (Traduction géorgienne de la « Chronographie » de Georges Hamartolos)*, 1^{re} partie, texte, xxvii-329 p. (Monumenta Georgica III, Historici n° 1). Cfr. n° 12, 13.

1923

2. *Livre d'étude du recueil de Chatberd*, TUM III, p. 178-185.

1924

3. *La compilation de Turin*, TUM IV, p. 351-355.

4. *Datation des inscriptions géorgiennes de l'évangélaire grec de Koridéthi*, ՇՄ, n° 11-12, p. 83-86.

5. *Platon, Criton* : traduction du grec, *K'avk'asioni*, n° 1, p. 219-235. Cfr. n° 15.

6. *Chrestomathie latine pour les auditeurs de la Faculté de médecine*, 1924, 30 p.; 2^e éd. augm., 1926, 39 p.

1925

7. *Les noms grecs d'hommes en géorgien*, Arili, Recueil I. Djavakhichvili, p. 89-106 (résumé en allemand).

8. *La théorie japhétique et les étymologies grecques*, Axali K'avk'asioni, n^o 1, p. 3-14.

9. *La première mention grecque de Tbilissi*, SMM IV, p. 283-284.

10. *Le Catalogue des manuscrits géorgiens de Jérusalem* édité par R. Blake (Bibliographie), ČM, n^o 3-4.

1926

11. *Gélase de Césarée, Sur la Conversion de la Géorgie*, Mimomxilveli I, p. 54-68. Cfr. n^o 129.

12. *La Chronographie de Georges Hamartolos et sa traduction géorgienne*, TUM VI, p. 20-60 (résumé en allemand). Cfr. n^o 1.

13. *La traduction géorgienne de la Chronographie de Georges Hamartolos*, 2^e partie, étude, 100 p. Cfr. n^o 1.

14. *Ivané Djavakhichvili (1876-1926)*, ČM, n^o 17-18, p. II-VIII. Cfr. n^o 66, 89.

15. *Platon, Apologie de Socrate*, traduction du grec, ČM, n^o 17-18, p. 10-18. Cfr. n^o 5.

1930

16. *Contribution au problème d'ἐπιούσιος*, *Philologische Wochenschrift*, Leipzig, 1930, n^o 8, p. 1166-1168 (en allemand).

1931

17. *Données de Procope de Césarée sur la Géorgie*, 1^{re} fasc., SMM VI, p. 315-372.

1932

18. *La transcription phonétique des mots étrangers*, dans *Normes de la langue littéraire géorgienne*, fasc. 1, p. 3-5. Cfr. n^o 19, 27.

19. *La transcription des noms propres*, dans *Normes de la langue littéraire géorgienne*, fasc. III, p. 12-20. Cfr. n^o 18.

1933

20. 1. *Diverses questions d'orthographe*; 2. *Index orthographique*, dans *Normes de la langue littéraire géorgienne*, fasc. X, 19 p.

21. *La question de l'édition de littérature scientifique chez nous*, C'igni, n^{os} 1 (4).

1934

22. *La langue grecque. Exercices pour les étudiants de 1^{re} année*, 1^{er} partie, 14 p.; 2^e partie, 19 p.

23. *Georgica*, t. II, 228 p., 2^e éd. augm., 1965, 335 p. Cfr. n^{os} 26, 39, 72, 90, 96, 99, 104, 111, 115, 123.

1935

24. *Aristote, L'organisation politique des Athéniens*, traduit du grec, Koutaïssi, 40 p.

1936

25. *La tribu des Missimiens*, TUŠ I, p. 275-280.

26. *Georgica*, t. III, Zacharias le Rhéteur, Agathias, Ménandre, Théophane de Byzance, Jean Malalas, Stéphanos de Byzance, Evagre : texte grec, traduction géorgienne et notes. Appendice : Citadelles d'époque byzantine en Lazique, VIII-368-XIV p. Cfr. n^{os} 23, 28, 71.

27. *La transcription en géorgien des mots étrangers*, dans *Normes du géorgien littéraire. Thèses des rapports*, p. 43-52. Cfr. n^o 18.

28. *Citadelles d'époque byzantine en Géorgie occidentale*, TUŠ I, p. 2. Cfr. n^o 26.

29. *Au sujet de l'inscription grecque de Nossiri*, journal *Mtliani k'olekt'ivizacia*, n^o 34, 12 juillet 1936. Cfr. n^o 40.

1937

30. *Œuvres de Ioané Petritsi*, t. II : Commentaire de Proclus Diadoque et de la philosophie platonicienne, édition et annotation de Ch. Nucubize et SQ, CXII-288 p. Cfr. n^{os} 35, 44, 102.

31. *Manuel de langue latine pour les écoles supérieures de médecine et de pharmacie*, 6^e éd. augm., 71 p.; 8^e éd., 1944, 80 p. Cfr. n^o 65.

1938

32. Avec I. BERAŠE, *Reprise de la Svanéthie par les Byzantins*, TUŠ VIII, p. 93-96.

33. *Dictionnaire russe-géorgien pour les écoles secondaires (environ 12.000 mots)*, avec V. TOPURIA, 372 p.; 2^e éd., 1940, 12.500 mots, 384 p.; 1958, 17.800 mots, 596 p. Cfr. n^o 83.

1939

34. *Histoire de la littérature grecque (plan schématique)*, 9^e et 10^e partie, Moscou, p. 22-26 (en russe). Cfr. n^{os} 49, 51, 52, 57, 58, 69.

1940

35. *Œuvres de Ioané Petritsi*, t. I : Éléments de philosophie platonicienne de Proclus Diadoque, édition, étude et dictionnaire, LXXXVII-319 p. Cfr. n° 30.
36. *Libanius et Bakour*, KPŠ I, p. 13-20.
37. *Dictionnaire latin-géorgien (environ 10.000 mots), pour les étudiants de l'enseignement supérieur*, VIII-426 p. Cfr. n° 87, 93.
38. *Un centre de formation à la rhétorique dans la Colchide ancienne*, SMM X-B, p. 334-340. Cfr. n° 112.

1941

39. *Georgica*, t. IV-I, texte grec et traduction géorgienne, 117 p. Cfr. n° 23.
40. *L'inscription grecque de Nossiri*, TUŠ XVIII, p. 141-147. Cfr. n° 29.
41. *Classification des verbes grecs*, addition à l'édition du 4^e livre de l'Anabase de Xénophon.
42. *Les inscriptions grecques d'Armazi* (Rapport lu à la 1^{re} session de l'Académie des Sciences de Géorgie, 1^{er} mars 1941), SMAM II, n° 1-2, p. 169-176. Cfr. n° 48.
43. *Un commentaire de Michel Psellos*, SMAM II, n° 1-2, p. 177-179. Cfr. n° 106.
44. *Matériaux pour l'étude des sources du «Commentaire» de Ioané Petritsi*, I, «Technè grammatikè» de Denys de Thrace, SMAM II, n° 8, p. 755-760. Cfr. n° 30.

1942

45. *«Vie de la Géorgie», exemplaire de la reine Anna*, éd. sous la direction de SQ, XXVII-315 p. Cfr. n° 60, 63, 77.
46. *«Histoires et éloges des souverains» et Ioané Petritsi*, SMAM III, n° 1, p. 89-96.
47. *Histoire des établissements grecs en Géorgie*, premier aperçu, KPŠ IV, p. 219-239. Cfr. n° 59.

1943

48. *L'inscription grecque nouvellement découverte à Mtskhéta-Samtavro* (Rapport lu à la X^e session scientifique de l'Académie des Sciences de Géorgie, section Sciences sociales, le 2 mars 1943), SMAM IV, n° 6, p. 577-584. Cfr. n° 42.
49. *Histoire de la littérature grecque*, fasc. I, *L'ancienne poésie épique grecque*, 95 p. Cfr. n° 34.

1944

50. *Les grecismes du manuscrit d'Adichi*, ENIMKIS XIV, p. 93-116.
51. *Le roman byzantin du VI^e siècle «Galaktion et Epistimia»*, ENIMKIS XIV, p. 359-374. Cfr. n° 34.

52. *Histoire de la littérature grecque*, fasc. II, p. 97-240. Cfr. n° 34.
53. *Phireste/Oreste, Lit'erat'uruli ziebandi* II, p. 159-165.

1945

54. *Les conceptions grammaticales d'Ephrem Mtsiré*, Session de la section des Sciences sociales, III, 5 (thèses des rapports). Cfr. n° 55.

1946

55. *Ephrem Mtsiré et les questions de versification gréco-byzantine*, TUS XXVII B, p. 67-74. Cfr. n° 54.
56. *Parallèles sémantiques gréco-géorgiens* (1. *zom-sabeli*, 2. *šesulebuli*, 3. *šesasumeli*), SMAM I, p. 371-383. Cfr. n° 61.
57. *Histoire de la littérature grecque*, t. I, 435 p. Cfr. n° 69, 95; 2^e éd., 1950, 524 p.
58. *Histoire de la littérature grecque*, fasc. 3, *Le drame grec ancien*, p. 246-400. Cfr. n° 34.
59. *Histoire des établissements grecs en Géorgie*, 2^e aperçu, KPSŠ VI, p. 125-153. Cfr. n° 47.

1947

60. *La « Vie de la Géorgie » et l'« Histoire universelle »*, KPSŠ VII, p. 1-7. Cfr. n° 45.
61. *Parallèles sémantiques gréco-géorgiens* (4. *romeli*), TUS XXX-IB, p. 421-428. Cfr. n° 56.

1948

62. *L'académie de Guélati, Tbilissi*, 36 p. Cfr. n° 112.
63. *Nouveaux matériaux pour l'étude des manuscrits de la « Vie de la Géorgie »*, KPSŠ VIII, p. 1-8. Cfr. n° 45.
64. *Hérodote, Histoire, I, 2-3 et le « Catalogue des vaisseaux » d'Homère*, TUS 34, p. 365-371.
65. *Manuel de langue latine pour les étudiants d'Université et d'Institut pédagogique*, 154 p.; 1953, 198 p.; 1959, 233 p. Cfr. n° 31, 110.
66. *La vie et l'œuvre d'Ivané Djavakhichvili*, *Mnatobi*, n° 3, p. 112-127. Cfr. n° 14.
67. *Cours sur l'histoire de Byzance*, Livre I, IV-VIII^e siècles, 216 p.

1949

68. *Un phénomène inconnu en géorgien ancien*, KPSŠ IX, p. 111-119.
69. *Histoire de la littérature grecque*, t. II, *La période hellénistique, la période byzantine*, 459 p. Cfr. n° 57.

1950

70. *Matériaux antiques sur l'histoire de Batoum*, KPŠ X, 1950-1951, p. 17-23.

71. *Les fortifications de Skandè, 3^e Conférence scientifique de l'Institut d'histoire (thèses des rapports)*. Cfr. n° 26.

1952

72. *Georgica*, t. IV-2, texte grec et traduction géorgienne. Additions : I. Données sur « Ziganévi » dans la littérature géorgienne ancienne. II. Une trace de Nicéphore de Constantinople dans la littérature géorgienne ancienne, VIII-123-433 p. Cfr. n° 23.

73. *Le plus ancien peuplement de la Grèce et la formation de la langue grecque*, TUS 49, p. 143-149.

1953

74. *Histoire de la littérature antique, manuel pour les étudiants des Instituts pédagogiques de Géorgie*, 420 p.; 1961, 432 p.; 1971, 427 p.

1955

75. *Un nouveau succès de la roustvélologie (À propos d'une nouvelle édition du « Chevalier à la peau de tigre »)*, *Mnatobi*, n° 5, p. 155-164. Cfr. nos 91, 103, 105, 119.

76. E. HONIGMANN, *Pierre l'Ibère et les écrits du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, avec des notes du Prof. Š. Nucubize et du Prof. SQ, TUS 59, p. 19-78 (en russe). Cfr. n° 98.

77. « *La vie de la Géorgie* », texte établi d'après tous les principaux manuscrits par SQ, t. I, 54-463 p. Cfr. nos 45, 86, 126.

78. *Un nouveau livre sur Petritsoni*, *Mnatobi*, n° 1, p. 175-178.

79. *Une nouvelle variante du roman géorgien « La sagesse de Balavar »*, *Mnatobi*, n° 8, p. 176-178.

80. *Nouveaux matériaux pour l'histoire de l'ancienne poésie géorgienne*, *Mnatobi*, n° 10, p. 109-119. Cfr. n° 82.

1957

81. *L'illustre personnalité géorgienne Pierre l'Ibère et son portrait*, *Droša*, n° 5, p. 13-14.

82. *À propos du « Giorgi Merčule »*, 2^e article (sur l'ouvrage de P. Ingoroqva), *Mnatobi*, n° 2, p. 115-125. Cfr. n° 80.

83. *Sur l'édition du « Dictionnaire russe-géorgien »* (avec Vukol Berize), *Mnatobi*, n° 8, p. 127-132. Cfr. n° 33.

1958

84. *L'écrivain du VII^e siècle Jean Moschus, Cisk'ari*, n° 1, p. 99-101.

85. *Direction et préface* (p. 3-11) de la traduction de *Sophocle, Œdipe-roi*, par D. Gačecilaze.

1959

86. *La « Vie de la Géorgie », texte établi d'après tous les principaux manuscrits* par SQ, t. II, 78-707 p. Cfr. n° 77.

87. *Petit dictionnaire latin-géorgien (environ 1500 mots)*. Cfr. n° 37.

1960

88. *Sur la question de l'orthographe et de la juste prononciation, Cisk'ari*, n° 6, p. 136-137.

89. *Un grand pontife de la science (Pour le 20^e anniversaire du décès de l'acad. I. Djavakhchvili), Cisk'ari*, n° 11, p. 116-123. Cfr. n° 14.

1961

90. *Georgica*, t. I (avec A. Gamqrelize), 311 p. Cfr. n° 23.

91. *Chota Roustaveli et le monastère de la Croix, Mnatobi*, n° 2, p. 114-119. Cfr. n° 75.

92. *Un grand savant (Pour les 90 ans du Prof. Grigol Tsérétéli), Mnatobi*, n° 12, p. 136-141. Cfr. nos 120, 122.

93. *Dictionnaire latin-géorgien, avec les correspondants géorgien-latin (environ 14.000 mots)*, VIII-495 p. Cfr. n° 37.

1962

94. *Lettre ouverte à la rédaction de « Mnatobi », à propos de l'article de CHOTA BADRIDZÉ de « Mnatobi », 1962, n° 7, Sur la paternité littéraire de Léonti Mroveli, Mnatobi*, n° 10, p. 130-131.

1963

95. *Histoire de la littérature byzantine* (t. III de l'Histoire de la littérature grecque), VIII-302 p. Cfr. n° 57.

96. *Georgica*, t. V, VIII-333 p. Cfr. n° 23.

97. *Le Typikon de Grégoire Pakouriani*.

98. *Autour des livres aréopagiques, Pierre l'Ibère et Denys l'Aréopagite, Mnatobi*, n° 10, p. 154-157. Cfr. n° 76.

1964

99. *Ce que les anciens Grecs nous rapportent sur la Géorgie*, 143 p. Cfr. nos 23, 115.

1965

100. *Matériaux sur la géographie historique et leur signification pour préciser la toponymie (Thèses)*. Conférence sur la toponymie de l'URSS, Lénigrad, p. 151-152 (en russe).

1966

101. *Un illustre chercheur (À propos des « Lettres ethnographiques » de B. Nijaraze)*, *Mnatobi*, n° 3, p. 186-188.
102. « *Mearist'ot'elura* » (*Pour tirer au clair un passage du « Commentaire » de Ioané Pétritsi*), *Problèmes de l'histoire des peuples du Caucase*, p. 210-212. Cfr. n° 30.
103. *L'école supérieure géorgienne à l'époque de Chota Roustavéli, Mecniereba da t'eknik'a*, n° 9, p. 7-11; *Sk'ola da cxoreba*, n° 9, p. 32-36. Cfr. n° 75, 112.
104. *Georgica*, t. VI, 310 p. Cfr. n° 23.
105. *Pour l'histoire du vers (šairi) de Roustavéli, Institut des langues étrangères, Session scientifique (Thèses)*. Cfr. n° 75.
106. *Deux traités inconnus de Michel Psellos, Session scientifique de l'Institut pédagogique des langues étrangères, juin 1966 (Thèses des rapports)*. Cfr. n° 43.

1967

107. *Instructions méthodiques pour les travaux pratiques de langue grecque*, 34 p.
108. *Parallèles grammaticaux latin-géorgien : 1. Verbes participiaux, 2. Usage des prépositions, Thèses (Rapport lu à la 17^e session scientifique de l'Institut pédagogique des langues étrangères), Orioni (Recueil dédié à A. Chanidzé pour ses 80 ans)*, p. 292-295.
109. *Akaki Chanidzé et les questions de grammaire grecque, Sk'ola da cxoreba*, n° 5, p. 67-70.
110. *Manuel de langue latine (pour les étudiants d'Instituts supérieurs)*, 2^e éd.
111. *Georgica*, t. VII, 189 p. (Skylax de Caryanda, Skumnos de Chios, Denys Périégète). Cfr. n° 23.

1968

112. *L'éducation supérieure dans la Géorgie ancienne, Sk'ola da cxoreba*. Cfr. n° 38, 62, 103.
113. *Du « Laboratoire » des fondateurs de l'Université de Tbilissi (Souvenirs)*, *Mecniereba da t'eknik'a*, n° 10.
114. *Pluralis maiestatis en grec et en géorgien, Institut des langues étrangères, Session scientifique, 27.VI.1968 (Thèses)*.
115. *Un nouveau fonds de sources grecques sur l'histoire de la Géorgie, Cisk'ari*, n° 10, p. 126-128. Cfr. n° 23, 99.

1969

116. *Une nouvelle étape du développement de la science géorgienne (À propos du décès de S. Nucubiže)*, *Mnatobi*, n° 1. Cfr. n° 130.

117. Henri GRÉGOIRE, *Le monastère des Ibères et le rôle des Géorgiens du Mont Athos, traduction, préface et notes de SQ, Cisk'ari*, n° 3.

118. *Un nouveau succès de l'historiographie géorgienne (À propos du livre de N. Lomouri, Histoire du royaume d'Egrisi)*, *Mnatobi*, n° 7, p. 186-190.

119. *Contre un point de vue clérical sur Roustavéli* (avec V. Dondua et d'autres), *Mnatobi*, n° 11.

120. *Grigol Tsérétéli*, 27 p. cfr. n° 92.

121. *Parallèles grammaticaux grec-géorgien* : 1. *Participe futur passif*, *aymosavluri Pilologia*, p. 218-220.

122. *Grigol Tsérétéli, Literaturnaia Gruzija*, nos 9-10, p. 164-170 (en russe). Cfr. n° 120.

1970

123. *Georgica*, t. VIII, VIII-355 p. Cfr. n° 23.

1971

124. *Grèce antique et Géorgie antique*, *zeglis megobari*, nos 27-28, p. 5-6.

1973

125. *Le mot et'rat'i* (parchemin), *Kartuli ena da lit'erat'ura sk'olaši*, n° 1, p. 26.

126. « *La vie de la Géorgie* », t. IV, *texte établi d'après tous les principaux manuscrits* par SQ, 46-1102 p. Cfr. n° 77.

127. *L'origine du roman « Barlaam et Joasaph »*. *La question de l'auteur du roman*, *Antičnaia drevnost i drevnie veka*, Recueil n° 10, Sverdlovsk, p. 64-66 (en russe).

1974

128. *Sources géorgiennes sur l'histoire de Byzance*, 171 p. (en géorgien et en russe).

Comptes rendus

129. A. GLAS, *Die Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia — die Vorlage für die beiden letzten Bücher der Kirchengeschichte Rufins*, Leipzig-Berlin, 1914, ČM, 1923, nos 6-7, p. 96-100. Cfr. n° 11.

130. Ch. NOUTSOUBIDZÉ, *Histoire de la philosophie géorgienne*, t. I, 1957, *Cisk'ari*, 1957, n° 4, p. 133-138. Cfr. n° 116.

(Traduit du géorgien par B. OUTTIER)

SEPTIÈME SESSION SCIENTIFIQUE RÉGIONALE
POUR L'ÉTUDE HISTORICO-COMPARATIVE DES LANGUES IBÉRO-CAUCASIQUES

La septième Session scientifique régionale pour l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes s'est déroulée du 16 au 18 novembre 1977 à Soukhoumi. Elle était consacrée aux problèmes de la catégorie des classes nominales dans les langues ibéro-caucasiennes.

Les linguistes-caucasologues des différents centres scientifiques de l'Union Soviétique ont pris part au travail de la session : 19 institutions scientifiques — instituts et universités — de Moscou, de Maïkop (Territ. Auton. Adighé), de Naltchik (Kavardo-Balkarie), de Karatchau-Tcherkessie, de Tchetchéno-Ingouchie, du Daghestan, d'Azerbaïdjan, de Stavropol, de Soukhoumi, de Tbilisi y ont délégué leurs représentants.

C'est le professeur G. A. Dzidzaria, directeur de l'Institut de la langue, de la littérature et de l'histoire d'Abkhazie, membre correspondant de l'Académie des Sciences de la République S.S. de Géorgie qui a inauguré la session; son discours fut suivi par une allocution adressée aux participants de la session d'A. P. Sakvarélidzé, Président du Conseil des Ministres de la R.A.S.S. d'Abkhazie.

Dans son discours inaugural, le professeur Arnold Tchikobava, Président du Comité d'organisation, membre de l'Académie des sciences de la R.S.S. de Géorgie, a souligné l'importance de la problématique de la catégorie des classes nominales :

« Les classes grammaticales (nominales) dans les langues ibéro-caucasiennes donnent la possibilité d'observer une certaine étape de l'histoire du développement de la pensée humaine » — a dit le professeur Arnold Tchikobava. L'étude de la langue doit suivre deux directions : celle de l'histoire du développement de la pensée et celle de l'histoire du peuple. L'étude théorique de la langue ne peut se donner de problématique plus importante. Le problème de la catégorie des classes grammaticales est actuel non seulement pour les langues où il existe encore des classes grammaticales, mais aussi pour les langues où cette catégorie n'est pas représentée.

48 exposés ont été entendus à la session.

Séance plénière :

1) Exposé du prof. L. P. Tchkadoua (Soukhoumi), « À propos de l'étude de la langue abkhaz en R.A.S.S. d'Abkhazie pendant la période soviétique ».

2) Arnold Tchikobava (Tbilissi), « La catégorie des classes grammaticales dans l'histoire des langues kartvéles ». Le conférencier a noté qu'à l'heure actuelle dans les langues kartvéles la catégorie morphologique des classes grammaticales n'existe pas. La catégorie sémantique de l'homme (de la personne) et de la chose y est représentée.

Le vieux-géorgien oppose en système les noms dérivés par le préfixe $m\uparrow(e)$ -, désignant les noms de la catégorie « qui? » et par le préfixe $s\uparrow(a)$ - désignant les noms de la catégorie « quoi? ».

A part le préfixe s - comme indice de la classe grammaticale des choses,



les langues kartvèles produisent *d* et ses variantes phonétiques *n-*, *r-*, *l-*, ainsi que *b*.

Le préfixe *d-*, ancien indice de la classe des choses, s'emploie dans les quatre groupes des langues ibéro-caucasiques. La généralité des formes pour une même catégorie pose la question de la généralité génétique.

3) L'exposé de K. V. Lomtatidzé (Tbilissi) était consacré aux particularités de l'expression de la catégorie des classes grammaticales dans les langues abkha et abaza. Le conférencier a noté que dans les langues abkhazo-adighé (groupe du CNO), à côté d'une perte de la catégorie des classes grammaticales constatée en adighé (tcherkesse) et en oubykh, un degré de transition (analogue à l'état de la langue tabassarane dans les langues daghestaniennes) peut être observé en abkhaz et abaza : le système des classes grammaticales y est conservé, mais il est sensiblement détraqué.

4) L'exposé de G. V. Rogava (Tbilissi) était consacré à la révélation des traces d'une déclinaison classique des noms et d'une conjugaison des verbes dans les langues adighé (tcherkesse). En partant du fait de la présence de deux affixes anciens de l'ergatif dans les pronoms démonstratifs (-*š'* en adighé (tcherkesse occidental), *b-* en kabarde (tcherkesse oriental) qu'on rencontre figés dans les noms-adverbiaux des ces langues, l'auteur arrive à la conclusion qu'elles avaient historiquement une déclinaison classique des noms comme toute une série d'autres langues ibéro-caucasiques.

Le problème des rapports entre conjugaison de classe et conjugaison personnelle en abkhaz et en adighé fut le sujet de l'exposé de M. A. Koumakhov (Moscou). Prenant en considération le fait que le système unifié de la conjugaison personnelle et de classe est présentée dans tous les dialectes abkhaz et abaz sans diversités substantielles, l'auteur a supposé que le type transitif de la conjugaison existait déjà au moins à l'époque avancée de l'unité caucasienne.

L'exposé de A. A. Magométov (Tbilissi) était consacré à l'évolution des classes grammaticales en dargue, d'après les données des dialectes. Le conférencier a noté que dans cette langue, quatre classes sont conservées dans le dialecte méguébe, parlé dans un seul village, tandis qu'au pluriel deux classes grammaticales seulement sont représentées : celle de la personne et celle de la chose. Pour d'autres dialectes dargue c'est un système à trois classes qui est caractéristique : là, au pluriel, à la 1^{re} et 2^e personnes, les classes grammaticales sont unifiées, tandis qu'à la 3^e personne nous avons deux classes : celle de la personne et celle de la chose.

D'après le degré de l'unification des classes grammaticales au pluriel la langue dargue occupe une position intermédiaire entre l'avar et l'andi : à la 1^{re} et 2^e personnes l'unification est complète (comme en avar), la 3^e personne conservant deux classes — celle de la personne et celle de la chose (comme dans la plupart des langues andi et comme dans les dialecte méguébe de la langue dargua elle-même).

L'exposé collectif de Z. I. Kéracheva (Maïkop) et L. P. Tchkadoua (Soukhoumi) concernait le dynamisme du développement de la conjugaison du verbe dans les langues abkhaz et adighé. Les conférenciers ont noté que l'évolution de la structure morphologique des langues abkhaz-adighé est

passée par une simplification puis par la suppression de la catégorie des classes grammaticales, dans les langues adighé, tandis que dans les langues abkhaz et abaz, elle s'est contentée de simplifier le système des classes grammaticales, sans les supprimer complètement.

L'exposé de U. D. Déchériev (Moscou) était consacré au problème de la genèse de la catégorie des classes grammaticales.

Le dynamisme de l'extinction de la catégorie des classes grammaticales dans les langues lezghi a été examiné dans l'exposé de U. A. Meilanova et B. B. Talibov (Makhatchkala).

D'autres exposés ont été prononcés dans les sections : 1) des langues kartvèles et abkhaz-adighé, et 2) des langues nakh et daghestaniennes.

En résumant le travail de la session, le professeur Arnold Tchikobava a noté que la session régionale de Soukhoumi s'est prononcée en faveur de l'ancienneté des classes grammaticales (nominales) dans les langues ibéro-caucasiennes : « La catégorie des classes grammaticales est une catégorie ancienne, qui, peu à peu, tend à disparaître. Et là, où il n'y a pas de classes grammaticales, elles sont perdues. Nous possédons assez de matériel pour juger comment cela se produit. Nos sessions sont des sessions pour l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes. Mais l'étude historico-comparative n'exclut ni l'étude descriptive ni l'étude comparative-typologique des langues, puisque leurs résultats peuvent se trouver précieux pour l'étude historico-comparative. Tout ce qui est précieux, est strictement adopté par les caucasiologues.

Pourtant il faut savoir faire la différence entre ce qui est précieux et ce qui est à la mode. La mode vient et s'en va, le précieux reste. Le précieux, par exemple, dans la linguistique des dernières 50 années, c'est le principe de la corrélation dans la phonologie et la morphologie. La conception de Chomsky contient du nouveau, contient des thèses intéressantes mais inexactes. Dans la littérature on peut rencontrer l'expression « la structure de profondeur » (ce qui est « de profondeur » n'a pas de structure).

En terminant son discours le prof. Arnold Tchikobava a noté que les sessions régionales se posent pour but d'examiner le système et l'histoire des langues ibéro-caucasiennes. « La langue est une catégorie dynamique, variable. Le système sert de moyen pour étudier l'histoire de la langue moyennant la reconstruction interne ».

La session a recommandé de procéder à un travail systématique et bien ordonné dans les recherches profondes et sous tous les aspects touchant la catégorie des classes grammaticales dans les langues ibéro-caucasiennes, prêtant une attention particulière à l'élaboration des thèmes suivants : a) Les opinions anciennes, qui ont trouvé leur expression dans la catégorie des classes grammaticales ; b) La répartition des noms dans la troisième et la quatrième classe grammaticale ; c) Les indices de classe figés, dans les langues où la catégorie des classes grammaticales est encore productive. d) À propos des principes, de mettre en évidence la quantité des classes grammaticales en tenant compte des indications du singulier et du pluriel. e) Le dynamisme du développement de la catégorie des classes grammaticales.

La session de Soukhoumi a adopté la résolution selon laquelle la huitième

Session scientifique régionale pour l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes aurait lieu en 1979 dans la ville de Tcherkessk (République Autonome de Karatchaévo-Tcherkesse), avec le thème suivant : « Le système des préverbes et des postpositions dans les langues ibéro-caucasiennes.

A. MAGOMÉTOV

Secrétaire scientifique du Comité d'organisation
 des Sessions scientifiques régionales, professeur à
 l'Université d'État de Tbilisi

Georges DUMÉZIL, *Romans de Scythie et d'alentours*, Payot, Paris, 1978, 380 p.

Destiné au grand public, le nouveau livre de G. Dumézil ouvre une fenêtre sur le vaste panorama auquel son œuvre considérable donne accès. Le point de vue part ici du Caucase, mais quelques thèmes débordent jusqu'en Anatolie. La convergence la plus frappante est cette fois celle qui relie le monde celtique aux iraniens de l'Ouest. À la suite de M. Noël Grisward, G. D. tend l'index vers une source féconde en perspectives : plus d'une singularité similaire rattache l'épée du roi Arthur à celle du dieu-épée Narte, Batraz l'Ossète, dont les légendes ont essaimé jusque dans le Caucase du Sud. On retrouve là les mêmes points d'interrogations fascinants qui posent dans le flou du passé la question inéluctable : sur quelle base, littéraire (de littérature orale), théologico-politique, culturelle, faut-il interpréter les ressemblances fonctionnelles qui excluent le hasard? C'était déjà la base du livre *Flamen-Brahman* en 1935. Comment éluder les passages analogues des lois de Manu en Inde et les gloses de Servius en pleine tradition romaine?

Depuis un demi-siècle, le maître de la mythologie comparée indo-européenne a inclus le cycle des Nartes dans le champ de ses recherches. Si le foyer d'origine de ces dieux-héros est l'Ossétie, au point que certaines familles s'y considèrent comme leurs descendants, et si aujourd'hui, c'est en *digor* et en *iron* que s'expriment les aventures des Nartes, leur épopée est descendue largement vers l'ouest et le sud, chez les Tcherkesses et les Abzakhs. En 1932, G. D. présentait ses études comparatives des langues caucasiennes du nord-ouest, où l'Abkhaz, l'Ubykh, l'Abzakh, le Šepsug, le Bžedukh, le Natukhay, le Hakuči et le Kabardi (le Kemirgoy sera rencontré plus tard) sont étudiés. La *Langue des Ubyxs* paraît l'année suivante grâce à quelques informateurs d'Anatolie turque. En 1955, un groupe plus riche d'Ubykhs s'est prêté à de meilleures observations, et il en sortit la refonte des anciens ouvrages dans le *Verbe Oubykh* en 1975. Les philologies ingouche-tchetchène ne demandaient plus la création de grammaire. G. D. a même publié quelques contes *avar* du groupe du Daghestan. Mais dès 1927, il faisait ses premières études lazes grâce à la grammaire tchane de N. Marr, parue en 1910 et reçue de ce dernier lors de son passage à Paris. En cette région sud-caucasienne, G. D. rencontre les travaux de Qipšidze et de Tchiqobava, lequel analyse surtout le parler de Hopay. Qu'on nous pardonne cette incursion dans les fondements linguistiques d'une œuvre de

grand public. C'est comme la face cachée de l'iceberg qui permet l'émergence en surface des comparaisons à l'échelle indo-européenne.

Car la récolte des légendes s'est faite aussitôt. Du côté ossète surtout par l'intermédiaire de Vsevolod Miller, pionnier incomparable. Les *Légendes sur les Nartes* paraissent en 1930, le *Livre des Héros* en 1965. Les *Contes Lazes* datent de 1937, les *Contes et légendes des Oubykhs* de 1957. Puis il y a la série des *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase*, trois volumes pour les traditions Oubykhs, un pour les Abkhaz, et un pour les Lazes. L'analyse de dialectes divers et de parlers se poursuit dans plusieurs revues, notamment ici même depuis plusieurs années. Telle est la base caucasienne, la composante majeure de *Romans de Scythie et d'alentours*. Car les Ossètes sont les descendants directs des Scythes décrits par Hérodote. Le rapprochement des textes grecs et des légendes Nartes est souvent saisissant. Entre le Cuchulainn irlandais avec ses chaudrons et sa course folle contre la citadelle d'Emain Macha et le Batraz caucasien, les traits parallèles sautent aux yeux. Mais tout cela est replacé dans le contexte de *Mythe et Épopée*, dont les trois volumes dessinent les contours intellectuels d'une société indo-européenne quelque part au deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

L'ensemble des 29 articles de *Romans de Scythie* touche chaque fois des convergences particulières précises. Parmi celles-ci, beaucoup sont déjà connues des familiers de l'œuvre de Georges Dumézil. Ne pouvant traiter de chaque thème en particulier, nous voudrions insister sur l'apport le plus neuf, qui nous paraît l'observation de l'appauvrissement de la mythologie narte au moment où elle passe de la zone ossète au territoire tcherkesse, abzakh et laze, voire ingouche. Du cycle de Batraz, les Tcherkesses perdent plus d'un élément, mais ils lui ajoutent celui de Prométhée enchaîné, où Nersen Zak'e (le Barbu) tient le rôle du Nasran Aeldar ossète, meurtrier de Xamyc, père de Batraz. Les légendes Abkhaz, observe G. D., dépendent des Ossètes sans passer par les Tcherkesses.

Dans le récit de la vengeance de Batraz, nous sommes frappés par la stabilité des petites unités narratives dont la mobilité est grande au sein d'épisodes plus amples, et cela malgré la variété des informateurs. Batraz enfant, cendrillot, devient Tswitsw (ՇՉԹ) chez les Abkhaz, et est surnommé Mi-Noir Mi-Blanc. N'y a-t-il pas là un reste du vêtement, mi-feutre au-dessus, mi laine en-dessous, dont s'affuble l'enfant Batraz dans le meurtre des fils de Būræfærnyg, d'après K. S. Gardenov reproduit par Vs. Miller, *Digorskija Skazanija* (Moscou, 1902), p. 7-11? Ce récit, le plus central et le plus répandu de l'épopée Narte, paraît dans un grand nombre de contextes. Sans avoir eu la chance d'assister aux congrès de Nartologie organisés aujourd'hui, nous avons l'impression que ces traditions offrent une matière extrêmement intéressante pour l'étude des littératures orales.

Sur un terrain un peu particulier, l'assimilation des noms chrétiens par les divinités héroïques ancestrales offrent aussi un terrain à exploiter : Michaël, Gabriel, Théodore, mais surtout Saint Georges y ont une place de choix. G. D. accorde aussi quelques pages aux excès d'un structuralisme qui utilise ses propres lois abstraites avant d'avoir accordé le soin indispensable à l'établissement d'une connaissance sérieuse des faits linguistiques. On s'en

réjouit d'autant plus qu'en effet, E. Meletinskij, *Poetika mifa*, Moscou, 1976, p. 75-76 et 376, note 68, leur fait écho. Ni le déterminisme formaliste de certains structuralistes ni le monisme naturaliste de certains ethnologues n'entrave la liberté d'aborder les faits et de puiser à pleines mains dans les rares traces de ce qui a été : G. D. excelle à poser à la juste place le point d'interrogation révélateur.

La grande joie du lecteur de *Romans de Scythie* sera d'y voir le détail le plus infime respecté comme témoin d'une authentique tradition historique où, à travers et en dépit de la diversité fluctuante des langues et des peuples, quelque chose de l'expérience humaine de nos plus anciens ancêtres nous touche et nous parle, comme lorsqu'en frôlant les dessins préhistoriques dans une grotte, on reçoit tout à coup le message qu'ils nous transmettent. Ajoutons que, du point de vue des études classiques, un commentaire d'Hérodote ou de Xénophon ne pourra plus être édité sur la base étroite des faits uniquement grecs et latins.

Michel VAN ESBROECK

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES,
V^e SECTION (Sciences religieuses)

Conférences libres de Mme Nicole Thierry :

Recherches sur l'iconographie chrétienne d'Asie Mineure, de Transcaucasie et du Moyen-Orient.

Conférences créées en 1973.

ANNÉE 1973-1974

Iconographie et culte de la Croix en Asie Mineure, en Transcaucasie et en Syrie et Mésopotamie byzantine. Étude typologique et historique.

Le 2 mars 1974 :

VI. La croix aux plafonds et voûtes et dans les coupoles. Les exemples cappadociens sur rinceaux de vigne (certains avec feuillages habités), sur fonds d'ornements divers et images figuratives. Exemples pré, per et post-iconoclastes (leur survie dans la tradition locale); les croix sculptées de Cappadoce, leur caractère traditionnel. Les exemples géorgiens sur fonds de ciels semés d'astres (avec images associées) et l'image du triomphe de la Croix.

Ağaç, alti kilise (Cappadoce); dans la coupole, triomphe du Christ, prototype d'un triomphe de la croix; aux voûtes, grandes croix.

Le 15 juin 1974 :

X. Iconographie et culte de la croix en Géorgie. Place de la Croix dans la pensée religieuse géorgienne. Fidélité à la tradition hiérosolymitaine. Rupture avec Byzance sur la question iconoclaste. Continuité de ce culte progressivement freiné par le développement de l'hagiographie et de l'imagerie figurée de la vie du Christ. Son évolution poursuivie jusqu'au temps modernes. Le thème du triomphe de la Croix.

ANNÉE 1974-1975

Monuments d'Asie Mineure et de Transcaucasie datées du X^e siècle et du XI^e avec exactitude. Leur intérêt comme témoins de civilisation.

Le 29 mai 1975 :

Églises du royaume de Taoclardjéti. Nombreux monuments datés; ne sont présentés que deux d'entre eux. Ösk, 958-961 (ou 966) est datée par la dédicace et les portraits des donateurs David et Bagrat (mort en 966), sous le règne de leur père Ardanaze III (mort en 961). Dans la galerie Sud (à vocation funéraire vraisemblable), pilier sculpté; de haut en bas : les ordres angéliques, des saints autour de la Déisis au pied de laquelle prie l'architecte Grigol, enfin la croix dans des feuillages. Peintures de 1036, programme absidal dans la tradition géorgienne : le Christ triomphant au-dessus des apôtres encadrant la Vierge et le Baptiste; plus bas, évêques et diacres. La cathédrale d'Ishan est un monument composite connu par les textes des historiens et les diverses campagnes de restauration certifiées par des dédicaces. Les parements actuels ont été terminés en 1032; les remaniements qu'ils ont entraînés ont détruit les prophètes peints à l'intérieur du tambour. Ces figures entraient dans la composition décorative de la coupole, celle-ci faisant partie de la campagne précédente située entre 958-966. Au centre de la coupole se trouve la croix, signe du triomphe du Christ, portée par les quatre archanges au-dessus du ciel astral où figuraient les allégories de la Lune et du Soleil et plus bas les quadriges de la Vision de Zacharie (Zach. 6). Dans le tambour, des bustes d'archanges, des prophètes en pied et des bustes de saints. La croix triomphale relève de la tradition géorgienne; la Vision de Zacharie est un hapax en rapport avec les recherches iconographiques de l'époque, la référence vétérotestamentaire étant géorgienne plutôt que byzantine. Quant au style, il relève du meilleur art de la Renaissance macédonienne.

ANNÉE 1975-1976

Haut moyen âge en Asie Mineure et en Transcaucasie. Monuments datés ou attribués aux VI^e, VII^e et VIII^e siècles. Programmes iconographiques.

Le 8 janvier 1976 :

Les programmes absidaux de Transcaucasie au VII^e siècle. Envisagés en fonction des décors de sanctuaire connus ailleurs (antérieurs à 750, classification Christa IHM). Premier type : la Majesté divine d'après les visions d'Isaïe et d'Ézéchiel; exemple de Lembatavank et Talin (Arménie) auxquels s'apparentent celui de Gos (Arménie) et de Dodo (Géorgie, mais plutôt du VIII^e, IX^e que du VII^e) et vraisemblablement celui de Mren, très détruit (Arménie). Second type : le Christ est représenté suivant l'imagerie impériale du souverain proclamant la loi, image essentiellement romaine; exemples de Zromi (Géorgie) et Talych (Arménie).

Le 26 février 1976 :

Reliefs figurés de Transcaucasie, du VI^e et du VII^e siècles. Plusieurs sujets :
 1) Programmes d'ornement de portes : Théophanies-Visions, triomphe du Christ et de la Croix, Fontaine de Vie, Christ enseignant entre Pierre, Paul et des donateurs. Comparaisons avec d'autres programmes de ce type. 2) Programmes de fenêtres, propres à la Transcaucasie : Daniel entre les lions, compositions triomphales du Christ. 3) Ex-voto isolés; noter les trois groupés sur la façade orientale de Djvari (Géorgie),



Étienne II au pied du Christ, entre Ardanaze et Koboul protégés par Gabriel et Démètre protégé par Michel.

Ces derniers portraits historiques permettent de dater Djvari (d'après estimation de la longévité des princes, entre 585 et 610) et de situer ainsi le premier exemple d'église tétraconque à niches d'angle et quatre chambres latérales, dans la variante caractérisée par un périmètre reproduisant la disposition intérieure (conférence J.-M. Thierry sur les diverses séries d'églises à plan central en Transcaucasie au VII^e siècle). D'autre part, ces images votives avec donateurs au pied du Christ ou des saints entrent dans une vaste série d'ex-voto peints ou mosaïqués, à Rome, à St. Démètre de Salonique, dans la chapelle de la forteresse de Dyrachium, dans le temple de Baal reconverti à Palmyre.

ANNÉE 1976-1977

Les cycles christologiques des origines au XI^e siècle. Évolution et fonction. Le cycle d'Aténi (1072-1089) présenté dans le cadre des cycles de la Conception et de l'Enfance de la Vierge. Le programme de Dört kilise (cerca 961) présenté parmi les exemples d'images christologiques conceptuelles.

ANNÉE 1977-1978

Iconographie byzantine du Jugement Dernier à partir de quelques monuments inédits ou peu connus d'Asie Mineure et de Transcaucasie.

Conférences du 13 mai et 10 juin 1978 :

Pour la période médio-byzantine et tardo-byzantine, référence est faite à la composition du JD de Torcello dont le schéma complet est actuellement considéré comme primitif et attribué au milieu du XI^e s. (I. Andréescu, Torcello III, *DOP*, 30, 1976, p. 247-341). Elle est utilisée comme prototype pour l'étude de ce qui reste des JD d'Aténi (Géorgie, 1072-1089) et d'Ahtala (Géorgie, fin du XII^e s., aujourd'hui en RSS d'Arménie). Documents inédits pour ce dernier monument d'accès difficile (campagne de juin 1977).

En raison de l'importance de l'Église d'Ahtala, du grand nombre de morceaux conservés de l'ensemble pictural et de leur valeur artistique, le programme complet est présenté. Pour le Jugement Dernier qui couvrait tout le bras occidental, sont conservés : 1) *Sur le mur ouest*, de haut en bas, le Christ dans la mandorle lumineuse, les bras étendus, entre la Vierge et le Baptiste et deux archanges en costume impérial, en avant de la cohorte angélique, au-dessus des deux tétramorphes; puis le trône sur lequel se dressent les instruments de la passion, Adam et Ève se prosternant au pied, deux archanges l'encadrant; latéralement dans chacune des deux fenêtres, deux anges enroulent le ciel. Plus bas, le champ est essentiellement consacré au Paradis, de gauche à droite, Abraham tenant Lazare en son sein et accosté par d'autres âmes d'élus, Marie trônant entre deux anges, le bon larron, puis la Porte marquée du séraphin derrière laquelle arrive Pierre suivi d'un groupe d'élus. Les arbres du Paradis forment un fond pittoresque en arrière des figures représentées. Dans un champ de faible hauteur réservé au-dessus de Pierre et des élus, l'Enfer et ses damnés, rejetés par un ange étaient représentés en petit. Au bas du mur se trouve une rangée de saints moines. 2) *Sur les côtés* où le Jugement Dernier se poursuivait sur les murs sud et nord du bras occidental, il ne reste à peu près rien des apôtres du registre supérieur; au-dessous,



à gauche, c.-à-d. au sud, on identifie trois groupes d'appelés au jugement, d'avant en arrière, les évêques, les moines et les saintes femmes. Plus bas, du même côté, se trouvent la Mer rendant ses morts (très abimée), les morts sortant des sarcophages (bien conservés). Au nord la destruction est presque totale; on voit seulement au niveau du groupe d'élus qui suivent Pierre quelques têtes de damnés dans des lacs de poix.

Étude complémentaire prévue pour l'année 1978-1979, après seconde expédition en septembre 1978 :

En complément de cette documentation géorgienne sont présentés les monuments contemporains suivants : Bétani (vers 1184-1186, où, du JD ne sont conservés que les scènes d'animaux rendant les morts, le pèsement d'âmes et l'ange refoulant les damnés), Kobayr (peu après 1171) et Kintzvissi (1207). Dans tout ces cas sont également comparés les programmes d'absides à plusieurs registres avec représentation hiérarchisée des prophètes, apôtres et évêques sous la divinité.

Enfin deux conférences ont été consacrées à des monuments cappadociens découverts par la conférencière durant l'été 1977 (monuments antiques et du haut moyen âge) et une autre à des compléments sur *le culte des images en Transcaucasie aux VI^e et VII^e s.*, à la lumière d'une nouvelle documentation (campagne photographique de 1977 en Géorgie et Arménie soviétiques) sur le programme des sculptures de la basilique d'Odzoun, Arménie (717-728), et des deux stèles votives voisines (VI^e-VII^e s.).

Les recherches sur le JD byzantin seront poursuivies l'année suivante.

ANNÉE 1978-1979

Iconographie du Jugement Dernier, suite. Information des byzantinistes : intérêt des documents d'iconographie cappadocienne et de Géorgie.

Le 9 décembre 1978 :

Timotesubani. Peintures des premières années du XIII^e siècle. Ensemble du programme, Jugement Dernier (biblio, E. Privalova, *Bedi Kartlisa*, XXXIV, 1976, p. 341-49).

Le 13 janvier 1979 :

Sts Cyr et Julitte à Lagurka (Géorgie). Centre de pèlerinage, peintures (1112) et trésor.

Le 10 février 1979 :

Les peintures de Botchorma (1^{er} quart du XII^e s.). Ensemble du programme, Jugement Dernier.

Le 10 mars 1979 :

Le Jugement Dernier d'Ahtala. Documents complémentaires.

Les textes résumés sont extraits des *Annuaire*s de l'E.P.H.E. (V^e section)

Le iadgari sur papyrus et parchemin, édition et étude par A. CHANIDZÉ, A. MARTIROSOV et A. DJICHIACHVILI, sous la direction d'A. Chanidzé, *Monuments de la langue géorgienne ancienne* 15, Tbilissi, 1977, 300 p., 15 pl., 26 × 17 cm (en géorgien).

Le manuscrit conservé à l'Institut des Manuscrits à Tbilissi sous la cote H-2123, *iadgari* (traduit approximativement par ménéé, contient aussi les pièces du cycle mobile), est un manuscrit célèbre qui, depuis un siècle, a attiré l'attention de nombreux savants. On peut trouver une bibliographie pratique dans G. GARITTE, *Le calendrier palestino-géorgien du Sinaiticus 34 (X^e siècle)*, Bruxelles, 1958, p. 39 (ouvrage cité désormais : GARITTE, *Calendrier*). Dès 1908, K. KEKELIDZÉ en a décrit le contenu et révélé l'importance pour l'histoire de la liturgie dans *Les monuments liturgiques géorgiens dans les bibliothèques de la patrie et leur importance scientifique* (en russe). Mais, si cela a permis de connaître le calendrier et la structure du recueil — pour ceux qui lisent le russe et ont accès à l'ouvrage — l'ensemble du texte restait inconnu.

Dès 1939, A. Chanidzé avait voulu publier ce texte; il en avait fait prendre l'orthographe et la langue comme sujet de thèse par deux de ses élèves. Les événements ont fait que c'est seulement en 1977 que ce projet a pu se réaliser.

L'édition du texte constitue la majeure partie du volume : p. 7-212. Elle est suivie d'une description du manuscrit par A. Chanidzé, p. 213-219, accompagnée de la reproduction photographique de 30 pages du manuscrit, différentes de celles déjà publiées par A. Tsagaréli (et reprises par A. Tamarati) et I. Abouladzé. Puis A. Martirosov, après avoir indiqué les principes d'édition, p. 220-227, étudie orthographe et phonétique du document, p. 228-265. L'ouvrage se termine sur l'examen de la morphologie et de la syntaxe par A. Djichiachvili, p. 266-293.

Cette rapide présentation suggère déjà une remarque : comme l'indique d'ailleurs A. Chanidzé, l'édition du texte a paru la tâche primordiale, indispensable à son étude linguistique, mais préliminaire seulement à l'étude de son contenu liturgique, qui n'est pas abordé ici. Or le *iadgari* ancien nous est parvenu dans plusieurs manuscrits : Sinaï géorgien 18, 40, etc. On peut donc se demander s'il n'aurait pas été utile, pour l'étude linguistique et même pour l'édition des passages difficiles ou mutilés (surtout les premières et dernières pages), de recourir aux autres témoins. Les pièces éditées dans le *Grand Lectionnaire de l'Église de Jérusalem* (LGJ) auraient permis déjà d'améliorer plusieurs lectures; donnons simplement quelques exemples : LGJ 34 (paragraphe de l'édition de M. Tarchnichvili) complète la rubrique et les mots illisibles du début du f. 3v; LGJ 40 donne le premier mot du chant pour le lavement des mains au même feuillet. Les deux premiers mots de l'oḡita du f. 97 se trouvent en LGJ 417. Le premier mot du chant pour le lavement des mains, f. 118, est en LGJ 525, etc. Mais le mieux est parfois l'ennemi du bien, et par ailleurs le souhait des liturgistes sera bientôt comblé par l'édition critique préparée par Madame Hélène Métrévéli et ses collaboratrices. Et force est de reconnaître que le texte n'a que rarement à être retouché dans sa présentation, bien que le contenu n'ait pas été pris en considération.

En effet, l'édition est soignée : elle distingue, en corps gras, les indications liturgiques, et individualise chaque strophe poétique. Les textes du *iadgari* sont de deux sortes : textes bibliques, d'une part : uniquement stiques, et versets d'alleluia, tirés des psaumes et représentés par un court incipit,

compositions poétiques d'autre part. Pour les textes bibliques, la référence n'est pas fournie; la majeure partie se retrouve dans LGJ. À notre connaissance, le texte psalmique des documents liturgiques anciens n'a pas fait l'objet d'études spéciales. Il se rattache à la recension B de l'édition critique du Psautier géorgien. Pour les textes poétiques, nous avons fait un index des quelque 2.400 pièces ou fragments, et recherché les modèles — nous y reviendrons plus bas. On peut ainsi rectifier la présentation de certaines pièces : p. 60, la première ligne du f. 81 du manuscrit est la fin de la pièce précédente (où il faut lire სულთა და კორცთა). Au bas de cette même page, les deux pièces de la 2^e ode sont en réalité quatre, comme le montre la comparaison avec la 2^e ode, p. 142. De même, p. 61, 5^e ode, la première pièce en contient deux : voir p. 143. Au contraire, p. 66, l'ohita est unique. Page 98, le verset d'alleluia, Ps 8, 2, a glissé une ligne trop bas, pour le lavement des mains.

La connaissance du modèle grec permet aussi de mieux résoudre les très nombreuses abréviations du manuscrit : p. 114, 9^e dasadebeli, lire ყუაველითა pour ყოველითა. Sur ce point encore, on ne peut que féliciter les éditeurs d'avoir presque toujours fait des choix heureux.

Les fautes de lecture du manuscrit sont rares. Signalons, p. 109, l. 10, მოილო pour მიილო; p. 112, l. 14, შემსკულა pour შემსკულეს; p. 130, l. 15, რამეთუ doit être ajouté après შემოდათა.

Le manuscrit a perdu ses 21 premiers feuillets; il commence avec un fragment de l'office de Noël, que suit, au feuillet 2, après une lacune non signalée, la fin de l'office du 26 décembre. Les sept derniers feuillets actuels, difficiles à lire, n'ont pas été transcrits.

Le manuscrit doit son nom à sa composition : feuillets de papyrus intercalés entre des feuillets de parchemin. À Saint Sabas, comme plus tard au Sinaï, les scribes géorgiens semblent avoir souvent manqué de parchemin. La solution souvent adoptée était l'utilisation de palimpsestes : ici, quatre bi-feuillets sont palimpsestes; on note également la couture de fragments pour compléter un feuillet (comme dans le Sinaï géorgien 38, f. 139 et 143, GARITTE, *Catalogue*, p. 147).

La datation du manuscrit fait problème. A. Chanidzé relève certaines formes de lettres qui dénotent une étape de passage de la majuscule vers la minuscule. L'impression générale du ductus est si originale que P. Ouspenski pensait que le manuscrit était éthiopien! Les figurines — le plus souvent, la croix — des marges sont également très primitives. A. Tsagareli attribuait pour date au manuscrit « pas après le VIII^e s. et vraisemblablement du VII^e siècle, sinon plus tôt ». Mais le manuscrit contient des chants en l'honneur de S. Abo de Tiflis, martyrisé le 6 janvier 786. C'est pourquoi K. Kekelidzé le datait de la seconde moitié du IX^e siècle. Le Catalogue du Fonds H opte également pour le IX^e s., I. Abouladzé, dans son *Album paléographique*, pour les IX^e-X^e siècles, G. Garitte, pour le X^e siècle au plus tard. A. Chanidzé, outre les motifs paléographiques, invoque l'orthographe et la langue — ainsi que l'autorité de R. Schmerling — pour exclure IX^e et X^e siècles et placer la copie du manuscrit au début du XI^e siècle.

Cette date nous semble trop tardive. Les ff. 147-195 du Sinaï géorgien 34, antérieurs à Jean Zosime, datent donc du X^e siècle au plus tard; or il suffit

de comparer cette «majuscule très inculte» avec l'écriture du manuscrit H-2123 pour voir que cette dernière est antérieure. Comme fait d'orthographe, A. Chanidzé indique le -*α* superflu dans la négation : *αδ-α* : mais c'est un fait fréquent dès le Mravaltavi de 864, copié également à Saint Sabas (voir Z. SARDJVELADZÉ. *Questions d'histoire de la langue géorgienne littéraire*, Tbilissi, 1975, p. 39, en langue géorgienne). L'absence du *ჰ* au nom de (H)abo rentre dans le cas général d'absence du *ჰ* devant voyelle, attesté également dès 864 ; voir I. IMNAICHVILI, *Le mravaltavi sinaïtique, Étude et lexique*, Tbilissi, 1975, p. 42 (en langue géorgienne). Mais c'est surtout le contenu qui nous contraint à ne pas dépasser le X^e siècle : nous sommes en présence d'une liturgie palestinienne non byzantine, telle qu'on n'en copie plus après le troisième quart du X^e siècle, et plus archaïque même que celle de bien des hymnaires du X^e siècle. Pour conclure ce point, nous penchons vers le début du X^e siècle comme date de copie du manuscrit H-2123.

Décrivons en quelques mots l'état de cette liturgie. Le sanctoral y est encore très peu développé, et les fêtes de certains saints sont intégrées au cycle mobile du carême et de la Pentecôte. Les textes sont peu variés : pour les rares fêtes de martyr(e)s, on renvoie à S. Théodore ; même, il suffit de changer un mot pour adapter aux moines les pièces des hiérarques : Ps 140, p. 12 et 47. La fête du 1^{er} janvier n'est pas explicitement celle de saint Basile : elle donne des «chants des hiérarques le 1^{er} janvier». On pourrait multiplier les exemples ; certains peuvent prendre une signification théologique, telle l'application à S. Antoine du Martyrion sur la voie étroite et resserrée, p. 199, 1 (nous renvoyons à la page, et au numéro du chant non biblique). Son caractère archaïque n'empêche pas le manuscrit de contenir plusieurs couches liturgiques. Il a d'ailleurs dû être copié sur plusieurs exemplaires, car si le scribe parle, f. 9v (p. 11) d'un modèle, il y a «des modèles» au f. 119v (p. 85). Au samedi de Lazare, la rubrique signale qu'on peut aussi faire autrement, comme les Grecs (p. 89) ; l'office de S. Jean Baptiste le 25 juin est «en grec» (p. 139).

La version de l'évangile que reflètent les traductions est généralement géo-2 (pré-vulgate), même si ici ou là il y a accord avec géo-1 (Adichi), ainsi pour le terme *samare*, p. 89, 1 (mais partout ailleurs *saplavi*). Autre archaïsme de langue : *mi-mde*, dans l'allusion à Phil. 2, 8, p. 130, 8, alors que toutes les recensions bibliques éditées ont *vidre -mde*.

L'office de Marie le mercredi (voir GARITTE, *Calendrier*, p. 432) est placé ici après l'office du 15 août, ce qui pourrait peut-être éclairer les curieuses mentions citées au 16 août dans GARITTE, *Calendrier*.

Un des phénomènes les plus surprenants dans les traductions des pièces poétiques est la présence de fautes de traduction dues à des confusions entre des mots grecs voisins de forme : p. 47, 10 = PaR 412 (nos abréviations des éditions romaines de la liturgie byzantine sont celles de H. LEEB, *Die Gesänge im Gemeindegottesdienst vom Jerusalem*, Wien 1970) : *τροπον* pour *τροπαιον*. P. 55,4 = TR 43 : *οδος* pour *οιδημα*. P. 56,2 = Liturgie de S. Jean Chrysostome : *δωρα φορουμενον* pour *δορυφορουμενον*. P. 102,9 = TR 634 : *πλυνω* pour *πλαναω*. P. 110,2 = TR 672 : *κριτος* pour *κριτης*.

Les modèles grecs les plus nombreux ont été retrouvés pour les Jeudi et Vendredi Saints, ce qui illustre la loi énoncée par A. Baumstark. Le chant

pour le Ps 140 des Vêpres a également été bien conservé (20 modèles), ainsi que le chant pour le Lavement des mains, à la Liturgie, réemployé 18 fois en grec.

Voici une première liste des identifications réalisées; elle n'est pas limitative, certains textes à l'incipit trop court n'ont pas été cités ici, faute de certitude suffisante. On notera tout de même que le pourcentage des textes retrouvés est inférieur à 5%, ce qui suffit à mettre en valeur l'intérêt du *iadgari* géorgien pour la reconstitution de l'hymnodie pré-byzantine.

9,16 : MR II 706,2	78,6 : PaR 236,5
10,6 : MR II 707,5	78,8 : MR IV 49,1
17,6 : MR V 343,3	78,9 : MR IV 49,2
18,2 : MR III 155,2	78,10 : MR IV 49,3
19,2 : MR III 124,1	81,6 : TR 442,1
19,3 : MR III 144,1	86,2 : TR 301,1
19,4 : MR III 204,5	87,2 : TR 84,1
19,5 : MR III 133,4	90,2 : TR 60,1 (adapté)
21,2 : MR III 155,4	90,7 : TR 599,2
28,1 : MR III 124,3	91,5 : TR 598,2
38,5 : S. EVSTRATIADIS, <i>Heirmologion</i> n° 349	98,2 : TR 605,5
47,8 : MR I 167,1	100,7 : TR 797,1
47,10 : PaR 412,5	100,11 : TR 622-6
54,8 : MR III 479,5	102,9 : TR 634,3
55,4 : TR 43,2	104,8 : TR 643,5
56,1 : TR 151,4	105,12 : TR 668,6
56,2 : Liturgie Jean Chrysostome	107,3 : TR 663,1
57,10 : TR 270,1	107,4 : TR 669,2
58,6 : TR 256,1	108,4 : TR 665,3
60,1 : TR 780,2	108,7 : TR 666,1
60,3 : TR 778,3	108,9 : TR 643,6
60,5 : TR 778,6	108,10 : TR 668,3
60,6 : TR 810,3	109,5 : TR 668,4
63,12 : TR 808,3	110,1 : TR 669,6
63,14 : TR 810,2	111,2 : TR 688,1
63,15 : TR 808,4	112,7 : TR 670,6
64,11 : TR 774,6	112,9 : TR 699,3
67,2 : TR 796,5	112,10 : TR 683,4
68,5 : TR 815,3	112,11 : TR 692,3
68,6 : TR 802,8	113,1 : TR 689,1
69,12 : TR 774,3	113,2 : TR 683,5
72,6 : TR 1,3	113,3 : TR 693,1
74,3 : TR 774,3	113,4 : TR 699,1
74,10 : TR 789,1	113,5 : TR 699,2
75,11 : TR 818,2	114,1 : TR 689,2
76,5 : PaR 236,6	114,2 : TR 693,2
77,13 : TR 787,5	114,3 : TR 683,3
77,14 : TR 787,7	114,4 : TR 689,3
77,15 : TR 787,6	115,7 : TR 734,1



121,5 : PeR 6,1	162,13 : MR I 92,4
121,7 : HR 82,1	163,1 : MR I 134,3
122,7 : PeR 34,4	163,2 : MR I 135,4
126,1 : PeR 43,4	163,6 : MR I 151,2
126,3 : PeR 34,1	169,13 : MR I 167,2
126,5 : PeR 34,4	177,8 : PaR 323,1
126,6 : PeR 44,3	179,1 : MR I 168,1
127,4 : PeR 161,5	182,1 : PaR 670,4
128,4 : PaR 635,4	194,2 : PaR 646,4
128,5 : PaR 646,4	196,2 : PaR 153,1
130,8 : PaR 670,4	198,3 : MR III 143,3
134,7 : PaR 272,1	198,4 : MR V 343,3
134,9 : PeR 313,9	199,1 : TR 821,1
138,4 : PeR 323,5	201,4 : TR 805,5
145,2 : PaR 151,2	202,4 : PeR 139,4
147,8 : TR 540,2	203,5 : PeR 391,3
148,1 : MR VI 331,1	204,5 : MR VI 335,5
148,2 : MR VI 330,6	207,1 : PaR 292,4 (adapté)
148,8 : PeR 307,3	210,25 : PaR 225,8
159,11 : MR VI 524,5	211,10 : PaR 315,1
160,1 : MR VI 549,6	

Il y aurait bien des remarques à faire au sujet de l'histoire liturgique : une étude des hirmoi (certains manquent dans l'édition remarquable d'H. Métrévéli) conduirait sans doute elle aussi à la mise en évidence de couches diverses. Un autre phénomène requiert attention : la divergence de mode musical d'un pourcentage élevé de pièces dans l'original ; un cas intéressant est celui de l'Apolytikion du 8 septembre, où le géorgien s'accorde avec le latin : 1^o mode, contre le grec : 4^o mode. Il faudrait aussi étudier la métrique des traductions d'hymnes. Tout ceci déborderait les limites d'un compte rendu, mais nous espérons en avoir assez dit pour attirer l'attention sur l'importance de l'édition réalisée sous la direction d'A. Chanidzé, à qui nous devons déjà l'exhumation de tant de textes capitaux non seulement pour l'histoire de la Géorgie, mis pour celle du Proche Orient chrétien.

Dom B. OUTTIER

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- I. I. ABOULADZÉ, *Jacob de Tsourtav, Le martyre de Chouchanik*, Metsniéréba, Tbilissi 1978, 190 p., 26 × 17 cm.

On sera reconnaissant à la Directrice de l'Institut des Manuscrits, Madame Hélène Métrévéli, d'avoir fait exécuter, à l'occasion du XV^e centenaire de l'œuvre, une réimpression anastatique de l'introuvable ouvrage de son prédécesseur, consacré au Martyre de sainte Chouchanik. La première

édition, sous la direction de K. Kékélidzé, date de 1938, et est malheureusement passée inaperçue, à cause des événements; après quarante ans, elle demeure le livre auquel on se réfère le plus couramment, en raison de l'ensemble des documents y rassemblés et des nombreux index. Signalons que le modèle de l'édition de Venise doit être identifié avec le manuscrit Paris, B.N. arm. 178 — on sait qu'un seul autre manuscrit arménien de cette recension a été retrouvé. La couverture est d'un graphisme remarquable par son élégance, nous en félicitons le dessinateur, M. Doumbadzé et la maison d'éditions Metsniéréba. Indiquons enfin que, parmi les études que le jubilé a suscitées — et qui nous sont parvenues —, la plus constructive nous paraît être celle de Tsiala KOURTSIKIDZÉ, *Sur quelques problèmes textuels du Martyre de Chouchanik*, parue dans *Mastné, série de langue et littérature*, 1978, n° 3, p. 20-29.

2. *Don Pietro Avitabile, Relation sur la Géorgie (XVII^e siècle)*, introduction, traduction et commentaires par Béjane GUIORGADZÉ, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 167 p., 210 × 145 mm.

Don Pietro Avitabile était un Père théatin, qui dirigea la mission catholique en Géorgie de 1626 à 1638. Au cours d'un séjour à Rome, il rédigea en 1632, pour le Pape, un rapport sur la situation politique et religieuse de la Géorgie, qui sera d'ailleurs imprimé en 1650. À son retour, il emmena avec lui le P. Castelli; quel dommage qu'il n'ait pas eu les mêmes talents pour le dessin! Son texte est néanmoins un document important: B. G. le fait connaître à ses compatriotes dans sa version originale, italienne, et en traduction géorgienne intégrale. Le volume est paru sous la direction du Prof. I. Tabagoua. Même au XVII^e siècle, la Géorgie n'était pas si loin de l'Europe!

3. Enriko GABIDZACHVILI, *La législation du concile de Rouïs-Oourbnissi*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 197 p., 21 × 15 cm.

Il y a peu, E. G. concluait sa monumentale édition critique du *Grand Nomokanon* (1976) par les Actes du concile de Rouïs-Oourbnissi. Ce texte est le seul qui soit composé directement en géorgien dans le recueil; à ce titre, il méritait une étude particulière. On sait, d'ailleurs, son importance pour une reprise en mains de l'Église géorgienne, dans le cadre de la grande restauration de l'État voulue et réalisée par David le Constructeur. E. G. date le concile de 1105, et non 1103; il inventorie en détails les sources, cherche à déterminer qui est Arsène, l'auteur, relève les idées qui sous-tendent le texte et fournit un abondant commentaire (pour plus de commodité, le texte a été réédité ici). Les historiens devront tenir compte de cette étude



minutieuse d'un monument important du droit géorgien ecclésiastique, rédigé à un moment marquant de l'histoire.

4. *Littérature géorgienne ancienne (X^e-XVIII^e ss)*, Metsniéréba, Tbilissi, 1977, 161 p., 21 × 15 cm.

Sous la direction d'I. Lolachvili sont regroupées 11 études consacrées à divers points d'histoire littéraire, avec l'hagiographie : depuis l'évolution du genre métaphrastique (V. Bakaachvili) en passant par Abgar (Manana Guiguinéichvili) jusqu'à la reine Kétévane (R. Nakachidzé), l'histoire des traductions : Arsène d'Iqalto, *Le traité sur le vocabulaire de la philosophie religieuse et profane* de Théodore Abuqura (Leïla Datiachvili), la critique textuelle : œuvres de Teïmouraz I^{er} (Mary Gougouchvili) et l'étymologie : Guélati (V. Rodonaïa), jusqu'à divers points d'histoire littéraire : « Didmouraviani » (Rima Pirtskhalaïchvili), « La sagesse du mensonge » (Liana Kékélidzé), G. Piralichvili (Nino Makhatadzé) et d'histoire religieuse (R. Baramidzé et Lali Dzotzenidzé).

Les travaux de K. Kékélidzé, A. Baramidzé et L. Ménabdé ont balisé la route : il reste encore bien des points de vue à découvrir et à mettre en valeur dans le riche pays de la littérature géorgienne.

5. Gouram LORDKIPANIDZÉ, *La Colchide des VI^e-II^e ss av. J.-C.*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 168 p., XVII pl., 26 × 17 cm (en russe).

Les nombreuses découvertes archéologiques de ces derniers temps permettent un essai de reconstitution de la vie sociale, économique et religieuse à la belle époque de la Colchide, région très ouverte au monde grec, en contact avec l'Orient, mais sachant conserver son originalité. L'ouvrage comporte un résumé en anglais et une riche bibliographie.

6. *Monuments archéologiques de la Géorgie féodale, t. III*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 135 p., 34 pl. en noir et en couleurs, 26 × 18 cm.

Ce recueil est divisé en deux parties. La première traite des anciennes villes de Géorgie : localisation du « vieux Mtskhéta », du IV^e au II^e ss. av. J.-C., au confluent du Mtkvari et du Ksani (A. Bokhotchadzé), datation des bâtiments mis au jour à Akhalkalaki en Djavakhéti : IX^e-XIII^e ss. (E. Djanidiéri), inventaire des monnaies trouvées à Roustavi (E. Djalaghania). La seconde partie est plus technique. M. Tchkhatarachvili étudie le verre à vitre qu'on trouve en Géorgie dès le II^e s. ; avec S. Papouachvili et A. Guéguénava, il en précise la composition chimique, ce qui permet d'affirmer que le verre à vitre était importé aux II^e-III^e ss, fabriqué sur place ensuite. T. Artchvadzé décrit les objets de céramique du bas Moyen-Âge en Géorgie orientale. Tous

ces travaux aident à reconstituer le concret de la vie passée en Géorgie : richesses artisanales et artistiques, et les liens avec les peuples voisins, l'assimilation des techniques, en un mot le développement d'une culture.

7. *Moses Khorenats'i, History of the Armenians*, traduction et commentaire par Robert W. THOMSON, Harvard University Press, 1978, 408 p., une carte, 24 × 17 cm (en anglais).

Le Professeur Thomson, après avoir rendu accessible Agathange aux lecteurs de langue anglaise, donne maintenant une belle traduction du « Père de l'histoire » arménienne, Moïse de Khorène. Peu de textes historiques ont sans doute fait autant couler d'encre, la bibliographie en fin de volume en donne une idée. Le Professeur Thomson, après un examen très soigneux et détaillé des sources, place au VIII^e siècle la composition du texte tel que nous le connaissons. Une riche annotation, qui se recommande par son objectivité, facilitera la tâche des historiens. On sait que Moïse consacre un chapitre à sainte Nino; mais il y suit Socrate, modifié à l'aide d'Agathange.

Le Professeur Thomson fournit un très bel instrument de travail, parfaitement bien présenté.

8. PAROUYR MOURADIAN, *Les inscriptions géorgiennes d'Arménie*, Université d'Érevan, 1977, 363 p., XLI pl., 24 × 17 cm (en arménien).

Cette étude très importante — et qui semble en présager d'autres, puisqu'elle porte sur le dos : Armeno — georgica I — nous est parvenue trop tard pour qu'une recension en soit possible dans ce volume de B.K.; nous tenons néanmoins à la signaler dès maintenant.

9. MARIA NEDOSPASOVA, *Les mots d'origine étrangère dans l'évangile en arabe*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 95 p., 215 × 150 mm.

Sous la direction du Professeur Konstantiné Tsérétéli, voici un travail intéressant, différent de la *Verzeichnis* de Graf non seulement par l'étendue des textes dépouillés, mais aussi par une discussion détaillée de chaque étymologie et un index complet des occurrences. Je n'ai pas trouvé où était indiquée l'édition qui a servi de base à cette étude, qui conclut à une influence prépondérante de l'araméen (syriaque).

10. *Philologia Orientalis IV*, Tbilissi, 1976.

De ce volume, dédié à la mémoire de G. Tsérétéli († 1973), je ne connais que l'article d'Hélène MÉTRÉVÉLI, p. 74-89, 4 pl., *Autour des manuscrits de Dertav et Dertoupa (remarques codicologiques)*. En plus de détails sur ces deux monastères féminins, H. M. réétudie la signification du mot *niapori*,

présente le scribe Grigol de Khariton, signale le mot *amarzak* — tout ceci, à propos des mémoriaux des manuscrits Jérusalem 33, Tbilissi H-1662 et Koutaïssi 181.

11. Rima PIRTSKHALAÏCHVILI, *Joseph de Tiflis et son « Didmooouraviani »*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 186 p., 215 × 150 mm.

Après la biographie de Joseph, on trouvera une étude sur les manuscrits et le texte de son œuvre, considérée ensuite comme source historique, et, spécialement, l'arbre généalogique de la descendance de Guiorgui Saakadzé, sur la base du dépouillement de nombreux documents historiques. Ce livre est donc une contribution importante non seulement à l'élaboration d'une édition critique du « Didmooouraviani », mais aussi à la connaissance de l'auteur et de son temps.

12. *Relations littéraires, Recueil VII*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 267 p., 26 × 18 cm.

Dans cette série de 20 études sur les relations culturelles et littéraires de la Géorgie avec l'étranger, épinglons l'article de S. Tournava consacré à Henri Barbusse et celui de L. Tardy (en russe), sur l'image de la Géorgie dans l'œuvre de E. W. Happel, auteur allemand du XVII^e siècle.

13. Mzia SOURGOULADZÉ, *Terminologie paléographique du géorgien ancien*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 158 p., 21 × 15 cm.

Sous la direction d'Hélène Métrévéli, M. S. a relevé tous les termes relatifs à l'écriture, à la confection du manuscrit et aux scribes géorgiens. On trouvera là une étude détaillée des mots, de leur étymologie, de leur sens et de son évolution, des équivalents lorsqu'il s'agit de textes traduits. La publication de nombreux mémoriaux permet un élargissement des données rassemblées jadis par I. Djavakhchvili. D'autres thèses de collaboratrices de l'Institut des Manuscrits ne mériteraient-elles pas aussi d'être publiées? Nous pensons en particulier à celle de Tsatsa Tjankieva sur les abréviations et à celle de Lamara Kadjaia sur la ponctuation.

14. Sergo TOURNAVA, *Essais littéraires*, Merani, Tbilissi, 1978, 258 p., 17 × 11 cm.

Dans cette série de flashes surtout consacrés aux relations littéraires franco-géorgiennes des deux derniers siècles, un chapitre, p. 230-250, est consacré à la Revue de kartvélogie et à l'apport culturel considérable représenté par le don fait à l'Institut des Manuscrits par Madame Nino Salia de sa bibliothèque.

Signalons, dans la revue *Voprosy Iazykoznanija* de Moscou, 1978, n° 2, un article de A. Ghlonti, A. Oniani et Z. Sardjvéladzé, qui fait le point sur « Les problèmes de l'étude de la toponymie géorgienne ».

Enfin, on a fêté en 1978 les 80 ans du Prof. I. Gvardjaladzé, à qui va notre reconnaissance pour ses dictionnaires géorgien-français et français-géorgien. Mais qui prend garde à l'auteur d'un dictionnaire qu'il manie pourtant jour après jour ?

Dom Bernard OUTTIER

Mravaltavi VI, Éd. Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 244 p., 26 × 17 cm.

Ce nouveau volume de *Mravaltavi* est dédié à la mémoire d'Ilia Abouladzé, pour le 75^e anniversaire de sa naissance. Hélène MÉTRÉVÉLI rappelle l'œuvre accomplie par son prédécesseur et montre comment l'Institut des Manuscrits demeure fidèle à ses origines, notamment par l'édition des œuvres posthumes du grand savant et la réunion en volumes de ses articles : *Ilia Abouladzé*, p. 5-6. Tsatsa TJANKIEVA montre les mérites de l'auteur de l'Album paléographique : *Ilia Abouladzé paléographe*, p. 7-13, tandis qu'Hélène TSAGARÉICHVILI aborde un des aspects les plus importants des recherches du défunt : *Les questions d'arménologie dans les œuvres d'Ilia Abouladzé*, p. 14-23.

Le volume se poursuit ensuite comme les autres de la série, d'abord avec les problèmes littéraires. Tsiala KOURTSIKIDZÉ revient sur *La méthode de traduction d'Euthyme l'Athonite*, p. 24-34, sujet qui avait déjà provoqué une remarque critique d'Éphrem Mtsiré et, plus près de nous, une étude de K. Kékélidzé. Ici, Ts. K. compare la traduction par Euthyme l'Athonite de l'homélie de S. Basile sur « La foi de la sainte Trinité » et son modèle grec, et relève une interpolation tirée de Grégoire de Nazianze (autre traduction d'Euthyme). Cela pose plusieurs problèmes, car la traduction de Basile est réputée antérieure à celle de Grégoire, et c'est parfois l'interpolation qui s'accorde avec le texte grec contre la traduction de Grégoire : on peut supposer deux modèles grecs différents. Nous avons donc encore un exemple de la liberté d'Euthyme traducteur, disposant de plusieurs textes grecs et n'hésitant pas à compléter les Pères les uns par les autres : car, réciproquement, un paragraphe de l'homélie de Basile est passé dans la traduction géorgienne de Grégoire.

Liana AKHOBADZÉ traite d'Une œuvre connue sous le nom d'Éphrem le Syrien, p. 35-41 : La Vie du moine Abraham et de sa nièce Marie, dont il existe deux traductions géorgiennes. L. A. montre leurs rapports avec les



modèles grecs et syriaques. La plus ancienne traduction grecque ajoute une partie qui existe à l'état indépendant en géorgien. Signalons que l'extrait *Sur le jeûne et la pénitence* du ms. Sinaï géor. 25 (manuscrit daté du X^e siècle environ par le Professeur G. Garitte) ne se termine pas par une lacune, bien qu'il finisse de fait avec l'unique cahier de six folios du manuscrit. Nous avons édité ce texte dans B.K., 1974, p. 109-117.

Goulnara NINOVA prépare l'édition de la version géorgienne du corpus de Macaire, et présente son travail : *Sur la traduction géorgienne des Homéliees connues sous le nom de Macaire d'Égypte*, p. 42-50. Deux parties dans ce recueil : 27 homéliees, traduites par Euthyme, et deux lettres et les réponses aux sept Pères d'Alexandrie, qui sont de traduction antérieure. La seconde lettre n'a actuellement de correspondant connu qu'en éthiopien, la première n'en a aucun. Quant aux homéliees la comparaison de celles (dix) dont le modèle grec a été identifié montre bien des libertés, qu'on est tenté d'attribuer à la méthode de traduction d'Euthyme.

Maïa RAPAVA recherche « *Les cinq mots* » de Porphyre de Phénicie dans la littérature géorgienne, p. 51-61. Cette introduction aux Catégories d'Aristote a été populaire, mais traduite de l'arménien au XVIII^e siècle seulement. L'introduction d'Ammonios Hermias, elle, avait été traduite au XII^e siècle : le tiers du texte de Porphyre y existe en face du commentaire, et ce texte a été utilisé par le traducteur du XVIII^e siècle. Le reste a été traduit de l'arménien, sur l'ordre du roi Vakhtang VI, avec l'aide de Vakhoucht. Antoine I^{er} aussi s'est intéressé à Porphyre, ainsi que David Bagration et Ioané Batonichvili — ces deux derniers, à travers la Dialectique de Siméon de Djoulfa. On ne sait pas exactement quelle version a connue Antoine I^{er} (ce n'est pas celle de Chanchorani). L'étude de la philosophie n'est pas simple!

Mzékala CHANIDZÉ complète son édition en présentant *Deux très anciens manuscrits géorgiens des Psaumes*, p. 62-71 : le psautier sur papyrus du Sinaï, dont elle discute la date (X^e siècle). C'est pour elle l'occasion de signaler sa découverte, que les suscriptions des anciens psautiers géorgiens sont tirées des sommaires d'Eusèbe de Césarée. Le texte (non édité encore) appartient à la recension B. Le second manuscrit est un psautier jadis conservé à l'église de Tqoba-Erdi en Ingouchéti. Son sort actuel est inconnu, mais Akaki Chanidzé en possède trois photographies, dont sa fille édite ici le texte, écrit en onciale du X^e siècle. C'est également un témoin de la recension B.

Manama DVALI et Lali DJRAMAÏA exposent leur belle identification d'un fragment d'un *Paterikon* du X^e siècle, p. 72-80 : et il ne s'agit de rien de moins que de la fin et du colophon du Sinaï géor. 35. Ainsi deviennent connus le scribe, le lieu et la date de copie de ce gros et précieux recueil :

Arsène, de Saint Sabas, en 906 (et non 907; le patriarche Élie de Damas est mort le samedi 4 octobre, cfr. G. GARITTE, *Calendrier*, p. 143, suivie par B. BAGATTI, *L'Église de la gentilité en Palestine (I^{er}-XI^e siècle)*, Jérusalem, 1968, p. 120). C'est donc le plus ancien recueil daté de textes ascétiques en géorgien. On doit donc désormais reconstituer ainsi la fin du manuscrit : Sentences de Sextus, Martyrius-Sahdona, *Basile, Jean Moschos, Jean Climaque, ?, Apophtegme N349.

M. VAN ESBROECK identifie 64 feuillets du *Mrvaltavi palimpseste de Leningrad*, p. 81-87, attribué au IX^e siècle. Ce bel effort, où patience et flair se conjuguent, lui permet de tenter une reconstitution de l'état initial de la collection, et de compléter ainsi ses *Plus anciens homéliaires géorgiens*, p. 35. Il indique en outre trois pièces identifiées dans un autre palimpseste, Tbilisi A-737.

Lili KHEVSOURIANI étudie *La composition du Sinaï 34*, p. 88-122. Deux parties de ce manuscrit ont été éditées; le Calendrier, pour la 3^e fois par le Prof. G. Garitte, l'Hirmologion, par H. Métrévéli. Quatre folios du manuscrit sont identifiés dans Leipzig V 1096, l'un se rattachant à l'un des deux fragments aujourd'hui conservés à Leningrad. L'article témoigne d'une étonnante familiarité avec le manuscrit et ses nombreux renvois internes, et procède à une brillante remise en place (idéale) des quatre séries de fragments; dans le sixième cahier, il ne manque plus désormais que les deux premiers feuillets. La couche liturgique ancienne — de Saint Sabas — est isolée des textes plus récents : c'est mettre en lumière la méthode de travail de Jean Zosimé. Le fragment de Leningrad contient le commun ferial de Saint Sabas, qui est édité ici; nous reviendrons sur cette pièce, d'un grand intérêt liturgique.

B. GUIGUINÉICHVILI et Z. SARDJVLADZÉ examinent *la place du latif génitival et du final génitival* dans le système casuel du géorgien ancien et des langues kartvèles, p. 123-136. A. Chanidzé, après avoir rangé ce cas sous le génitif, admet, dans sa *Grammaire de la langue géorgienne ancienne*, le cas latif (*mimartulebiti*). En géorgien ancien, -isa (-ysa)/-ta est employé comme latif pour les noms d'êtres animés, et final; -isad, seulement comme final. -isa (mégrélo-tchane -iša) remonte au géorgien-zane -isa. Le final -isad (mégrélien -išot) remonte à la même époque, et même (svane -išd) au géorgien commun. La tendance à exprimer les deux sens par une seule forme existe dès le géorgien-zane. Les diverses formes de l'adverbial : -a, -ad, -d, -da, ont peut-être jadis rendu diverses nuances.

Lili ATANELICHVILI a déchiffré *Un iambique cryptographique*, p. 137-154, dans un manuscrit d'Alexis Meskhichvili, écrit par Ioseph. Ce Ioseph, scribe du ms. Tbilissi Q-225, doit avoir été un Gabachvili. Dans cinq manuscrits,

L. A. relève la présence de trois Ioseph Gabachvili différents; de plus, aucun ne peut avoir été le scribe recherché : ce pourrait être un frère de Zacharia G., dont il est question dans plusieurs manuscrits. Le poème illustre les liens qui ont existé entre les deux familles de calligraphes, Meskhichvili et Gabachvili. L'article se termine par un utile index des personnes mentionnées dans les documents cités; il est en lui-même une invitation à la prudence dans les identifications de scribes.

C'est aussi d'*Alexis Meskhichvili* que traite IA GATCHÉCHILADZÉ, elle l'envisage *comme scribe et calligraphe*, p. 155-165, 2 pl. Fils du peintre de la Cour, il fonda une école de copistes. La comparaison paléographique permet d'enrichir la liste des manuscrits copiés par Alexis. Une nomenclature des manuscrits et documents d'archives dus à sa plume clôt l'article.

On revient à l'histoire ancienne de la Géorgie avec N. DJANACHIA, qui exploite *les données du « Livre des Lettres » relatives à Chouchanik*, p. 166-189. On sait que le Directeur-adjoint de l'Institut des Manuscrits prépare un travail d'ensemble sur sainte Chouchanik, dont on a fêté le jubilé cet hiver à Tbilissi.

Malgré les dures vicissitudes historiques, la conscience de l'unité géorgienne restait bien vivante : E. KHOCHTARIA étudie *La représentation de l'idée d'unité politique de la Géorgie à l'époque du démembrement du territoire, selon les sources documentaires géorgiennes*, p. 190-204. La titulature royale comme celle des catholicoi-patriarches continua jusqu'à la fin à véhiculer l'idée d'une Géorgie unie, malgré les conditions politiques défavorables. On ne tue pas aisément l'âme d'un peuple.

L. RATIANI documente en détail *La situation politique intérieure de la Géorgie orientale dans les années 40-50 du XVIII^e siècle*, p. 205-228.

M. KAVTARIA poursuit sa *Chronologie et généalogie de la maison royale des Bagration de Kartli-Kakhéti (XVII^e-XVIII^e siècles)*, avec les Bagration de Kakhéti, p. 229-240. On notera quelques corrections à apporter à l'article précédent (*Mrvaltavi V*, p. 198-224), p. 232, note 21.

Enfin, NINA QANTCHAVÉLI édite, p. 241-244, *une lettre d'Ereklé II*, en arabe adressée à Kou'ā Kalali, lettre conservée dans une collection privée au Daghestan.

Comme il ressort, nous l'espérons, de cet aperçu trop rapide, l'Institut des Manuscrits continue d'offrir des travaux d'une haute qualité et d'une grande variété : quiconque étudie la littérature ou l'histoire de la Géorgie s'y reportera avec profit.

Soulkhan-Saba ORBÉLIANI, *La sagesse du mensonge*, traduit du géorgien et présenté par Gaston BOUATCHIDZÉ, illustrations de Lado Goudiachvili, Ed. Ganatléba, Tbilissi, 1978, 17×11 cm, 334 p.

La France, qui reçut pourtant Soulkhan-Saba ambassadeur, était restée loin derrière l'Angleterre et l'Allemagne pour la traduction des œuvres du grand religieux et savant homme d'état.

Gaston Bouatchidzé commence à combler cette lacune en présentant la traduction française intégrale de «La sagesse du mensonge». On n'en possédait jusqu'ici que la traduction de quelques contes, faite (dans quel esprit !) par Jules Mourier, la traduction de M.-F. Brosset étant restée inédite.

G. Bouatchidzé, p. 5-38, introduit le lecteur français à la vie et aux œuvres de Soulkhan-Saba, au génie multiple. Si sa «Gerbe de mots» en fait un encyclopédiste géorgien, ses «Parénèses» seraient à comparer avec les sermons de Bossuet, son «Voyage en Europe» avec le récit de Chardin. Mais «La sagesse du mensonge» est une œuvre à part — le titre déjà en est énigmatique.

G. B. n'a pas voulu trancher la question de la date de composition de cet ouvrage. Tout récemment encore, Liana Kékélidzé reprenait ce problème controversé, concluant, pour sa part, à une œuvre antérieure à l'entrée de Soulkhan dans la vie monastique, mais complétée au fil des ans. L'ouvrage est en tous cas une manière de manuel du précepteur royal, rôle qu'a tenu Soulkhan-Saba auprès de Vakhtang VI.

G. B. ne nous fait pas rentrer non plus ici dans le détail des sources. Qu'on nous permette de signaler deux épisodes que Soulkhan a dû emprunter à la version de Théophile des Apophtegmes : «Les philosophes», p. 185-186 = Jean Moschus 156 (Apophtegmes, J 720); «Le maître et le cadavre nu», p. 265-268 = Nau 38. Ici, *magistros* n'a pas son acception moderne (celle que donne Soulkhan dans sa «Gerbe de mots»!), mais son sens ancien de : officier royal.

L'introduction est pleine de finesse et de compréhension profonde, éclairant l'œuvre à des niveaux divers. Les Français seront sans nul doute particulièrement sensibles à la comparaison avec la Fontaine, qui fait ressortir, ô surprise!, la sobriété du conteur oriental et la vivacité de sa narration.

Un petit glossaire complète l'introduction. Nous pouvons confirmer que Chami est la transcription de l'arabe ach-cham, qui désigne la Syrie, mais aussi Damas, de nos jours encore.

La richesse, la vie et le rythme endiablé de l'œuvre fascineront sans peine le lecteur, qui sera charmé aussi de la présentation du livre.

Dom B. OUTTIER

Lévan SANIKIDZÉ, *Les sabres sans fourreaux*, vol. I, Tbilissi, 1976, 525 p., vol. II, Tbilissi, 1977, 514 p.

À Tbilissi, les éditions «La Géorgie Soviétique» publient un ouvrage, en



quatre volumes, dont le titre est « Les sabres sans fourreaux », de l'écrivain et historien (docteur ès sciences historiques, chef de la chaire de l'histoire universelle de l'antiquité à l'Université de Tbilissi) le professeur Lévan Sanikidzé.

Dans son ouvrage, écrit en genre épique, l'auteur se base sur les découvertes de la littérature de l'histoire de l'antiquité et des temps modernes.

Déjà ont paru les deux premiers livres. Les 3^e et 4^e volumes sortiront dans un proche avenir.

Le premier volume nous conte l'aventure du peuple géorgien depuis la haute antiquité jusqu'au XIII^e siècle. Ce volume a pour épigraphe les paroles suivantes de Prométhée de Goethe : « Je ne me souviens pas de mon commencement et jamais je ne serai terminé ».

Le professeur L. Sanikidzé nous en fait lui-même connaître le sens et le caractère dans son exposé :

« Les sabres sans fourreaux » est un récit écrit avec art. Ce genre est aussi appelé « la prose documentaire... ». Bien sûr, « la prose documentaire » suppose seulement une transmission d'une vérité historique et l'invention de l'histoire inexistante. Ces livres aussi d'un bout à l'autre, même avec leur caractère « artistique », se trouvent au service de la science de l'histoire réelle.

Ils nous transmettent par un récit bien suivi, tout ce que la science a établi fondamentalement. Et là où la légende s'introduit (la légende en tant que la sœur jumelle de l'histoire et du mythe), on ne présentera pas de difficultés pour la choisir et la discuter.

« Les sabres sans fourreaux » ont poussé sur les découvertes de la nouvelle littérature historique. La colonne dorsale de son squelette est « Karthlis Tskhovrëba » — la beauté du « front culturel » de l'homme géorgien ; une étonnante symphonie de l'histoire, de la poésie, de la littérature et de la philosophie nationales.

De même, ces livres ont pour fondement les monuments remarquables de l'ancienne littérature géorgienne, puis — les sources antiques (gréco-hellénistiques, latino-romaines) et byzantines, les renseignements des auteurs européens et asiatiques et, finalement, les principales découvertes scientifiques de notre temps. L'auteur a essayé d'enfermer dans une unité compacte les recherches dispersées, principalement les travaux des Géorgiens en dehors des limites de la Géorgie ».

« Les sabres sans fourreaux » mettent en évidence le rayonnement de l'ancienne culture géorgienne : Iran, Inde, Afganistan, Byzance, Turquie, Irak, Égypte, Palestine, Grèce, Italie, France, Russie...

Même auparavant divers auteurs géorgiens ont écrit dans le genre artistique, divers épisodes de l'histoire de la Géorgie. Mais le professeur L. Sanikidzé est le premier qui a voulu, pour ainsi dire, « d'un bout à l'autre », présenter sous une forme suivie et systématique l'histoire artistique, c'est-à-dire, comme il la nomme « l'aventure historique et épique des Géorgiens ».

Et voici que les deux premiers livres nous exposent d'une manière persuasive que l'auteur a pu traiter ce problème extrêmement noble et difficile, avec beaucoup de succès. Ce fait est clairement prouvé par la popularité parmi les lecteurs d'un cercle très large. « Les sabres sans

fourreaux», à peine parus, deviennent une rareté bibliographique. Les livres sont écrits avec une langue qui vous charme, avec un vocabulaire riche, un feu patriotique et un style profondément académique.

Les deux premiers livres des « Sabres sans fourreaux » contiennent l'histoire de la Géorgie depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Le deuxième volume nous conte l'aventure du peuple géorgien depuis les années 20 du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Ce volume a pour sous-titre : « La descente vers la descente ». Il a pour épigraphe les paroles suivantes d'Hérodote : « En temps de paix les fils enterrent leur pères, mais en temps de guerre ce sont les pères qui enterrent leurs fils ».

Au même endroit l'auteur, touchant l'histoire de la lutte du peuple géorgien contre les conquérants étrangers, remarque fort judicieusement que l'histoire du peuple géorgien est une lutte interminable pour l'indépendance, l'histoire de la lutte ininterrompue et éternelle contre les conquérants étrangers. Il cite ces paroles qui caractérisent le glaive géorgien pendant des siècles : XIII^e siècle : « je n'ai même pas passé une seule nuit dans mon fourreau »; XIV^e siècle : « je rêvai de mon fourreau »; XV^e siècle : « je voyais dans mes songes mon fourreau »; XVI^e siècle : « j'ai complètement oublié mon fourreau »; XVII^e siècle : « je n'ai même pas vu le fourreau »; XVIII^e siècle : « je n'ai même pas entendu parler de fourreau ».

Les lignes émouvantes de l'histoire de la lutte vraiment héroïque du peuple géorgien... « Je m'émous et je tremble à leur place. Je pense et me tourmente à leur place et les nuits fuient comme les coursiers aux fers enveloppés de feutre », écrit le grand écrivain géorgien Konstantine Gamsakhourdia. Ce sont précisément cette émotion et ce tremblement qui se font sentir à chaque page dans « Les sabres sans fourreaux ».

Les livres du prof. L. Sanikidzé sont divisés en « portes » (sept), en azma (trente-sept) et en « titres » (trois cents-dix-huit). Avec grande considération et symbolique se caractérisent les titres-mêmes : « les racines », « portails », « la montée », « les cimes », « la descente », etc.

Excellente manière de récit : ton à peine élevé, sublime; les tonalités majeure et lyrique se relayent.

Le prof. L. Sanikidzé peint avec un art rare des drames historiques multiples, des conflits politiques, des luttes diplomatiques, des croisements de sabres des batailles, des portraits physiques et psychologiques des diverses personnalités.

Par exemple : les batailles d'Ertsoukhi, de Didgori, de Chamkhor, de Bassiani, de Garnissi, de Mourdjakhethi, de Garissi, de Khatissopheli, de Phartskhissi. Les luttes héroïques contre les Romains, les Arabes, les Seldjouks, les Turcmènes, les Mongols, les Timourides, les Perses, les Turcs...

Des pages des livres du professeur L. Sanikidzé « Les sabres sans fourreaux » se dressent les visages impressionnants de — Pharnaos, Pharsmane, Radamiste, le roi Goubaz, Vakhtang Gorgassal, Pétri Ibéri, de Bakour et Phirane Ibériens, les frères Mkhéidzé, Grigol de Khandzthéli, Thorniké Eristhavi, David le Constructeur, la Reine Tamar, Lacha Guiorgui, Chalva d'Akhaltsikhé, Tsotné Dadiani, Louarsab I^{er}, Simon I^{er}...

Les lecteurs attendent avec impatience la parution du livre suivant des « Sabres sans fourreaux ».

Prof. Dr. Ilya M. TABAGOUA

Dieter Michael Job, *Probleme eines typologischen Vergleichs iberokaukasischer und indogermanischer Phonemsysteme im Kaukasus* (= Europäische Hochschulschriften. Reihe XXI: Phonologie und Phonetik. Band 2). Frankfurt am Main: Peter Lang, Bern: Herbert Lang, 1977, 190 pp.

1. Typologische Aussagen über kaukasische Sprachen haben zwar eine alte Tradition, aber dies ist wahrscheinlich die erste Arbeit, die den typologischen Vergleich a) auf einer quantitativ-exakten Grundlage durchführt und b) die Voraussetzungen dieses Vergleichs durch eine generativ-phonologische Analyse der einzelnen Sprachen gewinnt. Im Gegensatz zur strukturalistischen « autonomen Phonologie », die gewisse prinzipielle Schwierigkeiten mit dem Sprachvergleich hatte, bietet die « systematische Phonologie » ein Inventar von Merkmalen mit universalem Anspruch, das erst die Feststellung von Identität, Ähnlichkeit und Grad der Ähnlichkeit und Unähnlichkeit ermöglicht; und sie ermöglicht den Vergleich auf einer der intuitiven Beobachtung nicht unmittelbar zugänglichen Ebene, nämlich auf der Ebene der nicht redundant differenzierten Lexikoneinträge. Es ist das Ziel dieser Arbeit, die phonologische Nähe und Ferne fünf kaukasischer (Literatur-) Sprachen voneinander zu bestimmen: des Georgischen, Adyghesischen, Ossetischen, Armenischen und Lesgischen.

2. Der methodische Ansatz setzt eine genaue und begründete phonologische Analyse dieser Sprachen voraus. Bei genauerem Hinsehen stellt sich heraus, daß die ungelösten Probleme der Beschreibung kaukasischer Phonemsysteme sich in dieser Arbeit nicht etwa aus dem anspruchsvollen « Format » der generativen Phonologie ergeben, sondern durchaus auch im Rahmen der traditionellen Phonologie mehr oder weniger bekannt waren, daß sie aber bisher nicht mit der nötigen Strenge behandelt worden sind und so eine erneute detaillierte Betrachtung erfordern. Es ist hier nicht möglich, die wirklich interessanten, meist überzeugenden und in bewundernswerter Kürze dargestellten Problemlösungen im einzelnen vorzuführen, aber die folgende Aufzählung mag doch schon einen gewissen informativen Eindruck vermitteln.

1) Georgisch: Der monophonematische Status der Affrikaten wird sehr ausführlich diskutiert, indem nicht nur ihr distributionelles Verhalten unabhängig von Hans Vogts klassischen Arbeiten erneut überprüft, sondern auch der Status von *v* (als einem der distributionell wichtigen Phoneme) sehr genau synchronisch und diachronisch in Schriftsprache und Dialekt untersucht wird.

2) Adyghesisch: Aert H. Kuipers (1960) hat bekanntlich versucht, das Kabardische als phonologisch vokallose Sprache zu interpretieren. Eine

entscheidende Rolle spielt dabei die Frage, ob der kabardische Akzent distinktiv (nicht-vorhersagbar) ist; wenn nicht, muß such *a* in den zugrundeliegenden Formen als Vokal angesetzt werden (cf. Boeder, 1976 mit weiterer Literatur). Job meint, der Akzent sei nicht distinktiv, und daß wohl «der Akzent durch eine Akzentzuweisungsregel zu beschreiben ist, die silbenzählend ist und dabei vermutlich zwei Morphemklassen unterscheidet: grammatische Morpheme im weitesten Sinne und lexikalische Morpheme» (55). Solange dies eine Vermutung bleibt, wird man auch den Einwand nicht zu schwer nehmen, daß Kuipers' Annahme «nicht typologisch gestützt» sei, «da dann im Kab. der bisher wohl einzige Fall eines nicht-segmentell gebundenen Akzents vorläge» (56)¹. Job behandelt darüber hinaus noch andere Fragen des adygeischen Vokalismus, sowie /j/, /w/, /ʔ/ usw. und postuliert z.B. ein labialisiertes Phonem /m̥/ (nur im Wort /ma/ 'jener'; cf. /ma/ 'Geruch'). — Von prinzipieller Bedeutung dürfte noch die Diskussion des Segmentbegriffs von Kuipers sein².

3) Ossetisch: Die palatoalveolaren Affrikaten (*c*, *ɟ*, *ç*) werden als Allophone von *k*, *g*, *ç* gewertet (74-76); die Verbindungen Konsonant + *w* werden monophonematisch gewertet (76-78); den «präruptiven Konsonanten» wird phonemischer Status abgesprochen (78-84); schließlich werden die koronalen Frikativlaute und das Vokalsystem besprochen (84-86).

4) Armenisch: Der Zentralvokal [ə] ist meist phonologisch voraussagbar, außer im Determinationsmorphem («Artikel»); deshalb schlägt Job phone-

¹ Ebensovienig zwingend scheint mir die skeptische Bemerkung zur Parallelisierung des indogermanischen Vokalsystems zu sein: Inwiefern wird die typologische Parallele dadurch in Frage gestellt, daß das abasinische und kabardische Konsonanteninventar viel umfangreicher ist als das Indogermanischen (57)? Es scheint mir keineswegs notwendig zu sein, daß vokalarne (bzw. vokallose) Systeme reich an Konsonanten sind.

² Anstatt eine Folge wie *ps* als «cluster», d.h. als Phonemfolge, aufzufassen, nimmt Kuipers an, daß es sich um ein «Segment» handelt, d.h. eine Einheit, die sich aus laryngalen Merkmalen (Glottalisierung etc.), Merkmalen des Mundresonators (Labialisierung etc.) und einem oder mehreren bukkalen Merkmalen (labial, dental etc.) besteht. Die «Phonemfolge» wird analytisch als eine Menge gleichzeitiger Merkmale aufgefaßt, und ein Merkmal wie die Stimmlosigkeit im obigen Beispiel ist auf dieser analytischen Ebene nur einmal im Segment vorhanden und wird von Kuipers im jeweils letzten Symbol notiert (hier: *s*). Job (69) kritisiert Kuipers, weil er seinen Segmentbegriff nicht auf die «zeitgenössischen Phonembegriffe» «relativiere»: «Daher ist dieser Segmentbegriff einer epistemologischen Kritik nicht zugänglich. Es ist aber in jedem Fall problematisch, Sukzessivkomplexe als Simultankomplexe aufzufassen, wenn durch Kommutation gezeigt werden kann, daß eine weitergehende Segmentierung möglich ist». Tatsächlich geht es aber um einen bestimmten empirischen Befund, den Kuipers in der vor 20 Jahren üblichen Begrifflichkeit nicht erfassen zu können glaubte. Eine Kritik muß von diesem empirischen Befund ausgehen. Und was Sukzession und Simultaneität betrifft, so scheint mir die Attraktivität des «Segments» gerade darin zu liegen, daß die sukzessive Realisierung der «bukkalen Merkmale» eines Segments sich durch Redundanzregeln ganz der mindestens weitgehend voraussagen läßt und daß redundanzfreie Notierungen in entsprechenden Phonemfolgen (wie Job sie vorschlägt) diesen Tatbestand voraussagbarer Sukzession selbst keineswegs erfassen.

matische Wertung vor (89-90)³. Er bespricht außerdem u.a. [j] und [v] (91-94) und die interessante Kontroverse um die armenischen «Lautverschiebungen» (94-99): Er schließt sich der Auffassung von H. Vogt und E. Benveniste an, wonach des Altarmenische indogermanische Mediae aspiratae (transkribiert als Mediae) erhalten hatte, die in neostarmenischen Dialekten fortleben.

5) Lesgisch: Job erörtert den Vokalismus (107-111) und dabei auch die «tendenzielle Vokalharmonie», die «glides» w und j (111-112), das Verschlusslautsystem (113), die Labialisierung (114-116), den grammatischen Wechsel in den Nominalparadigmen (116-125; siehe Besprechung Gigineišvili) und andere wichtige Besonderheiten des lesgischen Phoneminventars.

3. Im letzten Teil nimmt Job die statistische Analyse vor. Er vergleicht zunächst die Struktur der Phonemsysteme, d.h. die Ausnutzung der in den fünf Sprachen vorkommenden distinktiven Merkmale in deren Phonemsystemen. Dabei bekommt z.B. ein Merkmal wie «glottalisiert» auch im Ossetischen großes Gewicht, obwohl es im Text die weitaus geringste relative Häufigkeit aufweist. Bei diesem «systemischen Vergleich» ergibt sich die größte Nähe zwischen Armenisch und Georgisch, sowie zwischen Lesgisch und Adygeisch, während Ossetisch in der Mitte, und zwar näher am Armenischen und Georgischen steht. Bei der Untersuchung der Ausnutzung der distinktiven Merkmale im Text ergeben sich je nach statistischem Verfahren verschiedene Distanzen; auf jeden Fall aber stehen sich auch beim «pragmatischen Vergleich» Armenisch und Georgisch sowie Lesgisch und Adygeisch nahe, während das Ossetische je nachdem dem Lesgischen oder dem Adygeischen näher steht. — Die Integration beider Vergleiche ergibt wiederum ein Bild, das den «systemischen» Verhältnissen ähnlich ist und mithin die nordkaukasischen Sprachen (Lesgisch, Adygeisch) und die südkaukasischen Sprachen (Armenisch, Georgisch, Ossetisch) zusammenfaßt. Dieser Befund wird durch Eigentümlichkeiten der einzelnen Phonemsysteme erklärt (z.B. Fehlen der Rundungskorrelation [Labialisierung] oder palatoalveolarer Affrikaten im Armenischen und Georgischen) oder mit historischen Tatsachen in Verbindung gebracht (ossetische Glottisokklusiva sind nur entlehnt, das Armenische «hat, wohl unter dem Einfluß phonologisch stärker differenzierender benachbarter KS in den an die KS grenzenden Dialekten die alte Trichotomie bei den Plosiven erhalten und bezüglich der Merkmalbündelung uminterpretiert, so daß es nun dem Geo. ähnlicher ist als dem genetisch verwandten Ossetischen» (145), usw.).

³ Die Tatsache, daß manche Phoneme nur in «grammatischen» Morphemen auftreten (s.o. auch adygeisch /m/) und daß diese meist nur aus einem begrenzten Inventar von phonetisch «einfachen» Phonemen bestehen (bezogen auf das Gesamtinventar der betreffenden Sprachen; man denke etwa auch an die Beliebtheit von m, n, r, s, t in den grammatischen Morphemen vieler unverwandter Sprachen), läßt vermuten, daß für die Bestandteile der im Transformationsenteil eingeführten grammatischen Morpheme besondere Redundanzregeln wirksam sind.

LITERATUR

- BOEDER Winfried, Rezension des Buches von Catherine Paris: *Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennün Köyü (Tcherkesse orientale)*, *Papierie zur Linguistik* 10, 1976, pp. 67-82.
- KUIPERS Aert, *Phoneme and Morpheme in Kabardian (Eastern Adyghe)* (= *Janua Linguarum* 8), Mouton, 's-Gravenhague, 1960.

Universität Oldenburg

Winfried BOEDER

- Roland BIELMEIER, *Historische Untersuchung zum Erb- und Lehnwortschatz im ossetischen Grundwortschatz* (Europäische Hochschulschriften. Reihe 27: Asiatische und afrikanische Studien. Bd. 2), Frankfurt am Main-Bern-Las Vegas: Peter Lang.

Obwohl das Ossetische nicht zum Kreis der kaukasischen Sprachen im engeren Sinne gehört, ist dieses Buch von kaulasistischem Interesse, da es sich mit der These vom 'kaukasischen Substrat' (N. Marr, V. I. Abaev) des Ossetischen auseinandersetzt. Bielmeier bestimmt in seiner methodisch wirklich ausgezeichneten Studie den Grundwortschatz unter Rückgriff auf die kritisch modifizierte Liste der Glottochronologie; er kann durch sorgfältige Prüfung der einzelnen Etymologien nachweisen, daß mindestens (d.h. selbst wenn man unklare Fälle vernachlässigt) 86% des Grundwortschatzes iranischen Ursprungs sind, und daß selbst von den verbleibenden Wörtern der größere Teil alte nordtürkische Entlehnungen sind. Das Ossetische ist also eine 'im Grundwortschatz durchweg konservative iranische Sprache' (101). Trotzdem ist der Lexikonteil (104-284) mit seinen kenntnisreichen und behutsamen Einträgen nicht nur für den Iranisten von Interesse. Abgesehen auch von Einträgen wie *læg* 'Mann, Mensch' (180-185), der wegen der vielfältigen gesamtkaukasischen Bezüge von sehr großem historischem Interesse ist¹, werden immer wieder formale und semantische Vergleiche mit Material aus benachbarten kaukasischen Sprachen vorgeführt; schade, daß diese wertvollen Beobachtungen und Informationen nicht durch Indices erschlossen worden sind!

Universität Oldenburg

Winfried BOEDER

¹ Das Etymon tritt in verschiedenen west- und ostkaukasischen Sprachen mit der Bedeutung 'Leibeigener' (vgl. georgisch *mona* zu digorisch *moine* 'Ehemann', älter 'Mann, Mensch') auf, sowie in der Selbstbezeichnung der Lakken und Lesgier, in Strabos Ἀήγες und in der georgischen Bezeichnung der Dagestaner *lek-i* usw. Bielmeier vermutet sehr stark ossetischen Ursprung, u.a. in Anbetracht der ungarischen Entlehnung *legény*, älter *legén* 'junger Mann usw.'. — Die klassische Behandlung von ostkaukasisch (protonachisch) **lag* usw. hat N. TROUBETZKOY geliefert: « Zur Vorgeschichte der ostkaukasischen Sprachen », in: *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacques van Ginneken*, Paris, 1937, pp. 171-178.

THE CYCLE OF DAVID GAREJELI IN GEORGIAN MURAL-PAINTINGS*

SUMMARY

1. This work deals with the investigation of one of the problems in Georgian art. It is the problem of the rise and development of the cycle of the sacred image of David Garejeli — the famous Georgian public figure of the VI century.

The work mainly deals with examples of monumental painting. Painted icons, miniatures and relief showing the life of David Garejeli are represented here as additional material.

2. The formation and the development of this genre are closely linked with the demands put forward by the National Saints' Institution, the appearance of which was conditioned by the political situation in the country, which resulted from a long struggle for the unification of Georgia. The programme of the National Saints' Institution ensued from the general political state of the country and was regarded as the ideological basis for the foundation of the indivisible, centralized state. Progressive circles within the Georgian Church Community positively received the idea of forming an independent state and tried to prove the necessity of the independence of the church. They opposed the National Saints' Institution to the Alexandrine and Byzantine churches.

The IX-X centuries are the turning point in the cultural life of Georgia. The new movement resulted in the wider representation of the Georgian saints.

The hagiographic works produced and re-fashioned at that time had quite a new goal, as far as quality was concerned. Such are «Lives and Deeds». The texts of the «Lives» are full of miracles. We trace the same developments in those works where the Georgian saints are pictured. Investigations in this direction made it possible to ascertain that in the earlier monuments of Garejeli's life there are no scenes of miracles. In the works of the later period the themes on the life of the saints noticeably changed in character. They are treated in an aspect of sanctity and wondrous deeds. Such a change stimulated an alteration not only in iconography, but in the whole genre as well. The above mentioned facts permit the classification of the compositions depicting David's life and pick out the earlier works.

3. The first chapter deals with the earliest compositions in the cycle of

* Édition «Khelovneba», Tbilisi, en géorgien, résumé en russe et anglais, XXX planches

David Garejeli's life. The compositions on the diaconicon of the main Udabno church represent the first layer of the murals. Alongside other Gospel-scenes, the murals are included in David Garejeli's monastic complex (fig. 1, 2). This first work is virtually the starting point of the cycle of David's life. The compositions are without framing, and they are perceived as continuous pictorial work. The themes devoted to David's life are represented in the background of the outlines of the Garejeli mountains. The first and the last compositions are the exceptions here. The first scene represents David and Lukian sitting opposite each other. David's hand is stretched towards his disciple, with whom he is talking (fig. 3, tab. VI²). The first movement, being painted against the background of Mtatsminda, in the absence of the Gareji scenery, leads the writer to assume that the composition is devoted to David's work in Tbilisi, where, as tradition has it, he settled down upon his arrival in Georgia from Syria. The second scene offers David praying in front of the Monumental Cross (fig. 4, table VI³). Besides ritual ceremonial, this composition is imprinted with juridical canon laws of the monastery as well as the limits of its landownership. On the background of a cave, picturing the monastery, we see David blessing Lukian's deeds. David is to the right (fig. 5, table VII³). Lukian is digging the ground where a spring is issuing. The stream is floating in the foreground of all the above described compositions. To the left, near the spring, a monk is standing with his hands stretched out towards the spring. To the left of David Garejeli, behind the cone-shaped peak of a mountain, we can see another monk on his knees. The monk has a book in his left hand and is blessing the spring with his right hand. As a result of iconographical and comparative analysis, it became clear that the pictured monk was David's second disciple, Dodo, the founder of the monastery Dodos-Rka, in the front (წობ?) of which he is pictured. Before Lukian is depicted the second branch of the monastery, Natlismtsemeli, founded, as the legend goes, by Lukian.

The fourth subject is David Garejeli's pilgrimage to Jerusalem (fig. 8, tab. VIII¹⁻³). The last composition represents David at the Jerusalem gates with beneficial stones in a sack, which, according to the «Lives and Deeds», were delivered to him by the Lord.

In the heart of the saint's town, against the background of the Lord's temple and basilica, are shown some monks progressing toward David, to take two beneficial stones from him, leaving only one stone to him (fig. 9, tab. IX¹⁻³).

Apparently the literary source of the «Life» of the X century does not correspond with the interpretation of the above-mentioned cycle. The «Life» emphasizes the general lack of water in the Gareji desert, whilst there is a



scene of «acquiring water» in the murals (fig. 5). Critical study of the «Life» leads us to assume that the X cent. author used the ancient wording of the «Life». That wording had the scene of acquiring water. The author substituted David's miracle-working for this subject; He converts bitter water into sweet water. This emphasizes the irrigational value of the spring. Such views are supported by the toponyms of some springs connected with David Garejeli and the old channel not far from the village Malkhazovka.

Comparison of the literary source with the murals shows that a number of subjects do not come from the «Life». David is not a miracle-worker in the wall-paintings, whilst in the «Life» of the X century he is. This fact makes it possible to say, that the subjects of the murals are taken from an earlier literary monument which is lost.

Stylistic and comparative analysis of the murals shows up many signs of older traditions of painting. The figures are awkward and angular; the painter often breaks the proportions. In many cases he paints short arms but heads and hands too big. It must be mentioned that all the figures of this cycle are without nimbus. The murals date back to the X cent.; this is proved by the style and iconography, and by the fact, that the source of the painting is not the «Life» created in the X century.

The episodes from the life of David Garejeli depicting the miracles worked by him are included in the murals of the main church in Udabno. These murals were the first to reflect the new demands posed by the long process of the unification of Georgia (fig. 10).

As a result of David's prayers, does come to the hermits, the milk of which provides food for the monks (fig. 11, tab. X). But the does are frightened by the dragon which devoured their young one, and they ask David and Lukian for help (fig. 12, tab. XI). David drives away the dragon from the desert, and the angel sent by the Lord strikes the dragon with fire (fig. 13, tab. XIII). Such is the subject of the three given scenes.

This composition is the first in Georgian monumental mural-painting which depicts the miracle performed by David, thus emphasizing both his power of performing miracles and his sanctity. Such iconographic scenes are regular in the works of later periods. In spite of the fact that the meaning of the compositions slightly changes the main schemes, they remain the same.

The painter, knowing the history of the life of David (end of the IX century), takes not a single subject from this composition which does not meet the requirements of the National Saints' Institution. The ideas of the paintings of the IX century (fig. 2) no longer meet the requirements of the epoch, as a result of which the seeking, striving and reevaluation in the sphere of national iconography and the iconography of David Garejeli also

assume a new style, in conformity with which a new artistic trend is created.

All the three subjects of the main church in Udabno arise from the «Life» of the X cent. and wholly illustrate the circumstances described there.

The recently examined inscription belongs to the year of 983 (fig. 15).

There were novelties in the murals of this cycle. The compositions find no parallels in world art. They arise owing to the existing traditions of the David Gareji school of art. These compositions stressed the supernatural character of the theme, and that, undoubtedly, was up to the requirements of the National Saints' Institution. The subjects are taken from this point of view. Having recognised the miracle, we apprehend the worker of it — David Garejeli. So, the miracle and the miracle-worker thus come into contact with each other. These novelties begin to exert influence on the Gareji school. The painters try to find some new means of representation — colour becomes richer.

The plastic group of fallow-deer is painted in brick-red; in the same colour are painted David's and Lukian's hair and clothes; they also have the attribute of sanctity-nimbuses.

4. Chapter two deals with the compositions presenting miracles from David Garejeli's life. They are: the murals of the main Church of Udabno, Motsameta, the refectory in Bertubani and the relief of the church in Ateni.

The murals of the main church in Udabno have a detached character in pictorial meaning. In the pictorial searching we can find enthusiasm (აღტაცება) for emotional, rich colours. This is expressed by the subjects in the national iconography of the cycle of David Garejeli's life.

The circumstance mentioned above also influences some other subjects of the murals.

The design of the cycle of David Garejeli's life is very important for the formation of individual peculiarities of the Gareji school.

The cycle mentioned above is a motive power for the formation and development of creative and individual artistic thinking and for the determination of the aesthetic trend in the Gareji school. The Bertubanian painter's work shows the culmination of all the trends directly connected with the traditions of the Udabno school; from the manner of painting and the vivid colours, the influence of the cycle of David Garejeli's life is obvious.

A relief with a scene from the «Life» is on the facade of the VII cent. church in Ateni, another district of Georgia. This relief describes the scene «Lukian Milking Does» (fig. 17, tab. XVI²). This work expresses the tendency to interpret the «Life» in its aspect of hermitage and miracles. As already mentioned, this subject was first carried out in Udabno (983).

That is why the relief of the Ateni church cannot be attributed to early monuments (the beginning of the VII cent.), as was admitted in the scientific literature. The cycle of David's life was formed in the Gareji desert. Here we find works interpreted both in the early and new aspects of the history of the «Life». The works differ from each other both in their meaning and in their problems and iconography.

Study of the relief in Ateni shows that the scene on it reached a definite stage of development and is interpreted like the monuments of the late period. Comparison of the «Life» of the X cent. with the cycle of the IX-X cent. shows that the theme acquired a different meaning at the end of the IX century. Therefore, the period between the IX-X centuries must be considered as the chronological date of the relief in the Ateni temple. The stylistic and iconographic lines of the relief, characteristic to the monuments of the X century, make this date more exact. The relief is signed by the author — an Armenian Todos. Academician G. Chubinashvili is right when identifying this name with Todosak, the name written in Armenian on the building of Sioni in Ateni. He is reputed to the present day to be the architect of the church, which was built in the VII century.

The stylistic devices of the relief and the peculiarity of the interpretation of the scenes on it make it possible to assign the author of the relief and the reputed builder of the church, Todosak, to the X Century; and to identify him with the restorer of the church (Todosak and Grigori Daps). From a number of beautiful reliefs on the facade of the Ateni church we distinguish only one group made by Todosak and Grigori; the rest are contemporary with the building and belong to the VII century.

In an aspect of sanctity and miracle-working are interpreted two subjects from David's life in the murals of the church of Mtsameta, one of the monastic complexes in the Gareji Desert (fig. 18, tab. XVIII, XIX). The story about David and Bubakar from Rustavi is represented here. David Garejeli converted pagan Bubakar to the Christian Faith, as is told in the «Life». The four lines of the inscription, which up to now have been covered with a thin coating of the second period, says that the first composition represents two miracles: «The Ossification of Bubakar's Hand» and «Bubakar's Recovery».

This miracle is described in detail in the «Life». In the second composition we see Bubakar as a Builder of the Church standing before David.

These compositions are painted in different manners. Bubakar is painted in monumental style, and the picture of David Garejeli coincides with the models of the murals of the XII-XIII century. A stylistic analysis of these works shows that the murals were partially repainted in the first quarter of

the XIII century, when the scene «Slaughter of the Monks» was painted on the north wall of the same church (tabl. XIX¹). The study of this composition shows that a scene from David Garejeli's life was painted there instead of the «Slaughter of the Monks». This is clear from the fragment of the inscription which can be seen under the upper coating : «Lukian» can be read there (fig. 20).

Both the figures of David Garejeli and the mountains of Lavra were repainted in the XIII cent. The picture of Bubakar against the background of a green mountain belongs to the first painting (XI cent.).

In the monumental painting of later periods the theme of David Garejeli's life, together with other evangelical subjects, begins to play the leading part. In the murals of the refectory of the XIII cent. in Bertubani the composition describing David's life is painted in a better place on the eastern wall (fig. 21, tab. XXII). The Bertubanian painter has the iconographic scheme of the year 983, but gives it a quite different artistic-decorative interpretation. The group of fallow-deer is interpreted decoratively and is arranged freely on the plain. The fallow-deer hold the painter's interest from the point of view of its artistic aspect.

David's half-figure in the composition has a representative character, although his picture is the main part of the composition «Lukian Milking Does». Study of the murals in the refectory shows that two masters painted them. They belong to the same school. One of them was the head-master who painted the greater part of the murals. The other painted only a part of them, including the composition about David's life.

5. Chapter three deals with the models representing David Garejeli's life which belong to the age of the decay of feudalism. They are : the murals of John the Divine Church (in Lavra), the miniature of the manuscript of the Society for Dissemination of Literacy among Georgians (S N° 3269), and some pictorial icons.

In the murals of John the Divine Church in Lavra two scenes — «Defeat of the Dragon» and «Lukian Milking Does» — are combined in one composition (fig. 22, tabl. XXV²). Some digression from monumentalism and the influence of miniatures are felt in these murals. The iconography of David and Lukian, is noticeably changed. In the latter picture some inaccuracy can be traced — Lukian is pictured as an old white-bearded man. According to the epigraphic date, the murals belong to the year 1652.

There is an iconographic scheme, typical of this time, in the miniature (S N° 3269) of the XVII century.

There are themes presenting David's life in pictorial icons of the XVIII-XIX centuries too, which differ from the traditions of the Gareji school.



The theme itself is also misunderstood — in some compositions we see hunters with their guns and buildings of Russian Empire-style (fig. 23, tab. XXVI², XXVII¹).

6. Chapter four deals with the pictures of David Garejeli's separate figures. Such iconographic schemes are found from the end of the X century in the murals of the refectory of the main church of Udabno (fig. 24, tab. XV).

Pictures of David's figure could not be found in the IX century, because such iconographic schemes had to picture him as a saint.

Separate figures of David are found both in the murals (Kintsvisi, the XIII cent., fig. 25; the refectory of Udabno, the XIII century, fig. 26, tab. XV²; Annunciation Church of Udabno, the XIV cent., fig. 27, tab. XXV¹) and in the pictorial icons of the XVII-XIX centuries.

7. This monographic study of the cycle of David Garejeli's life makes it possible to elucidate a number of problems of old Georgian works of art and to retrace the formation and development of national iconography and its importance and place in old Georgian wall-paintings.

Guram ABRAMISHVILI

MURAL INSCRIPTION OF STEPANOZ MAMPAL IN THE ATENI SIONI

The essay presents the reading and analysis of the mural inscription of 739 found below the altar apse painting in the Ateni Sioni church. Executed in old Georgian 'asomtavruli', the inscription in question has hitherto been read only fragmentarily.

The author gives a full reading of the inscription :

«In the 21st year of the reign of the God-crowned Archil our King, in whose loyal service, in the 121st year of the sway of the Arabs, the Mampal Stepanoz, God-ordained Lord of the eristav-of-eristavs of the Kartvels and the Megrels, passed away on October 14, Wednesday, one o'clock at night. This ended 29 years of his princely rule».

In the author's reading of the text the dates are ascertained, and some lines under the layer of painting have been read for the first time. These include the title of Stepanoz, the Mampal : «Lord of the Kartvels and the Megrels». A number of questions concerning the history of Georgia are given a novel interpretation.

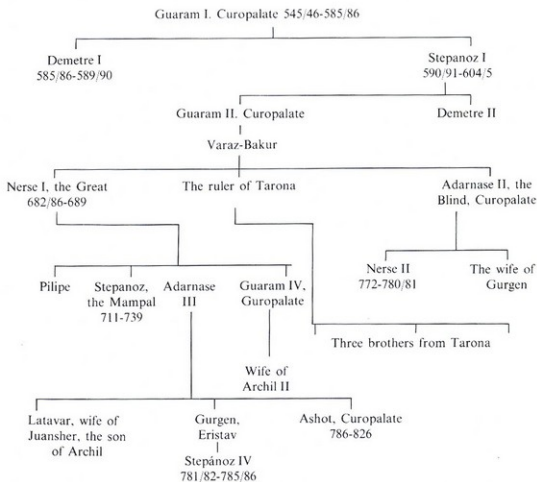
By inserting the name of the Georgian King Archil into the only lacuna

of the text the author has ascertained the King's identity (Archil II) and the period of his reign (719-745).

Stepanoz, the Mampal, is identified with Stepanoz, the son of Nerse I, eristav of Kartli, who is mentioned together with his brother Adarnase and his sons in the Georgian chronicle «The Conversion of Kartli».

The genealogy of the Georgian House of Bagrationi is specified, and Stepanoz, the Mampal, has been found to belong to the same house.

Thus, it is ascertained that the founder of the Georgian Royal House, Ashot, the Curopalate, was a direct descendant of Guaram I, and that the idea suggested in the literature identifying Adarnase II the Blind, mentioned by Juansher, with Bagrat, the Blind of the Armenian House of Bagratids is erroneous.



* Édition « Metsniereba », 1977, en géorgien, résumé en russe et anglais.



It is shown that one of the founders of the Ateni church was Nerse I, the Great, eristav of Kartli (682/86-689), who, jointly with the Byzantines, expelled the Arabs from Armenia in the period 686-689.

Some facts about Georgian history and the Near East are incidentally mentioned, in particular, the 716-717 campaign into Western Georgia and the siege of Anakopia, which was led by the Arab general Muhammed ibn Murvan and not by his son Murvan, surnamed 'the Deaf'; it was also the former who took part in the siege of Constantinople in 717.

Stepanoz, the Mampal, belonged to the younger generation of the founders of the Ateni church, which was built by the end of the 7th century.

Guram ABRAMISHVILI.

Toponimika I, herausgegeben von Sch. DSIDSIGURI. Tbilissi, 1976 : Arbeiten des toponymischen Laboratoriums am Lehrstuhl für neugeorgische Sprache, Staatliche Universität Tbilissi.

Im Jahre 1969 entstand an der Staatlichen Universität Tbilissi, beim Katheder für neugeorgische Sprache, das Toponymische Laboratorium. Sein Organisator und erster Leiter war P. Ertelischwili, der leider viel zu früh drei Jahre später verstarb. Doch ist das Programm, in dem er die Ziele der Forschung umriß, in seinen Grundzügen noch heute gültig, wobei es ihm in erster Linie um den sprachwissenschaftlichen Aspekt ging. Es genügt nicht zu erfassen, was alles benannt wird, sondern die semantische Motivierung ist wichtig. Sie gibt Auskunft über die Geschichte nach Besiedlung und ökonomischer Entwicklung, und über die ursprüngliche natürliche Beschaffenheit der Orte. Ferner ist die lautliche Seite als Teil der Dialektforschung eine wesentliche Quelle für die Geschichte der Sprache und ihrer Trägergruppen (Sch. Apridonidse : Prof. Parnaos Ertelischwili — wissenschaftlicher Leiter des Toponymischen Laboratoriums).

Der nächste, umfangreichste Beitrag des Bandes beweist an pschawischem Material die Fruchtbarkeit der Prinzipien. Zunächst werden die Toponyme nach ihrer morphologischen Struktur untersucht. Dabei ergeben sich verschiedene Typen : 1) ohne Affixe, 2) affigiert, 3) mit Postpositionen; außerdem sind, da es sich vorwiegend um Nomina handelt, Komposita möglich, teilweise mit Indikatoren wie *gori*, *cqali* usw. Unter den Indikatoren befinden sich auch Bezeichnungen des menschlichen Körpers wie *gverdi*, *tavi* usw. Doch ragen sie nicht in solchem Maße heraus, daß sich die Vermutung bestätigt fände, die Namen der Körperteile seien der Kern eines Grundwortschatzes, der seine Priorität in einer fast allgegenwärtigen metaphrischen Anwendung unter Beweis stellte. Sowohl die affigierten Elemente wie die Indikatoren lassen zu 94% ohne weiteres die georgische Herkunft erkennen, die restlichen 6% sind bislang nicht zu erschließen. Dasselbe gilt für die Semantik, also für den Bedeutungskern der Bildungen (P. Makalatia : Die pschawische Toponymik des Aragwi-Tales).

Die Bedeutung der Toponymik für die Geschichte der Sprache beruht auf der Tatsache, daß die Namen zum größten Teil aus der allgemeinen Lexik

stammen und infolgedessen die phonetischen Prozesse der zugehörigen Dialekte widerspiegeln. Wie üblich steht die Veränderung der Artikulationsweise im Vordergrund, aber auch der Wechsel der Artikulationsstelle (*sad* → *had*) ist zu beobachten, ebenso Assimilation, Sproßlaut, Lautverlust (B. Dshorbenadse : Phonetische Veränderungen in der georgischen Toponymik, wie sie für die Dialekte charakteristisch sind).

Nachdem Fragen der Struktur nach Wortbildung und Lautstand behandelt wurden, folgen etymologische Untersuchungen, zunächst aus Ssamzche. Damit weiten sich die historischen Probleme auf die allgemeine Geschichte aus, wenn z.B. aus der Analyse von Abastumani deutlich wird, daß der Bezug auf Feudalbesitzer den alten Namen Odsrche verdrängt hat, oder wenn mit Sadeni die Herkunft der Gottheit gleichen Namens zur Debatte gestellt wird (I. Maissuradse : Etymologische Bemerkungen zu einigen Toponymen in Ssamzche).

Zur Geschichte gehören auch Beschaffenheit und Veränderungen des Lebensraums. Darüber gehen die botanischen Motivierungen Auskunft, die im Gebiet von Mtiulet-Gudamaqar ermittelt wurden. Sie machen 15-20% der gesamten Toponymik des Bezirks aus. In den Hochregionen gibt es noch Namen, ohne daß menschliches Interesse erkennbar wäre. Die Erklärung führt in die Vergangenheit, denn im 14. Jahrh. lag die Baumgrenze 300-400 Meter höher als heute. Und es entspricht der Natur der Gegend, wenn Wildwuchs, vor allem Bäume, entschieden öfter namengebend wirken als Kulturpflanzen (G. Chornaui : Pflanzennamen in der Toponymie).

Die bisherigen Ergebnisse werden bestätigt und ergänzt durch etwa 470 geographische Bezeichnungen aus der Flur von Martqopi, das als eins der ältesten Dörfer auf das 6. Jahrh. zurückgeht und seinen Namen von Anton *martomqopeli* herleitet. Auch hier kristallisieren sich drei Gruppen heraus : 1) eindeutig aus der Synchronie erkennbar; 2) dialektale und archaische Formen; 3) unbekannte Wörter (U. Ssachtchuzischwili : Zur Geschichte der Toponyme es Dorfes Martqopi).

Bei der Untersuchung megrelischer Formen lassen sich etwa 230 Ableitungen mit *sa-o*, von Anthroponymen feudaler Besitzer gebildet, ohne weiteres dem Georgischen zuordnen. Aber eine ältere Schicht mit 450 Belegen zeigt die Formantien *le-e*, die aus dem Swanischen stammen. Sie schließen sich an Namen von Sippen bzw. Gentes an, die ursprünglich Siedler und Eigner in diesem Gebiet waren. Bislang stehen zwei Hypothesen zur Debatte : 1) Die Swanen ziehen nach Norden, die Sanen rücken nach und übernehmen die Benennungen; 2) Es handelt sich um ein gemeinsames swanisch-sanisches Affix (P. Zchadaia : *le-e* und *sa-//sa-o* Affixe in den Anthropotonymen des megrelischen Berglandes).

Das Bild rundet sich mit der etymologischen Behandlung einiger Einzelbegriffe. Die bisher nicht deutbare Bezeichnung *dixa guzbas* für künstliche Hügel — wohl Kurgane — an der Schwarzmeerküste wird im zweiten Glied auf *kuçubi* zurückgeführt und bedeutet dann «einen Ort mit einer aus Holz oder Stein gehauenen Figur» (B. Kilanawa : Zum Begriff *dixa guzbas*).

Die in Swanetien häufig verwendeten Indikatoren *šišgil* und *pošdel* sind umgebildet aus *čičvil* «weich, zart, Frisch» bzw. *poteli* «Blatt vom Baum». Damit fügen sie sich bedeutungsmäßig dem immer wieder anzutreffenden

botanischen Aspekt (A. Tschkadua : Zur Geschichte und Etymologie der Toponyme, die mit *šišgil* und *pošdel* gebildet sind).

Den Abschluß bildet eine Übersicht über die Wiedergabe georgischer Toponyme in griechischen Quellen, die bei den spärlichen geographischen Angaben der griechischen Autoren nicht immer zu lokalisieren sind (W. Dshodshua : Georgische Toponyme in griechischen Quellen).

Der Band vermittelt sowohl einen Überblick über die prinzipiellen Möglichkeiten der Toponymik als auch reiches, exakt bearbeitetes Material, das nicht nur von linguistischer, sondern von allgemein historischer Bedeutung ist. Es gehört zum Vorhaben des Laboratoriums, jedes Jahr einen solchen Sammelband herauszugeben. Mit dem vorliegenden ersten wurde ein verheißungsvoller Anfang gemacht.

Gertrud PÄTSCH
 Jena

Werner SEIBT, *Die Skleroi, eine prosopographisch-sigillographische Studie*, Verlag der österreichischer Akademie der Wissenschaften, Wien, 1976.

L'auteur, le Dr. W. Seibt, de l'Institut de Byzantinique de l'Université de Vienne, énumère dans son ouvrage 40 noms connus de la grande famille Skleros, de 805 à 1362.

Notre attention a été attirée surtout sur Bardas Skleros, qui se révolta contre l'empereur Basile et mit l'Empire à deux doigts de sa perte. Chez la plupart des byzantinistes — qui ont une étrange manière de déformer les faits historiques, surtout quand ces faits concernent la Géorgie — nous trouvons des récits fantastiques de duels entre Bardas et Phocas, entre Phocas et le général Gabras, qui auraient décidé du sort de la bataille. Le Dr. Seibt relate correctement les faits : pour combattre l'insurrection, l'empereur Basile demanda l'aide du roi géorgien David le Curopalate, souverain de Tao-Clardjétié, qui envoya une armée de 12.000 hommes sous le commandement des chefs militaires Torniké Eristavi — mandé par le roi du mont Athos où il s'était retiré — et Djodjik. Et c'est grâce à l'intervention de l'armée géorgienne que Skleros fut battu, et non avec l'aide de l'armée de 6.000 hommes du prince russe Vladimir — selon certains byzantinistes.

Page 45, note 128, nous relevons une inexactitude : «... dürfte (Tornik), wie er bei Asoghik (III 15) heisst, aus dem Tortum-Tal nordost-nördlich von Erzurum stammen und es nicht unwahrscheinlich sein, dass es sich auch bei ihm — wie etwa bei David Kuropalates, der einem Zweig der grossen armenischen Familie der Bagratiden entstammt — um den Nachkommen einer armenischen Familie handelt!». Torniké Eristavi est une personnalité géorgienne bien connue, de pure souche géorgienne, et n'a rien à voir avec la branche de la grande famille arménienne des Bagratides, ni avec d'autres familles arméniennes. Cette tendance à confondre les grandes personnalités géorgiennes avec les Arméniens qui nuit au prestige des Arméniens eux-mêmes disparaît heureusement peu à peu.

En ce qui concerne le roi David le Curopalate, il est issu de la branche

géorgienne de la dynastie des Bagratides, et la grande famille bagratide n'est pas d'origine arménienne, comme nous le lisons dans la note mentionnée plus haut, mais géorgienne (tchane ou laze), originaire de l'ancienne province géorgienne de Spéri (voir notre étude à ce sujet, B.K., vol. XIII-XIV, 1962, p. 40-56).

Il est bon de rappeler une fois encore que les sources, aussi bien arméniennes (Ioanne Draskhanakertetsi, au X^e siècle; Aristakès Lastivertsi, au XI^e; Mathieu d'Edesse, au XIII^e, etc.) que byzantines (Constantin Porphyrogénète, X^e siècle; Kedrinos, XI^e; Zonaras, fin du XI^e et début du XII^e) ou arabes (Yahya d'Antioche, au XI^e siècle) affirment que David lui-même, ses ancêtres et ses descendants étaient tous géorgiens. Il est intéressant de noter qu'Aristakès, racontant le soulèvement de Skleros, écrit que «l'Empereur fut contraint de faire appel à l'aide du curopalate géorgien»; or, ce curopalate, comme l'on sait, était justement David. Asoghik désigne une fois David sous le nom de «curopalate des Arméniens», ce qui s'explique facilement, car les possessions de David comprenaient aussi des terres arméniennes peuplées d'Arméniens.

Racontant la mort de David le curopalate, Yahya d'Antioche écrit que «la nouvelle de la mort de David le curopalate, roi des Géorgiens, parvint jusqu'à lui» (jusqu'à l'empereur Basile). Notons que pour Yahya d'Antioche le royaume de Tao est également un état géorgien. Parlant du passage du Tao entre les mains des Byzantins, il écrit : «Et le roi prit tous les pays des Géorgiens, et leur désigna des souverains choisis parmi les Grecs».

Il faut aussi souligner que toute la politique de David le curopalate avait un caractère nettement géorgien. David se préoccupa d'élever Bagrat Bagrationi à la dignité royale et de le faire accéder au trône de la Géorgie unifiée. Dans les régions conquises sur les musulmans il appliqua une politique de géorgianisation. Chef de l'une des unités politiques géorgiennes, le royaume de Tao, il tenta de tirer profit de la politique orientale de Byzance pour réaliser la réunification des terres géorgiennes, reconquérir certaines provinces arméniennes, repeupler celles-ci avec des Arméniens et des Géorgiens et «géorgianiser» ces provinces annexées.

K. SALIA

Märchen aus dem Kaukasus. Hrsg. von Isidor LEVIN, übersetzt von Gisela SCHENKOWITZ, *Die Märchen der Weltliteratur*, Düsseldorf-Köln, Eugen Diederichs Verlag, 1978, 318 S.

Märchensammlungen der verschiedensten Völker erscheinen zur Zeit recht zahlreich auf dem deutschen Büchermarkt, und hin und wieder finden sich darunter auch Editionen, die «Kaukasische Märchen» genannt sind. Das vorliegende Buch, von bescheidenem und doch geschmackvollem Äußeren, setzt hier einen neuen Maßstab. Es ist eine gediegene Arbeit, brauchbar sowohl für den unbefangenen Leser als auch für den Wissenschaftler. Daran ändern einzelne nachstehend aufgeführte Kritikpunkte nichts.

Die leider notwendigerweise sehr knappe Auswahl, die dem Anspruch

unterliegt, repräsentativ für dieses äußerst vielfältige Gebiet zu sein, bietet 57 Märchen mit einem ausführlichen Nachwort, das wohl von I. Levin verfaßt ist. Leider ist es nicht gezeichnet. Es beschreibt in gedrängter Darstellung die geographischen, sozialen, geschichtlichen und sprachlichen Gegebenheiten des Kaukasus, die Nationalitätenpolitik, die gegenwärtige administrative Gliederung, die Erforschungsgeschichte des Kaukasus, sein Bild in der russischen Literatur und vor allem die Problemgeschichte der Märchenkunde und die darauf bezogene historische Funktion des Kaukasus. Der Dirrschen Sehweise des Kaukasus als einer «Insel» in dem das Märchengut hängengeblieben ist, steht die Ansicht Thompsons als «Brücke» gegenüber. Eine Brücke, die das orientalische Märchengut nach Europa vermittelte, während Anderson den Kaukasus als «Barriere» im geistigen Verkehr zwischen Ost und West darstellt. Levin möchte seine Funktion eher als «Filter» beschreiben, «der bekannte Erzählstoffe integriert und darin das Markante reduziert» (S. 297). Das Nachwort wird abgeschlossen durch die Überlieferungsgeschichte der schriftlichen Märchenquellen, insbesondere der bisher publizierten Textsammlungen und Anthologien. Als Anhang folgen noch Quellenverzeichnis, Anmerkungen zu den einzelnen Märchen und Typenregister. Die Anmerkungen geben nach dem Titel des Märchens, dem Namen des Volkes, die Zeit der Aufzeichnung, den Typ nach AT und u.U. EbBo, die Quelle des Märchens, u.U. einen Verweis auf Dirr und die Anzahl der Varianten, bzw. Hinweise auf Beliebtheit und Verbreitung des Märchens oder auf andere Eigenheiten.

Vor gut einem halben Jahrhundert hatte der Eugen Diedrichs Verlag bereits die Reihe «Die Märchen der Weltliteratur» herausgebracht. Den Band «Kaukasische Märchen» hatte damals einer der Wegbereiter der Kaukasistik Adolf Dirr ausgewählt und übersetzt (Jena, 1922). Wie es Levin im Nachwort der Neubearbeitung zutreffend charakterisiert, repräsentierte Dirrs Auswahl «lange Zeit der westlichen Welt das kaukasische Märchengut und diente gewissermaßen als Katalog» (S. 300).

Die nun vorliegende Neubearbeitung in der neu erscheinenden Reihe unterscheidet sich von der Dirrschen Arbeit beträchtlich. Das beginnt bereits bei dem klug gewählten Titel. Er bringt die wesentlich areale Verwendung des Namens «Kaukasus» gegenüber Dirr klarer zum Ausdruck und weist indirekt auf die notwendige Beschränkung der Auswahl hin. Es sind Märchen von Völkern ausgewählt, die heute im Kaukasus und in Transkaukasien beheimatet sind. Hierbei ist aber eine wesentlich andere Auswahl getroffen als bei Dirr. Vernünftigerweise ganz ausgeschlossen wurden Märchen der Kurden, Armenier und Azerbaidžaner. Für Armenien ist ein eigener Band angekündigt. Erwähnung finden im Nachwort (Märchen Nr. 23) die einen neuostaramäischen Dialekt sprechenden und zumindest ursprünglich vorwiegend nestorianischen Aisoren, die heute in Armenien und Georgien (Tbilisi, Mxeta und Umgebung) leben. Außerdem leben auch heute wieder deutsche Familien, die aus den schwäbischen Kolonien stammen, in Georgien, nachdem sie unter Stalin größtenteils nach Kasachstan ausgesiedelt waren. Ebenfalls keine Märchen sind aufgenommen von den kleinen iranischen Völkern in Transkaukasien, den Taten und Talyšen. Immerhin wird auf tatisches Material im Nachwort hingewiesen.

Ausführliche Berücksichtigung finden hingegen die iranischen Osseten im zentralen Kaukasus in ihren beiden Hauptdialekten, dem Ironischen und dem Digorischen. Von den in Daghestan beheimateten türkstämmigen Nogajern und Kumyken und den ebenfalls türkischen Karačajern und Balkaren im mittleren Kaukasus sind nur Märchen der letzteren aufgenommen. Auch von den eigentlichen Kaukasusvölkern können bei ihrer Vielzahl nicht alle berücksichtigt werden. So werden vom Daghestan nur die eine Schriftsprache besitzenden mit Ausnahme der Tabassaranier aufgenommen. Ein tabassararisches Märchen wird allerdings als «negatives» Beispiel im Nachwort unter Nr. 21 aufgeführt. In der naxischen oder wejnaxischen Gruppe finden ebenfalls nur die beiden Schriftsprachen Berücksichtigung, nicht aber das schriftlose Bacisch (= Thuschsprache bei Schiefner). Bei den westkaukasischen Sprachen sind wiederum Märchen aus den vier Schriftsprachen: Adygheisch, Kabardinisch, Abxazisch und Abazinisch aufgenommen. Obwohl die Ubychen 1864 faktisch insgesamt in die Türkei ausgewandert sind, wäre auch ihre Aufnahme in die Auswahl wünschenswert gewesen, da sie kaukasisch im engeren Sinne sind, und überdies steht aufgrund der Arbeiten von Dumézil genügend Material mit französischer Übersetzung zur Verfügung, vgl. z.B. G. Dumézil, *Contes des légendes des Oubykhs*, Paris, 1957.

Etwas unübersichtlich erscheint die Darstellung bei den südkaukasischen Kartvelvölkern. Hier sind natürlich und vollkommen zu recht in erster Linie die Georgier zu nennen. Das erste Märchen von dem mythischen Vogel Paškundži ist allerdings nicht in Kachetien, sondern von T. Razikašvili (1869-1922) in Pšava aufgezeichnet worden. Dieser berühmte Sammler von Volksmärchen (zusammen mit seinem Bruder Niko) — ein weiterer Bruder von ihnen war Luka Razikašvili, bekannt und heute noch überaus populär als Važa-Pšavela (1861-1915) — hatte in der georgischen Kernlandschaft Kartli Märchen aufgezeichnet, die 1909 in Tiflis erschienen. Im Nachwort von Levin werden die Märchen hieraus als «georgisch-kartvelisch» bezeichnet. Dies ist irreführend. Unter «kartvelisch» faßt man heute die genetisch miteinander verwandten südkaukasischen Sprachen: Georgisch, Zanisch (= Lazisch und Mingrelisch) und Svanisch zusammen. Für die Georgier dient das Wort zur Selbstbezeichnung, «kartveli» bedeutet «Georgier». Bei den Märchen ist aber ihre dialektal-provinzielle Herkunft, bzw. ihr Aufzeichnungsort gemeint, und dies ist in vorliegendem Falle eben die georgische Landschaft Kartli, wovon «kartvelisch» natürlich etymologisch abgeleitet ist. Die Märchen sind deshalb richtiger als «georgisch-kartlisch» zu bezeichnen. Bei dieser von Levin häufiger benutzten Charakterisierung durch eine Doppelbenennung bezeichnet die erste immer die Schriftsprache, die zweite die dialektisch-provinzielle Herkunft. Eine Ausnahme hiervon bildet das «Wainachische», womit eine genetisch definierte Sprachgruppe im mittleren Kaukasus gemeint ist, und mit dem folgenden «Ingušisch» bzw. «Tschetschenisch» werden die beiden Literatursprachen bezeichnet, nicht aber Dialekte.

Bei der Darstellung des Kaukasusbildes in der russischen Literatur hätte auch A. Gribojedov Erwähnung verdient. Immerhin ist der Titel seines Hauptwerkes «Gore ot uma» ein Zitat aus Rustavelis Vepxistqaosani.



In der Erforschungsgeschichte des Kaukasus werden zwar Namen wie Haxthausen oder Thornow genannt. Die großen Forschungsreisenden z.T. bereits des 17. Jahrhunderts, die uns wertvolle Nachrichten über den Kaukasus vermittelten, wie Witsen, Strahlenberg, Schober, Georgi, Steder, Güldenstädt, Pallas, Reineggs, Klaproth fehlen. Der Wichtigste unter ihnen war zweifellos Güldenstädt, der für das berühmte Pallassche Wörterbuch fast das gesamte kaukasische Material lieferte und der z.B. bereits im ersten Jahrgang von A. F. Büschings Wöchentlichen Nachrichten (Berlin, 1773), S. 173-175 die erste Gliederung der kaukasischen Sprachen gegeben hat.

Es wäre natürlich interessant gewesen, auch Märchen anderer Kartvelvölker aufzunehmen, und die Auswahl nicht auf das Georgische und seine Dialekte beschränken zu müssen. So für das Lazische, auch wenn dessen Gebiet heute politisch zur Türkei gehört (Hauptort ist Artvin). Bequem zugängliches Material hat Dumézil in verschiedenen Arbeiten zur Verfügung gestellt, z.B. in seinen *Contes Lazes*, Paris, 1937, oder in seinen *Documents anatoliens IV, Récits lazés...*, Paris, 1967. Etwas schwieriger ist es mit mingrelischem oder gar svanischem Material, da dies oft nur in der Originalsprache (bestenfalls in georgischer Übersetzung) vorliegt, wie z.B. M. Xubua, *Megruli tekstebi*, Tbilisi, 1937, oder die drei Bände der «Svanuri prozauli tekstebi» zu drei der vier svanischen Hauptmundarten: oberbalisch (A. Šaniže, V. Topuria, Tbilisi, 1939), niederbalisch (A. Davitiani, M. Kaldani, V. Topuria, Tbilisi, 1957) und lenëxisch (V. Topuria, M. Kaldani, Tbilisi, 1967). Ein Band zum Lăxischen ist bislang nicht erschienen. Zum svanischen Material ist auch SMOMPK 10 heranzuziehen, der neben svanischen Originaltexten auch russische Übersetzungen svanischer Märchen enthält. Grundsätzlich ist für die ältere Literatur die Bibliographie von A. V. Bagrij, *Narodnaja slovestnost' Kavkaza*, Baku, 1926 (Reprint Leipzig, 1974) empfehlenswert.

Für das Georgische bleibt nachzutragen, daß leider nirgends die, soweit bekannt, ältesten schriftlich niedergelegten georgischen Märchen erwähnt oder gar verarbeitet worden sind. Es handelt sich um die von dem italienischen Missionar Bernard von Neapel in den Jahren 1670-1679 in Georgien aufgezeichneten Märchen, von denen das Manuskript von 12 Märchen und eines Poemfragmentes im Archiv von Torre del Greco (Provinz Neapel) aufbewahrt wird. Herausgegeben worden sind sie mit Kommentar und Varianten von M. Čikovani in dem Sammelband «Mravaltavi» unter der Red. von N. A. Berdzenišvili, Tbilisi, 1964, S. 61-205. Die Bedeutung dieser Märchen wird in der einheimischen georgischen Märchenforschung sehr hervorgehoben. So wurden Anfang der 60er Jahre eigens Expeditionen nach Kartli, Kachetien und Imeretien entsandt, um Varianten ausfindig zu machen. Von dem Motiv des die Unsterblichkeit suchenden Recken (Märchen Nr. 9 bei Bernhard), das uns in 20 Varianten bekannt ist, wurden beispielsweise sechs aufgefunden (vgl. M. Čikovani a.a.O., S. 61 ff.). Freilich besteht hier die Schwierigkeit, daß diese Märchen bisher nur im Urtext zugänglich sind. Lediglich von dem o.g. Märchen finden sich eine russische Übersetzung mit anderen Varianten und Kommentar in N. Dolidze, *Gruzinskie narodnye skazki, sto skazok*, Tbilisi, 1971, S. 326-333.

Dirr hatte in seiner Bearbeitung der kaukasischen Märchen auch Sagen mitaufgenommen, von welchen die Nartensagen am bekanntesten sind. Hierauf wurde in der Neubearbeitung von Levin richtigerweise völlig verzichtet. Das Material und die Forschungsarbeiten zu der vielfältigen Problematik sind derart umfangreich, daß ihre Darstellung und Behandlung eine eigene Monographie erfordern würde.

Wertvolle Hinweise hinsichtlich der Quellenlage und einer Bestandsaufnahme Gesamtkaukasiens liefert das Nachwort. Hier gebührt U. Masing das Verdienst, eine systematische typologische Analyse des gesamten zugänglichen Märchenstoffes unternommen zu haben, worauf dann die Auswahl zu vorliegender Textsammlung beruht. Der einzige Einwand, der hier zu erheben ist, liegt darin, daß längst nicht aller Märchenstoff zugänglich gemacht ist, d.h. zumindest in zuverlässiger russischer Übersetzung vorliegt. Darüber hinaus wäre es natürlich wünschenswert, wenn das Material direkt aus der Originalsprache zugänglich wäre, was in den «Märchen aus dem Kaukasus» nur in wenigen Fällen möglich war. Allerdings wird dieser Mangel dadurch weitgehend ausgeglichen, daß die russischen Übersetzungen von den einheimischen Fachleuten selbst durchgeführt worden sind. Die Auswahl ist von Levin mitbesorgt worden. Ein Musterbeispiel für das hohe wissenschaftliche Niveau ist die repräsentative Auswahl der ossetischen Märchen, die Levin aus der großen Sammlung des bekannten Folkloristen G. A. Dzagurov getroffen hat, und die dann Dzagurov selbst ins Russische übertragen hat. Freilich wäre eine direkte Übertragung ohne das Medium des Russischen noch vorzuziehen. Hier bleibt die Aufforderung an die hiesigen Kaukasisten, durch Übersetzungen solches Material bereitzustellen. H. Fähnrich hat mit seiner hervorragenden Übertragung von Sulchan Saba Orbelianis *Çigni sibrzne sizruisa* aus dem Georgischen einen ermutigenden Anfang gemacht (Die Weisheit der Lüge von S. S. Orbeliani, georgische Fabeln, Märchen und Gleichnisse, deutsch von H. Fähnrich, mit einem Nachwort von Elke Erb, Frankfurt/M., 1974, insel taschenbuch 81)¹. Es sei in diesem Zusammenhang noch erlaubt, auf einige Originalanthologien ergänzend hinzuweisen: In gleicher Aufmachung wie die Avarskije narodnye skazki, Machačkala, 1958 in avar. Sprache (vgl. Levin in : *Ataev, Avarskije narodnye skazki*, Moskva, 1972 in russ. Sprache, S. 6) hat das Institut istorii, jazyka i literatury im. Gamzata Cadasa in Machačkala auch Originalanthologien in darginischer und lakkischer Sprache herausgebracht, nämlich Darginiskije narodnye skazki, Machačkala, 1959 in darginischer Sprache und Lakskije narodnye skazki, Machačkala, 1959 in lakkischer Sprache. Für das Ossetische finden sich die einschlägigen Hinweise bei G. A. Dzagurov, *Osetinskije narodnye skazki* in russ. Sprache (vgl. Quellenverzeichnis der «Märchen aus dem Kaukasus»). Hinzugefügt können dem noch die in Südossetien besorgten georgischen Übersetzungen ossetischer Märchen *Osuri zɣaprebi da legendebi*, šekrebuli Dudar Begizovis mier, targmna Meri Cxovrebovisa, Staliniri 1957 und *Osuri zɣaprebi da legendebi targmna Meri Cxovrebovam*, Cxinvali, 1972. In der zweiten Anthologie ist eine Auswahl

¹ Bien avant de M. Fähnrich, M. Tsereteli a traduit «Die Weisheit der Lüge», «Sibrznye Sizruisa» de S. S. Orbeliani avec une introduction de Z. Avalichvili (1933, Berlin), *NDLR*.



aus der ersten und der 1959 in georgischer Sprache erschienen Sammlung von A. Bjazyrov (russ. Ausgabe 1960, vgl. Dzagurov a.a.O., S. 12) enthalten. Zugang zu den Sammlungen in westkaukasischen Sprachen verschafft die Arbeit von S. L. Zuchba, *Abchazkaja narodnaja skazka*, Tbilisi, 1970. In der umfangreichen georgischen Literatur wäre noch auf die ersten beiden Bände der *Xalxuri sibržne*, 1. I-V, *gamom*. «*Nakaduli*», Tbilisi, 1963-65, auf die *Chrestomathie Kartuli xalxuri siq'viereba*, Tbilisi, 1970 und auf Glontis Sammlung *Kartuli zγap'robi*, Tbilisi, 1975² hinzuweisen.

Sprachwissenschaftliches Institut
an der Schloßkirche 2
D- 5300 Bonn

Roland BIELMEIER

PUBLICATIONS RÉCENTES

Tadao SHIMOMIYA, *Zur Typologie des Georgischen (Vergleichen mit dem Indogermanischen)*. Mit einem Exkurs zur Sprachbundtheorie, *Gakashuin-Forschungsreihe 4*, Tokyo, 1978, Gakashuin University.

Compte-rendu prochainement.

Vakhtang TCHÉLIDZÉ, *Chroniques de Kartlis Tskhovreba (Vie de Géorgie)*, t. I et II, 312, 428 p., III^e à paraître prochainement, éd. Nakadouli, Tbilissi, 1976 (en géorgien).

L'auteur fait revivre dans un récit envoûtant les moments les plus poignants de l'histoire de son pays. Son œuvre est un précieux apport à l'histoire de Géorgie, de caractère instructif et éducatif, surtout pour la jeunesse géorgienne.

Roïn MÉTRÉVÉLI, *Les grandes actions (didni sakmeni)*. *Quelques questions de l'histoire de Géorgie, de la deuxième moitié du XI^e siècle jusqu'au premier quart du XII^e*, Sabtchota Sakartvélo, Tbilissi, 1978, 235 p., en géorgien, résumé en français et en russe.

V. GVAHARIA, *Michaël Modrekili, Hymnes, X^e siècle*, Livres I, II, III, sous la rédaction de Chalva Amiranachvili, Sabtchota Sakartvélo, Tbilissi, 1978.

Th. CHARADZÉNIDZÉ, *La théorie linguistique de I. A. Baudouin de Courtenay et sa place dans la linguistique des XIX^e-XX^e siècles*, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, en géorgien, résumé en russe, avec la bibliographie de ses œuvres.

Lia KAÏCHAOURI, *Textes mtiuluris (montagnards)*, Institut de linguistique, Metsniéréba, Tbilissi, 1978.

Nathela ROSTIACHVILI, *Dictionnaire du dialecte d'Ingilo*, Institut de Linguistique, Metsniéréba, Tbilissi, 1978, 252 p.

- J. L. BACQUÉ-GRAMMONT et Ch. ADLE, *Notes et documents sur Mzë-Čabük, Atabeg de Géorgie Méridionale (1500-1515), et les Safavides*. Études Turco-Safavides V. *Studia Iranica*, t. 7, 1978, fascicule 2.
- Turcica*, Revue d'Études Turques, t. IX/2-X, 1978. Mihail Svanidzé, Point des Études sur l'Histoire de la Turquie et de la Géorgie, p. 237-246. Traduit par Laure Melikoff-Sayar.
- Lili ASSATIANI, *Lexique de la Viticulture du Géorgien Ancien et des dialectes de la langue géorgienne contemporaine* (en géorgien, résumé en français). Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Géorgie), 1978, Tbilissi.
- Werner SEIBT, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, I Teil, Kaiserhof, Verlag österreichischen Akademie der Wissenschaften, 348 p., 12 pl., Wien, 1978.
- A. CHANIDZÉ, *Sur le fondateur du monastère de Petritsoni Gregorii Bakuzianisdzé, dans Matsné*, courrier de l'Académie des Sciences de Géorgie, n° 4, 1978. La traduction de cet article en français sera publiée dans notre prochain numéro.

LE TRANSFERT DES RESTES DE MICHEL TAMARATI (1858-1911)
DANS SON PAYS NATAL, LA GÉORGIE

Sur l'initiative de l'écrivain géorgien Révaz Taboukachvili, les restes du savant historien Michel Tamarachvili (connu à l'étranger sous le nom de Tamarati) ont été transférés de Civita Vecchia (Italie) en Géorgie et, accompagnés de tout Tbilissi, inhumés avec grand honneur au Panthéon géorgien de Didoubé, le 27 novembre 1978. Nous consacrerons un article spécial dans notre prochain numéro aux grandes œuvres de Michel Tamarati, qui a consacré toute sa vie aux études géorgiennes, pour faire connaître son pays au monde. Mentionnons ici son ouvrage capital *L'Église géorgienne des origines jusqu'à nos jours*, 710 pages, avec de nombreux documents inédits, édité à Rome en 1910, qui a eu un grand succès. Sa mort tragique a bouleversé toute l'Italie. Il se jeta dans une mer déchaînée et sauva quelqu'un de noyade, mais, exténué, la force lui manqua pour sortir et il se noya.

LE MARTYRE DE SAINTE CHOCHANIK
DE JACOB DE TSOURTAVÉLI

La Géorgie a célébré avec grande solennité le 150^e anniversaire du Martyre de sainte Chouchanik et la création du premier monument littéraire géorgien connu à ce jour, par Jacob Tsourtavéli.

De nombreux ouvrages et études ont été publiés à ce sujet, notamment, d'I. Abouladzé, *Le martyre de Chouchanik*, dont parle Dom B. Outtier ici même. Monographies : de N. Djanachia, Ch. Oniani, R. Baramidzé; les études : de Al. Baramidzé, M. Lortkipanidzé, G. Djibladzé, J. Megrélidzé etc. Nous avons publié dans B.K. 1978, p. 56-68, la traduction de S. Tsouladzé de ce monument.

L'étude de Nicoloz Djanachia, *Le Martyre de Chouchanik comme source historique*, que nous avons reçu trop tard, sera publiée dans le prochain numéro.

† HAÏK BERBÉRIAN

Le 3 octobre 1978 est décédé dans sa 93^e année, après une courte maladie, M. Haïk Berbérian, Secrétaire de la nouvelle série de la *Revue des Études Arméniennes*, qu'il avait relancée en 1964, avec l'appui de la Fondation C. Gulbenkian. Sa succession sera assurée par le professeur J. P. Mahé.

SIR OLIVER WARDROP: THE KINGDOM OF GEORGIA

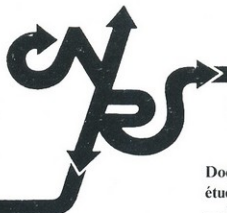
Notes of Travel in a Land of Women, Wine and Song (paru à Londres en 1888) a été réimprimé en 1977 par les soins du Comité Wardrop à Oxford. Nouvelle préface par Monsieur Andrew Wardrop, fils de feu Sir Oliver. À commander à : LUZAC & Cie., 46 Great Russell Street, Londres W.C.1. Prix : \$9.50 P sterling. Ouvrage plein d'intérêt historique et culturel. Belles gravures de l'époque.

REMISE D'UN VOLUME DE MÉLANGES AU R.P. F. GRAFFIN

Le 24 mai 1978, Mgr. P. Poupard, Recteur de l'Institut Catholique de Paris, a présidé la remise d'un volume de Mélanges de la *Revue Parole de l'Orient* au R.P. F. Graffin, Directeur de la *Patrologia Orientalis*, Professeur honoraire de syriaque à l'École des Langues Orientales Anciennes; de nombreux amis du P. F. Graffin assistaient à la cérémonie.

CONSEIL ŒCUMÉNIQUE DES ÉGLISES

Au Conseil œcuménique des Églises, réuni à Jamaïque du 1^{er} au 18 janvier dans la ville de Kingstone, le catholico patriarche de Géorgie Ilia II a été élu à la présidence du Conseil. Les représentants de plus de 200 centres religieux prenaient part à la réunion. Rappelons que le successeur de S.S. Ilia II à l'épiscopat de Soukhoumi a représenté l'Église géorgienne au couronnement du Pape Jean-Paul II.



Documents,
études et répertoires
— IRHT

**BIBLIOGRAFÍA
DE LOS CANCIONEROS CASTELLANOS
DEL SIGLO XV Y
REPERTORIO DE SUS GÉNEROS POÉTICOS
TOME II**

J. STEUNOU, L. KNAPP

- Répertoire des genres littéraires qui comprend deux inventaires :
- celui des poèmes : informations sur le contenu, la forme, les versifications, la catégorie syllabique
- celui des auteurs par ordre alphabétique.
- Clasificación de las poesías por orden alfabético
- Clasificación de las poesías según los autores

21 × 27, 656 p., relié
ISBN 2-222-02201-0
230 F

Rappel : T. I (1976), 608 p.
ISBN 2-222-01716-5
200 F

Editions du CNRS
15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP Paris 9061-11 Tel 555-92 25

M _____
profession _____
adresse _____
achète le livre _____

chez son libraire
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint)
et demande votre documentation
 Sciences humaines
 Sciences exactes et naturelles
 Trésor de la langue Française
 Revue de l'Art

49/8



ՀԱՅԱՍՏԱՆԻ
ՆԱԽԱՐԱՐՈՒԹՅՈՒՆ

